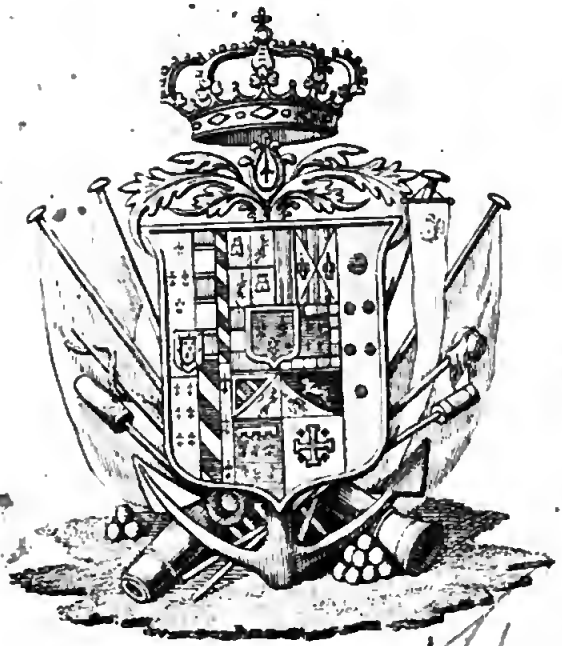
NAZIONALE
B. Prov.
BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI

ICIO TOPOGRAFICO



Armadio .

Scansia Lett.a G

N.° 10

FONDO PIZZOFALCONE

6-A-11-15

BIBLIOTECA PROVINCIALE

6 A 14

Armadio XXX

Palchetto 1

Num.° d' ordine 11

33925

B Pro
III
893

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

Traduite de l'Italien de M. **.

TOME QUATRIE'ME.

Enrichie de Figures en Taille-douce.

A AMSTERDAM,
Chez E. J. LEDET & Compagnie.
M. DCC. XXXIX.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

PARTIE. IV. ET DERNIERE.

Années 1552. & 1553.

SOMMAIRE
Du I. Livre de la IV. Partie.

Vêques, & Théologiens Eſpagnols envoïez par l'Empereur Charles V. au Concile de ente. Henri II. Roi de France réſout la rre contre Charles V. Son Armée quelle: pitaines, & Commandans qui la conduiint: il fait lui-même la montre générale de Armée. La Reine Cathérine de Médicis,

Femme de Henri II. devient malade. Henri II. retourne à Paris. La Reine étant rétablie, il passe de nouveau à l'Armée. Toul, & Verdun dans la Lorraine tombent entre les mains des François. Le Cardinal de Lorraine rétabli dans l'Evêché de Verdun. La Ville de Mets par quel stratageme prise par le Maréchal de Montmorenci: Les Habitans comment se laissent surprendre. Le Roi Henri passe à Nanci: ses diverses procédures pour le Gouvernement de la Lorraine: il envoye le Duc à Paris: La Ducheſſe de Lorraine va à Bruxelles sous la protection de l'Empereur. Henri II. entre en grand triomphe à Mets: ses desseins quels: il prétend de surprendre Strasbourg: les habitans plus prévoïans que ceux de Mets lui rompent ses mesures. Ceux de Haguenau lui présentent les clefs. Epouvante que causent les François dans l'Allemagne. Le Roi Henri II. exhorté par les Princes Allemans de ne passer pas outre, se retire dans le Païs de Luxembourg. Grands ravages qu'il fait par tout. Le Prince de Salerne vient trouver le Roi; lui représente facile l'entrepriſe de Naples. Les Calviniſtes forment un Corps de gens de guerre pour le Roi. On connoît par là qu'ils sont en grand nombre en France. Charles V. se trouve en grande perplexité. Albert de Brandebourg le joint avec 15. mille Soldats. On tint cette

jonction

jonction ſecréte pour tromper les François. La Ville de Mets aſſiégée par le Duc d'Albe. Les François découvrent la tromperie de Brandebourg, & la diſſimulent. Armée de Charles V. quelle. Préparatifs du Roi Henri II. pour la défenſe de Mets. Seigneurs Volontaires qui y entrent. Le Duc de Guiſe ſe jette dedans pour en être Gouverneur; il fait montre de ſes gens dans la grande Place. Demandes d'Albert de Brandebourg au Duc de Guiſe: il tâche de le ſurprendre, mais en vain. Les Impériaux ſerrent la Place. Les François perdent beaucoup de monde dans une eſcarmouche. Albert ſe déclare ouvertement du parti de Charles V. ſa trahiſon déplait fort aux François. Trahiſon dans la Ville découverte. Charles V. s'approche juſqu'à Thionville: il ſe rend en perſonne au Siége: ſon arrivée, & Conſeils; ſes conjectures mal fondées; il déclare à ſes Capitaines ſa réſolution de prendre la Ville, ou de mourir ſous ſes murailles. Ses diligences & ſes efforts; ſon indignation contre ceux qui lui conſeillent de lever le ſiége; exhortations, & reproches. Les Princes ſujets aux caprices de la Fortune. Le Siége de Metz levé avec pluſieurs particularitez. Le Duc de Guiſe ſort pour voir les morts, les bleſſez, & les malades: ſes actions généreuſes, avec diverſes obſervations. Sentimens de Duppleix dans ſon Hiſtoire. Carnage cauſé par

Albert de Brandebourg. Charles V. réſout le Siége de la Ville de Terouane: combien munie, & fortifiée. Nobles Volontaires en grand nombre, & conſidérables qui y entrent: le Siége en eſt formé, par qui, & comment; on ſomme le Gouverneur de ſe rendre, avec offre de conditions avantageuſes; réponſe ſenſée, & prudente de celui-ci. Les Aſſauts vigoureux qui ſe donnent, avec pluſieurs particularitez. La mort du Gouverneur, & d'autres Capitaines. Terouane priſe avec pluſieurs obſervations: la fureur des Soldats ſe reprime par des ordres rigoureux. Avis, & réſolution de l'Empereur. Terouane détruite juſqu'aux fondemens, & raiſons pour cela: le Siége Epiſcopal comment, & où transféré. Charles V. donne le ſouverain commandement de l'Armée au Prince Philibert Emanuel de Savoye. Albert de Brandebourg, & diverſes de ſes actions. Jeſuite qui vient trouver Charles V. & réponſe que lui donne ce Prince. Les Turcs paſſent avec une Armée Navale en Italie, ſous le commandement de Dragut: dommages qu'ils cauſent dans la Calabre, & autres lieux. Turcs, & François ſe joignent enſemble. Les Ruſes miſes en uſage pour ſurprendre Saint Boniface dans l'Ile de Corſe. Le Gouverneur comment ſe laiſſe ſurprendre: il eſt mandé à Genes, & condamné à perdre la tête. Perplexité de Charles V. & l'embarras où il ſe trouve faute d'argent; il délibére

délibére avec ſon Conſeil ſur les moïens d'en trouver, ſans charger davantage les Peuples : ſentimens du Duc d'Albe ſur cela : il jette les charges ſur les Eccléſiaſtiques, & comment. Charles V. envoye conſulter en Eſpagne ſur ces ſentimens : la réponſe que lui donnérent les Eccléſiaſtiques. Diverſes affaires de Sienne ; on tâche d'exciter dans cette Ville une ſédition contre les Eſpagnols : Don Diego Mendozza, en découvre le deſſein. Conſpiration formée par deux Comtes, pendant que Mendozza ſe trouvoit à Rome, comment elle réuſſit avec diverſes particularitez. Les Eſpagnols ſortent de Sienne : la Ville eſt remiſe entre les mains du Roi Philippe, qui la remet au Duc Coſme de Florence.

Concile combien tint au cœur de Charles V. 1552.

COmme Charles V. n'avoit rien tant à cœur que l'article du Concile, & que c'étoit le principal but qu'il s'étoit propoſé, parce que c'étoit, diſoit-il, l'unique moïen de donner la paix, & le repos à l'Egliſe, & de procurer le ſervice & la gloire de Dieu, auſſi ne laiſſoit-il pas, malgré les grandes occupations que lui donnoient les mouvemens continuels, & les différens deſſeins de Soliman, ſans parler de la conduite inconſtante de la Cour de Rome, & des menaces de la France, d'écrire ſans ceſſe des lettres aux Princes qui y avoient le plus d'intérêt, pour les ſolliciter à envoïer ſans délai leurs Evêques, & leurs Théologiens, parce qu'il n'y avoit point, ſelon lui, de meilleur moïen d'obli-

d'obliger le Pape, qui ne ſouhaitoit pas beaucoup le Concile, d'y penſer enfin tout de bon. Et comme l'Empereur étoit le premier à preſſer fortement la convocation du Concile, & que les Eccléſiaſtiques dont il devoit être compoſé, devoient, pour la plûpart, ſortir de ſes Etats, & de ceux du Roi Ferdinand ſon Frére, il crut qu'il étoit néceſſaire qu'il donnât le premier l'exemple, en faiſant en ſorte que ſes Evêques & ſes Théologiens s'acheminaſſent les premiers à Trente. Et afin qu'ils fuſſent plus capables de s'acquitter de leur devoir dans le Concile, il donna ordre qu'on tînt, ſur tout en Eſpagne, des Aſſemblées, & des Synodes extraordinaires, où aſſiſtérent des gens de ſon Gouvernement, pour faire choix des Sujets, tant Evêques, que Théologiens, les plus ſavans, les plus modérez, & de vie exemplaire, afin que ſans aucun retardement on leur donnât les choſes néceſſaires pour le voïage, de ſorte qu'au commencement de cette année les Prélats, dont voici les noms, partirent pour le Concile, partagez en différentes troupes.

EVEQUES,

EVEQUES, PRELATS ET THEOLOGIENS,

Qui partirent d'Eſpagne pour le Concile de Trente, l'an 1552,

DOn Jean de *Samillan* Evêque de Tuy.

Don Alvare de la *Quadra* Evêque de Venoſa dans le Royaume de Naples, mais Eſpagnol.

Don Fernandez *Temino* Evêque de Leon, appellé par d'autres Don-Jean Fernandez.

Don Martin *d'Ayola* Evêque de Guadiz.

Don Jean de *Salazar* Evêque de Laciano dans le Royaume de Naples, mais Eſpagnol.

Don François de *Salazar* Evêque de Salamine.

Don François de *Navarre* Evêque de Badajoz.

Don Jean *Bernal Dias de Luca*, Evêque de Calahorra, jeune, mais fort docte.

Don Pierre *Guerriera* Archevêque de Grenade.

Don Gaſpar *Jofre* Evêque de Segorbe.

Don Guttiere de *Caravaial* Evêque de Plaiſance.

Don Chriſtophle de *Sandoval*, & *Roias* Evêque d'Oviedo.

Don François Manriquez Evêque d'Orenſe.

Don Pierre *Auguſtin* Evêque d'Hueſſeca.

Don Jean de *Fonſeca* Evêque de Caſtello-à-mare dans le Royaume de Naples, auſſi Eſpagnol.

Don Jean de *Moſcoſo* Evêque de Pampelune.

Don Jean *d'Acugna* Evêque de Segovie.

Don François de *Venavides* Evêque de Mondognedo, âgé de 66. ans.

Don Ferdinand de *Loazes* Evêque de Lerida.

Don Jean Jubino, Catalan, Evêque Titulaire de Conſtantino, que d'autres écrivent par erreur Conſtantinople.

Don Jean de *Merlo* Portugais Evêque des Algarves.

Don Pierre de *Ponte* Evêque de Ciutadrodrigo.

Don Antoine d'*Aquila* Evêque de Zamora, en odeur de grande ſainteté.

Don Etienne d'*Almeida* Evêque de Cartagéne.

Don Pierre d'*Acugna* Evêque d'Aſtorga.

Don Loüis de *Cola* Evêque d'Ampuria,

Don François de la *Cerda* Evêque des Canaries, qui étant ſurpris d'une fiévre fort violente, mourut en chemin.

Melchior *Cano* Religieux de l'Ordre de Saint Dominique ſucceda à cet Evêché des Canaries.

Don François *Pacheco* Evêque de Jaeneſtuvo, qui fut à peine arrivé à Trente qu'il fut créé à Rome Cardinal.

Barthelemi de la *Mirande*, Religieux de l'Ordre de St. Dominique, & Provincial, qui fut enſuite Archevêque de Tolede.

Domi-

Dominique de *Soto* Religieux de l'Ordre de St. Dominique, perſonnage d'un grand ſavoir.

Antoine d'*Ortega* Religieux, Provincial de l'Ordre de St. François.

Alonſe de *Caſtro*, Religieux du même Ordre.

Jean *Regola* Religieux de l'Ordre des Jeronymites, lequel l'Empereur aïant rappellé à Bruxelles, l'emmena avec lui en Eſpagne, & le choiſit pour ſon Confeſſeur.

Le Pére Alonſe *Salmeron* de la nouvelle Compagnie des Jéſuites, eſtimé homme d'une profonde érudition.

Le Pere Diego de Lanes de la même Compagnie.

Le Docteur Jean d'*Arce* Chanoine de Palencia, ſurnommé Fontaine de Théologie.

Maître Gregoire *Gallo*, fameux Profeſſeur en Theologie à Salamanque.

Le Docteur *Garces*, de Sarragoſſe.

Le Docteur *Ferruze*, de Valence.

Le Docteur *Herredio*, de Girone.

Le Docteur Martin d'*Olave*, de Victoire.

Le Docteur François de *Toro*, de Seville.

Le Docteur *Medranio* de Cationa.

Le Docteur *Belaſco* Juriſconſulte.

Le Docteur *Vargas* Juriſconſulte.

Pour venir à préſent à Henri II. ce Monarque ne voulut pas perdre l'occaſion de faire la guerre à un Prince qu'il avoit déja tâché de décrier, en publiant qu'il vouloit rendre l'Empire Héréditaire dans ſa Maiſon, & qu'aprés avoir fait la paix avec les Proteſtans, il avoit

Henri II. fait la guerre à Charles V. 1552.

deſſein de ſe rendre Maître de la France, ou de ſe la rendre au moins tributaire, pour ſatisfaire ſon ambition démeſurée ; avec tout cela, peut-être, Henri II. n'étoit il pas moins tourmenté de cette paſſion que Charles V. & ne rouloit-il pas dans ſon eſprit de moins vaſtes deſſeins. Quoi qu'il en ſoit, le nouvel Electeur Maurice de Saxe ne pouvant venir à bout d'obtenir la liberté du Landgrave ſon Beaupére, réſolut de la lui procurer par les armes; de ſorte que s'étant uni avec le Marquis Albert de Brandebourg, & aïant fait tous deux alliance avec Henri II. ils réſolurent de faire la guerre à l'Empereur, avec les particularitez qui ont été obſervées dans la troiſiéme Partie de cette Hiſtoire. Le Roi aïant donc une Armée toute prête, compoſée de 10. mille Chevaux, & de 25. mille hommes de pied, ſelon la parole qu'il avoit donnée aux Luthériens d'attaquer avec une Armée auſſi nombreuſe l'Empereur Charles, il ſe diſpoſa à exécuter ce deſſein.

Son Armée par qui commandée.

Charles de Lorraine, Duc d'Aumale, frére du Duc François de Guiſe, fut fait Colonel Général de la Cavalerie legére : Gaſpar de Coligni Seigneur de Châtillon, depuis Amiral de France, étoit Colonel de l'Infanterie Françoiſe, conjointement avec le Seigneur d'Eſtanges. Le Roi qui avoit réſolu d'avoir la principale gloire de cette expédition, & de commander lui-même ſon Armée, poulut avoir auprés de ſa Perſonne Antoine de Bourbon, Duc de Vendôme, Jean Duc d'Anguin, & Loüis Prince de Condé, qui étoient tous trois freres, & Capitaines de grande

grande expérience. De plus Loüis, Duc de Montpenſier ; Charles Prince de la Roche-Sur-yon ; le Duc de Guiſe Général d'une prudence conſommée, & d'une vaillance incomparable ; René Marquis d'*Elbeuf*, frére des deux autres ; François de Cleves, *Duc de Nevers* ; Jaques de Savoye, *Duc de Nemours* ; *Claude de Lorraine* Frére du Duc de Guiſe ; les Comtes de Rohan, & de la Rochefoucaut, & un grand nombre d'autres Seigneurs & Capitaines renommez ; ſans compter plus de 500. Gentishommes Volontaires des principales familles du Royaume, & pour le moins autant d'autres d'une naiſſance moins illuſtre ; & pour ſon Lieutenant, Henri II. avoit choiſi Anne de *Montmorenci*, Connêtable de France, lequel devoit avoir cette Charge comme un droit dû, & attaché à celle de Connêtable. En un mot, l'Armée ne pouvoit pas être plus belle, plus floriſſante, ni plus conſidérable.

Elle étoit ſi grande & ſi nombreuſe que la montre ſolemnelle & générale que Henri II. en voulut faire, dura trois jours. On croit que ce Prince fit cela à deſſein que la connoiſſance en étant parvenue à Charles V. (comme elle ne manqua pas d'y parvenir) par le moïen de la Trompette de la Renommée, qui groſſit toûjours les objets, il en fût épouvanté, & qu'ainſi intimidé il perdît courage. Mais je ne croi pas que ç'ait été là la penſée de Henri II. parce qu'il connoiſſoit trop bien Charles V. par ce qui s'étoit déja paſſé, pour n'avoir pas meilleure opinion de lui. Ce Roi avoit déja, avant que de venir ordonner ſon Camp, Montre, & Gouvernement. 1552.

Camp, pourvû finement au Gouvernement de toutes les Provinces du Royaume, & même donné les mémoires & les ordres néceſſaires ſur les choſes qui pourroient arriver; & pour ce qui regardoit la partie la plus eſſentielle du Gouvernement de tout le Royaume, il déclara la Reine Cathérine de Médicis ſa femme, Gouvernante & Régente en ſon abſence, avec un Conſeil particulier, outre l'ordinaire, & ordre à tous les Gouverneurs des Provinces de lui donner une particuliére & exacte connoiſſance de tout.

Maladie de la Reine.

Pendant que le Roi étoit occupé à faire cette montre, il reçût par un Courrier la nouvelle que la Reine étoit tombée malade, & attaquée de fiévre, ce qui l'obligea à prendre inceſſamment la poſte, accompagné de peu de Gardes, pour ſe rendre à Paris, afin non-ſeulement de remplir les devoirs extérieurs que l'amour conjugal exige, mais auſſi de mettre ordre au Gouvernement, en cas de mort, ou de longue maladie. *Duppleix* rapporte la choſe autrement, ſavoir, que la Reine tomba malade juſtement la nuit qui précédoit le jour que le Roi devoit partir, enſorte qu'il trouva à propos de différer ſon départ juſqu'à ce qu'il eût vû l'iſſuë de cette maladie; mais néanmoins il ne permit pas à ſon Armée de retarder un moment ſa marche, aïant donné ordre au Connêtable de Montmorenci de la faire marcher vers Vitri en Champagne où étoit le rendez-vous général de l'Armée.

Les particularitez conviennent.

Monſieur de Thou ne fait aucune mention de ces particularitez, quoi qu'il lui arri-

ve

ſouvent de s'étendre fort ſur des choſes
aucoup moins conſidérables. Et véritable-
ent certaines circonſtances remarquées à
opos, ſervent quelquefois beaucoup à éclair-
les événemens les plus importans ; ſans
oi on n'en peut que malaiſément voir la
te & l'enchaînûre; de ſorte que quand les
oſes ſont bien circonſtantiées, ſur tout en
itiere de guerre, cela contribue extréme-
nt à développer les plus grandes difficultez;
urvû néanmoins que ces ſortes de circon-
nces ne ſoient pas forgées à plaiſir, & pour
ſi dire, à perte de vûë, n'y aïant rien qui
oque plus directement les Loix de l'hiſtoi-
, que de négliger ce qui eſt abſolument né-
ſaire, pour s'arrêter à une circonſtance qui
ſt pas eſſentielle. Défaut que j'ai tâché d'é-
er en toutes mes Compoſitions Hiſtoriques,
ſur-tout dans les Vies des Grands.

En un mot, Montmorenci n'eut pas plû- Toul, &
reçû l'ordre du Roi, qu'aprés avoir pour- Verdun.
à ce qui pouvoit être le plus néceſſaire, il
mit à la tête de l'Armée, & s'achemina
s la Lorraine, Province qui étoit preſque
e entiére ſous la domination de Charles
ou à laquelle il avoit du moins beaucoup
part, comme étant fief de l'Empire; d'au-
t plus qu'il y avoit des Garniſons en quel-
s Places. Il marcha d'abord vers *Toul*, &
dun, ſachant bien qu'il importoit extré-
ment pour les intérêts de ſon Roi, qu'il
ſûrât de ces deux Places, & qu'il commen-
par elles les premiers progrez de cette
erre; & il ne trouva pas beaucoup de dif-
lté & d'oppoſition à s'en rendre maître,
parce

parce qu'à peine y avoit-il assez de gens de guerre pour fermer les portes; les aïant donc toutes deux en sa puissance, sans qu'il lui en coûtât rien, il mit bonne garnison dans l'une & dans l'autre, les pourvût de munitions de guerre, & de bouche, en grande abondance, donna ordre de les faire fortifier le mieux qu'il seroit possible, & fit clairement connoître qu'on avoit dessein d'y mettre une bonne fois le pied, & de s'y maintenir. Et véritablement ces deux Fortereſſes étoient nécessaires non-seulement, comme il a été dit, pour faciliter l'exécution de tout ce qui avoit été projetté, mais aussi pour fermer entiérement le passage aux Allemans, que Charles V. auroit pû envoyer pour secourir cette Province investie.

Dispositions, & ordres.

Sur l'heure même Montmorenci dépêcha un Exprés au Roi pour lui en donner avis, & ce Monarque fort content de ce bon succés, auquel il donna de grandes loüanges, lui envoya ordre de commencer à Verdun la construction d'une Citadelle. Il envoya le Brevet de Gouverneur de Toul au Seigneur d'Esclavolles, Lieutenant de la Compagnie du Duc de Guise; il rétablit Charles Cardinal de Lorraine, qui en ces temps-là étoit un grand ornement au Sacré Collége, dans ses droits, & dans la Seigneurie de la Ville de Verdun, de laquelle il étoit Evêque, & Seigneur, quoi que l'Empereur l'en eût privé; mais néanmoins Henri II. se reserva le premier droit de Souveraineté; & outre cela le pouvoir de faire bâtir (comme il a été dit) une Citadelle, le soin de la construction de laquelle

laquelle fut donné à *Sarcy*, qui étoit un des Ingénieurs du Roi ; & comme on lui fournit une grande quantité de Travailleurs & d'Ouvriers, & qu'on y apporta toute la diligence poſſible, cette Fortereſſe ſe trouva en moins de trois mois, en état de bonne defenſe. Le Seigneur de Tavannes, Soldat également fidelle & expérimenté, en fut établi Commandant. Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Charles fort inquiet ſongeoit aux moïens de rendre la tranquilité à l'Allemagne, afin de pouvoir avec plus de vigueur, & de ſuccés, rabbattre (comme il diſoit) l'orgueïl des François.

Ville de Metz priſe, & comment. 1552.

Enſuite le Roi envoïa en même temps d'autres ordres à *Montmorenci*, par leſquels il lui mandoit de faire en ſorte de s'emparer auſſi de *Metz*, qui étoit une Ville Impériale. Pour exécuter cet ordre, & venir à bout de ce deſſein du Roi, le Connêtable envoïa les Seigneurs de *Bourdillon*, & de *Tavannes* vers le Gouvernement, & les Habitans de Metz, avant que de venir à aucun fait d'armes, pour leur faire entendre, qu'il deſiroit d'entrer dans cette Ville, afin de pouvoir plus commodément donner les ordres néceſſaires pour les proviſions dont l'Armée du Roi avoit beſoin, & que par ce moïen ils éviteroient les dégâts, & les déſolations que les Troupes pourroient faire dans leur Païs; leur donnant parole qu'il ne meneroit avec lui que ſes familiers Amis, ſes Domeſtiques, & ſes Gardes. Les Habitans qui avoient depuis long-temps oüi d'une tranquilité & d'une paix profonde, ne furent pas peu ſurpris & embarraſſez à l'oüie

l'oüie d'un compliment de cette nature; & comme ceux qui avoient le plus de connoiſſance des Hiſtoires, firent rapport que Loüis XI. avoit fait la même demande, ils prirent huit jours de temps pour y faire une réponſe poſitive, afin de pouvoir plus mûrement délibérer ſur la réſolution qu'il falloit prendre dans une affaire de ſi grande conſéquence.

Continuation de la même matiére.

Cependant ils dépêchérent incontinent au Connêtable ſix de leurs principaux & plus expérimentez Habitans, pour le prier de vouloir s'ôter cette penſée de l'eſprit, avec offre de pourvoir l'Armée de Sa Majeſté de tout ce qu'il ſeroit poſſible à la Ville de faire. Le Connêtable qui s'étoit mis à continuer ſa marche auſſitôt aprés le retour de Bourdillon, & de Tavannes, rencontra en chemin les Députez de la Ville, qu'il reçût avec de grands honneurs, & beaucoup de civilité, les entretenant & les amuſant de différentes paroles obligeantes, mais pour la plûpart, générales, & ambigues, pendant que ſes gens hâtoient le pas, ſelon l'ordre qu'il leur avoit donné : mais néanmoins il continuoit à leur dire qu'il ne prétendoit pas entrer dans leur Ville, que de la maniére qu'il l'avoit fait entendre, ſavoir, avec ceux de ſa Maiſon, & avec ſes Gardes; avec tout cela l'Armée le ſuivoit. Arrivé aux portes de la Ville, il envoya ordre à l'Armée de faire alte, & de le faire ſuivre ſeulement de deux Compagnies de 150. hommes chacune, par conſéquent renforcées de gens d'élite, ſans doute, & preſque tous Officiers de valeur & d'expérience; leſquels comme les Députez entroient, ſe

ſe trouvérent à leur ſuite, diſpoſez en ſorte qu'ils demeurérent maîtres de la porte; & par ce moïen il ne fut pas difficile à la plus grande partie de l'Armée, ſavoir, 1500. Cavaliers, & 7000. hommes d'Infanterie d'entrer dedans; & quoi que les Habitans fuſſent tous armez, avec tout cela il n'y en eut aucun qui ozât branler. Choſe naturelle au petit Peuple de s'échaufer avec une extréme violence, même pour de ſimples ſoupçons, & de ſe refroidir avec la même facilité par timidité & par foibleſſe; de ſorte qu'un moment le voit tout feu, & l'autre tout glace.

Cette action qui ſemble une ruſe de guerre par rapport aux François, a été à l'égard des Habitans de Metz une grande ſimplicité, & une pure ſotiſe, de voir une Armée en marche, & ne fermer pas les portes; pour recevoir par le guichet, ou de deſſus les murailles, la réponſe des Députez. En un mot, le Roi aïant reçû avis que la Reine commençoit à ſe rétablir (c'eſt ainſi au moins que l'écrivent les Auteurs François) monta incontinent à cheval, accompagné de ſes Gardes, & ſe rendit au grand galop à l'Armée, de laquelle il fut reçu avec une joye extraordinaire; mais au lieu d'entrer dans la Ville, il alla à Nanci, où étoit le jeune Charles Duc de Lorraine, ſous la conduite, & la garde de *Chriſtine*, ou *Chriſtierne* ſa Mere, Veuve du Duc Antoine, laquelle, comme parente de l'Empereur, dépendoit entiérement de ſa volonté. Ce qui faiſoit appréender à Henri II. que cette Ducheſſe aïant ne ſi grande affection pour l'Empereur ſon parent,

Henri II. à Nanci.

parent, n'eût du penchant à marier le jeune Duc ſon Fils avec quelque Fille d'un Ennemi de la France; de ſorte que pour ſe délivrer de cette appréhenſion, il ſe ſaiſit de la perſonne du jeune Duc, & l'envoïa en France, ſous la conduite du Seigneur de *Bourdillon*, aprés avoir aſſûré la Mére, qu'il auroit un ſoin particulier de ſon Fils, & qu'il le marieroit à une de ſes Filles, comme il fit effectivement en ſuite; il lui aſſigna auſſi 40. mille livres de rentes, outre divers autres avantages; & aïant ôté au Seigneur de *Mombardon* la charge de Gouverneur de ce Prince, il la donna à la *Broſſe Molli*, Gentil-homme de grand mérite, & de grande expérience.

Le Gouvernement de Lorraine à qui donné.

Henri II. fût en ſuſpens, & ne ſavoit pendant quelque temps, s'il devoit, ou ne devoit pas, dépoüiller la Veuve Chriſtine du Gouvernement de la Lorraine, mais enfin aprés avoir mûrement conſidéré la choſe, il jugea qu'il étoit de ſon intérêt d'ôter l'adminiſtration des affaires à une Femme qui dépendoit ſi fort de l'Empereur ſon Ennemi; de ſorte que lui aïant ôté le Gouvernement de l'Etat, il le donna au Comte de Vaudemont, qui étoit Frére du défunt Duc Antoine, & par conſéquent Oncle Paternel du jeune Duc; & afin qu'il pût ſoûtenir ce rang, & cette Dignité avec plus de décence, il lui donna une compagnie de ſes Gardes à cheval, compoſée de cent hommes; laiſſant à Chriſtine la liberté de ſe retirer, avec ſes biens, où il lui plairoit; de ſorte que cette Princeſſe ſe voïant privée tout à la fois de ce Gouvernement, & de ſon Fils, en écrivit à l'Empereur,

pereur, qui lui-manda par ſa réponſe, qu'elle devoit aller à Bruxelles, auprés de la Reine ſa ſœur, & que ce ſeroit à lui d'avoir ſoin de la pourvoir du rang dû à ſa naiſſance. Avec ces promeſſes, & ces eſpérances la Ducheſſe prit la route de Bruxelles, non ſans un ſenſible déplaiſir de ſe voir ſéparée d'un Fils qu'elle aimoit tendrement, & réduite à la dure néceſſité d'obéir, aprés avoir commandé, & goûté de la Souveraineté.

De Nanci Henri II. paſſa à Mouſſon, qu'il donna ordre qui fût fortifié, & d'où étant parti à la tête de ſon Armée, rangée en trés bon ordre par Montmorenci ſon Lieutenant, il s'achemina vers Metz où il fit ſon entrée le lundi de Paſque 19. Avril. Les Habitans ſe voïant réduits dans un état, qu'il falloit bien bon gré, malgré, qu'ils le reçuſſent, faiſant de néceſſité vertu, s'efforcerent de donner des marques de leur zéle, en lui faiſant tous les honneurs qui pouvoient dépendre d'eux, & qui ſont ordinaires en des réceptions de cette nature. Aprés lui avoir fait de grandes acclamations par les rues, ils le prétérent dans la Cathédrale ſerment de fidélité, avec une infinité d'applaudiſſemens, comme à leur Seigneur, & Souverain; mais que ce fût du cœur, & avec ſincérité, c'eſt ce qu'il eſt difficile de croire, puis qu'il n'y avoit pas une ſeule perſonne parmi les Habitans, & moins encore de les Magiſtrats, qui ne fût trés-perſuadé que l'Empereur ne laiſſeroit pas cette Ville aux François. Entrée de Henri II. à Metz.

Ils eurent auſſi un ſenſible déplaiſir, quoi qu'ils Deviſes

qu'ils témoignaſſent de bouche en être bien aiſes, de voir que par l'ordre du Connêtable, on ôtât la Deviſe de l'Empereur, laquelle étoit dans la Cathédrale, avec, ces deux mots *Plus Ultra*, gravez ſur les deux Colomnes d'Hercule, dans une bande qui les entouroit toutes deux, & au deſſus un Aigle, ſimbole de l'Empire, pour donner à entendre que Hercule ne paſſa pas au delà des Colomnes qu'il fit lui-même ériger à l'entrée du Détroit de la Mer Méditerranée, dit communément *Gibraltar*; mais que l'Empereur non content de Metz, prétendoit aller au delà & aſpiroit à la conquête de la France; & certainement je n'ai pas de peine à croire qu'il en ait eû la volonté & le deſſein. En la place de cette Deviſe de l'Empereur, les François en firent graver, & dreſſer une autre pour leur Roi, laquelle conſiſtoit en trois Croiſſans entrelaſſez enſemble, avec ces paroles au milieu, *Donec totum impleat Orbem*, c'eſt-à-dire, juſqu'à ce que tout le rond ſoit rempli: parce que la Lune dans ſon croiſſant forme un Cercle qui figure le monde, ou le Globe Terreſtre. De ſorte que la Deviſe du Roi ſurpaſſant celle de l'Empereur, donnoit à entendre que le Roi de France iroit toûjours en croiſſant & s'aggrandiſſant juſqu'à-ce qu'il eût achevé de ſubjuguer toute la Terre. C'eſt ainſi que les Flateurs des Princes, faute de ſavoir la Sacrée doctrine du Prophéte Royal, *Domini eſt Terra*, qu'on peut appeller la Deviſe de Dieu, font voir l'ambition, l'avidité & l'avarice inſatiable de leurs Princes, qui quelquefois n'auroient d'eux-mêmes

mêmes aucun penchant à ces vanitez que ces Courtisans adulateurs leur mettent dans la tête, croïant s'insinuer par ce moïen dans leur esprit, & gagner leurs bonnes graces.

Préparatifs pour assûrer Metz. 1552.

Henri II. voïant de quelle importance la Ville de Metz étoit à la France, en établit Gouverneur *Artus de Cossé*, Commandant extrémement prudent, & expérimenté, & de plus trés-brave Soldat, afin d'assûrer cette Place, ne doutant pas que l'Empereur ne fît les derniers efforts pour la reprendre. Il y mit outre cela une forte Garnison, toute composée de gens d'élite, & de tres-bons Officiers. Il donna charge à deux Ingénieurs de fortifier le mieux, & le plûtôt qu'il seroit possible, les murailles, & les Bastions, laissant pour cet effet au Gouverneur de Cossé tout l'argent nécessaire, & mille Travailleurs François, outre les Habitans, & bien persuadé que ceux-ci avoient plus d'affection pour l'Empereur, que pour lui, il donna ordre, pour les tenir en bride, qu'on bâtit une Citadelle. Enfin, il laissa cette Ville si bien munie de toutes les choses nécessaires, qu'il partit bien assûré qu'il n'avoit rien à craindre.

Tentative de Henri II. sur Strasbourg.

Le Roi étant parti de Metz, envoya le *Rhingrave* Honoré de Savoye, *Seigneur de Villars*, François de *Montmorenci* Fils du Connêtable, & le Comte de la *Rochefoucaut* dans le Territoire de *Treves*, avec 3000. Soldats, afin qu'ils désolassent tout le païs, pour se venger de l'inhumanité que les Habitans avoient exercée contre quelques François peu d'années auparavant; & ils ne manquérent pas d'y faire un horrible carnage, & un grand dégât.

dégât. Pendant que cela ſe paſſoit, Henri II. tenta de faire à *Strasbourg*, ce que Montmorenci avoit fait à Metz, mais il trouva que les Habitans de Strasbourg étoient devenus ſages aux dépens d'autrui. Il envoïa donc deux Gentils-hommes pour les prier de vouloir permettre que quelques-uns de ſes Officiers, & Généraux entraſſent à Strasbourg pour y acheter des vivres, & des munitions pour l'armée; à quoi ceux de Strasbourg répondirent, *Qu'ils étoient prêts de fournir à Sa Majeſté tout ce qui ſeroit néceſſaire, & qui dépendoit d'eux, & qu'ainſi il n'étoit pas beſoin que d'autres vinſſent dans leur Ville, mais qu'ils enverroient des Députez à l'Armée; ou que ſi les Officiers vouloient venir dans la Ville, ils ne paſſaſſent pas le nombre de dix, & que l'Armée ſe tînt loin.* Le Roi qui vouloit ſavoir l'état de la Ville, y envoïa, ſous prétexte de traiter de l'achat des vivres, le Seigneur de *Luſignan*, avec une demi-douzaine de Capitaines des plus expérimentez, déguiſez en valets; mais ceux de Strasbourg s'en étant apperçus ne leur permirent pas de ſortir de l'Hôtellerie, où ils eurent ſeulement la liberté de traiter de l'achat des vivres, aprés quoi ils les accompagnérent juſqu'à la porte.

Haguenau. Henri II. aïant manqué ſon coup à Straſbourg, prit le chemin de *Haguenau*. Les Habitans de cette Ville s'étoient véritablement fortifiez autant qu'il leur avoit été poſſible, mais non pas autant qu'il le falloit pour être en état de ſe défendre contre une ſi puiſſante Armée, & ſi bien pourvûë d'Artillerie; de ſorte que le Roi arrivé aux portes de cette

cette Ville, ne leur eut pas plûtôt fait entendre qu'il désiroit de faire entrer dedans un certain nombre de gens pour s'assûrer de ce passage, qu'ils firent partir six de leurs Bourgeois pour aller lui porter les Clefs, mais Henri II. content de cette offre répondit, que la promptitude avec laquelle ils les lui présentoient, l'obligeoit à se contenter du plaisir de les voir entre leurs mains : qu'il ne souhaitoit autre chose que d'être pourvû des provisions qu'ils pourroient lui fournir pour son argent, ce qu'ils firent volontiers, y ajoûtant quantité de rafraîchissemens dont ils lui firent présent. La même chose fut faite par la Ville de *Visbourg*, qui lui fournit aussi beaucoup de provisions.

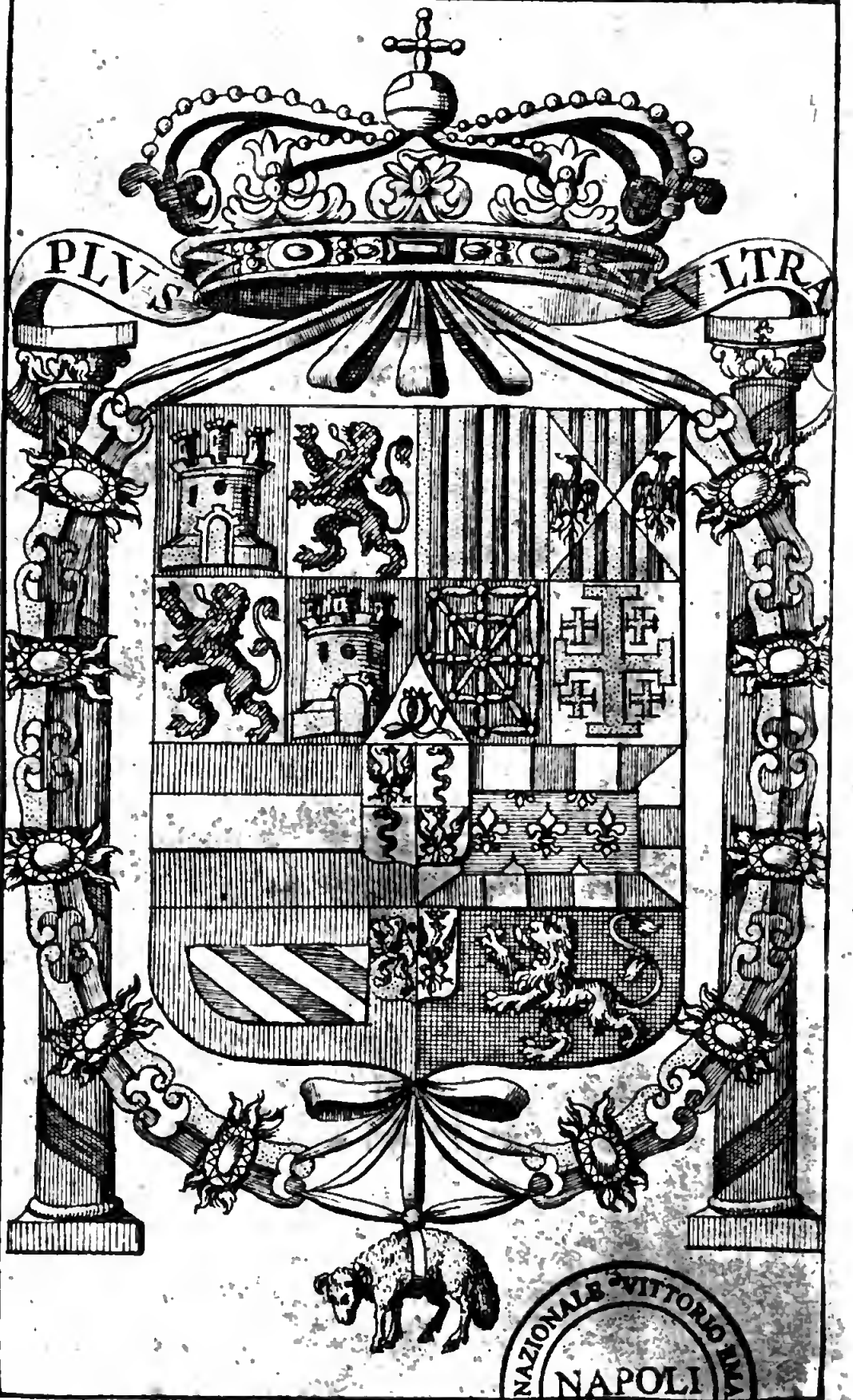
Qui épouvanta l'Allemagne.

Le Roi étant là, reçut des lettres de Maurice, & autres Princes Confédérez d'Allemagne, qui le prièrent d'agréer leurs renîmens pour la Ligue qu'ils avoient entretenue jusqu'à ce jour là avec Sa Majesté, & lui donnoient avis qu'aïant fait leur paix avec Sa Majesté Impériale, ils s'étoient unis, & alliez avec lui, comme étant leur Empereur, & qu'ainsi ils prioient Sa Majesté de vouloir retirer ses armes, de ne rien entreprendre sur l'Empire, & de ne passer point plus outre. Les François, & particuliérement *Dupleix*, écrivent que le Roi Henri aïant conduit heureusement son armée jusque sur les bords du Rhin, ses Armes jettérent bientôt l'épouvante dans toute l'Allemagne; mais il y a en cela un peu de vanité, & d'envie d'exalter leur propre Nation ; car l'Allemagne ne fut pas tant épouvantée par les armes

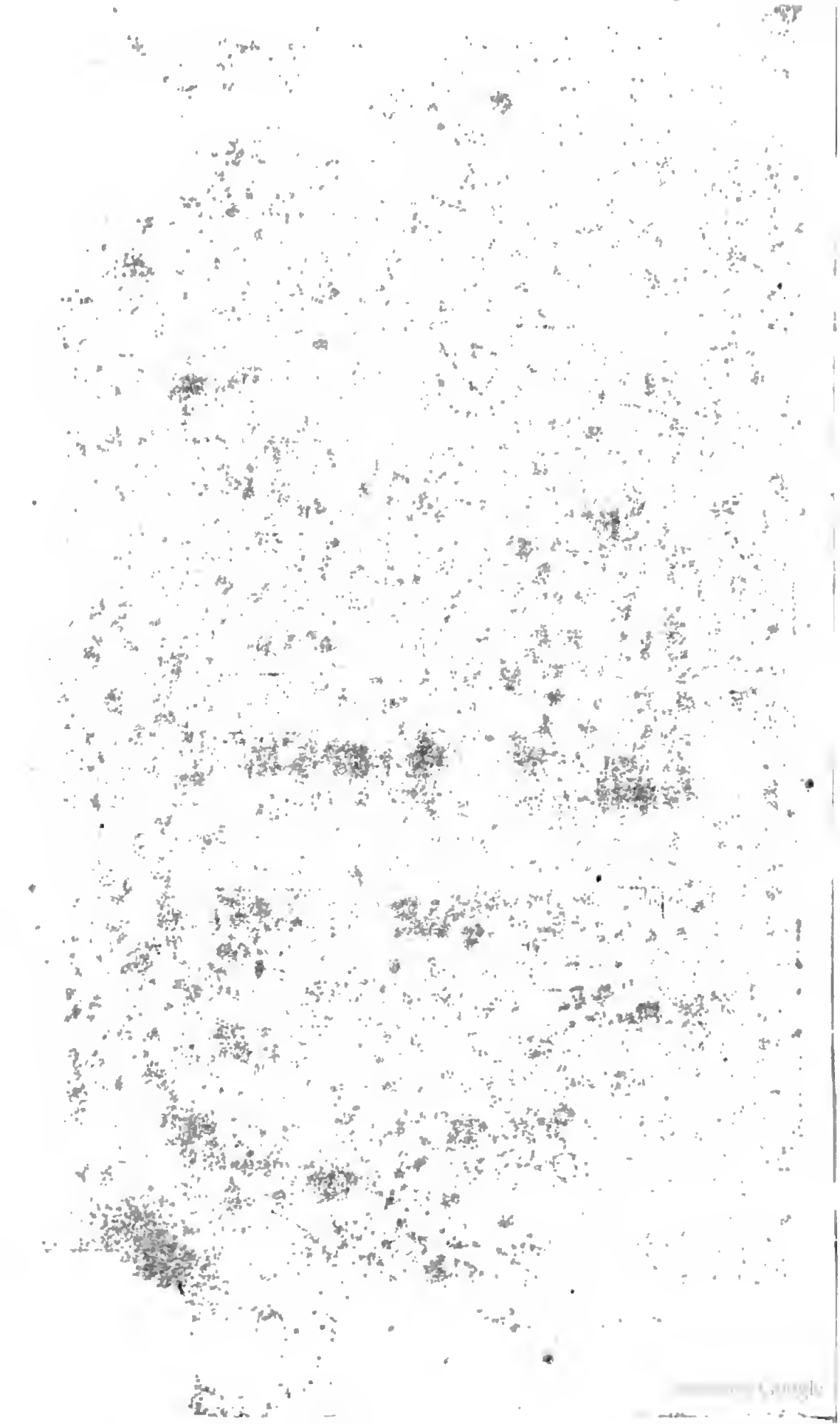
des François, que par celles des Allemans mêmes, ſavoir de Maurice, & de ſes Alliez, qui cauſoient une guerre inteſtine, dont les ſuites ne pouvoient être que funeſtes. Car le Roi de France ne ſongeoit qu'à profiter habilement de la diviſion de l'Allemagne, & de la ligue qu'il avoit conclüe avec Maurice, & Albert. Et en effet, tandis que les Allemans ſe combattoient entr'eux, Henri II. eût un beau champ pour ſe rendre maître de Toul, de Verdun, de Metz, & de toute la Lorraine, tout à ſon aiſe, & ſans preſque tirer l'épée; apprenant par ſa propre expérience la vérité de cet ancien Axiome, *Inter duos Litigantes tertius gaudet*. De ſorte que ce que diſent les François que les armes du Roi Henri épouvantérent l'Allemagne, eſt une flaterie qui n'a aucun fondement. Et en effet, Maurice & ſes Alliez n'eurent pas plûtôt écrit à Sa Majeſté pour la prier de ne rien entreprendre davantage ſur l'Empire, qu'Elle reprit avec ſon Armée le chemin de France.

Dommages faits par les François dans le Luxembourg.

Avant que d'arriver en ſon Païs, il voulut eſſaïer de faire quelques progrez dans le Païs Héréditaire de Charles V. étant pour cet effet entré dans le *Luxembourg*, il ravagea tout le plat Païs, mit tout à feu, & à ſang, avec beaucoup de cruauté, & réduiſit en cendres le *Mont-Saint-Jean*, & *Solievre*, deux Châteaux d'une belle, & magnifique ſtructure, & cela pour avoir revanche des maux que les Flamans avoient faits en Champagne. Outre cela il mit le ſiége devant *Danvilliers*, pour y pouvoir laiſſer une ſeconde fois des marques de la fureur des François. Cette Ville avoit été



BIBLIOTECA NAZIONALE «VITTORIO EMANUELE III»
NAPOLI



été ruïnée par Charles Duc d'Orleans, Frére du Roi Henri II. ſous François I. mais l'Empereur Charles V. l'avoit faite réparer, fortifier, & embellir de ſuperbes édifices. Cette place ſoûtint le ſiége huit jours, & lors qu'elle avoit encore preſque toute ſa garniſon, & qu'elle étoit bien pourvuë de tout, le Seigneur de *Govar*, qui en étoit Gouverneur, propoſa de la rendre, lors que les François s'y attendoient le moins, & que même le Roi étoit ſur le point d'ordonner la retraite. Véritablement ce Commandant fut ſaiſi de je ne ſai quelle terreur panique, ſur ce qu'il ſe perſuada qu'il étoit impoſſible de recevoir du ſecours; & ce qu'il y a de pis, eſt qu'il ſe contenta d'une capitulation honteuſe; ſavoir, de ſortir ſans armes, ſans bagage, & ſans enſeignes, & comme une ſi grande lâcheté ne plut pas au Roi, il fit paſſer la Garniſon au milieu de l'Armée rangée en haye; enſuite il donna le Gouvernement d'une ſi importante Place, au Seigneur de *Rabodanges*, & y mit bonne garniſon.

Le même jour que le Roi entra dans cette Ville, le *Prince de Salerne* y arriva de Naples, étant venu en poſte pour repréſenter à ſa Majeſté, que jamais la France n'avoit eû une plus belle occaſion de ſe ſaiſir ſans peine de ce Royaume, parce que les Napolitains ne pouvant plus ſupporter les oppreſſions des Eſpagnols, avoient réſolu de ſecoüer un joug ſi peſant: de ſorte qu'il ſuffiſoit qu'une petite Armée parût ſur ces côtes pour les faire tous ſoûlever, & prendre les armes. Henri II. étoit bien perſuadé que ce Prince avoit beau-

Prince de Salerne.

coup de crédit & d'autorité à Naples, mais auſſi il n'ignoroit pas qu'il avoit reçû de grands mécontentemens de l'Empereur, & qu'ainſi c'étoit plûtôt la paſſion dont il étoit aveuglé, qui le faiſoit parler de la ſorte, qu'aucune bonne raiſon; de ſorte qu'il le renvoïa chargé de careſſes, & d'eſpérances véritablement, mais ſans lui rien promettre de certain & de précis. Cependant Charles V. informé de cette démarche du Prince, ordonna au Viceroi de procéder contre ſa perſonne, & contre ſes biens, & de le traiter comme un Rebelle.

Calviniſtes. 1552.

Gaſpar de Coligni, qui étoit paſſé en Champagne aprés l'entrepriſe de Metz, pour faire quelque levée de gens, ne ſachant pas encore l'accommodement de Maurice, vint trouver le Roi à Danvilliers, à la tête de 3500. Religionaires, c'eſt-à-dire *Reformez*, tous gens bien faits, & de qualité, pour la plûpart. Le Roi eut d'un côté beaucoup de ſatisfaction de voir la facilité avec laquelle on pouvoit en peu de temps faire des levées conſidérables de Troupes; mais de l'autre il ne fut pas peu ſurpris de voir tirer d'une ſeule Province, en moins de trois mois, tant de gens du ſeul Corps des Calviniſtes, capables de porter les armes, & bien inſtruits même en l'art militaire. Parce qu'il inféroit de là que cette nouvelle Religion, comme on l'appelloit, s'étoit fort multipliée dans ſon Royaume, & qu'avec le temps il en pourroit naître de grands déſordres, en quoi il ne ſe trompa pas beaucoup. Enfin, aprés avoir fait quelques autres progrez dans les Païs de l'Empereur, le Roi s'en retourna à Paris, ſans avoir fait aucune per-

perte, quoi que ſon Armée ſe trouvât diminuée à cauſe des Garniſons qu'il avoit été obligé de mettre dans les Places dont il s'étoit emparé; cependant il jugea à propos de ne pas déſarmer, juſqu'à ce qu'il eût vû les ſuites de la paix que Charles V. venoit de faire, & de la victoire qu'il avoit remportée, mais aux dépens de la vie de Maurice.

Je laiſſe au Lecteur à juger de lui-même combien ces proſpéritez de Henri II. cauſoient de chagrin à l'Empereur, parce que je ſuis ſûr que ſon imagination le lui repréſentera mieux que je ne ſaurois faire avec ma plume. Il eſt certain que l'état des affaires étoit tel qu'il ne pouvoit que lui cauſer une grande inquiétude, une extréme perpléxité, & une cruelle mortification. Ce n'étoit pas un médiocre ſujet de déplaiſir de voir de ſes propres yeux déchirer par les mains de ſes propres enfans, les entrailles de cette Allemagne, qu'il tiroit peu auparavant tant de gloire de voir paiſible & tranquille. Quel crevecœur à un ſi grand Empereur, qui ne croïoit pas avoir d'ennemis qui ozaſſent ſeulement avoir la penſée de le chagriner, d'en voir un ſi grand nombre ſe ſoûlever en même temps contre lui, & qui pis eſt, de les voir victorieux tant au dedans, qu'au dehors de l'Allemagne? Ces fâcheux accidens auroient été capables de fendre le cœur d'un Empereur de fer, combien plus celui d'un Prince qui avoit bien de la peine à ſe ſoûtenir, à cauſe des continuelles douleurs de goute dont il étoit tourmenté? Il eſt bon que les Princes aïent de temps en temps quelques ſujets

Sujet de douleur qu'à Charles V.

jets de mortification, parce qu'un trop long cours de prosperitez ne manqueroit pas de les enfler, & d'en faire des tirans, fussent ils, pour ainsi dire, les Fils mêmes de la modestie, étant certain que trop de bonheur aveugle l'esprit, & gâte le cœur.

Albert se lie avec Charles V.

Ce qui chagrinoit le plus l'Empereur, c'étoit de voir la Lorraine tombée sous la puissance des François, justement dans un temps auquel, avec toute sa pénétration d'esprit, & toute la solidité de son jugement, il ne voïoit que malaisément ce qu'il falloit faire pour la tirer de leurs mains, avant qu'ils y eussent pris de trop profondes racines; vû sur tout qu'il étoit averti que le Roi Henri faisoit travailler nuit, & jour, avec toutes les diligences possibles, un grand nombre d'Ouvriers, pour fortifier les Places prises, & particuliérement Metz. Il ne manquoit pas cependant d'assembler des forces: mais ce qui lui donnoit le plus à penser, c'est qu'Albert Marquis de Brandebourg se trouvant à la tête d'une Armée de 20. mille hommes d'Infanterie, & de 3000. de Cavalerie, aprés avoir refusé d'accepter le Traité de Paix fait avec Maurice, il n'étoit pas de son intérêt de porter ses armes dans la Lorraine, & de laisser l'Allemagne exposée à un Ennemi si fort, & domestique. Sur ces entrefaites, Albert qui n'avoit eû aucun égard aux remontrances de Charles V. & de Maurice, se porta, soit par sa propre inclination, soit par quelque maxime de sa politique, à faire entendre à l'Empereur, qu'il étoit tout disposé à se remettre sous l'obéïssance de sa Majesté Impériale, à suivre ses ordres, & à em-

emploïer ſes armes à ſon ſervice, en tout ce qui pouvoit concerner ſes intérêts.

Il lui fit de plus ſavoir, qu'il étoit prêt à ſouſcrire toutes les conditions convenables tant pour la ſûreté de Sa Majeſté Impériale, que pour la ſienne propre; mais qu'il croïoit que le plus avantageux pour Sa Majeſté, étoit que tout ſe paſsât fort ſécrétement. Albert, & l'Evêque d'Arras, premier Miniſtre de Charles V. s'abouchérent donc enſemble, traveſtis, & dans un lieu où ils ne pouvoient être obſervez, & découverts de qui que ce fût, aïant même fait tenir un peu à l'écart leurs plus affidez ſerviteurs. L'Evêque témoigna d'abord à Albert la grande joïe que ſon retour cauſoit à l'Empereur, lui proteſtant que de ſon côté il n'en avoit jamais reſſenti une plus grande que celle de voir ce renoüement d'amitié avec un Prince, dont il avoit toûjours eſtimé le mérite, & la valeur. En un mot, ils convinrent ſans aucune conteſtation des articles néceſſaires à l'un, & à l'autre, & ſur-tout qu'Albert feindroit d'être toûjours ennemi de l'Empereur, & ami de la France; que Sa Majeſté Impériale lui enverroit l'Armée pour aſſiéger Metz, & que cependant Albert procureroit tous les avantages convenables aux intérêts de Charles V. De plus, il fut dit, qu'on donneroit avis de tout cela au Duc d'Albe, afin qu'ils puſſent ſe communiquer ſecrétement entr'eux ce qu'il ſeroit le plus à propos de faire.

L'Amitié ſe tient ſecrète.

Les Auteurs François écrivent, que quoique ce Traité eût été négotié, & conclu avec tout le ſecret poſſible, néanmoins les fineſſes

Les François la découvrent.

& les ruſes dont on uſa ne furent pas aſſez grandes pour empêcher qu'il ne parvînt (ce que j'ai bien de la peine à croire) aux oreilles du Roi Henri; qui trouva à propos comme Albert proteſtoit qu'il vouloit continuer au ſervice, & à la ſolde de France, afin de pouvoir mieux la trahir, aprés avoir reçû la païe qu'on lui donnoit, de feindre auſſi de ſon côté ignorer ſon Traité avec Charles V. afin de le mieux leurrer, & de voir juſqu'où iroit ſa malice dans les maux qu'il avoit réſolu de faire à la faveur d'une feinte amitié, juſqu'à ce qu'il levât le maſque. Diſons la vérité. Cette action d'Albert ne mérite rien moins que des loüanges, quoi que les Loix de la guerre ſemblent excuſer toutes ſortes d'artifices & d'infidélitez, lors qu'on peut en tirer quelques avantages.

Armée de l'Empereur.

Charles V. réſolut donc le ſiége de Metz, ſans conſidérer que la ſaiſon étoit déja fort avancée, n'aïant pû aſſembler ſon armée avant la fin de l'Automne, ni terminer plûtôt les affaires d'Allemagne. Les François pour exalter davantage la valeur, & la gloire de leur Nation dans la défenſe de Metz, & rendre plus honteuſe la levée du ſiége que l'Empereur fit lui-même en perſonne, diminuent le nombre des gens qui étoient dans cette Ville aſſiégée, & augmentent celui des Aſſiégeans. Dupleix ne fait aller qu'à 8000. hommes ceux qui étoient dans cette Place, & tout au contraire il veut que l'Armée de l'Empereur deſtinée pour ce ſiége fût la plus grande qu'il eût eüe ſous ſon commandement, même depuis qu'il étoit engagé dans des guer-

res contre Soliman. En un mot, cet Hiſtorien aſſûre formellement que cette Armée étoit de plus de 100000. hommes tant Infanterie, que Cavalerie; & cependant il eſt certain, ſelon le rapport de la plûpart des Auteurs, & de ceux qui paroiſſent les plus deſintéreſſez, que toute l'Armée de Charles V. en cette entrepriſe, ne conſiſtoit qu'en 44. mille hommes d'Infanterie, & 10000. de Cavalerie. Il eſt vrai qu'aprés qu'Albert de Brandebourg ſe fut déclaré ouvertement pour l'Empereur, & eut joint ſon Armée, qui conſiſtoit en 20. mille Fantaſſins, & trois mille Chevaux, à celle de Charles V. elle ſe trouva forte de 64. mille hommes de pié, & de 13. mille Chevaux, mais cette jonction ne ſe fit que fort tard. Cette Armée étoit compoſée d'Allemans, d'Italiens, d'Eſpagnols, & de Flamans, & l'Empereur en donna le commandement à Don *Alvarez de Tolede*, Duc d'Albe, avec la même qualité, qu'il poſſédoit déja, de Lieutenant Général de Sa Majeſté Impériale, & il lui donna pour ſon Lieutenant *Jaques de Médicis*, Marquis de Marignan, natif de Milan, Capitaine auſſi trés-expert dans le métier de la guerre, fort vaillant, & plein de prudence.

Henri II. ne doutant pas que tous ces grands préparatifs (& d'autant plus qu'il commençoit à ſe défier fort du Marquis Albert) ne regardaſſent la Ville de Metz, & que l'Armée de Charles V. ne fît ſes plus grands efforts contre cette Place, parce qu'en ſe rendant maître de la Capitale, il auroit bientôt ſans peine toute la Province, le Roi de Fran-

Apareils de Henri II. pour la defenſe de Metz.

ce, dis-je, prévoïant cela, pensa aux moïens de la pourvoir si bien, & de la munir en sorte qu'elle fût en état de resister aux plus vigoureuses, & plus furieuses attaques. Pour cette fin, il enjoignit avant toutes choses à *Anne de Montmorenci*, Connêtable de France, de pourvoir avec toute la promptitude, & la diligence que demandoit la briéveté du temps, toutes les Places de munitions, & de vivres, & d'en redoubler les Garnisons; & comme ce Prince étoit persuadé que le premier orage tomberoit sur Metz, il emploïa promptement tous les moïens propres à en assûrer la défense, & ne doutant pas qu'elle n'eût à soûtenir un trés-grand effort, Sa Majesté témoigna être fort aise que *François de Lorraine* Duc de Guise eût entrepris de défendre cette Place. C'étoit un Guerrier en qui l'on voïoit également briller dans un éminent degré, la valeur, le courage, l'expérience, la vigilance, la magnanimité, & la prudence. Henri II. n'eût pas plûtôt fait entendre à ce fameux Capitaine ses intentions sur ce sujet, qu'il accepta l'emploi avec tout le zéle imaginable.

Seigneurs Volontaires à Metz.

Le bruit ne se fut pas plûtôt répandu que le Duc de Guise étoit entré dans la Ville de Metz pour la défendre, qu'on eût dit que la France alloit être abandonnée de tout ce qu'il y avoit d'Officiers, & de Gentils-hommes les plus qualifiez, qui accouroient de toutes parts, à dessein de se renfermer dans cette Place, afin de la défendre, & de faire la guerre sous un si grand Heros. Plus de 400. Gentils-hommes, & Officiers de mérite

rite eurent le bonheur d'y entrer comme Volontaires. Entre les principaux & les plus illuſtres on compta le *Duc d'Anguien*, & le *Prince de Condé*, Freres. *Le Grand Prieur de France*; le *Marquis d'Elbeuf*, le Seigneur de *Montmorenci*, & le Seigneur de *Danville*, tous quatre Freres, & Fils du Connêtable. Horace Farneſe, Duc de Caſtro; le *Comte de Martigues*, & le *Marquis de Range* Freres. Les Comtes de *Bernon*, de *Charni*, de *Granzé*, de *Nanteüil*, de la *Rochefoucaut*, & *Rendon* ſon Frere. Les Vidames de *Chartres*, & d'*Amiens*. Les Vicomtes du *Pont-Nôtre Dame*, & d'*Auch*. Les Seigneurs de la *Trimoüille*, de *Meziéres*, de la *Paliſſe*, de *Monpezat*, de *Broſſe*, & ſon Frere, de *Crevecœur*, de *Maligni*, de *Ferriéres*, d'*Ovarti*, de *Bousdafin*, de *Canaples*, & ſon Frere, de *Rochevil*, de la *Chapelle*, de *Lucé*, des *Urſins*, de *Rufec*, de *Suze*, de Roche *Baron*. de *Clermont*, de *Soubize*, de *Dampierre*, de *Paroi*, de *Noüailles*, de *Silly*, de *Rouville*, de *Tourci*, de *Bordeille d'Anchon*, de *Duras*, de *Lorges*, de *Maillé*, & ſon Fils. De *Verigni*, de *Joyeuſe*, de *Monmar*, de *Samaches*, de *Seſſac*, d'*Amantay*, de *Sombarnon*, d'*Orbec*, de *Vitri*, de la *Ferté*, de *Murat*.

En un mot, plus de cent autres Gentilshommes qualifiez, avec ſix Valets, pour la plûpart, & les autres pour le moins trois, tous bons Soldats: De ſorte qu'on pouvoit dire que toute la fleur de la Nobleſſe Françoiſe s'étoit renfermée dans cette Place pour la défendre. Le Seigneur d'*Entragues* Lieutenant du Duc de Guiſe, paſſa à la montre dans

On fait montre. 1552.

dans la grande Place de l'Egliſe Catédrale tous ces Volontaires, qui étoient au nombre de 400. aïant chacun ſes Valets qui marchoient derriére eux en bon ordre; mais qui dans la ſuite furent mis à part dans l'Armée. Le Duc de Guiſe qui regardoit cette montre d'une fenêtre témoigna une joïe & une allégreſſe extraordinaire, & déclara qu'il n'avoit jamais vû enſemble tant de Nobleſſe, toute bien faite, & leſtement habillée, & parmi laquelle il n'y en avoit pas un ſeul qui ne fût capable de commander. *Guillaume Paradin* écrit qu'il n'y eut dans Metz qu'environ huit mille Soldats, pour la défenſe de ce Siége, mais quoi qu'il diſe, l'opinion commune eſt qu'il s'y trouva plus de 12. mille Soldats d'élite, & parmi eux 1500. Chevaux, avec des proviſions pour un an & demi, tant pour les hommes, que pour les chevaux, & une grande abondance de munitions de guerre. Il n'y a donc pas grand ſujet de s'étonner qu'une Ville comme celle-là, bien munie & bien pourvuë de tout, ait ſoûtenu un Siége pendant l'hiver, & dans un temps de pluïes, & de néges.

Albert de Brandebourg. Avant que l'Armée de l'Empereur ſe mît en marche, pour commencer le Siége réſolu (ſavoir le 14. d'Octobre) Albert de Branbourg feignant toûjours d'être ami, & confédéré du Roi Henri, s'avança avec ſon Armée, & vint ſe poſter dans un lieu diſtant ſeulement de cinq miles de Metz, à deſſein de ſurprendre cette Ville, donnant à entendre au Duc de Guiſe qu'il pouvoit diſpoſer de lui, & de ſon Armée, & qu'il n'étoit là

que

que pour le ſervice du Roi, & pour tâcher de détourner l'Empereur de la penſée de faire aſſiéger cette Place. Cependant il preſſoit fort le Duc de lui envoïer des proviſions pour l'entretien de ſes gens, dans la vûë, s'il ne pouvoit pas faire d'autre mal aux François, de leur faire au moins celui de diminuer les proviſions d'une Ville, qui attendoit à tout moment de ſe voir aſſiégée. Au commencement le Duc ne fit pas difficulté de lui en fournir, parce qu'il ſavoit bien que le Roi croïoit qu'il y alloit de ſon intérêt de le repaître d'eſpérances. Mais enfin le Marquis continuant ſes inſtances, & ſes importunitez pour avoir des vivres, le Duc lui fit dire que ce ſeroit à lui une grande folie de ſe défaire de ſes proviſions, dans un temps où il attendoit le Siége, & qu'abſolument il ne pouvoit plus lui en donner; d'autant plus que le Marquis aïant la campagne à ſa diſpoſition, il lui étoit plus facile d'en recouvrer, qu'à lui d'en avoir lors qu'il ſeroit inveſti, & ſerré par les ennemis.

Albert (que les François ne qualifioient plus autrement que l'infidelle, & le Traître) voïant qu'il ne pouvoit plus tirer aucun avantage de ce côté-là, ſongea aux moïens d'en tirer d'un autre. Il envoïa donc prier le Duc de Guiſe de lui faire bâtir un pont ſur la *Moſelle*, afin qu'il pût ſe retirer avec ſûreté, avant que d'être preſſé par l'Armée de l'Empereur; demande à laquelle le Duc répondit qu'il n'avoit ni matériaux, ni loiſir pour faire conſtruire des ponts, en un temps auquel les Ennemis s'approchoient de plus en plus

Tâche de ſurprendre le Duc.

des

des portes de la Ville. Albert aïant manqué ce coup en tenta un autre. Il envoïa prier le Duc de vouloir recevoir quelques mortiers dans la Ville, parce qu'ils ne feroient, diſoit-il, que l'embarraſſer, en cas qu'il fût obligé d'en venir aux mains avec les ennemis; ce qu'il fit pour mieux perſuader le Duc de ſa fidélité, & le ſurprendre enſuite plus aiſément; & en effet, pendant qu'on faiſoit entrer ces mortiers dans la Ville, ou peu aprés qu'ils y furent, Albert écrivit un billet au Duc, par lequel il le prioit de lui aſſigner lieu, jour, & heure pour s'aboucher enſemble hors de la Ville, aïant à lui communiquer des affaires de la derniere importance, qui ne ſe pouvoient pas confier au papier. A quoi le Duc répondit que ce ſeroit la derniére imprudence à un Gouverneur de Place d'abandonner ſa Garniſon, lors qu'il avoit l'ennemi aux portes; ajoûtant à cela que ſi Monſieur le Marquis vouloit venir dans la Ville, ce lui ſeroit un trés-grand plaiſir, & qu'il feroit de ſon mieux pour le bien régaler.

Autre événement. Albert pour ne découvrir pas ſi tôt ſa trahiſon, fit mine d'accepter l'offre, afin de ne pas donner ſujet de ſoupçonner qu'il ſe défiât du Duc, mais quand il fut queſtion d'aſſigner le jour, & l'heure, il trouva mille détours, & fineſſes, pour prolonger le temps. Le Roi avoit envoïé Jean du Freſne, Evêque de Bayonne, & le Seigneur de Lanſac, pour lui propoſer d'autres avantages, afin de le retenir par ce moïen à ſon ſervice, ou de le détourner du moins de celui de Charles V. Cependant le Connêtable avec lequel le Roi s'étoit entretenu

ntretenu de l'infidélité dont il y avoit tout eu de ſoupçonner Albert, s'étant approché e Metz avec l'Armée Royale, pour encouager la Garniſon, par l'aſſûrance d'un prompt ecours, en cas de beſoin, aſſembla ſes plus ffidez Conſeillers de Guerre, & mit en débération, ſi l'on devoit battre le Marquis, vant qu'il eût joint ſon Armée avec celle de Empereur. Mais quoi que le Connêtable eût prés d'une fois autant d'Infanterie & les deux tiers plus de Cavalerie, il ne fût as néanmoins trouvé à propos de rien riſuer dans une ſemblable occaſion, parceque a perte de la bataille auroit infailliblement auſé celle de la Ville.

Le 22. Octobre le Duc d'Albe, & le Marquis de Marignan arrivérent à quatre miles e Metz, avec 4000. Chevaux, & 14000. ommes d'Infanterie, & allérent camper à te. Barbe. Le Duc d'Albe s'avança encoe avec la Cavalerie d'un côté, faiſant en nême temps défiler de l'autre 2000. Fantaſins Eſpagnols pour reconnoître la Place, & e terrein. Le Duc de Guiſe ne s'en fut pas lûtôt apperçu, qu'il fit ſortir les Seigneurs le *Rendan*, & de la *Broſſe* avec 600. Chevaux ſoutenus par 1200. hommes d'Infanterie pour les ſaluer par une eſcarmouche, & bſerver leurs démarches. Mais les Eſpagnols ſe retirérent ſans tirer un ſeul coup, aiſant ſemblant d'avoir peur, à deſſein d'atirer les François un peu loin de la Ville, fin de les pouvoir battre plus aiſément, mais eux-ci ſuivant leur ordre s'en retournérent. La nuit ſuivante toute l'Armée Impériale acheva

Les Impériaux arrivent devant Metz. 1552.

acheva d'arriver, & le matin on fit peu à peu les approches de la Ville, à la faveur des tranchées. Mais ce ne fut pas ſans perdre beaucoup de monde, à cauſe des continuelles ſorties de ceux de dedans, qui ſoûtenus par le canon des murailles, & par les Soldats qui bordoient les parapets, les éloignoient par de rudes eſcarmouches, ou leur faiſoient acheter bien cher le terrein qu'ils gagnoient. Et en effet les Impériaux n'avoient pas moins d'affaire à repouſſer les Aſſiégez, qu'à ſe mettre à couvert du fracas de l'artillerie.

Perte des François.

Le Marquis Albert ne faiſoit que tourner tout autour, tantôt un peu plus prés, tantôt un peu plus loin, comme s'il eût voulu ſe défendre contre les Impériaux, ſans néanmoins faire aucun acte d'hoſtilité. Le Duc d'Aumale avec mille Chevaux avoit ordre de le côtoyer, pour obſerver ſes mouvemens & ſes actions; mais connoiſſant manifeſtement ſa tromperie, & ne pouvant la ſouffrir plus long-temps, il ſe laiſſa un jour emporter à ſon grand courage, & ſans conſidérer que la partie n'étoit nullement égale, il ſe jetta avec furie ſur les premiers Régimens, qui ne penſant à rien moins qu'à être ainſi ſurpris par des gens qu'ils regardoient comme amis, furent fort endommagez, & mirent toute l'armée en déſordre; mais les Brandebourgeois s'étant bientôt ralliez, coururent avec une impétuoſité que le deſir de la vengeance augmentoit encore, contre les François, & en firent un horrible carnage. Le Duc bleſſé de trois coups demeura priſonnier

nier d'Albert, avec les Seigneurs de Rohan, de Chartres, & 17. autres Gentils-hommes, qui furent envoïez en Allemagne, & l'année ſuivante ils furent delivrez, moïennant une bonne rançon chacun, le Duc d'Aumale auſſi guéri de ſes bleſſures, racheta ſa liberté en donnant 40. mille écus.

Le même jour le Marquis Albert, aprés cet avantage, ſe déclara ouvertement pour l'Empereur, piquant avec ſes Gardes, vers le Marquis de Marignan qu'il rencontra le premier, & vers le Duc d'Albe, leſquels l'embraſſérent avec tous les reſpects dûs à un ſi grand Prince, & à un ſi grand Guerrier; & ainſi il ſe campa le neuviéme de Novembre devant Metz, ſon quartier lui aïant été marqué à l'Abbaye de St. Martin, vis-à-vis de celui du Duc d'Albe, qui s'étoit avancé juſqu'à Belle-Croix. Comme ce lieu avoit été marqué pour le quartier du Marquis Albert, qu'on attendoit de jour à autre pour s'unir à toute l'Armée, on n'avoit point fait de batterie de ce côté-là contre la Ville: mais le jour même de ſon arrivée en ce lieu, Albert fit dreſſer une batterie plus grande qu'aucune autre; ce qui lui fut plus facile, parce qu'il ne fut pas incommodé par les fréquentes ſorties, comme on l'avoit été au commencement; de ſorte qu'aïant mis ſon canon en batterie, il commença à foudroyer la Ville avec furie.

Albert ſe déclare du parti de l'Empereur.

Avec tout cela, le Duc d'Albe voïant que les batteries faiſoient peu d'effet, eut recours à la trahiſon, & conſulta avec Albert, & avec le Marquis de Marignan, ſur les moïens de

Trahiſon

de s'en ſervir avec ſuccez, vû que les grandes précautions du Duc de Guiſe rendoient les batteries preſqu'inutiles; & il fut conclu que le ſoin en ſeroit laiſſé au Duc, qui ſe mit en état de venir à bout de ſon deſſein. Pour cet effet, il trouva moïen de corrompre deux Priſonniers, auſquels, aprés leur avoir donné la liberté, il perſuada en leur promettant de grands avantages, de rentrer dans la Ville, & de tâcher d'y engager le plus de gens qu'ils pourroient dans le parti de l'Empereur, en quoi, diſoit-il, ils n'auroient pas de peine à réüſſir, parce que le nombre de ceux qui conſervoient du reſſentiment contre la France, étoit grand. Ces Soldats, ſoit qu'ils craigniſſent, ou qu'ils ne rencontraſſent pas dans cette entrepriſe toute la facilité qu'ils croïoient, bien loin de s'emploïer à l'affaire qui leur avoit été confiée, découvrirent le tout au Duc de Guiſe, & par une autre trahiſon, s'offrirent de faire tomber les ennemis dans le piége. Mais il faut ſavoir que, ſoit que le Duc d'Albe ſe défiât des deux priſonniers, ou qu'il voulût mieux aſſûrer le ſuccez de la trahiſon, il leur donna pour compagnon un Ingénieur trés-habile, & trés-brave, feignant qu'il étoit un de ſes Capitaines; lequel remarqua que l'endroit le plus foible de la Ville, étoit celui du côté de la Moſelle. Le Duc de Guiſe donc accepta l'offre des autres, qui furent renvoïez au Camp Impérial, pour tâcher d'exécuter l'autre trahiſon projettée.

Trahiſon ſans effet.

Comme ils furent arrivez au Camp; où ils feignirent de s'être ſauvez comme par miracle,

acle, l'Ingenieur ne manqua pas d'informer d'abord le Duc d'Albe, que l'endroit du côté de la Moſelle étoit trés-fort, & comme imprenable, mais que le côté de la Porte de *Saint Tribau* étoit ſi foible, que ſi on y donnoit l'aſſaut, on remporteroit immanquablement la victoire, & on prendroit la Ville. Le Duc de Guiſe avoit poſté du côté de cette Porte toute la fleur de ſon monde, ne doutant pas que les ennemis n'y vinſſent à l'aſſaut, & bien perſuadé que par le grand carnage qu'il en feroit il les obligeroit de lever le ſiége. Mais le Duc d'Albe qui n'ajoûtoit guére de foi à des rapports de cette nature, non content de changer la batterie, & de la faire dreſſer du côté de la Moſelle, fit pendre tous ces Traîtres à la vûe de la Porte de Saint Tribau, & par-là non-ſeulement il fruſtra le Duc de Guiſe de ſon eſpérance, mais incommoda beaucoup les Aſſiégez par cette batterie furieuſe du côté de la Moſelle, & comme c'étoit effectivement l'endroit le plus foible, cela donna beaucoup d'inquiétude au Duc de Guiſe.

Il n'avoit pas été jugé à propos, ſur-tout par les Eſpagnols, naturellement pointilleux & formaliſtes, que l'Empereur allât en perſonne à ce ſiége, comme il le ſouhaitoit fort, parce, diſoit on, qu'un Empereur ne devoit pas lui-même battre une Ville, à moins qu'il n'y eût dedans un Roi pour la défendre; comme ſi les Conſeillers qui furent de cet avis euſſent prevû les malheurs qui devoient arriver à l'Armée. Il fut néanmoins conclu qu'il ſeroit bon qu'il ſe tînt en un lieu voiſin, afin d'ani- Charles V. à Thionville.

d'animer davantage les Aſſiégeans par ſa proximité. De ſorte qu'aïant laiſſé tout le ſoin de ce ſiége au Duc d'Albe, & au Marquis de Marignan au commencement, & enſuite, comme il a été dit, au Marquis Albert, il s'arrêta à Thionville, pour en être le ſimple ſpectateur. Quelques-uns rapportent autrement ce fait, & les François mêmes, ſavoir, que l'Empereur venoit pour commander le ſiége en perſonne, mais que la goute l'aïant ſurpris en chemin, il fut contraint de s'arrêter à Thionville; & la raiſon qu'ils en alléguent, c'eſt que dés qu'il commença à ſe retablir, il ſe tranſporta en perſonne à ce ſiége. Je ne nie pas qu'il n'ait pû ſe faire que Charles V. ſoit reſté à Thionville à cauſe de la goute, à laquelle il étoit fort ſujet, ſurtout en ce temps-là; mais comme je remarque que les Ecrivains les plus contemporains en parlent autrement, je trouve à propos de les ſuivre.

Il va en perſonne au ſiége.

L'Empereur s'apperçut qu'entre les trois Chefs qui commandoient ce ſiége, il régnoit une grande jalouſie dans le commandement, une continuelle diverſité de ſentimens dans les Conſeils, une extréme obſtination à vouloir ſoûtenir chacun ſon ſentiment; une haute opinion que chacun avoit de ſoi-même; ce qui cauſoit de grands retardemens, & de continuelles irréſolutions, en ſorte que pour la moindre choſe il falloit envoyer à Thionville les points qui étoient en deliberation, & conteſtez, pour en attendre de lui la deciſion. Ainſi Charles V. perſuadé que c'étoit là la vraïe raiſon pourquoi ces

es trois grands Capitaines, également vail-ıns, & expérimentez, n'avoient encore du out point avancé à ce ſiége, dans l'eſpace 'un mois, avec une Armée trés-floriſſante, e Prince, dis-je, voïant cela, jugea qu'il y lloit de ſon honneur, & de ſon intérêt, l'aller lui-même en perſonne commander ce iége; afin de pouvoir par ſa préſence, & par on autorité y mettre quelque fin; ce qu'il ne it que trop d'une maniere honteuſe, & pré-udiciable à ſa reputation, & à ſa gloire.

Il arriva donc le ſoir du 21. Novembre au Camp de Metz, où il avoit auparavant envoïé ordre que perſonne ne bougeât de ſon poſte, & qu'on ne lui fit aucune réception (Il y a néanmoins des Ecrivains qui le rapportent autrement) parce qu'il vouloit s'y rendre *incognito*. Cet ordre exprés fut donné au trois Chefs qui y obéïrent, de ſorte qu'étant entré dans le Camp lors qu'on s'y attendoit le moins, il s'en alla tout droit au quartier du Duc d'Albe, où à l'inſtant même, c'eſt-à dire, auſſitôt qu'il eût mis pié à terre, il tint conſeil de Guerre, avec les trois Chefs ſeulement, Albert de Brandebourg, le Duc d'Albe, & le Marquis de Marignan; & le même ſoir, environ à trois heures de nuit, il aſſembla le Conſeil de tous les Généraux, non pas tant pour avoir leur avis, que pour marque d'eſtime, & pour les exhorter de vouloir chacun pour leur propre honneur, & pour le ſien, redoubler leur courage, leur zéle, & leurs travaux pour venir heureuſement à bout de cette entrepriſe. Outre cela Charles V. avoit déja mis en uſage une autre maxi-

Son arrivée, & Conſeil.

me

me, que je ne veux pas paſſer ſous ſilence; ſavoir, qu'il avoit écrit aux trois Chefs, à chacun en ſon particulier, que s'ils avoient quelque ſujet de ſe plaindre l'un de l'autre, ils vouluſſent, au nom du Seigneur, & pour l'amour de lui, ſacrifier leurs reſſentimens particuliers au bien public; ou du moins remettre l'éclairciſſement de leurs différends à un autre temps : juſqu'aprés le ſiége, qu'il avoit deſſein de pouſſer avec toute l'application, & la vigueur poſſible, ſans vouloir entendre parler que d'une bonne, & mutuelle diſpoſition à faire connoître à l'envi, que le deſir de la gloire commune l'emportoit dans leur eſprit ſur tous les ſujets de haine, & de mécontentement, qu'ils pouvoient avoir chacun en leur particulier.

Soupçons de Charles V. malfondez.

Ce ne fut pas ſans beaucoup de raiſon que Charles V. fit précéder ſa venue de ces exhortations, vû qu'il n'ignoroit pas que la jalouſie, l'envie, la diſcorde ne régnoient que trop entre les trois Chefs, dont chacun prétendoit en ſavoir plus que l'autre; poiſon pernicieux, qui ne ſe gliſſe que trop dans toute ſorte de Gouvernement, & qui s'inſinue ſur tout en celui de la Guerre, où néanmoins la bonne intelligence eſt requiſe d'une façon toute particuliére, parce que c'eſt de la concorde, ou de la diſcorde, que dépendent les défaites, ou les victoires. Pluſieurs écrivent que l'Empereur voïant (comme il a déja été dit) qu'en tant de jours de ſiége on n'avoit fait aucuns progrez, n'eut pas de peine à ſe perſuader que la diverſité de ſentimens qui régnoit entre les Chefs, étoit la cauſe de ce peu de ſuccés.

sez. Mais lors qu'ensuite il considéra lui-même, & connut bien l'état des choses, il se désabusa de cette pensée dont il étoit prévenu, & vit clairement que le Roi Henri avoit si bien fortifié, & muni Metz, qu'il n'étoit pas possible de le prendre. Ce ne fut pas sans raison qu'il fut dit ensuite par la voix publique; que *l'Empereur par son arrivée au siége, perdit sa reputation, & sauva celle de ses Généraux*

Ses exhortations. Le lendemain de son arrivée, l'Empereur alla de grand matin visiter tous les Quartiers, encouragea les Soldats par des paroles pleines de cette bonté & de cette humanité qui lui étoit naturelle, & ordinaire; les exhorta à vouloir par un effet de leur courage, & de leur zéle, supporter avec patience les souffrances, les incommoditez, & les difficultez que la saison déja fort avancée augmentoit de beaucoup; il pria les Officiers de n'épargner pas les bons exemples aux Soldats, en faisant paroître une grande vigilance, & en souffrant aussi patiemment, de leur côté, les peines, & les fatigues inséparables du Commandement: il fit ressouvenir les uns, & les autres des devoirs auxquels la profession des armes les engageoit; & pour rendre toutes ces exhortations plus efficaces il y joignit des promesses de grandes & magnifiques recompenses, proportionnées au mérite des actions de chacun; promesses qui avoient beaucoup de force dans la bouche de ce Prince, qui n'en fit jamais aucune sans l'exécuter. En un mot, comme il s'agissoit de risquer toute sa gloire dans cette entreprise, & dans cette ré-

ſolution de continuer le ſiége en perſonne, & que cette gloire n'avoit déja été que trop flétrie par ſa fuite précipitée d'Inſpruch, il avoit beſoin de faire quelque choſe d'extraordinaire pour lui rendre ſon premier luſtre, c'eſt pourquoi il emploïa toute la force de ſon éloquence pour perſuader les ſiens, & les porter à faire chacun de ſon mieux. Il loüa les uns, blâma les autres, fit divers changemens tant dans le Commandement, que dans les batteries: & pour ne rien omettre de tout ce qui étoit capable de toucher & d'animer ſes gens, il déclara hautement devant tous, que pour lui il étoit réſolu, *ou de prendre Metz, ou de mourir devant Mets*, cependant il ne fit ni l'un, ni l'autre.

Merveille digne de remarque.

On tient pour certain que, ſelon le rapport de toutes les Hiſtoires, on n'avoit jamais vû dans le monde aucun Capitaine, ni aucun Prince, & bien moins encore aucun Roi, & aucun Empereur, ſur tout âgé déja de 53. ans, affoibli outre cela par de grandes fatigues ſouffertes durant l'eſpace de 35. ans, en de continuels voïages par mer, & par terre, travaillé d'ailleurs, depuis pluſieurs années, d'une goute aſſez fréquente, & enfin accablé de diverſes autres incommoditez, on rapporte, dis-je, comme une choſe conſtante, qu'il ne s'étoit jamais trouvé aucun Prince qui malgré tout cela eût pû tant agir, tant faire, tant fatiguer. Pendant un mois entier il fut inceſſamment occupé à viſiter lui-même, nuit & jour les batteries, & on le vit travailler de ſes propres mains, quoi-qu'eſtropiées par la goute, & entreprendre les choſes les plus peni-

penibles, & les plus difficiles, pour donner exemple aux autres. Il ne ſe ſoucioit plus ni de boire, ni de manger, ni de dormir, & étoit le premier à courir aux aſſauts. Le deſir de prendre cette place apliquoit tellement ſon eſprit à l'exécution des moïens propres à parvenir à cette fin, que non-ſeulement il ne ſe ſoucioit plus de hazarder ſa vie, mais que même il ne voïoit, & ne connoiſſoit plus ni périls, ni riſques; en ſorte que le Duc d'Albe, & le Marquis de Brandebourg furent ſouvent contrains de le tirer par force des plus évidens dangers.

Enfin aprés tant de peines, de fatigues, de travaux, & d'efforts, aprés avoir cent fois riſqué ſa vie, & vû tomber morts à ſes pieds un grand nombre des ſiens, & tout cela inutilement, la priſe de cette Place aïant été jugée impoſſible par tout ce qu'il y avoit de gens habiles & expérimentez, Charles V. fut contraint par le conſeil de tous ſes gens de lever le ſiége; d'autant plus que les Allemans avoient déja oublié leur fierté, les Eſpagnols leurs rodomontades, & les Italiens leurs ruſes, & leurs fineſſes. Lors que le Duc d'Albe, Albert de Brandebourg, & le Marquis de Marignan allérent trouver l'Empereur, & lui remontrérent, que puis qu'on ne voïoit que trop clairement que toute eſpérance de prendre cette Place étoit perdue, & que l'Hiver commençoit déja à faire ſentir ſes rigueurs, il falloit de néceſſité ſe retirer de ce lieu ſans aucun retardement: cette remontrance dénonta ce Prince, pour ainſi dire, juſque-là que contre ſon naturel tranquile & moderé,

Il ne veut pas lever le ſiége.

il ne put s'empêcher de leur répondre tout en colére: *De quel front oſez-vous me faire une propoſition de cette nature, qui n'eſt propre qu'à ternir mon honneur, & ma reputation? J'ay déclaré hautement que j'étois venu ou pour entrer dans Metz, ou pour mourir devant. S'en aille donc qui voudra, pour moi j'ai réſolu ou de voir la chûte de Metz, ou de m'enſevelir ſous ſes ruïnes.*

Mal, & bien, même dans les Princes. 1552.

Il eſt conſtant que ce ne fut pas ſans beaucoup de difficulté, & de peine qu'on le fit réſoudre à lever le Siége; mais à la fin aïant rappellé dans ſon ame cette prudence qui l'avoit preſque abandonnée, il ſe laiſſa perſuader, pour ne pas rendre le mal encore plus grand. Si les Princes venoient à bout de faire tout ce qu'ils veulent & de mettre en exécution tous les deſſeins qu'ils forment, les Courtiſans flateurs, ſorte de gens dont les Cours abondent, leur éleveroient des Temples, & des Autels, & leur offriroient des ſacrifices comme à autant de Divinitez. Pour les faire reſſouvenir qu'ils ne ſont que des hommes, non plus que les autres, cette Providence, qui voit, conduit, & ordonne tout, veut que les Princes & les Monarques ſoïent ſujets au mal, & au bien, à la ſanté, & à la maladie; au chaud, & au froid; aux plaiſirs, & aux déplaiſirs; aux bonheurs, & aux malheurs. S'ils n'ignorent pas ces Decrets qui réglent ſouverainement, & inévitablement les deſtinées du Genre humain, pourquoi tant ſe réjoüir des bons ſuccez, puis qu'ils doivent être ſuivis des mauvais? Pourquoi tant s'affliger des mauvais puis que les bons

bons doivent leur ſuccéder ? Charles V. devoit ſe contenter d'avoir fait à ce Siége, tout ce qui pouvoit être fait par un grand Monarque, & par un des plus experts & plus prudens Guerriers, & ſe ſoûmettre à la volonté de la Puiſſance Supérieure.

Enfin, les Impériaux ſe trouvoient accablez de toutes ſortes de miſéres, étant expoſez, pour la plûpart, ou à perdre la vie par le fer de l'ennemi, en combatant vaillamment, qui étoit la ſeule conſolation qui leur reſtoit, ou à périr miſérablement par la faim, par la ſoif, par le froid, par les glaces, par les maladies, & par toutes les autres eſpéces de miſéres qu'on peut imaginer ; outre que pluſieurs déſertoient, & ſe débandoient, ou pour ſauver leur vie, ou pour ſe délivrer de cette urgente néceſſité qu'ils ne pouvoient plus ſupporter. Que doit donc faire Charles V. dans une occurrence de cette nature ? Lever le Siége ; hé bien, le voilà levé ; le *Comte d'Egmont* aïant été envoïé devant avec la Cavalerie legére du côté de Flandre, vers où Charles V. s'achemina tôt aprés. Cette retraite ſe fit avec tant de précipitation, & avec un ſi grand déſordre, que le Seigneur de *Charny* avec 30. Chevaux ſeulement, emmena à Metz 400. Priſonniers qu'il trouva débandez, & épars çà & là, ne ſachant comment ſe tirer des boues, cauſées par les pluïes qui étoient tombées en abondance ; de ſorte que les pauvres Soldats ſe laiſſoient deſarmer, & mener en priſon, comme ſi ç'eût été un grand bonheur pour eux. Véritablement il ne s'étoit, peut-être, Le Siége levé. 1553.

jamais vû une plus grande confuſion; parce que les principaux Commandans, voïant leur Souverain Chef tout abbatu de douleur, de chagrin, & de honte, ne pouvoient être qu'en un ſemblable état; & à leur exemple les autres Officiers; & par conſequent quelle confuſion ne devoit pas ſe trouver parmi les Soldats ?

Arriére garde. En vérité, un ſi grand Empereur méritoit bien de commencer plus heureuſement l'année 1553. car la levée de ce Siége arriva juſtement le premier jour de cette année. Le Marquis Albert ſe chargea de conduire avec ſes gens l'Arriere-garde, dans la retraite de l'Armée, & il n'eut aſſûrément pas peu à faire avec la Garniſon de Metz qui ſortit en un gros corps, & ſe mit à ſes trouſſes. Il ſe défendit au commencement avec beaucoup de bravoure & de fermeté, mais les attaques trop fréquentes de l'ennemi, lui aïant ôté tout moïen de pouvoir plus long-temps conduire ſes gens en bon ordre, & les voïant tous embarraſſez, & en confuſion, il prit la fuïte avec un petit nombre de ſes Officiers, criant lui-même *ſauve qui peut*; de ſorte qu'une bonne partie des ſiens tombérent entre les mains des Ennemis, & furent tous ou tuez, ou faits priſonniers.

Duc de Guiſe. 1553. Auſſitôt que le Duc de Guiſe eut vû le Siége levé, & les ennemis mis en fuïte, & pourſuivis fort loin par la Garniſon, qui en tua un grand nombre, il dépêcha au Roi à Paris trois Seigneurs de la premiére qualité, qui prirent différens chemins, faiſant entr'eux des gagûres à qui courreroit le plus

plus vîte pour en porter le premier la nouvelle ; outre un anneau de quelque prix que le Duc promit (ſans compter le préſent qu'on ſuppoſoit que le Roi ne manqueroit pas de donner) à celui qui lui porteroit le premier cette bonne nouvelle. Environ une heure aprés, que les environs de la Ville ſe virent delivrez des ennemis, & entiérement nettéïez, le Duc de Guiſe ſortit accompagné de pluſieurs Princes, & Capitaines qui avoient part à la gloire, pour viſiter le camp, les batteries, & les quartiers, & par tout il ſe trouva quantité de malades, & de bleſſez, qui étoient dans une extréme langueur, & demandoient du ſecours. Le Duc, généreux de ſon naturel, fut touché de compaſſion envers eux, & ordonna, qu'on leur fournît à tous des vivres & des rafraîchiſſemens ; il manda auſſi ordre aux Médecins d'en prendre autant de ſoin que s'ils euſſent été de véritables amis, de les aſſiſter, & de faire tout ce qui ſe pourroit pour leur guériſon. De là à deux jours il fit préparer vingt Barques couvertes avec des paillaſſes, & autres commoditez, & aïant fait mettre dedans les malades, & les bleſſez, il les envoya à Thionville. Cette action du Duc, laquelle peut être avec vérité appellée auguſte, charitable, & pleine de pieté, & de juſtice, augmenta fort l'eſtime où étoit déja la Nation Françoiſe, & rendit de plus en plus immortel le nom de ce fameux & illuſtre Guerrier, qui outre cela s'attira par une ſi grande humanité l'amour & la vénération des Allemans, des Eſpagnols, des Italiens, & des Flamans, car il

y avoit de toutes ces Nations des malades & des bleſſez. Enſuite le matin du 13. Janvier le Duc partit pour aller receüillir les fruits de ſes travaux, & cette moiſſon de gloire qu'il venoit d'acquérir, & véritablement il fut reçu du Roi avec tous les témoignages d'affection qu'un ſi grand Prince pouvoit donner à un ſi grand Capitaine.

Morts. 1553. Pour ce qui eſt du nombre des Morts, il y a une ſi grande diverſité de ſentimens entre les Auteurs, que quelque diligence, & quelque exactitude que j'aie pû apporter, pour m'en éclaircir au vrai, il ne m'a pas été poſſible d'en rien receüillir de bien certain. Quelques-uns écrivent que de cette Armée qui fut emploïée à ce Siége, laquelle étoit compoſée de plus de 70. mille Soldats, en y comprenant ceux de Brandebourg, il en manqua plus de 30. mille, qui périrent ou par la rigueur de la ſaiſon, qui ſe trouva trés-grande, ou par la violence des armes. D'autres diminuent ce nombre, & le reſtreignent à 20. mille tout au plus; & il y en a beaucoup qui l'exagérent juſqu'à aſſûrer qu'il en périt 40. mille, & plus. Mais il y a d'autres Ecrivains qui ne font pas difficulté de ſoûtenir, ſans aucune apparence de raiſon & de vérité, qu'en tout & par tout il ne mourut à ce Siége, qui dura deux mois entiers, que 4000. hommes ſeulement; & cependant il eſt conſtant, ſelon le rapport des Auteurs mêmes Allemans, & Flamans, que le ſeul Albert de Brandebourg perdit plus de 5000. des ſiens. Voilà tout ce que je puis dire ſur cette matiére.

Je

Je desirerois cependant que les François & leurs Partisans ne chantassent pas si haut leur *Alleluia*, leur *Gaudeamus*, & leur *in Cœlum ascendam, & super Astra Dei exaltabo solium meum*. Je veux bien qu'ils chantent en musique en quatre parties, & même à six, si le chant le permet, le *Gratias agimus tibi*, les yeux tournez vers le Ciel avec une grande devotion; parce qu'il est certain que cette Place (je ne prétens pas diminuer le mérite du Duc, un des plus grands Heros de son temps) fut défenduë, plus que par la valeur du Duc, par la Divine Providence; & dans l'état où se trouvoit la Ville, elle pouvoit être gardée & défendue, je ne dirai pas par un Heros, mais par un *Cola de Renzo*, qui songeoit toutes les nuits qu'il gagnoit des victoires, & prenoit des Places. Quelles forces, je vous prie, pouvoient prendre une Ville, dans laquelle le Roi, bien persuadé du Siége, avoit mis toute la fleur de la Noblesse Françoise, avec une Garnison nombreuse, composée non de Soldats, mais d'Officiers, & bien pourvûë, & munie de tout? Mais que dis-je? Quelle armée, quelque grande & forte qu'elle eût été, n'eût pas été fatiguée & abbatue par les armes & par l'artillerie de la Ville, & sur tout par une guerre de deux mois, à commencer du dernier d'Octobre jusqu'au premier de Janvier, que la rigueur de la saison lui fit, avec la Cavalerie legére des vents, accompagnée de grêles, de tonnerres, & d'éclairs, qui ne discontinuérent point durant ce temps là, sans parler des glaces dont la terre étoit couverte. Com-

Les François ne doivent pas tant se vanter.

ment pouvoir réſiſter à tant d'ennemis qui détruiſoient ceux de dehors, & qui mettoient ceux de dedans fort à leur aiſe, & leur donnoient beau jeu?

Continuation. Cependant Dupleix qui (comme il a déja été dit) ſemble être payé pour écrire les éloges des Rois de France, & pour inventer des Satires contre Charles V. & Philippe II. ſon Fils, pour ne pas dire contre tous les Princes de la Maiſon d'Aûtriche, fait paſſer pour des vertus les actions les plus imprudentes de François I. devant Pavie, & les vertus de Charles V. devant Metz pour des actions lâches & honteuſes. Cet Auteur fait d'une mouche de gloire en un Roi de France, un éléphant, & d'un éléphant de mauvaiſe conduite, une trés-petite mouche; & tout au contraire, lors qu'il s'agit de Charles V. il fait paſſer un éléphant d'actions glorieuſes pour une mouche, & une mouche de quelque défaut pour un éléphant, s'il m'eſt permis de parler ainſi. Pour moi, je ne voi pas quelle grande gloire les François tirent d'avoir défendu Metz; des boîteux, & des aveugles auroient été capables de la défendre, vû les raiſons déja alléguées. A Dieu ne plaiſe que je veüille en rien diminuer la gloire que s'eſt acquiſe par les armes la Nation Françoiſe, qui, aprés la Romaine, eſt aſſûrément la plus belliqueuſe qu'il y ait jamais eû ſur la Terre; mais je ne voudrois pas que les François ſe vantaſſent ſi fort, & ſe donnaſſent tant de louanges pour avoir défendu Metz; ou du moins, il me ſemble qu'ils ne devroient pas inſulter ſi fiérement un grand & glorieux

glorieux Empereur, pour lui avoir fait lever le Siége. Il a perdu de l'honneur, & de la reputation, il a reçu un affront. Soit, je veux bien le dire avec les autres, qui le blâment ſans bien conſidérer toutes choſes, mais je ſuis ſûr que quiconque voudra faire attention à tout ce que j'ai allégué ci-deſſus en divers endroits, ne pourra s'empêcher de rendre juſtice à cet Empereur en cette rencontre. Cette retraite fut glorieuſe à Charles V. pour avoir ſçû auparavant ſauver tout le canon, & tout le bagage.

A la fin de l'autre Livre j'ai décrit le grand carnage (car il eſt conſtant qu'il fit beaucoup de mal) qu'Albert Marquis de Brandebourg fit en Allemagne, & la bataille qu'il livra à Maurice, dans laquelle celui-ci perdit la vie, j'ai, dis-je, rapporté ces événemens à la fin du Livre précédent, parce que pluſieurs Auteurs écrivent qu'ils arrivérent en 1552. alléguant entr'autres raiſons celle-ci, que ſi Maurice n'eût pas été mort, Charles V. avec lequel il s'étoit réconcilié, n'auroit pas manqué de le mener avec lui à une ſi grande entrepriſe; cependant perſonne n'a fait mention où étoit Maurice dans le temps d'un ſi fameux Siége. Avec tout cela la plûpart des Ecrivains conviennent que la Bataille où Maurice fut tué, ne ſe donna que ſix mois aprés la levée du Siége de Metz; & il y a grande apparence que cela eſt ainſi, puis que les Hiſtoires Chronologiques, & Généalogiques de la Maiſon de Saxe le rapportent de cette maniére. Je n'ai pas néanmoins crû faire mal de parler de cette particularité lors que j'ai fait mention du Traité de Charles V. avec

Autre circonſtance remarquable.

Maurice, & ſes Conféderez, & d'ajoûter ici ce qui me reſte à dire de plus d'Albert: mais premiérement je toucherai un autre article.

Charles V. donne ordre d'aſſiéger Teroüane.

Charles V. dans ſa marche de Metz à Bruxelles (pendant laquelle je ne nie pas qu'il n'ait eû un ſenſible chagrin) ne fit que rouler dans ſon eſprit, alors occupé de tant de différentes penſées, l'état de ſa fortune, de ſes affaires, & de ſes intérêts, ſe voïant deſtitué de forces aſſez grandes pour pouvoir s'oppoſer à un Ennemi qui ſe montroit ſi puiſſant, & que le ſuccez de Metz ne pouvoit que rendre encore plus ſuperbe, & plus fier; avec tout cela il ne laiſſa pas de diſſimuler ſon chagrin & ſon inquiétude, afin que perſonne ne s'en apperçût. Et ne voulant pas laiſſer à ſon ennemi le plaiſir entier de ſe vanter de ſa victoire, il penſa aux moïens de rabbattre ſa joïe, & d'adoucir un peu les peines & les ennuis que lui pouvoit cauſer à lui-même ſa diſgrace. Aïant donc auprés de lui un ſi grand Corps d'Armée, il ne fût pas plûtôt arrivé à Bruxelles, qu'il en donna la conduite au Seigneur de *Binecourt*, dont la valeur, & l'expérience dans les armes lui avoient acquis une ſi haute eſtime dans l'eſprit du Duc d'Albe, que dans les actions de grande conſéquence il avoit accoûtumé de l'appeller *Mon bras droit*. Avec cette Armée il lui donna ordre d'aller mettre le Siége devant Teroüane, dés le premier commencement du Printemps.

Combien munie.

Cette Place, Capitale des anciens *Menapiens*, dont Céſar fait ſouvent mention dans ſes Commentaires,

mentaires, étant ſituée ſur les frontiéres de Flandre, & de l'Artois, étoit de la derniere conſéquence aux François, parce qu'elle étoit la clef qui leur ouvroit les portes de ces deux Provinces pour les endommager à leur plaiſir, & qui les fermoit en même temps aux Ennemis qui de ce côté-là auroient voulu entrer en France. Pour cette raiſon on avoit toûjours pris grand ſoin de la fortifier, de la munir autant qu'il avoit été poſſible, & de la pourvoir d'un Gouverneur de grande expérience, qui étoit en ce temps-là André *Montalamber* Seigneur d'*Eſſé*, dit communément d'*Eſpanvilliers*, perſonnage plein de valeur & de courage, & qui avoit rendu des ſervices trés-ſignalez en Ecoſſe, & en France. Mais Henri II. Prince circonſpect, ſoit qu'il eût été averti des deſſeins de Charles V. ſur cette Place, ſoit qu'il les ſoupçonnât, ou qu'il l'eût ainſi jugé par la marche de l'armée, quoi qu'il en ſoit, outre 3000. bons ſoldats de Garniſon (nombre ſuffiſant pour la grandeur de la Place) il y fit encore jetter dedans 2. Compagnies d'Infanterie de 500. hommes chacune, 100. hommes d'armes, & 250. Chevaux legers; & pour ſignaler leur zéle pour le Roi, & acquérir de la gloire à la défenſe de cette Ville, plus de 300. Gentilshommes Volontaires coururent auſſi s'y renfermer, entre leſquels étoient François de Montmorenci, Fils du Connêtable, les Seigneurs de *Pienne*, de *Loſſe*, de *Bandiné*, de *Blanday*, de *Dampierre*, de la *Rochepoſai*, de *Ferrieres*, de *Lameſin*, de *Coutance*, de *Bordeille*, & autres trés-qualifiez.

Charg

On l'aſſiége. 1553.

Charles V. aïant entendu les grands préparatifs faits pour la défenſe de cette Place, il donna ordre à l'Armée, qui étoit déja en marche avec les choſes néceſſaires, de faire alte; parce que les Conſeillers de l'Empereur lui repréſentoient, qu'au nom du Seigneur Sa Majeſté Impériale conſidérât bien, qu'aller attaquer une Place ſi bien munie, c'étoit manifeſtement ſe voûloir expoſer à un ſecond affront, qui acheveroit de ternir toute ſa gloire. L'Empereur aïant mandé *Binecourt* lui fit connoître les choſes qu'on lui avoit remontrées, mais celui-ci qui avoit été pluſieurs fois dans cette Place lui répondit : *Pourvû que vôtre Majeſté Impériale ne me transforme pàs en Hydre, mais qu'Elle me laiſſe faire avec une ſeule Tête, je veux être tiré tout vif à quatre chevaux, ſi en moins de quatre mois, je ne réduis Teroüane.* Charles V. aprés l'avoir embraſſé, lui repliqua, *Sta bueno, vada con Dios.* Etant donc parti, & arrivé devant Teroüane, il dreſſa, en moins de trois jours, trois batteries, au grand étonnement du Gouverneur *Eſpanvilliers*, nonobſtant les eſcarmouches & cannonades continuelles, par leſquelles on tâchoit de l'incommoder, & de l'empêcher, & le ſoir du 4. Mai, il commença à faire battre la Place. On lui conſeilla de faire ſavoir au Gouverneur, avant que d'en venir à aucun fait d'armes, que s'il vouloit ſe rendre, on lui feroit des conditions avantageuſes, propoſition à laquelle il répondit: *Et quel Gouverneur ſeroit ſi lâche, & ſi perfide de vouloir rendre une Place ſi bien munie? Et quelle ſeroit ma prudence de tenter une choſe que je*

je ſuis bien ſûr de ne pas obtenir ? Et quelle ſottiſe de m'expoſer à avoir une réponſe inſolente, telle que je la ferois ſi j'étois Gouverneur ?

En un mot, il fut fait en moins de trois ſemaines une bréche large de 60. pieds, par laquelle *Binecourt* fit donner à quelques jours l'un de l'autre, trois aſſauts furieux, dont le dernier étoit toûjours plus terrible que les précédens, dans leſquels les Aſſiégeans perdirent plus de 600. hommes, par la vigoureuſe défenſe des Aſſiégés, qui répouſſérent les ennemis avec un courage & une furie extraordinaire, ſur tout dans le dernier aſſaut qui dura ſept heures conſécutives, choſe qu'on ne ſe ſouvenoit pas d'avoir jamais vuë ; & dans lequel perdirent la vie le Gouverneur *Eſpanvilliers*, les Seigneurs de *Piennes*, de *Baudines*, de la *Rochepoſai*, de *Blandi*, de *Sources*, de *Ferriéres*, & 23. autres Nobles Avanturiers, avec plus de 400. ſoldats, ſans les bleſſez. Le Seigneur de *Montmorenci* fut déclaré Gouverneur en la place du défunt, plûtôt pour voir aux moïens de ſe rendre à des conditions honorables, que pour penſer à ſe défendre, n'y aïant plus aucune eſpérance ; mais la nuit, pendant qu'on délibéroit ſur le choix des perſonnes qu'on devoit envoïer pour traiter de la reddition, Sebaſtien de Luxembourg Marquis de *Bouge*, trouva moïen d'entrer dans la Ville ſur le minuit, accompagné des Capitaines *Gril*, *Saint Romain*, *Breüil*, & de cent Arquebuſiers à Cheval, chacun aïant derriére lui un petit ſac de poudre, qu'on craignoit qui manquât, à cauſe des décharges continuelles qu'on avoit faites jour & nuit. Aſſauts.

Ce

Place prise. 1553.

Ce ſecours (qui fut aſſûrément un trés-grand malheur) encouragea les aſſiégez & les porta à ſe défendre, ſans plus penſer à ſe rendre à quelque condition avantageuſe. Binecourt averti de cela, ordonna pour la nuit ſuivante, 20. Juin, un aſſaut plus grand & plus furieux que les autres, dans lequel il remplit les foſſez des ruïnes de la muraille, enſorte qu'aprés un grand carnage, ils entrérent dans la Ville ſans plus trouver de réſiſtance. *Binecourt* ſe mit à crier à haute voix: Que ſous peine de la vie perſonne n'eût la hardieſſe d'emploïer le fer contre ceux qui avoient échapé à la premiére fureur du Soldat, & que chacun devoit ſe reſſouvenir de la grande bonté, & charité de Monſieur le Duc de Guiſe, & des grandes careſſes qu'il avoit faites aux Priſonniers, aux Malades & aux bleſſez; & ſur-tout qu'on eût égard à l'honneur des Femmes. Ces exhortations touchérent tellement les Soldats, qu'aïant dépoſé la fureur de loups, ils entrérent dans la Ville comme des Agneaux. Avant que de réſoudre aucune choſe, *Binecourt* dépêcha auſſitôt un Gentilhomme à l'Empereur, pour lui donner avis de la priſe de cette Place, entendre ſa volonté, & recevoir ſes ordres; & cependant il ordonna qu'on prît un ſoin particulier des bleſſez; & ce fut un plaiſir de voir les Eſpagnols (ſouvent cruels, & toûjours fiers) s'abbaiſſer, avec une humilité, & une charité extréme, à ſervir, & à careſſer les bleſſez, & les malades, pour ſe revencher de tout ce que le Duc de Guiſe avoit fait à Metz à ceux de leur Nation.

Enſuite

Enſuite la réponſe de l'Empereur vint, & voici quelle elle fut : *Qu'on retînt priſonniers de guerre tous les Nobles Avanturiers, & Capitaines, avec les autres Officiers dont on pouvoit tirer des rançons conſidérables ; qu'on renvoïât la Garniſon en toute liberté, ſans bagage & ſans armes, & qu'on fournît des voitures commodes aux malades, & aux bleſſez. Qu'on permît à tous les habitans de l'un & de l'autre ſéxe de ſe retirer avec les habits qu'ils portoient d'ordinaire, & quelque ajuſtement de plus aux Demoiſelles. Que toutes les armes, & les munitions fuſſent envoïées à ſes Forteresſes les plus voiſines ; qu'on abandonnât la Ville au pillage ; & que du reſte elle fût raſée juſques au fondement, & qu'on détruiſît entiérement, non-ſeulement les édifices profanes, mais auſſi les Egliſes, Monaſtéres, & Hôpitaux ; en un mot, qu'on n'y laiſſât aucun veſtige de muraille ; & qu'on fît venir les habitans des lieux les plus voiſins des Provinces de Flandre, & de l'Artois, pour ramaſſer les débris de la Ville, aprés le ſac.* Quelle terrible ſentence ! Le tout fut ponctuellement executé. On fit juſqu'à 200. Priſonniers qualifiez parmi les Nobles Avanturiers, Officiers, & Capitaines ; & entr'autres *Montmorenci*, qui avoit été établi Gouverneur à la place du premier, les Seigneurs de *Bouges*, de *Saint Romain*, d'*Ovarti*, de *Dampierre*, de *Loſſe*, de *Mononine*, de *Baillet*, & les Capitaines *Gril*, *Pedeface*, *Marſan*, *Selpuzi*, *Laſpui*, *Orſel*, & autres.

Sentence, ou réſolution de Charles V.

Qui eût jamais cru qu'on eût vû ruïner de fond en comble, dans un mois de temps, une Ville où il y avoit pour le moins 12. mille habitans ;

Teroüane ruinée 1553.

bitans; quelques-uns même écrivent 15. & d'autres juſqu'à 20. mille, ſans qu'il y reſtât un pié de muraille. On vit accourir à une ſi grande déſolation, pour ſe venger (parce que ſa Garniſon leur faiſoit de continuels dommages) les peuples de l'Artois, & de Flandre, avec des marteaux, des pics, des hoïaux, & des Charettes, pour tranſporter les ruïnes, chacun ſe faiſant un plaiſir d'emporter dans ſa maiſon quelques piéces des portes, ou des fenêtres, ou autres bois, & pierres, pour ſatisfaire leur appetit de vengeance, & ſervir de témoin qu'ils avoient contribué à détruire une Ville, qui de ſon côté avoit tant de fois aidé à ruïner leurs plus beaux Lieux. Ainſi vont les choſes du monde. Ainſi les Villes les plus fameuſes, telle qu'étoit aſſûrément Teroüane, ont leur commencement, leur progrés, & leur période; ſelon qu'il plaît à la Divine Providence d'en prolonger, ou d'en accourcir la durée. Les hommes ſont mortels de leur nature, ils ne peuvent vivre qu'un certain temps, & comment les ouvrages de leurs mains pourroient ils ſubſiſter éternellement? Le Siége Epiſcopal de cette Ville, qui avoit un Diocéſe fort étendu, fut transferé par Jules III. à Bologne en Picardie. Et comme le Diocéſe de cette premiére Ville étoit extraordinairement grand, on en fit trois Evêchez, de Bologne, de St. Omer, & d'Ipres; Ce qu'il y eut de prodigieux dans ce Siége eſt, qu'il y fut tiré tant par ceux de dedans, que par ceux de dehors, juſqu'à 150. mille coups de canon.

Philibert Emanuel. Mais, ſoit que les Eſpagnols euſſent, par envie,

nvie, donné à l'Empereur de fâcheux ſoup-
ons de la perſonne de *Binecourt*, ſoit que ce
Prince vît ſon corps trop affoibli par des ma-
adies continuelles; ſoit que ſon eſprit ne fût
lus capable de ſoûtenir tant d'occupations
mportantes dans les Conſeils d'Etat, & de
Guerre, ou qu'il voulût peu à peu ſe prépa-
er à l'abdication qu'il fit dans la ſuite; quoi
ue c'en ſoit, il ſe déchargea de tout le poids
les armes, aïant borné ſon *non plus ultra*, à
a déſolation & à la ruïne de Teroüane; ôtant
e commandement de ſon Armée à Binecourt,
u grand étonnement de bien des gens, & la
emettant en même temps à la diſpoſition ab-
olue, plûtôt qu'au ſimple commandement de
Philibert Emanuel de Savoye, qui n'avoit pas
ncore 27. ans. Quelques-uns écrivent que
Charles V. pour prévenir le ſcandale qu'il
revoïoit bien qu'on ne manqueroit pas de
rendre, en lui voïant donner un comman-
lement ſi abſolu de ſes Armes à un jeune
Prince, diſoit ſouvent, *Que voïant ſes Armes*
eu heureuſes, pendant qu'il les commandoit lui-
même en perſonne, dans ſa vieilleſſe, il vouloit
u'elles eſſéiaſſent d'avoir un meilleur ſuccés ſous un
une Chef. Mais la verité eſt que Charles V. avoit
ne trés-haute opinion de ce jeune Prince,
ur-tout à cauſe qu'il haïſſoit à mort les Fran-
ois, parce qu'ils l'avoient dépoüillé de ſon
ays.

Dés que Philibert ſe vit entre les mains un
i puiſſant commandement d'armes, il ſongea
. ſe ſignaler par une entrepriſe des plus glo-
ieuſes. S'étant donc mis à la tête de la même
Armée qui avoit aſſiégé, & détruit Teroüa-
ne,

Heſdin pris. 1553.

ne, il passa en Picardie, & avec toute l'adresse & la ruse qu'on auroit pû attendre du plus vieux, & du plus expérimenté Capitaine, il ne fit durant un mois entier que tourner çà & là, feignant d'avoir dessein d'assiéger quelque Place, sans que l'Ennemi pût connoître celle à laquelle il en vouloit. Enfin, quoi qu'il fût éloigné de seize miles, il fit marcher toute son Armée pendant la nuit, & le lendemain au point du jour il se trouva aux environs d'*Hesdin*, ou d'*Edin*, comme d'autres l'appellent, & sur l'heure même aïant fait visiter les dehors de la Place, il y mit le siége, & commença à la battre avec tant de furie, qu'en moins de huit jours il y fit une si grande bréche qu'il obligea ceux de dedans à parlementer, quoi qu'elle fût gardée par une Garnison de 2000. Soldats, & de plus de 200. Gentils-hommes Volontaires, & entr'autres de Robert de la Marc *Duc de Boüillon*, qui en étoit Gouverneur, & qui étoit Marêchal de France; *Charles de Luxembourg*, Comte de Martigues, *Horace Farnese*, Duc de Castro, le *Comte de Villars*, & plus de dix autres grands Seigneurs.

Maison Farnese. Mais il faut savoir ici que pendant que la reddition se négocioit, & qu'elle étoit déja signée, il arriva un accident, qui, s'il fût arrivé auparavant, auroit empêché qu'on n'eût accordé aux assiégez des conditions si avantageuses. Le feu se mit aux poudres, & renversa une grande muraille du Magazin, sous les ruïnes de laquelle plus de 40. personnes demeurérent ensevelies, & entr'autres Horace Farnese, Frere d'Octave, dont il a été parlé

parlé en ſon lieu. Cette mort cauſa beaucoup de déplaiſir à Henri II. non ſeulement parce qu'il étoit ſon Gendre, aïant épouſé Catherine ſa fille naturelle, mais à cauſe de ſa grande valeur, & de ſon courage extraordinaire. L'Empereur tout au contraire fut fort aiſe de voir que le jeune Generaliſſime qu'il venoit d'établir, commençât l'exercice de ſa Charge par des progrès ſi heureux: mais il eut ſur tout une ſenſible joye de la mort d'Horace, ſachant trés-bien que comme il avoit un grand aſcendant ſur l'eſprit d'Octave Duc de Parme ſon Frére, Gendre de l'Empereur même, c'étoit lui qui le tenoit entiérement attaché au parti des François, & ſi éloigné de la penſée de ſe réconcilier avec ſon Beaupere. Et c'eſt en effet ce que l'événement juſtifia bientôt, car à peine Octave eut-il reçu la nouvelle de la mort d'Horace, qu'il commença à rechercher l'Empereur, & à tâcher de ſe remettre dans ſes bonnes graces. La Ducheſſe Marguerite ſa femme, fille de Charles V. écrivit à l'Empereur ſon Pere des Lettres ſi ſoûmiſes, & ſi touchantes, que ſa Majeſté Impériale s'y laiſſa aiſément vaincre; de ſorte qu'Octave devint en un moment de François Eſpagnol; & de partiſan de Henri II. bon ſerviteur de Charles V.

Pendant qu'on détruiſoit la Ville de Te- Ambaſſadeurs d'Agria. 1553.
roüane, quatre Ambaſſadeurs de celle d'*Agria*, qui venoit de s'aquérir un nom immortel dans la défenſe contre les Turcs, vinrent trouver l'Empereur à Bruxelles. C'étoient Jean *Vaivada*, George *Vitezo*, André *Somaghi*, & Albert *Cuſegi*. Charles V. eut un ſingulier plaiſir

ſir de voir ſi fort honorez les défenſeurs d'une Ville, de devant laquelle, aprés un Siége long & opiniâtre, Ferdinand, conjointement avec les Habitans, avoit obligé Soliman de ſe retirer, aprés avoir remporté ſur lui pluſieurs victoires, & lui avoir cauſé des pertes conſidérables. Comme ce favorable ſuccez étoit d'une extraordinaire conſéquence aux intérêts du Roi Ferdinand, la Ville trouva à propos, pour donner des marques de ſon reſpect, & de ſon zéle, d'envoyer des Ambaſſadeurs à l'Empereur ſon Frére, pour le féliciter d'une ſi grande victoire; Ambaſſade qui fut extrémement agréable à ce Monarque, qui voulut être informé de toutes les particularitez de cette guerre, & de la mort du Cardinal *Giorgi*, qui de petit Moine étoit devenu grand Favori du Roi, & de la Reine de Hongrie, juſqu'à diſpoſer de tout à ſon gré, & à ſe faire nommer au Cardinalat. Ferdinand le fit poignarder cette année ci, ſous prétexte vrai, ou faux, qu'il entretenoit correſpondance avec Soliman; bien que d'autres écrivent que ce Cardinal aïant amaſſé avec beaucoup d'avidité des tréſors immenſes, Ferdinand, qui avoit beſoin d'argent, trouva ce prétexte pour le faire mourir, & confiſquer tous ſes biens, comme il ne manqua pas de faire. Pallavicini Colonel Italien, & ſes Complices, qui furent les aſſaſins, entreprirent volontiers de faire un tel coup dans l'eſperance certaine de faire leur fortune, en aïant part aux grandes richeſſes du Cardinal. Charles V. inſtruit de toutes ces choſes par les Ambaſſadeurs, les renvoïa chargez de préſens.

Ce

e genre de mort d'un ſi grand Cardinal rand bruit dans le monde, & ſur tout à our de Rome, tous les Cardinaux eſti- it que par là tout le Sacré Collége étoit iblement offenſé. Le Pape Jule témoi- une extréme indignation, & aprés de ides menaces, & des plaintes fort aigres, nça une terrible excommunication con- ceux qui avoient commis cet homicide, ui y avoient eû part; mais tout s'accom- la par le moïen des raiſons & des juſtifi- ons de Ferdinand, auſquelles Charles V. nit ſes offices. Cependant le Pontife ſou- ant paſſionément d'avoir la gloire de re- cilier les deux grands Monarques qui dé- ient l'Europe par la guerre qu'ils ſe fai- nt, envoïa deux Legats *à Latere* accom- nez de pluſieurs ſages Prélats, ſavoir le rdinal *Dandini* vers l'Empereur, & le Car- al de *Saint George* vers le Roi de France. is ces Cardinaux aprés pluſieurs ſemaines négotiations s'en retournérent à Rome, s aucun fruit, aïant trouvé les cœurs p obſtinez.

Le Pape procure la paix.

Nous paſſerons à préſent à rendre viſite à ert Marquis de Brandebourg. Ce Prince n content des dommages & des maux dé- faits à l'Allemagne, & bien loin d'être rtifié, & humilié par la perte recuë à etz, devenu plus fier que jamais, ne fut s plûtôt retourné dans ſon Païs, qu'au lieu licentier le reſte de ſon armée débandée, ſe mit à faire avec une extréme diligence s levées pour la renforcer; aprés quoi ne uvant, comme un Soldat vaillant, & fé- roce,

Albert de Brandebourg, 1553.

roce, & un eſprit remuant, demeurer en repos, il recommença à traiter une grande partie de l'Allemagne encore pis qu'auparavant, aïant ſur tout pour but de piller autant qu'il lui étoit poſſible. L'Empereur, qui croïoit comme une choſe certaine, qu'il ne ſe départiroit pas du reſpect & de l'obéïſſance dûë à l'Empire, fut fort étonné lors qu'il apprit un tel changement; de ſorte qu'il lui écrivit des Lettres trés-preſſantes, mêlées de remontrances, & de menaces, pour l'obliger à ceſſer de faire des violences de cette nature, ſi préjudiciables à la liberté, & à la tranquilité publique; & le voïant toûjours plus obſtiné dans ſes pernicieuſes actions, il le mit au ban de l'Empire, pour la troiſiéme fois; mais comme l'accoutumance rend preſque inſenſible, ſelon ce mot *ab aſſuetis non fit paſſio*, Albert accoûtumé à ces ſortes de bans, ne fit pas ſcrupule de ſe moquer de ce dernier, comme il avoit fait des deux premiers. De ſorte que Maurice Electeur de Saxe, tant pour ſatisfaire l'Empereur, que pour ſe contenter lui-même, fit alliance avec quelques Princes, & aïant fait un bon corps d'armée, il alla chercher Brandebourg, avec les ſuccez, qui ont été décrits dans l'autre Livre.

Jéſuite. En ce temps-là parut à Bruxelles le Pere Alphonſe *Salmeron*, Jeſüite Eſpagnol, lequel ſouhaitoit d'obtenir de Charles V. des lettres de recommandation, pour pouvoir établir à Naples, avec quelque avantage, des Colléges, & des Maiſons, comme il avoit fait en pluſieurs lieux d'Eſpagne. Ce Pere admis à l'audience repréſenta ſon deſſein, & comme

arles V. ſavoit que cet Ordre avoit été éta- pour les Miſſions contre les Infidelles, es Herétiques, il fit aux demandes du Re- eux la réponſe ſuivante ; *Pourquoi ne me andez-vous pas d'aller vous établir en Alle- gne où il y a tant de Luthériens ? ou bien s les Iles nouvellement découvertes, où il y a t d'Infidelles ? Il faut*, répondit le bon Pe- à cette queſtion, *que Vôtre Majeſté Impé- le ſache que les Infidelles ſe gagnent par les ifices, les Luthériens avec les épées, & les étiens Catholiques avec les paroles. Je ſuis bé, mon bon Pere*, lui repliqua Charles V. *uis fâché d'être trop vieux, & trop infirme r profiter de vôtre leçon.* Il lui accorda inmoins des lettres preſſantes au Viceroi Naples où il deſiroit d'aller, & où il com- nça à s'établir ſi bien avec ſon Ordre, en peu de temps il fit des progrez fort iſidérables, & devint trés-riche.

Dans le temps que l'Empereur étoit le s tourmenté de ſa goute à Bruxelles, Albert d'un côté ravageoit l'Allemagne, que de l'autre les affaires de Ferdinand Frére alloient mal en Tranſilvanie, il ût les nouvelles que le Roi Henri II. avoit une confédération avec Soliman pour iquer la Calabre, la Sicile, & autres Etats de mpereur, s'il étoit néceſſaire, nouvelles qui gmentérent beaucoup ſon mal, & qui le oublérent encore d'avantage lors qu'on cût appris l'iſſuë, dont je vai dire quelques ticularitez. A l'inſtigation du Roi de Fran- les Turcs mirent ſur mer une Armée Na- e de cent Vaiſſeaux, & Galéres, ſous le

Turcs en Italie. 1553.

commandement de *Dragut Rais*, duquel il a été parlé en plusieurs endroits de cette Histoire. D'abord Dragut se jetta sur la Calabre où il causa de grands dommages, particuliérement sur les Côtes les plus exposées, & de là aïant fait voile vers la Sicile, il prit *Alicante*, qu'il mit au pillage avec une terrible furie. De cette Ville il passa à celle de *Sacca*, où son dessein ne lui réüssit pas, cette Place aïant été sauvée par l'adresse, & la ruse du Baron de *Valle lunga*, qui en étoit Gouverneur, lequel fit tourner tout autour d'une Plate-forme quelques habitans armez, qui étoient toûjours les mêmes, de sorte que les Turcs s'imaginérent que le nombre des Défenseurs étoit trés-grand, ce qui fut cause qu'ils n'oserent passer outre. Ils firent cependant plus de 2000. Esclaves dans l'Ile *Pantalaria*, & dans celle d'*Alerda*. Dragut se retira ensuite dans la Sardaigne, & de là en l'Ile de Corse, d'où, comme il en étoit convenu avec les François, il alla faire le tour de l'Ile d'*Elbe*, la ruïnant entiérement; il tenta aussi la prise de *Portoferrario*, mais en vain, parce que le Duc de Florence avoit pris un grand soin de la bien munir, comme une Place qui lui étoit trés-importante.

Turcs & François. Les Turcs arrivez dans l'Ile de Corse se joignirent à 28. Galéres, & 16. Vaisseaux François; afin d'exécuter le dessein qu'ils avoient formé de prendre ensemble *Saint Boniface*, qui est la premiére & la principale Ville de cette Ile, & qui cependant ne laissa pas d'être prise, comme nous le dirons cidessous. Les François promirent 20. mille Ducats

icats, aux Turcs, pour garantir cette Ville
pillage, mais ils ne firent pas cette offre
ieuſement, comme s'ils euſſent eû effec-
ement cette ſomme; ils eurent ſeulement
ſein en répandant ce bruit de diminuer,
étoit poſſible, le ſcandale que tous les
rêtiens prenoient de leur conduite, & l'a-
ſion qu'ils avoient conçuë contr'eux. Mais
nmoins Dragut trouva moïen de les trom-
, car il accepta l'offre, & voïant qu'ils
voient point cet argent, il prit pluſieurs
ces de leur Canon, quantité de meubles
tieux, & 12. Officiers François, pour les
der juſqu'au païement de la ſomme pro-
ſe; aprés quoi Dragut voïant que l'Au-
nne s'approchoit, chargé de butin, & d'Eſ-
ves, il fit voile vers Conſtantinople.

Pour dire maintenant quelque choſe de la ſiè de *Saint Boniface*, il faut ſavoir que te Ville fut aſſiégée au mois d'Août par forces des François, & des Turcs conjoin- nent; qui, durant l'eſpace d'un mois de ge, y tirérent plus de 15. mille coups de ons, ſans pouvoir faire de brêche, tant les bitans ſe défendoient vigoureuſement, ſous commandement de leur Gouverneur, qui paroître autant de valeur, de bonne con- ite, & d'adreſſe à ſe bien défendre, qu'il noigna enſuite d'imprudence à ſe laiſſer mper. Les Aſſiégeans voïant qu'il n'y oit aucune apparence de prendre cette Vil- par la force des armes, eurent recours aux ſes. Les François avoient parmi eux un mme de leur Nation qui contrefaiſoit ad- rablement bien toute ſorte d'écriture, &

Ruſe pour ſurpren- dre Saint Bonifa- ce. 1553

aïant quelques lettres du Doge, & du Senat, ils en firent une fauſſe de celui-ci au Gouverneur, par laquelle il lui donnoit avis, que puis qu'il n'étoit pas poſſible de ſecourir la Place, il devoit la rendre ſans attendre l'extrémité, pour pouvoir obtenir des conditions plus avantageuſes. Ruſe auſſi loüable en celui qui l'inventa, qu'il y eut d'imprudence en celui qui s'y laiſſa ſurprendre.

Il eſt ſurpris. Le Gouverneur ſimple & mal habile aïant reçû cette lettre, demeura fort étonné de voir qu'on lui envoioit un tel ordre dans un temps où il étoit ſûr de pouvoir ſe défendre encore plus de deux mois; mais ſoit imprudence ſimplement, ou quelqu'autre choſe, ſans faire aucune réfléxion, ſans examiner l'écriture, ni le cachet, pour voir s'il n'y avoit point de la tromperie, & ſans avoir aucun ſoupçon, il commença à négotier le Traité de Capitulation, qu'il conclut à des conditions fort honteuſes; remettant entre les mains des Turcs une Place bien munie, & bien fournie de tout. Le Senat ne fut pas peu ſurpris quand il apprit cette perte, qui affligea extrémement toute la Ville, chacun attendant avec impatience le retour du Gouverneur, qui étant arrivé ne ſauva que comme par miracle ſa vie de la fureur du Peuple; aïant été appellé devant le Senat, il lui montra, pour ſa juſtification, la lettre qu'il avoit reçûë, mais le Doge lui répondit, *cela ſeul fait vôtre condamnation*, de ſorte que ſans autre forme de procez, il fut condamné, ſans avoir aucun égard à ſa parenté, à expier ſon imprudence, & ſa ſottiſe par la perte de ſa tête,

e, que le Bourreau lui coupa dans la Place ublique. Et véritablement qu'une Ville ſe erde ou par la trahiſon, ou par l'imprudene d'un Gouverneur, c'eſt tout un pour le 'rince qui la perd, c'eſt pourquoi la peine oit être égale.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, Chares V. ne laiſſoit pas de ſe trouver en une rande perpléxité, ne ſachant (pour me ſerir du commun proverbe) où donner de la ête. Il voïoit tous ſes Peuples épuiſez & ïinez en Eſpagne, à Naples, en Sicile, & lus encore dans le Duché de Milan, par ant d'impoſitions, & de charges pour ſoûenir la guerre; & dans les Païs-Bas ils n'éoient guere moins ſurchargez, quoi que eurs priviléges fuſſent grands. Il ſe trouvoit bligé à des dépenſes plus grandes que jamais ar les avis qu'il avoit que Soliman continuoit dans ſes deſſeins, & qu'il étoit réſolu e tenter de faire des progrez contre les hrêtiens dans les Royaumes de Naples, & e Sicile; outre que les François le pourſuioient à toute outrance; & que le Roi Ferinand ſon Frére avoit grand beſoin de ſeours, à cauſe du mauvais état de la Honrie, & de l'augmentation du nombre des uthériens, qui le menaçoient tout hautement; à quoi il faut ajoûter, qu'aïant déja ans l'eſprit le mariage du Prince ſon Fils vec la Reine d'Angleterre, il ſe voïoit dans ne obligation indiſpenſable de faire des déenſes exorbitantes. Et où prendre de l'arent pour fournir à tous ces frais exceſſifs? iant donc aſſemblé ſon Conſeil ſecret, & lui

Charles V. conſulte pour trouver de l'argent.

lui aïant fait connoître tout ce qui étoit néceſſaire ſur cette matiére, il pria chacun des Conſeillers de penſer mûrement aux moïens les plus propres pour amaſſer des ſommes extraordinaires d'argent, vû que le beſoin étoit extraordinaire, & de les lui propoſer. Le Duc d'Albe voïant que les Conſeillers étoient tous fort embarraſſez & ne ſavoient quelle réponſe faire à l'Empereur, prit la parole, & lui parla dans ces termes.

Diſcours du Duc d'Albe.

Empereur mon Seigneur. Il n'eſt pas malaiſé de connoître, qu'il n'eſt aucun de ce Corps qui ne voulût aux dépens de ſon propre ſang, contribuer à diſſiper l'inquiétude d'eſprit où ſe trouve Vôtre Majeſté Impériale, dans ces fâcheuſes occurrences où la diſette d'argent eſt ſi grande, dans un temps auquel on auroit ſi grand beſoin d'en avoir une abondance extraordinaire. Cependant je voi que tous ceux qui ſont ici préſens, ſont en une étrange perplexité, & ne ſavent quel remede apporter au mauvais état des choſes; comme ſi les Etats preſque inombrables de Vôtre Majeſté, avoient été ou réduits en cendres, ou rendus deſerts. Meſſieurs les Conſeillers, mes Collégues, puis que Sa Majeſté a un ſi preſſant beſoin d'argent, pour exécuter tout ce qu'il faut pour le bien de la cauſe commune, & qu'il attend que nous lui ouvrions les moïens les plus efficaces pour en amaſſer ſans charger davantage les peuples, il eſt bien juſte que nous les lui fourniſſions, comme l'exige le zéle que nous devons avoir pour le ſervice de Sa Majeſté; & il ne ſera pas difficile de le faire, ſi nous avons aſſez de fermeté, & de courage pour prendre les expédiens qui ſe préſentent. Conſidérons donc, de grace, & faiſons

s mûrement réfléxion, que les Sujets de Sa ajeſté ſont de deux Ordres, Eccléſiaſtiques, Séculiers: *ceux-ci véritablement ſont entiénent épuiſez, tant les Nobles, que les Roturs, & bien qu'il ſemble que tout le poids du g ſe porte par ces derniers, nous ſavons bien inmoins le contraire; parce que la Nobleſſe ſt tellement appauvrie par les ſervices rendus idant tant d'années à Sa Majeſté, qu'elle eſt aſi réduite à la mendicité, pour avoir été obli-, ſur tout tant de milliers de Volontaires, de ruïner entiérement en tant de Campagnes où ont ſervi à leurs dépens; de ſorte que tant Nobles que les Roturiers qui ſont le Corps culier, ont été tellement ſuez, qu'il n'y a pas oïen d'en rien tirer d'avantage.*

Tout au contraire, les Eccléſiaſtiques vivent anquillement & à leur aiſe, ou dans leurs Moſtéres, ou dans leurs Maiſons, ou dans les Mains de leurs Egliſes, & poſſédent des revenus menſes, qui abſorbent preſque tout le Patrioine Roïal. Mais on pourra répondre à cela s'ils ſont obligez de donner tous les ans le diéme, & une fois la moitié de leur revenu, afin e contribuer à ſoûtenir les guerres contre les urcs, & contre les Hérétiques. Cela eſt vrai, n ne peut pas le nier, mais pour peu qu'on y ſſe réfléxion, on trouvera que leurs charges reiennent preſque à rien. Premiérement cette leée faite ſur eux de la moitié de leur revenu n'a té que pour une année, & pour une ſeule fois, & cela dans la plus preſſante néceſſité; pour ce ui eſt des dîmes ordinaires pour les guerres, ce e ſont pas les Eccléſiaſtiques qui les païent, mais a Tréſorerie même du Prince: & comment me

dira-t-on ? Le voici. Les Eccléſiaſtiques ſont exempts, eux, & tous leurs biens de toute ſortes de taxes, & d'impôts ; de maniére que le profit qu'ils tirent de ce côté-là remplace ce qu'ils peuvent débourſer de l'autre pour les dîmes, d'où il eſt aiſé de voir qu'ils les païent des deniers du Prince, dont ils ont encore beaucoup de reſte (& il eſt certain qu'il ſeroit plus avantageux de les exempter des dîmes, & de leur faire païer les tailles & les impôts ; comme les Séculiers les païent.

Ce n'eſt pas tout, j'ozerai dire à Vôtre Majeſté Impériale, que ces Dîmes ne ſont que de ſimples feüilles qu'un même moment voit reverdir, & ſécher. Il faut, Royale Majeſté, il faut venir au tronc & à la racine de l'arbre. Conſidérez, s'il vous plaît, par un effet de vôtre zéle tant pour vos intérêts propres, que pour ceux de vos Peuples, dont vous faites l'amour & les delices, que dans vos ſeuls Royaumes d'Eſpagne les Eccléſiaſtiques poſſédent pour plus de dix millions de Ducats (ſomme immenſe pour ce temps-là, & que pour moi je ne croi pas) *en fonds de terre, ſoit Comtez, Baronies, Fiefs Seigneuriaux, aïant leurs Vaſſaux, & leurs Sujets ; avantages dont joüiſſent non-ſeulement les Evêques, les Chapitres, & autres Egliſes de Prêtres, mais auſſi les Fréres, & les Moines mêmes, pendant qu'à peine reſte-il à Vôtre Majeſté Impériale un pouce de terre, pour gratifier tant de vos fidelles Capitaines qui emploïent ſans ceſſe leurs biens, leurs ſueurs, & leur ſang même pour le ſervice, & pour la gloire de Vôtre Majeſté.*

Mais que ſert aux Eccléſiaſtiques d'avoir des Sujets, & d'être de ſi grands Seigneurs ? A les rendre fiers & ſuperbes, qualitez incompatibles avec

vec l'état Sacré où ils ſont engagez, état qui ne oit reſpirer que modeſtie, & qu'humilité, & ui doit être exempt du trouble, de la vanité, & du faſte du ſiécle, qui ſont inſéparables de eux qui gouvernent les Peuples. Pourquoi Vôtre Majeſté a-t-elle tant dépenſé, pourquoi a-t-Elle ant couru, pourquoi a-t-Elle tant de fois riſ- ué ſa vie par mer, & par terre? Pour défen- re l'Egliſe, & la Chrêtienté contre les oppreſ- ions des Turcs, & des Héretiques. Et ſi ceux- i deviennent les plus forts, à quoi ſerviront ant de tréſors dans les coffres des Eccléſiaſti- ues, ſinon à enrichir les Hérétiques, & les urcs? Peut-être que ſi les Eccléſiaſtiques n'euſ- ent pas été ſi puiſſans, & ſi riches, tant de oyaumes qui ſont à préſent à Luther, ſeroient ncore à la Sainte Egliſe Catholique. Qu'on te d'entre les mains des Prêtres & des Moines tant de Baronies, tant de Fiefs, & qu'on les réuniſſe au Domaine de Vôtre Majeſté, afin de pouvoir par une augmen- ation ſi conſidérable, & des richeſſes ſi immen- es, non ſeulement combattre, mais auſſi abbatre es Ennemis de l'Egliſe.

Charles V. écouta ce diſcours avec une extréme attention, & une grande tranquilité, ans paroître nullement émû, quoi que ſcru- uleux adorateur des Eccléſiaſtiques; & il eût l'autant plus de ſujet de le faire, qu'il vit qu'il n'y avoit perſonne qui ne témoignât prendre plaiſir à un diſcours de cette nature, & qui ne lui applaudît dans ſon cœur, quoi qu'il n'y en eût aucun qui oſât l'approuver ouvertement, tous unanimement aiant répon- lu, *que des affaires de cette nature ne pouvoient*

Charles V. envoye pour conſulter là deſſus en Eſpagne. 1553.

être décidées que par la Conſcience, & par l'autorité du Souverain Legiſlateur. Charles V. réſolut donc d'envoïer en Eſpagne au Prince Philippe ſon Fils, afin qu'il preſſentît ſur ce ſujet le ſentiment des plus habiles Théologiens. Philippe aïant reçu cet ordre fit aſſembler dans ſa Chambre ſept Théologiens, & entr'autres le Pére Melchior Canus Evêque des Canaries de l'Ordre de St. Auguſtin, le Religieux Barthelemi de la Mirande, Provincial de l'Ordre des Dominicains, le Docteur Gallo Bibliotécaire à Salamanque, Alonſe de Caſtro, Prédicateur de Saint François de Salamanque, tous Théologiens de grand mérite, & qui ne manquoient pas de zéle pour ſoûtenir les droits, & immunitez Eccléſiaſtiques. Ils furent néanmoins fort circonſpects dans les ſeſſions qu'ils tinrent entr'eux ſur cétte matiére, juſqu'à quatre, dans la derniére deſquelles ils conclurent comme on le va voir ci-deſſous.

CONSULTATION,

Et Déciſion de ſept Théologiens ſur l'aliénation des Fiefs Eccléſiaſtiques, faite à Madrid, & préſentée au Prince Philippe le 26. Août 1553.

PUis que Vôtre Alteſſe nous demande, par l'ordre de Sa Majeſté, nôtre ſentiment ſur la queſtion, ſi Sa Majeſté peut demander, en bonne conſcience, au Pape la permiſſion d'alié-

'aliéner & vendre les Baronies; & Fiefs vec Vaſſaux, qui dans ces Royaumes ſe ouvent ſous la Seigneurie & domination es Evêques, & autres Eccléſiaſtiques de dif-érens Ordres, & de différentes Egliſes; & ela pour en emploïer l'argent aux guerres u'il faut faire pour s'oppoſer au Turc, & ſſûrer les Mers, & les Ports d'Eſpagne; & our abaiſſer & abattre la puiſſance des Héré-ques, & des Infidelles, laquelle va tous les ours en augmentant; & comme pour cela a Majeſté a beſoin de grandes forces, ſon 'atrimoine n'étant pas ſuffiſant, pour reſiſ-er à des Ennemis ſi puiſſans, & l'Egliſe, & oute la Chrêtienté ſe trouvant expoſée à un és grand péril, il faut de néceſſité chercher ous les moïens poſſibles pour la ſecourir, & maintenir, même aux dépens des biens ppartenans aux Eccléſiaſtiques, puis qu'il agit de la cauſe de Dieu; S. M. proteſtant u'en cas qu'elle demande cette liberté, & u'elle l'obtienne, Elle donnera aux Poſſeſ-eurs un revenu plus que ſuffiſant pour leur ntretien, & pour celui de leurs Egliſes, en orte qu'ils ne pourront qu'en être ſatisfaits, c contens, outre la gloire qui leur reviendra e contribuer au ſervice de Dieu, dans une ſainte & ſi belle cauſe.

Pour ſatisfaire à ce que Sa Majeſté exige de ous, & à la fin pour laquelle V. A. nous a ait aſſembler, nous dirons avec toute la ſin-érité dont nous ſommes capables, que Sa Majeſté ne peut pas en bonne conſcience de-nander à Sa Sainteté cette permiſſion de ven-re, & d'aliéner les Fiefs, & Terres qui

ſont ſous la Seigneurie des Eccléſiaſtiques, & des Egliſes; & que Sa Sainteté même, en cas qu'on lui faſſe une telle demande, ne pourroit pas l'accorder en bonne conſcience; & cela pour les raiſons que nous allons dire.

La premiére, parce que le Pape n'eſt pas en ſon particulier Maître de ces biens de l'Egliſe, mais ſeulement l'Egliſe elle-même, & les Prélats, & autres Eccléſiaſtiques qui les poſſédent, auſquels ſeuls appartient le droit de les conſerver, mais non pas de les aliéner; étant manifeſte que cette aliénation ne peut ſe demander, ni être accordée qu'avec le conſentement des Poſſeſſeurs, qui n'ont que le droit de les poſſéder.

La II. Que ces biens ſont parvenus à l'Egliſe par le moïen des Donations, & Legs Teſtamentaires des Perſonnes pieuſes & devotes, de ſorte qu'agir contre leur volonté, à préſent qu'ils ſont morts, ce ſeroit faire une injuſtice ſcandaleuſe, contre tout droit humain, & Divin; puis que ce ſeroit viſiblement empêcher que la volonté deſdits Teſtateurs ne fût exécutée, & les priver de tant de ſuffrages qui ſe font pour le ſalut de leurs ames, en vertu des legs mêmes, par leſquels ils ont obligé les Légataires, moïennant les donations faites par leurs Teſtamens, comme on le peut voir dans les Teſtamens mêmes: & ſi par le moien de ces legs & de ces donations les Teſtateurs ont obligé les Egliſes à de tels ſuffrages, n'eſt-ce pas évidemment fruſtrer la volonté, l'attente, la devotion, & le ſaint zéle des ames pieuſes des Teſtateurs, qui n'ont donné ces biens aux Egliſes, que parce qu'ils connoiſ-

oiſſoient bien dans leur conſcience, qu'ils evoient le faire pour leur ſalut.

La III. Que ceux qui laiſſérent ces biens ux Egliſes, avoient un plein pouvoir, & un roit légitime d'en diſpoſer, puis qu'ils en toient les Seigneurs abſolus, & les poſſeſeurs, & en cette qualité ils n'ont fait que ranſporter leur droit aux Egliſes, ſelon les nouvemens de leur pieté; de ſorte que celes-ci qui doivent être regardées comme de acrées Pupilles, poſſédant de droit, en veru de ce tranſport, de tels biens, ne doivent, i ne peuvent ſe dépoüiller de tout ce qu'eles poſſédent ſi légitimement en propre, & e qu'il y a de plus important, à la charge, omme nous avons dit, & avec l'obligation le faire des ſuffrages en faveur des Donaeurs; & il y auroit de l'inhumanité & de 'impieté à abolir une pratique pour laquele la Sainte Egliſe Catholique a tant de veération, & qu'elle a cru abſolument néceſaire.

La IV. Que l'état Eccléſiaſtique doit être lus privilégié que le ſeculier; or on ne pare pas d'aliéner les biens Seigneuriaux des Séuliers; ce que le Prince ne ſauroit faire ſans aſſer pour le Tiran de ſes Peuples, & cendant ces biens des Séculiers n'ont garde l'être ſi ſacrez, & ſujets à des obligations ſi aintes & ſi indiſpenſables; ainſi on ne ſauoit, ſans faire à l'Egliſe l'injure & l'injuſtie la plus criante, & la plus horrible, entrerendre de la dépoüiller de ſes biens; & il ne eroit ni de la raiſon, ni de l'équité, ni de a gloire de Sa Majeſté, de demander l'aliénation

nation de tels biens, non plus que de celle de Sa Sainteté d'en accorder la demande, qui ne ſerviroit qu'à l'expoſer à la riſée de tout le monde.

La V. Que ces biens ont été laiſſez pour toûjours, & comme les Loix ont accoûtumé de s'exprimer, *Irrevocabiliter inter Vivos*; & ces *Loix*, ces donations, & ces Teſtamens qui ſe font par les Teſtateurs, & par les Notaires, & auſquels on appoſe les ſeaux publics, ſont approuvez, non pas tacitement, mais expreſſément par le Prince, qui ne peut pas ôter par force & par violence à un de ſes Sujets, le bien qu'il aura eû d'un autre par donation, ou par Teſtament, qui ſont reputez être approuvez par lui, puis que, comme nous l'avons dit, ils ſe font par des Perſonnes qu'il a deſtinées & établies pour cela; combien moins pourroit il le faire à l'égard de l'Egliſe, contre laquelle la violence ſeroit encore plus grande?

La VI. Que les Teſtateurs qui ont laiſſé ſous la Seigneurie de l'Egliſe, & des Eccléſiaſtiques ces Fiefs Seigneuriaux, avec leur juriſdiction d'où relevent les Sujets, & les Vaſſaux, ont eû principalement en vûe de les mettre ſous un Gouvernement plus doux, en les mettant entre les mains de Perſonnes ſacrées, & vénérables; de ſorte qu'ils ne pourroient regarder que comme une choſe fort dure & injuſte de ſe voir aſſujettis à la domination trop impérieuſe des Séculiers, qui d'ordinaire ſont rudes, & rigoureux, étant certain que leſdits Sujets ne peuvent pas attendre d'être traitez par les Séculiers, comme

comme ils le ſont par les Eccléſiaſtiques, avec pieté, avec clémence. & avec douceur.

La VII. Que ſi l'on veut ôter ces biens à l'Egliſe, il faut néceſſairement ou détruire l'Egliſe même qui les poſſéde, ou lui donner un équivalent. Si l'on détruit l'Egliſe, c'eſt vouloir obliger Sa Sainteté, & Sa Majeſté à faire en Eſpagne ce qui a été fait par Henri VIII. en Angleterre, & par tant de Partiſans & de Sectateurs de Luther en Allemagne, en Suiſſe, & en d'autres lieux; penſée que Sa Sainteté & le trés zélé Empereur abhorrent, ſans doute, également; & ſi au contraire on veut donner un équivalent, comme cela eſt convenable pour éviter un vol ſacrilége, nous ne voïons pas quel profit il s'en pourroit tirer; puis que donner pour donner, & changer cent pour cent, ne peut pas pourvoir aux beſoins.

La VIII. Il faut conſidérer que la néceſſité n'eſt pas ſi viſible, ni ſi grande, qu'elle puiſſe juſtifier cette aliénation. L'Egliſe, & la Chrêtienté ſe ſont vûes, même dans les Royaumes de Sa Majeſté, aux derniers abois, ſans qu'on ait ſeulement eû la penſée de paſſer à une ſi ſcandaleuſe extrémité, s'étant contenté d'exiger les dîmes volontaires qui ont été exactement payées, & dans les plus urgentes néceſſitez on a levé la moitié du revenu pour une ſeule fois; & à préſent que la Chrêtienté, & l'Egliſe ſont dans un état plus tranquile, & moins périlleux, & que la néceſſité eſt aſſûrement beaucoup moins grande, on parle non d'aider Sa Majeſté des dîmes, & de la moitié du revenu, mais auſſi de renoncer

noncer à ſon propre en ſa faveur, & de renverſer tout le fondement des biens.

La IX. Que ce ſeroit une choſe honteuſe, & qui terniroit toute la gloire de Sa Majeſté de vouloir, aprés avoir témoigné tant de zéle en expoſant ſa trés-ſacrée Perſonne par Mer, & par Terre, aprés avoir remporté tant de victoires contre ſes Ennemis, aprés en avoir tant battu, & abbaiſſé, aprés avoir maintenu la Religion Catholique, lors qu'elle paroiſſoit le plus ſur le penchant de ſa ruïne, de vouloir, dis-je, aprés tout cela, ſe montrer inhumain juſqu'à cet excez que de ſucer, & détruire les Egliſes d'Eſpagne, qui enfin ne doivent pas être dépoüillées, & ruïnées pour ſoûtenir l'Allemagne.

La X. Que diroit le monde, lequel s'eſt perſuadé (& on le croit ainſi fermement à Rome) que Sa Majeſté ne poſera jamais les armes, juſqu'à ce que tous les biens qui ont été uſurpez par les Hérétiques avec une avidité ſi inſatiable, aïent été reſtituez à l'Egliſe? Certainement il ne pourroit que frémir d'horreur, en voïant ce même Prince, bien loin de s'emploïer à une œuvre ſi ſainte, concevoir la penſée d'uſurper les biens de l'Egliſe d'Eſpagne. On dira, peut-être, qu'avec ces biens ôtez aux Eccléſiaſtiques d'Eſpagne, ou pourroit forcer les Héretiques à reſtituer ce qu'ils ont uſurpé ſur l'Egliſe d'Angleterre; mais ce ſeroit là vouloir que Sa Majeſté vérifiât le commun Proverbe, *Dépoüiller Saint Pierre, pour revêtir Saint Paul.*

La XI. Regarde le ſcandale que les Fidelles, qui n'ignorent pas que ces biens ont été don-

onnez aux Egliſes d'Eſpagne par des Princes
eligieux, & Catholiques, afin de faire cé-
ebrer le ſervice Divin avec plus de pompe, &
e procurer davantage par-là la gloire de Dieu,
e manqueroient pas de prendre, en voïant
u'un autre Prince trés religieux, & qui ſur-
aſſe en pieté, & en zéle tous les autres, que
e même Prince, dis-je, dépoüille, & ruï-
e ces Egliſes.

La XII. Que Sa Majeſté en faiſant cela,
onneroit occaſion aux autres Princes Chrê-
ens de faire la même choſe dans leurs Etats,
c qu'ils ne manqueroient pas de prendre pré-
xte, que cela ſe feroit pour le ſervice de Dieu;
e ſorte que la Conſcience de Sa Majeſté ſe
ouveroit extrémement chargée, & obligée de
endre compte non ſeulement des biens qu'El-
e auroit Elle-même uſurpez ſur l'Egliſe d'Eſ-
agne, mais auſſi de tous ceux que les autres,
ſon exemple, uſurperoient dans leurs Etats.

La XIII. Que bien loin que Sa Majeſté
ût tirer de l'avantage de l'aliénation de ces
ortes de biens, il lui en reviendroit tout au
ontraire beaucoup de préjudice, par la rai-
on que le Roi de France la voïant ſi renfor-
ée, & en état de ſe rendre plus puiſſante
ue Lui, de le batre, & de le vaincre par le
noïen de ces nouvelles forces, y remédie-
oit, ſans doute, en ſe ſervant du même exem-
le, & du même moïen; c'eſt-à-dire en
tant auſſi à ſes Eccléſiaſtiques les biens de la
ême nature, leſquels étant plus conſidéra-
les en France, il ſe rendroit, par conſé-
uent, beaucoup plus formidable; de ſorte
ue Sa Majeſté ſeroit obligée de ſe ſervir pour
faire

faire la guerre aux Chrêtiens, de ces biens qu'elle croïoit emploïer contre les Infidelles, & les Hérétiques.

La XIV. Que l'uſurpation de ces biens, étoit le vrai moïen d'ôter tout crédit, & toute autorité aux Prélats, autorité néanmoins trés-néceſſaire dans l'Etat, puis que ce ſont eux qui retiennent les Sujets dans le reſpect & l'obéïſſance qu'ils doivent au Prince, & l'on a vû pluſieurs fois que dans les occaſions d'émotions populaires, les Evêques, & les autres Eccléſiaſtiques s'oppoſant à ces torrens, les ont arrêtez, ce qu'ils n'auroient pû faire, s'ils n'euſſent eû beaucoup de crédit & d'autorité. De ſorte que nous ne voïons pas par quelle maxime ſa Majeſté peut ſe porter à ravaler ces Prélats, conduite capable de cauſer un notable préjudice à la Religion, parce que les Peuples, à moins qu'ils ne ſoient retenus, ſe portent volontiers aux nouveautez, auſquelles ils ont une pente naturelle; ſi bien qu'il faut de toute néceſſité que ceux qui les contiénent dans le devoir aïent de l'autorité.

La XV. Que ſi l'on ôtoit les biens aux Eccléſiaſtiques, pour en faire un tréſor pour le ſervice de Sa Majeſté, dans les Guerres contre les Infidelles, & les Héretiques, il faudroit néceſſairement les vendre tous à la hâte, & les livrer au plus offrant; ce qui non ſeulement cauſeroit un grand ſcandale, & expoſeroit à la moquerie du Peuple, mais feroit de plus naître des differends, & des procez entre bien des gens, comme cela ſe vit lors qu'on s'empara des biens des Templiers.

La

La XVI. Que par la vente des Fiefs ôtez aux Eccléſiaſtiques, on ouvre la porte, & on facilite le moïen de faire la même choſe les autres biens; & pourquoi non, s'ils ſont l'une même nature? Certainement ſi cela avoit une fois lieu, ce qui ſeroit un trés-grand malheur pour l'Egliſe, dès que le Souverain auroit la moindre guerre à ſoûtenir, ſes Miniſtres ne manqueroient pas, pour gagner ſes bonnes graces, & s'exempter eux-mêmes des contributions, & des charges, de lui inſinuer quelque prétexte de Religion, & de lui conſeiller de dépoſſéder les Egliſes des autres biens de différente nature.

La XVII. Que puis que les Séculiers, & ſur tout les Nobles, étoient, comme on les repréſentoit, tout-à-fait épuiſez, il ne ſeroit pas poſſible de trouver des gens qui voulûſſent acheter les biens en queſtion, ce qu'ils valent, & qu'ainſi il faudroit de toute néceſſité, pour faire de l'argent, les vendre à vil prix; ce qui ſeroit évidemment faire un petit profit, & une grande perte.

La XVIII. Que la conſcience de Sa Majeſté demeureroit chargée devant Dieu, & devant les Hommes, non-ſeulement des dommages préſens que les Egliſes d'Eſpagne recevroient de cette privation des biens qui leur appartenoient, mais auſſi de tous les autres encore plus grands qu'elles en recevroient à l'avenir. Et en effet, quelle perſonne, fût elle des plus devotes & des plus pieuſes, pourroit deſormais ſe réſoudre de donner à l'Egliſe par legs, ou par donation, un ſeul ſou, voïant uſurpez, & vendus à l'encan les biens

des

des autres? De cette maniére on verroit bientôt les Egliſes d'Eſpagne réduites à la mendicité. Et quelle mortification, quel chagrin ne ſeroit ce pas pour ſa Majeſté?

La XIX. & derniére raiſon eſt, que pour un avantage fort médiocre, & momentané, comme on l'a fait voir, on en perd un trés-grand & permanent. Il y a déja plus de 300. ans que les Eccléſiaſtiques d'Eſpagne ont donné, dans toutes les occaſions de guerre, dont elle n'a jamais été exempte, des marques de leur zéle à leur Roi, en lui païant les dîmes de leurs revenus, non ſeulement en vertu des Conceſſions des Papes, mais même de leur bon gré; d'où il eſt provenu des ſommes qui ſe trouveroient immenſes ſi l'on en faiſoit le compte. Les Eccléſiaſtiques étant donc tout d'un coup dépoüillez, on perdroit ces ſubſides preſque annuels, dans les beſoins les plus preſſans.

Toutes ces raiſons ſont naturelles, & faciles à comprendre, & outre cela ſoûtenues & appuïées par toute ſorte de droit humain, & Divin; auſſi bien que par les ſacrées Plumes des Docteurs de l'Egliſe, que nous omettons ici, pour ne pas ennuïer, & fatiguer ſa Majeſté par une trop longue lecture; & pour ne pas abuſer plus long temps de la bonté, & de la patience de Vôtre Alteſſe.

Melchior Canus Evêque des Canaries.
Barthelemi de Miranda.
Le Docteur Gallo Prédicateur.
Alonſe de Caſtro.

Cet

Cet Ecrit fut inceſſamment envoïé à Sa Majeſté Impériale, qui l'aïant reçû, & lû, ne trouva pas à propos de le faire lire à qui que ce ſoit, ſi ce n'eſt à Granvele Evêque d'Arras, ſon principal Miniſtre, auquel il déclara qu'il ſe ſentoit toucher trop au vif par de ſi fortes raiſons, pour ne pas être entiérement détourné de la penſée de mettre la main à l'Encenſoir ſacré; ſentiment dans lequel Granvele ne manqua pas de l'affermir, ne pouvant, ni ne devant faire autre choſe, en qualité d'Evêque. Charles V. fit auſſi paroître ſon zéle, en ce qu'il voulut que cet Ecrit fût à l'heure même jetté au feu, afin qu'il ne tombât pas entre les mains du Duc d'Albe, qui y auroit, ſans doute, répondu. Comment reçû de Charles V.

Les événemens de la Ville de Sienne, n'augmentérent pas ſeulement les inquiétudes & les afflictions dans leſquelles l'Empereur Charles ſe trouvoit plongé, à cauſe des diſgraces précédentes, aſſez grandes pour abâtre l'ame la plus ferme, mais y en ajoûterent de nouvelles, encore plus grandes & plus ſenſibles, parce que cette Ville lui tenoit extrémement au cœur, juſqu'à déclarer ouvertement, *Qu'il aimeroit mieux perdre la Sicile, que de voir Sienne au pouvoir des François.* Et il avoit bien raiſon, parce que les François aïant cette importante Place au cœur de l'Italie, ils n'auroient pas manqué avec leurs prétentions, & avec leur eſprit remuant & entreprenant de troubler le repos de toute l'Italie, de ſorte qu'il ne faut pas s'étonner de ce qu'il reçut un ſi grand chagrin en apprenant que les affaires alloient mal; d'autant Charles V. affligé des affaires de Sienne. 1553.

plus

plus que ſon Conſeil, pour l'obliger à y apporter un prompt remède, lui répréſentoit le mal encore plus grand, & de la derniére conſéquence à ſes intérêts; ce qui étoit trés-vrai, & que Charles V. n'ignoroit aſſûrément pas, comme il a été dit. C'eſt pourquoi il ne ſera pas, à mon avis, hors de propos d'en toucher legérement dans cette Hiſtoire les principales particularitez.

Intérêts quels?

Charles V. voïant, dès le commencement de ſon Empire, que le Roi François I. avoit pris une ferme réſolution de lui faire continuellement la guerre, ou dans le Royaume de Naples, ou dans la Duché de Milan, ou dans ces deux Païs tout à la fois, pour venir à bout de ſes deſſeins, & de ſes prétentions, il ſongea à ſe fortifier le plus qu'il lui ſeroit poſſible, afin de lui en faire mieux paſſer la penſée, & de le détourner des deſſeins qu'il avoit conçus; il s'y diſpoſa ſur tout avec plus d'empreſſement & d'ardeur que jamais, lors qu'il fut informé de cette grande Ligue conclue contre lui entre le Pape Clement VII. le Roi François I. & les Venitiens. Et afin de mieux aſſûrer la réüſſite de ſes deſſeins, il mit en œuvre toutes les ruſes & les fineſſes Eſpagnoles; & par le moïen de ſes artifices & de ſes ſtratagémes, accompagnez de ſurpriſe, & de violence, il introduiſit dans la Ville de Sienne, que ſon élévation extraordinaire rendoit preſque imprenable, une bonne Garniſon Eſpagnole, ſous le beau & ſpécieux prétexte de n'avoir aucun autre deſſein que celui de conſerver, & de maintenir en ſon entier la liberté de cette République, qui

qui lui étoit trés-chere, comme Ville Impériale, contre les desseins des François qui se préparoient à l'opprimer, afin d'avoir une des Clefs d'Italie, pour en ouvrir la porte, & y mettre le pié. Prétexte qui fit au commencement une impression d'autant plus forte sur l'esprit des Siennois, qu'ils avoient conçu de l'aversion pour les Francois, à cause de l'humeur trop libre, & trop licencieuse de leur Nation. De plus Charles V. eut pour but de tenir par ce moïen en bride l'Etat Ecclésiastique, afin d'ôter au Pape l'envie de faire jamais à ses Successeurs, ce que Clement VII. avoit fait contre lui. Outre cela il eut en vûë de mettre en même temps un joug sur le cou de la Maison de Medicis, quoi qu'il l'eût élevée sur le Trône d'une Duché si considérable; afin qu'ainsi humiliée elle servît du côté de la Toscane d'un puissant & sûr boulevard contre ceux qui entreprendroient d'attaquer le Royaume de Naples; & pour dire la vérité, il n'avoit pas si grand tort d'y aporter de bonne heure un reméde si efficace.

Siennois las des Espagnols.

Mais comme les prétextes des Princes commencoient dés ce temps-là à être fort suspects, sur tout à cause que la mémoire étoit encore toute fraîche du Roi Ferdinand le Catholique, Aïeul Maternel de Charles V. qui avoit été le Pere des fourberies politiques, & des plus grandes subtilitez à inventer des prétextes, & à les mettre en usage; cela fit que les Sienois las de guerres, & desabusez des spécieux prétextes dont l'Empereur s'étoit servi pour les faire donner dans

le

le panneau, commencérent à penſer à leurs affaires; d'autant plus que les Eſpagnols commençoient à les traiter avec tant de fierté, de hauteur, & de violence, qu'il ne leur étoit plus poſſible de les ſupporter, & qu'il étoit aiſé de connoître que Charles V. avoit eû plûtôt deſſein de les tiranniſer, que de protéger cette République, à laquelle il ne reſtoit plus que la ſeule ombre de la liberté; malheur auquel il ne pouvoient penſer ſans ſe ſentir pénétrez d'une vive, & profonde douleur.

Ils tâchent de ſecoüer leur joug.

Les plus ſenſez & les plus zélez Habitans en étant plus vivement touchez encore que les autres, ſe mirent à penſer ſérieuſement aux moïens de ſecoüer un joug ſi peſant, avant que d'en être entiérement accablez; & pour cette fin, ils commencérent à ourdir de ſecrétes trames pour exciter une ſédition, dont les ſuites pouvoient être dangereuſes; portez à cela par cette maxime, que dans les maux extrémes, il faut uſer de remédes extrémes. Quoi que cette ſédition fût conduite avec toutes les précautions, & tout le ſecret imaginables, avec tout cela il ne fut pas poſſible d'en garder aſſez pour empêcher que le vent n'en vînt au Duc de Florence, lequel, pour faire paroître ſa gratitude envers l'Empereur dans une affaire, qui lui importoit extrémement, en donna ſecrétement avis à Don Diego Mendozza, qui étoit Gouverneur, & Commandant en chef de la Citadelle de Siene, l'exhortant de vouloir ſe tenir ſur ſes gardes, parce que les Sienois tramoient une conſpiration contre la Garniſon Eſpagnole.

Don

Don Diego, qui avoit reçu ordre de l'Empereur de consulter sur toutes les affaires de Sienne, qui pourroient arriver, avec Don Jean de Tolede, Archevêque de Saint Jaques, & Cardinal dit de Compostelle, & avec Don François de Mendozza (son Cousin) Evêque de Burgos, & Cardinal, n'eut pas plûtôt reçû cet avis du Duc Cosme, qu'aïant recommandé le Gouvernement de la Citadelle à Don François d'Avila son Lieutenant, il se transporta par la poste en toute diligence à Rome, où il conféra avec les deux Cardinaux sur ce qu'il y avoit à faire dans une occurrence de cette nature, & aprés être demeurez trois jours à délibérer, selon la coutume des Espagnols, qui sont extrémement longs à se déterminer, enfin il fut résolu d'envoïer chercher l'Ambassadeur du Duc Cosme, afin de le prier d'écrire à son Maître, pour le supplier de leur part de vouloir fournir un puissant secours de Troupes au Gouverneur Don Diego, pour s'assûrer contre tout attentat. Le Duc aïant reçu la lettre de son Ambassadeur, lui fit réponse, qu'il ne trouvoit pas qu'il fût de son intérêt de s'attirer l'inimitié de la France, & de mécontenter les Siennois; ce qui aïant été entendu par les deux Cardinaux, & par Don Diego, ils écrivirent sur ce sujet au Duc la lettre qui suit.

Don Diego va à Rome.

LETTRE

Au trés-illuſtre, & trés-excellent Seigneur, Monſeigneur le Duc Coſme. A Florence.

MONSEIGNEUR. Aïans été informez par la lettre du 30. Juillet, écrite par V. E. à ſon Ambaſſadeur, de la difficulté qu'Elle trouve à ſecourir le Château de Sienne, & qu'Elle a prêté l'oreille aux conditions que les Habitans de cette Ville lui ont propoſées; Nous avons jugé à propos, portez à cela par le deſir & par le zéle que nous avons pour le bien de l'intérêt commun, & pour le vôtre en particulier, d'écrire cette lettre à V. E. dans l'appréhenſion où nous ſommes de ces grands dommages, & de ces grands maux dont les choſes arrivées à Sienne menacent tant le particulier, que le général, ſi l'on n'y apporte un trés prompt remède. Nous ſommes pleinement perſuadez que V. E. dont la prudence eſt extréme, ne manquera pas d'y faire de ſérieuſes & profondes réfléxions; d'autant plus que nous n'ignorons pas avec quel courage, & quel zéle Elle ſait prendre une bonne réſolution dans les affaires les plus difficiles & les plus ſcabreuſes; & que nous ſommes bien aſſûrez qu'Elle le fera ſur tout voir dans cette conjoncture, qui demande le plus prompt remède. Nous ſommes auſſi trés certains que V. E. en ſera ſollicitée de divers endroits par differens

ferens offices, & par les plus grandes inſtances. Tout cela nous fait eſpérer que V. E. aprés avoir mûrement examiné, ſelon ſa prudence, toutes les circonſtances d'une affaire ſi importante, & conſidéré combien le péril eſt grand & évident, ſi l'on ne court inceſſamment à la guériſon d'une ſi grande playe, Elle y apportera un reméde auſſi prompt, que le beſoin eſt preſſant. V. E. doit de plus faire état, que ſi elle ſe laiſſe leurrer par les diſcours intéreſſez de certaines gens, elle pourra mettre cette affaire dans un tel état qu'il n'y aura plus moïen d'y remédier.

Il n'eſt pas mal-aiſé de voir que ſi l'on ne court promptement s'oppoſer aux François, & qu'on ſouffre qu'ils aïent la Ville de Sienne à leur devotion & à leur diſpoſition, ce ſera le vrai moïen d'allumer dans l'Italie une guerre perpétuelle; & il ne s'en feront pas plûtôt mis en poſſeſſion qu'on verra arriver ce malheur; auſſi n'eſt-ce que pour cela qu'ils s'efforcent tant d'exécuter ce deſſein. Perſonne n'ignore, & V. E. encore moins que tout autre, qu'on a préſenté au Roi de France un Ecrit, par lequel on lui repréſente comme une choſe facile de parvenir à la Monarchie univerſelle, pourvû qu'il puiſſe ſeulement mettre le pié en Italie, & que le moïen de l'y mettre eſt d'avoir la Ville de Sienne; de ſorte qu'il eſt évident que les François aïant cette Place, ou ſe rendront bientôt Maîtres de toute l'Italie, ſans trouver que fort peu de réſiſtance, à cauſe de la terreur qui s'emparera de tous les eſprits; ou la déſoleront par des guerres continuelles & inévitables

vitables auſquelles elle demeurera expoſée, & Dieu ſait juſques à quand, & quelle iſſuë elles auront. V. E. qui a ſous ſa domination un nouvel Etat, dont les Peuples ſont encore peu accoûtumez à porter le joug de la ſervitude, a toute ſorte de ſujet, & de raiſon, d'uſer en cette rencontre de cette rare prudence qui lui eſt ſi naturelle, pour apporter à ce mal un reméde, qui lui eſt d'une extréme importance, & dont elle ſe trouvera bien.

Les dommages & les malheurs que la guerre traîne aprés ſoi, ne ſont que trop connus par une funeſte expérience, & tout le monde ſait que la plûpart tombent ſur les voiſins, & les accablent. Mais quant à la déſolation générale, elle ſera d'autant plus grande que les François ſe trouvent voiſins de l'Italie; de ſorte que par le moïen des Places qu'ils fortifient, des Païs qu'ils prénent de nouveau, & où ils mettent de bonnes & fortes Garniſons compoſées de ſoldats de la même Nation, & de la grande abondance d'argent qu'a préſentement le Roi de France, pour maintenir ſes forces, & faire ſubſiſter ſes Troupes, la Domination Françoiſe s'établit ſi bien inſenſiblement en Italie, qu'il ne ſera plus poſſible de la détruire, & qu'on verra l'Italie devenir une Province de la France: & l'on doit tenir pour certain qu'ils ne ſe réſoudront jamais à laiſſer la Principauté de Florence dans le même état où elle ſe trouve à préſent; au contraire ils voudront y faire des changemens, & cela pour pluſieurs raiſons, qui méritent bien que V. E.

y faſſe de ſérieuſes & profondes réfléxions.

La premiére, pour l'ancienne amitié, & attachement de Florence avec la France, & pour l'opinion que cette amitié auroit été la principale cauſe du changement; c'eſt pourquoi ils voudroient ou remettre les choſes dans leur premier état, ou prendre Florence pour eux; & comme cette Ville ſe trouve juſtement ſituée au milieu de l'Italie, ils la jugeroient abſolument néceſſaire pour l'établiſſement de leur Monarchie.

La ſeconde, à cauſe du grand nombre de bannis de l'Etat, leſquels n'ont penſé, & ne penſent nuit, & jour, qu'à tourmenter, & à deſerter cette Principauté, & les principaux deſquels ont beaucoup de crédit & d'autorité à la Cour du Roi de France, qui, comme on le peut bien croire, eſt pouſſé par ces ſortes de gens à faire toutes ces entrepriſes, dans leſquelles ils le ſervent de leurs perſonnes & de leurs biens, particuliérement en celle-ci, qui n'a été commencée que par l'argent du Roi: Or tous ces Bannis ſont les Ennemis de Vôtre Excellence, & de ſa Maiſon.

La troiſiéme, que la Reine Catherine prétend avoir des droits particuliers ſur l'Etat de Florence, en qualité de plus proche Héritiére de V. E. comme plus proche parente du feu Duc Alexandre, & quand elle n'auroit pas de telles prétentions, néanmoins aïant en ſa puiſſance la Ville de Sienne, & des forces ſuffiſantes, elle pourra les faire valoir; ce qui eſt la raiſon qui l'a portée à faire paroître tant de paſſion, & à s'intéreſſer ſi fort

dans cette affaire de Sienne; outre que la Reine témoigne ſouvent en parlant avec des Ambaſſadeurs, & autres perſonnes, qu'Elle a juſte ſujet de ſe plaindre du tort que l'Empereur lui avoit fait en n'aïant aucun égard à ſes raiſons en ce qui concerne Florence.

La quatriéme, enfin, eſt celle-ci, que quand même la Reine ne prétendroit rien, & moins encore le Roi, ce qu'on ne ſauroit s'imaginer ſans ſe tromper groſſiérement; mais ſuppoſons que cela ſoit; les Florentins eux-mêmes deſeſpérez (n'étant pas encore accoutumez à porter le joug) encouragez par l'exemple des Siennois, & par la facilité de pouvoir faire la même choſe, pourroient bien en dix heures de temps courir au nombre de cinq ou ſix mille, ſur les murailles de Florence; & cela avant l'entrepriſe du Roi, & nous ſavons que les diſcours s'accordent fort ſur cet article, & qu'ils font les uns & les autres de grandes plaintes, & forment également des deſſeins & des complots; ce qu'on a d'autant plus de ſujet de tenir pour certain, que l'Ambaſſadeur de France n'a pû s'empêcher de faire entendre à quelques-uns de ſes partiſans, que l'Armée du Turc, & celle de France, donneroient bon ordre aux affaires de Sienne, & de Florence.

Comme V. E. eſt trés prudente, nous ne révoquons nullement en doute qu'Elle ne refléchiſſe mûrement ſur toutes ces choſes. Nous ſommes perſuadez, que ceux qui font attention aux raiſons alléguées, ne peuvent que regarder comme une grande & viſible faute, de négliger les affaires de Sienne, & de

de ne ſe pas appercevoir qu'elles regardent auſſi celles de Florence. Il pourroit cependant arriver que pour le préſent la furie Françoiſe, jointe à la barbarie Ottomane, ſe déchargeât ſur le Royaume de Naples, ou ſur celui de Sicile, qui étant bien fortifiés & munis, n'en pourront recevoir aucun dommage, ſi ce n'eſt ſur quelques Côtes, comme ils l'ont été d'autres fois. Au lieu qu'étant Maître de Sienne, ils voudront auſſi, ſans doute, ſe ſaiſir de Florence, Place ſi capable de faciliter leurs autres progrez en Italie; & ce qui obligera encore plus les François à jetter les yeux de Siene ſur Florence, c'eſt la facilité de s'en rendre maîtres, ſans faire la dépenſe de mettre ſur pié une grande Armée; à quoi il faut ajoûter le ſecours que les Florentins mêmes ne manqueront pas de leur donner, quand ce ne ſeroit que pour ſe venger de la Perſonne, & de la Maiſon de V. E.

Mais poſons le cas qu'ils puiſſent avec le ſecours du Turc, joint à toutes leurs forces, conquérir le Royaume de Naples, & le Duché de Milan, V. E. pourra-t-elle s'imaginer, qu'aïant Sienne ſi voiſine de Florence, ils voudront laiſſer en repos un ſi grand Prince dans la Toſcane? Que V. E. conſidére de grace la maniére dont les François ont depuis quelque temps en çà, traité le Duc de Savoye, celui de Lorraine, le Roi d'Ecoſſe, & le Marquis de Saluſſes, & Elle n'aura pas de peine à juger par là du traitement que ſa Séréniſſime Maiſon en doit attendre, lors qu'ils ſe ſeront rendus Maîtres de Sienne.

Peut-être que V. E. ſe repoſera ſur les promeſſes, & les aſſûrances de bonne amitié, & d'une ſincére & mutuelle correſpondance que les François pourront lui donner, & qu'ils lui donneront, ſans doute, les plus belles, & les plus amples du monde: mais il n'y a pas d'apparence qu'Elle ſe laiſſe ainſi ſurprendre; Elle eſt aſſûrément trop ſage pour cela, trop prudente pour ne pas profiter des exemples tous récens, & trop habile pour n'être pas pleinement informée par les Hiſtoires, qu'on n'a jamais vû dans les Rois de France qu'inconſtance dans les promeſſes, & que parjures dans les paroles, & dans les ſermens; & il n'y a pas lieu d'eſpérer qu'ils vouluſſent changer d'humeur & de maniére en faveur de V. E. dans une affaire qui les accommode ſi bien.

On peut prendre le prétexte, comme les François le publient déja par tout, d'une alliance par le moïen du mariage d'une Fille de V. E. avec le Fils du Duc Octave: mais c'eſt ſans aucun fondement qu'on veut ſe ſervir de ce mariage pour une affaire auſſi importante que celle de laiſſer établir les François dans un lieu auſſi périlleux pour V. E. & auſſi commode pour leurs deſſeins. Encore moins faut-il ſe fier ſur les aſſûrances que le Pape, ou les Venitiens pourront vous donner que les François laiſſeroient en repos la Principauté de Florence, V. E. pouvant aiſément connoître le contraire.

Ainſi, V. E. n'aïant d'autre raiſon pour ne pas contribuer à rompre les deſſeins des François, & à les chaſſer, que celle de ne vouloir

loir pas les mécontenter, & s'attirer leur indignation; Elle nous permettra de lui dire que cette raiſon n'eſt pas aſſez forte pour l'empêcher de ſuivre l'intérêt de ſon Etat, qui eſt comme ſur le bord du précipice, où il ne peut manquer de tomber ſi l'on néglige les remedes convenables. Mais pourquoi V. E. apprehende-t-elle de s'attirer la haine des François? Parce qu'Elle les croit forts & puiſſans; & par cette même raiſon on s'y doit oppoſer de bonne heure, parce qu'ils ſeront plus à craindre, & que V. E. aura plus de ſujet de les appréhender, lors qu'Elle les verra à Sinene, comme ſur ſes épaules.

Il ne reſte plus qu'à lever une difficulté, qui empêche V. E. d'y apporter reméde, comme Elle s'en explique dans la lettre écrite à ſon Ambaſſadeur, difficulté qui regarde les proviſions des munitions de guerre, & de bouche qui ſe trouvent dans le Château, & qui étant fort médiocres ne ſont pas capables d'entretenir ſa Garniſon ordinaire que fort peu de temps, & beaucoup moins encore ſi on la renforce, à quoi il faut ajoûter qu'on ne pourroit ſe ſécourir qu'avec beaucoup d'incommodité, ſi une fois la porte *Camolia* eſt perdue; de plus on peut alléguer l'embarras où ſe trouve Sa Majeſté Impériale, au ſujet du mauvais ſuccez de la guerre de Parme, & de celle du Piémont. Enfin, on objectera encore, peut-être, les dommages que V. E. recevroit immancablement, ſi elle s'engageoit à donner un tel ſecours qui lui attireroit ſur les bras tout le faix de la guerre.

On ne peut pas nier que toutes ces conſidérations ne ſoïent d'une grande importance, & qu'il n'y ait quelque danger à courir dans cette rencontre: mais comme les dangers & les inconveniens ſont encore plus grands, & qu'il arrivera infailliblement des malheurs plus fâcheux, ſi l'on n'apporte des obſtacles aux deſſeins des François, il faut néceſſairement remédier au plus grand mal. Pour ce qui eſt du manque des vivres, nous avons été extrémement étonnés de voir que V. E. marque dans ſa lettre qu'il n'y a plus de munitions de bouche que pour quatre jours, parce que nous ſommes bien aſſûrez qu'elle eſt bien pourvûë pour un mois, & plus. C'eſt ce qu'on ſait part le rapport de pluſieurs Soldats qui ont vû la farine, les viandes, & les autres vivres, & qui ſont ici à Rome. De plus on peut voir par une lettre arrivée cette nuit de Don François d'Avila, qui commande à préſent dans la Fortereſſe, qu'il y a des proviſions en grande abondance pour un mois, & pour ſix ſemaines, en épargnant un peu; ce qui eſt ſi vrai que les François eux-mêmes, & les Siénois écrivent qu'il y a dans le Château des proviſions pour huit, ou dix jours.

A l'égard de la difficulté qu'il y a de pouvoir mettre ſur pié une Armée, il n'y a pas tant de lieu d'en déſeſpérer comme fait V. E. parce qu'avec la moitié des gens qu'Elle a, avec les 3000. Chevaux ramaſſez par Don Aſcagne Colonna, qui ſe mettra en marche cette ſemaine; avec les Allemans qui doivent venir de Naples, leſquels ſont déja embarquez,

quez, avec ceux qui ſont auſſi en chemin, ſous le commandement de Lodron, & du Bâtard de Baviére, & avec les chevaux, & l'artillerie de V. E. on pourra aſſembler une armée aſſez nombreuſe, & aſſez forte pour repouſſer l'ennemi, & aſſûrer la Forteresſe; d'autant plus que la plus grande partie de l'Armée Françoiſe eſt compoſée de Soldats mutins, & ſans expérience.

Quant à ce qui concerne le païement des gens de cette Armée, ce ſera Sa Majeſté Impériale qui le fera, & cela avec toute l'exactitude poſſible, pour mieux obliger les Soldats à faire leur devoir; de ſorte qu'il n'y a rien qui ne ſe puiſſe eſpérer d'une Armée bien païée, & bien commandée, & ſur tout on ne revoque pas en doute qu'on ne ſecoure le Château, ſoit par force, ou par ſurpriſe; pour le faire il ſuffit d'entrer par la Porte Camolia, laquelle ne pourra que trés-difficilement être défendue par l'ennemi. Mais quand on perdroit le Château, on ne devroit pas pour cela ſouffrir que les François ſe fortifiaſſent dans la Ville, tout au contraire on doit faire en ſorte de les en débuſquer par la force, avant qu'ils commencent à y prendre racine.

Pour ce qui regarde l'embarras où ſe rencontre Sa Majeſté Impériale, nous ne le trouvons pas auſſi grand, que V. E. le croit. Les affaires d'Italie doivent être regardées comme celles qui lui cauſent le plus d'inquiétude, qui ſeroit encore beaucoup augmentée, ſi Elle arrivoit à être informée des difficultez que forme V. E. à ſecourir le Château.

Certainement Sa Majeſté Impériale ne pourra jamais comprendre qu'un Prince, qui a un ſi grand intérêt à ſécourir cette Place, & qu'Elle regarde comme le plus zélé Partiſan de ſa Séréniſſime Maiſon, demeure ſi incertain & ſi irréſolu. Il ſuffit que V. E. prenne une bonne réſolution pour tirer entiérement d'embarras l'Empereur, donner bon ordre au repos d'Italie, & faire repentir les François d'avoir pouſſé ſi avant leurs deſſeins. Les exemples de Parme, & du Piémont ne doivent pas ralentir V. E. dans les affaires de Sienne, au contraire elles devroient la porter à ſe déterminer promptement à une telle défenſe, vû qu'on voit clairement que les François ſous le ſpécieux prétexte de ſecourir les Princes opprimez, les oppriment eux-mêmes encore davantage, & ont le deſſein d'unir l'Italie à la France. Et il eſt certain qu'ils en pourroient venir à bout, ſi V. E. comme le Prince le plus voiſin, & le plus intéreſſé n'y apporte le premier reméde; ce qu'Elle doit faire avec d'autant plus d'ardeur, & de zéle que nous venons de recevoir une lettre du Viceroi de Naples, par laquelle il nous donne avis qu'il a reçu ordre d'envoïer un autre ſecours de 2500. Soldats, partie à cheval, partie à pié, leſquels n'attendent que l'ordre pour partir.

Il ſemble que V. E. ſe trouve en une grande perpléxité, incertaine, en ſuſpens, & tout à fait irréſolue, à cauſe de la crainte qui s'eſt tellement emparée de ſon eſprit, qu'Elle s'imagine que ſi Elle prend ouvertement la défenſe, & la protection de Sienne, tout le

le faix de cette guerre lui tombera immancablement ſur les bras; ce qui ne vient, comme nous l'avons déja obſervé, que de ce que V. E. n'a point encore commencé à refléchir mûrement, & avec cette prudence exquiſe, qui eſt ſi renommée, ſur les dommages, & les ruïnes ſous leſquelles Elle demeureroit accablée, & qui ſeroient incomparablement plus grandes, & plus funeſtes, ſi pour éviter un petit mal, elle en laiſſoit croître un grand, & qui iroit toûjours en empirant.

Mais que diroit le monde? Que diroient les François eux-mêmes de voir un Prince d'une Maiſon qui a de ſi grandes obligations à l'Empereur, qui la regarde reciproquement comme celle de toutes qui a le mieux ſervi ſa trés Auguſte Maiſon; tourner le dos à la premiére occaſion qui ſe préſente de lui faire connoître ſon zéle, même dans une affaire où il s'agit auſſi de ſon propre intérêt, & loin de s'emploïer tout entier au bien de l'intérêt commun & de la liberté particuliére de l'Italie, fortifier ouvertement ſes ennemis? Trés Excellent Seigneur, non ſeulement les François, mais toutes les autres Nations du monde, ne pourront s'empêcher d'être perſuadez que V. E. s'abbandonne elle-même par un excez de crainte; & ce qu'il y a de pis, Elle va par-là faire croire, ou du moins ſoupçonner, que les affaires de Sa Majeſté Impériale ſont en trop mauvais état pour pouvoir y apporter reméde.

Ainſi, il ne ſera pas poſſible que Sa Majeſté ne ſoit ſenſiblement touchée de voir que V. E. abandonne ſa fortune, pour ſuivre celle

le de ſon ennemi, ſans y être portée que par des raiſons qui lui doivent paroître à Elle-même trés-foibles, & que tous les autres trouveront encore plus vaines. V. E. doit faire ſur cet article de ſérieuſes & profondes réfléxions, & courir avec un zéle extréme embraſſer une auſſi favorable occaſion que celle qui ſe préſente, de pouvoir s'aquérir dans l'eſprit de tout le monde beaucoup d'honneur, & de gloire, & ſignaler ſa valeur, auſſi bien que ſa devotion pour un ſi grand Empereur, en s'uniſſant avec lui, & joignant vos armes, & vos forces avec les ſiennes; ce n'eſt pas que le péril ſoit déja effectivement trés-grand, mais il pourroit le devenir pour peu qu'on négligeât de faire ce qu'il faut, Quand il n'y auroit dans cette affaire de Sienne que le ſeul intérêt de Sa Majeſté, V. E. devroit, par le principe d'une généreuſe reconnoiſſance, s'unir avec Elle, avec toutes ſes forces; & avec combien plus de raiſon doit-Elle le faire, puis qu'Elle voit qu'il y va auſſi du ſien?

Nous ne parlons pas des moïens, & du parti qu'il y auroit à prendre pour terminer entiérement, & heureuſement cette affaire, cela étant plus à deſirer, qu'à eſpérer, parce que les François ſont déja dans la Ville de Sienne, bien pourvûs, & munis de tout, & que les Siennois ont fait leur capitulation avec eux. Tout ce qui reſte à faire, eſt de les attaquer vivement, & ſans différer, pour ne leur donner pas le temps de ſe fortifier davantage; affaire qui ne peut manquer d'avoir de bons ſuccés, ſi V. E. la prend à cœur, & en fait la ſienne, comme elle en vaut bien la peine.

peine. Nous ſupplions cependant V. E. d'être bien perſuadée que nous n'avons été portez à lui écrire en ces termes que par le ſeul deſir de nous acquitter de ce que nous devons tant à V. E. qu'à la Cauſe commune; outre que le ſervice de ſa Majeſté le requiert ainſi. Nôtre Seigneur vuëille prendre en ſa garde la Perſonne, & la Maiſon de V. E. & les combler de plus en plus de toute la proſpérité poſſible. Ce ſont les vœux de ceux qui ſont de

VOTRE EXCELLENCE,

Les véritables & trés-affectionnez ſerviteurs.

Jean Cardinal de Compoſtelle.
François Cardinal de Burgos.
Don Diego Mendozza.

De Rome le 3. Août 1553.

PLuſieurs Ecrivains mettent cet événement de Sienne en l'an 1552. & d'autres, dont le nombre n'eſt pas petit, en 1553. Pour moi, bien que je ſois perſuadé qu'il ſoit arrivé, pour la plus grande partie, en 1552. je ne laiſſe pas néanmoins de le placer en 1553. & cela ſur tout parce que j'ai voulu conclure cette affaire par la fin de ce Livre. Mais toutefois je ne ſai de quel parti me ranger, tant eſt grande la diverſité de ſentimens que je trouve, même entre les Auteurs Italiens, qui devroient mieux le ſavoir, ſur le procedé du Duc Coſme de Florence, & touchant cet Article de Sienne, vû que les uns en écrivent con-

Diverſité de ſentimens. 1553.

conformement à la ſuſdite Lettre, rapportée tout au long par Sandoval, par Sangro, & par d'autres, & les circonſtances de laquelle ſont trop manifeſtes pour en douter. Au contraire, il y en a beaucoup qui veulent que le Duc aïant découvert la conſpiration que les Siennois tramoient, en donna avis au Gouverneur de la Forteresſe Don Diego Mendozza, auquel il offrit en même temps un bon nombre de ſes troupes d'élite pour renforcer la Garniſon, & la mettre en état de mieux défendre & aſſûrer la Place. Don Diego qui étoit Eſpagnol, & Eſpagnol fieffé, & qui par conſéquent étoit trés ſujet à prendre de la jalouſie, & des ſoupçons de tout, particuliérement en fait de maximes d'Etat, prit la poſte, aprés avoir commis le Gouvernement de cette Forteresſe à Avila, comme il a été dit, & ſe rendit en moins de 24. heures à Rome.

Jalouſies, & ſoupçons.

Arrivé dans cette Ville, il alla d'abord chez le Cardinal de Compoſtelle, auquel aïant fait voir le billet du Duc Coſme, il le trouva diſpoſé à aller voir le Cardinal de Burgos, & étant tous trois entrez en conférence, ils convinrent enſemble qu'il pouvoit y avoir quelque tromperie cachée dans le billet du Duc. Ces Miniſtres n'ignoroient pas que cette Citadelle de Sienne entre les mains d'une forte Garniſon Eſpagnole, étoit une poutre dans les yeux, & des entraves aux pieds de ce Duc, pour ne pas dire des fers & des chaînes qui le rendoient Eſclave; de ſorte qu'il ne ſe pouvoit pas révoquer en doute qu'il n'embraſsât volontiers, & ne recherchât même avec em-

preſſement les occaſions propres à lui donner les moïens de s'en affranchir. Dans cette perſuaſion ils s'imaginérent que ce Billet étoit feint & ſuppoſé par le Duc, pour pouvoir par ce moïen ſurprendre le Gouverneur Mendozza lui-même, ſous ce prétexte que les François, & les Siennois lui dreſſoient des embûches pour l'attraper; & ils ſe mirent dans l'eſprit que le Duc n'offroit de ſon pur mouvement un nombre conſidérable de ſes gens pour ſecourir & défendre la Place, qu'à deſſein de pouvoir lui-même mettre un pié dedans, & s'aſſûrer d'une porte, afin de pouvoir enſuite la nuit introduire à ſon aiſe un corps d'Armée, & chaſſer par ce moïen les Eſpagnols, ce qui pouvoit facilement s'exécuter à cauſe du voiſinage des lieux éloignez ſeulement de peu d'heures de chemin; de cette maniére la réſolution fut priſe de remercier le Duc de ſes offres, ne trouvant pas en avoir beſoin pour le préſent.

Origine de la Conjuration.

Voilà une trop grande diverſité de ſentimens, & je ne me trouve pas d'humeur à m'aller rompre la tête pour ſavoir auquel je me dois tenir, me contentant de continuer le récit du ſuccez de la conjuration. Elle avoit été tramée par les Principaux de la Ville, entr'autres par le Comte Nicolas de *Pitigliano*, & par les deux Fréres Comtes de *Sanfiore*, dont celui-là étant Compére, & ceux-ci intimes amis de Don Diego Mendozza, il mettoit en eux trois ſa plus grande confiance. Mais eux auſſi, las de la fierté, & de la hauteur de leur ami, conjurérent contre tous les Eſpagnols. Les Conjurez aïant arrêté entr'eux

entr'eux la conjuration, & diſpoſé les moïens propres à l'exécuter, ils donnérent ordre de faire une Levée de gens, de 6000. Soldats dans les Païs circonvoiſins de Rome, & dans la Ville même, le Pape Jules III. y prêtant ſecrétement la main, pour deux raiſons; la premiere qu'il étoit aſſuré par les Conjurez qu'ils n'avoient aucune intelligence avec les François, & que la conjuration tendoit uniquement à chaſſer de Sienne les Eſpagnols, & à remettre les Siennois dans leur premiere liberté: la ſeconde raiſon qui avoit porté le Pape à apuïer cette conjuration, fut le deſir qu'il avoit de ſe venger de Mendozza, qui avoit fait aſſaſſiner à Rome le Prevôt, ou Capitaine des Archers, outre que venant ſouvent à Rome il ſe faiſoit haïr de tout le monde par une fierté exceſſive, & un orgueil inſupportable.

Prétexte des Siennois.

Pendant que le Comte de Pitigliano, & les deux autres Comtes de *Sanfiore*, étoient occupez à aſſembler le corps d'Armée de 6000. hommes (quelques-uns veulent que le Pape contribua l'argent néceſſaire pour en lever la plus grande partie) y compris 500. Chevaux, les Siennois qui étoient les Principaux Conſpirateurs coururent aux armes, ſous prétexte que cela étoit abſolument néceſſaire (prétexte dont ils étoient auparavant convenus enſemble, & dont ils ne manquérent pas de faire courir le bruit) à cauſe que Dragut, Corſaire dont le nom ſeul jettoit par tout l'épouvante, étoit arrivé ſur les Côtes de l'Etat Eccléſiaſtique, avec l'Armée Navale Turque plus formidable que jamais; de

ſorte

ſorte qu'il y avoit tout lieu de craindre qu'il ne fît décente ſans trouver de réſiſtance, pour s'emparer de *Porto Hercole*, ou bien de *Porto ſan Stephano*; & comme par la priſe de ces lieux il s'ouvroit le chemin dans toute la Province, pour s'en ſaiſir, la ſaccager, & la ruïner toute entiére, il ne falloit pas, diſoient-ils, négliger de ſe fortifier avec toute la diligence poſſible, & de prendre les armes pour s'oppoſer à ſa violence. Le Magiſtrat de la Ville feignant de ſe trouver fort embarraſſé dans un Armement ſi précipité, eut recours à Don François d'Avila Capitaine de 600. Eſpagnols dans la Ville, & qui commandoit dans la Citadelle, le priant de vouloir faire marcher vers les Côtes 400. de ſes Eſpagnols, & autant d'Habitans, afin de mieux aſſûrer les deux Ports dont on vient de parler; demande qui lui fut faite à deſſein uniquement d'éloigner de la Ville les Eſpagnols, & d'en diminuer ainſi tellement le nombre qu'il fût facile aux Conjurez, aprés y être entrez, d'exécuter contre les Eſpagnols tout ce qu'ils avoient réſolu enſemble. D'Avila ne manqua pas de donner dans le panneau, & accorda la demande.

Dans cette conjoncture Don Diego Mendozza ſe trouva malheureuſement à Rome, penſant à toute autre choſe qu'à être trompé & trahi par ſon Compére, & par les deux Comtes de Sanfiore, avec leſquels il entretenoit la plus étroite amitié: mais il eſt certain qu'il n'y en a point, quelque forte qu'elle ſoit, dont l'amour de la Patrie ne viole toutes les loix, lors qu'il s'agit du ſalut de celle-

La conjuration éclate. 1553.

celle-ci. Cependant Avila s'apperçût bientôt qu'il y avoit quelque mauvais deſſein caché dans cet armement ſi précipité des Siennois, vû qu'il n'y avoit pas, à beaucoup prés, tant de ſujet d'appréhender les Turcs, qu'ils le repréſentoient; ce qui l'obligea de dépêcher inceſſamment un Courrier à Mendozza à Rome, auquel il fit entendre que le péril étoit évident. Celui-ci ne trouva pas à propos de partir de Rome, où il fut auſſi retenu par les deux Cardinaux qui étoient bien aiſes d'avoir auprés d'eux un homme auſſi brave, & auſſi habile, afin de pouvoir conſulter avec lui ſur les événemens qui pourroient arriver; de ſorte qu'il fut conclu, qu'ils écriroient au Duc de Florence, afin de le prier de faire inceſſamment paſſer à Sienne au ſecours d'Avila un bon nombre de ſes meilleures Troupes.

Secours, & combat.

Le Duc Coſme n'eut pas plûtôt reçû cette lettre, qu'il donna ordre à *Othon de Montaigu*, Capitaine renommé, & ſon Général d'Infanterie, d'en prendre 800. hommes, & de marcher à grand pas, à leur tête à Sienne, pour ſe joindre avec François d'Avila, & tâcher avec lui de ſoûtenir, autant qu'il ſeroit néceſſaire, les Eſpagnols contre les Conjurez. Montaigu entra avec ſes gens dans la Ville, par la porte qui regarde du côté de Florence, dans le même temps que par l'autre porte, qui va à Rome, entroit le Comte de Pitigliano avec 3000. Fantaſſins ſoûtenus par les Habitans, qui dés qu'ils eurent appris que le Comte étoit arrivé à la Porte avec ſon monde, étoient tous ſortis armez de leurs Maiſons,

ſons, & accourus de ce côté-là pour le recevoir, donnant ainſi aux Florentins le moïen d'entrer facilement dans la Ville. L'Infanterie de Pitigliano n'y étoit pas encore toute entrée, lors que les Habitans en armes courant de tous côtez, ſe mirent à crier *Viva Dio, viva la libertà, & al Diavolo gli oppreſſori*, Vive Dieu, vive la liberté, & au Diable les Tirans; & quoi que la conjuration fût connuë à peu, néanmoins comme il s'agiſſoit de la liberté, tous concoururent à la maintenir; & aïant ſçû qu'un Corps d'Infanterie, envoyé par le Duc de Florence, étoit entré dans la Ville, & s'étoit retranché dans la grande Place, ils coururent tous tumultuairement de ce côté-là, tant les Habitans, que les gens de Pitigliano. Montaigu ſe défendit courageuſement pendant plus de deux heures, mais ſe voïant accablé par la grande multitude, & en grand péril de périr avec tout ſon monde, il jugea à propos de lâcher le pié, & de ſe retirer ſous le canon de la Citadelle, où il ne put ſe mettre à couvert qu'aprés avoir perdu plus de cent des Siens, & ôté la vie à plus de 200. des ennemis, parce que le nombre de ceux-ci étant extrémement grand, les coups de ſes gens faiſoient beaucoup d'effet. Il eſt certain que le combat ne pouvoit être ni plus furieux, ni plus opiniâtré.

Le lendemain matin, deux heures aprés le ſoleil levé, les deux Fréres Comtes de Sanfiore arrivérent dans la Ville, amenant avec eux 1600. hommes d'Infanterie, & 350. Chevaux; & dans le même temps, comme c'étoient Allemans.

tous

tous gens frais, les autres étant fatiguez de la furieuſe eſcarmouche du jour précédent, ils ſe mirent à combattre vigoureuſemenr 300. Fantaſſins Impériaux tous Allemans. Ceux-ci aïant appris le mauvais état des Florentins, qui faiſoient encore quelque réſiſtance, & voïant le grand danger, auquel ils ſe trouvoient eux auſſi expoſez, aimérent mieux mourir glorieuſement, en combatant pour le ſervice de leur Seigneur, que de ſe rendre avec lâcheté. Dans cette généreuſe réſolution, s'étant emparez du Couvent de St. Dominique, ils travaillérent toute la nuit à s'y fortifier le mieux qu'ils purent, dans l'eſpérance que le Duc Coſme ne manqueroit pas de leur envoïer inceſſâmment de puiſſans ſecours.

Furieux combat. Le lendemain fort matin ils arborérent l'Etendard de l'Empire ſur le clocher du même Monaſtére. Les Comtes de Sanfiore aïant vû cela firent inveſtir le Monaſtére avec leurs gens, & avec une partie de ceux de Pitigliano, & de la Bourgeoiſie, faiſant ſavoir au Baron de *Broctorf* qui commandoit les Allemans, que s'il vouloit ſe rendre, on lui accordéroit des conditions auſſi avantageuſes qu'il le pourroit deſirer. Mais le Baron répondit avec un courage intrépide, *Que les Soldats de l'Empereur Charles n'avoient pas acçoûtumé de ſe rendre volontairement, ſi ce n'eſt à l'Empereur, & qu'ils ne s'étoient retirez, & retranchez en ce lieu qu'à deſſein de combatre.* Les Habitans irritez de cette réponſe, ſe mirent à ſerrer le Monaſtére, à le battre avec des canons, & à l'eſcalader, avec la plus terrible

ble furie qui ſe fût jamais vûe. Les Allemans ſe défendirent, comme autant de Mars, ou plûtôt de Démons, aïant tué, ſoit à coups de mouſquet, ou de lance, ou d'épée, ou de pierres, plus de 500. des Ennemis, & continuant à combatre opiniâtrément juſqu'à ce que de trois cens des leurs il n'en reſta que 80. ſeulement, qui fatiguez par une ſi vigoureuſe défenſe, & n'aïant plus la force de réſiſter, ſe rendirent enfin à compoſition, n'aïant pû obtenir que la vie ſauve, à la charge de ſortir inceſſamment de la Ville; ce qui fut une grande marque de reſpect envers l'Empereur, parce qu'ils avoient cauſé une aſſez grande effuſion de ſang, pour recevoir un plus rude traitement.

Ambaſſadeurs envoïez au Duc Coſme par les Siennois.

Aprés avoir remporté cette victoire aux dépens de tant de ſang, les deux Comtes de Sanfiore, celui de Pitigliano, & une partie des Habitans allérent aſſiéger la Ville, dans laquelle les Florentins étoient déja entrez, & qui étant bien munie de tout, n'avoit rien à craindre de pluſieurs jours. Cependant les Siennois informez que le Duc de Florence préparoit de grandes forces pour ſécourir les Impériaux, & les Eſpagnols, trouvérent à propos de lui envoïer des Ambaſſadeurs, pour lui proteſter qu'ils n'avoient aucune intention de ſe ſouſtraire de l'obéïſſance, & de la fidélité dûë à l'Empire; que leur unique but étoit de recouvrer leur liberté, que le fier & ſuperbe Don Diego Mendozza leur avoit entiérement ôtée.

Le Duc Coſme Médiateur.

Les Ambaſſadeurs furent envoïez au nombre de quatre; mais cependant on ne laiſſoit

ſoit pas de continuer vigoureuſement le ſiége; d'autant plus que les aſſiégeans voïoient qu'à peine y avoit-il dedans aſſez de vivres pour nourrir, pendant huit jours, cette grande multitude de gens qui y étoit; & d'ailleurs on le preſſoit pour tâcher de ſe rendre maître de la Place avant que l'Armée que le Duc Coſme préparoit, fût arrivée. Ce Prince reçût les Ambaſſadeurs, & oüit leurs propoſitions avec quelque plaiſir, déclarant qu'il ſe rendroit volontiers Médiateur pour un accommodement. En effet l'adroit & ruſé Duc voïoit bien, inſtruit qu'il étoit des bonnes maximes d'Etat, qu'il n'étoit nullement de ſon intérêt que cette Fortereſſe reſtât entre les mains des Eſpagnols, parce que ceux-ci prétendant que ſa Maiſon étoit redevable de toute ſa fortune à celle d'Aûtriche, il ne pourroit manquer d'être plus tirannifé encore que les Siennois; de ſorte qu'il commença à penſer mûrement aux moïens de faire en ſorte que la Ville de Sienne demeurât République. Aprés donc s'être rendu Médiateur, il dépêcha des Exprés à Rome aux deux Cardinaux qui ménageoient les affaires de l'Empereur, pour les exhorter à vouloir pour l'amour du Seigneur, chercher les moïens de donner la paix à cette Ville, parce que s'ils négligoient de le faire, les choſes pourroient s'empirer, & cauſer un plus grand préjudice aux intérêts de Sa Majeſté Impériale, auſſi bien qu'au repos & à l'avantage de l'Italie, qui courroit riſque d'en être rüinée.

Le Duc Coſme

Ces Miniſtres témoignérent beaucoup de répugnance

répugnance, & sur tout Mendozza, qui naturellement altier, & impérieux ne parloit que de vengeance: mais le Duc fit si bien, qu'aprés des négotiations de quelques jours, on conclut le Traité qui suit : *Que jusqu'à-ce que l'Empereur en eût autrement résolu, & déterminé, le Gouverneur Don Diego Mendozza, & Don François d'Avila qui commandoit par son ordre dans la Forteresse, la remettroient aux Seigneurs du Gouvernement de la Ville, & en feroient sortir tous les Espagnols le même jour. Qu'Othon Montaigu s'en retourneroit avec ses gens à Florence ; & que de leur côté les Siennois s'obligeroient de ne se pas départir de l'obéissance qu'ils devoient à l'Empereur, & qu'ils se comporteroient à l'avenir, comme par le passé, avant que les Espagnols entrassent à Sienne ; qu'outre cela ils enverroient au plûtôt deux Ambassadeurs en Flandre, où Sa Majesté Impériale se trouvoit, pour la supplier très-humblement de vouloir pardonner tout ce qui s'étoit passé dans cet événement.*

Ce Traité fut signé par les deux Cardinaux, de Compostelle, & Burgos, par Mendozza, & d'Avila, par les principaux du Gouvernement de la Ville, & ensuite par le Duc Cosme, comme Médiateur, & Garant. Les Espagnols sortis de Sienne se retirérent à Orbitello, où ils commencérent aussitôt à se fortifier avec toute la diligence possible, résolus de s'y défendre avec plus de courage, qu'ils n'avoient fait à Sienne. Les Siennois ne virent pas plûtôt les Espagnols hors de leur Ville, dont ils demeuroient les Maîtres absolus par cette retraite, qu'aïant assemblé le Con- Citadelle démolie. 1553.

ſeil, où les deux Comtes de Sanfiore, & celui de Pitigliano aſſiſtérent, ils conſultérent ſur ce qu'il falloit faire. Les ſentimens furent fort partagez, mais néanmoins la concluſion fut, que l'Empereur regardant comme un ſanglant afront de ſe voir hors d'une Citadelle qu'il avoit lui-même fait bâtir ne manqueroit pas de faire les derniers efforts pour y rentrer, par la force des Armes; de ſorte que le meilleur ſeroit de la démolir de fond en comble, ſans perdre aucun temps; ce qui fut promptement exécuté, les Femmes mêmes travaillant à cette démolition avec tant de diligence, qu'en moins de huit jours il n'en reſta aucune trace.

Indignation de l'Empereur.

L'Empereur, qui étoit alors à Bruxelles, informé de toutes ces choſes, en eut un ſi ſenſible déplaiſir qu'il ne put tellement ſe contenir dans ſa modération ordinaire, qu'il ne le laiſſât voir à ſa Cour, juſqu'à proteſter hautement qu'il vouloit en tirer vengeance & réparation des Siennois, dont les uns admirérent la ferme & courageuſe réſolution; & les autres blâmérent la fiére impertinence, d'avoir l'audace de ne vouloir pas céder à un ſi grand Empereur, & de lui faire en face un auſſi ſanglant affront, que celui de démolir avec tant de violence une Citadelle qu'il avoit fait bâtir. En un mot, le chagrin de Charles V. étoit extréme, non-ſeulement à cauſe de la bréche que les Siennois avoient faite à ſa gloire, mais auſſi parce qu'il voïoit par là ruïnez ces intérêts, ſur leſquels ils croïoit avoit mis les affaires d'Italie en toute ſûreté. Aïant donc tenu Conſeil

ſeil d'Etat, & de Guerre ſur ce qu'il falloit faire dans une affaire ſi importante, il fut conclu unanimement que Sa Majeſté Impériale ne pouvoit s'empêcher, pour quelque raiſon que ce fût, de faire connoître aux Siennois ſa juſte indignation, & d'en tirer même vengeance, parce que l'outrage étoit trop grand pour le diſſimuler, & le négliger, & tel que s'il ne s'en vengeoit pas, il s'expoſeroit à la riſée & à la moquerie de tous les Princes de l'Europe, & de Soliman même, qui auroit juſte ſujet de s'étonner de voir une poignée de gens faire des choſes de cette nature contre un ſi grand Monarque.

Il ſe diſpoſe à faire la guerre aux Siennois.

Charles V. déja porté de lui même à faire éclater ſon reſſentiment, fut encore davantage excité par les avis, & les diſcours de ſes Conſeillers, de ſorte qu'il fit en toute diligence partir de Flandre pour l'Italie, Jacob de Medicis, *Marquis de Marignan*, un de ſes plus renommez Capitaines, à la tête de 500. Cavaliers d'élite, de 5000. Fantaſſins, tous vieux Soldats, & de plus de 300. Officiers, & Volontaires. Il envoïa ordre à Don *Pierre de Tolede*, Viceroi de Naples, de faire paſſer pour cette guerre contre Sienne 2000. Eſpagnols, & autant d'Italiens, qui furent auſſitôt envoïez ſous le commandement de Don *Gartia de Paredes*. Il donna encore ordre à Don Ferrand Gonzague, Gouverneur de Milan, d'envoïer 4000. hommes d'Infanterie, & 500. de Cavalerie, des meilleures, & des plus vieilles Troupes qu'il y eût dans les Fortereſſes. Outre cela Charles écrivit une lettre trés preſſante au Duc *Coſme*, pour le

prier de vouloir assister de toutes les forces qu'il lui seroit possible le Marquis de Marignan, qui devoit commander en Chef son armée dans cette guerre contre Sienne. Don Diego Mendozza qui avoit la vengeance plus à cœur que qui que ce soit, s'étant uni avec Don *Ascagne de Corgnia*, Neveu du Pape, qui à son instigation étoit passé un mois auparavant du service des François, à celui de l'Empereur, ils envoïérent conjointement plusieurs Capitaines dans l'Etat de l'Eglise, pour y faire des levées de gens; de sorte que Marignan se vit à la tête d'une trés florissante Armée, nombreuse de 20. mille Fantassins, & de 3000. Chevaux.

Les Siennois ont recours à la protection du Roi de France.

Les Siennois bien avertis, dés le commencement, de la résolution que Charles V. avoit prise de se venger d'eux, & ne doutant pas que tous ces préparatifs ne fussent destinez contr'eux, ils eurent recours aux secours étrangers, voïant bien qu'ils n'avoient pas d'eux-mêmes des forces assez grandes pour résister. L'Empereur en avoit rassemblé de si considérables, parce qu'il ne doutoit pas que la France ne donnât du secours aux Siennois, lesquels ne manquérent pas de recourir à la protection du Roi Henri II. qui la leur accorda volontiers, & pour les encourager davantage, il joignit les effets aux paroles, en envoïant à Sienne Don Pierre Strozzi, avec un Corps de 6000. hommes d'Infanterie, & de 800. de Cavalerie, nombre que les François font moins grand. Outre cela Henri II. donna ordre au Cardinal Hipolite d'Este, Protecteur de France, de passer à Sienne, afin de

de tâcher d'animer les Siennois par ſon éloquence, & par ſon autorité, & de les porter à ſe défendre vigoureuſement.

Qu'il me ſoit permis de dire ici, pour accorder les contradictions qui ſe trouvent entre les Auteurs, comme il a été dit ci-deſſus, qu'on me permette, dis-je, d'obſerver qu'il ſe pourroit faire, que le Duc Coſme voïant les François à Sienne, fit difficulté d'envoïer des ſecours au Marquis de Marignan, pour ne pas s'attirer la haine de ceux-ci; ce qui fut cauſe que les deux Cardinaux, & Mendozza prirent la réſolution d'écrire à ce Duc la lettre inſérée ci-deſſus. Cela me ſemble aſſez vrai-ſemblable. Cependant les choſes paroiſſent tout-à-fait confuſes & embroüillées dans les Auteurs. Ce qu'on en receüille de certain, eſt que le Duc Coſme eut beaucoup de part dans cette guerre, où il favoriſa le parti de l'Empereur. Obſervation.

En un mot, le Marquis de Marignan s'étant rendu devant Sienne, en forma le Siége, aprés avoir battu deux fois Strozzi, qui par les intrigues du Cardinal d'Eſte, avoit été déclaré Gouverneur de la Ville; & obligea ainſi les Habitans à recevoir les Troupes Impériales, à lui porter les Clefs de la Ville, à chaſſer le reſte des François, que le fer avoit réduits à un trés-petit nombre, & qui avec ſon paſſeport ſe retirérent en Piémont, & en un mot, à ſe remettre entiérement ſous l'obéïſſance, & la domination de l'Empereur, comme Roi de Caſtille. Le Duc Coſme contribua beaucoup à mettre fin à cette guerre, qui, à cauſe du voiſinage, faiſoit extréme- Sienne retourne à l'Empereur.

ment ſouffrir ſon Etat. Il contribua fort auſſi à adoucir l'eſprit du Marquis de Marignan, & à l'empêcher de pouſſer la vengeance juſqu'aux plus grandes extrémitez contre les Siennois.

Il la remet à ſon Fils.

Peu de temps aprés, Charles V. aïant fait, comme nous le dirons en ſon lieu, l'abdication de tous ſes Etats Héréditaires, tant de l'hérédité paternelle, que maternelle, & des autres qu'il avoit conquis, la donation de la Ville de Sienne fut expreſſément ſpécifiée dans cette abdication, en ces termes; *Je veux auſſi que le dit Philippe mon cher Fils, poſſéde pour toûjours en héritage, lui, & ſes Décendans, la Ville de Sienne, avec tout ſon Territoire, & toutes ſes appartenances. Conquête faite en dernier lieu par mes Armes, ſavoir Sienne, Pienza, Montalcino, Chiuſi, Soana, Maſſa, Groſſetto, Lucignano, Aſciano, l'Ile d'Elbe, Portoferrerio, juſqu'à Pontecentino, & tout ſon Territoire avec* 300. *Habitations.*

Celui-ci au Duc Coſme.

A peine l'Empereur Charles V. fut-il embarqué pour Eſpagne, que le Marquis Salviati, Ambaſſadeur du Duc de Florence, qui avoit déja preſſé Charles V. depuis plus de deux ans, de vouloir remettre Sienne entre les mains du Duc ſon Maître, & qui avoit pour cela inutilement emploïé tous ſes offices, commença à les renouveller auprés du Roi Philippe ſon Fils. Celui-ci informé par Salviati des grands dommages que le Duc ſon Maître avoit ſoufferts dans ces guerres, aſſembla ſon Conſeil, & lui propoſa l'intention qu'il avoit de faire donation de la Ville, & Seigneurie de Sienne au Duc de Florence,

ce, tant pour le dédommager des dépenſes immenſes qu'il avoit faites dans cette guerre, que pour s'attacher encore davantage une ſi puiſſante Maiſon. Pluſieurs furent d'avis que ce ſeroit faire un mépris trop viſible de la volonté, de la donation, & de la gloire d'un ſi illuſtre Pere, que de ſe priver d'un Etat qui lui avoit tant coûté à acquerir, & qui devoit être précieuſement gardé comme un monument de ſa glorieuſe mémoire: que cette Ville devoit ſervir de boulevard aux Royaumes de Naples, & de Sicile, & au Duché de Milan; qu'on devoit avoir égard à l'eſtime que l'Empereur faiſoit de cette conquête, puis qu'il n'avoit jamais voulu écouter les inſtances de Salviati. Toutes ces raiſons ne furent pas capables d'empêcher Philippe de la remettre, en tître de Fief mouvant du Royaume de Caſtille, au Duc Coſme, auquel il en donna l'Inveſtiture avec toutes les formes, & les cérémonies accoûtumées.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

PARTIE. IV. LIVRE II.

Années 1554. & 1555.

SOMMAIRE
Du II. Livre de la IV. Partie.

CONvocation de la Diéte à Ausbourg. Réſolution priſe pour les Luthériens. Charles V. négotie le mariage de Philippe ſon Fils, avec la Reine Marie d'Angleterre. L'Electeur de Saxe tâche d'y mettre empêchement. Les Religionnaires perſécutez par Marie lui demandent du ſecours. Il envoïe des Ambaſſa-

Ambaſſadeurs à Londres. Ses offices pour empêcher le mariage de Philippe découverts. Charles V. lui en fait ſes plaintes. Les proteſtations par lequelles il tâche de s'excuſer. Charles V. & Marie entretiennent enſemble une ſecréte intelligence. Les moïens dont il ſe ſert pour la porter à ſe marier avec Philippe. On croit qu'il auroit mieux fait de l'épouſer lui même. Ses maximes, & ſes prétentions dans ce mariage. Ses plus grands deſſeins pour avancer les intérêts de la Religion. Les Concurrens au mariage avec Marie quels, & combien. Jalouſie qu'en prend Charles V. & ſon appréhenſion. Il ſe ſert du Confeſſeur de la Reine pour procurer l'avantage des intérêts de ſon Fils. Le Cardinal Polus envoïé à Londres. Charles V. tâche de le preſſentir ſur le mariage de la Reine. Il lui déclare ſes ſentimens, & quels. L'Empereur lui fait différer ſon voïage d'Angleterre. Marie prend la réſolution de ſe marier avec Philippe. Charles V. envoïe pour cet effet une ſolemnelle Ambaſſade à Londres. Articles accordez par le Contrat de mariage. Le Parlement demande d'autres Articles. Philippe déclaré Roi de Naples. Il envoïe en prendre poſſeſſion en ſon Nom. Les Eſpagnols mécontens de ce mariage, & raiſons. Diverſes autres raiſons favorables à Charles V. & aux intérêts de ſa Maiſon. Le Prince de Salerne haï, & ſes diſgraces : il ſe

fait Huguenot, avec plusieurs particularitez. Charles V. tâche de surprendre par une trahison de Moines la Ville de Metz; elle est découverte, & issuë. Don Ferrand Gonzague Gouverneur de Milan envoïé, & accusé; il se justifie à son honneur; il est bien reçu de l'Empereur. Voiage du Roi Philippe en Angleterre: comment reçu, régalé, & caressé. Premiéres Cérémonies de ses Epousailles; autres encore, avec plusieurs particularitez: derniéres Cérémonies, & solemnité des Nôces. Grande magnificence des Tables; jalousies des Espagnols: Réjoüissances, & bals. Le Gouvernement d'Espagne en l'absence de Philippe comment pourvû: Charles V. panche pour Maximilienne, mais Philippe n'a pas d'inclination pour elle; Jeanne Veuve déclarée Régente. Affaires de Religion en Angleterre. Anlgois & Espagnols également orgueilleux, & jaloux. Philippe passe à Bruxelles. Grande appréhension des Luthériens, & observations. Charles V. convoque la Diete à Ausbourg. Les Articles convenus sur les affaires de la Religion: ils ne sont nullement goûtez à la Cour de Rome, & plaintes. Scenes de Papes à Rome. Mort de Jules III. Dits notables de Charles V. ses sentimens sur le nouveau Pontife Paul IV. La mort de la Reine Mere de Charles V. avec plusieurs observations. Le Duc d'Albe envoïé Viceroi à Naples. Plaintes du Pape contre

Charles V.

Charles V. Le Duc d'Albe passe par Rome, & son audience reçûë du Pape. Henri II. Roi de France en campagne avec une puissante Armée. Ses grands progrez. Appréhension de Charles V. Tromperie des Cardinaux dans l'élection de Paul IV. Son Traité avec Henri II. Roi de France. Erreur de quelques Auteurs. Le Pape persécute les Partisans de Charles V.

POur mettre quelque ordre aux choses qui regardoient la Religion, lesquelles étoient dans un trés-grand désordre, & ranger à son devoir Albert de Brandebourg, qui aprés avoir perdu la bataille, s'étoit refugié en France, mais qui ne laissoit pas de troubler encore l'Allemagne, pour pourvoir, dis-je, à toutes ces choses, l'Empereur Charles avoit convoqué trois Diétes, qui n'avoient produit aucun effet; Enfin il en assembla une quatriéme au commencement de cette année à Ausbourg; mais ses incommoditez ne lui permettant pas d'y assister en personne, il donna à Ferdinand son Frere le pouvoir d'y préside de sa part, en qualité de Roi des Romains. *Auguste* devenu Electeur de Saxe par la mort de Maurice son Frere sans héritiers, s'y trouva en personne avec un Cortége nombreux, & leste, qui se fit admirer de tout le monde. La premiére chose que fit Ferdinand, aprés l'ouverture de cette Diéte, fut celle de la Cérémonie de l'Investiture qu'il donna à Auguste de son nouvel Electorat, Cérémonie qui fut faite avec toute la pompe & la solemni-

Diéte à Ausbourg. 1554.

ſolemnité poſſible, à cauſe qu'Auguſte auoit l'ame grande & généreuſe, & en même temps avec un aplaudiſſement univerſel, parce qu'il s'étoit concilié l'affection de tout le monde par ſes belles maniéres d'agir, & ſes actions tout-à-fait nobles.

Réſolution pour les Luthériens.

Dans cette même Diéte cet Electeur ſe fit Chef des Proteſtans, à la priére, & à la ſatisfaction de tous les Princes, & Députez de Villes, qui le ſuppliérent unanimement de preſſer avec ſa prudence, & ſon adreſſe ordinaire, Sa Majeſté Impériale, de vouloir enfin prendre une bonne réſolution de terminer les affaires qui concernoient la Religion, d'une maniére qui tournât au bien & au repos public. Auguſte, qui étoit dans une haute eſtime dans l'eſprit de l'Empereur, trés-bien diſpoſé à procurer la tranquillité de l'Allemagne, écrivit tant de Lettres à Charles V. & & agit ſi bien auprés de Ferdinand, qu'il diſpoſa toutes choſes, enſorte, qu'on publia un Décret agréé des Catholiques, parce que l'état des choſes le demandoit ainſi; & approuvé des Proteſtans, à cauſe qu'il leur étoit auſſi favorable qu'ils l'euſſent jamais pû deſirer. Cela veut dire qu'entr'autres Articles en leur faveur, du Decret donné par l'Empereur, étoient contenus les ſuivans, ſavoir, *Que Sa Majeſté Impériale, le Roi Ferdinand, & tous les Princes, & Etats de l'Empire, ſe tiendroient dans une Chrêtienne, & ſage moderation, ſans faire aucun outrage à aucun Sujet de l'Empire, ni à cauſe de leur Doctrine, & de leur Religion, ni au ſujet de la Confeſſion d'Ausbourg; & qu'ils ne pourroient pas être forcez par des ordres, ou*

par

par d'autres moïens, à abbandonner la Religion qu'ils profeſſent, & les loix établies pour leur Gouvernement Eccléſiaſtique.

Dés le mois de Juillet de l'année paſſée, Edoüard VI. Roi d'Angleterre étoit décedé, laiſſant héritiére de la Couronne *Marie* ſa ſœur, fille de la Reine Catherine tante de l'Empereur, lequel informé que dans le premier Parlement Marie avoit été preſſée de vouloir choiſir un Mari au plûtôt, l'intérêt du Royaume le demandant ainſi, auſſi-bien que ſon âge de 46. ans, qui ne permettoit pas que ce mariage fût plus long-temps différé, il crut que celui de Marie avec Philippe ſon Fils ſeroit également avantageux à la Religion Catholique, & à ſa Maiſon; perſuadé d'ailleurs que cette Reine étant obligée de choiſir un Mari pour contenter ſon Parlement, ou pour ſatisfaire ſes propres inclinations, elle prêteroit, ſans doute, plûtôt l'oreille à un Traité de Mariage avec Philippe ſon Fils, qu'avec quelqu'autre Prince Etranger que ce fût. Il n'eut pas plûtôt fait ces réfléxions que ſans perdre de temps il emploïa les Partiſans, qu'il avoit en grand nombre à Londres, afin qu'ils diſpoſaſſent toutes les choſes néceſſaires pour ce deſſein.

Charles V. procure le mariage de Marie avec Philippe. 1554.

Cependant la Reine Marie, bien que trés débonnaire de ſon naturel, aïant, à l'inſtigation de ceux qui abhorroient les Proteſtans, qu'Edoüard avoit ſi bien établis, fait publier de trés-rigoureux Edits de banniſſement, & donné des ſentences trés-ſévéres de mort contre ceux qui ne vouloient pas ſe ſoûmettre à la Réligion Catholique; cette ſéverité obligea

Electeur de Saxe.

ce

ce grand nombre de malheureux qui avoient embraſſé la Reforme de l'Egliſe, ordonnée par Edoüard, d'avoir recours à l'Electeur Auguſte de Saxe, afin que compâtiſſant à leurs miſéres il lui plût, par un effet de ſa généreuſe charité, les recommander, pour leur faire obtenir quelque ſoulagement à leurs maux. Les expreſſions de cette nature, contenues dans quelques lettres Circulaires, le touchérent ſenſiblement & reveillérent fort ſon zéle; mais l'avis certain qu'il avoit reçû qu'on négotioit avec beaucoup d'empreſſement, & de chaleur, le mariage du Roi Philippe Fils de l'Empereur Charles V. avec la Reine Marie, l'anima encore davantage. Cet Electeur qui n'ignoroit pas les choſes préſentes, & qui prévoïoit ſouvent les futures, n'eût pas de peine à voir, que ce Mariage de Philippe avec Marie venant à ſe faire, il en arriveroit infailliblement de trés-grands maux à la Religion Proteſtante en Angleterre, & avec le temps des déſordres capables de la rüiner auſſi en Allemagne. Il ſe trouva donc obligé de répondre à la bonne opinion qu'on avoit de ſon zéle pour la Religion Proteſtante, vû ſur-tout qu'il s'en étoit déclaré, avec un ſi grand applaudiſſement, le premier Chef, & Protecteur. De ſorte que toutes les raiſons de bienſéance, & d'honneur l'engageoient à embraſſer cette occaſion de rendre les plus grands ſervices qu'il lui ſeroit poſſible aux Proteſtans opprimez d'Angleterre, & à tous ceux qui pourroient l'être dans la ſuite.

Il prit donc la réſolution d'envoïer un Ambaſſadeur à Londres, & il jetta pour cet effet

fet les yeux sur la Personne du Baron de *Bendestorf*, son Conseiller d'Etat, Personnage d'une grande expérience, & d'une admirable dextérité à ménager les affaires, aussi-bien que plein d'un zéle également prudent, & ardent pour la Religion Protestante. Cette Ambassade ne devoit paroître faite que pour féliciter la Reine Marie sur son avenement à la Couronne, mais son vrai but, suivant l'ordre donné à l'Ambassadeur, fut de tâcher de traverser avec son adresse ordinaire, le plus secrétement qu'il lui seroit possible, le mariage, que l'Empereur faisoit négotier, du Prince son Fils avec Marie; sans néanmoins témoigner trop de passion, ni faire connoître que ce fût à cause de la Religion. Le Baron ne manqua pas, aussitôt aprés son Entrée solemnelle d'agir auprés des grands Seigneurs de la Cour, conformément à ce que portoient ses instructions, représentant tantôt aux uns, tantôt aux autres, comme par forme de discours, qu'on estimoit impossible que la Nation Angloise, Nation si jalouse, si éclairée, si soigneuse de conserver sa liberté, & sa propre gloire, voulût, & pût se résoudre à penser au mariage de la Reine Marie avec un Prince tel qu'étoit le Roi Philippe, qui, selon toutes les apparences, alloit être bien-tôt un grand Monarque, parce qu'il n'en pouvoit naître d'autre fruit que l'assujétissement de la Nation Angloise à l'Espagnole.

Envoie des Ambassadeurs à Londres. 1554.

Bien que Bendestorf usât de toutes les précautions imaginables, & de toute l'adresse possible, pour faire en sorte que ses offices demeurassent trés secrets, avec tout cela il ne put

Ses offices découverts.

put empêcher qu'ils ne parvinſſent aux oreilles de l'Empereur, dont les Partiſans étoient en trop grand nombre, & animez d'une trop grande paſſion de le bien ſervir dans une ſi importante affaire, pour négliger de veiller ſoigneuſement ſur la conduite des autres, & d'épier leurs actions; d'autant plus que Charles V. ne révoquoit nullement en doute, ni par conſéquent ceux qui ménageoient ſes intérêts, que les Proteſtans ne travailleſſent ſourdement à empêcher ce mariage, qui ne pourroit que mettre le Luthéraniſme, & le Calviniſme dans un manifeſte danger d'être entierement détruits. Un Royaume comme celui d'Angleterre rendu Catholique, & à la diſpoſition d'un Monarque de la Maiſon d'Aûtriche ne pouvoit aſſûrément préſager rien de bon; ou plûtôt on n'en devoit attendre que de trés-grands maux; c'eſt pourquoi je ne m'étonne pas que les Proteſtans cherchaſſent les moïens de traverſer les négotiations d'un mariage de cette ſorte; comme je ne ſuis pas ſurpris que les Partiſans de la Maiſon d'Aûtriche euſſent l'oëil ſur les actions des Proteſtans, à la Cour d'Angleterre.

Charles V. ſe plaint à l'Electeur.

D'autres écrivent que l'Empereur naturellement jaloux, & ſoupçonneux quand il s'agiſſoit de ſes intérêts, & toûjours attentif à chercher les fineſſes & les ruſes propres à les faire réuſſir heureuſement, n'eut pas plûtôt appris la nomination, & le voïage de l'Ambaſſadeur de Saxe, qu'il écrivit en termes extrémement forts & preſſans à ſes Partiſans à Londres, de n'épargner ni ſoins, ni préſens, pour découvrir tout ce qui ſe diroit & ſe paſſeroit,

ſeroit, afin de pénétrer le but de cette Ambaſſade, ajoûtant que pour lui il croïoit que ſon unique fin étoit de mettre obſtacle par des offices ſecrets au mariage de ſon Fils avec la Reine. De là vinrent les ſoins extraordinaires avec leſquels on obſerva les actions de l'Ambaſſadeur. Enfin l'Empereur, ſoit qu'on lui eût effectivement donné avis que le deſſein du Duc de Saxe étoit de le traverſer, ou que ce fût ſimplement la jalouſie, & les ſoupçons qui le fiſſent parler, en fit de grandes plaintes à l'Electeur, diſant que ſon Miniſtre à Londres faiſoit des pratiques fort contraires à ſes intérêts. L'Electeur qui ne vouloit pas ſe broüiller avec Charles V. deſavoüa tout ce que ſon Ambaſſadeur avoit pû dire & faire contre les intérêts de Sa Majeſté Impériale, & le rappella auſſitôt, d'autant plus que la Reine avoit déclaré qu'elle inclinoit à ce mariage.

Il y a beaucoup d'Ecrivains qui veulent que l'Empereur ait lui-même traité ce mariage en écrivant directement à Marie, laquelle dés ſon premier avénement à la Couronne, même auſſitôt aprés la mort d'Edoüard ſon Frére, avoit écrit des lettres trés preſſantes à l'Empereur à Bruxelles, le priant de vouloir non-ſeulement ne la pas abandonner, mais auſſi la ſoûtenir, & la proteger, & que pour Elle elle avoit pris une ferme réſolution de dépendre entiérement des ſages & prudens conſeils de Sa Majeſté Impériale, ne lui etant pas poſſible de trouver un Prince plus expérimenté, & plus habile dans l'art de régner. Charles V. de ſon côté ne manquoit pas de cultiver

Charles V. & Marie entretiennent enſemble une ſecréte intelligence.

tiver cette bonne disposition de Marie à son égard, par des Lettres trés fréquentes écrites de sa propre main, en Langue Françoise, lesquelles il lui faisoit tenir secrétement; & la Reine qui parloit aussi trés-bien François, répondoit exactement aux Lettres de Charles V. & lui écrivoit souvent Elle-même pour rendre plus grande la confidence. Véritablement dans l'état où se trouvoit alors l'Angleterre, toute divisée & troublée au sujet des affaires de la Religion; une Reine qui n'avoit aucune expérience dans le Gouvernement, & qui, selon toutes les apparences, alloit avoir sur les bras de grandes affaires, tant au dedans qu'au dehors, avoit besoin, pour se maintenir, d'une prudence, & d'une puissance telles qu'elles se rencontroient en Charles V. à qui elle pouvoit tout confier, puis-qu'il étoit son Cousin Germain. Aussi entretinrent-ils l'amitié & la parenté, non-seulement par des Ambassades publiques, mais aussi par des lettres trés-particulieres.

Charles V. exhorte Marie au mariage.

On prétend que sans les continuelles sollicitations de Charles V. cette Reine n'auroit pas pensé au mariage, quelque pressée qu'Elle en fût par le Parlement: mais le bon Empereur qui l'avoit destinée pour Philippe son Fils, ne manqua pas, dés le moment que Marie lui eut écrit de sa propre main la nouvelle de la mort de son Frére, & de sa succession au Royaume, de lui faire une réponse énoncée en ces termes: *Reine ma Scœur, & Cousine, vous avez besoin d'un Mari qui soit puissant, ferme dans la Religion Catholique, & fort expérimenté dans les affaires.* Gomez écrit que

que l'Empereur aïant exhorté Marie à ſe marier, avec de certaines expreſſions qui ſembloient donner à entendre qu'il voulût lui déſigner ſa propre perſonne, cette Reine ſe le perſuada tout de bon; à quoi cet Auteur ajoûte : *Et effectivement il eût été beaucoup plus convenable à une Reine de 50. ans d'épouſer Charles, qui en avoit alors 53. que Philippe qui n'en avoit encore que 26.* Mais pour ce qui eſt de l'âge de cette Reine, cet Hiſtorien ſe trompe fort, & le fameux Monſieur de *Thou* tombe dans la même erreur; car dans l'endroit où il parle de ce mariage de Marie, il donne le même âge à cette Princeſſe, écrivant non en Chiffre, mais tout du long, *cinquante ans.* Je ne puis pas comprendre comment un Auteur contemporain, & ſi célébre, a pû commettre une erreur ſi groſſiére; étant certain que la Reine Catherine, Mere de Marie, ſe maria au Prince de Galles ſon Couſin, depuis Henri VIII. en 1509. le jour de St. Jean Baptiſte, & que Marie née de ce mariage, ne vint au monde que ſix ans aprés, ſavoir le 8. Février 1515. de ſorte qu'il ne faut pas être grand Arithméticien pour conclure de là qu'elle ne pouvoit pas avoir 50. ans en 1553. Mais c'eſt un malheur qui n'eſt pas nouveau ni rare à ceux qui écrivent l'Hiſtoire, de tomber, par inadvertance, en de lourdes fautes.

Ceux qui ſoûtiennent que l'Empereur avoit reçû une promeſſe ſecréte de la Reine Marie de ſe marier avec Philippe ſon Petit-neveu, en alléguent cette raiſon; que l'Empereur avoit déja donné ordre de conclure le double maria- Raiſon digne de remarque.

mariage (qu'on négotioit depuis plus d'un an) du Prince Philippe ſon Fils, avec Donna Eleonor, Fille du Roi de Portugal, ſa Couſine germaine; & de Donna Jeanne ſa ſœur fille de Charles avec le Prince Don Jean III. Roi de Portugal; & lors qu'on étoit ſur le point de conclure ces mariages, Edouard VI. étant venu à mourir, & Marie lui aïant ſuccédé au Royaume, l'Empereur écrivit par un Exprés qu'on achevât le mariage de Donna Jeanne ſa Fille, avec Don Jean (comme effectivement les nôces en furent tôt aprés celébrées) mais non pas celui de Don Philippe, qu'il deſtinoit à un autre mariage; ce qu'il n'auroit pas fait, s'il n'eût eû une ſecréte parole de Marie.

Maximes de Charles V.

Il n'eſt pas difficile de penétrer la penſée de Charles V. en faiſant ce mariage de Philippe avec Marie. Premierement il eſt clair que ce ne pouvoit pas être le deſir de multiplier ſa Famille; ſi cela eût été il l'auroit marié avec Eleonor de Portugal, Princeſſe de 19. ans, & parfaitement belle, & non pas avec Marie déja âgée de 40. ans (quoi-que quelques Auteurs ne lui en donnent que 34.) nullement belle, peu agréable, qui n'avoit jamais témoigné aucun penchant à l'amour, ni la moindre inclination pour le mariage, & qui ſembloit au contraire née avec une humeur toute contraire. D'ailleurs Charles V. ſe voïant en la perſonne de Philippe un Fils jeune, & vigoureux, & conſidérant que Ferdinand ſon Frére en avoit trois, & Maximilien, aîné de celui-ci, déja autant, ſavoir, Ferdinand, Rodolphe, & Erneſt, Fils de Ma-

Marie ſa Fille, qui fut Mere de 16. enfans, il n'avoit aucun ſujet d'appréhender que la Maiſon d'Aûtriche manquât d'Héritiers. Quels furent donc les deſſeins de Charles V. dans ce mariage de Philippe avec Marie? Le premier fût, ſans doute, de pouvoir unir enſemble en une ligue offenſive & défenſive, l'Empire avec l'Eſpagne, & l'Angleterre, pour pouvoir, ſinon détruire entiérement, au moins rogner les aîles à la France, qui par la bonne fortune de Henri II. s'étoit élevée à une puiſſance trés formidable, & qui lui avoit fait beaucoup de mal.

Deſſein pour la Religion.

Le ſecond deſſein fut celui de la Religion. On ne révoque pas en doute que Charles V. n'ait été plus zélé pour la Religion Catholique, qu'aucun autre Empereur de ſa Maiſon, quoi-que les maximes d'Etat, le bien de l'Empire, & les intérêts de ſa Maiſon l'aïant obligé à ménager les Proteſtans; mais dans le fond de ſon cœur il eut toûjours la penſée de les détruire dés qu'il en trouveroit l'occaſion favorable; & il s'en eſt lui-même ſouvent déclaré avec ſes plus familiers Amis, dans les termes ſuivans: *Qu'il eſpéroit que la Providence Divine lui fourniroit un jour les moïens néceſſaires, pour exterminer, & extirper, avant que de mourir, toutes les Heréſies qui troubloient l'Europe.* Il ſe perſuada que le mariage de Philippe avec Marie lui procureroit infailliblement ces moïens, qu'il déſiroit avec tant d'ardeur, pour venir à bout de ſes deſſeins; parce que Philippe ſe montrant, par un effet tant de ſon inclination naturelle, que des inſtructions qu'on lui avoit données, un trés-zélé défen-

défenſeur de la Religion Catholique, & l'ennemi juré des Luthériens, & des Calviniſtes, juſques à en abhorrer le nom; & la Reine Marie, de ſon côté, faiſant le ſigne de la Croix toutes les fois qu'elle entendoit nommer un Lutherien, juſtement comme les Catholiques ont coûtume de faire quand on parle du Diable, il n'y avoit pas lieu de douter que ces deux Epoux joignant de ſi grandes forces, & tant de haine enſemble, il ne leur fût trés aiſé d'exécuter leurs mauvais deſſeins contre les Proteſtans. Voilà le but de Charles V. dans ce mariage. Pour moi, je ne ſuis pas du ſentiment de certains Ecrivains Proteſtans qui ſe ſont imaginez, que ſans les ſollicitations & les inſtances continuelles de l'Empereur, la Reine Marie timide, & ambitieuſe, voïant la difficulté qu'il y avoit à ſe conſerver la Couronne, en demeurant Catholique, ſe ſeroit réſolüe d'embraſſer, & de conſerver la Religion établie par ſon Frere. C'eſt ce que je ne ſaurois croire.

Concurrens au mariage.

Trois Partis aſpiroient à un ſi grand mariage, & étoient ſur les rangs; ſavoir, Philippe, qui étoit étranger, le Cardinal Renaud *Polus*, & le Comte, ou Prince de *Courteney* comme d'autres écrivent, tous deux Anglois, & du ſang Roïal; ſi l'un de ceux-ci eût eû le bonheur d'y parvenir, l'un & l'autre conſervant un amour extraordinaire pour la Patrie, ils auroient conſervé inviolable la liberté & l'immunité des Loix. Le Cardinal Polus étoit conſidérable par ſa parenté avec Marie, étant Fils de *George Duc de Clarence*, frere d'Edoüard IV. & par conſéquent Couſin, à un degré

degré assez proche de la Reine ; outre cela on avoit égard à l'intégrité de sa vie, à la sainteté de ses mœurs, à sa grande affabilité, à son adroite conduite, à sa rare prudence, & à son expérience consommée. Courtenay décendoit aussi du sang Roïal, tirant son origine de la sœur de la Mere de Henri VIII. & étant par conséquent proche parent de Marie.

Polus étoit celui qui donnoit le plus d'appréhension à Charles V. c'est pourquoi il avoit résolu dans son esprit de l'empêcher de passer de Rome, où il étoit, en Angleterre; ce qu'il fit en effet, comme nous le verrons bientôt. Mais il ne laissoit pas de prendre aussi beaucoup d'ombrage de Courtenay, jeune homme de 32. ans, beau comme un Ange, & fort aimé de la Reine, pour ses belles maniéres d'agir, & pour son esprit agréable, & qui n'avoit rien de forcé, ni d'affecté. Morceau justement tout propre à mettre en appetit une Reine déja sur le retour de l'âge, & qui commençoit à perdre le goût pour ces sortes de mets, ou bien qui étoit trés bon pour le lui faire venir si elle l'avoit perdu; & Charles V. étoit d'autant plus inquiet qu'il apprenoit que ce Seigneur étoit assez disposé à faire la Cour à la Reine. Il falloit donc de nécessité abbattre cet arbre qui lui donnoit tant d'ombrage, & il le fit par le moïen du Pere *Reresby* Dominicain, qui étoit Confesseur de la Reine, & qui lui avoit été donné & recommandé par Charles V. Ce Pere, en consequence des instructions reçues de Bruxelles, souffloit sans cesse à la Reine, que Dieu

Jalousies de Charles V.

Dieu l'aïant reſervée pour être un inſtrument auſſi glorieux, & auſſi utile à l'Egliſe, que de rétablir la Religion Catholique en Angleterre, Elle devoit, pour y réüſſir heureuſement, éloigner toutes les occaſions qui pourroient y mettre obſtacle. Qu'Elle devoit ſur tout conſidérer que Courteney s'étoit toûjours montré, & ſe montroit encore trés paſſionné & ardent Protecteur de l'héréſie. Ces remontrances firent d'autant plus d'impreſſion ſur l'eſprit de Marie, qu'Elle s'étoit apperçue que ſes Miniſtres les plus plus ſoupçonnez d'avoir peu de penchant pour la Religion Catholique, étoient juſtement ceux qui la preſſoient le plus de ſe marier avec ce jeune Seigneur, En un mot, Reresby de bouche, & Charles V. par lettres, détournerent entiérement l'eſprit de la Reine de la penſée d'épouſer Courteney.

Le Cardinal Polus. 1554.

Il ne reſtoit donc plus que le Cardinal Polus, auquel la Reine, ne penſant du tout point au mariage, à ce qu'on croit, avoit, avant que d'être couronnée, envoïé un courier à Rome, avec des Lettres au Pape Jule III. pour le prier de vouloir le lui envoïer en qualité de Legat Apoſtolique, pour travailler avec Elle à la bonne & ſainte œuvre du rétabliſſement de la Religion Catholique dans ce Royaume; & en même temps elle écrivit auſſi au Cardinal de vouloir ſe mettre au plûtôt en chemin ne pouvant avoir auprés de ſa Perſonne un Miniſtre plus digne, plus capable, & plus zélé, d'autant plus qu'il étoit ſon bon parent; étant perſuadée que Dieu l'avoit garenti de la fureur du Roi ſon Pere, pour ſervir d'inſtrument à cet Ouvrage.

Ouvrage. Et véritablement Henri VIII. avoit cruellement perſécuté Polus, juſqu'à en vouloir à ſa vie, parce qu'il s'oppoſoit aux deſirs deréglez & injuſtes de ce Prince. Le Pape ne trouva pas à propos, ni Polus lui-même, d'envoïer ſi tôt à Londres un Légat de cette conſidération, voulant voir premierement quel tour prendroient les affaires de la Reine: mais néanmoins il fit partir inceſſamment par la poſte Jean *François Commendon*, Maître de Chambre (qui fut enſuite Cardinal) qui arriva bientôt à Londres, où il ne ſéjourna que huit jours, la Reine l'aïant prié de vouloir s'en retourner par la poſte, comme il étoit venu, & de preſſer la venuë de Polus.

Charles V tâche de découvrir ſes ſentimens.

Cependant l'Empereur qui avoit fort la puce à l'oreille, & ne pouvoit dormir ſur un intérêt de cette conſéquence, avoit mis en campagne bien des gens, qui ſemblaſſent n'avoir aucune relation avec la Maiſon d'Autriche, pour découvrir quels ſentimens pourroit avoir Polus ſur le mariage du Prince Philippe ſon Fils avec la Reine Marie, & il découvrit juſtement qu'il en avoit de fort oppoſez. Un de ces Eſpions qui ſervoient Charles V. dans cette affaire, aïant un jour demandé au Cardinal ce qu'il penſoit de ce mariage, Son Eminence avoit répondu à cette demande: *Que pour lui il ne pouvoit pas dire, ſi ce mariage ſeroit avantageux, ou préjudiciable à l'Angleterre.* Il avoit répondu à un autre qui lui avoit fait la même queſtion: *Ce mariage ſemble, ſelon toutes les apparences, auſſi onéreux à l'Empereur, qui va par*

là s'engager en de nouvelles intrigues, & en de grands embarras, comme s'il n'en avoit pas déja assez, que contraire aux véritables interêts de la Reine, qui s'expose visiblement par ce moien, à aliéner les esprits de ses Sujets, de la plûpart desquels il est blâmé. De plus Charles V. avoit été informé qu'un Neveu de Polus disoit par tout avec une liberté, ou plûtôt indiscrétion, de jeune homme; *Qu'aucun bon Anglois ne pourroit jamais approuver que la Reine voulût se résoudre, & penser même seulement, à s'assujettir Elle-même, & la Patrie à un Roi étranger, & si puissant.* Charles V. trouva aussi fort mauvais qu'un autre Neveu du même Cardinal, fût passé de Londres en France, en disant tout ouvertement, *J'aime mieux abandonner ma Patrie, ma Maison, & la Cour, que d'être le témoin des negotiations du mariage de Philippe avec la Reine.*

Polus retenu en chemin. 1554.

Ces sortes de rapports obligérent l'Empereur à prendre ses mesures, & voici comment. Aussitôt aprés le retour de Commendon à Rome, le Pape déclara Polus son Légat *à Latere* en Angleterre, avec ordre de prendre sa route par l'Allemagne pour deux raisons; l'une pour éviter de donner à l'Empereur quelque ombre de jalousie, qu'il n'auroit pas manqué de prendre s'il l'avoit vû passer par la France, Païs qui lui étoit si fort ennemi; l'autre, pour recommander à ce même Prince l'interêt de la Religion Catholique en Angleterre; & le Cardinal Polus prétendoit y en ajoûter une troisiéme, qui étoit de représenter à Charles V. avec toute son éloquence, combien il lui seroit utile & avantageux

avantageux de ne point penſer au mariage de ſon Fils Philippe avec Marie, & à quels périls le Royaume ſe trouveroit expoſé par un tel mariage, qui ne pouvoit être agréable ni aux Catholiques, ni aux Proteſtans. Mais l'Empereur fit avorter ce deſſein ; car ſçachant que Polus devoit paſſer par Auſbourg, il envoïa ordre à Don Mendozza, qui commandoit dans cette Ville un corps de Cavalerie Eſpagnole, de faire ſavoir de ſa part au Legat Polus, *Qu'aïant mûrement examiné l'état où ſe trouvoit l'Angleterre, & étant trop proche parent de la Reine, pour ne pas s'intéreſſer dans ce qui la regardoit, & ne pas procurer ſon avantage, il ne trouvoit pas à propos qu'il continuât ſi tôt ſon voïage à Londres.* Mais ce qu'il y a d'important, eſt qu'il le fit garder à vûe, afin qu'il ne pût retourner ſur ſes pas, & prendre le chemin de France. En un mot, il le fit retenir à Ausbourg juſqu'à l'entiére concluſion du Mariage, c'eſt-à-dire juſqu'à ce que les promeſſes en euſſent été paſſées. De ſorte qu'il falut enſuite changer ſes Lettres, & l'envoïer Légat au Roi Philippe, & à la Reine Marie.

Ambaſſadeurs de Charles V.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient, la Reine preſſée & ſollicitée ſans relâche par l'Empereur, voïant bien qu'il falloit ſe réſoudre au mariage; & conſidérant d'ailleurs que ſi elle épouſoit un Anglois, elle épouſeroit un Maître, au lieu qu'en épouſant Philippe elle demeureroit Reine, elle ſe déclara en plein Parlement en faveur de celui-ci. Elle y fut outre cela portée par deux raiſons; la premiére, que le Roïaume d'Angleterre aïant

une pente naturelle aux nouveautez, & aux remuemens, & ſe trouvant alors troublé, & diviſé pour la Religion, il étoit néceſſaire qu'elle eût pour Mari un Roi trés-puiſſant, qui eût de lui-même d'aſſez grandes forces, pour appaiſer les troubles du dedans, & l'aſſûrer contre les attentats du dehors, tel préciſément qu'étoit Philippe. La ſeconde raiſon fut celle-ci, que le Roi de France s'étant tout nouvellement emparé du Royaume d'Ecoſſe, il lui ſeroit facile de fomenter des deux côtez les diviſions en Angleterre, pour pêcher en eau trouble, & concevoir même, peut-être, la penſée de ſe rendre Maître abſolu; de ſorte qu'il étoit à propos de s'unir avec un Monarque, qui fût capable de lui faire paſſer, même par le ſeul bruit de ſa puiſſance, une telle envie; en cas qu'elle vînt à le prendre.

Ambaſſadeurs de Charles V.

La Reine aïant donc déclaré ſa volonté dans le Parlement, qui y conſentit aprés quelque oppoſition, cette Princeſſe pour témoigner ſon reſpect pour l'Empereur qui avoit tout fait, & qui devoit être ſon Beaupere, dépêcha auſſitôt vers lui à Bruxelles par la voye de Calais, le Comte d'*Arondel*, pour ébaucher le Traité, ou Contrat de mariage, qui fut fait, aprés quoi Arondel s'en étant retourné inceſſamment, l'Empereur nomma en même temps ſes Ambaſſadeurs, tant pour achever de conclure le Traité, que pour viſiter la Reine. Il choiſit pour cela *Lamoral Comte d'Egmond*, Chef de l'Ambaſſade, Charles Comte de *Lalaing*, ou d'*Alain*, comme d'autres écrivent ce mot, & *Jean de Montmorenci*,

renci, Seigneur de Courrieres, qui devoient soûtenir par tout avec l'éclat & tout le faste possible la gloire de cette Ambassade, la plus solemnelle que Charles V. eût jamais envoïée dans tout le cours de son Empire; On les fit accompagner des Conseillers *Philippe Nigri*, & *Simon Renard*, pour négotier les affaires. A leur arrivée à Londres ils furent reçus comme le méritoit une si glorieuse Ambassade, aprés quoi la Reine leur donna, pour conclure les conditions, Etienne Gardiner, Evêque de Winceſter, Chancelier du Royaume, Henri Comte d'Arondel, Milord Paget, Chevalier de la Jarretiére, & deux autres, qui conclurent en deux séances le Contrat avec les Articles suivans.

ARTICLES

Du Contrat de Mariage entre Philippe d'Espagne, & Marie d'Angleterre.

I. QU'entre le Séréniſſime Philippe Prince d'Espagne, & la Séreniſſime Marie Reine d'Angleterre, reſtera contracté un pur, & légitime mariage par la promeſſe préſente, lequel ſe devra conſommer au plûtôt.

II. Qu'en vertu de ce mariage contracté, & conſommé, le Prince commencera à

joüir de tous les tîtres, honneurs, & prérogatives Roïales de tous les Roïaumes, & Etats de la ditte Reine, & que durant ce mariage ils gouverneront conjointement; les loix néanmoins des Roïaumes & des Etats demeurant inviolables, & dans toute leur force & vigueur.

III. Que le Prince ſeroit obligé de laiſſer à la Reine l'entiere liberté, & le pouvoir abſolu de conférer tous les bénéfices, & offices deſdits Royaumes, & Etats, aux ſeuls Anglois de Nation.

IV. Qu'en vertu de ce Mariage, la Reine de ſon côté eſt entendue aſſociée au Prince au Gouvernement de tous ſes Etats, & Roïaumes, tant de ceux dont il joüit préſentement, que de ceux dont il pourra joüir à l'avenir, dans quelque païs que ce ſoit; & cela s'entend autant de temps que leur mariage durera.

V. Qu'en cas que la Reine ſurvive au Prince, il lui ſera aſſigné pour ſon doüaire 60. mille Livres ſterlings tous les ans, ſa vie durant, ſur tous les biens patrimoniaux du dit Prince.

VI. Que cette aſſignation ſe fera de 40. mille Livres Sterlings ſur les Roïaumes d'Eſpagne & d'Arragon, & 20. mille

ſur

ſur les autres Etats de Flandre, de Brabant, & de Hollande, telle qu'elle fut faite autrefois à Madame Marguerite d'Angleterre qui demeura veuve de Charles Duc de Bourgogne.

VII. Que pour ce qui concerne l'Herédité maternelle, les Fils qui naîtront de ce mariage, ſuccederont ſelon les Loix, Statuts, & coûtumes d'Angleterre, & autres Roïaumes, & Etats qui en dépendent.

VIII. Que quant aux biens que le Prince laiſſeroit, Don Carlos, Infant d'Eſpagne, en ſeroit, comme ſon Aîné, le Succeſſeur & Héritier legitime, & aprés lui ſes enfans & Décendans de l'un, & de l'autre ſéxe; ce qui devoit s'entendre tant des biens que le Prince poſſéde à préſent, que de toutes les autres héréditez, qu'il pourroit réceüillir aprés la mort de la Reine Jeane ſon Ayeule, & de l'invincible Empereur ſon Pére, ou autres.

IX. Qu'en cas que le dit Don Carlos, ou ſes Décendans vinſſent à manquer, le premier qui naîtra de ce mariage, ſera ſubrogé en la place, ſelon la nature de la ſucceſſion, & ſuivant les loix & coûtumes des Royaumes, & Etats.

X. Que le dit Premier né ſuccédera [illegible]eillement

lement à tous les Roïaumes, & Etats Patrimoniaux, qui appartiennent à l'Empereur Charles, tant en Bourgogne, que dans la Baſſe-Allemagne, & autres dépendances.

XI. Que ſi aprés l'Infant Charles il reſte des Enfans de ce mariage, Fils, ou Filles, en tel cas Don Carlos, & ſes Décendans ſeront exclus deſdittes Terres, & Etats de la Baſſe-Allemagne, & Bourgogne, qui appartiendront à celui qui naîtra le premier du préſent mariage, en aſſignant aux autres Fils une portion convenable, & aux Filles une dote honnête dans les Roïaumes d'Angleterre, ou dans les Etats de la Baſſe-Allemagne.

XII. Que le dit Aîné ſorti de ce mariage, & ſes Décendans ne pourront prétendre aucune choſe dans les Royaumes d'Eſpagne, & autres Etats du dit Infant Don Carlos, à la reſerve toutefois des choſes que l'Ayeule de ſon Pére pourroit leur laiſſer par Teſtament.

XIII. Que s'il arrivoit qu'il ne vînt de ce mariage aucun héritier mâle, mais ſeulement des filles, en ce cas l'Aînée ſuccéderoit par toute ſorte de raiſons aux Etats de la Baſſe-Allemagne, pourvû qu'elle prît un mari ou d'Angleterre,

ou

ou de la Basse-Allemagne, & cela avec l'agrément, & le conseil du susdit Infant Don Carlos.

XIV. Que si mépriſant l'agrément & le conſeil de Don Carlos ſon frére, il lui arrive de ſe marier à quelqu'autre perſonne, elle demeurera privée de la ſucceſſion de tous les Etats de la Basse-Allemagne, & de Bourgogne, qui appartiendront légitimement à l'Infant Don Carlos, & à ſes Héritiers; à la charge néanmoins de lui donner autant qu'aux autres Filles ſorties de ce mariage, c'eſt-à-dire de leur faire à toutes des dotes convenables, conformément aux Us & Coûtumes deſdits Roïaumes, & Etats; & cela s'entend en cas qu'il n'y ait pas de Fils légitimes.

XV. Que s'il arrivoit que le dit Don Carlos vînt à manquer, & tous ſes Décendans, ou qu'il ne vînt de ce mariage aucun Fils, mais ſeulement des Filles, en ce cas l'Aînée ſuccédera non-ſeulement aux Etats des Païs-Bas, & de la Bourgogne, mais auſſi aux Roïaumes d'Eſpagne, d'Angleterre, & autres Etats, ſuivant les Loix, & les Statuts établis auparavant.

XVI. Qu'entre le trés-Invincible Empereur, & le Séréniſſime Prince ſon Fils,

& ſes Décendans, auſſi-bien que leurs Roïaumes, Etats, & Seigneuries, & les Roïaumes, Etats, & Seigneuries de la Reine, il y aura à l'avenir une ferme paix, concorde, union, & vraïe fraternité, avec une Alliance perpétuelle, & Ligue offenſive, & défenſive dans les beſoins, pour ſe donner reciproquement tout le ſecours néceſſaire en toute occaſion.

On envoïe d'autres Articles. 1554.

CEs Articles furent de cette maniére écrits, & ſouſcrits par les Ambaſſadeurs, & Députez, en Langue Latine, Angloiſe, Flamande, & Eſpagnole; ce qui ſe faiſoit à meſure que chaque Article étoit digéré, & arrêté, y aïant des Secretaires deſtinez pour cela. La Reine, à laquelle ils furent préſentez, les approuva; mais étant bien aiſe de donner une marque d'affection, & d'eſtime pour ſon Parlement, qui s'étoit aſſemblé à Londres pour cette grande affaire, elle ne voulut point ſigner ces Articles, qu'ils n'euſſent auparavant été examinez, & approuvez par ledit Parlement, auquel ils furent préſentez au nom, & de la part de la Reine, par le Chancelier Gardiner. Aprés que la lecture en eut été faite, il n'y eut perſonne qui ne les approuvât, màis néanmoins chacun remontra qu'il y manquoit pluſieurs choſes, qui demandoient d'être plus clairement expliquées, ſur tout celles qui regardoient la Perſonne du Prince. Ainſi, les Membres du Parlement aïant

MARIE REINE D'ANGLETERRE
Epouse du Roi Philippe II.

aïant fait un projet de ce qu'ils jugeoient à propos qui y fût ajoûté, & l'aïant presenté, à la Reine, les Ambassadeurs, & Députez s'assemblérent de nouveau, & sans toucher en aucune maniére aux autres Articles, ils convinrent de ceux qui suivent.

ARTICLES

Ajoûtez à l'instance du Parlement.

I. QUe le Prince ne pourra admettre à l'administration de quelque benéfice, ou Office que ce puisse être, soit Militaire, ou Civil, du Royaume d'Angleterre, & Etats qui en dépendent, aucun Etranger, mais seulement les Personnes nées sous la domination de la Reine, ou qui auront été naturalisées, par Elle, ou par son Parlement.

II. Que ledit Séréniſſime Prince sera obligé de prendre, & de choisir, dans toutes les Charges de sa Maison un nombre convenable de Nobles, & Vassaux du Roïaume d'Angleterre, de les bien traiter, & proteger, ne souffrant pas qu'ils soient opprimez par les Etrangers qui sont dans sadite Maison.

III. Que ſi leſdits Etrangers viennent à manquer à leur devoir, & à en paſſer les bornes, ils ſeront châtiez, & chaſſez de ſa Maiſon, & du Royaume, comme les Officiers de la Nation ſeront auſſi châtiez, s'il leur arrive de ne pas s'acquitter comme il faut de leur devoir.

IV. Qu'il ne ſera pas permis au Prince d'emmener la Reine hors du Royaume, à moins qu'elle ne l'en prie, lors qu'Elle le jugera à propos.

V. Qu'il ne lui ſera pas permis non plus d'emmener hors du Royaume les Enfans, ſoit Fils, ou Filles, qui pourront naître de ce mariage, mais qu'il ſe contentera qu'ils ſoïent élevez, & nourris dans le Royaume même; & qu'en cas qu'il ſoit neceſſaire de tranſporter quelqu'un deſdits Enfans hors de l'Etat, cela ne pourra ſe faire qu'avec l'avis, & le conſentement du Parlement.

VI. Qu'en cas que la Reine vînt à mourir ſans laiſſer aucun Héritier, le Prince ne pourra plus prétendre aucune ſorte de droit ſur l'Angleterre, & Etats qui en dépendent, mais qu'il ſera obligé d'en laiſſer la ſucceſſion à celui à qui elle appartient légitimement ſelon les ordres, & les loix du Royaume.

VII. Qu'il

VII. Qu'il ne ſera pas permis au Prince de faire aucune innovation dans les Etats publics, ni particuliers, non plus que dans les ordres & les loix du Royaume & des Domaines qui en dépendent, mais qu'il confirmera, & conſervera à chaque Etat ſes loix, & ſes droits.

VIII. Que ledit Prince ne pourra pas emporter, ou faire tranſporter hors du Royaume d'Angleterre les Pierreries, & autres choſes précieuſes appartenant au Tréſor dudit Royaume, ni aucune choſe qui lui appartienne, ſi ce n'eſt avec le conſentement, & l'approbation du Parlement; ne permettant pas non plus qu'elles ſoient dérobées, ou diverties par ſes Domeſtiques, ou par d'autres Etrangers qui ſeroient dans le Royaume.

IX. Que ledit Prince ſeroit obligé de prendre ſoin que tous les lieux, & particuliérement les Fortereſſes, fuſſent bien gardées, pour l'avantage & l'utilité du Royaume, & cela par les Anglois mêmes.

X. Que le Prince ne pourroit tranſporter hors du Royaume, ni armes, ni Vaiſſeaux, ni munitions, ni aucune autre choſe des Arſenaux de Mer, & de Terre,

re, ſinon en cas que le Parlement le trouvât bon, & l'approuvât; mais qu'il mettroit ordre que tout fût ſoigneuſement gardé, & augmenté ſelon les occaſions.

XI. Qu'en vertu de ce mariage le Prince ne pourroit pas prétendre d'intéreſſer le Royaume d'Angleterre, ni directement, ni indirectement dans la Guerre qui régne préſentement entre l'Empereur ſon Pere, & le Roi de France; mais que pour ce qui regarde les autres Royaumes, & Etats Patrimoniaux, ledit Prince demeure libre, & en plein pouvoir de ſecourir, & aſſiſter ledit Empereur ſon Pere, pour la défenſe de ſes Etats, & pour tirer réparation des injures qu'il a reçuës.

XII. Que le Prince fera tout ſon poſſible pour procurer la conſervation de la paix, telle qu'elle ſe trouve entre les Royaumes d'Angleterre, & de France, & la faire ponctuellement obſerver, évitant toutes les occaſions qui pourroient la troubler, & la rompre; & que pour cet effet le dernier Traité de bonne amitié, & union, fait entre ces deux Roïaumes, & Nations, ſera obſervé.

XIII. Que la Reine devant épouſer le Prince Philippe en qualité de Roi de Naples;

&

& l'Empereur aïant donné parole, comme ſes Ambaſſadeurs la donnent encore ici de ſa part, de renoncer dés ce jour-ci à cette Couronne, le Prince ſera tenu d'envoïer un Ambaſſadeur, pour en prendre ſolemnellement poſſeſſion en ſon nom, avant la conſommation du mariage; & que les Lettres authentiques tant de la renonciation, que de la priſe de poſſeſſion, ſeront préſentées au Parlement.

XIV. Que le Prince ſera obligé, auſſi avant la conſommation du mariage, de jurer ſolemnellement, & publiquement, à la face de l'Egliſe, l'exacte obſervation de tous les ſuſdits Articles. Le dernier de Janvier 1554.

CE dernier Article concernant le Royaume de Naples fut d'abord exécuté, l'Empereur aïant fait auſſitôt, en faveur de Philippe ſon Fils, une ſolemnelle ceſſion des Royaumes de Naples, & de Sicile, & de la Ville de Bruxelles, avec toutes les formalitez les plus autentiques, qu'il jura dans la Catédrale de Bruxelles. Aprés quoi on les envoïa au Pape Jules III. qui ne fit pas de difficulté d'y donner ſon approbation, que Charles V. envoïa à la Reine, avec l'Acte de Donation, & de Renonciation. Mais à l'égard de la poſſeſſion, elle ne fut priſe qu'au commencement de Novembre de la même année 1554.

Philippe Roi de Naples. 1554.

1554. Philippe néanmoins avoit dés le commencement de Juin créé ſon Ambaſſadeur, Plénipotentiaire, & Procureur, Don *Ferrand François d'Avalos*, Marquis de Peſcara, avec ordre de ſe tranſporter à Naples avec un ſuperbe cortége, pour prendre en ſon nom cette poſſeſſion; mais ce Marquis emploïa juſqu'à trois mois à faire les préparatifs de ce voïage, ou en chemin, & demeura plus d'un mois à Naples, avant que toutes choſes fuſſent prêtes pour cette cérémonie, dans laquelle le Cardinal Don François *Paceco* Viceroi n'épargna ni feſtins, ni feux d'artifice, ni aucune autre choſe, pour rendre cette priſe de poſſeſſion ſolemnelle & éclatante, ſa magnificence répondant à celle du Marquis; & la publication n'en eut pas plûtôt été faite, que le Cardinal publia auſſi ſa nouvelle Patente de Viceroi du nouveau Roi.

Eſpagnols mécontens.

Quant aux Articles de mariage, ils n'eurent pas plûtôt été rendus publics en Eſpagne, qu'ils cauſérent un grand murmure parmi tout le peuple; cette fiére Nation trouvant (& elle n'avoit pas tout le tort) que ce Traité lui étoit extrémement injurieux; de ſorte qu'on n'entendoit de tous côtez que plaintes, énoncées en ces termes: *Comment, Philippe qui, ſelon toutes les apparences, ſera bientôt nôtre Roi, & qui eſt dés à préſent nôtre Prince qui nous domine, s'en va en Angleterre pour y être dominé? Nous voilà donc obligez d'obéir à un Prince commandé par les Anglois?* Il eſt conſtant que ce mariage, avec de tels articles, fut peu agréable aux Eſpagnols; & à Rome, où Paſquin n'épargne perſonne, on vit

vit paroître des Paſquinades trés-piquantes, & entr'autres une Lettre avec le deſſus qui ſuit, *A Philippe Roi d'Eſpagne, fait Eſclave en Angleterre.* Ce qui redoubloit le chagrin & la mortification des Eſpagnols, étoit qu'ils avoient appris que les Anglois eux-mêmes s'en moquoient, & diſoient hautement, *Pour mortifier l'orgueil Eſpagnol, il falloit qu'il ſe fît un Contrat de mariage avec des Articles de cette nature.*

Raiſons de Charles V. 1554.

L'Empereur néanmoins regardoit les choſes d'un œil bien différent; eſtimant prudence & ſageſſe d'agir dans la Politique, comme l'on a coutume de faire dans la Médecine, qui ordonne dans les néceſſitez abſoluës de retrancher un membre pour en guérir un autre, ou, pour mieux dire, pour aſſûrer la vie de tout le corps, elle ne fait pas difficulté de couper & d'extirper une de ſes parties. Charles V. ſe voïoit infirme, & preſque incapable de manier l'épée, & moins encore de gouverner, & de commander avec autant de jugement, & de fermeté qu'il étoit néceſſaire, & qu'il avoit fait juſqu'alors. Il n'ignoroit pas que ſon Fils n'étoit pas un grand Guerrier. Réduit bientôt à la néceſſité de faire en ſa faveur l'abdication de tous ſes Roïaumes, & Etats Patrimoniaux, il ne pouvoit, ſans chagrin, voir qu'il le laiſſoit ſans apuis engagé dans une guerre trés-fâcheuſe. Il conſidéroit que la France, à laquelle Philippe n'avoit ſeulement jamais penſé, étoit un Roïaume habité de Peuples belliqueux, & dont les forces étoient ſi grandes, qu'il étoit aſſez puiſſant pour lui faire tête, & remporter

ter même de grandes victoires sur lui, qui avoit en son pouvoir tant de Roïaumes & d'Etats, & outre cela l'Empire. Il s'affligeoit de voir devant ses yeux un Roi, tel qu'étoit Henri II. Prince victorieux, aïant sur pié de grandes forces, & toûjours secondé de la fortune; & en même temps tournant les yeux du côté d'Allemagne, il n'y appercevoit que des sujets de craindre les derniers malheurs, tant pour lui-même, que pour le Roi Ferdinand son Frere, qui étoit menacé au dehors en Hongrie par le Turc, & embarrassé au dedans par les troubles de Religion.

Continuation. Mais rien ne lui causoit tant d'inquiétude & d'appréhension, que l'avis certain qu'il avoit reçu qu'il se négotioit à Londres une Alliance, & Ligue contre lui, entre le Roi Henri II. & le Roi Edouard; sur quoi il faisoit ces réfléxions, que si le Roi Henri seul lui faisoit la guerre avec tant de bonheur, & des progrez si considérables, il ne pouvoit s'attendre qu'à des maux, & à des pertes extrémes si l'Angleterre se joignoit à lui. Effectivement, Marie succéda au Trône, par la mort d'Edouard, dans le temps justement que cette confédération étoit sur le point de se conclure, de sorte que ce ne fut pas sans raison (comme l'écrit Fontana) qu'il dit à Granvelle, son premier Ministre, lors qu'il vit le mariage conclu: *Qu'il n'avoit jamais éprouvé la fortune si favorable, que dans cette occasion.* Si bien qu'il ne faut pas s'étonner s'il fit paroître tant d'empressement, & de chaleur pour venir à bout de ce mariage, parce que par

par là il coupoit un bras à ſon ennemi, & l'acquéroit en même temps pour lui-même. A la vérité, il étoit expreſſément déclaré dans le Contrat, que l'Angleterre vouloit entretenir la paix avec la France, mais on regardoit toûjours comme un grand avantage de ne l'avoir pas pour ennemie, & d'être en état de l'obliger, avec le temps, à faire ce qu'on exigeroit d'elle. Mais pendant que le Roi Philippe fait le voïage d'Eſpagne en Angleterre, voïons quelqu'autre événement.

La grande affection que le Peuple portoit à *Don Ferrand Sanſeverin*, Prince de Salerne, & le grand mérite de ce Seigneur, qui étoit véritablement le premier & le plus riche Grand du Roïaume de Naples, lui attirérent dans la Ville de ce nom une des plus terrible perſécutions, qui lui fut ſur tout, ſuſcitée par Don Pierre de Tolede, qui étoit Viceroi de Naples, & qui malheureuſement pour ce Prince le fut long-temps. Ce Viceroi aprés l'avoir fort tourmenté, & donné de lui de trés-mauvaiſes informations à la Cour, alla juſqu'à lui faire ſon procez ſur deux articles; le premier, (qui étoit trés-véritable, mais fort difficile à prouver) qu'il avoit ſollicité le Roi de France, à porter ſes armes dans le Royaume de Naples, & qu'il entretenoit avec le même Roi une ſecréte correſpondance; & le ſecond, qu'il avoit tenté d'exciter une rebellion dans le Roïaume. Sur ces entrefaites le Prince fut averti comme il étoit dans ſes Etats, que le Viceroi devoit bientôt envoïer quelques Compagnies d'Eſpagnols, pour s'aſſûrer de ſa Perſonne, & Le Prince de Salerne hait. 1554.

& le faire conduire Prisonnier à Naples, quoi qu'il n'y eût pas de preuves suffisantes pour lui faire son procez. Il résolut donc de sortir du Roïaume, & de se retirer à Venise, comme il fit.

Ses malheurs. Il se fait Protestant.

Persuadé qu'il n'y avoit rien qui pût lui faire faire son procez, il résolut d'aller trouver l'Empereur, qui étoit alors à Ausbourg, pour se justifier, mais en chemin il reçut une lettre de celui-ci qui lui ordonnoit de se rendre à la Cour dans quinze jours. Un ordre si précis le fit entrer en de grands soupçons que les affaires alloient mal pour lui, de sorte qu'il jugea à propos d'envoïer le Docteur Thomas Pagano à Sa Majesté Impériale, pour lui faire ses excuses, & pour lui remontrer qu'il lui étoit impossible de voïager sitôt, parce que la plaïe de la blessure qu'il avoit reçüe d'un coup d'arquebuse, s'étoit r'ouverte; (ce qui étoit très-véritable). Pagano arrivé tâcha de faire voir l'innocence de celui qui l'avoit envoïé, & l'Empereur lui aïant répondu, *Venga el Prence a su Rey*, que le Prince lui-même vienne trouver son Roi. Je m'en vai donc, lui repartit alors Pagano, dire au Prince qu'il vienne, sur la parole de Vôtre Majesté; *Soura de mi palebra*, repliqua l'Empereur en colere, *no dico yo, se quier venir que venga, se no aga lo que le pareze*. Pagano s'en retourna là-dessus, & le Prince aïant appris de lui ce qui s'étoit passé, & ne jugeant pas à propos de rien risquer, se retira en France au service du Roi Henri II. L'Empereur averti de sa retraite au commencement de cette année,

née, envoïa ordre au Viceroi de le déclarer traître, de confiſquer tous ſes biens, & de faire même le procez à ſa Femme. Henri II. aïant appris cette confiſcation, aſſigna au Prince 20. mille Ducats par an: mais ce Roi étant mort peu aprés, le Duc ſe fit Proteſtant à la ſollicitation de l'Amiral de Colligni, & aïant été, à cauſe de cela, privé de ſa penſion, il prit parti contre la Cour, dans les affaires de Religion.

Charles V. tâche de ſurprendre Metz. 1554.

La conſolation que reçut l'Empereur du Contrat de mariage du Prince Philippe avec la Reine Marie, ne fut pas un reméde ſuffiſant pour guérir cette playe profonde que la perte de *Metz* lui avoit faite dans le cœur; & comme il voïoit qu'il n'y avoit plus aucun moïen de reconquérir cette Ville par la force des Armes, il ſongea à ſe ſervir de ceux qui ſont le dernier recours des déſeſpérez, ſavoir, les trahiſons. Il pratiqua donc le Viſiteur Général des Religieux de l'Ordre de St. François, & convint avec lui de faire tenir à Metz le Chapitre Provincial, & d'y faire trouver non-ſeulement pluſieurs Moines des plus vigoureux & des plus robuſtes, avec de bonnes armes ſous leurs habits, mais auſſi quelques Soldats, & Officiers vêtus en Moines, & bien armez. On avoit arrêté qu'à une certaine heure marquée tous ces gens-là devoient, aprés avoir tué la Garde, ſe ſaiſir d'une Porte, devant laquelle ſe devoient trouver mille Chevaux de l'Empereur à la même heure, pour entrer dedans, ſuivis d'un plus grand nombre de Cavalerie & d'Infanterie.

Cette

Sa trahiſon découverte.

Cette conſpiration fut découverte, demi-heure ſeulement avant celle qui étoit deſtinée à l'exécution, par un des Conſpirateurs, qui révéla tout pour faire ſa fortune ; de ſorte que le Gouverneur aïant fait fermer les portes, & s'étant aſſûré des Complices, les Seculiers qui s'étoient déguiſez en Moines, furent les uns pendus juſqu'au nombre de 18. & les autres juſqu'à 30. envoiez aux Galéres. Les Supérieurs des bons Religieux furent condamnez à une trés-étroite priſon, & ceux des ſimples Moines qui furent trouvez les plus coupables, & qui avoient tâché de ſuborner les autres, furent envoïez aux Galéres juſqu'aux nombre de 23. l'on fit faire aux autres honteuſement le tour de la Ville, avec une Mitre de papier ſur la tête, aprés quoi ils furent dégradez, & condamnez à ſortir inceſſamment de la Ville. Châtiment qui fit paſſer aux autres l'envie de prendre des emplois de cette nature. Charles V. ne fut pas peu mortifié quand il apprit la nouvelle de ce mauvais ſuccez; & ſes Miniſtres pour ſauver ſon honneur publiérent que tout cela s'étoit fait à ſon inſçu ; cependant quelques Auteurs écrivent, que lors qu'il reçut la nouvelle de cette diſgrace il ne put s'empêcher de s'écrier, *Je voi bien que la Fortune me veut abandonner, c'eſt pourquoi je veux me diſpoſer à lui ôter les moïens de me mal traiter davantage.* Quelques-uns de ces Supérieurs qui avoient été mis en priſon, confeſſérent avoir été induits par Charles V. même, cependant Duppleix, & de Thou n'en diſent rien.

En

En ce même temps l'Empereur eut un autre chagrin, qui le toucha ſenſiblement; Les Eſpagnols ne pouvant plus ſouffrir que le Gouvernement du Duché de Milan fût entre les mains d'un Italien, tel qu'étoit Don Ferrand Gonzague, s'aviſérent de le charger de calomnies pour le perdre. D'abord Charles V. refuſa de prêter l'oreille à tant d'informations qui lui étoient données contre lui, ne pouvant croire qu'un ſi grand Capitaine, & un Miniſtre ſi expérimenté, & ſi prudent, pût tomber dans un crime tel que la felonnie, & la rebellion, aprés, ſur tout, lui avoir rendu une infinité de ſervices importans; & comme les accuſations étoient graves & vives, il ſe trouvoit en une grande perpléxité, ne ſachant à quoi ſe déterminer. Cependant Gonzague averti de tout ce qui ſe paſſoit à Bruxelles, & connoiſſant ſon innocence, écrivit à l'Empereur, priant Sa Majeſté de lui vouloir permettre d'aller à la Cour, ou pour être juſtifié s'il étoit innocent, ou pour être condamné, s'il ſe trouvoit coupable; demande qui lui fut accordée; & cependant Charles V. donna ce Gouvernement à Don Gomez Suarez de Figuera, qui étoit ſon Ambaſſadeur à Génes; & établit deux Commiſſaires, qui furent Bernard de Borea, & François Paceco, pour faire les informations, leſquels entrérent à Milan, le même jour que Gonzague en partit pour Flandre.

Comme ce Seigneur étoit déja aſſez avancé en âge, gouteux, & ſujet à d'autres infirmitez, il fut obligé de mettre l'eſpace de ſept Juſtifié.

ſept ſemaines dans ſon voïage, de ſorte que les lettres de Figuera, & des deux Commiſſaires arrivérent avant lui, par leſquelles ils atteſtoient n'avoir trouvé aucunes choſes contre Gonzague, mais au contraire une infinité de témoignages, qui exaltoient ſon grand mérite, & ſa parfaite innocence: ſi bien qu'à ſon arrivée à Bruxelles, qui fut le ſeptiéme d'Avril 1554. l'Empereur voulût qu'on préparât pour le recevoir une des plus ſuperbes Cavalcades, & en l'embraſſant, ce Monarque lui dit, *Soïez le bien venu le Triomphateur de l'envie, & des calomnies. Béni ſoit*, lui repartit Gonzague proſterné à ſes pieds, *mon généreux & auguſte Prince, & Juge, qui ſait ſi bien faire triompher l'innocence.* Cependant les François profitant de l'abſence de Gonzague, ne le virent pas plûtôt éloigné, & le Gouvernement de Milan donné à un homme ſans expérience dans le mêtier de la Guerre, qu'ils entrérent dans le Milanez, prirent Ivrée, ſaccagérent Verceil, & ruïnérent tout le Païs; de ſorte que ce ne fut pas ſans raiſon que Charles V. voïant cela, dit hautement; *les Ennemis de Gonzague lui ont fait du bien, & à moi du mal.*

Voïage du Roi Philippe en Angleterre.

Pour retourner préſentement aux particularitez du mariage du Roi Philippe (car il avoit déja été déclaré Roi de Naples) il eſt bon de remarquer d'abord que le bruit s'étant répandu en Angleterre que ce Prince s'étoit embarqué ſur une des plus puiſſantes Armées Navales qui eût jamais couvert cette Mer, étant forte de cent gros Vaiſſeaux, trés-bien équipée, extraordinairement armée,

armée, & que plus de 12. mille Eſpagnols s'étoient embarquez ſur elle (il n'y en avoit que 4000. ſeulement) des avis de cette nature ne donnérent pas peu d'inquiétude aux Anglois, gens naturellement jaloux de leur liberté, qui ſe perſuadérent que Philippe venoit avec d'autres deſſeins que celui du mariage; les Proteſtans entr'autres furent extrémement allarmez; mais ils furent les uns & les autres bientôt delivrez de leurs appréhenſions, car le Prince, avant que d'entrer dans le Port d'*Hampton*, renvoïa tous ſes Vaiſſeaux, où étoit la Soldateſque Eſpagnole, en Flandre au ſervice de l'Empereur ſon Pére, ne ſe reſervant que les 18. Vaiſſeaux Anglois que la Reine lui avoit envoïez pour l'eſcorter. On lança de ce Port le plus beau Vaiſſeau que la Mer eût jamais vû, que les Anglois, Peuples naturellement magnifiques & ſuperbes, avoient fait bâtir exprés pour cet uſage, & dans lequel on ne voïoit qu'or & argent, & autres ornemens d'un prix preſque infini.

Ce Vaiſſeau accompagné de dix autres tous remplis de la fleur de la Nobleſſe Angloiſe, s'avança trois heures dans la haute Mer, pour recevoir le Prince, qui parmi le bruit de la décharge du Canon, & du ſon harmonieux des Trompettes, des Fifres, & autres Inſtrumens, paſſa de ſon Vaiſſeau ſur celui-ci, ſuivi du Duc d'Albe Grand-Maître de ſa Maiſon, de Rui-Gomez de Silva, Premier Gentilhomme de la Chambre, & de Don Antoine de Toléde, avec peu de gens de ſervice. Philippe entra dans ce Port le 19. Juillet, & alla

Son arrivée.

alla loger au Palais, qui ſurpaſſoit en magnificence d'ameublemens toutes les Maiſons Royales de l'Europe. Le lendemain matin, il envoïa le Duc d'Albe, & Rui-Gomez à la Reine, pour la complimenter de ſa part, & lui porter un préſent de trés-belles Pierreries eſtimées 200. mille écus, que la Reine expoſa, ſur une petite table, aux yeux de tous, pour ſatisfaire la curioſité des Courtiſans, & des Etrangers. Le lendemain Philippe dîna en public, & ne fut ſervi que par des Anglois, au grand crevecœur des Eſpagnols, qui ne pouvoient, ſans beaucoup de chagrin, voir leur Prince entre des mains étrangeres.

Philippe part pour Wincester 1554.

Philippe ne manqua pas de prendre, en partant d'Eſpagne, les meſures les plus juſtes; & il eut les vents, & la Mer ſi favorables qu'il arriva en Angleterre préciſement dans le temps qu'il falloit, pour pouvoir célebrer les nôces le 25. Juillet, jour de Saint Jaques Protecteur d'Eſpagne, rencontre heureuſe, qui ſervit à diminuer, & à radoucir un peu l'amertume du chagrin que les Eſpagnols avoient conçu de ce mariage, à cauſe des Articles deſavantageux. Le matin donc du 25. dudit Mois, le Prince partit d'Atone, une heure avant ſoleil levé, accompagné de cent Halebardiers Eſpagnols, qui faiſoient ſa garde, richement habillez, à la mode de la Nation. Il étoit ſuivi de 60. Grands, Chevaliers, & Gentilshommes Eſpagnols tous vêtus d'habits en broderie d'or, & d'argent, enrichis de Pierreries, avec de beaux plumets ſur leurs Chapeaux, & montez ſur les plus ſuperbes Chevaux qu'il y eût alors en Eſpagne.

Cha-

Chacun de ces Seigneurs avoit autour de lui pour le moins dix Valets de pied, avec de trés-magnifiques Livrées. L'Amirante de Caſtille qui n'avoit débarqué que le jour précédent avoit une ſuite de 40. Perſonnes tant Pages, que Valets, vêtus de manteaux de velours violet, doublez de ras jaune, ornez de deux bandes de toile d'or, avec les Caleçons, les pourpoints, les Chauſſes, & les ſouliers de la même couleur. Le Duc d'Albe en avoit un pareil nombre, mais habillez de velours Turquin. Le Duc de Medina, & Rui Gomez de Silva avoïent auſſi chacun le même nombre de gens à leur ſuite, ſans autre différence que celle des couleurs : en un mot, on fit le compte que ces 60. Seigneurs qui compoſoient le Cortége de Philippe, avoient entr'eux 1230. Pages, & Eſtafiers, choſe merveilleuſe qui ne fut pas peu admirée.

Reçu, & ſon arrivée à l'Egliſe.

Le jour precédent la Reine s'étoit rendue dans la Ville de *Wincheſter*, lieu deſtiné aux Epouſailles, éloigné ſeulement de dix miles d'Atone. A un mille de cette Ville le Roi fut rencontré par le Duc de Norfolc, & par le Comte d'Arondel à la tête de 40. Gentilshommes, & Officiers de la Maiſon de la Reine, tous vêtus ſi leſtement & ſi magnifiquement, & chacun avec un ſi grand nombre de Domeſtiques auſſi habillez proprement, & richement, que les Eſpagnols qui avoient couché de leur reſte pour ne pouvoir pas être égalez, furent même ſurpaſſez, & eurent tout ſujet d'avoir de la jalouſie. Au milieu de ces deux Corteges (les Eſpagnols étant honorez

norez de la droite comme Etrangers) qui formoient assûrement la plus superbe pompe qu'on pût voir dans le monde, le Prince arriva à la porte de la Ville, où il fut reçû par l'Evêque de Vinceſter, accompagné de cinq autres Evêques (Il n'y en avoit pas plus de Catholiques) & des six grands Officiers du Royaume tous à cheval. Le Prince entra dans la Ville sous un trés-magnifique Dais, porté par des Chanoines, & par des Gentishommes, aïant à sa gauche l'Evêque de Vinceſter vêtu Pontificalement avec la Mitre. Arrivez devant l'Egliſe, ils mirent pié à terre, & entrérent dedans, & Philippe, aprés avoir fait une courte priére devant le Grand Autel, fut conduit à un Amphitéatre, élevé de huit pieds, fort embelli & enrichi, & où il y avoit deux superbes Trônes, avec des Dais, à la gauche de deux desquels Philippe se plaça.

Premiere Cérémonie. 1554. Aussitôt aprés parut la Reine, habillée à la Françoise, d'un habit de brocard d'or tout parsemé de perles, avec une longue queüe toute brillante de Diamans, & autres pierres précieuses. Au retrouſſis de la manche se voïoient plusieurs nœuds faits de perles, & de diamans; son corps de jupe étoit tout couvert des plus grosses perles, & des plus beaux diamans, & vers le milieu au haut brilloit ce gros Diamant que le Prince Philippe lui avoit envoïé d'Espagne par le Marquis de *las Navez*, aussitôt aprés avoir reçû le contrat. L'habit de dessous étoit de ras blanc, brodé d'argent; les bas d'écarlate, & les souliers de velours noir. Sa premiére Dame d'honneur

neur lui portoit la queüe du côté droit, & à gauche il y avoit (la Reine aïant voulu lui faire un ſi grand honneur) un certain bon Vieillard nommé *Gaio*, qui, dans le temps que Marie étoit priſonniére à la Tour, avoit été ſon Géolier, & l'avoit toûjours ſervie avec beaucoup de fidélité & de douceur. La Reine étoit accompagnée de 20. Dames, les plus qualifiées, & les plus belles du Roïaume, toute brillantes d'or, de pierreries & de broderies, qui donnérent tellement dans la vûe des Eſpagnols que ravis en admiration, & comme extaſiez ils renoncérent dans ce moment à leur jalouſie. Le Roi Philippe étoit vêtu d'un riche velours, avec une broderie de trés-groſſes perles, & de gros Diamans, avec le pourpoint, & le haut-de-chauſſe de ras blanc, brodez d'argent, & tout autour du collet du Pourpoint un Collier d'or battu, tout garni des plus fins & des plus précieux diamans, d'où pendoit une toiſon ſur ſa poitrine; & à ſa jambe au deſſous du Genou, le Ruban de l'Ordre de la Jarretiére que la Reine lui avoit envoïé, tout garni de perles petites, mais trés-fines, avec douze trés-gros, & trés-fins Diamans, qui pendoient aux deux extrémitez, ſix de châque côté.

Dés que la Reine parut ſur l'Amphitéatre, Philippe ſe leva, & courut lui donner la main juſqu'au milieu de l'eſcalier, & aprés l'avoir ſaluée, embraſſée, & baiſée affectueuſement, & l'avoir été reciproquement de la Reine, il la conduiſit par la main environ quatre pas, juſqu'au Trône placé à droite où elle Autre encore.

elle s'assit, aprés quoi le Prince aïant fait une profonde revérence retourna reprendre sa place sur celui qui étoit à gauche, de sorte qu'ils s'assirent tous deux presque en même temps. Incontinent aprés, le Grand Chancelier du Roïaume fit la lecture de l'Acte de renonciation que Charles V. faisoit des Roïaumes de Naples, & de Sicile, depuis le jour de la donation faite de ces mêmes Etats au Prince Philippe son Fils; aprés cette lecture, la Reine s'étant levée, alla embrasser, & féliciter Philippe, ce que firent aussi quelques-uns des plus considérables Grands. Ensuite fut lû le Contrat de Mariage, qui renouvella le chagrin & la mortification des Espagnols, qui pourtant ne firent guére d'attention à cette lecture, tous occupez & charmez qu'ils étoient des beautez des Dames Angloises.

Epousailles. 1554. Ensuite l'Evêque de Wincester, assisté des autres cinq Evêques, s'étant présenté devant leurs Majestez, & puis tourné vers le peuple, pour se conformer à l'usage de ces temps-là, usage reformé tôt aprés par le Concile de Trente, il dit tout haut; que le Roi Philippe, & la Reine Marie étoient venus en ce lieu, pour conclure leur mariage, & parce qu'il étoit nécessaire que les mariages fussent libres, & sans empêchemens, il faisoit entendre à tous, que s'il y avoit quelqu'un qui y sçût quelque empêchement, ou qui y eût quelque intérêt, ou raison de s'opposer à ce mariage, il n'avoit qu'à se présenter, parcequ'on y auroit égard. Aussitôt on oüit un bruit confus de voix qui crioïent, *Nullus est, Nullus*

Nullus eſt, fiat, fiat, il n'y a perſonne, il n'y a perſonne, ſoit, ſoit. Alors l'Evêque aprés avoir fait une profonde révérence au Roi, lui dit, *Philippe, vis habere Mariam in Uxorem, & illam cuſtodire, & amare in omnem paupertatis, aut majoris ſtatus, aut proſperæ valetudinis, aut aliquo morbo affectam; & renunciare commercium aliarum Mulierum, dando in poteſtate ſuâ corpus, & omne Regnum tuum?* Philippe, voulez-vous avoir Marie pour vôtre femme, la garder, & l'aimer dans quelque état qu'elle puiſſe tomber de richeſſe, ou de pauvreté, de bonne, ou de mauvaiſe ſanté, & renoncer au commerce de toutes les autres femmes, lui donnant vôtre Corps, & tout vôtre Royaume en ſa puiſſance? Philippe répondit qu'oüi, & qu'en ſigne de ſa foi il lui donnoit ces monnoïes d'or & d'argent, dont il prit une poignée que Rui Gomez lui donna, & les mit ſur le Miſſel qu'un de ces Evêques tenoit ouvert. Enſuite l'Evêque ſe retournant vers la Reine lui dit, *Maria, vis habere Philippum in maritum*, Marie voulez-vous avoir Philippe pour Mari? A quoi il ajoûta les mêmes paroles ci-deſſus, changeant ſeulement le Genre Maſculin en Feminin; Marie aïant répondu qu'oüi, Elle prit à l'inſtant toutes ces monnoïes de deſſus le Miſſel, & les mit dans une bourſe, qu'Elle donna à la Dame qui lui portoit la queüe. Alors le Roi lui préſenta deux Anneaux qui furent bénis par l'Evêque, & mis par le Roi même aux doigts de la Reine, ſon Ecuyer lui tenant la main.

Cette cérémonie achevée, le Roi & la Reine Continuation.

Reine allérent devant le grand Autel, où ils s'aſſirent ſous un Dais de Brocard d'or, la Reine à la droite, & le Roi, à la gauche. Mais il eſt bon d'avertir ici que ce grand Amphitéatre, dont il a été parlé, n'étoit pas dreſſé dans l'Egliſe, mais dehors dans ſa grande Place, ſelon le rapport de quelques Ecrivains; à quoi il y a grande apparence, parce qu'il étoit ainſi plus expoſé aux yeux du Peuple. De quelque maniére que ce ſoit, il eſt certain que l'Évêque de Vinceſter célébra la Meſſe, aſſiſté des autres Evêques. Lors qu'on en fut venu à l'Evangile, l'Evêque de Lincoln, qui ſervoit de Diacre, porta à baiſer la Paix à la Reine, & au Roi, lequel s'étant levé embraſſa la Reine en ſigne de paix, & lui donna un baiſer, que cette Princeſſe lui rendit. Enſuite s'étant mis tous deux à genoux devant le Grand Autel, pendant que dura la Conſécration, ils recûrent la communion de la main du même Evêque, avec beaucoup de devotion, & de pieté. Aprés que la Meſſe fut achevée de chanter en Muſique, qui fut excellente, quatre Herauts ſe préſentérent, l'un deſquels publia les Titres, ſavoir, *Marie, & Philippe par la grace de Dieu, Reine, & Roi d'Angleterre, de France, de Naples, de Sicile, de Jeruſalem, & d'Irlande, Défenſeurs de la Foi.*

A peine le Heraut eut-il achevé de prononcer ces paroles, qu'on oüit un concert harmonieux d'une infinité d'Inſtrumens de Muſique, joint au bruit de l'Artillerie, & à celui des voix d'acclamations, *Vive la Reine Marie,*

Fin des Cérémonies. 1554.

Marie, & le Roi Philippe. En même temps les cloches de cette Egliſe, & celles de toutes les autres ſe mirent à faire un Carillon qui dura plus de demi-heure. Aprés cela le Roi & la Reine ſortirent de l'Egliſe, & étant tous deux montez à Cheval, furent conduits ſous un trés-riche Dais, porté par 16. Gentishommes, Eſpagnols, & par autant d'autres Anglois, au Palais, à un Balcon, où il y avoit 24. Trompettes, 12. de la Reine, & autant du Roi Philippe, qui ſe mirent à ſonner de concert depuis que leurs Majeſtez parurent dans cette Place, juſqu'à ce qu'Elles décendirent de Cheval, & qu'Elles montérent les Eſcaliers de leur Appartement.

Ces illuſtres Epoux paſſérent enſuite dans une Chambre, où ils demeurérent ſeuls une bonne demi-heure; diſcourant, ſans doute, de leurs amours, aprés avoir pris quelques biſcuits, avec un peu d'Hipocras. On avoit préparé les Tables pour dîner, dans une grande Sale, ornée de Tapiſſeries d'or, & de ſoye; au haut bout de laquelle on avoit élevé une Eſtrade ſuperbement parée, où l'on montoit par le moien de quatre degrez, & ſur laquelle étoit la Table pour la Reine, & pour le Roi; au bas de cette Eſtrade étoient ſix Tables de 40. couverts chacune, pour les Ambaſſadeurs, pour les Seigneurs, & pour les Dames. L'Evêque de Vinceſter s'aſſit à la Table de leurs Majeſtez, du côté droit, à une diſtance de trois pas; & à la gauche ſe plaça, auſſi éloigné de trois pas, le Comte d'Egmont, Chef de la magnifique Ambaſſade envoïée par l'Empereur, pour aſſiſter à cette ſolemnité. Tables.

Les autres Ambaſſadeurs, & Seigneurs ſe mirent avec les Dames aux autres Tables, qui furent auſſi toutes ſervies en même temps, les Anglois continuant à honorer les Eſpagnols de la droite. La Table de leurs Majeſtez fut ſervie en Vaiſſelle de vermeil doré, & toutes les autres d'argent ſimplement, mais il y en eut une prodigieuſe quantité, auſſi bien que de viandes, & de confitures. La premiere ſanté fut portée par la Reine qui but, *à la ſanté du trés-Invincible Empereur, mon trés-débonnaire Beaupere.* Alors tous s'étant levez, & ſe tenant debout, même les Dames, burent la même ſanté, & au même temps on entendit le bruit de la décharge de plus cent piéces de canon, & Mortiers, & d'une infinité de coups de mouſquets, qui étoient dans la Place; & le ſon d'un concert de 40. Inſtrumens de Muſique, & de guerre, qui étoient au deſſous de la Sale, ſur deux Amphitéatres élevez. L'honneur de la Salve de l'Artillerie, & de la mouſqueterie, & de toute autre décharge d'armes à feu, fut reſervé à l'Empereur, & on ne ſe ſervit pour le Roi, & pour la Reine que des ſuſdits Inſtrumens.

Joutes, Tantez, & Bals. 1554.

De là à quelques momens le Roi aïant pris un verre en main, remercia la Reine, & tous ces nobles, & illuſtres Conviez qui avoient bû à la ſanté de l'Empereur, mais aïant ajoûté les paroles ſuivantes, *de l'Empereur mon Seigneur, & Pere*, pluſieurs Anglois s'en formaliſérent, prétendant que la Reine eût épouſé un Roi libre, & indépendant; mais ils eurent bientôt ſujet de ſe conſoler

ſoler par l'explication qui fut donnée, que cela ne s'entendoit que de la Seigneurie, & de la puiſſance que la Nature donne légitimement, & indiſpenſablement au Pere ſur le Fils. Enſuite Philippe but la ſanté de la Reine, en ces mots, en Anglois, *A la ſanté de la Reine, ma trés-chére Epouſe*, au bruit des Inſtrumens de Muſique; & la Reine but incontinent celle du Roi, uſant de ces paroles, en Eſpagnol, *A la ſanté du Roi mon Epoux.* Enſuite on ſervit le deſſert, & un quart d'heure aprés, leurs Majeſtez ſe levérent ſi adroitement de table, que quoi qu'il y eût devant Elles quantité de Seigneurs, & de Dames, perſonne ne s'en apperçut, & par une fauſſe porte, qui étoit derriere la Table, ils ſe retirerent dans leur Chambre, où il y avoit deux Dames, & une Femme de Chambre, qui aïant ôté à la Reine ces habits peſans, lui en donnérent de legers, mais où il y avoit beaucoup de trés-bel ouvrage; aprés quoi ces Dames ſortirent, & laiſſérent ces nouveaux Epoux en leur liberté pendant deux heures, juſqu'à ce que les Tables étant déſervies, on paſſa dans une trés-magnifique Sale, où l'on commença le bal, qui dura toute la nuit. Voilà qui ſuffit pour cette heure ſur cette matiere de cerémonies.

Gouvernement en Eſpagne.

Charles V. attendoit avec impatience les nouvelles d'Eſpagne, pour ſavoir quel ſuccez auroit le Gouvernement de ce Royaume entre les mains de la Princeſſe Jeanne ſa Fille, parce qu'il craignoit extrémement qu'il n'arrivât quelque choſe de fâcheux & de ſiniſtre, à cauſe du chagrin que le Traité de

Mariage de Philippe avec Marie, avoit causé aux Eſpagnols en genéral, & de la mauvaiſe humeur où il les avoit mis, ſurquoi il ne fera pas hors de propos de ſavoir ce qui ſera le plus convenable à cette matiére. Aprés la concluſion de ce mariage, le Prince Philippe devant de toute néceſſité paſſer en Angleterre pour le conſommer, & y établir ſa réſidence du moins pour trois, ou quatre ans, il falloit néceſſairement pourvoir au Gouvernement de cet Etat en ſon abſence. Bien des gens ſe perſuadoient, & Philippe lui-même le croïoit ainſi au commencement, que l'Empereur paſſeroit en Eſpagne, par la raiſon qu'il y avoit déja trois ans qu'il avoit recommandé l'Allemagne au Roi Ferdinand ſon Frere, qu'il ne ſe mettoit guére en peine des Païs-Bas, étant bien perſuadé du bon Gouvernement de la Reine Marie; & que pour les Armes, il en laiſſoit la conduite à Philibert Emanuel de Savoye, & à ſes autres Chefs, & Capitaines, ſur leſquels il ſe repoſoit preſque entiérement; de ſorte qu'il y avoit apparence que l'Empereur lui même paſſeroit en Eſpagne, & ſe chargeroit du poids du Gouvernement de ce Royaume.

On penſe à Maximilien.

Mais Charles V. avoit des ſentimens bien éloignez de ceux-là; il y avoit déja quelques mois qu'il délibéroit de ſe retirer en Eſpagne, pour y mener une vie privée, bien loin de penſer plus aux choſes du monde; & il jugea que la Fortune lui en avoit fourni les moïens favorables, lors qu'il vit la concluſion du mariage de Philippe. Dés qu'il commença à le négotier, ſon principal deſſein fut

fut de faire paſſer en Eſpagne en la place de Philippe, Maximilien ſon Neveu, & ſon Gendre, afin de reprendre conjointement avec Marie ſon Epouſe, & Fille de Sa Majeſté Impériale, le Gouvernement de ce Roïaume, qu'ils avoient adminiſtré dignement, & à l'entiére ſatisfaction des Eſpagnols, durant trois ans; de ſorte qu'il ſembloit que cette réſolution ſeroit infailliblement éxécutée; mais en aïant écrit à Philippe à Valliadolid, il lui fut aiſé d'inférer de la froideur des expreſſions de ſa réponſe, qu'il n'avoit pas pour Maximilien toute l'inclination qu'il auroit bien ſouhaité de voir en lui: ce qui ne lui cauſa pas peu d'inquiétude, ne ſachant quel autre expédient prendre, parce que confier un Gouvernement ſi conſidérable à un Conſeil compoſé de Perſonnes de la Nation, ç'auroit été l'expoſer à des troubles continuels, à cauſe des jalouſies, parce qu'ils auroient ſouffert impatiemment la Regence entre les mains de leurs Egaux, ou de leurs Inférieurs; de ſorte que Charles V. écrivit lettres ſur lettres à Philippe pour le diſpoſer à conſentir de bon cœur, & avec plaiſir, que le Prince Maximilien paſſât en Eſpagne, pour gouverner ce Roïaume en ſon abſence.

Jeane Veuve Gouvernante d'Eſpagne.

Sur ces entrefaites mourut Don Jean, Fils de Don Jean III. Roi de Portugal, qui, comme il a été dit, avoit épouſé Jeane ſeconde Fille de Charles V. & Sœur de Philippe. Les Médecins eux-mêmes crurent que ce jeune Prince avoit perdu la vie, pour avoir voulu s'acquiter avec trop d'ardeur du devoir conjugal; mais qui pourroit jamais modérer les feux

te grande affaire, écrivoit ſouvent à Rome des lettres pleines d'expreſſions qui flattoient, & repaiſſoient cette Cour des plus belles, & plus douces eſpérances, telle que celle-ci, pour exemple, *Je ne ſaurois exprimer avec combien de zéle, & d'ardeur le Roi, & la Reine s'emploïent à extirper l'héréſie.*

Anglois, & Eſpagnols.

Cependant le pauvre Roi Philippe qui avoit une femme peu propre à lui réjoüir l'eſprit par les plaiſirs du mariage, s'accoûtumoit peu à peu à ſa priſon. En vertu du Proverbe burleſque, *Durus cum Duro non poſſunt facere bonum Murum*; Les Anglois jaloux, & orgueilleux, & les Eſpagnols ſuperbes & envieux ne pouvoient du tout s'accommoder enſemble, ni ſe ſupporter les uns les autres, non ſeulement à l'égard des actions, mais même pour ce qui concerne les habits. A la vérité les Anglois firent au commencement aux Eſpagnols toutes les civilitez, & tous les honneurs poſſibles, parce qu'ils les conſidéroient comme étrangers; mais voïant que Philippe en tenoit pluſieurs à ſon ſervice, non ſeulement ils prétendirent avoir le pas, mais ils ne vouloient pas ſeulement permettre qu'ils fuſſent les premiers à faire leur cour; de ſorte que le Roi, pour prévenir de plus grands inconvéniens, congédia preſque tous ſes Domeſtiques, ſe remettant entre les mains de gens dont il n'entendoit pas même la langue.

Philippe paſſe à Bruxelles.

Afin donc de diſſiper un peu ſes chagrins, il réſolut de paſſer en Flandre, faiſant connoître à la Reine, & au Parlement, que pluſieurs années s'étant écoulées ſans qu'il eût

vû l'Empereur ſon Pere, qui ſe trouvant ſi proche pourroit, avec raiſon, trouver mauvais qu'il négligeât d'aller lui rendre viſite & l'embraſſer; outre qu'il ſeroit bien aiſe d'aller viſiter la fameuſe Fortereſſe de Calais. Il partit pour ce voïage au commencement d'Octobre, accompagné des principaux Officiers Anglois, & aprés avoir reſté 15. jours à Bruxelles, en de continuelles conférences avec l'Empereur ſon Pere, il s'en retourna à Londres.

Appréhenſion des Luthériens. 1554.

La rigueur qu'on exerçoit en Angleterre contre les Proteſtans, & la perſécution ſuscitée en France contre les Reformez, tantôt dans une Province, & tantôt dans une autre, donnoit une grande appréhenſion aux Luthériens; en Allemagne, ne pouvant croire qu'une Maiſon fût en ſûreté lors que la voiſine qui la touche, ſe trouvant toute en feu, la menace d'une ruïne viſible, de ſorte que tels que des Abeilles qui voltigent tout autour de leurs Ruches, ils murmuroient entre les dents, & s'entretenoient ſur ce qu'il falloit faire; d'autant plus que le mariage du Roi Philippe avec la Reine d'Angleterre, ne leur préſageoit rien de bon, & les menaçoit même de beaucoup de mal. L'Electeur de Saxe qui, comme il a été dit, avoit été déclaré Chef des Luthériens, écrivit une lettre à l'Empereur, qui étoit alors à Bruxelles, le priant de vouloir convoquer une Diéte, & en cas que Sa Majeſté Impériale ne pût pas y aſſiſter, à cauſe de ſes indiſpoſitions, de donner les ordres convenables, afin qu'on pût apporter quelque reméde aux affaires de la

la Religion en Allemagne, & trouver les moïens de les accommoder, parce que les Catholiques ſe croïant les plus puiſſans, à cauſe des révolutions d'Angleterre ne faiſoient pas difficulté de violer les ordres qui avoient été établis dans les derniéres Diétes; de ſorte qu'il en pourroit arriver du mal, ſi l'on n'y apportoit pas de bonne heure quelque reméde, auquel il avoit toûjours contribué de ſa part.

L'Empereur qui préméditoit ſa retraite, & qui ne vouloit pas laiſſer les choſes en déſordre, eut l'avis pour agréable, parce qu'il lui remit dans la penſée, que ſi les Luthériens, dans le temps même qu'ils n'étoient pas en ſi grand nombre, & qu'ils venoient de recevoir une auſſi grand échec que celui de la perte d'une bataille trés-importante, & de la priſon de leurs principaux Chefs, avoient néanmoins été capables, il n'y avoit que deux ans, de le chaſſer lui-même de l'Empire par la puiſſance de leurs Armes, & de mettre toute l'Allemagne en feu, & en déſolation; ils pourroient bien préſentement être encore mieux en état, ſi on les pouſſoit à bout, de ſuciter des troubles & des déſordres capables de préjudicier beaucoup aux intérêts de ſa Maiſon. Aprés avoir fait là-deſſus les ſérieuſes réflexions que l'importance du ſujet demandoit, il ordonna pour le commencement de Fevrier de cette année 1555. la convocation d'une Diéte à Ausbourg, & en envoïa les lettres néceſſaires à Ferdinand ſon Frere, comme il avoit fait pour les autres Diétes précédentes, lui recommandant expreſſément de

Charles V. aſſemble une Diéte à Ausbourg. 1555.

de travailler conjointement avec l'Electeur Auguſte, & avec ſes principaux Miniſtres pour trouver quelque bon tempéramment aux affaires de Religion, qui pût tranquiliſer un peu l'eſprit agité des Luthériens, ſans trop inquiéter celui des Catholiques. La Diéte fut aſſemblée, & plus de dix ſéances ſe paſſérent en de grandes conteſtations, mais enfin on convint de faire publier le Réglement qui ſuit auquel la prudence de Ferdinand, & d'Auguſte contribua beaucoup.

ARTICLES

Dont on convint ſur les affaires de Religion, dans la Diéte d'Auſbourg, en l'an 1555.

I. QUe l'Empereur, le Roi des Romains, & autres Princes, & Etats Catholiques d'Allemagne, ne feront aucune perſécution, ni injure à aucun Sujets de l'Empire, tant en général, qu'en particulier, en tout ce qui regarde la Religion, la doctrine, & la créance contenüe dans la Confeſſion ditte d'Ausbourg, préſentée dans une autre Diéte dans cette Ville, au même Empereur Charles V.

II. Qu'on ne les obligera, ni par commandemens, ni par menaces, ni de quelqu'autre

qu'autre maniére que ce ſoit, d'abandonner leur Religion, leurs Cérémonies, leurs loix, & leurs rites, qui avoient été établis par les Alliez de la même Confeſſion d'Ausbourg, non plus que ceux qui pourroient être établis à l'avenir dans leurs Villes & Etats.

III. Qu'il ne ſera auſſi permis à qui que ce ſoit de leur dire des paroles injurieuſes, ni de les outrager de quelque autre maniére que ce puiſſe être, au ſujet de la Religion.

IV. Qu'on laiſſeroit les même Proteſtans joüir dans un parfait repos de la liberté de leur conſcience, & qu'on ne les troubleroit en aucune façon dans la poſſeſſion de leurs biens, de leurs facultez, de leurs Seigneuries, de leurs droits, & de leurs priviléges.

V. Que les différends & conteſtations qui pourroient arriver entre les Catholiques, & les Proteſtans, en matiére de Religion, ſeront, par les ſoins de l'Empereur, & du Roi des Romains, terminez, & pacifiez par des moïens doux, par des Députez choiſis de ceux de l'un & de l'autre Parti.

VI. Que de leur part ceux de la Confeſſion d'Ausbourg ſe comporteront de la même maniére envers l'Empereur, le

Roi

Roi des Romains, & les autres Princes, & Etats de l'ancienne Religion Catholique, Apoſtolique, Romaine, leurs Chapitres & Collége; les laiſſant reciproquement joüir de la liberté de leur Religion, de leurs Cérémonies, de leurs loix, de tous leurs droits, leurs biens, facultez, & poſſeſſions.

VII. Que tous les différends, & procez qui pourroient arriver entre ceux de l'un & de l'autre parti, ſeront décidez ſelon les Loix, & Statuts de l'Empire, avec douceur & à l'amiable.

VIII. Qu'on n'entend comprendre dans cet Accord que les ſeuls Catholiques de l'ancienne Religion, & ceux de la Confeſſion d'Ausbourg.

IX. Qu'en cas que quelque Archevêque, Evêque, Prélat, ou autre de l'Ordre & Etat Eccléſiaſtique, vînt à abandonner ſon ancienne Religion, il ſera obligé de ſe démettre auſſitôt de ſon Evêché, de ſa Prélature, & de tout autre ſorte de Bénéfice, & d'y renoncer entiérement; auſſi bien qu'aux revenus, & uſufruit dont il joüiſſoit auparavant; ſans néanmoins que cette démiſſion, & renonciation lui puiſſe être imputée à deſhonneur, ni qu'il fût même permis à qui que ce ſoit de lui en faire des reproches.

X. Que

X. Que les Colléges, Chapitres, & autres qui ont droit de faire l'élection, pourront en toute liberté s'assembler, & procéder à l'élection d'un autre Sujet, selon leurs Statuts, pour remplir la place de celui qui aura abandonné le Bénéfice, & cela s'entend Sujet de l'ancienne Religion, Catholique Romaine, pour pouvoir posséder paisiblement le tout; avec la déclaration que cela ne préjudiciera nullement à la réconciliation que celui qui aura abandonné sa Religion pourroit demander.

XI. Que comme quelques Etats Protestans de l'Empire, soit ceux qui vivent à present, ou leurs Prédécesseurs, s'étoient emparez de quelques Bénefices Ecclésiastiques, Monastéres, & autres sortes de biens sacrez, & les avoient appliquez au Ministére de l'Eglise, à l'entretien des Ecoles, & autres bons usages, ils ne pourront, ni ne devront pour cette raison être appellez en justice.

XII. Que la Juridiction Ecclésiastique de l'ancienne Eglise Catholique, ne prétend en aucune façon avoir le moindre droit sur la Religion, la créance, les Cérémonies, la doctrine, les loix, & le Minis-

Miniſtére Eccléſiaſtique de la Confeſſion d'Ausbourg, mais qu'elle demeurera ſuſpenduë, & ſans effet, juſqu'à ce que les différends qui régnent en matiére de Religion, entre les deux Partis ſoient entiérement terminez.

XIII. Que la même Juridiction ſera exercée en tout & par tout, & aura lieu, ſelon l'ancien droit, & uſage, dans toutes les autres choſes, qui ne regardent en aucune maniére la Religion.

XIV. Que tout ce qui concerne la joüiſſance des biens de l'Ordre Eccléſiaſtique, tant dans l'une que dans l'autre Religion, reſtera à l'avenir dans l'état où il ſe trouve préſentement, chacun joüiſſant de ce qu'il a.

XV. Que ceux qui ſont dans les Provinces où ſe trouvent ces biens Eccléſiaſtiques ne perdroient en aucune façon les droits qu'ils y avoient, avant les troubles de Religion.

XVI. Qu'on prendroit de ces biens Eccléſiaſtiques les choſes néceſſaires pour l'entretien des Miniſtres de l'Egliſe, des Paroiſſes, des Ecoles, des Hôpitaux, & pour les aumônes, ſans avoir aucun égard à qui de l'une, ou de l'autre Religion, cette aſſiſtance, & cette nourriture pourra être appliquée, diſtribuée, & accordée.

XVII.

XVII. Que s'il arrivoit par hazard quelque conteſtation, & diſpute au ſujet des aumônes, & des pauvres à qui la diſtribution en doit être faite; les deux Partis choiſiront de leur bon gré un nombre égal d'Arbitres, qui ſeront obligez de terminer les différends dans l'eſpace de ſix mois; & cependant les Diſpenſateurs ne laiſſeront pas d'emploïer le fond deſtiné aux uſages & ſervices mentionnez, de la même maniére qu'ils avoient accoutumé de faire auparavant, juſqu'à la déciſion du Procez.

UN tel Traité d'accommodement déplut fort à la Cour de Rome, parce qu'accoutumée à vivre dans le repos, l'aiſe, & l'abondance, elle eſt ſi délicate qu'elle ne peut ſouffrir la moindre piquure de puce, & qu'elle voudroit que tout allât au gré de ſes deſirs, & à l'avancement de ſes intérêts, non à ſes dépens, mais à ceux d'autrui; de ſorte qu'elle en porta de grandes plaintes à l'Empereur, & au Roi des Romains, mais l'un & l'autre firent pour le coup la ſourde oreille, particuliérement Charles V. qui avoit coutume de dire ſouvent à ſes plus confidens Amis, *Que ceux qui veulent perdre leurs affaires, écoutent les plaintes du Pape, & qu'ils imitent les maximes de la Cour de Rome.* Le Cardinal Polus, & les autres Catholiques en Angleterre, trouvérent que ce Réglement, pour Plaintes.

pour être trop avantageux aux Proteſtans, ne pouvoit que relever le courage de ceux de ce Royaume, & leur faire concevoir pour l'avenir de grandes eſpérances, ce qui les obligea d'en dire quelque choſe, par forme de plaintes au Roi Philippe, qui leur répondit, *Ce nous ſera auſſi à nous un puiſſant motif de mieux éguiſer nos épées contre les Hérétiques.* Mais les Catholiques d'Allemagne qui avoient tant ſouffert à cauſe des troubles de Religion, & qui étoient preſque tout-a-fait déſolez, trouvérent cette emplâtre fort douce, c'eſt ainſi qu'ils l'appelloient, parce que ſi elle leur cauſoit de la demangeaiſon d'un côté, elle les ſoulageoit de l'autre.

Scenes de Papes à Rome.

Pendant que ces choſes ſe paſſoient; il ſe joüa trois différentes ſcenes ſur le Théatre de Rome; la premiére fut tragique, ſavoir, celle de la mort du Pape Jules III. qui avoit fait voir en ſa perſonne un grand changement de mal en bien, parce qu'autant qu'il s'étoit montré adonné aux plaiſirs, & peu attaché aux affaires, lors qu'il étoit Cardinal, autant parut-il moderé, modeſte, & appliqué au Gouvernement quand il fut devenu Pape. C'eſt pourquoi Charles V. avoit coûtume de dire, *Je me ſuis également trompé dans les pronoſtications que j'ai faites ſur le ſujet de deux Papes. Je croïois Clément VII. un Pontife d'un eſprit paiſible, ferme, & conſtant, & il s'eſt trouvé un Eſprit inquiet, broüillon, & variable; tout au contraire, je m'étois imaginé que Jules III. négligeroit toutes les affaires, pour ne penſer qu'à ſes paſſetemps, & à ſes divertiſſemens, & cependant on n'a jamais vû de Pape plus*

plus diligent, & plus appliqué que lui, qui ne ſe ſoucie plus d'autres plaiſirs, que de ceux qu'il trouve dans les affaires. Ce Pape mourut le 23. Mars 1555. La ſeconde ſcene fut celle de l'événement de ſon Succeſſeur. Les Cardinaux étant entrez dans le Conclave, aprés la mort de Jules, le matin du 4. Avril, jettérent d'abord les yeux ſur la perſonne de *Marcel Cervino*, de Montepulciano en Toſcane, ſans qu'on trouvât rien à redire en ſa perſonne, ſi ce n'eſt que n'étant encore âgé que de 55. ans, avec une compléxion ſaine & robuſte, il pouvroit par ſa longue vie faire languir & laſſer toute la Cour; mais ſon grand mérite aïant fait paſſer par deſſus cette difficulté, il fut en l'eſpace de 4. jours ſeulement créé Pape, le matin du 9. du même mois. Il ne voulut pas changer de nom, mais garda celui de Marcel. II. Impatient de ſe voir la triple Couronne ſur la tête, il ſe fit couronner dés le lendemain, jour de Vendredi Saint, c'eſt-à-dire le plus triſte de l'Egliſe. Mais quoi! ce Pape ſi ſain & ſi robuſte ne vêcut que 20. jours. Charles V. entendant la nouvelle de cette mort dit, *Il faut que je penſe à mes affaires*, faiſant alluſion à ſon âge qui étoit juſtement le même que celui de ce Pontife.

L'autre ſcene, fut celle de l'exaltation de ſon Succeſſeur à la Papauté. Les mêmes Cardinaux étant donc rentrez dans le Conclave le matin du 10. Mai, ils élûrent celui du 23. du même mois, Pierre *Caraffe* Napolitain, Archevêque de Naples, peut être pour continuer l'uſage de créer des Papes qui vêcuſſent peu, car celui-ci entroit juſtement, le même Scene de Paul. IV.

me mois, dans ſa quatre-vingtiéme année; il ne laiſſa pas néanmoins d'en vivre encore 4. & davantage. Il prit le nom de Paul IV. Le Roi Philippe informé de l'élection d'un de ſes ſujets, écrivit auſſitôt à l'Empereur ſon Pere, ſur le ſujet de la ſolemnelle Ambaſſade d'obédience qu'il falloit lui envoïer au plûtôt: mais Charles V. lui fit la réponſe qui ſuit; *On ne nous a jamais rendu de bons témoignages de ce Cardinal, & ſi nous en croïons les rapports qui nous en ont toûjours été faits, il n'a jamais été, quoi que ſujet, bon Partiſan de la Maiſon d'Aûtriche; ne nous preſſons donc pas tant, voïons ce que fera ce Pape.*

Sentimens de Battaglini. 1555.

Battaglini dans ſon Hiſtoire des Conciles, où il parle de l'élection de Paul IV. ne fait pas ſcrupule de le dépeindre comme un Pontife ſi auſtere, ſi rigide, ſi intrépide qu'il ne ſavoit ce que c'étoit que de plier, & de céder jamais. Il étoit, dit-il, ſi difficile & ſi rude dans les négotiations des affaires, que témoignant un ſouverain mépris pour les Miniſtres, & même pour leurs Princes, on ne pouvoit eſpérer rien de bon de lui, ni attendre autre choſe qu'une exceſſive rigueur dans l'adminiſtration de la juſtice, ſans que rien pût l'obliger à la tempérer par quelque petite douceur, & quelque eſpéce de grace. Il avoit paſſé la plus grande partie de ſa vie, ſur tout dans ſa jeuneſſe, à la Cour d'Eſpagne, où il avoit été peu agréable à l'Empereur; de ſorte que tout le monde n'eut pas de peine à prévoir, qu'aïant naturellement une ſi grande ſévérité, & par accident une ſi forte averſion pour l'Empereur, il ne pourroit pas conduire

re les affaires [illegible] cette neutralité, & ce desintéreſſement qui eſt, & qui doit être, le vrai, & le premier fondement de la paix; & ce qui ne contribua encore en aucune maniere à la procurer, & à la conſerver, fut la promotion au Cardinalat de Charles *Caraffe*, Neveu de Sa Sainteté, lequel ne cedoit en rien à ſon Oncle pour ce qui eſt de la ſeverité & de l'aprêté du naturel, mais qui étoit fort différent à l'égard du zéle pour l'Egliſe; dont Paul IV. étoit ardent défenſeur juſqu'à l'excez, ſans vouloir y être porté par aucune autre raiſon.

De là venoit le retardement du Concile, & que dans les Seſſions il ne ſe décidoit rien, outre qu'on ne vouloit guere ſe ſoûmettre aux Décrets déja faits. L'occaſion ſe préſenta bientôt de mettre le feu aux matiéres déja préparées, entre le Pape, & l'Empereur, & de faire éclater entr'eux les diviſions & les haines à quoi ils étoient d'eux-mêmes tous diſpoſez; car Charles V. aïant aſſemblé une Diéte à Ausbourg, la premiere année du Pontificat de Paul IV. comme il a été dit, il y fut donné une pleine liberté aux Proteſtans, & défendu aux Catholiques de les attirer à leur Religion; il y fut arrêté que toute Juriſdiction Eccléſiaſtique demeureroit ſuſpenduë, autant que ſon exercice pourroit troubler la paix, & la concorde, même à l'égard des Sujets des Princes Eccléſiaſtiques, qui ne pourroient pas les forcer à vivre ſelon leurs rites, & leurs cérémonies. On ne ſauroit dire combien la nouvelle de ce Decret irrita l'eſprit d'un Pape de l'humeur de celui que

Indignation du Pape.

nous venons de dépeindre le regarda comme un outrage sanglant [illegible] son zéle, dans ce premier commencement de son Pontificat, & comme il étoit un ardent Défenseur de la Religion Catholique, il conçut d'abord un violent desir ou d'en obtenir la réparation, ou d'en tirer vengeance. Dessein dans lequel il fut encore confirmé par le Cardinal son Neveu, qui tout ravi de joïe de voir l'esprit de son Oncle si fort irrité, ne laissa pas échaper l'occasion de lui faire coûvrir, selon l'usage du Dimanche de la Passion, la Croix de Pierre, pour dégaîner l'Epée de Paul; ou, pour mieux dire, d'emploïer tout ensemble le coutelas de Pierre, & l'Epée de Paul; & pour cet effet il n'oublia rien pour porter le Saint Pere à s'unir, & à se liguer avec le Roi de France, comme nous le verrons ci-dessous.

Mort de la Reine, Mere de Charles V. 1554. Pendant que ces Scenes se passoient à Rome, l'Espagne eut aussi la sienne. *Jeanne* d'Arragon Mere de l'Empereur Charles V. mourut le 25. Avril de cette année, la 73. de son âge, dans la Ville de *Tordesilla* en Espagne. Cette grande Princesse aimoit son Epoux Philippe, dit le *Trés-beau*, Pere de Charles V. avec la plus grande tendresse qu'on ait jamais vûe dans aucune autre femme; de sorte que la mort d'une personne si chérie, la toucha si sensiblement, que rien ne fut jamais capable d'adoucir son affliction; jusque-là que la violente, & continuelle douleur dont elle étoit penétrée, lui causa certaine mélancolie qu'il ne fut pas possible de dissiper de son esprit, qui en demeura toûjours embarrassé, & affoi-

foibli. Avec tout cela, juſqu'à la fin de ſa vie il ne ſe paſſa rien de conſéquence en Eſpagne, qui ne ſe fît en ſon nom, & qu'on n'envoïât prendre ſon conſeil ; ce n'eſt pas qu'elle fût capable de le donner, mais on agiſſoit de la ſorte par une certaine bienſéance, fondée ſur deux raiſons, dont l'une étoit de cacher, autant qu'il étoit poſſible, aux yeux du monde, cette imbecillité de cerveau ; & la ſeconde, parce qu'on devoit ce reſpect, non ſeulement à la perſonne, mais à l'ombre même d'une Princeſſe à laquelle l'Empereur Charles V. étoit redevable de toute cette premiere fortune, qui le fit enſuite parvenir à l'Empire, ſavoir, tant de Royaumes en Eſpagne, ceux de Naples, & de Sicile en Italie, ſans parler du nouveau Monde. Il eſt certain que Charles V. ſe montra toûjours un Fils généreux, doux, & reſpectueux envers une ſi illuſtre Mere.

Il le fit bien voir aprés ſa mort par les obſéques trés-ſolemnelles & trés-magnifiques, qu'il lui fit faire par-tout, & particuliérement à Bruxelles ; mais il fit entr'autres une action trés-remarquable. La Reine n'avoit pû faire de Teſtament devant Notaire, à cauſe que celui-ci ne lui trouva pas toute la liberté, & la fermeté d'eſprit néceſſaire pour cela, mais Charles V. ne laiſſa pas d'ordonner que tous ceux qui l'avoient ſervie, tant de l'un que de l'autre ſéxe, fuſſent libéralement recompenſez ſoit par des préſens, ou par des penſions, ou par des Charges. La nouvelle de cette mort le pénétra d'une vive & ſenſible douleur ; & pluſieurs Ecrivains remarquent que

Choſe remarquable.

pour comble d'affliction il reçut la nouvelle de l'exaltation de Paul IV. juſtement le même matin qu'il prit le deüil de ſa Mere, & ſi l'on ajoûte foi à quelques-uns, il en écrivit à Philippe en ces termes ; *Mon Fils, je ne tire pas à bon augure pour nôtre Maiſon que ce Pape ait été créé, puis que le deüil que nous portons, nous défend d'en faire aucune rejoüiſſance* ; en quoi il ne fut pas faux Prophéte, car bien-tôt aprés ce Pontife commença une rude guerre contre Philippe.

Duc d'Albe Viceroi de Naples. 1555.

Mais comme Charles V. ne manquoit pas de prendre bien ſes précautions, lors même que les choſes étoient fort douteuſes, & incertaines ; ce qui étoit, peut-être, un préſage de ce qui devoit arriver ; il manda auſſitôt à ſon Fils qu'il devoit envoïer la Patente de Viceroi de Naples à Don Ferrand Alvarez de Tolede, *Duc d'Albe*, ſon Lieutenant Genéral, parce qu'il en auroit aſſûrement beſoin. Philippe n'eût pas plûtôt reçû à Londres la Lettre de l'Empereur ſon Pere, qu'il ordonna à ſon Secretaire d'expédier cette Patente pour le Duc, & en même temps l'ordre à Don Bernardin de Mendozza, qui en étoit Viceroi, de s'en retourner en Eſpagne. Charles V. aïant reçu ces Lettres, ordonna au Duc d'Albe de partir inceſſamment pour s'aller mettre en poſſeſſion de cette Viceroïauté ; ce qui ne cauſa pas peu d'étonnement à tout le monde, perſonne ne pouvant comprendre qu'on ôtât un ſi grand Capitaine de Flandre, où la guerre étoit ſi fort allumée, & qu'on l'envoiât à Naples, où il n'étoit pas, ce ſemble, beſoin ; cependant ce coup eſt, peut-

peut-être, un des plus beaux que Charles V. ait jamais fait en matiere de choix des perſonnes propres pour les Gouvernemens; parce que pour conteſter contre un Pape à Rome, lequel avoit une groſſe tête, il falloit envoïer à Naples un Duc d'Albe, qui n'en avoit pas une moins groſſe, ni moins dure. L'Empereur adroit ne voulant pas qu'il parût qu'il eût de ſon côté aucun mécontentement, & étant bien aiſe d'ailleurs de découvrir les véritables ſentimens du Pape, ordonna au Duc de paſſer par Rome, de baiſer de ſa part les pieds à Sa Sainteté, & de l'aſſûrer de ſes trés-humbles reſpects, & du deſir qu'il avoit d'entretenir avec Elle une ferme, bonne, & étroite correſpondance. Le Duc fut reçu avec de grands honneurs, à la verité, mais néanmoins moindres qu'il n'étoit convenable, & aïant été admis à l'audience, il fût bien ſurpris d'entendre de la propre bouche du Pape des plaintes telles que celles qui ſuivent.

Plaintes du Pape contre Charles V.

Que dans le temps qu'il étoit Archevêque de Brindiſi, & Membre du Conſeil de Naples, allant en Angleterre en qualité de Nonce, il fut exclus dudit Conſeil; & fut depuis ce moment là ſi peu agréable à l'Empereur, qu'étant depuis devenu Cardinal, il apprit que ſon Maître de Chambre, Eſpagnol de Nation, avoit ordre de l'empoiſonner. Que diſant un jour dans le Conſiſtoire ſon avis, tant contre l'Empereur, que contre le Roi de France, ſans aucune paſſion, mais uniquement pour décharger ſa conſcience, le Roi de France l'en avoit fait remercier, pour avoir dit ſon ſentiment avec ſincerité, en faveur du Siége Apoſtolique, & Charles V. tout au contraire le

fit menacer & cenſurer comme un homme partial. Qu'aïant été créé Archevêque de Naples, l'Empereur n'avoit pas voulu ſouffrir pendant long-temps, qu'il s'en mît en poſſeſſion, & que bien qu'il l'eût à la fin permis, il l'avoit toûjours fait troubler dans ſa Juriſdiction par ſes Miniſtres. Que pendant la vacance du St. Siége par la mort de Paul III. de Jules III. & de Marcel II. les Cardinaux Imperiaux, & Eſpagnols l'avoient toûjours exclus de ſon rang.

Pendant que le Pontife tenoit un tel diſcours au Duc d'Albe, il ſembloit à ce Seigneur (comme il l'a lui-même confeſſé depuis) qu'il avoit l'épée à la main, & que le Pape l'avoit à la bouche; il prit néanmoins congé en des termes équivoques, comme s'il n'eût pas compris ce que le St. Pere vouloit dire; & pour n'être pas obligé à lui rendre une autre viſite, il lui déclara qu'il étoit extrémement preſſé de ſe rendre à ſon Gouvernement de Naples, & qu'ainſi il ſe voïoit dans l'obligation de prendre congé de Sa Sainteté, même dans cette audience; ce qui lui fut volontiers accordé, & deux jours aprés il partit ſans autres cérémonies, & arriva bientôt à Naples, où il ne voulut aucune pompe, prenant poſſeſſion de ce Gouvernement ſans aucun faſte, peut-étre, afin d'épargner l'argent pour la guerre qu'il prévoïoit infaillible, comme effectivement elle arriva tôt aprés; & il ne manqua pas de donner les ordres néceſſaires, de diſpoſer toutes choſes comme il falloit, & de faire beaucoup d'affaires à petit bruit; ſelon cette addreſſe, & cette prudence qui lui étoit toute particuliére

ticuliére, & naturelle. Avant que de partir de Rome, il écrivit à Charles V. & à Philippe tout ce qui s'étoit paſſé à Rome avec le Pape. L'Empereur écrivit ſur cet article au Roi Philippe, dans les termes qui ſuivent, *Qu'il falloit penſer aux affaires de France, & à celles d'Angleterre, parce que le Duc d'Albe donneroit bon ordre à celles de Naples.*

Henri II. Roi de France qui véritablement étoit Capitaine & Soldat, & avoit l'ame martiale, non content de ſa fortune, & de celle de ſes Armes, conſidérant que l'Empereur étoit preſque hors d'état de lui faire la guerre en perſonne; voïant que le Mariage de Philippe avec Marie, ne rendoit pas la Maiſon d'Aûtriche plus puiſſante, & aïant des Capitaines, & des Soldats bien aguerris, il ſe mit plus que jamais dans la tête, ce deſſein ambitieux, paſſion qui n'eſt que trop naturelle aux Guerriers, ſur tout aprés avoir éprouvé la fortune favorable, de réduire la Maiſon d'Aûtriche dans un tel état qu'elle fût obligée d'avoüer qu'il n'y avoit que la France de formidable, & d'invincible. Il ſe mit donc en Campagne au Printemps, avec trois Corps d'armée; le premier commandé par le Connêtable, & par le Duc de Vendôme; le ſecond par le Marêchal de Saint André; & le troiſiéme par le Duc de Nevers. Le Roi qui étoit au premier Corps d'Armée, mit le Siége devant Marienbourg, & l'obligea en peu de jours à ſe rendre à diſcretion. Le Duc de Nevers de ſon côté exécuta glorieuſement ſa commiſſion, aïant pris, ſans perdre preſque un homme, toutes les Forteref-

Henri II. en Campagne. 1555.

ſes ſituées le long de la Meuſe, c'eſt-à-dire depuis Mezieres juſqu'à Givet. Pour le Maréchal de Saint André, il s'avança le premier du côté de Mariembourg, pour s'aſſûrer de tous les paſſages, par où l'Ennemi pouvoit y jetter du ſecours, action qui ne lui acquit pas une mediocre gloire.

Grands progrez. 1555. Le Roi de France parti de Mariembourg, s'achemina vers Bovines, où étant arrivé il envoïa un Trompette au Gouverneur pour le ſommer de lui ouvrir les portes; & ſur le refus qu'il en fit, Henri II. irrité ordonna l'aſſaut général, qui fut ſi furieux qu'en moins de trois heures ſes gens y entrérent, & firent une grande boucherie des aſſiégez, quoique le Roi s'efforçât, aprés la premiere furie, d'empêcher le carnage, par des ordres rigoureux qu'il fit publier. Le Connêtable ſe rendit en même temps devant *Dinant*, dont *Romere* étoit Gouverneur, auquel il fit entendre qu'il eût à ouvrir les portes au Roi, qui n'étoit pas loin: mais ce Gouverneur croïant qu'un bon Soldat ne devoit jamais ſe rendre à la premiere demande, refuſa d'abord de le faire; cependant voïant qu'on faiſoit avancer le Canon, & n'aïant aucune eſpérance d'être ſecouru, il demanda de capituler; ce qui lui fut accordé; mais comme il demandoit beaucoup, le Connêtable lui fit dire, *Que s'il ne ſe contentoit pas de ſortir avec dix de ſes gens armez à leur choix, il le feroit bien capituler par force*; Compliment qui ne lui plut guére, & qui l'obligea de ſubir les conditions qu'on lui vouloit impoſer, pour éviter une plus facheuſe, & plus rude capitulation.

tion. On fit du reſte de ſes gens une montagne de corps morts, & pluſieurs ruiſſeaux de ſang; & la Ville fut miſe au pillage, aprés lequel le Roi ordonna qu'elle fût démolie de fond en comble, auſſi bien que le Château, qui fut entiérement raſé.

L'Empereur qui ſe tenoit à Bruxelles, où il avoit preſque entiérement renoncé aux affaires, aïant laiſſé le Gouvernement de ces Provinces aux ſoins de la Gouvernante Marie, & la conduite des Armes à Philibert Emanuel; aïant entendu la nouvelle des progrez du Roi Henri, & que ce Monarque avec trois corps d'Armée couroit par tout victorieux & triomphant, ſans qu'on eût encore pû lui oppoſer aucun obſtacle, & craignant qu'il ne lui arrivât la même choſe qu'à Inſpruk, d'où il fut obligé de ſortir en plein minuit, ſe diſpoſa à ſe retirer à Anvers. Don Ferdinand Gonzague qui étoit avec lui, tâcha de le faire revenir de ſa peur, & par de fortes & ſolides raiſons le fit réſoudre à une action plus généreuſe, qui fut d'aſſembler toute ſon Armée, de ſe mettre lui-même à la tête, & de commencer l'ouverture de la Campagne du côté de Namur, Place diſtante ſeulement de 14. miles de Dinant, où le Roi Henri II. étoit campé; ainſi Charles V. aïant ſuivi ce conſeil marcha effectivement à Namur. Mais je dirai, pour concluſion de ce livre, que pendant toute cette Campagne l'Empereur ne fut preſque que Spectateur des progrez de Henri II. bien loin d'être Défenſeur. Il ſe donna néanmoins une bataille, où la perte fut égale de part & d'autre; à cela

Apprehenſion de Charles V.

prés que les François demeurérent les maîtres du Champ de bataille. Aprés quoi Charles V. trop foible, & trop infirme pour soûtenir plus long-temps les fatigues de la guerre, s'en retourna à Bruxelles, d'autant plus qu'il lui survint d'assez rudes attaques de goutte, dont on le croïoit presque guéri.

Erreur des Cardinaux. 1555.

Cependant on n'étoit pas trop content à Rome, où les Cardinaux, au milieu des Fêtes solemnelles qu'on y célébroit sur le nouveau Pontificat, ne pouvoient s'empêcher de déplorer l'erreur où ils étoient tombez sur ce sujet; parce qu'ils avoient élû ce Pape d'un âge si avancé & si mûr, dans la persuasion qu'aïant témoigné un zéle si ardent pour la paix entre l'Empereur, & le Roi trés-Chrêtien, lors qu'il n'étoit encore que Cardinal, il ne manqueroit pas de faire paroître à cet égard une passion encore plus grande, lors qu'il seroit revêtu du Tître de Pere commun. Mais ils se mirent à lever les épaules les uns aux autres, lors qu'ils virent leur attente si fort trompée; car à peine Paul IV. attendit-il le jour de son Couronnement, qui se fit trois jours aprés son élection, c'est-à-dire le 26. Mai, pour couvrir la Croix de Pierre (je l'ai déja dit) comme l'on a coutume de faire le Dimanche de la passion, & dégaîner l'épée de Paul, contre les Fils qui avoient le plus mérité de l'Eglise, bien qu'étant Cardinal il eût accoutumé de dire, *Que le Vicaire de J. Christ portoit la Croix jusques sur ses Pantoufles, afin qu'il addressât tous ses pas à procurer la paix avec une douceur, & une charité véritablement Chrêtienne, & que son Epée Temporelle*

relle ne devoit être tirée que contre les Hérétiques, & les Infidelles. Aprés cela qui ne s'y ſeroit trompé? Qui n'auroit pas donné ſa voix à un Cardinal ſi religieux, & ſi zélé?

En un mot, le jour même de ſon Couronnement, ce Pape fit connoître ſa mauvaiſe volonté envers l'Empereur Charles V. & ſon inclination pour la France, aïant voulu que dans les Cérémonies, & les audiences, les François fuſſent fort diſtinguez, & traitez plus honorablement que les Impériaux en tout ce qui dépendoit des civilitez & des honnêtetez. Les François s'en étant aiſément apperçus, commencerent dés ce moment là à tenir le haut du pavé à Rome, étant bien venus, & regardez de bon œil à la Cour, & le bon vieillard de Pape, qui avoit la vüe fort courte, mettoit ſouvent ſes lunettes ſur ſon nez, pour avoir le plaiſir de voir les François tous gaillards ſauter, pour ainſi dire, de joïe; pendant que les Eſpagnols avec leur modération ordinaire, ſouffroient patiemment les affronts, pour pouvoir mieux méditer, & exécuter la vengeance. François vûs de bon œil.

Ce Pape donc, quoi que né à Naples, & par conſéquent Sujet de l'Empereur Charles V. & qui étoit de la Maiſon de *Caraffe*, étroitement unie d'alliance avec celle de *Melfi*, toutes deux odieuſes aux Eſpagnols, Partiſanes des François, & ennemies jurées des deux Maiſons Colomne & Vitelli, entiérement dévoüées au Parti de la Maiſon d'Aûtriche, ce Pape, dis-je, mal conſeillé aſſûrément par ſes Neveux, commença à décharger ſa colére, & à exercer ſa vengeance ſur les Colomne Colomne, & Vitelli perſecutez.

ne, & les Vitelli, afin qu'abbaiſſant, & détruiſant même, deux Maiſons ſi contraires à la France, il eût non ſeulement le plaiſir de mortifier des gens qui avoient toûjours été odieux aux ſiens, mais auſſi le moïen de donner aux François ſujet d'être plus que jamais perſuadez de ſon affection. Pour pouvoir mieux venir à bout de ſes orgueilleux deſſeins contre l'Empereur, & ſoutenir ſes hauteurs & ſa fierté, il conclut 3. mois aprés ſon couronnement une Ligue offenſive, & défenſive avec le Roi de France, une Copie de laquelle fut incontinent envoïée à Charles V. quoi qu'on la tînt encore fort ſecréte.

ARTICLES

De la Ligue conclüe entre le Pape Paul IV. & Henri II. Roi trés-Chrêtien, le 15. Septembre. 1555.

I. QUe le Roi trés-Chrêtien engage volontairement ſa foi de défendre avec toutes ſes forces ſa Sainteté nôtre Seigneur Paul IV. tant en ſa Perſonne, qu'à l'égard de l'Egliſe, dont il eſt le ſouverain Chef, contre toute ſorte de Perſonne de quelque rang, & condition quelle fût, qui voudroit l'offenſer & l'outrager.

II. Qu'en

II. Qu'en cas qu'il arrivât que l'Etat Ecclesiastique fût attaqué par les Armes des ennemis, Sa Majesté viendra en Personne, ou enverra une Armée en Italie, pour la défendre, pourvû que sa ditte Majesté ne soit pas attaquée dans son propre Roïaume, s'obligeant de n'abandonner point Sa Sainteté, & de ne rien omettre pour la bien défendre, comme il est convenable à un Prince pieux, Fils aîné de l'Eglise.

III. Que Sa Sainteté se repose tellement sur l'espérance que lui donne Sa Majesté, & sur la fermeté de ses promesses, qu'Elle n'entend pas que ce Traité, & cette foi promise, soïent regardez que comme de purs effets de sa Bonté Roïale, & de sa grande générosité.

IV. Que Sa Majesté se contente d'appeller Dieu à témoin, comme Sa Sainteté l'y appelle aussi de sa part; suppliant humblement Sa Divine Majesté, comme pareillement Sa Sainteté la supplie, qu'Elle daigne garder & protéger Sa Majesté trés-Chrêtienne, & ses Séréniſſimes Fils, de la même maniére que ledit Roi gardera, & protégera Sa Sainteté, & le Saint Siége.

V. Que le Roi Trés-Chrêtien prend aussi en sa perpétuelle protection l'Illustrissime

me

me & Réverendiſſime Cardinal Caraffe, & les Illuſtriſſimes Seigneurs Comtes de Montorio, & Don Antoine Caraffe, & leurs Décendans, & promet de les récompenſer, & dédommager des Tîtres, Biens, & Fiefs qu'ils pourroient avoir perdu pour cauſe de Ligue, ou Traité fait avec ſadite Majeſté dans le Roïaume de Naples; en leur donnant en Italie, ou en France d'autres Tîtres convenables à leur nobleſſe, & à la généroſité & grandeur d'ame de ſa Majeſté.

VI. Que par le préſent Traité s'entend conclüe une perpétuelle Ligue offenſive, & défenſive entre Sa Sainteté, & le Saint Siége Apoſtolique d'une part, & le Roi Trés-Chrêtien de l'autre; le Piemont étant entendu compris dans l'Italie.

VII. Qu'il ſoit fait un dépôt de 500. mille Ecus, dont le Pape en mettra 350. mille, & les autres ſeront mis par Sa Majeſté; & bien que les Pontifes en d'autres pareilles occaſions de Ligues aïent fourni de plus grandes ſommes Sa Majeſté néanmoins ſe contentera de ladite ſomme, en conſidération de ce que Sa Sainteté a trouvé, dans ce commencement de ſon Pontificat, la Chambre Apoſto-

Apoſtolique extrémement épuiſée. Que ce dépôt doit être fait à Rome, ou à Veniſe, dans le terme de tout le mois de Février prochain, & que cependant on ne tardera pas à commencer la guerre.

VIII. Que le Roi ſoit tenu de faire paſſer en Italie dix, & s'il ſe peut faire 12. mille Fantaſſins étrangers, 500. Lances Françoiſes, & 500. Chevaux legers.

IX. Que le Roi envetra un Prince de ſes premiers Capitaines, auquel ſe doit donner le commandement entier des armes de l'un & de l'autre.

X. Que Sa Sainteté doit donner de l'Etat Eccléſiaſtique, ou bien d'autres gens, 10. mille Fantaſſins, plus ou moins, ſelon qu'il ſera jugé à propos, & outre cela mille Chevaux, avec leurs Colonels & Capitaines, dont le choix, & la création dépendra de Sa Sainteté.

XI. Que Sa Sainteté donnera le paſſage, les vivres, & autres commoditez qu'on pourra avoir dans l'Etat Eccléſiaſtique, à l'Armée de Sa Majeſté, & cela s'entend en païant des deniers du Roi.

XII. Que Sa Sainteté fournira toute l'artillerie qui ſe trouvera, & qui ſe pourra fournir, auſſi bien que toute ſorte de munitions, & le tout aux dépens de la Ligue.

XIII. Qu'on

XIII. Qu'on commencera la Guerre par le Roïaume de Naples, ou bien par la Toſcane, ſelon qu'il ſera trouvé plus avantageux aux intérêts communs; mais que néanmoins il eſt entendu qu'on la commencera par un de ces endroits.

XIV. Qu'en cas que le temps, & les conjonctures des affaires viennent à changer, & qu'il ſoit trouvé à propos de porter la guerre dans le Duché de Milan, Sa Sainteté ſera tenue de contribuer de la même maniére qu'il a été dit.

XV. Qu'il faut faire les derniers efforts pour porter la guerre dans la Toſcane, & tâcher de la remettre en ſa premiere liberté.

XVI. Qu'ils promettent reciproquement, & de bonne foi de ne ſe départir jamais de cette alliance, & de ne faire aucune paix, ou Traité avec d'autres ſans s'en donner avis.

XVII. Qu'on entend laiſſer la liberté aux Venitiens, & autres Princes, d'entrer dans cette Ligue, & que même Sa Sainteté, & Sa Majeſté les y inviteront, & les en preſſeront, auſſi-bien que les autres Potentats, en leur repréſentant que cette guerre ne ſe fait que pour la liberté commune d'Italie.

XVIII.

XVIII. Que ſi l'on recouvre les Roïaumes de Naples, & de Sicile, comme il y a lieu de l'eſperer, Sa Sainteté en donnera l'inveſtiture à un des Sereniſſimes Fils de Sa Majeſté Très-Chrêtienne, pourvu que ce ne ſoit pas le Dauphin, toutes les fois que Sa Majeſté le demandera, à la reſerve néanmoins de la Ville de Benevent, qui ſera pour le ſaint Siége, avec tout ſon Territoire: & cette inveſtiture ſe donnera à ces conditions: premierement que les limites de l'Egliſe s'étendront depuis l'Apennin juſqu'à Saint Germain *incluſivement*, & juſqu'à la Riviére de Garigliano; & de l'autre côté juſqu'à la Riviére de Peſcara; de ſorte que tout ce qui ſe trouve entre ces deux frontiéres s'entendra appartenir au Siége Apoſtolique; auſſi bien que la Ville de Gaïeté qui ſera compriſe dans le Domaine de l'Egliſe, avec ſon Territoire, & ſon Port.

XIX. Qu'outre la Haquenée accoûtumée, & le tribut annuel de ſept mille Ducats d'or pour le droit de Fief, que l'Empereur Charles V. s'obligea de donner au Saint Siége, ce tribut ſera augmenté de 20. mille autres Ducats, en cas qu'on prenne ce Roïaume, & que l'inveſtiture en ſoit donnée, comme il a été dit.

XX. Que

XX. Que le dit Sereniſſime Fils du Roi Trés-Chrêtien, lors qu'il ſera inveſti deſdits Roïaumes de Naples, & de Sicile, ne pourra y donner retraite aux Rebelles de l'Egliſe; & que de ſon côté Sa Sainteté s'oblige de ne recevoir dans les Terres de la Sainte Egliſe aucuns ſujets rebelles de ſa Majeſté, à l'exception de la Ville de Rome, où ils pourront ſe retirer, & demeurer en ſûreté, pourvû qu'ils n'aient pas conſpiré directement contre la vie de ſa Majeſté.

XXI. Qu'il ne ſera pas permis audit Sereniſſime Fils, inveſti des dits deux Roïaumes de donner de l'argent à des gens qui ſeroient à la ſolde de l'Egliſe, ou qui en ſeroient Vaſſaux & Sujets, ni de les retenir à ſon ſervice contre la volonté de Sa Sainteté, & de ſes Succeſſeurs à perpétuité, & ſans leur permiſſion.

XXII. Qu'il ſera aſſigné par le même Sereniſſime Prince inveſti, un Etat dans la Sicile, qui puiſſe rendre 25. mille Ducats d'or par an, & cela dans un lieu convenable, qui ſera laiſſé au choix de ſa Sainteté.

XXIII. Qu'il ſera donné dans le même Roïaume, à l'illuſtriſſime Seigneur Comte

te de Montorio, un Etat, pareillement libre, & de *pleno jure*, qui ſoit au gré de ſa Sainteté, lequel rende 20. mille écus d'entrée, avec tître de Duché, qui ſoit à lui, & à ſes Héritiers de l'un, & de l'autre Sexe, en ſorte qu'il puiſſe, le donner, le vendre, le tranſporter à qui bon lui ſemblera.

XXIV. Qu'il ſera encore donné un autre Etat dans le même Roïaume, à de pareilles conditions, qui rende pour le moins 15. mille écus, & qui ſoit voiſin de l'autre, pour être donné à Don Antoine Cataffe.

XXV. Que le Roi Trés-Chrêtien ſera tenu d'envoïer à Rome ſon dit Séreniſſime Fils le plûtôt qu'il ſera poſſible, pour recevoir cette inveſtiture, de la maniére la plus commode, & la plus convenable, ſelon qu'il ſera jugé à propos par ſa Sainteté, & par ſa Majeſté.

XXVI. Qu'étant encore fort jeune, il ſera nourri & élevé dans le Roïaume même, que tout ſera fait en ſon nom, & qu'il aura un Conſeil, & des Miniſtres pour l'adminiſtration du Gouvernement; que tous ſeront choiſis d'entre des perſonnes fidelles, & affectionnées au Saint Siége, & à ſa Sainteté; qu'ils ſeront nommez, & élus du commun conſentement;

tement de ſa Sainteté, & de ſa Majeſté, juſqu'à ce que ledit Roi ſoit parvenu à l'âge requis pour gouverner & regir de lui-même leſdits Roïaumes ; & que quant aux autres Gouverneurs, & officiers de l'Armée, ils ſeront choiſis par le Roi.

XXVII. Que ledit Séreniſſime Prince qui recevra l'inveſtiture deſdits Roïaumes, & ſes Héritiers, & Succeſſeurs, ne pourront en aucune maniere, ni directement, ni indirectement, prétendre, ni chercher les moïens, de parvenir à ſe faire nommer, & élire Empereurs des Romains, ni Rois d'Allemagne, ou de Lombardie, ni Seigneurs de Toſcane, ni particulierement Rois de France ; & en cas de contravention à cet Accord, ceux qui y contreviendront s'entendent, *ipſo facto*, déchus de toute inveſtiture, & de tout droit & privilége.

XXVIII. Que juſqu'à ce que le Séreniſſime Prince inveſti de ces Roïaumes en vienne prendre poſſeſſion, ce qui pourroit ne pas arriver ſitôt, pour ne pas expoſer aux fatigues d'un ſi long voïage la perſonne dudit Prince dans un âge encore ſi tendre ; qu'en ce cas-là les deux ſuſdits Roïaumes ſeront adminiſtrez, & gouvernez avec l'agrément, & le

le conſentement unanime de ſa Sainteté, & de ſa Majeſté Trés-Chrêtienne, par une, ou par pluſieurs perſonnes affidées.

XXIX. Que celui, ou ceux qui ſeront deſtinez au Gouvernement de ces Roïaumes, feront tout au nom du Séreniſſime Prince inveſti; & que celui, ou ceux dont ſa Sainteté, & ſa Majeſté ſeront convenus, ſoit Eccléſiaſtique, ou Séculier, prêteront ſerment de fidélité, entre les mains de ſa Sainteté, & du Roi trés Chrêtien, promettant d'adminiſtrer le tout fidellement, & ſelon la volonté de l'un & de l'autre.

XXX. Que ſi l'on convient de donner le Gouvernement à un Eccléſiaſtique, il portera le Tître de Légat de ſa Sainteté, & du Roi Trés-Chrêtien; & que ſi c'eſt un Séculier, il aura celui de Vicerégent, au nom de l'un & de l'autre, auſquels il appartiendra auſſi de limiter leur temps.

XXXI. Que ce Séreniſſime Fils de France inveſti de ces Roïaumes, n'étant pas encore parvenu à l'âge requis pour pouvoir prêter ſerment & faire hommage à ſa Sainteté, & au Siége Apoſtolique; en tel cas le Roi Trés-Chrêtien lui-même, en qualité de Pere, & de Tuteur, exer-

exercera cette fonction pour son Fils, lors que cette investiture lui aura été donnée.

XXXII. Que la forme de serment qui doit être fait, sera semblable à celle des autres sermens que les autres Rois de Naples ont prêté aux précédens Pontifes, & au Saint Siége; à laquelle forme sera ajoûté tout ce qu'il sera néceſſaire d'exprimer, afin que tout ce qui pourra être ajoûté, ou changé dans ces Articles, demeure mieux ſpecifié; parce que lors qu'il s'agit des intérêts du Saint Siége, il eſt bon que tout ſoit énoncé avec toute la ſincérité, l'exactitude, & la netteté poſſible.

XXXIII. Que pour raiſon, & reconnoiſſance de la ditte premiere inveſtiture que recevra ledit Prince à cela deſtiné, il ſera tenu de faire bâtir à ſes dépens dans l'Egliſe de Saint Pierre de Rome; Metropole de toutes les autres Egliſes de la Chrêtienté, une des plus belles & plus magnifiques Chapelles, dédiée au Saint, ou à la Sainte, auquel, ou à laquelle il aura le plus de dévotion.

XXXIV. Que lors que ledit nouveau Roi inveſti ſera parvenu à l'âge requis de 16. ans accomplis, il ſera obligé de prêter lui-

lui-même le ſerment, & de faire l'hommage dû, comme il a été dit ci-deſſus, au Siége Apoſtolique, & à ſa Sainteté, ou à ſon Succeſſeur qui ſera en ce temps-là, & auſſi de jurer l'obſervation de tous les Articles de ce Traité, qui regardent leſdits deux Roïaumes.

XXXV. Que voulant venir à Rome en Perſonne pour faire cette fonction à la face du Saint Siége, ſa Sainteté promet de le recevoir avec les mêmes honneurs, qui furent rendus à Charles VIII. lors qu'il alloit à Naples; mais ne pouvant faire cela en perſonne, il enverra en qualité d'Ambaſſadeur un des premiers Seigneurs de ſon Roïaume, avec toute la magnificence convenable.

XXXVI. Que ledit Séreniſſime Roi inveſti des deux dits Roïaumes, ſera tenu, promettant pour cet effet par ce préſent Traité de donner ſa parole de le faire obſerver, de laiſſer tirer & tranſporter du Roïaume de Sicile, *ultra Pharum*, à la Chambre Apoſtolique, pour ſon ſervice, & à ſes dépens, dix mille charges de blé annuellement, ſans la moindre obligation de païer ni droits, ni impoſitions, quelles qu'elles ſoient, anciennes, ou nouvelles,

XXXVII. Qu'en cas que la Ville de Ro-

me ait beſoin d'une plus grande quantité de grains, ledit Séreniſſime Prince Inveſti la préferera à tout autre Païs, quel qu'il puiſſe être, qui voudroit en tirer; & en ce cas non-ſeulement les grains ſeront païez ſelon le prix courant, mais de plus tous les droits, impôts, & Doüanes; duquel beſoin ledit Roi inveſti, & ſes Succeſſeurs, ſeront tenus de voir les Brefs, *Aut alias litteras cujuſcumque Pontificis pro tempore exiſtentis. Datum Romæ, in Palatio Divi Petri,* 15. *Septembris.* 1554.

Erreur. 1555.

MAis il ſe rencontre ici une difficulté, choſe qui n'eſt pas nouvelle, ni rare dans les Ecrivains. Il y en a qui veulent que ce Traité ait été conclu à Rome, non au mois de Septembre, mais de Decembre; & peut-être, que la terminaiſon de ces deux noms, qui eſt la même, en aura trompé quelques-uns. Summonte lui-même ne ſait à quoi s'en tenir; mettant au commencement du Traité la date le 15. de Septembre, & à la fin le 15. de Decembre. Cependant autant que j'ai pû démêler la vérité de ce fait, & la receüillir des Auteurs tant François, qu'Italiens, je trouve qu'il fut conclu le 15. de Septembre; & aſſûrement le Pape, & ſur-tout ſes Neveux, n'auroient pas voulu entreprendre avec tant de précipitation & de violence, ce qu'ils entreprirent, ſans ſe bien munir d'un apui, eſtimé plus ſolide qu'il n'étoit en effet, ſavoir

ſavoir celui de ce Traité, qu'ils tinrent le plus ſecret qu'il leur fut poſſible: mais quelques précautions qu'ils priſſent pour cela, ils ne purent empêcher qu'on n'en tirât une copie, qui fut envoïée à Charles V. qui ne l'eût pas plûtôt reçûë qu'il l'envoïa à Philippe ſon Fils. Si l'on en croit *Sangro*, l'Empereur en aïant entendu la lecture dans ſon Conſeil ſecret, ſe prit à dire en Eſpagnol, comme n'aïant jamais eû grande opinion de ce Pontife, *Quien eſta mal con Dios, ne puede hazer cauſa buena:* c'eſt-à-dire, celui qui eſt mal avec Dieu, ne peut rien faire de bon.

Action de Paul IV. contre Charles V.

Paul IV. n'avoit pas plûtôt été élû dans le Conclave, que le Cardinal Colomne avoit envoié en poſte à l'Empereur, Jean François Lottini de Volterra ſon Sécrétaire affidé, pour donner de ſa part avis à Sa Majeſté Impériale de tout ce qui s'étoit paſſé dans le Conclave dans cette Election, de laquelle Charles V. ne tira pas bon augure, comme il a été dit. Lottini retourné juſtement dans le temps qu'on avoit conclu le Traité avec la France (quoi que quelques Auteurs mettent, par erreur, cette priſon auparavant) le Pape le fit mettre dans une étroite priſon, ſous prétexte qu'il avoit été envoïé, pour irriter l'eſprit de l'Empereur contre lui, & contre le Saint Siége; mais le véritable deſſein de Paul IV. fut, que Lottini aïant entre ſes mains tous les papiers, & tous les ſecrets du Cardinal Colomne, il eſpéroit d'en tirer bien des choſes qui pourroient ſervir à faciliter l'exécution des projets qu'il méditoit; on croit même que par la force des

tourmens Lottini en dit assez, pour donner lieu au Pape de faire mettre en prison le Cardinal Colomne lui-même, quoi que les Princes, sans en excepter les Papes, ne manquent jamais de prétextes pour satisfaire leur vengeance, & s'en forgent à leur fantaisie. En un mot, le Cardinal de Sanfiore, *Camille Colomne*, & l'Abbé *Brisegna* Espagnol, grand Partisan dudit Cardinal, furent envoïez au Château Saint Ange, & avec eux quelques-uns de leurs plus intimes, & familiers amis, qui furent mis dans les prisons publiques, pour être examinez.

Autre exécution. Outre cela, Julien Césarini, & Ascagne de la Corgna étant grands Partisans de l'Empereur, & étroitement unis d'intérêt avec les Colomnes, le Pape leur défendit, sous de griéves peines, de sortir de Rome, & quelques-uns même écrivent qu'ils donnérent caution de n'en pas sortir, ce que je ne trouve pas néanmoins conforme à l'opinion la plus commune. Ce qu'il y a de vrai est, que le Pontife aïant été supplié, & conjuré par presque tous les Cardinaux qui avoient témoigné le plus de chaleur pour son élection, de vouloir élargir le Cardinal, & Camille Colomne, il leur accorda cette faveur, à la charge toutefois qu'outre la parole, & le serment de quelques Cardinaux, leurs biens en répondroient. Il fit ajourner Marc Antoine Colomne, qui étoit Connêtable du Roïaume de Naples, & qui s'en étoit fuï, voïant les autres Prisonniers, à comparoître devant le Pape son Prince, dans l'espace de dix jours, sous de griéves peines, & de la confiscation de

tous

tous ſes biens: & cependant il fit défenſe à Don Jeane d'Arragon ſa Mere, à ſa Belle-Fille, & à ſes Filles de ſortir de Rome, faiſant de plus épier leurs actions, pour plus grande ſûreté, mais nonobſtant tout cela Jeane craignant quelque choſe de pire de l'eſprit broüillon, colére, & vindicatif d'un vieux fou (comme elle l'appelloit, en quoi elle ne ſe trompoit pas beaucoup) elle s'évada de Rome, & s'en alla trouver ſon Mari à Naples, dequoi le St. Pere extrémement irrité, fulmina une ſentence d'excommunication contre Marc Antoine, & Aſcagne ſon Pere, & les dépoüilla du Duché de Pagliano, & de tous les biens qu'ils poſſédoient dans l'Etat Eccléſiaſtique, deſquels il inveſtit Jean Caraffe, Comte de Monterio ſon Neveu, du côté de ſon Frere.

Déplaiſir de Charles V.

Un procédé de cette nature ne pouvoit que cauſer un extréme chagrin à Charles V. ſur tout par rapport à l'état où ſe trouvoient ſes affaires en Flandre, à celui du Roi de France pourvû de tant de forces, & favoriſé de tant d'heureux ſuccez; & à la diſpoſition où il ſe rencontroit lui-même, méditant ſa retraite du monde, dont il tenoit encore la penſée cachée, mais à laquelle il y avoit tant d'apparence, qu'on n'en doutoit preſque pas. Il ſe confioit, à la vérité, beaucoup en la puiſſance de tant de Roïaumes, & de tréſors qu'il poſſédoit, & encore plus en la valeur, & la conduite de ſes Capitaines, mais cependant cela n'empêchoit pas qu'il ne regardât comme une choſe préjudiciable à ſon Fils d'être parvenu à la Couronne en de telles conjonctures de temps; ſe conſolant néan-

moins dans l'eſpérance que tout ce qui étoit arrivé ne ſeroit que comme un feu de paille, parce que le Pape étant déja entré dans ſa quatre-vingtiéme année, ou il perdroit l'eſprit dans les troubles dont il étoit agité, & qu'il s'attiroit par ceux qu'il cauſoit aux autres; ou bien ſa haine, & ſon appetit de vengeance contre la Maiſon d'Autriche, demeureroient éteintes avec ſa vie, & cependant il ne laiſſoit pas de pourvoir à tout ce qu'il falloit. Il eſt certain pourtant que ce Pape, n'étant encore que Cardinal, fit paroître une toute autre humeur en pluſieurs Emplois, mais il vérifia le commun Proverbe, *Honores mutant mores*. Cependant ſi ſes Neveux euſſent été autrement faits qu'ils n'étoient, ils ne lui ſeroit jamais tombé dans la penſée de commencer ſon Pontificat par la Guerre: mais il ne faut pas s'étonner qu'un Paul IV. ait voulu monter ſur le Trône Papal l'épée à la main.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

PARTIE. IV. LIVRE III.

Années 1555. 1556. & 1557.

SOMMAIRE
Du III. Livre de la IV. Partie.

Deplaiſir de la Reine d'Angleterre de voir ſon Mari expoſé à tant de guerres. Le Cardinal Polus envoïé en France pour diſpoſer les choſes à la paix. Plénipotentiaires nommez pour cet effet ; on conclut une Tréve. Charles V. diſpoſe quelques affaires. Action qu'il fait à l'egard du Pape,

pe, combien pieuſe, & Chrêtienne. Diverſite de ſentimens ſur le temps de l'abdication de Charles V. avec pluſieurs particularitez. Autres différens ſentimens ſur la réſolution de quitter ſes Roïaumes, avec pluſieurs obſervations. Charles V. réſout ſon abdication, avec pluſieurs particularitez: exemple de l'Empereur Diocletien; de Lesban Roi d'Etiopie. Charles V. communique ſes deſſeins à la Reine Marie ſa Sœur. On aſſemble les Etats. Charles V. ordonne à Bruſelli de parler de ſa part; lui même s'étant levé parle: ſon diſcours quel; ſon autre diſcours à Philippe ſon Fils: réponſe de celui-ci renfermée en peu de paroles: ſon diſcours aux Etats. Raiſonnement des Etats à l'Empereur; de la Reine Marie au même; de la même Reine aux Etats. Diſcours familier de Charles V. à Philippe, avec pluſieurs obſervations dignes de remarque. Acte, & Témoins de l'abdication. Mémoires donnez par Charles V. à Philippe. Il ſe diſpoſe à abdiquer l'Empire. Lettre écrite aux Etats d'Allemagne ſur cette abdication. Le Prince d'Orange deſtiné à porter la Couronne, & le Scepire à Ferdinand. Charles V. part de Flandre: ſon embarquement avec pluſieurs particularitez: ſon arrivée en Eſpagne: ſon Vaiſſeau ſubmergé auſſitôt aprés ſon débarquement; il va à Valladolid; la mine du Prince Don Carlos ne lui plaît pas: ſon arrivée dans

dans ſa Retraite ; deſſein pour ce lieu déſigné long-temps auparavant : pluſieurs particularitez de cette Retraite. Huit vers Latins faits ſur ce ſujet par Schiappalario. Différens ſentimens ſur la Vie de Charles V. dans ſa ſolitude. Paul IV. s'oppoſe à l'abdication de l'Empire faite par Charles V. les Electeurs s'y oppoſent auſſi. Raiſons de l'un & des autres, avec pluſieurs particularitez. Offices de l'Electeur de Saxe pour ſoûtenir cette abdication : ſon diſcours aux Electeurs ſur les droits de l'Empire contre les prétentions de Rome : expédient trouvé pour contenter les Catholiques, & les Proteſtans. Etonnement que la retraite de Charles V. cauſe à tout le monde. Dit notable de Soliman ſur cette abdication. Exemple d'un Juif converti à la vuë de Charles V. dans la ſolitude : Le Pape devenu Guerrier : ſcandale qu'en prend Soliman, & ſon mot plaiſant & curieux. Paul IV. cenſuré de ſes actions : ſon éloge. Les Partiſans du Pape répandent des Satires contre Charles V. Elles cauſent du chagrin à cet Empereur. Les Calomnies doivent être mépriſées, avec pluſieurs obſervations. Vûë de Charles V. & de François I. dans leur affection pour les gens de Lettres. Dit remarquable de Charles V. ſur ceux-ci. Ouvrages ſatiriques faits contre Charles V. Princes ſemblables aux autres hommes, avec pluſieurs obſervations. Comment les Prin-

ces peuvent manquer. Charles V. prodigieux dans ſes actions.

Reine d'Angleterre. 1555.

C'Etoit une choſe fort déplaiſante à la Reine d'Angleterre, & à ſon Parlement même, de voir Henri II. Roi de France favoriſé de la Fortune, ſe rendre ſi redoutable par ſes armes, & par conſéquent fier & plein de mépris pour ſes Voiſins, ce que cette Princeſſe croïoit ne pouvoir ſouffrir ſans agir contre les bonnes maximes, & les intérêts d'Angleterre; outre qu'elle jugeoit qu'il y alloit de ſon honneur, & de celui de toute cette Nation à ſe tenir les bras croiſez, & à voir ravager, & ruïner ſi fiérement un Païs qui devoit appartenir à ſon Mari, qui étoit même déja à lui, & qui, ſuivant les articles du Contrat de Mariage, devoit un jour être poſſédé par ſes Héritiers. De plus, il lui ſembloit que c'étoit bleſſer l'amour qu'elle devoit à ſon Epoux que de voir devant ſes yeux l'Empereur ſon Pere opprimé par les armes d'un Roi, dont les victoires ne pouvoient que donner beaucoup d'ombrage à ſon Roïaume, ſans faire le moindre mouvement, ni par des effets, ni par des paroles, pour lui donner quelque ſecours, & lui procurer quelque ſoulagement. S'étant donc tranſportée au Conſeil, Elle y fit connoître Elle-même ſon déplaiſir, & ſes ſentimens ſur cette matiére, remontrant qu'il y alloit de ſon honneur, auſſi-bien que de l'intérêt, & de la gloire de la Nation, de ne pas permettre qu'un Roi voiſin devînt ſi puiſſant, parce que s'il avoit

une

une fois étendu les bornes de ſes Etats, il ne manqueroit pas de s'énorgueillir juſqu'à ne pouvoir plus ſouffrir que les Anglois ſe vantaſſent de porter, en tenant Calais, les clefs de la France à la ceinture; & que d'ailleurs la Nation Angloiſe ne devoit pas endurer que le Païs de ſon Mari, & de leur Roi fût expoſé à tant de miſéres & de déſolations.

Elle conclut que de maniére, ou d'autre, il falloit prendre une bonne réſolution d'y apporter reméde. Les ſentimens furent partagez là-deſſus, mais celui qui l'emporta fut, qu'il falloit envoïer le Cardinal Polus, afin que par ſon addreſſe, & ſa prudente conduite, il tachât, ou de faire réſoudre l'Empereur & le Roi Henri à une paix, ou d'éxaminer du moins des Préliminaires, & d'établir des Ambaſſadeurs pour les négotiations. Ce Cardinal aïant donc paſſé la Mer ſe rendit d'abord à Bruxelles, où il trouva l'Empereur Charles V. plus valétudinaire qu'il ne l'avoit laiſſé l'année précédente, & en même temps trés-diſpoſé à faire tout ce qu'il déſiroit. Etant enſuite paſſé de là en France, il trouva la même diſpoſition dans le Roi Henri. Mais Polus ne voulant pas, à cauſe des affaires & des intérêts de la Religion, demeurer longtemps hors d'Angleterre, il ſe contenta d'obtenir des deux Monarques qu'ils enverroient des Ambaſſadeurs pour les négotiations de Paix. Le Cardinal Polus.

Le Monaſtére de *Vocelle*, prés de Cambrai, fut choiſi pour le lieu des Conférences, où l'Empereur envoïa ſes Plénipotentiaires 1555. Plénipotentiaires.

tiaires tant en ſon nom, qu'en celui du Roi Philippe ſon Fils, le Comte Charles de Lallain, Simon Renard, Charles Tiſnac, Philippes de Bruxelles, & Jean Baptiſte Schiccio Juriſconſulte trés-renommé; & le Roi de France de ſon côté envoïa Gaſpar de Coligni Amiral, & Sebaſtien d'Aubeſpine Maître des Requêtes. La Reine Marie fut priée tant de la part de l'Empereur, que de celle du Roi, de vouloir envoïer en ſon particulier, & en ſon nom deux Plénipotentiaires, pour aſſiſter en qualité de Médiateurs, aux négotiations, afin de les faciliter; à quoi cette Princeſſe aïant volontiers conſenti, elle y envoïa l'Evêque de Winceſter, & le Comte d'Arondel. Ces Ambaſſadeurs commencérent leurs conférences le troiſiéme jour de l'année 1556. & durant un mois entier ils ne firent autre choſe que ſe diſputer, les difficultez & les obſtacles paroiſſant toûjours plus inſurmontables, à meſure qu'on cherchoit les moïens de les aplanir, & de les lever.

Tréve. Enfin, ne ſe trouvant aucun jour à la paix, on ſe contenta de conclure une Tréve pour cinq ans, qui fut ſignée le 5. Fevrier, & qui étoit enoncée en ſi peu de mots qu'elle ne contenoit que deux Articles, qui furent, *Qu'il y auroit Tréve pour cinq ans, tant par Terre, que par Mer, de laquelle joüiroient généralement tous les Peuples, Etats, Roïaumes, & Provinces tant de l'Empereur, que du Roi de France & du Roi Philippe. Que pendant tout cet eſpace de temps de cinq ans, il y aura ſuſpenſion d'armes, & que cependant chacun de ces Potentats gardera tout ce qu'il avoit pris dans le*

le cours de cette guerre. Tous enſemble comprirent le Pape dans cette Tréve, mais l'Empereur en excepta les Bannis de Naples, & de Sicile. Le Roi de France vouloit que le Marquis Albert de Brandebourg y fût compris, mais l'Empereur ne voulut jamais le permettre, parce que tout l'Empire étant compris dans la Tréve, & Albert proſcrit par le Ban Impérial, il ne pouvoit pas joüir du bénéfice & des avantages de cette Tréve, qu'il ne ſe fût auparavant fait rétablir dans une Diéte. Les Priſonniers furent rendus de part & d'autre, excepté le Duc de *Boüillon*; & François de *Montmorenci*; & du côté de l'Empereur Philippe de Croi Duc d'*Arſcot*, de la rançon deſquels il ſe devoit parler dans trois mois. Mais le Duc d'Arſcot qui avoit été pris Priſonnier prés d'Amiens dans une Bataille, comme il fuïoit déguiſé en Païſan, & qu'on tenoit priſonnier à Vincennes, trouva cependant le moïen de ſe ſauver par une fenêtre, avec une corde, évaſion qui fit dire à l'Empereur lors qu'il l'eut entendu; *Le Duc d'Arſcot a été pris Priſonnier en Flandre comme un Mendiant, & il s'eſt ſauvé de France comme un Larron.* Au reſte, je dois obſerver ici que Pufendorf dans ſes Evénemens de l'Europe, met cette Tréve en 1552. ce qui eſt une grande erreur.

L'Empereur aïant réſolu de renoncer entiérement aux affaires du Monde, & d'embraſſer la vie Contemplative, & même Religieuſe, il s'occupa à écrire des lettres pour terminer qnelques affaires, & ſur tout celles qui regardoient certains Priſonniers qui avoient

Charles V. régle quelque affaires. 1555.

avoient été arrêtez par ſon ordre, ſoit pour de bonnes raiſons, ou pour de ſimples ſoupçons, & il ordonna qu'on en mît pluſieurs en liberté tant en Eſpagne, que dans les Païs-Bas. Il diſpoſa de quelques Tîtres qui lui avoient été demandez depuis long-temps; il fit quelques changemens en divers Gouvernemens, dont il chargea ceux qu'il croïoit capables de les bien exercer; afin que ſon Fils fût mieux ſervi au commencement de ſon Régne: en un mot, il fit venir d'Allemagne, & ramaſſa tout l'or & tout l'argent, & même une infinité de Pierreries, qu'il avoit çà, & là, & qu'il vouloit emporter avec lui en Eſpagne, pour en faire préſent aux Egliſes, & pour enrichir la Cour de ſon Fils, & la rendre plus magnifique, & plus majeſtueuſe.

Son action à l'égard du Pape.

Aprés cela il manda au Roi Philippe de venir le trouver à Bruxelles, pour des affaires de la derniére importance, ſans aucun retardement, ordre auquel ce Prince ne manqua pas d'obéïr, étant incontinent parti de Londres, & aïant traverſé la Mer de Douvres à Calais, pour ſe rendre à Bruxelles, où il arriva juſtement à la même heure, que Charles V. ſon Pere reçut de Rome un Courrier dépêché par le Marquis de Lara *Don Jean Manriquez*, qui étoit Ambaſſadeur à cette Cour de la part de l'Empereur, & qui marquoit par ſes lettres que le Pape avoit donné des ſignes manifeſtes d'une grande haine contre toute la Maiſon d'Autriche, ne faiſant depuis le matin juſqu'au ſoir autre choſe que parler contre la gloire & la réputation de cette illuſtre Maiſon. A quoi l'Ambaſſadeur

deur ajoûtoit, que s'il plaiſoit à Sa Majeſté Impériale de lui envoïer des ordres exprés, il appuïeroit & encourageroit pluſieurs Cardinaux, qui étoient réſolus, diſpoſez, & tous prêts à faire voir que l'Election de Paul IV. étoit illégitime, & que par conſéquent il falloit venir à un autre Conclave, & qu'ils n'attendoient pour ſe déclarer que la protection de Sa Majeſté Impériale. Le Roi Philippe fut volontiers d'avis de le faire; d'autant plus que l'Ambaſſadeur remontroit qu'on devoit au moins ſe ſervir de ce prétexte pour mortifier l'inſolence d'un Pape, qui faiſoit tout ſon plaiſir de dire du mal de la Trés-Auguſte Maiſon d'Autriche. Mais l'Empereur répondit à ſon Fils, avec une extréme modération, *Qu'il ne falloit pas accuſer de nullité une Election faite par les ſuffrages libres des deux tiers des Cardinaux: Que Dieu auroit ſoin des intérêts de la Maiſon d'Autriche, ce qu'on n'auroit pas lieu d'attendre, ſi celle-ci ſe mettoit en devoir de troubler le repos de l'Egliſe*; & dans ſa réponſe à l'Ambaſſadeur ſur cette matiére, il ajoûta, *Saluez ſa Sainteté de ma part, & l'aſſurez de ma vénération Filiale.*

Je n'ai pû bien éclaircir une difficulté qui ſe trouve dans les Ecrivains, qui ſe contrediſent les uns les autres dans leurs opinions, malheur qui leur eſt aſſez ordinaire. Il eſt certain que Charles V. céda ſolemnellement les Païs-Bas à Philippe à Bruxelles, le 25. Octobre 1556. quoi que d'autres mettent le 25. Novembre, en quoi ils ſe trompent. De plus, il eſt conſtant qu'il abdiqua les Roïaumes d'Eſpagne, le Duché de Milan, & ſes autres

Opinions differentes 1555.

autres Etats Héréditaires le 6. Janvier, ou, comme d'autres l'écrivent, le 10. ou le 15. de ce même mois. Mais ce n'eſt pas là la difficulté qui me fait de la peine, mais une autre que je vai dire. Tous les Auteurs conviennent de cela, & tombent auſſi unanimement d'accord qu'une Tréve fut concluë le 5. Fevrier 1556. entre l'Empereur Charles V. & le Roi Henri II. à l'inſtance, & par la médiation de la Reine d'Angleterre. Voilà deux choſes tout-à-fait contradictoires. Dans cette Tréve il n'eſt fait aucune mention du Roi Philippe, mais ſeulement de l'Empereur Charles V. & du Roi Henri II. & qu'entr'eux d'eux (comme il a déja été rapporté) il y aura Tréve pour cinq ans, tant par mer, que par terre, dans les Roïaumes, Etats, Provinces, & Terres de l'un, & de l'autre. Mais de grace, ſi Charles V. avoit cédé le 25. Octobre les Païs-Bas à Philippe ſon Fils par une donation ſi ſolemnelle; & ſes autres Païs Héréditaires le 6. Janvier 1556. où ſont ſes Roïaumes, ſes Etats, ſes Mers, un mois aprés, ſavoir, le 5. de Fevrier de la même année 1556. où ſont-ils, dis-je, pour pouvoir les obbliger & en diſpoſer? Charles V. ne conclut pas cette Tréve en qualité d'Empereur, puis qu'il n'y eſt pas dit un ſeul mot de l'Empire. J'avoüe franchement au Lecteur qu'il y a en cela quelque choſe que je ne puis comprendre. Il me ſeroit bien facile de dire pluſieurs choſes inutiles, comme les autres en diſent aſſez, en voulant délier ce neud ſi ſerré, mais je ne ſuis pas d'avis de l'entreprendre, parce qu'en croïant bien faire, je pourrois

pourrois faire encore pis, comme cela a accoûtumé d'arriver.

Excuſe. Mais le Lecteur pourra me dire ſur cela; pourquoi avez vous mis cette Tréve hors de ſon lieu? Si vous étes bien aſſûré qu'elle a été conclue en 1556. comme cela eſt certain, pourquoi ne la placer pas en cette année là? Je te répondrai à cela, Lecteur (puis que pour te parler je me détourne du fil de l'hiſtoire) que cela importe peu. Je te préſente cette Tréve, peut-être avant qu'elle ait été faite; car le temps auquel elle l'a été eſt ſi embroüillé & ſi confus, que je n'en ſaurois trouver qu'un projet fort imparfait, quoi qu'au fond elle ſoit bien réglée; & pour moi je ne ſuis pas ſurpris qu'on n'en découvre qu'une ébauche, puis-qu'elle eut à peine été faite qu'elle fut rompue, comme nous le verrons. Reçoi-là cependant telle qu'il te plaira, & la place où tu trouveras à propos. Pour moi je ne ſaurois t'en dire autre choſe, ni te donner d'autre éclairciſſement; d'autant plus que je ne trouve pas que ce ſoit une choſe abſolument néceſſaire dans cette Vie de Charles V.

Sentimens divers ſur la réſolution de Charles V. Cet Empereur fit ces abdications de ſes Etats l'une aprés l'autre, & outre cela il en fit auparavant publier le deſſein, pour découvrir quels ſeroient ſur une réſolution de cette nature, les ſentimens du monde, qui étant accoûtumé à examiner curieuſement, & à critiquer la moindre petite action, ne manqua pas, comme on le peut bien croire, de raiſonner ſur celle-ci, qui peut avec raiſon paſſer pour la plus ſinguliére, & la plus ſurprenante dans toutes ſes circonſtances, que le

le monde eût jamais vû, *Meteren* écrit que tout l'Univers fut étonné, voïant que l'Empereur prenoit la réſolution de céder les Païs-Bas à Philippe ſon Fils, jeune Prince dont il n'avoit pas, dit-il, fort bonne opinion, ſans expérience, étranger, & par conſequent peu agréable aux Flamans. Certainement cet Ecrivain, d'ailleurs celébre, mais trop partial, ſe trompe fort en cela; parce que, ſelon les ſentimens de la plûpart, Charles V. avoit une trés-grande opinion de Philippe ſon Fils, qui n'étoit pas ſi jeune, puis qu'il avoit déja 27. ans, & qu'à cet âge un Prince peut ſe dire mûr, & capable de régner: de plus, il avoit beaucoup d'étude, & une expérience extraordinaire, aïant gouverné les Eſpagnes ſept ans; outre cela il avoit toûjours eû de tres-habiles Maîtres; & pratiqué les plus experimentez Miniſtres de l'Univers; enfin, il n'y avoit aucun lieu de croire qu'il ſeroit mal reçû des Flamans, qui lui avoient fait, à ſon premier voïage, une reception où ils lui avoient donné tant de marques d'affection, & de ſi grands applaudiſſemens.

Autres encore. Il y a eû des gens qui ont voulu faire paſſer cette génereuſe réſolution de Charles V. pour un coup de déſeſpoir; parce, diſent-ils, qu'il ne lui étoit plus poſſible de paroître victorieux & triomphant dans le monde, aprés avoir reçû deux affronts auſſi ſanglans, que celui d'être contraint de s'enfuïr d'Inſpruk avec tant de précipitation & de peur; & l'autre, de ſe voir obligé de ſe retirer ſi honteuſement de devant Metz; Mais quand il ſeroit vrai que ces raiſons l'y auroient porté, il ne s'enſuivroit

vroit pas que ce fût un déſeſpoir, tout au contraire, cette conduite devroit paſſer pour un acte de prudence, & de prévoïance, parce que voïant que la fortune commençoit à l'abandonner il crut que ce ſeroit faire ſagement que de la prévenir, en penſant à la retraite. D'autres veulent que Charles V. ait été porté par le conſeil des Amis particuliers de Philippe, à faire cette ceſſion, dans l'eſpérance qu'ils avoient d'avancer par ce moïen leurs intérêts, & dans l'impatience de ſatisfaire leur ambition; opinion ridicule, s'agiſſant d'un Empereur qui gouvernoit la Monarchie par lui-même, & la conduiſoit par la force de ſon eſprit; & d'un Fils qui exempt de toute vanité, appliquoit principalement le ſien à l'étude de ces vertus qu'il ſouhaittoit tant d'acquérir; & qui devoient dans la ſuite non ſeulement lui faire porter, mais auſſi mériter, les tîtres d'un des plus ſages, plus adroits, & plus prudens Princes du monde.

Cela veut dire que les Favoris de Philippe ne pouvoient pas recevoir de lui la commiſſion, ni la prendre d'eux mêmes, de donner à un tel Empereur des conſeils de cette nature, puis-qu'ils auroient aſſûrément beaucoup riſqué. Il y en a d'autres qui ſe perſuadent que le vrai deſſein de Charles V. fut celui de pouvoir, pendant ſa vie, mieux inſtruire ſon Fils, dans l'art de régner, & de gouverner une ſi vaſte Monarchie, en loüant ſes bonnes actions, & blâmant les mauvaiſes. Mais il n'y a nulle apparence que l'Empereur penſât à cela, puis-que la ſuite a fait voir tout le contraire, car depuis qu'il eut abdiqué l'Empire, Autres encore.

pire, & ſes autres Etats, il ne voulut plus ſavoir ce que faiſoient au monde ni ſon Frere, ni ſon Fils, ni les autres Princes, ni les Peuples. Bien des gens ſe ſont imaginé que Charles V. quitta ſes Etats, l'Empire, & ſa Souveraineté ſur tant de Peuples, à deſſein de paſſer pour un Souverain unique, & ſans pareil dans la Chrêtienté; parce que conquérir des Roïaumes, & des Païs par la force des armes, n'étoit ſimplement qu'une preuve de valeur, d'expérience, & d'adreſſe à bien gouverner, vertus qui ne pouvoient pas ſe comparer à celle de ſe ſurmonter ſoi-même, de reprimer volontairement ſon ambition, & ce violent deſir de régner ſi naturel à l'homme, pour ſe réduire non-ſeulement à une vie privée, mais à une eſpéce d'éſclavage; ce qui eſt aſſûrement la plus belle & la plus grande de toutes les victoires.

Charles V. reſout ſa retraite du monde.

Enfin, diſons que Charles V. affoibli par les violentes douleurs de ſa goute, accablé d'autres grandes infirmitez, las de tant de guerres continuelles, dégoûté par tant de chagrins, & de peines inſéparables de la Dignité Impériale, croïant d'ailleurs avoir aſſez cherché, & procuré l'avantage de la Chrêtienté, à laquelle il fit effectivement beaucoup de bien toute ſa vie, & en même temps aſſez fait pour ſa Maiſon, réſolut de ſe décharger du poids de tant de Jougs peſans & inſupportables, & aprés avoir vêcu plus de 36. ans pour les autres en des fatigues, des travaux, des ſueurs, & des périls continuels, de vivre enfin le reſte de ſes jours pour ſoi-même, dans le repos, & la tranquilité, ſans

plus

plus penſer à aucun Gouvernement, où il n'eſt pas poſſible de s'engager ſans avoir continuellement dans l'ame ces deux paſſions contraires, le *deſir*, & la *crainte*, qui agitent l'eſprit, & en troublent toute la paix. Il ne pouvoit pas ſe promettre une vie fort longue, vû la nature de ſes infirmitez, qui alloient tous les jours en s'augmentant; ce qui lui faiſoit rouler dans l'eſprit cette penſée, que s'il n'abandonnoit pas l'Empire, & ſes Roïaumes, il pourroit bien en être abandonné, en devenant tout-à-fait incapable de les gouverner, & dans un temps auquel il ne lui ſeroit pas poſſible de rémedier aux déſordres; & que par conſequent il ne pouvoit prendre un meilleur parti que de quitter lui-même tous ſes Etats, dans le temps juſtement qu'il pouvoit y mettre tous les ordres convenables & néceſſaires.

Il fit quelque temps auparavant de ſérieuſes réfléxions ſur l'exemple de l'Empereur Diocletien, qui, bien qu'il fût un Prince fier, ſuperbe, cruel, avide d'honneurs, & aimant le faſte dans ſes habits, ſe démit de l'Empire Romain, & aprés avoir renoncé à toutes les Grandeurs & les vanitez du monde, ſe retira dans une eſpéce de Solitude à *Salones*. Ville de Dalmatie, ſa Patrie, où il paſſa le reſte de ſes jours à cultiver de ſes propres mains un petit Jardin, s'eſtimant plus heureux dans cette condition baſſe & ſimple, qu'au milieu des grandeurs & de la gloire de l'Empire. Il conſidera l'exemple de Caton le *Cenſeur*, le plus grand homme de ſon temps, qui à l'âge de 78. ans, quoi que ſain & robuſte,

Exemples merveilleux. 1555.

buſte, quitta Rome, & ſe retira à *Pouzol*, proche de Naples, dans une certaine Maiſonnette écartée des autres, derriére laquelle il y avoit un petit Jardin, qu'il cultivoit durant l'Eté, paſſant l'hiver dans la lecture de quelque Livre. Je ne doute pas que l'Empereur ne ſe ſoit auſſi repréſenté l'exemple de *Lesban* Roi d'Etiopie, dont la Vie a été écrite par Nicéphore, & par Metaphraſte, lequel aprés avoir vaincu les Ennemis de la Foi Catholique, par ſa valeur, & par la puiſſance de ſes Armes, envoïa ſa Couronne Roïale au Temple de Jeruſalem, & embraſſa la Vie Religieuſe.

Il ſe diſpoſe à l'abdication de ſes Etats.

Charles V. aïant donc pris la réſolution de ſe retirer du monde, la communiqua à la Reine Marie ſa Scœur, femme d'une grande prudence, & ſageſſe, qui aïant gouverné 25. ans ces Païs, & connoiſſant combien étoient grandes, les infirmitez de l'Empereur, & le poids du Gouvernement de tant d'Etats péſant, & accablant, loua ſa penſée, & approuva ſa réſolution, lui déclarant en même temps que ſon intention étoit de ſuivre ſon exemple, en menant le reſte de ſes jours une vie privée & ſolitaire. Le matin du 25. (ou un autre jour) Octobre 1555. il déclara d'abord Philippe ſon Fils Chef, & Grand-Maître de l'Ordre de la Toiſon d'Or. L'aprés-dînée, ou le matin, comme d'autres le veulent, ſa Majeſté Impériale étant entrée dans une grande Sale où tous les Ordres des Etats des Provinces étoient aſſemblez, Elle s'aſſit ſur ſon Trône, ce que firent enſuite tous les autres, ſavoir Philippe à ſa droite, comme Roi d'An-

d'Angleterre, immédiatement aprés Maximilien comme Roi de Boheme, & aprés lui Philibert Emanuel comme Duc de Savoye. A ſa gauche Eleonor Reine de France, & Marie Reine de Hongrie, toutes deux ſœurs; Marie Reine de Bohéme, & Chriſtine Fille du Roi de Dannemarc, Ducheſſe de Lorraine, & tout autour quantité d'Ambaſſadeurs, & le Nonce même du Pape, qui y aſſiſta auſſi.

Tous les autres Nobles, Seigneurs, & Députez des Villes, & Provinces, ſe placérent ſur ſix rangées de bancs, trois de chaque côté, tout le long de la Sale, les uns derriére les autres en amphitéatre, en chacun deſquels 30. Perſonnes pouvoient s'aſſeoir; au milieu il y avoit d'autres Bancs pour des Officiers moins conſidérables. La premiere choſe que fit l'Empereur fut de déclarer à cette illuſtre Aſſemblée, qu'il avoit créé Grand-Maître de l'Ordre de la Toiſon d'Or le Roi Philippe ſon Fils, qui fut incontinent complimenté par le Roi, par les Reines, & par les Grands qui étoient autour du Trône, & les autres le felicitérent en pouſſant des *Vive le* Roi Philippe Grand-Maître de l'Ordre. Enſuite tous s'étant remis en leur place, & aïant fait ſilence, l'Empereur ſe tournant vers *Bruſſelli* ſon Conſeiller d'Etat, lui commanda d'expoſer aux Etats là aſſemblez tout ce qu'il lui avoit ordonné de dire en ſon nom, lequel renferma le tout en ce peu de paroles en Flamand. Sale, & bancs des Etats. 1555.

Que Sa Majeſté Impériale ſe trouvant attaquée de diverſes maladies qui minoient & diminuoient Diſcours de Bruſſelli.

nuoient de jour en jour ſes forces, Elle étoit par là avertie de penſer à ſes affaires, & de pourvoir avec plus de ſoin, d'exactitude, & d'application au repos de ſa conſcience; ſuivant les mouvemens de laquelle, ne pouvant plus ſoûtenir le trés-peſant fardeau d'un Gouvernement auſſi étendu, & d'un Empire ſi vaſte, avec la décence convenable, & toute la diligence requiſe, comme il croïoit avoir fait par le paſſé, il s'étoit réſolu de céder ce Gouvernement à Philippe ſon Fils, qui avoit 27. ans, c'eſt-à-dire huit de plus qu'il n'avoit lors qu'il avoit commencé à régner, & par conſéquent capable, comme il en étoit trés-perſuadé, tant à l'égard de l'âge, que par rapport à la ſolidité de ſon jugement, de bien conduire tant de Peuples. Qu'ainſi, aprés avoir prié le Ciel de vouloir ſeconder ſa réſolution, & la faire tourner à l'avantage de la Perſonne de ſon trés-cher Fils, & au bien des Etats, il déclaroit lui céder entiérement la Flandre, & la Bourgogne, & remettre aux Peuples le ſerment de fidélité qu'ils lui avoient prêté, conſignant entre les mains de Philippe ſon Fils le domaine, & la poſſeſſion de toutes ces Provinces, remerciant les Etats de la prompte & bonne volonté qu'ils avoient toûjours témoignée envers lui, ſoit à païer les contributions, ou en toute autre ſorte d'obéïſſance, & les priant de vouloir continuer les mêmes ſentimens à l'égard de ſon Fils, duquel il étoit perſuadé qu'ils recevroient toutes ſortes de marques de bienveillance, & de juſtice, & toute la ſatisfaction poſſible.

L'Empereur ſe léve & parle.

A peine Bruſſelli eut-il achevé de parler que l'Empereur ſe leva, apuïé ſur Guillaume Prince d'Orange, aïant les pieds trop affoiblis

blis par la goute pour pouvoir ſe lever debout tout ſeul. Dans cet état, aïant néanmoins le chapeau ſur la tête, pendant que tous les autres ſe tenoient non-ſeulement debout, mais découverts, il continua le diſcours de Bruſſelli, avec le ſecours d'un petit Mémoire, ſur lequel il jettoit de temps en temps les yeux, repréſentant en langue Françoiſe, tout ce qu'il avoit fait depuis l'age de 17. ans juſqu'à ce jour-là, toutes ſes entrepriſes, & ſes voïages, ſavoir, neuf dans les Provinces d'Allemagne, ſix dans les Roïaumes d'Eſpagne, ſept en Italie, quatre en France, dix en Flandre, deux en Angleterre, deux en Afrique; onze ſur mer qu'il avoit traverſée; de plus ſes guerres, ſes paix, ſes Alliances, & ſes victoires. qu'il déduiſit briévement, mais diſtinctement, avec plus de majeſté, que de faſte, aprés quoi il pourſuivit de cette maniere.

Son Diſcours plus étendu.

* *Je puis bien aſſûrer, pour la conſolation de mon ame, que dans toutes ces actions, je ne me ſuis jamais propoſé d'autre fin, que de défendre la Religion, & l'Empire, comme mon honneur, ma conſcience, & mon devoir l'exigeoient; n'aïant jamais épargné ni fatigues, ni ſoins, ni veilles, pendant qu'il a plû à Dieu de me donner aſſez de ſanté pour cela: de ſorte qu'il avoit*, ajoûtoit-il, *ſujet de ſe perſuader que ſon Gouvernement ne pouvoit jamais avoir déplu qu'à ſes Ennemis. Que la paſſion de dominer, que le Vulgaire croit naturelle aux Princes, n'avoit jamais été aſſez forte en lui, pour éteindre dans ſon cœur l'affection qu'il portoit à ſes Peuples; ſi bien que ſe voïant privé des forces néceſſaires pour agir, au lieu*

d'un Souverain vieux, languiſſant, & foible, il avoit réſolu de leur en donner un jeune, vigoureux, expérimenté dans l'art de régner, & qui a toûjours été eſtimé ſage, prudent, judicieux, & admiré par tous ceux qui l'ont pratiqué; c'eſt pourquoi il ſe faiſoit un plaiſir de prier les Etats de ces Provinces de vouloir rendre avec zéle, & affection, à ce nouveau Seigneur, l'obéiſſance qu'ils lui devoient; entretenir entr'eux une bonne, & ferme concorde, & conſerver un zéle conſtant pour la Sainte Mere Egliſe Catholique; & enfin, que pour ce qui regardoit ſa Perſonne en particulier, il les prioit tous de vouloir lui pardonner généreuſement les fautes où il pouvoit être tombé en les gouvernant; les aſſûrant que de ſon côté il ſe ſouviendroit continuellement de leur obéïiſſance, & de leur fidélité, pour les recommander à la grace de Dieu, à la gloire duquel il alloit conſacrer uniquement le peu de jours qui lui reſtoient à vivre dans ce monde.

C'eſt ainſi que parla Charles V. toûjours debout, Le viſage tourné vers les Etats, & ſoûtenu par le Prince d'Orange. Aprés qu'il eut fini, il s'aſſit un peu, & la Reine Eleonor lui donna je ne ſai quelle liqueur dans un petit Vaſe, laquelle il reçut, & l'aïant bue, il ſe leva de nouveau comme la premiere fois, & s'étant tourné du côté du Roi Philippe, qui ſe leva & ſe découvrit avec beaucoup d'humilité, il lui addreſſa le diſcours qui ſuit.

Autre diſcours à ſon Fils.

Mon trés-cher Fils. Quand même cette poſſeſſion de tant de fameuſes Provinces ne vous ſeroit tombée entre les mains que par ma mort, vous devriez toûjours m'avoir quelque obligation de

de vous avoir laissé héritier d'un si riche Patrimoine, que j'ai si fort augmenté. Mais vous cédant, non par une nécessité indispensable de la nature, mais volontairement, tout ce que je vous laisse, & aïant bien voulu, pour vous faire plûtôt joüir d'un bien qu'on n'attend que de la mort, mourir avant que la vie me manquât; je puis prétendre avec raison que vous me tiendrez quelque compte de ce que j'ai anticipé le temps en vôtre faveur. La reconnoissance que je vous demande, c'est que vous l'emploïez à donner des témoignages d'une véritable amour pour ces Peuples que je remets à présent à vôtre Gouvernement, dans la persuasion que vous saurez vous montrer en même temps leur Prince, & leur Pere.

Il y a bien des Princes qui font leur plus grand plaisir de donner la vie à leurs Fils, mais quelque grand amour qu'ils aïent pour eux, rarement en voit on à qui la pensée vienne de se dépoüiller de leurs Etats avant que de mourir. Mais pour moi, mon cher Fils, j'ai voulu, & veux, que vous reçûssiez, & que vous receviez tous mes biens non aprés ma mort seulement, mais durant ma vie; regardant comme une double satisfaction de vous avoir donné la vie, & de vous voir de mon vivant posséder tous mes Roiaumes. Ma consolation, & ma joïe sont encore fort augmentées par l'espérance certaine que j'ai conçue, que vous ne manquerez pas de gouverner avec zéle, & avec amour les Peuples de ces Provinces, que je vous donne, & céde, avec toute l'affection paternelle, & la sincerité possible.

Je suppose qu'il ne se trouvera que fort peu de Princes dans le monde qui soient d'humeur

d'imiter ma réſolution; & je dis cela parce qu'aiant cherché dans les Siécles paſſez quelque exemple pour moi-même, j'ai eû bien de la peine à le trouver. Je voudrois donc, mon cher Fils, que vous vous comportaſſiez ſi bien, pour vôtre honneur, & pour vôtre gloire, que tout ce que j'ai réſolu en vôtre faveur, fût approuvé de tout le monde; Cela arrivera infailliblement, pourvû que vous faſſiez voir par vos actions, que vous êtes digne d'avoir été choiſi pour repréſenter ſur le Téatre du Monde une ſcene ſi nouvelle, vous n'aurez pas de peine à arriver à cette gloire, ſi cette ſageſſe, à laquelle je vous voi enclin, conduit tous vos pas; ſi vous avez devant les yeux la crainte du Maître & du Directeur de l'Univers; ſi vous prenez la protection de l'Egliſe Catholique; & ſi vous faites inviolablement obſerver la juſtice, & les loix qui ſont les baſes, & les fondemens les plus ſolides des Roïaumes, & des Etats. Il ne me reſte plus à déſirer, & à demander au Ciel, pour vous en qualité de Pere, qu'une choſe, qui eſt, qu'il lui plaiſe vous donner des Fils tels que vous puiſſiez volontairement, mais n'y ſoïez jamais contraint, leur céder vos Roïaumes.

Réponſe de Philippe.

En achevant de prononcer ces paroles il ſe jetta au cou de ſon Fils, l'embraſſa tendrement, & en le baiſant lui moüilla le viſage de larmes, pendant que Philippe de ſon côté ſe jetta à ſes pieds auſſi fondant en larmes, pour lui embraſſer les genoux; & comme il voulut ouvrir la bouche pour parler, l'Empereur en le relevant lui dit, *levez-vous mon cher Fils*, ce qu'aïant fait la tête découverte, bien que l'Empereur fût couvert,

il

il prononça les paroles ſuivantes: *Je n'ai jamais mérité, Trés-Invincible Empereur, mon trés-bon Pere, ni n'aurois jamais cru pouvoir mériter un amour Paternel ſi grand, qu'il n'y en a aſſûrément jamais eû au monde de pareil, ni qui ait produit de ſemblables effets, ce qui me couvre de confuſion, & m'inſpire le plus profond reſpect. Mais puis qu'il vous a ainſi plû par un effet de vôtre auguſte bonté, exercez la encore généreuſement, mon trés-cher Pere, en demeurant perſuadé que je ferai de mon côté tout ce qui ſera en mon pouvoir, afin que vôtre réſolution en ma faveur ſoit généralement approuvée, & agréable; m'efforçant de plus de gouverner enſorte que les Etats puiſſent être convaincus de l'affection que j'ai toûjours eue pour eux.*

Puis s'étant encore mis à genoux il prit la main de l'Empereur ſon Pere, & la baiſa pluſieurs fois avec reſpect, & tendreſſe, & celui-ci en la lui donnant lui dit en pleurant, *Je te ſouhaite, mon cher Fils, les plus prétieuſes bénédictions du Ciel, & ſa Divine aſſiſtance*; le Pere & le Fils faiſant par leurs larmes pleurer toute l'aſſemblée, & particuliérement les Reines, les Princeſſes, & les Dames qui étoient préſentes. Philippe aïant baiſé la main de l'Empereur, & eſſuïé ſes larmes, ſe leva, & ſe tourna vers les Etats, qu'il ſalua fort civilement tout autour, étant debout, & le chapeau à la main (poſture où ſe tinrent tous les autres qui l'écoutoient, excepté l'Empereur qui demeura couvert, & aſſis) aprés quoi il prononça ces propres paroles en François. *Meſſieurs. Je voudrois bien que je ſçeuſſe mieux parler le langage de ce Païs, que je ne*

Diſcours du Roi Philippe aux Etats.

fais, afin de vous faire d'autant mieux entendre la bonne affection, & faveur que je vous porte; mais parce que je ne la ſçai ſi bien, comme il ſeroit bien néceſſaire, je m'en rapporterai à l'Evêque d'Arras, qui le fera pour moi.

Diſcours aux Etats. 1555. Alors l'Evêque d'Arras, qui étoit *Antoine Perrenot de Granvelle*, qui fut depuis Cardinal, ſervant d'Interprête, repréſenta aux Etats dans la langue du Païs, par un diſcours auſſi éloquent, que court; que comme le Roi conſerveroit éternellement une vive & profonde reconnoiſſance pour la bonté incomparable de l'Empereur ſon Pere, il ſeroit auſſi toûjours trés-diſpoſé, tant par ſon inclination naturelle, que par le déſir de ſe conformer exactement aux bonnes & ſages inſtructions que ce grand Prince venoit de lui donner, à procurer le bien, & l'avantage de tous les Peuples de ces Provinces, en exerçant à leur égard une juſtice temperée par la clémence, en les défendant & protégeant avec zéle, & en maintenant leurs Priviléges & leurs Droits, comme un bon Souverain doit faire. Ce diſcours fini, le Roi ſe raſſit; & en même temps ſe leva Jaques Maſius Grand Juriſconſulte en ces temps-là, lequel fit au nom des Etats, qui cependant ſe tenoient debout, & découverts, la harangue qui ſuit.

Diſcours des Etats. *Royale Majeſté, & trés-Invincible Empereur, Les Seigneurs Etats du Païs, qui ſont à preſent aſſemblez en ce lieu par vôtre ordre, & repréſentent toutes les Provinces, pouſſez par la grande affection, amour, & fidélité qu'ils vous portent, ne ſont pas, à la vérité, ſurpris de voir vos indiſpoſitions, mais ils ne peuvent qu'être fort affligez*

gez en voïant que Vôtre Majeſté, qu'ils ont ſi fidellement ſervie dans dans une infinité d'ocaſions (comme ils eſpérent qu'Elle leur rendra la juſtice d'en être bien perſuadée) vueille préſentement les abandonner en un temps ſi calamiteux, ſi périlleux, & rempli de troubles. Avec tout cela conſidérant que telle eſt l'intention de Vôtre Majeſté, à cauſe que ſon repos le demande ainſi, ils prenent juſte ſujet de ſe conſoler de ce qu'il plaît à Vôtre Majeſté de les mettre entre les mains du Roi ſon Fils; & bien que le Païs ſoit ſurchargé d'impoſitions, & opprimé par les Armes, ils ne laiſſeront pas néanmoins de lui témoigner dans toutes les occaſions, qu'ils ſont de fidelles Vaſſaux, & des Serviteurs volontaires de Vôtre Majeſté, toûjours prêts à l'aſſiſter, & à le ſervir aux dépens de toutes leurs facultez, & de leur ſang.

Auſſitôt que ce diſcours fût fini, la Reine Marie Gouvernante de ces Provinces, ſe leva, & aprés avoir fait une profonde revérence à l'Empereur, qui étoit aſſis, Elle lui parla en ces termes, ſe tenant debout. *Invincible Empereur, mon trés-cher Frere, Vôtre Majeſté a voulu, par un effet de ſa grande bonté envers moi, que je gouvernaſſe ces Provinces durant l'eſpace de 26. ans. Je dirai préſentement à Vôtre Majeſté, tant pour m'acquiter de ce que je lui dois, que pour ma propre conſolation, que je me ſuis efforcée de faire tout ce qui dépendoit de moi pour le ſervice, & l'avantage de Vôtre Majeſté; mais s'il m'eſt arrivé de manquer en quelque choſe, je La ſupplie de m'excuſer.* Diſcours de la Reine Marie à l'Empereur.

Enſuite la Reine s'étant tournée vers les Etats, les aſſûra, aprés une révérence trés-civile, & ſe tenant debout, comme firent auſſi De la même aux Etats.

auſſi les Etats, qu'Elle avoit fait dans ſon long Gouvernement tout ce qui ſe devoit fair. en bonne conſcience, & qu'elle avoit pour cela emploïé avec plaiſir tous les talens qu'Elle avoit reçus de la bonté Divine; que ſi néanmoins Elle avoit manqué en quelque choſe, bien qu'Elle eût de bonnes & droites intentions, Elles les prioit de vouloir le lui pardonner & l'excuſer, perſuadez de la ſincérité de ſa proteſtation. *Maſius* la remercia, & déclara de la part des Etats qu'ils étoient trés-contens de ſon Gouvernement, & qu'ils la remercioient trés-humblement du zéle, & de l'affection qu'Elle avoit temoigné pour eux. Immédiatement aprés ces cérémonies, on écrivit les Actes de cette abdication, qui furent ſignez de la propre main de l'Empereur, & ſcellez de ſon Sceau, le tout par la main d'un Notaire Public. Enſuite Charles V. s'étant levé de deſſus ſon Trône y fit aſſeoir ſon Fils, lui cédant tous ſes Etats, & priant Dieu de vouloir le conſerver longtemps, & le combler de ſes bénédictions, aprés quoi il ſortit de l'Aſſemblée. Ainſi Philippe aſſis ſur ſon Trône reçut l'hommage des Etats; on rompit les Seaux de l'Empereur, les ſiens furent mis en leur place; on ſcella avec eux quelques Actes publics, & on finit, & congédia par là l'Aſſemblée, à l'iſſue de laquelle l'Empereur ne pût s'empêcher de dire. *Adieu mes chers Enfans, vous me percez le cœur de tendreſſe, & je vous abandonne avec déplaiſir.* Le ſoir aïant fait venir Philippe dans ſa Chambre, il lui fit le diſcours qui ſuit.

Mon

Mon Fils, la Souveraineté eſt un fardeau trés-peſant pour celui qui veut en bien remplir les devoirs, une choſe fort glorieuſe à celui qui y prend plaiſir, & un état extrémement périlleux pour celui qui ne s'y emploïe pas avec aſſez d'application; & j'eſpére qu'elle tournera à vôtre gloire. Pour vous la bien conſerver, il faut chercher avec ſoin tous les moïens poſſibles pour entretenir une bonne correſpondance, & amitié avec tous les Potentats, & Princes de l'Europe, & même Etrangers, s'il ſe peut faire, & ne pas négliger les alliances, & une ferme union avec les Parens, particuliérement avec ceux qui peuvent vous donner dans l'occaſion des conſeils, & du ſecours; Ne ſoïez pas chiche de careſſes envers les Serviteurs qui ſavent le mieux vous ſervir; ne manquez pas de les élever par degrez aux premiéres Charges, & vous ſerez aſſûrément un grand Prince; ſur tout ſi vous pouvez apprendre à bien connoître, ſans vous y tromper, les Sujets qui ſont les plus capables de vous ſervir. Sachez que pour être un Prince riche, il faut travailler à rendre vos Sujets opulens: & que pour être véritablement prudent, vous ne devez chercher que des Miniſtres qui aient auſſi beaucoup de prudence & de ſageſſe. Diſcours de Charles V. à Philippe.

Quelques Princes ſe ſont trompez en prenant pour maxime de ſe faire craindre, c'eſt pourquoi je vous conſeille de vous étudier plûtôt à vous faire aimer, puis que c'eſt une choſe humaine, & même Angelique de ſe faire aimer des Peuples, & diabolique de vouloir ſe faire obéïr par la crainte. Quant à Continuation.

l'éxercice de la Juſtice, il vaut mieux, à mon avis, laiſſer quelque faute impunie dans un Coupable, que de permettre qu'un Innocent ſoit condamné: vû que ce n'eſt une maxime ni de Prince, ni de Chrêtien, que cette Sentence, *Pur che il Reo non ſi ſalvi, il giuſto perea*, pourvû que le Criminel ne ſe ſauve pas, que le Juſte periſſe. Si vous voulez être bien ſervi, ne négligez pas de recompenſer libéralement les ſervices, ſur tout les plus importans. Tâchez d'éviter de juger des choſes cachées, & de condamner ſur de ſimples conjectures; les Princes étant obligez de laiſſer à Dieu les ſecrets des cœurs, & les penſées de leurs Sujets, pour ne pas s'arroger le droit de corriger & de punir les fautes cachées, droit qui n'appartient qu'à Dieu; les Princes n'aïant de juriſdiction que ſur ce que l'œil voit, & la main touche; ce qui mérite bien d'être conſidéré.

Continuation. Gardez vous bien, mon Fils, d'oublier les vieux Serviteurs, pour faire de quelque nouveau venu que vous ne connoîtrez pas, vôtre premier Favori; tâchez même de trouver toûjours de nouveaux moïens pour recompenſer vos anciens amis, & Officiers, afin de les engager à vous rendre toûjours de meilleurs ſervices, & ſouvenez vous qu'un Homme qui a déja beaucoup d'expérience dans les affaires ne ſauroit aſſez ſe païer. Vous devez ſavoir, mon Fils, que les Eſpagnols ſont de leur naturel altiers & ſuperbes, & qu'ainſi il vous eſt fort néceſſaire de faire en ſorte qu'ils ſoient tenus de court, autrement ils pourroient être cauſe de la perte

des

des Païs-Bas, parce que de l'humeur dont les Flamans ſont naturellement, ils ne pourront jamais ſe réſoudre à porter le joug de la Domination d'une Nation étrangére, accoutumée à commander avec trop de hauteur & d'arrogance. Je vous recommande de bien traiter, & d'honorer en toutes les occaſions le Roi Ferdinand vôtre Oncle, & Maximilien Roi de Bohéme vôtre Beaufré & Couſin; pour lequel je me ſuis apperçu que vous n'aviez pas toute l'inclination, & l'affection que vous devriez avoir; & à cauſe de cela je l'ai fait venir ici, afin que vous puiſſiez vous réconcilier, & vous unir étroitement enſemble, pour pouvoir enſuite vous ſéparer avec cette ſincére amitié qu'exige le ſang. Je laiſſe le reſte à vôtre bon & ſolide jugement.

Deux mois & demi aprés cette abdication, ſavoir, le 6. de Janvier 1556. ou, comme d'autres veulent, le 10. ou le 15. l'Empereur ſe dépoüilla de tout le reſte de ſes Roïaumes, & Etats Héréditaires en faveur du même Philippe; & comme le bruit s'étoit répandu que cela devoit ſe faire, il s'étoit rendu à Bruxelles un grand concours de Peuple, chacun étant curieux de voir une cérémonie ſans exemple. Cette ſolemnelle abdication ſe fit dans la grande Sale du Palais, en préſence de deux Reines, *Eleonor*, & *Marie*, du *Duc de Savoye* (Maximilien étant déja parti pour l'Allemagne) du Duc de Médina-Celi, du Marquis de *los Naves*, du Comte de *Feria*, de Don Loüis de *Zuniga*, grand Commandeur d'Alcantara, de Don Loüis *Manri-* Abdication de tous les autres Etats. 1556.

Manriquez, de Don Loüis *Quiſida*, Gentilhomme de la Chambre de Charles V. de Don Pierre de *Cordoüe*, de Don Jean *Alzavedo*, & de Don Gautier *Lopez*. De plus, de l'Evêque d'*Arras*, du Prince Guillaume d'Orange, & du Duc d'*Arſcot*, qui tous enſemble, tant les uns, que les autres, & particuliérement les deux Reines, ſouſcrivirent comme témoins l'Acte de l'abdication, aprés qu'il eut été Signé par l'Empereur, & par le Roi Philippe; de celui-là comme Donateur, & de celui-ci comme Donataire, & du Secrétaire *François Eraſo*. En vertu de cet Acte l'Empereur Charles V. donna à Philippe ſon Fils la poſſeſſion & la Seigneurie des Roïaumes, Etats, & Iles, qui lui appartenoient tant dans le vieux, que dans le nouveau Monde.

Compliméns. Cette cérémonie faite, Charles V. ſe retira dans ſon Appartement, accompagné de Philippe, & aïant rencontré devant ſes yeux le Sécrétaire *François Eraſo*, il le prit par la main, & le préſenta à Philippe en lui diſant, *Mon Fils, tout ce que je vous ai donné eſt peu de choſe, & même rien, en comparaiſon de ce bon Serviteur que je vous donne préſentement.* Aprés que Philippe eût accompagné ſon Pere juſqu'à ſon Appartement; celui-ci lui dit, *Retournez, mon Fils, dans la Chambre des cérémonies, pour donner à cette grande quantité de Nobleſſe la ſatisfaction que chacun déſire à l'envi, en aïant l'honneur de vous féliciter.* Ainſi Philippe étant retourné ſur ſes pas, & s'étant aſſis ſur un Siége élevé de deux degrez ſous un Dais, il reçut, pendant plus d'une heure, les complimens de toute cette Nobleſſe,

qui

qui venoit en foule pour le féliciter; & il fut remarqué que tout étant accourus à cette Sale, Charles V. demeura tout seul dans sa Chambre. On ne jugea pas à propos néanmoins de faire des feux d'artifices. *De Vera* rapporte qu'aprés cette cession, l'Empereur donna à son Fils le Mémoire qui suit.

Mémoire donné par Charles V. à son Fils. 1556.

Accordez à Don Jean d'Alzavedo la grace qu'il me demanda hier par ce Mémoire que je vous remets entre les mains, parce qu'en effet il la mérite bien... Confirmez à Don Ferdinand de Vera *le don que je lui ai fait de la Charge de Maître Général de la Chasse, parce que je la lui ai donnée en considération des fidelles services que son Pere m'avoit rendus, & qu'à cause de sa mort je n'avois pû recompenser; & comme cette Charge est vacante, par la mort de Don Indico de* Guevara, *je donnai celle de Gentilhomme de ma Chambre à son Fils aîné. Rendez à Garcilasso son Gouvernement, que je lui ôtai par un grand transport de colére, mais en effet il m'a bien servi, sans avoir reçu de moi d'autre recompense que ce Gouvernement. Si Pierre* Portocarrero *a la Commanderie de Caravaca, que j'avois donnée à Gautier* Lopez *de Padille, sans savoir l'empêchement de la Bulle, donnez-en une autre audit Lopez, parce qu'il m'a servi avec fidélité contre son parent même, dans les affaires qui se sont passées. Enfin, je vous recommande de donner à l'Evêque de Coria, qui est un Sujet de vertu, & de mérite, un autre Evêché meilleur, car il en est digne; & si cela arrive bientôt, donnez celui de Coria au Chanoine Balmasedo, s'il le veut.*

Il se dispose à abdiquer

Comme Charles V. avoit prémédité de se retirer

l'Empire. retirer tout-à-fait dans la ſolitude, il commença à diſpoſer les choſes néceſſaires pour l'abdication de l'Empire, & ne voulant pas le faire ſans l'agrément du Pape, il écrivit à Paul IV. qui occupoit alors le Saint Siége, pour lui communiquer cette réſolution, & recommanda aux Cardinaux Eſpagnols, & au Marquis de Lara qui étoit ſon Ambaſſadeur à Rome, de ſolliciter Sa Sainteté à vouloir bien donner ſon agrément pour cette abdication de l'Empire; mais quelques offices qu'ils emploïaſſent pour cela auprez du Pontife, il ne leur fut pas poſſible de rien gagner ſur ſon eſprit à cet égard; ce n'eſt pas que la choſe lui importât en aucune façon, mais il étoit bien aiſe de faire du chagrin à l'Empereur. D'autres écrivent que Charles V. ne voulut pas quitter l'Empire, pour ne le pas laiſſer embarraſſé, qu'il n'eût premiérement fait une Paix, ou une Tréve avec la France; mais c'eſt ce qu'il avoit déja fait, comme il a été dit, dés le cinquiéme de Fevrier que la Tréve avoit été conclue, & cependant l'abdication ne fut faite que ſix mois aprez. Il eſt certain qu'il eût bien deſiré d'avoir l'agrément du Pape, mais l'impatience de faire ſa retraite fut cauſe que laiſſant là le Pape avec ſon obſtination, il fit ſon abdication par un Acte que j'ai traduit du Latin. Mais avant que de l'inſérer ici, le Lecteur trouvera bon que j'ajoûte un événement fort néceſſaire.

Abdication de l'Empire pourquoi retardée, 1556. On crut que dans cet intervalle que Charles V. mit entre la ceſſion des Etats, & des Roïaumes Héréditaires, faite à Philippe ſon Fils

Fils, & celle de l'Empire faite à Ferdinand ſon Frere, il n'eût d'autre fin que celle d'aſſûrer cependant inceſſamment la préſéance des Ambaſſadeurs du Roi ſon Fils, au préjudice de ceux du Roi de France. Que cette penſée ſoit venue, ou non, dans l'eſprit d'un ſi grand Empereur, c'eſt ce qu'on ne ſauroit affirmer, ni nier poſitivement; mais c'eſt, à mon avis, une choſe qui ne convient guére à un Empereur qui vouloit abandonner entiérement le monde, & ſe retirer dans un Deſert, de s'embarraſſer l'eſprit, & la conſcience de certaines vanitez, qui, bien qu'elles ne regardent que de ſimples Cérémonies, ne laiſſent pas d'être grandes; & ne pouvoient que cauſer des ſcandales & des troubles, non-ſeulement dans ſes propres Etats, mais auſſi dans ceux des autres; puis qu'il s'agiſſoit de faire un trop grand tort à la Couronne de France, qui n'avoit jamais ſouffert qu'aucune autre Couronne de l'Univers (excepté celle d'Angleterre, à cauſe de tant de malheureuſes & funeſtes guerres inteſtines) allât du pair avec elle, & qui même avoit par deſſus toutes les autres Couronnes de l'Europe, cette même ſupériorité qui régne à préſent (j'entens ſupériorité de Ceremonial ſimplement) entre les Ducs de Savoye, & de Toſcane, & les Couronnes de France, d'Angleterre, & d'Eſpagne. Et en effet, comme je l'ai déja obſervé en ſon lieu, & que tous les Auteurs l'écrivent, la Couronne de France avoit joüi du Tître de *Majeſté* plus d'un ſiécle & demi avant les autres Couronnes, auſquelles on ne donnoit

encore

encore alors que le Titre de *Séremité*, ou d'*Alteſſe Séreniſſime*; mais Charles V. aprés être parvenu à l'Empire ordonna qu'on donnât au Roi de Caſtille le Titre de MAJESTE, pour flatter la fierté des Eſpagnols; de ſorte que les autres Couronnes n'eurent pas plûtôt entendu ce Decret, qu'Elles prirent auſſi le même Tître. Si bien qu'il n'y a nulle apparence que Charles V. ait entrepris de faire, contre ſon honneur, & ſa conſcience, un tort ſi manifeſte à la Couronne de France, & cela dans le temps qu'il méditoit de ſe retirer dans un Deſert. Mais puis que tous les Hiſtoriens l'ont ainſi écrit, je l'écrirai auſſi de la même maniére.

On rappelle les Ambaſſadeurs.

L'Empereur Charles V. prévoïant donc (ou ſon Conſeil pour lui) qu'aprés l'abdication de l'Empire, ſes Miniſtres n'aïant plus le tître d'Ambaſſadeurs Impériaux, mais ſeulement celui d'Ambaſſadeurs du Roi Philippe, ceux de France ne manqueroient pas (parce qu'il ſavoit bien que cela étoit juſte) de prendre le pas, ſelon la coûtume, ſur ceux de Caſtille, comme ils faiſoient ſur ceux des autres Couronnes, il ſongea à y mettre bon ordre par un ſtratagéme. Il envoïa donc ordre au Marquis de Lara, qui étoit ſon Ambaſſadeur à Rome, à Don François de Vargas, qui ſe trouvoit à Veniſe avec le même Caractére, & à tous les autres Ambaſſadeurs, de ſe rendre un certain jour à Bruxelles, ordre auquel tous obéïrent ponctuellement. On fit courir le bruit que l'intention de l'Empereur étoit de les faire tous aſſiſter à la Cérémonie ſolemnelle de la ceſſion de ſes

Etats

Etats à ſon Fils, & de recevoir enſuite de ce nouveau Roi les ordres néceſſaires ; mais ce n'étoit-là que le prétexte, & on avoit caché là deſſous une ruſe, ou une maxime d'Etat, que voici.

La ceſſion des Etats Patrimoniaux aïant été faite, comme il a été dit, on commença le jour ſuivant à expédier de nouvelles Patentes à tous les Miniſtres, & particuliérement à Lara, & à Vargas, ſavoir, une Patente aux Ambaſſadeurs de l'Empereur, donnée par le Roi Philippe en ſon nom, en qualité de Roi de Caſtille, & des autres Roïaumes dont il venoit d'être mis en poſſeſſion. Les Ambaſſadeurs munis de ces Patentes, ſéparées l'une de l'autre, partirent, avec ordre de ſe faire recevoir comme s'ils alloient de nouveau, Charles V. Philippe, & leur Conſeil ſe figurant qu'inſenſiblement on ſe mettroit en poſſeſſion du pas ſur la France, ſans que les François s'en apperçuſſent. Les Ambaſſadeurs, & les autres Miniſtres étant donc partis, on leur fit par-tout une reception & une entrée nouvelle; & comme la premiere conteſtation ſur ce ſujet arriva à Veniſe, je n'en rapporterai que ce ſeul exemple. Don François de Vargas étant retourné à Veniſe y fut reçu avec de nouveaux préparatifs, & de nouvelles Cérémonies en cette double qualité d'Ambaſſadeur de l'Empereur Charles V. & du Roi Philippe, en quoi il n'y eut aucune difficulté, parce que le caractére d'Ambaſſadeur de l'Empereur lui donnoit, ſans contredit, la préſeance.

Invention pour avoir la préſeance.

Cependant Charles V. aïant abdiqué l'Empire

Evénement à Veniſe.

pire, & la nouvelle de cette abdication s'étant répandue par tout, l'Evêque *Lodeva*, Ambaſſadeur à Veniſe de la part de Henri II. Roi de France, ſe préſenta au Senat, & déclara avec d'amples proteſtations que Charles V. aïant renoncé à l'Empire, & le Seigneur de Vargas n'aïant plus, par conſequent, d'autre caractére que celui d'Ambaſſadeur du Roi d'Eſpagne, il prétendoit avoir le pas devant lui dans toutes les fonctions publiques de la République. Celle-ci prévoïant que cette diſpute pourroit cauſer de grands déſordres, pria les deux Ambaſſadeurs de s'abſtenir d'aſſiſter aux cérémonies publiques; ce qu'ils promirent de faire. Tôt aprés Lodeva aïant été rappellé, & *François de Noüailles* Evêque d'Acqs, envoïé en ſa place à cette Ambaſſade, celui-ci aïant trouvé que ſon Prédéceſſeur avoit mal fait de ne pas ſe maintenir dans le droit de la préſeance dans les fonctions publiques, non-ſeulement s'en mit en poſſeſſion; mais de plus repréſenta la juſtice de la cauſe de la Couronne de France pour la préſeance ſur celle d'Eſpagne, avec des raiſons ſi vives & ſi fortes, qu'il obligea le Senat de décider, qu'aprés le Nonce du Pape, & l'Ambaſſadeur de l'Empereur, la préſeance ſeroit donnée immédiatement à celui de France. Voici maintenant la Lettre de l'abdication de l'Empire.

Lettre pour l'abdication de l'Empire. 1556.

CHARLES V. Par la Divine Miſéricorde Empereur des Romains, toûjours Auguſte &c. A tous, & à chacun des Electeurs, Princes tant Eccléſiaſtiques, que Séculiers, Prélats, Comtes, Barons, Chevaliers, Nobles, Capitaines, Vicomtes

comtes, Prevôts, Lieutenans, Magistrats, Juges, Bourgmestres, Consuls, Habitans, Communautez, & autres Sujets de l'Empire, & Fidelles bienaimez, de toute sorte d'état, dignité, ou condition, qui liront, ou entendront lire les présentes; salut, amitié, & tout bien. Reverendissimes, Vénérables, Illustres, Amis, & nos très-chers Cousins; Géneraux, Nobles, considerables, affectionnez, & fidelles Sujets. Parce que nous-nous reconnoissons & sentons avertis & poussez par plusieurs raisons trés-importantes; & particuliérement par les années dont nous-nous trouvons chargez, & par les continuels chagrins, & les diverses infirmitez dont nous-nous voïons extrémement affoiblis, & presque entiérement privez des forces qui sont si nécessaires à tous ceux qui gouvernent des Peuples; & aïant déja il y a quelque temps remis & cédé tous nos Roïaumes, Etats, & Païs Héréditaires à nôtre trés-cher Fils, Roi d'Espagne & d'Angleterre, aprés avoir quitté le Siége ordinaire de nôtre Cour de Bruxelles, nous nous sommes transportez au Port où sont nos Vaisseaux déja fournis de toutes les choses nécessaires, à dessein de faire voile pour Espagne au premier bon vent, avec l'assistance Divine: voïage que nous avons si bien disposé & résolu, qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse l'empêcher. Ainsi par nôtre foiblesse, & nôtre absence, le Gouvernement du Sacré Empire Romain appartient au Serenissime, & trés-puissant Prince Ferdinand Roi des Romains, de Hongrie, & de Boheme, nôtre trés-cher Frere, comme légitimement élû Roi des Romains, & par consequent nôtre Successeur à l'Empire sans aucune contradiction; Gouvernement où il a déja beaucoup d'expérience

pour

pour l'avoir administré plusieurs fois, & administré avec un soin veritablement fraternel, en nôtre absence.

Pour ces raisons, afin que la République Chrêtienne, & le Sacré Empire ne souffrent, à cause de nôtre éloignement, aucun dommage (ce qu'à Dieu ne plaise) & que nôtre dit Frere le Roi des Romains puisse traiter avec plus d'autorité toutes les affaires, Nous voulons & entendons que comme Roi des Romains il ait le pouvoir de faire toutes choses par lui-même, absolument, & sans aucune dépendance de Nous; de négotier, d'ordonner tout ce qui lui paroîtra nécessaire, & convenable à la Dignité, à l'avantage, & à l'accroissement du Sacré Empire, de la même maniere que Nous avons fait en qualité d'Empereur.

Il est certain que Nous n'avions rien si fort à cœur que de Nous retrouver avant le voïage que Nous avons résolu, à la Diéte qui se tenoit à Ratisbonne nôtre Ville Impériale, desirant de terminer heureusement les affaires publiques; & de remettre en même temps entre les mains du Roi des Romains nôtre trés-cher Frere, le Gouvernement du Sacré Empire, en lui donnant ordre dans cette Diéte publique de gouverner en nôtre place, & vous exhorter de bouche à lui rendre l'obeïssance qui lui est dûe. Mais nos incommoditez, qui ne sont que trop connues à tout le monde, ne nous ont pas permis d'entreprendre un si long voïage, & sur-tout par terre; outre que nous avons cru que nous ne devions pas perdre l'occasion, & le temps propre pour nôtre navigation. De sorte que n'aïant pas pû nous rendre en personne à la Diéte, comme c'étoit nôtre dessein, pour regler tout ce qui étoit convenable, Nous avons estimé nécessaire

faire pour le moins de vous faire entendre à tous par cet Edit qui contient nos volontez, & de vous commander expreſſement par la teneur de ces lettres de la Puiſſance Impériale, de rendre à nôtre Frere le Roi des Romains une entiere fidelité, & obéiſſance, comme vous avez fait pluſieurs fois, & que vous devez faire maintenant plus que jamais, ſous peine d'encourir nôtre indignation, & nôtre diſgrace; ſoit qu'il faſſe en nôtre place, & établiſſe des Edits, des ordres & des commandemens, vous devez avoir pour Lui toute ſorte de réverence & de reſpect. C'eſt là nôtre derniere volonté, à laquelle vous conformant vous éviterez de tomber dans nôtre indignation. Donné ſous nôtre Seau Impérial à Sudburg en Zélande le 7. Septembre, l'an de Chriſt 1556. *& de nôtre Empire le* 36.

L'Empereur aïant écrit cette Lettre, juſtement comme l'embarquement ſe faiſoit, il manda le Prince d'Orange, & lui donna la commiſſion d'aller porter la Couronne, & le Sceptre Impérial à Ferdinand ſon Frere, & la lettre à la Diéte; commiſſion que ce Prince ne put recevoir ſans faire cette réponſe; *J'aſpirerois à toute autre fortune dans ce monde, qu'à celle d'être deſtiné à dépoüiller mon Seigneur des marques de l'Empire, pour les porter à un autre.* Véritablement le Prince d'Orange qui avoit reçu de grands honneurs, & de grands bienfaits de Charles V. & qui lui avoit ſouvent mis le ſceptre à la main, ne pouvoit ſe réſoudre à ſervir d'inſtrument pour le lui ôter; de ſorte que comme un Serviteur plein de zéle il fit les derniers efforts pour être diſpenſé de cet emploi.

Le Prince d'Orange porte le Sceptre Impérial.

Mais

Charles V. envoïe la Couronne, & le Sceptre à Ferdinand.

Mais il ne lui fut pas poſſible de reſiſter long-temps aux priéres, & aux inſtances d'un ſi grand Maître; de ſorte qu'aïant accepté cette Charge, il ſe diſpoſa à une ſi ſolemnelle Ambaſſade, où il fut accompagné d'un nombreux cortége de Courtiſans, tous avec les plus magnifiques Livrées. On lui donna pour ajoints le Docteur Gregoire *Sigiſmond* Vicechancelier de Charles V. le Docteur Volfang *Xallet*, Secretaire, & deux autres Avocats comme témoins de la rénonciation. En un mot, l'Empereur donna au Prince, & à tous les autres qui allérent avec lui, un Acte public paſſé par devant Notaire, par lequel il leur donnoit un plein & abſolu pouvoir de tranſporter, & de remettre de ſa part à Ferdinand, avec la Couronne, & le Sceptre Impérial, l'adminiſtration, & le Gouvernement de l'Empire, le Tître, le Nom, la Dignité, avec tous ſes droits, prérogatives, & dépendances, de la même maniere que s'il étoit mort; & de prier de ſa part les Electeurs Eccléſiaſtiques, & Séculiers de vouloir conſentir à cette réſolution, & l'avoir pour agréable. De plus, pour marquer ſon reſpect pour le Pape, il fit partir en toute diligence pour Rome Don Antoine *Guſman*, afin qu'en qualité de ſon Ambaſſadeur il donnât communication à ſa Sainteté de l'envoi qu'il avoit fait du Sceptre, & de la Couronne Impériale au Roi des Romains.

Charles V. part.

L'Empereur arrivé à Gand, où il fut accompagné depuis Bruxelles par tous les Grands, & les Ambaſſadeurs, & par un nombre infini d'Officiers Capitaines, Magiſtrats, &

& Nobles, il les congédia tous, excepté ceux qui devoient le ſuivre, & le Roi Philippe qui voulut l'accompagner juſqu'à l'embarquement. En prenant congé des Ambaſſadeurs, il les pria de vouloir recommander de ſa part à leurs Princes, la bonne correſpondance avec le Roi Philippe, & de leur faire en même temps part de ſa réſolution, & de ſon voïage. Il remercia tous ces Magiſtrats, Officiers, Capitaines, & autres du bon & fidelle ſervice qu'ils lui avoient rendu, & les recommanda tous à Philippe ſon Fils qui étoit préſent. Aprés cela il ſe mit dans une Littiére, & paſſa à Fleſſingue, où ſe rendirent les deux Reines ſes ſœurs, avec leurs Dames. Là le Roi Philippe, & le Duc de Savoye prirent congé de lui. L'Empereur embraſſa avec une grande tendreſſe le Roi ſon Fils, qui s'étant mis à genoux lui demanda ſa bénédiction, qu'il lui donna avec des larmes trés-tendres; aprés quoi Philippe aïant auſſi pris congé des deux Reines ſes Tantes, s'en retourna avec le Duc à Bruxelles.

Le lendemain 14. ou, ſelon Monſieur de Thou, 10. Septembre 1556. l'Empereur s'embarqua ſur ſon Vaiſſeau Roïal, véritablement Roïal en grandeur, & en ornemens. Marie Reine d'Angleterre, n'avoit pas plûtôt eû appris que l'Empereur devoit partir pour Eſpagne, qu'Elle avoit envoïé vers lui le Comte *d'Arondel*, pour le prier au nom du Seigneur, de vouloir lui donner la ſatisfaction de le voir en Angleterre. D'abord l'Empereur répondit, *Et quel plaiſir pourra prendre une ſi grande Reine, de ſe voir Belle-fille d'un ſimple*

Il s'embarque. 1556.

ſimple Gentilhomme? Véritablement le Comte d'Arondel continua, non ſans importunité, à le ſupplier juſqu'à l'heure de l'embarquement, de vouloir donner cette ſatisfaction à la Reine ſa Maîtreſſe; & l'Empereur lui dit pour derniére réponſe, *Monſieur le Comte, tout dépendra des vents.* Les deux Reines & leurs gens, s'embarquérent avec l'Empereur, & avec les Officiers qu'il s'étoit reſervé pour le ſervice de ſa Perſonne. Pour plus grande ſûreté, & pour le tranſport du bagage, le Vaiſſeau Roïal fut eſcorté de 60. autres Vaiſſeaux, qui l'accompagnérent juſqu'en Eſpagne, où ils arrivérent tous heureuſement, aïant eû un vent favorable, & où l'Empereur étoit déja allé ſept fois; la premiere à l'âge de 16. ans, la 2. à 22. la 3. à 23. la 4. à 36. la 5. à 38. la 6. à 41. & la 7. à 56.

Il arrive en Eſpagne.

A ſon arrivée à *Laredo* Port de Biſcaye, il fut reçu par le Grand Connêtable de Caſtille, qui alla au devant de lui avec quelque ſuite de Nobles. Pluſieurs Auteurs font mention d'un événement qui fut regardé comme un prodige. Voici ce que c'eſt. L'Empereur aïant achevé ſa navigation avec le vent le plus favorable qui ſe puiſſe deſirer, il fut à peine arrivé à Laredo, ou Loredo, comme d'autres écrivent ce mot, le débarquement de tous ſes gens n'étant pas même encore tout à fait achevé, qu'il s'éleva une des plus furieuſes tempêtes qui ſe ſoient jamais vûes, en ſorte que divers Navires périrent, & entr'autres le Vaiſſeau Royal, qui avoit conduit Charles V. fut ſubmergé avec le bagage des Reines, & toutes les richeſſes & les tréſors, dont l'Empereur

reur croïoit enrichir la Cour, & les Egliſes. Sur quoi quelqu'un a écrit, que ce Vaiſſeau Roïal prévoïant qu'il ne porteroit plus ſur Mer un ſi grand & ſi invincible Empereur, s'enfonca dans les eaux pour marquer ſon regret, & ſa douleur; la penſée ne ſeroit pas mauvaiſe pour un Roman. En un mot, l'Empereur étant décendu à terre, s'agenoüilla, à l'imitation de ce que Ceſar avoit autrefois fait en Afrique, & la baiſant lui addreſſa ces paroles, *Je te ſalue avec toute ſorte de reſpect, ô Mere Commune, & comme je ſuis ſorti nud du ventre de ma Mere, pour recevoir du monde tant de tréſors, je veux auſſi maintenant rentrer tout nud dans ton ſein, ma trés-chére Mere, & ſi ce fut alors un devoir de la Nature, c'eſt aujourd'hui un effet de la grace ſur ma volonté.*

En paſſant par *Burgos*, Ville Capitale, il eut un grand ſujet de déplaiſir, en ne voïant que trés-peu de gens, & preſque perſonne, ſortir au devant de lui, pour lui rendre ce dernier devoir; de ſorte que s'étant tourné vers Don *Diego d'Imera*, qui étoit à côté de lui, il lui dit, *Je puis dire avec vérité que j'entre nud à Burgos.* Perſonne apparemment ne ſe ſoucioit plus de faire des dépenſes pour aller recevoir un Prince qui n'avoit plus ni Tîtres, ni Grandeurs, & qui ne penſant qu'à ſa retraite, ne prenoit plus garde ni au bien, ni au mal qu'on lui pouvoit faire. Il eut encore un autre ſujet beaucoup plus grand de chagrin. Ce grand Prince, en cédant tout à ſon Fils, ne s'étoit reſervé de ces revenus immenſes qu'il poſſédoit, que 80. mille Ducats

Sujet de chagrin. 1556.

par an, qu'il devoit recevoir à Burgos, & qu'il demanda dez qu'il y fut entré, pour continuer ſon voïage ſans perdre aucun temps; avec tout cela il eut bien de la peine à en avoir mille; pour lès donner à quelques-uns de ſes ſerviteurs qu'il devoit congédier; & pour avoir toute la ſomme il fut obligé de s'arrêter huit jours dans cette Ville. Ce qui, pour dire la verité, fut pour lui une grande mortification.

Il va à Valliadolid, & ſa penſée ſur le ſujet de Don Carlos.

Il partit enfin de Burgos, & continuant ſon voïage en Litiére, il alla à *Valliadolid*, d'où ſortit pour le recevoir avec une fort petite ſuite de Nobles, Don Carlos Fils de Philippe ſon Fils, lequel faiſoit ſa réſidence dans cette Ville une des plus conſidérables Capitales d'Eſpagne, ſituée dans la Caſtille Vieille. L'Empereur entra avec ſon petit-fils, dans la Ville, & comme Don Carlos marchoit à cheval à la portiére gauche de la Litiére, Charles V. ne ceſſa de le conſidérer attentivement, d'autant plus que d'abord ſa mine ne lui avoit pas beaucoup plû; de ſorte que le lendemain il voulut l'avoir toûjours auprés ne lui, pour le regarder encore avec plus d'attention, & n'aïant pas conçu fort bonne opinion de ſon humeur, il en dit le ſoir même ſon ſentiment à la Reine Eleonor, en ces termes, *Il me ſemble que mon Fils Philippe eſt mal pourvû de Fils en Don Carlos, ſon air, & ſon naturel ne me plaiſent pas dans cette premiere jeuneſſe, je ne ſai ce qui pourra arriver dans la ſuite, lors qu'il ſera plus avancé en âge.* Comme cette Reine devoit ſéjourner dans cette Ville, Charles V. la pria inſtamment d'étu-

d'étudier les actions de ce jeune Prince, & de lui mander avec ſincérité ſa penſée ſur ſon ſujet. Eleonor, ſoit qu'elle le penſât ainſi, ou qu'elle voulût obéïr ponctuellement à l'ordre de l'Empereur, lui en écrivit tôt aprés de la maniére qui ſuit, *Mon Frere, ſi les manieres d'agir de nôtre Petit-neveu Carlos, vous ont déplû pour ne l'avoir vû qu'un jour, elles me déplaiſent beaucoup plus à moi qui l'ai vû trois.*

Ainſi Charles V. malcontent, & dépoüillé, ſe diſpoſa à partir au bout de deux jours pour ſa Retraite, aïant congédié à Valliadolid toute ſa Cour, à l'exception de douze de ſes Domeſtiques qu'il ſe reſerva avec environ douze Chevaux, & quelques Meubles rares & curieux, aïant diſtribué tout le reſte à ſes Courtiſans en leur donnant congé. Ce ne fut pas ſans larmes qu'il ſe ſépara des deux Reines ſes ſœurs, & de ſon Petit-fils Carlos, auquel il donna pluſieurs inſtructions, bien qu'il fût perſuadé qu'il en profiteroit peu, comme cela arriva effectivement. Aprés cela il ſe rendit dans ce lieu qu'il avoit deſtiné pour ſa Retraite, ſavoir le Monaſtére de Saint Juſt de l'Ordre des Jeronymites, qui eſt ſur les frontiéres de Caſtille. dans la Province d'Eſtramadure, du côté de Portugal, à 18. miles de *Palença*, & un mile ſeulement de *Serrandilla*, lieu trés-agréable & delicieux pour une vie ſolitaire, à cauſe de la beauté & des charmes du Valon où il étoit ſitué, lequel tant pour la perſpective des Collines, que pour la température de l'air pouvoit bien porter le nom de Paradis Terreſtre; bien-

Son arrivée dans la Solitude.

que les Moines de ce Couvent menaſſent une vie extrémement auſtére, & tout à fait retirée du monde.

Deſſein pour le lieu.

Tondera écrit que l'Empereur étoit allé viſiter ce Lieu en l'an 1542. parce que c'étoit un Monaſtére fort renommé en Eſpagne, & qu'il le viſita ſi exactement qu'il donna ſujet aux Grands qui l'accompagnoient, de ſoupçonner qu'il n'eût deſſein d'en faire autre choſe; à quoi il ajoûte qu'en partant il dit à ſes gens, *Voici un véritable lieu pour la retraite d'un autre Dioclétien.* Il n'y a, à mon avis, aucune apparence que Charles V ait eû dés lors cette penſée; avec tout cela il eſt conſtant qu'au commencement de l'année 1555. il fit paſſer de Bruxelles en Eſpagne un certain *Pierre Sorbion* Architecte, avec un trés-habile Jardinier, pour lui bâtir en toute diligence dans ce Monaſtére ſix Chambres baſſes de plein pié, & lui dreſſer un jardin, dont il leur marqua lui même le plan, ce qui fit croire que ce grand Prince préméditoit dés lors ſa retraite. De ces ſix Chambres 4. furent bâties tout comme les Cellules des Moines, & les deux autres un peu plus grandes, ſans aucun ornement, ſi ce n'eſt de quelques Tableaux qui repréſentoient les Deſerts de ces Saints Hermites, qui avoient mené une vie ſainte dans les Solitudes. Deux de ces petites Chambres étoient pour l'uſage de l'Empereur, avec quelque petite Table, quelques Coffrets, & un petit lit tout ſimple, & de ſa Cellule on paſſoit de plein pié dans le petit Jardin, arroſé de deux côtez d'une petite Riviére trés-claire, & toute bordée de la maniere du monde la plus agréa-

agréable de Cedres, de Limoniers, & d'Orangers, qui élevoient, & lui préſentoient des fleurs, & des fruits juſques à ſes fenêtres.

L'Empereur entrà dans ce lieu, pour en prendre poſſeſſion, le 26. Février 1557. jour qui lui fut toûjours trés-heureux, en diſant, *Qu'il vouloit renaître pour le Ciel, le même jour qu'il étoit né pour la terre.* Voilà enfin où ſe borna cet Empereur, en qui on vit toûjours paroître une ambition ſi démeſurée, & une ſi grande avidité de dominer, & de conquerir des Etats, & des Seigneuries, qu'il ſembla, comme un autre Alexandre, pleurer de ce que le monde étoit ſi petit; & en effet, non content d'être le Maître de la plus grande partie de l'Europe, il riſqua deux fois ſa vie, pour aller chercher de nouveaux Païs en Afrique, & n'épargna aucune dépenſe, inſupportable à toute autre Puiſſance, pour aller conquerir un autre Monde dans l'Amérique. Voilà quel fut le Mauſolée de cet Empereur qui ſans ſe donner aucun repos roula ſans ceſſe en ſon eſprit de ſi vaſtes projets. Voilà où ſe renferme ce Géant, auquel on donnoit la gloire d'avoir étendu ſes bras au delà des bornes des Colomnes d'Hercule. Voilà enſeveli tout vivant dans une Cellule ce grand Monarque pour les triomphes duquel s'étoient épuiſez tous les tréſors, & tous les eſprits des Villes de l'Univers. Voilà mort pour la Société Civile cet Auguſte Prince que toutes les Nations de la Terre ont tant célébré, & jugé digne de l'immortalité. Voilà ſeul ce Heros ſervi par tant de Princes, & qui

Il entre dans ſa ſolitude. 1557.

qui par le seul bruit de son nom faisoit trembler, & soûmettre humblement à ses loix tant de Peuples, & rendoit tant d'armées victorieuses. Et en effet en entrant en ce lieu il ne se reserva qu'un seul Cheval, & envoïa les autres à Sarandilla.

Observation. Un si grand changement de Scene étonna alors le monde, qui continue à s'en étonner jusqu'à maintenant, & s'en étonnera, sans doute, jusqu'à la fin des siécles. Effectivement, qui pouvoit, & qui pourra jamais s'imaginer qu'un Monarque de tant de Roïaumes, un Conquérant de tant d'Etats, un Guerrier qui commandoit tant d'Armées, un autre Xerxes, qui possédoit non simplement un arbre, mais un Monde d'or, qui pouvoit, dis-je, se figurer qu'un si grand Prince eût pû se dépoüiller de tous les sentimens de la Nature? Un Prince à la veue duquel les Roïaumes, & les Peuples trembloient, & dont la fortune & l'épée, enchaînoient Papes, Rois, Electeurs, & Princes, & cependant Charles V. retiré dans cette solitude ne pense plus, & ne veut pas même en entendre parler, à ses trésors des Indes, ni au bruit des guerres que ses Capitaines, & ses Armées faisoient, il n'y a pas long-temps dans toute l'Europe. *Strada* écrit dans son Histoire des Guerres de Flandre, que Charles V. s'occupoit souvent à travailler quelques heures, de ses propres mains, à quelque ouvrage mécanique, en quoi il réüssissoit admirablement bien, & que quelquefois il alloit se promener à Cheval, s'abandonnant à une agréable rêverie dans ces lieux délicieux,

bien

bien que deſerts. Mais ſelon le ſentiment de la plûpart, il emploïoit la plus grande partie de ſon temps à reciter, & à écouter les Offices Divins, juſques à aller ſouvent au Chœur avec les autres Moines. Mais il ne me ſeroit pas poſſible de dire les charitez qu'il a faites, parce-qu'elles ſont infinies. *Schiappalaria* parlant, dans ſes Obſervations Politiques, de cette Retraite de Charles V. y ajoûte ces huit Vers.

Dopo d'haver tutte le Terre vinte.
E triomphato encor di tutte l'Onde,
E tante forze, & tante fiamme eſtinte,
Tante arroganze, e tante inſidie immonde;
In pace, in guerra anche le Tempie cinte,
D'oro, di gemme, e d'honorate fronde
Al Tempio deli Dei l'animo volſe,
E dalla Terra al Ciel, lieto ſi tolſe.

Aprés avoir dompté tous les Païs du monde.
Triomphé trés-ſouvent ſur la Terre, & ſur l'Onde,
A tous ſes Ennemis préparé le tombeau,
De cent guerres par tout éteint le noir flambeau;
Mortifié l'Orgueil, malgré tout ſtratagéme,
Ceint ſon illuſtre front d'un riche Diadéme,
Et ce qui paſſe en prix les pierres, l'or précieux,
Couronné ſes Temples de lauriers glorieux,

Vers le Temple de Dieu, ſon cœur enfin ſe tourne,
Il mépriſe la Terre, & dans le Ciel retourne.

Divers entimens. 1557.

Pluſieurs Ecrivains aſſûrent que Charles V. prenoit quelquefois plaiſir dans ſa Solitude, à s'informer de temps en temps de ce qui ſe paſſoit dans le monde, aïant pour cet effet donné par tout des ordres exprés de l'informer des principaux événemens de l'Europe; pour moi, je ne ſaurois croire cela, parce qu'il n'y a pas d'apparence qu'un Empereur comme celui-là eût abandonné Etats, Roïaumes, Commandemens, Empires, richeſſes, Cours, pour ſe réduire à mener une vie auſtére, & tout-à-fait éloignée du commerce du monde, parmi des Moines, dans un de-Deſert, afin de mieux penſer à ſa conſcience, & qu'aprés cela il allât ſe rompre la tête à s'enquérir de ces nouvelles curieuſes, qui quelles qu'elles fuſſent ne pouvoient que troubler le repos de ſon eſprit. Quant à cet article, je ſouſcris volontiers au ſentiment de ces Auteurs qui ſoûtiennent que cet Empereur, non ſeulement aprés qu'il fut entré dans ſa Solitude, mais même depuis le jour qu'il s'embarqua pour Eſpagne, ne voulut plus ſavoir, ni même entendre parler, ni de paix, ni de guerres, ni de ce que les Princes Chrêtiens faiſoient dans leurs Etats, ou au dehors; il eſt vrai que quelquefois il recevoit quelques lettres ſur des complimens de feſtes, & autres choſes, mais il y répondoit toûjours avec beaucoup de briéveté.

Mais

Mais tout au contraire, ces mêmes Auteurs, & pluſieurs autres encore, ne peuvent ſe perſuader, que Charles V. n'aïant qu'un Fils unique, & un Frere unique, pour leſquels il avoit tant fait, auſquels il avoit tant donné, & ſur les bras de qui il laiſſoit des affaires fort embroüillées, & extrémement ſcabreuſes, & périlleuſes, il voulût tellement renoncer à toute humanité que de ne vouloir plus ſavoir (mettons à part le Frere) où étoit ſon Fils; de quelle maniére la Fortune l'avoit traité dans ce commencement de ſon Régne; quelle ſuite avoit eû la haine que le Pape portoit à la Maiſon d'Autriche; ce que les peuples penſoient & diſoient de ſes actions; s'il avoit, ou n'avoit pas des enfans avec la Reine; s'il étoit demeuré en Flandre, ou paſſé en Angleterre, & cent autres choſes qui ſemblent inſéparables de l'humanité; d'où vient que ceux qui raiſonnent de la ſorte, concluent que de temps en temps Charles V. s'informoit en gros & en général de ce que faiſoit ſon Fils; mais pour ce qui eſt des affaires particuliéres pour donner ſes avis ni en bien, ni en mal, perſonne ne croit que Charles V. s'en informât; outre que Philippe lui-même n'auroit pas manqué, quand même l'Empereur ſon Pere ne le lui auroit pas demandé; de lui faire ſçavoir les choſes les plus eſſentielles. Autres encore.

La nouvelle de l'abdication que Charles V. avoit faite de l'Empire, étant venue à la connoiſſance du Pape, il répondit avec un eſprit tout altéré & ému, à l'Ambaſſadeur *Guſman*, que Charles V. ne pouvoit en aucune Oppoſition à l'abdication de l'Empire. 1557.

cune maniére ſans la Bulle expreſſe de ſon agrément de démettre de l'Empire, quand même il auroit le conſentement de Electeurs, auſquels il en écrivit par un Exprés, pour les porter à ne point ágréer une abdication de cette nature, qui étoit également injurieuſe à l'Egliſe, & à l'Empire, puis qu'elle ne pouvoit ſe faire ſans le conſentement du Pape, & du Collége Electoral qui devoient auparavant l'accorder. L'Empereur avoit, pendant ſix mois conſécutifs, fait ménager par Ferdinand ſon Frere, l'eſprit des Electeurs, pour les obliger à vouloir agréer ſa réſolution; & aïant entendu que les Electeurs Eccléſiaſtiques, & particuliérement celui de Cologne, loin d'avoir du penchant à y conſentir, témoignoient être fort diſpoſez à s'y oppoſer; il ſongea à ſe ſervir pour cela de l'Electeur de Saxe, qui, quoi que Luthérien, ſe rendit fort accrédité par ſon addreſſe & ſa prudence à négotier; & pour cette fin il écrivit à cet Electeur une lettre fort obligeante, & dépêcha vers lui pour l'en preſſer encore plus fortement de bouche, Don *Charles Gomero*, & pour aecompagner de ſes offices & de ſes inſtances, les ſollicitations qu'il lui faiſoit par ſa lettre; ne voïant pas d'autre reméde, parce qu'il ſe perſuadoit que les Electeurs Catholiques ne manqueroient pas d'appuïer l'oppoſition du Pape.

Premiére raiſon pour la negative

Auguſte (c'étoit le nom de l'Electeur dont il s'agit) témoigna d'abord beaucoup de repugnance quoi que preſſé par les inſtances de l'Empereur, & de ſon Envoyé Gomero, à donner ſon conſentement à cette abdication de l'Empire,

pire, porté à ce refus par trois raiſons. La premiére, qu'il ne trouvoit pas qu'il fût de ſon intérêt que le Roi Ferdinand qui avoit tant d'Etats Patrimoniaux en Allemagne, qu'en y comprenant la Hongrie, il ne faiſoient guére moins de la moitié de ce grand Païs, parvint ſi tôt à l'Empire, parce qu'étant déja par ſa propre puiſſance ſuperieur en force à tout autre, il ſeroit plus fort que tous enſemble, lors qu'à ſes propres Etats il auroit joint la puiſſance de l'Empire, dans un temps ſur tout auquel l'Allemagne ſe trouvoit toute troublée, & diviſée au dedans; de ſorte qu'il jugeoit avantageux pour lui de temporiſer, parce que Ferdinand n'étant que Roi des Romains ſeroit obligé à continuer de cultiver ſon amitié, au lieu que dés qu'il ſeroit devenu Empereur il ne le conſidéreroit plus comme Ami, mais ſimplement comme Sujet.

La ſeconde raiſon étoit priſe de certains complimens & grimaces de gens de Cour, parce que Charles V. lui aïant toûjours donné de grandes marques d'affection, il ſe croïoit, diſoit-il, obligé de lui témoigner de la gratitude, en faiſant connoître au Public, qu'il ne pouvoit ſe réſoudre à ſervir, par ſon ſuffrage, d'inſtrument pour dépoüiller du Sceptre Impérial un Empereur qui l'avoit ſi généreuſement protégé, article ſur lequel il inſiſta beaucoup dans ſes Conférences avec Gomero; juſqu'à proteſter que la ſeule penſée que Charles V. avoit d'abdiquer l'Empire, lui cauſoit une vivre douleur. La troiſiéme raiſon étoit, que Ferdinand étant, dans les choſes de la Deux autres raiſons. 1557.

Religion, moins politique, & plus ſcrupuleux que Charles V. il étoit à craindre qu'aïant reçu le Sceptre Imperial, il ne ſe laiſſât facilement induire par la Cour de Rome, & par les autres Eccléſiaſtiques, à apporter quelque changement dans les affaires de Religion, avant qu'elles euſſent été réglées par quelque Concile; & peut-être, à appuïer le Roi Philippe ſon Neveu, & la Reine ſon Epouſe, dans l'établiſſement entier de la Catholicité. De ſorte qu'il étoit plus avantageux pour les Proteſtans d'avoir un Empereur foible, infirme, & par conſéquent fort éloigné de s'embarquer en des affaires embarraſſantes.

Il ſe réſout d'emploïer ſes bons offices pour Charles V.

En un mot, Auguſte ne voulut pas prêter facilement l'oreille à la réſolution priſe par Charles V. de quitter l'Empire; mais enfin il ſe laiſſa perſuader par la force des raiſons que lui allégua Gomero, qui l'obſédoit ſans ceſſe: de ſorte que non ſeulement il lui promit ſon ſuffrage, mais auſſi ſes bons offices auprés des autres Electeurs. Et en effet, il s'emploïa tout de bon dans cette occaſion; premiérement par lettres, & enſuite par des remontrances de vive voix, lors que le Collége Electoral s'aſſembla à Francfort pour cette affaire; c'eſt pourquoi Monſieur de *Vera* écrit dans ſon Hiſtoire, que *les Electeurs, lors qu'ils furent aſſemblez pour conſulter ſur ce qu'il falloit faire au ſujet de la réſolution priſe par l'Empereur Charles V. de renoncer à l'Empire, ne voulurent point d'abord écouter une propoſition de cette nature, ni conſentir en aucune façon que la Couronne Impériale fût ôtée à Charles V. ou donnée par lui-même à ſon Frére Ferdinand,*

nand; déclarant hautement qu'ils ne permettroient jamais en aucune maniére que le Sceptre fût ôté, autrement que par la mort, à un Empereur qui l'avoit ſi dignement porté. Mais les offices de l'Electeur de Saxe, que Charles V. avoit tant ſollicité, facilitérent fort l'accompliſſement de ſes deſirs.

Mais il eſt bon de conſidérer ici que l'Electeur Auguſte en voulant rendre un ſervice à l'Empereur, en rendit un autre encore plus grand à l'Empire, & je dirai comment tout à l'heure. Le Prince d'Orange étant arrivé en Allemagne avec la Couronne, & le Sceptre de l'Empire, & s'étant adreſſé à l'Electeur de Mayence, comme Préſident, & l'un des principaux Electeurs, celui-ci ordonna l'aſſemblée du Collége Electoral à Francfort, où il y eut une grande diverſité de ſentimens ſur cette matiére, Auguſte aïant déja gagné trois voix pour le conſentement; & d'autre part deux Electeurs Eccléſiaſtiques, & particuliérement celui de Treves, s'étant mis à ſoûtenir, non-ſeulement le refus d'agréer l'abdication, mais de plus le droit du Pape, ſans la permiſſion duquel Charles V. ne pouvoit pas, diſoient-ils, abandonner l'Empire, ni le Collége y donner ſon conſentement, que le Pape n'y eût auparavant accordé le ſien, par une Bulle Publique. Auguſte fut extrémement indigné de ce raiſonnement, aïant trop de zéle, & de bon ſens, pour ne pas voir que par un ſentiment de cette nature on faiſoit manifeſtement une grande bréche à la gloire, & à la liberté de l'Empire; ſi bien qu'il fit là-deſſus le diſcours qui ſuit.

Collége Electoral. 1557.

» Je

Discours de l'Electeur de Saxe.

„Je ne ne puis pas comprendre qu'il y ait „icy dans nôtre Collége des gens, qui, bien „qu'ils soient principaux Membres de l'Em„pire ; dont ils sont obligez de défendre les „droits, non seulement pour leur propre in„térêt, mais aussi par le serment qu'il ont „solemnellement prêté, ne laissent pas néan„moins d'apüier les pretendues raisons du „Pape, chose dont la seule pensée me fait fré„mir. Ne croïez pas, Messieurs, que je par„le ainsi parce que je suis Luthérien, & que „comme tel j'abhorre l'aurorité du Pape. A „Dieu ne plaise, que je me laisse gouver„ner à cette passion dans un lieu tel que celui „ci. Ce qui me fait parler, c'est uniquement „le serment que j'ai fait comme Electeur „lors que j'ai reçû l'Investiture de cette Di„gnité, de soûtenir les droits, & la liberté „de l'Empire, qui ne mon honneur; ni ma „conscience ne me permettent pas de voir „diminuer, & avilir. En quoi, de grace, „consiste l'affaire pour laquelle nous sommes „aujourd'hui assemblez? C'est que l'Empe„reur Charles V. ne pouvant plus, à cause „de ses grandes infirmitez; soûtenir le grand „poids de l'Empire, en a envoïé la cession, „avec la Couronne, & le Sceptre au Roi „Ferdinand son Frere, auquel comme Roi „des Romains, elle appartient de droit, & „nous a écrit une trés-obligeante lettre de „justification, & d'excuse. Il ne reste donc „autre chose à faire, il ne reste, dis-je, au„tre chose à faire, que de reconnoître Empe„reur Ferdinand, & cependant nous vou„lons, en un cas qui est sans exemple, soû-

mettre

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

„mettre à la Juridiction de Rome la liberté „de l'Empire? & il ſemble que nous aimions „mieux être eſclave à Rome, que libres en „Allemagne, contre l'intention même de „l'Empereur, qui, quoi que trés-zélé pour la „Religion Catholique, néanmoins toûjours „en garde contre Rome, a mieux aimé avoit „le Pape priſonnier, que d'être priſonnier „du Prpe.

„De grace, l'Empereur Charles V. (c'eſt „une choſe connue de tout le monde) n'a-t- „il pas été élû dans cette Ville par le Collé- „ge des Electeurs qui vivoient alors, en un „temps auquel le Pape Leon X. s'y oppo- „ſoit? Ne lui envoïa-t-on pas en Eſpagne l'E- „lection, avec toutes les Patentes, néceſſai- „res, avant que le Pape en eût reçû aucune „nouvelle? Ne fut-il pas couronné ſolem- „nellement par le Collége à Aix la Chapelle, „bien que Leon déclarât ne vouloir pas confir- „mer cette Election, qui étoit, diſoit-il, con- „traire aux Bulles, qui portoient, que les „Electeurs ne pouvoient pas créer Empereur „un Roi de Naples, tel qu'étoit Charles V. „Et cependant les Electeurs (qui avoient „aſſûrément pour la liberté de l'Empire, „plus de zéle que nous n'en avons en cette „rencontre) créérent Empereur ce Roi de „Naples, le couronnérent ſolemnellement à „Aix la Chapelle, & lui rendirent hommage „ſur le Trône, ſans ſe mettre en peine des „diſcours & des plaintes du Pape. A pré- „ſent on prétend changer les loix, & on ne „veut pas recevoir ſans la permiſſion du Pa- „pe, la démiſſion de cet Empire, qui fut „donné

Continuation. 1557.

„donné à Charles V. ſans l'approbation du „Pontife. Mais tout au contraire, nôtre „ſerment, nôtre intérêt, nôtre honneur, nô„tre gloire nous engageroient à rejetter cet„te démiſſion ſi elle avoit été approuvée par „le Pape; & à cauſe de cela même que celui„ci ne la veut pas approuver, nous devons „la recevoir avec toutes les formalitez, „& ſur tout dans une ſituation d'affaires, „telle que celle où nous ſommes mainte„nant.

Encore. „Tous nos Réſidens écrivent, & tous les „avis portent, qu'il y a juſtement un mois „que le Cardinal Charles *Caraffe* envoyé „Cardinal *à Latere* à Paris, par le Pape Paul „ſon Oncle, conclut une Ligue offenſive „entre le Roi Henri II. & le dit Pontife, „pour porter la guerre dans le Roïaume de „Naples & autres lieux appartenans au Roi „Philippe; au préjudice de la Tréve conclue „il y a un an entre l'Empereur, l'Empire, „& le dit Henri; & comme elle avoit été „ſolemnellement jurée le Cardinal Légat don„na à Henri II. par l'ordre du Pape, dans „l'Egliſe Catédrale de Paris, avec de grandes „ſolemnitez, l'abſolution de ce ſerment. „Le Pape nous a, peut-être, fait ſavoir „quelque choſe de l'abſolution du ſer„ment d'une Tréve qui intéreſſe tant l'Em„pire? Et quel plus grand affront pour „nous? Et cependant en même temps on „prétend mettre le Pape en poſſeſſion de „certains droits qu'il n'a pas, puis qu'il n'y „a point d'exemple qu'aucun Empereur ait „abdiqué l'Empire, & qu'il ne paroît pas

dans

„dans les Hiſtoires, & moins encore dans „nos Archives, que le Pape ſe ſoit mê„lé d'accorder la permiſſion d'y renon„cer; néanmoins, contre toute bonne ma„xime, comme ſi le ſeul nom de Rome fai„ſoit peur, nous prétendons donner au Pa„pe ce qui appartient à l'Empire. Je ne dou„te pas qu'il ne ſoit de ſon intérêt de de„mander ce qu'il demande, Rome étant un „abîme qui plus il engloutit, plus il voudroit „engloutir; mais je ne ſai pas ſi nous pouvons „en bonne conſcience, & avec honneur, „donner ce qui appartient à l'Empire.

„Si c'eſt à nous qu'appartient abſolument „le droit d'élire l'Empereur, ou le Roi des „Romains, comme nous en avons cent & „cent exemples, pourquoi ne ſerons nous „pas auſſi en droit d'agréer la ceſſion qu'un „Empereur par nous élû, fera en faveur du „Roi des Romains, que nous avons auſ„ſi élû? Et ſi ce droit nous appartient, pour„quoi donner nôtre autorité au Pape? S'il y „avoit des exemples que les Papes euſſent „eû autrefois ce pouvoir, il ſeroit même de „nôtre devoir de ſecouer un Joug ſi peſant, „mais puis qu'il n'y en a pas, pourquoi vouloir „nous rendre nous-mêmes eſclaves de gaïeté „de cœur? Il n'y a pas encore 200 ans qu'on a „vû un Pape mettre dans la Place publique de „Veniſe, le pied ſur le cou d'un de nos Empe„reurs; dequoi l'on voit par tout, à la gran„de honte de l'Empire, des repréſentations, „outre que les Hiſtoires en font amplement „mention. La Cour de Rome n'eſt jamais „endormie quand il s'agit d'avancer ſes in-

térêts

„ térêts ; & il n'eſt pas néceſſaire de la prier „ beaucoup pour lui faire embraſſer les oc- „ caſions de déterrer de vieilles prétentions, „ & même d'en forger, il ne faut que lui en „ donner long comme le doigt, pour l'obli- „ ger à en prendre long comme le bras, pour „ me ſervir de cette façon de parler vulgaire. „ Et ſi l'Empereur Charles V. ne l'eût tenue „ en bride avec autant de zéle, que de pru- „ dence, Elle avoit ſi bien commencé à s'é- „ lever par deſſus l'Empire, que la liberté „ d'Allemagne ne ſeroit plus à préſent qu'un „ ſimple tître, & un vain nom. Les Hiſtoi- „ res du monde ſont toutes pleines, je ne „ puis m'empêcher de le repéter, de l'action „ pleine d'arrogance d'Alexandre III. qui mit „ le pied ſur le cou de l'Empereur Federic. „ Quelle belle gloire pour l'Empire ? Et „ préſentement Paul IV. veut le mettre ſur la „ tête de Ferdinand, & du Collége.

„ Que le Pape ſoit reſpecté, & reconnu par „ Meſſieurs les Catholiques, dans les choſes „ qui regardent l'autorité ſpirituelle, à la bon- „ ne heure, je n'ai rien à dire à cela ; qu'on „ lui conſerve, & augmente une telle autori- „ té, il y va de ſon intérêt de le faire ; mais „ que nous nous dépoüillions de certains droits „ temporels, qui ne doivent en aucune façon „ dépendre du Spirituel ; c'eſt ce que nous ne „ pouvons, ce me ſemble, faire, ſans nous faire „ tort à nous-mêmes. Nos Hiſtoires nous four- „ niſſent des exemples lamentables de la ma- „ niére dont pluſieurs de nos Empereurs ont „ été traitez par les Papes, pour ne rien di- „ re de tant d'autres Potentats, & Princes.

„ Les

PHILIPPE II. FILS
de Charles V.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE" NAPOLI

„Les Papes font des Bulles telles qu'il leur „plaît, & celle qui aura été une fois faite „par un de ces bons Pontifes, ne manquera „pas de ſervir d'exemple à l'autre. Nous „ſommes ſur nos pieds, tenons-nous bien „fermes de peur de tomber. Il ſemble que „le Pape Paul IV. n'ait d'autre but dans cet„te prétention qu'il a, que de faire du cha„grin au Roi Philippe, avec lequel il entre „préſentement en guerre, en empêchant „que la volonté de ſon Peru ne ſoit exécu„tée, mais je me perſuade aiſément qu'il agit „par quelqu'autre principe plus caché, & en „effet ſi nous ne voulons pas recevoir cette „ceſſion de l'Empereur, par laquelle il tranſ„porte la Couronne Impériale à ſon Frere, „qui empêchera un autre Pontife de pré„tendre être en droit dans les occaſions de „ne pas permettre que nous faſſions l'élec„tion d'un tel pour Roi des Romains, ou „pour Empereur, mais d'un tel. Le mal s'aug„mente de plus en plus, lors qu'on néglige „de le déraciner de bonne heure.

Les trois Electeurs Proteſtans, deſquels Auguſte étoit le principal Chef, pour ce qui regardoit les choſes de la Religion, & particuliérement dans la défenſe de ce point, étoient déja tombez d'accord de tenir fermes dans la réſolution d'exclure le Pape de cette prétention, que la ceſſion de l'Empire faite par Charles V. à ſon Frere, ne pût pas être reçue par les Electeurs, qu'elle n'eût auparavant été approuvée par Sa Sainteté, & ûe preſſer de la faire agréer, ſans en donner ſeulement avis au Pape. Sentiment auquel celui

Grande diſpute dans le College des Electeurs.

celui de l'Electeur de Cologne sembloit s'accommoder; en sorte qu'on étoit déja sur le point de confirmer à la pluralité des voix la cession de Charles V. lors que Ferdinand Roi des Romains, déclara avec de grandes protestations, sans en considérer les conséquences, que quant à lui il étoit bien résolu de ne point accepter la Couronne, & le Sceptre, que l'Empereur son Frere lui avoit envoïez par le Prince d'Orange, s'il ne voïoit premiérement le consentement du Pape, par une Bulle expresse; déclaration qui fit prendre à l'affaire une toute autre face, parce que les Electeurs Ecclésiastiques jugérent que leur sacré Caractére les obligeoit à ne pas s'éloigner du sentiment, & de la protestation du Roi des Romains, & comme les Electeurs Protestans de leur côté ne voulurent pas non plus se relâcher, cela causa de si grandes contestations dans le Collége des Electeurs, qu'ils se séparérent, & se rassemblérent jusqu'à deux fois, sans pouvoir rien résoudre sur cette matiére.

Expédient. Enfin, on trouva le moïen de les contenter tous. Les Protestans furent satisfaits par la résolution qui fut prise, que la cession seroit reçûe, & approuvée; qu'en même temps le Prince d'Orange seroit introduit dans le Collége avec les autres; qu'en présence de tous les Electeurs il remettroit entre les mains de Ferdinand les Marques de l'Empire, qui lui avoient été envoïées par son Frere, qu'aprés les avoir reçues, il commenceroit à faire sur l'heure, les fonctions de la Dignité Impériale, & continueroit ensuite, de la même maniére

niére que l'Empereur Charles V. les faiſoit, & qu'on ne lui donneroit pas d'autre qualité que celle d'Empereur. Voilà les Electeurs Proteſtans contens. Les Catholiques le furent auſſi, parce qu'il fut arrêté que le nouvel Empereur envoïeroit au Pape une ſolemnelle Ambaſſade d'obédience, pour lui demander en même temps la confirmation de la ceſſion de l'Empire, faite en ſa faveur par Charles V. ſon Frere; de ſorte que le Pape en prit occaſion de dire, *les Electeurs m'envoient l'orange, aprés avoir mangé le chapon.* Véritablement le bon Pontife n'avoit pas tout le tort, d'avoir un peu de chagrin de voir tourner les choſes tout au rebours de la coutume de la Cour de Rome, qui depuis ſept ou huit ſiécles a fait profeſſion de s'emparer du chapon, auſſi bien que de l'orange, pour ſatisfaire ſon inſatiable avidité

Deux choſes donnérent en ces temps-là un grand ſujet d'étonnement à tout le monde. La premiére, celle que je viens de rapporter avec toutes ſes circonſtances, ſavoir, la retraite d'un ſi grand Empereur, & ſi puiſſant Monarque dans un Deſert, ſans ſe reſerver un ſeul pouce de Terre pour ſon ſépulcre, puis que les Cellules où il ſe retira, quoi qu'il les eût fait bâtir, appartenoient néanmoins au Monaſtére, qui étoit Seigneur du fond. Pendant deux ans on ne s'entretint d'autre choſe dans l'Europe, parmi toute ſorte de gens, & dans toutes les Compagnies. Les Perſonnes pieuſes, & devotes, & entr'autres les gens d'Egliſe, exaltoient l'action de ce Prince, comme la plus ſainte qu'on pût s'imaginer,

Etonnement que cauſe la retraite de Charles V. 1557.

maginer, & qui ne pouvoit venir que d'une inſpiration Divine. Tout au contraire ceux qui aimoient le monde, la traitoient de folie. *Soliman* (*ſi l'on en croit Dominichi*) apprenant que l'Empereur Charles V. avoit abdiqué tous ſes Roïaumes, & ſes Etats, & s'étoit retiré dans une Solitude de Moines, prononça là-deſſus cette ſentence, fort cenſée, à mon avis, *Si l'Empereur Charles V. a fait une action de fou, il n'y aura aucun ſage dans le monde qui le veuille ſuivre; & ſi de ſage, il ne ſera pas imité par les fous.*

Le Pape Guerrier. 1557. Le Pere *Caſtilla*, dans ſon Livre intitulé *Los Grandes que dexan el Mundo, ſe hazen en la perfetion mas illuſtres*, rapporte pluſieurs exemples, & entr'autres un de Soliman, qui aïant entendu cette grande réſolution de Charles V. & qu'il vivoit trés content dans un Monaſtére & dans un Déſert, où il étoit entiérement retiré du monde, eut la curioſité de faire paſſer en Eſpagne un certain Abraham *Solingo*, Juif, qui parloit trés-bien Eſpagnol, non ſeulement pour entendre quel jugement le Public faiſoit de cette réſolution, mais auſſi pour tâcher de voir Charles V. dans ſa Solitude, & en prendre un modele; à quoi ce Religieux ajoûte, que le Juif aïant un jour rencontré l'Empereur à cheval, il vit briller ſur ſon viſage des raïons ſi éclatans & ſi angeliques, que s'étant à l'inſtant mis à genoux, il déclara qu'il étoit tout ébloüi; & avoüa, pouſſé par une ſainte inſpiration, qui il étoit, & ce qu'il étoit venu faire; aprés quoi il reçut le batême de la main du Prieur, Charles V. lui-même lui ſervant de Parrain.

Mais

ANTOINE PERRENOT
GRANVELLE.

Mais, pour dire les choſes comme je les penſe, j'ai peur qu'il n'y ait dans cette hiſtoriette quelque choſe qui ne ſoit pas tout-à-fait conforme à la vérité. Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain qu'il n'y eut ni Prince, ni Noble dans l'Europe qui ne cherchât avec empreſſement les moïens de voir un ſi grand Homme dans un tel Deſert, & qui n'y aſpirât avec ardeur.

L'autre merveille, qui véritablement fit dreſſer les cheveux à la tête, tant aux Sages, qu'aux Fous, dans tout le monde, fut de voir un Pape âgé de 80. ans, c'eſt-à-dire un pié ſur le bord de la foſſe, & l'autre dedans, avec l'épée au côté, & réſolu non-ſeulement de faire la guerre au Roi Catholique, comme il fit en effet, mais d'aller lui-même en perſonne, par une curioſité fort extraordinaire, voir paſſer à la montre ſes Soldats, viſiter les Armes dans l'Arſenal, & mettre ordre aux autres préparatifs, juſqu'à vouloir que ſes Généraux, & ſes Capitaines tinſſent en ſa préſence Conſeil de guerre, ſur la maniére dont on devoit attaquer le Roi Philippe; ſi on commenceroit par le Duché de Milan, ou par le Roïaume de Naples; & même ſans conſidérer l'incertitude des événemens, il ne put s'empêcher de dire dans un Conſeil: *Qu'on attaque ces deux lieux à la fois, ſi vous le jugez à propos, Meſſieurs, afin d'expédier plus vîte les affaires.* Quel effet la paſſion ne produit-elle pas dans l'ame des Vieillards, qui s'oublient eux-mêmes pour la ſatisfaire. Pour moi je ſuppoſe que ce Pontife décrépit & foible, eut l'eſprit tellement troublé

troublé par ſes Neveux, qui ne ceſſoient de l'animer, qu'ils lui firent oublier, qu'il étoit revéré comme le Pere univerſel, comme Vicaire de J. Chriſt, & comme Conducteur des Ames au ſalut, & que vouloir faire la guerre à un Roi Catholique, n'étoit pas le moïen de ſoûtenir dignement tous ces grands Tîtres. Mais ſi les Neveux de ce Pape le firent tomber en de ſi grandes fautes, ils en firent une rude pénitence, & les expiérent bien ſous le Pontificat de ſon Succeſſeur qui les fit étrangler.

Continuation. Il eſt certain qu'on n'avoit jamais vû une guerre plus déraiſonnable que celle-là en toutes ſes circonſtances, puis qu'elle n'avoit d'autre cauſe que le reſſentiment du Pape, qui vouloit ſe venger du peu d'affection que l'Empereur avoit fait parôître pour lui, pendant qu'il étoit Cardinal; & ne pouvant prendre vengeance du Pere qui étoit dans un Deſert, il voulut la pourſuivre ſur le Fils, qui étoit ſur le Trône. Soliman, dont j'ai déja parlé, Prince prudent, & ruſé, pour le malheur des Chrêtiens, & qui tenoit des Eſpions par tout, pour être informé de tout, aïant entendu qu'un Pape de 80. ans faiſoit la guerre à un Roi de 27. & que celui-ci avoit plus de Villes, & de Villages (ce qui étoit trés-véritable en y comprenant les Indes) que l'autre n'avoit de Sujets, il ſe prit à s'écrier, *Je te remercie, grand Dieu, de ce que tu m'as fait naître Turc, puis que dans nôtre Religion on ne voit point des folies de cette nature.* Je ne ſçai pas s'il eſt bien vrai que Soliman ait dit ces paroles, ce qu'il y a de certain eſt qu'il ne manquoit

manquoit pas d'eſprit, & qu'il avoit aſſez de bon ſens pour cela.

Ce qu'il y a encore de conſtant, c'eſt que bien que la guerre ne durât que peu de mois entre ces deux Monarques, les Partiſans de l'un & de l'autre ne laiſſérent pas de répandre, chacun de leur côté, une grande quantité de Satires, & de Paſquinades extrémement piquantes; & les François ne manquérent pas de faire la leur auſſitôt que la paix fut faite entre le Pape & le Roi Philippe. Véritablement l'action du Pontife fut un peu ſcandaleuſe; il fit ſolliciter avec les plus grandes inſtances du monde, par le Cardinal Charles ſon Neveu, Henri II. Roi de France, de rompre la Tréve, qu'il avoit tout frâîchement faite avec l'Empereur Charles V. juſqu'à lui donner (c'eſt ainſi qu'on l'a dit) une abſolution ſolemnelle de ſon ſerment; & enſuite lui-même rompit au bout de ſix mois la Ligue qu'il avoit faite avec Henri II. laiſſa ce Prince expoſé au reſſentiment, & aux armes de Philippe, & puis pour toute ſatisfaction, il obligea un Reverend Pere Confeſſeur plus âgé que lui de quatre ans, de l'abſoudre du ſerment par lequel il s'étoit lié avec Henri II. & afin que l'édification fût plus grande, il voulut que le même Confeſſeur donnât auſſi l'abſolution à ſon Neveu qui avoit juré pour lui. De ſorte que quelqu'un aïant feint que Henri II. en avoit porté ſes plaintes à Paſquin, ce Prince en avoit reçu cette reponſe, *Si Vôtre Majeſté m'eût demandé mon conſeil de bonne heure, je lui euſſe dit, que celui qui ſe mêle avec des Prêtres, ne peut jamais en*

Le Pape Paul IV. cenſuré, 1557.

ſortir que demi écorné, & tout galeux.

Eloge de Paul IV. On ne peut pas nier, cela eſt certain, que la conduite de ce Pape, tant en ce qui regarde les mœurs & la vie, qu'en ce qui concerne les fonctions du Gouvernement, n'ait été d'une trés-grande édification à l'Egliſe, & aux Princes, ſoit pour les ſervices qu'il a rendus, ſoit pour ſa maniére de commander; en ſorte qu'on peut dire que ce fut ſon mérite qui l'éleva ſur le Saint Siége, les Cardinaux aïant eû égard aux grands, & ſignalez ſervices qu'il avoit rendus à l'Egliſe, & à la Chrêtienté, ſous les Pontificats de Jules II. de Leon X. d'Adrien VI. de Clement VII. de Paul III. & de Jules III. quoi qu'il n'eût jamais été agréable à Charles V. bien que Napolitain, & ſon Sujet par-conſéquent; car il ne ſe trouve aucun Ecrivain qui faſſe le moins du monde mention que cet Empereur ſe ſoit ſervi de lui en aucune choſe, quoi qu'il fût plus capable qu'aucun autre Prélat de toute ſorte de négotiations, tant pour ſon grand ſçavoir, qu'à cauſe de ſon extréme application aux affaires, & de ſon expérience conſommée. Il eſt certain que s'il eût été moins âgé, plus deſintereſſé, & moins ſuſceptible des impreſſions que ſes Neveux lui vouloient donner, lors qu'il parvint à la Papauté, il auroit laiſſé un tout autre nom aprés ſa mort.

Les Caraffes font répandre des Satires. 1557. Comme d'ordinaire ceux qui régnent, & ſur tout à la Cour de Rome, où il y a tant de moïens, tant ſacrez, que profanes, pour recompenſer les Eſpions, & les Partiſans, ne manquent pas de gens qui vont leur offrir

leur

leur langue, & leur plume, pour ſoûtenir à tort & à travers la paſſion effrenée de ceux qui ont le pouvoir en main, cela ſe vit à l'égard des *Caraffes*, qui remplirent Rome de Satires contre toute la Maiſon d'Autriche, & particuliérement contre la Perſonne de Charles V. ſur lequel tomboit toute leur vengeance, comme il a été dit ci-devant; à cauſe, entr'autres raiſons, que cet Empereur connoiſſant bien la mauvaiſe diſpoſition du Cardinal Caraffe envers lui, avoit donné ordre, aprés la mort de Marcel II. aux Cardinaux de ſa faction, & à ſon Ambaſſadeur, de faire les derniers efforts pour exclure Caraffe; de ſorte que les Neveux de celui-ci ne pouvoient qu'avoir une extréme averſion pour un Prince qui avoit tâché de leur ôter de la bouche un ſi friand morceau que celui de la Papauté. Sur quoi il ne ſera pas, ce me ſemble, hors de propos, de dire ce que je jugerai le plus convenable.

Charles V. qui de 42. Cardinaux, qui étoient dans le Conclave en avoit vingt à ſa dévotion, qui étoient ou ſes propres Sujets, ou de Toſcane, ou de Genes, ſe croïoit aſſez fort non ſeulement pour faire donner l'excluſion à Caraffe, mais auſſi pour faire créer un autre Pape à ſon gré, de ſorte qu'il ne demeura pas peu étonné (ſelon le rapport de pluſieurs Auteurs, lors qu'il apprit la création de celui qu'il avoit ſeul exclus; & bien qu'il cachât au Public, avec ſa modération ordinaire le juſte ſujet de chagrin qu'il avoit à cet égard, il ne put néanmoins s'empêcher de faire connoître ſon déplaiſir à ſon Favori Obſervation.

Granvelle Evêque d'Arras, auquel il confioit ce qu'il avoit de plus ſecret. En un mot, cet événement fit croire à cet Empereur que ſon credit & ſon autorité commençoient à déchoir, & qu'on n'avoit plus tant d'égard pour ſes ordres; & cette mortification, jointe à diverſes autres, l'obligea à ſonger tout de bon à ſa retraite, & à la hâter plus que jamais. Il ne laiſſa pourtant pas d'en écrire à ſes Cardinaux, & à ſon Ambaſſadeur des lettres de plaintes; mais il lui fut répondu, que les Cardinaux Farneſe, & Ferrare, qui étoient les plus accréditez, avoient entrepris avec tant de chaleur l'exaltation de Caraffe, qu'ils s'étoient vûs obligez de ſe déſiſter de leur réſolution à l'exclure, non pas en donnant la Papauté, mais en la mettant en dépôt en la perſonne d'un Vieillard de 80. ans extrémement décrépit, & qui étoit ſur le bord de ſa foſſe. Il eſt certain que cette conſidération, jointe à l'extrême averſion que le Peuple Romain avoit pour Caraffe, à cauſe que c'étoit lui qui avoit inventé l'uſage de l'Inquiſition, ſollicité Paul III. à l'établir, & été créé le premier Inquiſiteur Général; il eſt, dis-je, conſtant que ces raiſons contribuérent beaucoup à appaiſer l'Empereur, & à lui mettre l'eſprit en repos.

Les Calomnies doivent être mépriſées. 1537.

Rien ne déplut tant aux Partiſans de cet Empereur, & ſur tout aux Cardinaux, & aux Prélats, que de voir que non ſeulement les gens du Pape, mais le Pape même étoit bien aiſe de voir courir des Satires contre un ſi grand Empereur, & même des plus malignes, indignes d'une Cour ſpirituelle, comme

comme celle de Rome. La penſée des Partiſans des Caraffes fut de le décréditer par ce moïen, & de le perdre de reputation dans l'eſprit du Public, peut-être, parce qu'ils ſavoient que Charles V. n'avoit pas aſſez de conſtance pour mépriſer les calomnies, ce qui eſt le vrai & l'unique moïen de les confondre, & de les détruire; au lieu que les vouloir reprimer ne ſert qu'à les rendre plus malignes & plus pernicieuſes, de ſorte que les Princes ne ſauroient uſer de trop de circonſpection à cet égard. La crainte de la médiſance cauſe ſouvent du bien à celui qui la craint, parce qu'elle l'empêche de faire du mal, de peur d'être montré au doigt, & d'être expoſé aux traits des méchantes langues; & malheur à l'honneur des hommes, ſi leurs femmes n'étoient retenues par cette conſidération.

Il y avoit fort long-temps qu'on n'avoit vû deux Princes qui aimaſſent & protégeaſſent plus les gens de lettres, & en leur conſidération les lettres, que Charles V. & François I. Pour moi, je ne puis pas trouver que cette noble inclination ait été naturelle à ces deux Princes, car, comme on peut le receüillir des Hiſtoires, ils ne nacquirent pas ni l'un, ni l'autre, avec ce penchant, & ces ſentimens généreux, mais ils y furent tous deux excitez dans la plus grande ardeur de leurs actions guerriéres; d'où l'on peut tirer deux conſéquences. La premiére, que l'ambition en fut le principe (paſſion naturelle à tous les hommes, & ſur tout aux Ames grandes & Héroïques) parce que ſe connoiſſant capables d'exPourquoi Charles V. & François I. ont aimé les gens de lettres.

ploits illuſtres & glorieux, & étant déja en chemin d'en faire, ils tâchoient de cette maniére de diſpoſer les moïens de les immortaliſer en les tranſmettant à la Poſtérité, & de les faire admirer à ceux de leur temps, ce qui ne pouvoit être fait par ceux qui laiſſoient leur vie dans le champ de bataille, mais par ceux des gens de lettres qui par leur étude ſe rendoient capables d'écrire. Outre cela, les Princes ſe connoiſſant ſujets à devenir, ſinon par inclination, au moins par la conjoncture & la neceſſité des affaires, perfides, infidelles, parjures (& François I. plus qu'aucun autre, & par conſéquent plus amateur des gens de Lettres) ambitieux, inconſtans, injuſtes, uſurpateurs, tirans de leurs Sujets, ſans parler de divers autres vices, peut-être, encore plus deteſtables; ils ont bien beſoin d'avoir à leur dévotion des Sujets capables ou de colorer, & dorer leurs actions, ou de leur rogner les aîles, pour les empêcher de voler trop haut. Et qui ſont, je vous prie, ces Sujets? Les Ecrivains. Faut-il donc s'étonner de ce que ces deux Monarques, lors même qu'ils dégaînoient le plus vigoureuſement l'épée, & jonchoient les champs de bataille de morts avec un courage intrépide, répandoient à pleines mains leurs libéralitez ſur leurs Ecrivains, bien ſûrs de trouver dans leur Cabinet le vrai moïen de parvenir, malgré la mort, à une glorieuſe immortalité.

Ecrivains. Je ne doute pas que les Flateurs même de Charles V. & de François I. ne tombent d'accord de cela; & ceux là ſur tout qui les ont connus pendant qu'ils étoient en vie, ſe rangeroient

rangeroient volontiers de mon ſentiment, ſi eux-mêmes vivoient encore. Mais qu'on faſſe de François I. tel jugement qu'on voudra, au moins Sangro écrit que Charles V. avoit accoûtumé de dire, *Que les Princes, & particuliérement les plus grands & les plus guerriers, avoient abſolument beſoin des Ecrivains, tant pour cacher leurs défauts, que pour publier leurs vertus.* A ce compte les Ecrivains doivent être regardez ou comme des Flateurs, ou comme des Médiſans; & pour dire la vérité, la médiſance, & la flaterie ſont deux vices trés-capables de ſcandaliſer le Public; mais néanmoins ſi l'on conſidére le vice de l'adulation, on le trouvera beaucoup plus grand que l'autre, parce qu'il contribue extrémement à rendre l'ame baſſe, ſervile, vénale & mercénaire; ceux qui liſent les Ouvrages des Auteurs qui en ſon tachez, ne peuvent ſans que cela leur faſſe mal au cœur, voir égaler aux Capitaines les plus illuſtres & les plus glorieux de certains petits Soldats, qui n'ont qu'à peine tiré l'épée à la guerre; qualifier Heros, & Auguſtes, des gens qui n'ont que difficilement aſſez de mérite pour ſervir de laquais aux Auguſtes, & aux Heros; & honorer du tître de Perſonnages capables des grandes affaires, ceux qui ont mal réüſſi même dans les médiocres. Tout au contraire la Critique, la médiſance, & je dirai même la Satire, peuvent ſe parer des apparences de la vertu, par la raiſon que celui qui médit fait voir au moins qu'il eſt libre, courageux, intrépide. Outre cela la médiſance découvre ſouvent des vices qui détruiſent la vertu dans

l'homme, de ſorte que celle-ci ſe releve & s'établit ſur les ruïnes de ceux-là.

Satires contre Charles V.

Charles V. & François I. ſe ſont toûjours fait une rude guerre avec les épées, & les autres armes, mais on peut dire qu'ils n'ont pas moins ſouvent emploïé les traits perçans des injures, des médiſances, des calomnies, des Satires. Ce ſont là juſtement les inſtrumens, & les armes avec quoi les Caraffes commencérent leur guerre contre Charles V. ſoit que cela ſe fît directement par leurs ordres, ou que leurs Partiſans s'en aviſaſſent d'eux-mêmes, pour s'inſinuer plus facilement dans leurs bonnes graces. De quelque maniére que ce ſoit, il eſt certain que pour décrier exceſſivement l'Empereur, ils répandirent toutes ſortes de Satires contre ſa Perſonne, ſans garder aucune meſure. Ils en firent entr'autres courir deux extrémement malignes, l'une en Latin, & l'autre en Italien. La premiére étoit intitulée *Stultitia Caroli V.* mais cependant elle tournoit plûtôt à ſa gloire, qu'à ſon deshonneur, parce que dans tout le cours de cette Compoſition, où il n'y avoit pas peu de lecture, on ne trouvoit pas une once de ce bon ſens, & de ce ſel, qu'on demande dans des Ouvrages de ce genre; de ſorte qu'elle ne fut attribuée à aucun Auteur Italien, parce que ceux de cette Nation étant bons Diſciples de Paſquin, & de Marforio, ils ne ſeroient pas aſſûrément tombez, en de ſemblables matiéres, dans les plus grandes pauvretez du monde, & des ſottiſes ſi fades, & ſi inſipides, qu'elles n'étoient propres qu'à cauſer un extréme dégoût.

L'au-

L'autre écrite en Italien, avoit un Tître peu grave, pour n'en rien dire de pis. Voici quel il étoit: *Le Gagate di Carlo V. nel ſuo Imperio.* Mais bien que le Tître fût tout-à-fait indigne, on peut dire néanmoins que l'Auteur y raiſonnoit avec plus de bon ſens, & de fondement, puis que cette Satire n'avoit rien qui tînt de l'invective, que quelques expreſſions trop piquantes, & du reſte elle étoit toute tirée de l'hiſtoire. On peut pardonner à la Satire (au moins ſelon mon ſentiment) lors qu'elle mord avec de bonnes dents, mais quand on ſe mêle de mâcher avec une bouche édentée, qui tourne une demie heure le morceau tout autour, bien loin de flétrir par là la perſonne qu'on veut blâmer, on ne fait que donner un nouveau luſtre à ſon mérite, & augmenter ſa reputation, & ſa gloire.

Ouvrage Satirique contre Charles V. 1557.

Cette Piéce étoit diviſée en douze *Gagate*, levées de bouclier. La premiére étoit celle de l'expédition du Duc de Bourbon en Provence, qui lui fut fort préjudiciable à cauſe des grandes dépenſes qui y furent faites, & du malheureux ſuccez qu'elle eut, pour avoir été mal conduite; & entrepriſe par le Duc de Bourbon, pouſſé par ſa paſſion, plûtôt que par aucune ſolide raiſon, en ſorte que l'Empereur Charles V. qui ſe trouvoit alors en Eſpagne, n'y eut part qu'indirectement, ſes Capitaines, Partiſans de Bourbon, lui aïant repréſenté les choſes ſi faciles, que ç'auroit été pécher contre toutes les bonnes régles de la guerre, que de n'y pas donner les mains. La *ſeconde*, celle de ſa guerre en Hongrie contre Soliman, pour-

Deux de ſes actions condamnées.

laquelle il ramaſſa tant de forces, aſſembla tant de Capitaines, épuiſa l'Europe de preſque tous ſes tréſors, dépoüilla les Egliſes, & les Eccléſiaſtiques de la plus grande partie de leurs biens, ſuça la ſubſtance de ſes Peuples, appauvrit la Chambre Apoſtolique; & en un mot, ſe fit voir à la tête d'une des plus nombreuſes, & plus floriſſantes Armées du monde; & au bout de tout cela s'en retourna ſans tirer l'épée, ſe contentant d'avoir mis en uſage ce Proverbe plus blâmé que loué, *qu'il faut faire pont d'or à l'ennemi qui fuit.*

Troiſiéme. La *Troiſiéme* conſiſtoit dans ce Diſcours fait à Rome en plein Conſiſtoire, en préſence du Pape, des Cardinaux, des principaux Prélats de la Cour, des Barons les plus conſidérables de Rome, & de tous les Envoïez, & Ambaſſadeurs, & entr'autres ceux du Roi de France, contre lequel le diſcours fut fait, en termes véritablement indignes de la bouche d'un ſi grand Empereur, & capables d'obſcurcir ſa gloire; auſſi obligea-t-il les Ambaſſadeurs de François I. à lui perdre le reſpect, & à lui dire des paroles injurieuſes, & qui fletriſſoient ſa réputation, ſans en avoir jamais reçu la moindre réparation, de ſorte qu'il eſt conſtant, ſelon le ſentiment commun, & général, qu'il lui auroit été plus glorieux de diſſimuler prudemment, que de parler ainſi.

Quatriéme. La *Quatriéme*, celle dont il eſt amplement parlé dans les Hiſtoires de France, & qui eſt auſſi honteuſe à Charles V. que glorieuſe à François I. je veux dire cette guerre qu'il entre-

entreprit, contre la France, & où il voulut commander l'armée lui-même en perſonne, aprés s'être tant de fois hautement vanté *de la vouloir une bonne fois finir avec le Roi François*; & cependant elle ne lui ſervit qu'à vuider ſes coffres par les grands préparatifs par Mer, & par Terre, qu'il fut obligé de faire, & qu'à recevoir le grand échec, & l'affront de voir toute ſon armée détruite par un petit nombre de Païſans, & d'avoir plus perdu encore que n'avoit fait Bourbon.

La *Cinquiéme*, ſon entrepriſe contre les Algériens, laquelle il voulut faire de ſa tête, renonçant pour cette fois à cette prudence avec laquelle il avoit accoûtumé de peſer toutes ſes actions; car contre les ſentimens de la plûpart de ſes Capitaines, & particuliérement du fameux *André Doria*, qui pour ſa grande expérience étoit communément appellé l'Oracle de ſon temps, pour ce qui concerne la Marine, & qui tâcha par les plus fortes remontrances de le détourner d'un deſſein ſi mal conçu, s'obſtina à vouloir une entrepriſe de cette nature, à quelque prix que ce fût, ſans conſidérer que la ſaiſon n'y étoit nullement propre, & qu'elle le menaçoit viſiblement des malheurs, & des pertes auſquelles il ſe vit expoſé; enſorte que cette entrepriſe ne lui ſervit qu'à voir périr devant ſes yeux une Armée Navale de 300. Vaiſſeaux; à faire perdre la vie à plus de 6000. perſonnes, & entr'autres à quantité de Capitaines & d'Officiers renommez; à enſevelir dans les abîmes de la Mer des richeſſes, & des tréſors immenſes, & à obſcurcir extrémement, par Cinquiéme.

un pur caprice, cette haute & éclatante gloire qu'il s'étoit acquiſe dans ſa premiere expédition de Tunis. Il eſt vrai que la paſſion, le zéle, & l'ambition le perſuadérent qu'il pouvoit réüſſir.

Sixiéme. La *Sixiéme*, le Siége de Landreci. A la vérité la faute en doit être rejettée ſur ſes Capitaines, parce que preſque tout le Conſeil de guerre fut d'avis de le faire; mais comme toute la gloire des victoires, & des exploits héroïques, ſe donne toûjours au Prince, & au Chef, on doit auſſi lui attribuer le deshonneur des mauvais ſuccez; parce qu'aïant plus d'intérêt à y bien penſer, il doit prendre toutes les précautions, & les meſures poſſibles, avant que de rien entreprendre. En un mot, Charles V. s'achemina à ce Siége à pas lents, mais avec une forte perſuaſion de ſe rendre en peu de temps maître de cette Place, ſur les rapports qu'on lui avoit faits qu'elle étoit mal pourvûe; de ſorte qu'au commencement, il négligea de l'attaquer vivement, comme par mépris: au lieu que s'il lui eût d'abord fait donner vigoureuſement l'aſſaut, il l'auroit emportée, avant que le Roi de France eût penſé à la ſecourir; mais la lenteur de Charles V. lui donna le temps de venir au ſecours, & de le défier même au combat, qu'il ne jugea pas à propos d'accepter, quoi que plus fort, & accompagné d'un plus grand nombre d'excellens Capitaines; il tourna tout au contraire le dos, abandonna promptement le ſiége, & ſe retira.

Septiéme. La *Septiéme*, fut celle de ſa fuite honteuſe d'Inſpruk, dont il eſt fait mention par les Auteurs

teurs mêmes Eſpagnols les plus paſſionnez, & particuliérement par *Sandoval*, & par *Ulloa*, qui voulant guérir la plaïe, ne font que la rendre plus cuiſante, & plus ſenſible. A l'égard de ce qu'en diſent les Auteurs François, ceux qui auront la curioſité de le ſavoir, pourront ſe ſatisfaire, en liſant là-deſſus Monluc, de Thou, Duppleix, & Mezerai, qui ſe font un plaiſir de parler ſouvent de cette fuite; & je prie les Lecteurs d'avoir la charité de ne pas lire la Vie de l'Electeur Maurice de Saxe, parce qu'ils concevroient une trop méchante opinion d'un ſi grand Empereur, ſur une action de cette nature. Il eſt conſtant que Charles V. fit une grande faute de s'endormir ſur la bonne foi de ſes Ennemis, lors qu'il devoit le plus ſe tenir ſur ſes gardes; & ce n'en fut pas une moindre, aprés avoir reconnu qu'ils étoient puiſſans, & armez, de ſe retirer à Inſpruk, pour être plus à couvert de leurs embûches, ſans Gardes, ou au moins avec un fort petit nombre, ſans penſer à ſe mettre en état de defenſe, ſi ce n'eſt lors qu'il ſe vit les Ennemis à ſes trouſſes, & contraint de prendre la fuite de nuit, preſque ſans épée, pour ne pas tomber entre les mains de Maurice, & lui ôter la gloire que François I. ne pût s'empêcher de donner à l'Empereur.

La *Huitiéme*, fut celle de la levée du Siége de Metz, dont les Hiſtoires générales de France font la matiére du plus grand triomphe du monde, & parlent comme d'une choſe qui doit immortaliſer le nom du Roi François I. & faire à jamais célébrer la valeur de Huitiéme.

la

la Nation Françoiſe. Dans la Satire ci-deſſus alléguée Charles V. eſt blâmé, pour ce qui eſt de cet article, en termes trés malins, particuliérement à l'égard de deux circonſtances; la premiere, en ce que nonobſtant les avis qu'il avoit reçus, que le Roi François I. avoit rendu cette Place imprenable, & qu'elle étoit gardée par les premiers Capitaines de France, & par la plus nombreuſe, & la plus floriſſante Garniſon qu'on eût jamais vûe; & qu'ainſi toute Armée qui auroit l'audace de s'en approcher pour l'aſſiéger, ne pouvoit manquer de périr devant; il voulut en tenter le ſiége, contre l'avis de ſes plus confidens Miniſtres, & Officiers. La ſeconde circonſtance fut, qu'aprés s'être entiérement repoſé ſur la valeur de ſes Capitaines, qui étoient les plus expérimentez de l'Europe, & avoir réſolu de ne pas riſquer ſon honneur, de peur de le perdre, comme il avoit fait à Landreci; enfin lors que ſes Capitaines jugeoient qu'il n'y avoit plus aucune eſpérance de réüſſir dans cette entrepriſe, il prit la réſolution d'aller en perſonne commander à ce ſiége, en proteſtant à ſes Officiers qu'il vouloit *prendre Metz, ou mourir devant Mets*, expreſſions plus dignes (au moins eſt-ce ainſi que l'écrit l'Auteur ſatirique) d'un Avanturier, qui joüe de ſon reſte, que d'un Empereur auſſi grand, & auſſi triomphant. En un mot, on eût dit qu'il affectoit de détourner de deſſus ſes Capitaines & ſes Généraux la honte d'avoir levé ce ſiége, pour la faire tomber toute entiére ſur lui-même, & avoir une ſeconde fois l'affront de fûir de devant François

çois I. qui venoit avec intention de lui préſenter la bataille.

La *Neuviéme*, me paroît tout-à-fait maligne & mal fondée. On le blâme d'avoir commis une action baſſe, & indigne, en procurant avec tant de ruſes, & de fineſſes, la concluſion du mariage de Philippe ſon Fils avec la Reine Marie d'Angleterre, avec des articles ſi honteux & ſi deſavantageux, qu'ils le livroient plûtôt aux Anglois comme un Eſclave enchaîné, qu'ils ne l'établiſſoient leur Roi. Il n'y a pas de doute que les conditions du Traité de Mariage avec Marie, n'aïent été extrémement honteuſes à Philippe; juſque-là qu'il ſe ſeroit, peut-être, trouvé de ſimples Gentis-hommes (les Anglois eux-mêmes le diſoient par tout) qui aïant le cœur haut & fier, & les ſentimens nobles & généreux, auroient eû bien de la peine à épouſer Marie, à des conditions ſi dures & ſi ſerviles. Mais ce n'eſt pas une choſe nouvelle dans le monde, qu'on coupe un membre, pour en conſerver un autre, & c'eſt une maxime loüable dans un Prince; de fermer un oeil, pour mieux ouvrir l'autre. Ce ne fut pas peu pour Charles V. d'avoir ôté à la France en des temps ſemblables, l'amitié de l'Angleterre, & de ſe l'être aſſûrée à lui-même d'une maniere inviolable; & ce fut encore beaucoup pour Lui d'avoir la gloire d'établir & de ſoûtenir la Religion Catholique dans ce Royaume. Neuviéme.

La *Dixieme*, eſt celle d'avoir prêté l'oreille aux conſeils de ceux qui lui repréſentérent comme une entrepriſe facile de ſurprendre Metz; Dixiéme, onziéme, & douziéme.

Metz, par des moïens auſſi peu propres que ceux de ſe ſervir de Moines, & de faire un mêlange de Soldats, & de Religieux. Et en effet, il y avoit beaucoup de crédulité & d'imprudence à ſe perſuader que dans une Ville où l'on prenoit ombrage de tout, qui étoit ſi bien munie, & où l'on uſoit de toutes les précautions poſſibles, le ſecret fût fidellement gardé, ou que l'étant même, le deſſein pût réüſſir. La *onziéme*, ſon abdication de l'Empire, de tant d'Etats, & Roïaumes, & ſon renoncement au monde, pour aller en même temps ſe renfermer dans une ſolitude, juſqu'à ſe montrer dénaturé envers ſon propre Fils, & à ne vouloir plus en entendre ſeulement parler, ſi l'on en croit pluſieurs Auteurs, dez le moment qu'il lui eut remis entre les mains la ſouveraineté & la puiſſance entiére, & abſolue; bien que, outre les remontrances qui lui furent faites là-deſſus, il fût lui-même trés-perſuadé que dans les nouveautez de cette nature, & des changemens ſi ſoudains dans des Etats compoſez de tant de différens Gouvernemens, il étoit bien difficile qu'il n'arrivât des troubles, & des déſordres, le plus expérimenté Pilote ne tenant plus le Gouvernail du grand Vaiſſeau d'une ſi puiſſante Monarchie. Enfin on ajoûtoit pour la douziéme levée de bouclier celle d'avoir pris la réſolution de faire célébrer ſes obſéques, lors qu'il étoit encore plein de vie, ſur un magnifique Tombeau, avec les mêmes Cérémonies, & Meſſes, que s'il eût été effectivement mort; comme nous le verrons bientôt.

Si

Si les Princes étoient infaillibles, il y auroit dans le monde autant de Divinitez que de Princes, & les Hommes s'addreſſeroient à eux, au lieu de recourir uniquement au Souverain Seigneur, qui peut tout. Si les Princes n'étoient pas ſujets, comme les autres hommes, à toute ſorte de miſéres, d'infirmitez, de folies, de diſgraces, d'injures, & d'inconſtance des temps; de ſi grands Priviléges les enfleroient, & s'élevant au deſſus de la condition humaine, ils voudroient paſſer pour des Anges; & une ſi grande diſtinction mettroit tout le reſte du Genre-humain au déſeſpoir; voïant les Princes ſi favoriſez des graces de la Nature, & eux ſi mal partagez à cet égard, & regardez comme la honte, & l'opprobre même. Mais la Nature, dont la Providence eſt la Maîtreſſe, y a mis bon ordre; parce qu'en cela les Princes n'ont point d'avantage par deſſus les autres hommes; puis qu'il n'y a point au monde de Prince grand, ou petit, qui ne ſoit expoſé, comme les moindres du Vulgaire à toute ſorte d'infirmitez, d'angoiſſes, de calamitez, de maladies, peſte, goute, migraine, coliques, & autres douleurs aigues, & violentes, & quelquefois même à mourir mangez despous, ſans que toutes leurs grandeurs, & tous leurs tréſors puiſſent les en garantir. Mais que dis-je? Ils ſont ſujets à commettre des irrégularitez, des indignitez, des baſſeſſes, des infidélitez, & des folies.

Les Princes en quoi égaux aux autres. 1557.

Les autres hommes du commun ſe gouvernent d'ordinaire par un certain uſage de la raiſon, que j'appellerai ſimplicité de la nature;

Quelle eſt leur ſageſſe.

re; s'ils réuſſiſſent en ce qu'ils entreprennent, à la bonne heure, s'ils ne réuſſiſſent pas, patience, la perte ne ſera que particuliére, & à peine s'en apperçoit-on dans le monde, à cauſe de la baſſeſſe de leur état. Mais il faut de néceſſité que le Prince ſoit ſage, parce que ſes fautes deviennent une ſource de larmes pour les Peuples, & qu'un ſeul de leurs caprices peut, en certaine circonſtance, faire répandre des torrens de ſang humain. Mais en quoi conſiſte leur ſageſſe? A pouvoir par la ſubtilité d'un eſprit bien né, & bien élevé prévoir les choſes futures, parce que la connoiſſance des préſentes peut ſe trouver naturellement en toute ſorte de Perſonnes. Ce ſentiment n'eſt pas tant le mien, que celui d'Ariſtote, qui décide dans ſes Livres de Politique, que le plus digne de gouverner les Peuples, eſt celui qui ſait le mieux prévoir l'avenir. Pour moi j'eſtime qu'un Prince qui peut prévoir l'avenir à coup ſûr, eſt, non-ſimplement un Ange, car les Anges ne connoiſſent l'avenir que par révélation, mais un Dieu. Et comment donc, de grace, comment les Princes ne manqueroient-ils pas en ce qu'ils font, s'ils n'ont rien de Divin, mais tout humain?

Comment ils peuvent ne pas manquer

Si toutes les actions des Princes étoient conduites ou par la Fortune, ou par leur volonté, & qu'ils fuſſent capables de pénétrer, & de prévoir ce qui doit arriver, bienheureux les Princes! parce que manquant faute de Fortune, on en donneroit le blâme à celle-ci, & voilà leur gloire, leur honneur, & leur réputation à couvert: & pour ce qui eſt

eſt de leur volonté, en la réglant ſur des événemens certains, ils ne pourroient jamais manquer. Mais les Princes ſont obligez dans leurs actions, & dans leurs entrepriſes, de faire une eſpéce de mêlange de la Fortune qui eſt inconſtante, & de leur volonté qui ne peut pas faire tout ce qu'elle veut, & qui s'accordent difficilement enſemble. Les Princes les plus ſages, les plus prudens, les plus exacts à mettre ordre au préſent, ne laiſſent pas de manquer, & de ſe tromper quelquefois, parce que la Providence en a autrement diſpoſé. Cependant qui eſt-ce qui accuſera la Providence, pour défendre le Prince? Perſonne. Dieu en garde, au contraire on accuſe le Prince faute de connoître la Providence.

Il eſt certain qu'il ne ſe peut pas révoquer en doute, pas même par la flatterie la plus extraordinaire, que dans les actions, les entrepriſes, & toute la Vie de Charles V. il n'y ait eû des irrégularitez, & de la mauvaiſe conduite, qui peuvent être critiquées ſans bleſſer la vérité. Mais auſſi d'un autre côté on ne ſauroit nier, que dans tout le cours de ſa vie, excepté quelque accident fortuit, il n'ait été un prodige de vertu, peut s'en faut que je ne diſe dans ſes fautes mêmes, pour avoir toûjours ſçu ou les ſoûtenir avec modération, ou y remédier par une ſage & prudente conduite. Et ſi l'on décend dans le détail des actions de ſa vie, on trouvera que pour une mauvaiſe, on en a vû éclater en lui cent bonnes; choſe bien rare dans les Princes. Je me perſuade donc, bien que le mon- Charles V. prodigieux.

de

de ſoit extrémement malin, & corrompu; qu'il ne pourra pas ſe trouver dans toute la terre un homme de bon jugement (à moins que ce ne fût quelque Démon incarné) qui ne vueille rendre cette juſtice à un ſi auguſte Heros, & à un Monarque d'un ſi grand mérite, d'avouer que tout autre Monarque, tout autre Heros, tout autre grand Politique qui ait regné au monde, dans les ſiécles paſſez, avec le plus de reputation, & de crédit, bien loin de ſe conſerver auſſi glorieux pendant un ſi grand cours d'années, que nôtre Charles ſe maintint heureuſement, auroit immancablement fait naufrage, & ſeroit allé échoüer contre divers écueils, même dez les premiers commencemens de ſa Monarchie, s'il eût eû à gouverner un Empire auſſi vaſte, avec tant de différens Etats, Royaumes, Nations, & intérêts non ſeulement d'Etat, mais auſſi de Religion. Pour y bien réüſſir il ne falloit pas moins que l'épée, le bon ſens, & l'autorité de Charles V. dont la Vie ne ſera jamais aſſez écrite aprés ſa mort, puis que pendant toute ſa vie il ne fit jamais aucune action qui ne fût admirée, & ne ſe porta jamais à aucune entrepriſe, que l'intérêt du bien public, & de la Chrêtienté n'y eût part.

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

PARTIE. IV, LIVRE IV.

Année 1558.

SOMMAIRE
Du IV. Livre de la IV. Partie.

Discours sur le repentir qu'eut l'Empereur Charles V. de son abdication. Ses manieres de vivre dans la Solitude, avec plusieurs observations. Comment il traittoit ses Serviteurs. Combien il avoit de foi pour les suffrages en faveur des Ames du Purgatoire. Il fait célébrer les funérailles de la Reine

Reine Eleonor ſa ſœur. Il conſulte ſon Confeſſeur ſur le deſſein de faire célébrer ſes obſeques, de ſon vivant. Il eſt approuvé par l'Archevêque de Tolede. La réſolution en eſt priſe. Tombeau dreſſé dans la même Egliſe du Monaſtére de Saint Juſt. Funérailles de quelle nature. Cérémonies que Charles V. fait à celui qui Officioit. Il ſe couche comme s'il eût été mort ſur le Tombeau : On chante pour lui la Meſſe des Morts : peu aprés il devient fort infirme : il prédit ſa mort ; & comment : les grands témoignages qu'il donne de ſa pieté : ſa mort : erreur ſur cela du Cardinal Pallavicin : ce qu'en a écrit le Pere Regola ſon Confeſſeur. Grand concours de Peuple pour voir le Corps. Prodiges à ſa mort. Eloge de Charles V. Cinq Potentats oppoſez à Charles V. Charles V. plus glorieux par ſes actions que tout autre Empereur des Siécles paſſez. Combien il fut charitable & aumônier. Sa conduite lors qu'il étoit en Campagne, dans les Armées ; ſa retenue dans le manger, & dans le boire : ſon penchant à la galanterie quel ; ſa maniere de prier Dieu : ſon affabilité ; ſa patience dans les audiences ; eſtime qu'il faiſoit des gens de Lettres, & des Marchands : ſon diſcours conſiderable ſur cela : ſes ſentences notables : ſa taille, & ſon tempérament : ſa grandeur d'ame : combien il eſtima & favoriſa Titien fameux Peintre : ſes Portraits faits

par

par celui-ci, & comment recompenſez. Sonnet ſur un Portrait de Charles V. Titien appellé à la Cour. Erreur de quelques Auteurs. Le Roi Philippe reçoit la nouvelle de la mort de l'Empereur ſon Pere. Grand nombre de Mauſolées, & d'obſeques faites dans l'Europe à Charles V. celles que le Roi Philippe fit célébrer à Bruxelles, avec pluſieurs particularitez; funerailles merveilleuſes à Naples décrites. Sonnet de Dolce. Diverſes particularitez; mort, & Teſtament de Bone *Sforce Reine de Pologne. Soliman ſe diſpoſe à faire la guerre en Italie : il envoye ſon Armée, & dommages qu'elle y cauſe. Chrêtiens Renégats, & obſervations. Armes de Charles V. avec les Colomnes d'Hercules qui y ſont ajoûtées : Sa Décendance juſqu'à préſent.*

NOus voici enfin parvenus à la fin de la Vie de nôtre Empereur Charles V. & de ſon Hiſtoire. Pour dire la vérité, certains Auteurs ſe ſont amuſez à écrire bien des bagatelles, ſoit pour avoir plus de matiere pour leurs Compoſitions, ſoit par paſſion, & par caprice, ſur le repentir de Charles V. d'avoir abdiqué l'Empire & tous ſes Etats; & ce qu'il y a de pis, c'eſt qu'ils en rapportent des circonſtances qui ſemblent obliger les Lecteurs à les croire. Ils écrivent donc que cet Empereur ſe répentit d'avoir cédé les Païs-Bas à ſon Fils, le jour même de la ceſſion 18. Octobre 1555. Voici ſur quoi ils fondent ce repentir,

Diſcours ſur le repentir de Charles V. 1558.

pentir, & d'où ils l'inférent; Charles V. s'étant, diſent ils, retiré dans ſa Chambre aprés cette ceſſion, & le bois qui étoit au feu s'étant dérangé, & tombé de côté, & d'autre; il cria à haute voix, *Qui eſt là? Qu'on vienne accommoder ce feu.* Mais il ne ſe trouva perſonne, tous ſes gens étant courus dans la grande Sale, pour voir la cérémonie des Grands Seigneurs qui faiſoient leur cour, & leurs complimens de félicitation au Roi Philippe aſſis ſur le Trône; de ſorte que Charles V. fut contraint de ſe lever, & d'accommoder lui-même le feu en diſant, *Tous m'abbandonnent, peut-être, pour me donner trop tôt ſujet de me repentir.* Mais ſi l'Empereur étoit alors ſeul, qui eſt-ce qui a pû rapporter ces paroles à l'Auteur qui les a le premier écrites? L'autre choſe ridicule eſt celle-ci, que Don *Barthelemi Mirande* étant allé rendre viſite à l'Empereur, juſtement un an aprés ſa premiere ceſſion, & l'aïant complimenté en ces termes, *Il y a aujourd'hui préciſement un an accompli que Vôtre Majeſté Impériale commença à abandonner le monde, pour pouvoir s'appliquer tout entier, & en repos, au ſervice de Dieu.* Charles V. lui fit, à ce qu'on prétend, cette réponſe, *Il y a aujourd'hui préciſement un an accompli que je m'en ſuis repenti*; faiſant, peut-être, alluſion à ce qu'il avoit dit en raccommodant le feu à Bruxelles. Mais comme je ne puis me réſoudre à croire que de telles paroles ſoïent ſorties de la bouche d'un Empereur ſi prudent & ſi ſage, je ne trouve pas auſſi à propos de faire ſur cela aucune réflexion.

Autant

Autant que j'ai pû recüeillir la vérité d'une infinité d'Auteurs que j'ai conférez, je trouve que durant toute la premiere année de ſa retraite, ſavoir, depuis le 24. de Février 1557. qui fut celle en laquelle Charles V. entra dans la ſolitude de ce Monaſtere où il ſe retira, juſqu'au 24. du même Mois de l'année 1558. il prit plaiſir à recevoir quelques viſites, mais rarement, & à aller ſe promener à Cheval, par les Bocages les plus voiſins du Monaſtére, ou le matin de fort bonne heure, ou le ſoir aſſez tard, ſuivi ſeulement de deux Serviteurs. Outre cela il étoit auſſi bien aiſe de recevoir quelques Lettres, particuliérement du Roi Philippe ſon Fils, du Roi Ferdinand ſon Frere (car il ne fut pas reconnu Empereur durant la plus grande partie de cette année) & des deux Reines ſes ſœurs, & d'y répondre en peu de mots. Les ſeules perſonnes qui lui faiſoient quelquefois une eſpéce de cour, étoient le peu d'Officiers qu'il tenoit à Serrandiglia, entre leſquels il y avoit quatre Gentis-hommes qu'il retenoit de temps en temps à dîner avec lui; aïant accoûtumé de leur dire, *Mes enfans reſtez avec moi, pour faire la vie de Religieux.* Il prenoit un ſingulier plaiſir à donner quelquefois à manger à de certains petits Oiſeaux qu'il tenoit dans de différentes Cages. Il s'exerçoit, comme il a été dit, à de certains ouvrages de la main. Il aimoit à voir ſa Table couverte de diverſes viandes bien apprêtées, & bien aſſaiſonnées, mais ſans aucun excez, aïant toûjours recommandé qu'on lui donnât à manger, comme s'il eût été un

Maniere de vivre de Charles V. 1558.

ſimple Gentilhomme de 3000. écus de rente. En un mot, il avoit entiérement oublié qu'il avoit été un grand Monarque dans le monde, & il s'eſtimoit heureux d'être réduit à la condition d'un Gentilhomme condamné, par un exil volontaire, à paſſer le reſte de ſes jours dans un hermitage.

Encore plus auſtére.

C'eſt ainſi que ce grand Prodige de merveilles en toute ſorte d'actions, vêcut pendant le cours d'une année entiére, mais il dit entiérement adieu au monde le 25. Février 1558. car l'Archevêque de Tolede étant venu pour le féliciter ce jour là, qui étoit celui de ſa naiſſance, il lui dit, comme s'il eut prophétiſé, *Monſieur, j'ai vêcu 57. ans pour le monde, un an pour mes plus intimes amis, & Domeſtiques dans ce Deſert, & je veux donner entiérement à Dieu le peu de mois qui me reſtent à vivre*; & effectivement il pria l'Archévêque, pour lequel il avoit une trés-grande eſtime, & qui paſſoit dans ſon eſprit pour un Prélat de ſainte vie, bien qu'aprés ſa mort il fut accuſé d'être Hérétique, quoi qu'il en ſoit, il le pria de ne venir plus le voir, ſinon lors que le ſalut de ſon ame le requerroit, & qu'il le lui feroit ſavoir. Il donna de même ordre à ſes Domeſtiques de Serrandiglia de ne le venir plus voir, que quand il enverroit les chercher. En un mot, il ſe réduiſit tout-à fait à la vie Religieuſe, car il mangeoit la plûpart du temps avec les Moines, ſe donnoit avec eux la Diſcipline, & alloit exactement au Chœur, ne penſant plus qu'aux exercices de piété, & vacquant aſſidûment à l'oraiſon.

Cette

Cette vie ne plaiſoit guére à ſes Domeſtiques, parce qu'ils étoient obligez de ſe conformer à la maniere de vivre de leur Maître pour mieux lui complaire; ſupportant tout avec patience, dans l'eſperance d'être recompenſez, ſelon les aſſûrances que leur en donnoit ſouvent la Princeſſe Donna Jeanne, Fille de Charles V. & Gouvernante d'Eſpagne. L'Empereur de ſon côté traitoit tous ſes Domeſtiques, tant ceux qui le ſervoient dans le Monaſtére, que les autres qui demeuroient à Serrandiglia, avec beaucoup de généroſité & d'humanité; car quoi qu'il appliquât la plus grande partie du revenu qu'il s'étoit reſervé, au bénéfice du Monaſtére, en Vaiſſeaux ſacrez, & autres Ornemens pour l'Egliſe, il ne laiſſoit pas néanmoins de faire tous les jours des préſens à ſes Domeſtiques, avec une grande libéralité; y ajoûtant même des conſolations, & les encourageant par de telles paroles: *Mes enfans, je ne vous empêche pas de vous divertir entre vous à des choſes permiſes, & bienſeantes, pourvû que vous ne troubliez pas mes exercices.* Quel envers ſes Domeſtiques. 1558.

Charles V. avoit beaucoup de foi pour les ſuffrages pour les ames du Purgatoire, & pour cette raiſon il envoïoit ſouvent des aumônes aux Monaſtéres, & aux Chapitres des Villes, & des Terres les plus voiſines, afin de faire dire des Meſſes pour cette grande quantité de Soldats, d'Officiers, de Matelots, & autres qui étoient morts dans le temps de ſes guerres à ſon ſervice; & il écoutoit toûjours à genoux avec une grande devotion celles qu'il faiſoit célébrer dans ſon Couvent. Mais il Suffrages, & funerailles.

avoit un ſoin tout particulier de faire faire des priéres en faveur des Capitaines les plus fameux, & des Conſeillers les plus habiles qui l'avoient le mieux ſervi, & qui étoient morts en le ſervant, de la mort deſquels il tenoit un Papier Journal, ne manquant pas de faire dreſſer à chacun d'eux, le jour de ſon Anniverſaire, quelque eſpéce de petit Autel où il faiſoit chanter pluſieurs Meſſes. Au mois d'Avril, au commencement, & à la fin, il fit bâtir deux Mauſolées trés-ſuperbes dans l'Egliſe de Saint Juſt, l'un pour les funérailles de la Reine Eléonor ſa ſçœur, morte dans la Ville de *Bajadoz*, ou dans celle de *Talavervella*, comme le veut *Garibas*, au mois de Fevrier de cette année; & l'autre pour celles de la Reine Jeanne ſa Mere; faiſant venir de toutes parts des Prêtres, & des Moines pour ces funerailles: de ſorte qu'on eût dit que cet Empereur prît plus de plaiſir à faire du bien aux morts dans ſon Deſert, qu'il n'avoit fait à gouverner les Vivans durant ſon Empire.

Charles V. conſulte ſur ſes funérailles. 1558.

Toutes ces œuvres pieuſes de Charles V. cette grande quantité de ſuffrages pour les Morts, toutes ces pompes funébres pour les autres, tant de l'un, que de l'autre Séxe, le mirent dans l'impatience, ou pour mieux dire, lui firent naître l'envie, par une curioſité tout-à-fait nouvelle, & extraordinaire, de faire lui-même célébrer ſes obſéques de ſon vivant. Comme il lui ſembloit, ſans doute, qu'il y avoit eû dans ſa Vie des événemens rares, & ſans exemple, il voulut auſſi que ſa mort fût précédée d'une fonction, à laquelle

le perſonne n'avoit, peut-être, jamais penſé ni dans le Chriſtianiſme, ni dans le Paganiſme. Il projetta de s'enſevelir tout vivant dans une Biére, & de faire célébrer ſes obſéques, comme s'il eût été mort. Aïant concû cette penſée, il fut pluſieurs jours en ſuſpens, ne ſachant s'il devoit le faire, ou ne le pas faire, & faiſant réfléxion ſur le jugement qu'en pourroit faire le monde; mais enfin il déclara cette inſpiration (c'eſt ainſi qu'il la qualifia lui-même) au Pere *Jean Regoha*, Moine du même Monaſtére. Ce bon Religieux au lieu de le détourner d'un tel deſſein, comme ne pouvant être d'aucune utilité pour ſon ame, & étant capable d'attirer de l'opprobre à ſon corps, lui répondit; *que bien que ce fut là une action extraordinaire, & ſans exemple, il n'y voïoit néanmoins aucun mal, & qu'elle étoit au contraire, en elle-même, ieuſe, & exemplaire.*

Mais afin que Sa Majeſté eût la conſolation d'avoir tout fait avec poids & meſure, il lui dit outre cela qu'il ſeroit bon de conſulter là-deſſus l'Archevêque de Tolede. Ce conſeil plut à Charles V. qui pour cet effet fit partir incontinent le même Confeſſeur pour aller trouver l'Archevêque, & conférer avec lui ſur cette matiere, & ſur le champ le Pere ſe mit en voïage. L'Archevêque qui étoit redevable de toute ſa fortune à la bonté de Charles V. & qui n'avoit d'autre vûe que de ſe conformer à ſes volontez, & à ſes ſentimens, informé de ſon intention, la loua, & l'approuva, comme une *Choſe Sainte, & Chrêtienne.* Paroles qui, entr'autres accuſa- Il les réſout.

tions, firent un article dans le Procez, qui fut depuis fait à l'Archevêque, comme Hérétique. En un mot, le Confeſſeur étant de retour, & aïant apporté à Charles V. une approbation ſi conſidérable, ce Prince en fut trés-content; & pour donner des marques d'eſtime & d'affection envers ces Réligieux, avec leſquels il converſoit continuellement, il en parla au Pere *Cambron*, qui étoit le Prieur du Monaſtére, afin qu'il propoſât cette réſolution qu'il avoit priſe, au Chapitre des Moines, parmi leſquels il ne s'en trouva pas un ſeul qui ne lui donnât de grandes loüanges, d'autant plus qu'ils avoient déja entendu du Pere *Regola*, que l'Archevêque de Tolede l'avoit approuvée comme une œuvre de grande piété.

Mauſolée. 1558. Aprés donc qu'on eût réſolu cette Cérémonie funébre, pour ne pas dire funeſte; on ordonna la conſtruction d'un Mauſolée au milieu de l'Egliſe. Le Pere *Vargas*, qui étoit ingénieur, & ſculpteur, en fit le deſſein tel que méritoit le glorieux nom du plus illuſtre, & invincible Prince que le monde eût vû depuis pluſieurs ſiécles. On fit venir de la Ville de Plaiſance des Maîtres Charpentiers, & Peintres, on y emploïa le travail de plus de 20. Perſonnes par jour, pendant ſix ſemaines entiéres; & la ſeule conſtruction de ce Mauſolée, coûta juſqu'à mille écus qui valoient alors plus que 3000. écus préſentement. Sa hauteur étoit de 500. pieds, ſa longueur de 40. & ſa largeur de 30. mais il alloit en s'étréciſſant par le haut où l'on montoit par pluſieurs degrez à des Galeries qu'il y avoit tout au tour. On y voïoit divers Tableaux qui repréſen-

préſentoient tous les Empereurs de la Maiſon d'Autriche, & divers exploits & victoires de Charles V. Tout au haut étoit la Biére ſans couvercle, & plus large qu'à l'ordinaire, aïant d'un côté l'Immortalité, & de l'autre la Renommée, & de toutes parts on voïoit des Hieroglifiques, & des Deviſes, avec des Feſtons, & des Corniches. Toute cette machine étoit couverte de noir, avec des ornemens blancs, enrichis d'or, & d'argent.

Tout étant achevé, on marqua pour ces Funérailles le jour du 29. Août, au matin duquel, deux heures aprés Soleil levé, juſqu'à 400. groſſes Chandelles teintes en noir, furent diſpoſées, & allumées ſur le Mauſolée, tout autour deſquelles étoient les Serviteurs, & Domeſtiques vêtus de deüil, chacun avec une torche à la main, & la tête nue. Du côté de devant vers l'Autel, Charles V. ſe tenoit aſſis dans un Siége, vêtu de noir, avec ſes habits ordinaires deſſous, & une Robe de deüil par deſſus, aïant à la main une groſſe torche blanche, qui appuïoit à terre; vivant ainſi aprés ſa mort, dans ces obſéques feintes & imaginaires, ſpectateur des larmes des ſiens, dont, peut-être quelques-uns pleuroient dans leur cœur de folies ſi extraordinaires; enfin Charles V. s'entendoit chanter avec une Muſique triſte, & dolente, le *Requiem æternam dona eis, Domine*, le *Requieſcat in pace*, & tant d'autres *Antiennes*, & Chants funébres que les Catholiques ont accoutumé de réciter, & de chanter dans la Meſſe établie exprés pour obtenir du Ciel Funérailles.

le repos de l'ame du Défunt, quoi que dans cette occaſion on le demandât non pour un Mort, mais pour un Vivant. La Meſſe fut chantée par le Prieur, pendant qu'à ſix autres Autels on célébroit de la même maniére ſix Meſſes baſſes, qui avoient été commencées dés la pointe du jour, Charles V. aïant pour cet effet fait venir de tous les lieux circonvoiſins des Prêtres de tout ordre, auquels il diſtribua des aumônes à proportion de l'éloignement du lieu d'où ils étoient venus.

Cérémonies à celui qui officioit. 1558. L'Empereur qui étoit au milieu de deux Moines vêtus de leurs Habits Sacerdotaux de couleur noire, s'étant levé, accompagné de ces deux Religieux, ſe rendit devant l'Autel, où s'étant mis à genoux aux pieds du Prêtre tourné de ſon côté, il commença à dire, *Je te demande, & ſupplie, ô Monarque, & Arbitre de nôtre vie, & de nôtre mort, que comme le Prêtre prend de mes mains, avec les ſiennes, ce Cierge que je lui offre avec toute l'humilité poſſible; de même tu vueille agréer mon ame que je recommande à ta Divine Miſéricorde, & la recevoir, quand il te plaira, dans ton ſein, & entre tes bras trés-ſaints.* Aprés avoir dit ces paroles il remit le Cierge entre les mains du Prêtre officiant, qui le prit, & le mit auſſitôt au milieu de l'Autel dans un grand Chandelier d'argent. Enſuite l'Empereur demeura à genoux juſqu'à la fin de la Conſécration, toûjours aſſiſté de deux Prêtres à ſes côtez, aprés quoi il retourna avec eux s'aſſeoir comme auparavant en ſon Siége.

Charles V. contrefait le mort. La Meſſe finie, le Maître des Cérémonies étendit une grande couverture de velours noir, avec

avec un gros oreiller auſſi de velours du côté du chevet; & Charles V. aidé par les deux Prêtres qui ſe tenoient auprés de lui, s'étant etendu de tout ſon long, vêtu de cette même grande Robe qui lui couvroit tout le corps & aïant les mains jointes ſur la poitrine, & les yeux fermez contrefaiſoit le mort le mieux qu'il lui étoit poſſible. Le Prêtre Officiant ne l'eut pas plûtôt vû en cette poſture, qu'il ſe mit à entonner le Pſeaume, *De profundis clamavi ad Dominum*; & pendant que le Chœur continuoit à le chanter, tous ces Moines vêtus de leurs habits Sacerdotaux noirs, l'un aprés l'autre, le Prêtre Officiant à leur tête, commencérent à tourner tout autour du Défunt (car on faiſoit la même cérémonie que s'il eût été mort) lui jettant ſur le corps de l'eau benite, en ſouhaitant ſoulagement, & repos à ſon ame. Aprés les Prêtres, ſes Serviteurs, & ſes Domeſtiques firent le même tour, chacun s'efforçant de verſer des larmes à la vûe d'un tel ſpectacle, comme firent auſſi pluſieurs autres Seigneurs & Gentilshommes qui y étoient accourus, dés que le bruit s'étoit répandu de cette triſte cérémonie qui dura plus de deux heures, & pendant tout ce temps là le Chœur de Muſiciens chanta deux fois le *De profundis*, & autant le *Miſerere mei Deus*, & cependant chacun ſe retiroit chez ſoi, & les Moines dans leurs Cellules, le prétendu Défunt Charles V. demeurant le dernier à ſe retirer; mais enfin s'étant levé, & tous les Etrangers aïant été congédiez, les portes de l'Egliſe furent fermées, & il s'en alla dans ſa Cellule, ou ſe trou-

trouvant foible, il mangea quelques petits biſcuits, aïant déja réſolu de paſſer ce jour là au pain, & à l'eau; en ſorte que le Prieur, & le Confeſſeur furent contrains de lui enjoindre, ſous peine de péché mortel, de prendre un boüillon, avec quelque peu de nourriture legére, ce qu'il fit, mais non pas ſans une grande repugnance.

Maladie de Charles V.

Avec de tels eſſais de cérémonies ſi funeſtes, qui ne ſont en uſage qu'envers les morts, Charles V. s'approchoit inſenſiblement, ſans, peut-être, s'en appercevoir, de la fin de ſa vie, & de ce Sépulcre feint & imaginaire, il ſe préparoit à paſſer bientôt dans ce vrai & réel tombeau que la Nature a creuſé à tous les hommes, & ſe diſpoſoit encore plein de vie à la mort qui étoit plus prés qu'il ne s'imaginoit. Effectivement cette même nuit (choſe bien capable de faire dreſſer les cheveux à la tête) ſans être ſorti de ſa Cellule aprés cette pompe funebre, le même ſoir, dis-je, de ces funerailles feintes, il fut attaqué d'une violente fiévre: enſorte qu'étant dés ce moment-là entiérement mort au monde, il ne vit plus perſonne, excepté les Médecins, quelques Moines, & quelques-uns de ſes Domeſtiques, parce que l'ardeur de la fiévre qui le conſumoit peu à peu, ne lui permettoit pas d'avoir de grands entretiens avec qui que ce ſoit, bien qu'il conſervât une grande fermeté d'eſprit au milieu des langueurs, & des foibleſſes du corps. Il ſouhaita qu'on ne l'accablât pas de remédes, mais qu'on laiſſât faire à la Nature ſon cours, auſſi bien qu'à la Providence, & à la Miſericorde Divine, à laquelle

le il appartenoit de diſpoſer de ſa Perſonne ; & un jour comme on vouloit lui accommoder ſon lit, où il ſe mit le jour même de ces fauſſes funerailles, & d'où il ne ſortit que mort, il répondit à ſes Domeſtiques qui le prioient de permettre qu'on lui rendît ce petit office, *Et pourquoi tant de commodité pour un corps qui ſera bientôt réduit en pouſſiére.*

Enfin, ſe ſentant extrémement foible, & connoiſſant qu'il approchoit du dernier période de ſa vie, il fit venir ſon valet de Chambre & lui dit, *André, Montez ſur mon Cheval, & allez dire* (c'étoit juſtement le 20. Septembre) *à l'Archevêque de Tolede que s'il veut avoir le plaiſir de me voir encore une fois, en vie, & que j'aye la ſatisfaction d'être conſolé par lui à ma mort, il vienne me voir demain matin, parce que demain au ſoir il ne ſera plus temps.* Il fit enſuite écrire au Pere *Regola* ſon Confeſſeur, dans ſon petit Livre intitulé, *Vie, & Mort de l'Empereur Charles V. dans le Déſert*, que l'heure de ſa mort lui avoit été révélée. L'Archevêque ſe trouvoit alors à *Plaiſance*, Ville voiſine du Monaſtére, dans laquelle il y avoit déja quatre mois qu'il demeuroit, pour attendre les ordres de Charles V. en cas qu'il eût beſoin de lui ; de ſorte qu'étant auſſitôt monté à cheval, il ſe rendit auprés de ce Prince le matin du 21. environ deux heures avant Soleil levé, n'ajant pû arriver plûtôt à cauſe des grandes pluïes, qui l'obligérent d'allonger beaucoup ſon chemin. L'Empereur eut beaucoup de joïe de le voir, & lui aïant tendu les bras pour l'embraſſer il lui dit, *Mon bon & fidelle ami, je*

Il prédit ſa mort.

vous ai donné la peine de venir, mais je ſuis perſuadé que vôtre charité, & vôtre amitié pour moi, vous feront trouver cette fatigue douce & agréable; je ne vous demande pour dernier témoignage de vôtre affection, & pour marque que vous avez toûjours le même zéle pour le ſalut d'un pauvre pécheur, ſinon que vous lui aidiez à bien mourir, ce qui eſt le meilleur office qui ſe puiſſe rendre à un Ami.

Actes de piété. 1558. L'Archevêque ne lui répondit que par des larmes, qui lui permirent à peine de lui dire, qu'il étoit venu de bonne heure, tout exprés pour célébrer la Meſſe ordinaire, *Pro famulo tuo. Dieu ſoit loué*, repartit Charles V. *Célébrez-la donc, Monſieur, ici dans ma Chambre, & me donnez vous même le Sacré Viatique.* Pendant qu'on diſpoſoit toutes choſes pour cela, qu'on apportoit les Habits Sacerdotaux, & qu'on préparoit l'Autel, Charles V ſe confeſſa à l'Archevêque pour la ſeconde fois depuis deux jours, & aprés la célébration de la Meſſe il communia de ſa main, avec toutes les marques d'une dévotion & d'une piété exemplaire, accompagnées d'une grande abondance de larmes, qui firent pleurer tous les Moines, & les autres Séculiers qui étoient dans ſa Chambre. Aprés cela, l'Archevêque, le Prieur, & le Confeſſeur, qui demeurérent auprés de ſon lit, n'oubliérent rien pour le conſoler, tant par leurs diſcours, que par la lecture des Priéres qui ſont dans le Cérémonial Romain pour les Morts. Sur le Midi le Médecin lui porta lui-même un boüillon, qu'il n'avoit pas envie de prendre, mais l'Archevêque l'aïant exhorté à le recevoir, pour

ſe fortifier davantage contre la violence du mal, il lui répondit, *Et quel plus grand corroboratif que vos conſolations?* Néanmoins à force d'être preſſé il le prit, & puis ajoûta, *Je me ſens quelque diſpoſition à repoſer, allez, mon cher Monſieur, dîner avec ces Peres.* Ainſi ils le laiſſérent, & en effet il demeura fort tranquille juſqu'à trois heures.

Conſolation.

L'Archevêque étant retourné avec les autres Religieux (le Confeſſeur ne l'abandonna jamais) à la Cellule de Charles V. & aïant entendu qu'il repoſoit encore, ils ſe tinrent dans le ſilence, ou du moins ne parloient que fort bas, mais l'Empereur s'étant apperçu de cela dit à l'Archevêque, *Monſieur l'Archevêque, je ne dors pas, mais je penſe combien j'ai grand beſoin qu'il y ait une Miſericorde Divine, pour me pardonner tant de péchez.* L'Archevêque, & les Religieux aïant pris de là occaſion de lui parler de cette Miſéricorde, & de la valeur infinie du précieux ſang de J. Chriſt, peu de goutes duquel auroient été capables de ſauver le monde entier, & pourroient même ſauver une infinité de mondes, s'il y en avoit autant; Charles V. leur tint là-deſſus des diſcours & des raiſonnemens qui les édifiérent beaucoup, & qui touchérent tous ceux qui étoient préſens, juſqu'à leur faire verſer des larmes de tendreſſe. Cependant les Médecins qui l'avoient ſervi dans cette maladie s'approchérent, & le principal lui préſenta dans une petite écuelle d'or un reméde de grande vertu; mais Charles V. connoiſſant bien que la mort n'étoit pas éloignée, non ſeulement lui

fit ſigne de la main de ſe retirer, mais lui répondit avec une eſpéce d'indignation ſainte & pieuſe, *Vous ne connoiſſez pas quelle médecine m'eſt néceſſaire dans l'état où je me trouve*; & puis s'étant fait donner le Crucifix, il ajoûta, Voilà le vrai reméde de mon Ame; aprés quoi l'aïant baiſé, & tenant ſes yeux attachez deſſus, il lui adreſſa ce Diſcours.

Diſcours de Charles V. au Crucifix. 1558.

Mon Seigneur, & mon Redempteur, Je vous rens des actions infinies de graces, de ce qu'aprés m'avoir tiré de tant de périls que j'ai courus dans le monde, vous avez bien voulu me faire la grace de mourir dans mon lit, avec vôtre Image à la main, & au milieu de tant de ſaintes, & ſolides conſolations. Mais je vous remercie ſur tout trés-humblement de tant de dons, & de faveurs qu'il vous a plû m'accorder en me faiſant Seigneur, & Souverain de tant de Royaumes, d'Etats, de Provinces, & d'un Empire qui eſt le bras droit de l'Egliſe. Je vous bénis auſſi de la ſainte protection dont vous avez daigné m'honorer, & ſans laquelle je n'aurois pû ſubſiſter. Mais je vous loue principalement de ce que vous m'avez donné, deux ans avant ma mort, la connoiſſance de vous, & de moi-même, & m'avez convaincu que, ſans vous, toutes les choſes du monde ſont vaines, & momentanées. Quelle grace peut jamais ſe comparer à celle que vous m'avez faite, en m'inſpirant le deſſein de me tirer de la boue de ces vanitez mondaines, pour m'élever à vous, & me donnant la force & le courage de l'exécuter? Je vous ſupplie donc, Mon trés-miſéricordieux Seigneur, de vouloir me pardonner tous mes péchez, qui ſont en ſi grand nombre, & ſi énormes qu'ils méritent mille enfers, &

& de laver dans vôtre precieux ſang mon Ame pécheresſe, qui eſt encore toute ſoüillée de celui qu'elle a fait tant de fois répandre à des milliers de Créatures humaines, pour aſſouvir cette inſatiable avidité de tant de Roïaumes, & de biens paſſagers & terriens, dont elle étoit tourmentée. Qu'il vous plaiſe de la recevoir entre les bras de vôtre Miſéricorde, ſur laquelle ſeule je fonde toute l'eſpérance de mon ſalut, & de ma félicité.

Autres particularitez.

Avant que d'adreſſer ce Diſcours au Crucifix, il s'étoit fait hauſſer la tête, & les épaules, avec deux oreillers, qu'il fit enſuite ôter, & ſe tourna du côté droit; & l'Archevêque aïant pris cependant le Crucifix, Charles V. le lui redemanda, ſe le remit lui-même entre les bras, appuïé ſur le chevet, & pria le Prélat, & les Religieux, de vouloir réciter avec lui quelques Priéres du ſaint Roi Prophéte, & ne pouvant pas lui-même ſe mettre à genoux, il pria ſon Confeſſeur de s'y mettre pour lui, ce qu'il fit, auſſi bien que tous les autres. En ce moment là une toux lui étant ſurvenue, on crut qu'il alloit rendre le dernier ſoupir, à cauſe de la grande foibleſſe avec laquelle il ſe mit à touſſer, mais on fut bientôt deſabuſé de cette penſée, lors qu'on l'entendit demander un peu d'eau fraîche, qui lui fut auſſitôt donnée; & comme on le leva un peu pour le faire boire, il dit en tournant les yeux des deux côtez du lit. *Quelle eſt cette lumiére que je voi, n'eſt-ce pas celle du jour?* L'Archevêque qui étoit le plus prés, lui aïant répondu, Il y a déja demi-heure que la nuit eſt venue, mon Empereur, *dites,*

dites, Monſieur; repliqua Charles V. à ces paroles, *dites plûtôt mon pécheur, & ne perdons point de temps*; & aprés cela s'étant remis en ſa premiére ſituation, il commenca à dire tout doucement, les autres le ſuivant.

In te, Domine, Speravi, non confundar in æternum. In juſtitiâ tuâ libera me; inclina ad me aurem tuam. Accelera ut eruas me. Eſto mihi in Deum Protectorem, & in Domum refugii, ut ſalvum me facias. Quoniam fortitudo mea, & refugium meum es tu; & propter nomen tuum deduces me, & enutries me, educes me de laqueo hoc, quem abſconderunt mihi, quoniam tu es Protector meus. Ces Priéres furent proferées, pour la plûpart, d'une voix fort baſſe par l'Archevêque, & par les autres Réligieux, parce que Charles V. alloit toûjours en déclinant; & s'étant un peu arrêtez, & apperçus qu'il tiroit à ſa fin, l'Archevêque s'approcha tout prés de la bouche de cet illuſtre Mourant, & lui repéta par deux fois ces paroles, *In manus tuas, Domine, commendo Spiritum meum*, leſquelles l'Empereur aïant entendues, fit trois inclinations de tête en ſigne d'approbation, & puis rendit l'eſprit.

Erreur de Pallavicin.

Telle fut la mort de l'Empereur Charles V. aprés avoir vêcu 57. ans, ſept mois, 21. jour; régné 44. ans, & gouverné l'Empire 38. & comme il étoit né le jour d'un Apôtre, ſavoir St. Matthias, le 24. Février, auſſi mourut-il le jour d'un autre Apôtre, qui fut St. Matthieu, le 21. Septembre; quoique le Cardinal Pallavicin dans ſon Hiſtoire du Concile de Trente, mette cette mort le 24. de Février, & vueille qu'il ſoit décédé le jour qu'il étoit

étoit né. Je ne ſai comment un ſi grand Homme a pû faire une ſi lourde faute, & tomber dans une ſi groſſiére erreur; La Pourpre ne l'exempte pas du deſtin ordinaire des Hiſtoriens. Le Pere Regola Confeſſeur de Charles V. qui, comme j'ai dit, a écrit les deux années qu'il a paſſées dans le Couvent, & ſa mort, en parle de la maniére qui ſuit.

Regola Vie & Mort de Charles V. dans le Deſert.

J'ai vû faire à l'Empereur Charles V, une mort véritablement digne de ſa vie. Aprés avoir mené une vie ſainte, & fait toute ſorte d'œuvres de pieté, il eſt mort avec tous les ſentimens du plus zélé Catholique, & avec tous les actes, & toutes les marques de dévotion convenable à un Prince Chrêtien: auſſi une mort moins exemplaire, & moins édifiante n'auroit-elle pas été digne de cet Invincible Monarque, qui ne voulut jamais conſentir, quoi qu'il n'ignorât pas l'avantage, & l'utilité qu'il pouvoit en tirer, à laiſſer un ſeul moment l'héréſie en repos, mais emploïa toutes ſes forces, & ſon bras même, pour détruire la Secte des Luthériens, qu'il auroit aſſûrément extirpée, ſi ſon zéle eût été bien ſecondé. Il ſe montra toûjours l'ennemi juré, & le Perſécuteur des Infidelles, & ne voulut jamais entendre parler d'union, & d'amitié avec eux, bien qu'il en fût preſſé par Soliman, & qu'il vît évidemment que cela faciliteroit le deſſein qu'il avoit de mortifier le Roi François I. Protecteur des Hérétiques, & des Infidelles.

Obſervation ſur ce ſentiment. 1558.

J'excuſe l'erreur de ce bon Religieux, plus volontiers que je ne fais celle de Pallavicin, qui comme Jeſuite devoit ſavoir juſqu'aux moindres choſes qui ſe paſſoient dans les Cours des Princes, puis que c'eſt là le principal fondement

fondement de cet Ordre ; au lieu que tout au contraire le Pere Regola, qui menoit une vie ſolitaire dans un Monaſtére, au milieu d'un Deſert, & qui ſavoit à peine s'il y avoit d'autres hommes au monde, me paroît pour ces raiſons digne d'excuſe. Et effectivement n'aïant jamais lû ni Gazettes, ni Hiſtoires, ni vû aucun Homme qui pût lui en faire le rapport, il falloit bien de toute néceſſité qu'il ignorât l'*Interim* que Charles V. accorda aux Luthériens, l'adreſſe avec laquelle il tâcha d'accorder ſes intérêts avec ceux de ceux-ci; tant d'accommodemens faits avec eux; qu'il inveſtit un Prince Luthérien d'un Electorat, & la bonne & étroite amitié qu'il y eût toûjours entre Lui, & le Prince Auguſte de Saxe, depuis Electeur. Il ne pouvoit pas non plus ſavoir la Paix qu'il négotia avec Soliman, laquelle ne pouvant obtenir il ſe contenta d'une Tréve.

Concours de Peuple pour voir le Corps.

Il eſt certain que Charles V. mourut aprés avoir vêcu durant l'eſpace de deux ans avec une piété exemplaire, qui fut d'une ſinguliére édification aux Catholiques, quoi que depuis on accuſa d'héréſie ceux qui avoient le plus converſé avec lui, ſavoir, *Mirande* Archevêque de Tolede, & le Pere *Regola* Confeſſeur. On accourut de toutes les Provinces circonvoiſines pour voir ſon corps, qui, aprés avoir été enbaumé, demeura huit jours expoſé dans l'Egliſe du même Monaſtére où il fut enſeveli, & reſta juſqu'à l'an 1574. auquel il fut transféré à l'Eſcurial, Edifice ſi renommé, que Philippe ſon Fils fit batir, pour ſatisfaire la curioſité de cette grande multitude

titude de Peuple qui s'y étoit rendue de toutes parts : y aïant toûjours des Gentishommes, & des Religieux qui se tenoient tout autour. Mais il n'y eut point de pompe si belle, & si magnifique que celle avec laquelle on conduisit ensuite le Corps à l'Escurial (au moins ses cendres) accompagné de continuelles processions d'Ecclésiastiques, de Nobles, & de Grands.

Prodiges.

Le Pere *Strada* dans son Histoire de Flandre, rapporte un événement que je ne trouve dans aucun autre Auteur, si ce n'est en ceux qui l'ont tiré de lui, comme je fais; Strada écrit donc que la nuit même de la mort de Charles V. un Lis fleurit dans son petit Jardin, dequoi tous aïant été avertis, ce Lis fut exposé comme une merveille extraordinaire aux yeux de tout le monde sur le Grand Autel, comme une preuve évidente de la candeur de l'ame de l'Empereur. Outre cela, le même Strada écrit qu'au commencement de la maladie de Charles V. il parut en Espagne une Cométe, qui n'avoit guére de clarté les premiers jours, mais qui devint lumineuse & éclatante à proportion que le mal de l'Empereur augmentoit, jusqu'à ce qu'enfin elle tourna son horrible, & menaçante chevelure du côté du Monastére de St. Just lors que Charles V. expira, & puis disparut elle aussi.

Eloge de Charles V. 1558.

Presque tous les Auteurs parlent d'une grande Cométe qui parut cette année, laquelle, selon eux, préfagea la mort non-seulement de Charles V. mais aussi du Pape Paul IV. de Henri II. Roi de France, de Marie Reine d'An-

d'Angleterre, & d'autres Princes, & Princeſſes, qui moururent en l'eſpace d'un an. En un mot, par la mort de Charles V. que nous venons de décrire, le Monde ſe vit privé du plus glorieux, plus heureux, plus reſpecté, & plus puiſſant Monarque qu'eût eû l'Univers depuis pluſieurs ſiécles : auſſi laiſſa-t-il une ſi glorieuſe mémoire qu'elle a été révérée avec beaucoup de juſtice, non-ſeulement par les Soldats, les Capitaines, les Politiques & tous les Chrêtiens généralement, mais auſſi par ſes Ennemis, & je dirai même par les Barbares hors de l'Europe. On admira en lui un bonheur tout particulier, qui fut que la Nature (je ſuppoſe la Providence la premiere) prit plaiſir à faire naître avec lui, en grand nombre, les premiers Guerriers du Siécle; aïant eû à ſon ſervice les plus excellens Capitaines qu'il y eût eû depuis fort long-temps, & depuis des ſiécles mêmes entiers, comme nous le verrons dans le cinquiéme Livre. Mais ce qu'il y a encore en lui de plus merveilleux, & peut-être, d'inoüi juſqu'alors, fut qu'il s'éleva à un plus haut période de grandeur, & de gloire qu'aucun autre Monarque fût jamais parvenu, malgré les ſtratagémes, les oppoſitions, & la concurrence de cinq puiſſans, peut-s'en faut que je ne diſe terribles & redoutables Potentats.

Cinq Potentats oppoſez à Charles V.

Ces formidables Concurrens furent François I. Roi de France, qui, comme il étoit le premier de ce nom, fut auſſi eſtimé le premier de tous les Rois ſes Prédéceſſeurs, en valeur, en grandeur d'ame, en ambition, en paſſion

paſſion de courir aux entrepriſes les plus difficiles; ſans ſemettre en peine des plus grands riſques; Henri II. Succeſſeur de François eût le ſort des Armes ſi favorable, qu'il lui donna plus d'affaires en peu d'années, que François I. ne lui en avoit donné en pluſieurs luſtres; L'autre fut Soliman Empereur des Turcs, vaillant dans la Guerre, prudent dans la Paix, trés-généreux à pardonner, & à donner, enclin aux armes, & aux lettres, trés-illuſtre par une infinité d'actions Héroïques, dignes d'être imitées par les plus grands Princes Chrêtiens, & qui s'étoit acquis par ſes vertus une ſi haute réputation, & une ſi grande autorité, qu'il ſe trouva en état de mettre ſur pied des forces capables de faire des conquêtes auſquelles n'avoit pû parvenir aucun Prince Ottoman avant lui. Le quatriéme fut Clement VII. Pontife remuant, inquiet, inconſtant, changeant, qui, pour ſatisfaire ſes paſſions, & quelquefois ſes caprices & ſes fantaiſies, auroit volontiers troublé le repos de toute la Chrêtienté, & qui par là attira tant de malheurs ſur Rome. Le cinquiéme enfin fut Paul III. eſtimé le plus grand & le plus habile Pape que Rome eût eû juſqu'à ſon temps, tant pour le Gouvernement de l'Etat, que de l'Egliſe; & qui avoit les Lis de France gravez plus avant dans le cœur, que la Brebis d'Autriche; & cependant Charles V. à la barbe de tous ces puiſſans Princes, qui s'oppoſoient à ſa grandeur, ſçut ſe rendre ſi invincible, ſi glorieux, & ſi formidable.

Ce demi Siécle que Charles V. vêcut parmi

Siécle de Charles V. merveilleux.

mi les affaires du Gouvernement, & les fatigues de la guerre, fut plus fertile en merveilles que tous les siécles qui l'avoient précédé, de sorte qu'il n'y avoit pas sujet de s'étonner d'entendre les Princes faire gloire d'avoir vêcu du temps de Charles V. Cinq Monarques puissans, & glorieux nacquirent & vêcurent en ce siécle, qu'on peut avec justice appeller *le Siécle de la valeur, & de la prudence*. Charles V. lui-même fut, sans aucun doute, le premier en puissance, en forces, en valeur, en bon sens, en fortune. Le second fut *Henri VIII.* Roi d'Angleterre, qui se seroit rendu le plus invincible Heros de son temps, s'il se fût autant adonné aux armes, qu'aux Lettres, dans sa jeunesse, & qu'aux femmes, aprés qu'il fut devenu Roi. Il ne laissa pas néanmoins, plus par sa prudence, que par les armes, de tenir le bassin (qu'on me permettre cette expression basse) pour faire la barbe à Charles V. à François I. à Henri II. & au Pape, non sans arracher quelquefois le poil aux uns, & aux autres, ce qu'il entendoit en perfection.

Le Troisiéme fut *Soliman*; dont j'ai déja beaucoup parlé, bien qu'il ne soit pas possible d'en dire jamais trop, parce qu'effectivement ce fut un Prince tout-à fait extraordinaire en mérite, en valeur, en progrez, en gouvernement, trés-glorieux dans toutes ses actions, & qui au milieu de la barbarie même fit admirablement éclater la grandeur de son ame. François I. Roi de France, & Henri II. son Fils, & son Successeur furent deux modéles, & deux vives Images de valeur,

de

de courage, & de toutes les vertus militaires & Politiques; & ſi la fortune, qui au commencement ſe déclara pour l'un, & pour l'autre, ne les eût abandonnez, dans la crainte qu'ils ne l'enchaînaſſent par leur mérite incomparable, il eſt certain qu'ils auroient procuré à la France, & à leur Couronne d'autres avantages, & d'autres gloires encore plus conſidérables.

Jove, Linda, & autres Ecrivains comptent entre les Héros du temps de Charles V. *Sigiſmond* premier Roi de Pologne, en quoi ils ne ſe ſont pas aſſûrément trompez, & ont bien fait de lui rendre cette juſtice; d'autant plus qu'il ſe montra toûjours bon, & intime ami de Charles V. dont il étoit auſſi proche parent. Sigiſmond fut un Prince extrémement zélé pour la Réligion, trés-juſte, & trés-prudent. Il fit diverſes guerres, & preſque toutes avec ſuccez, aïant ſû tenir loin de ſon Roïaume le fier & orgueilleux Soliman. Il régna 42. ans, & en vêcut 82. La voix publique, auſſi-bien que les Epitaphes faits à ſes Obſéques, lui donnérent les glorieux Tîtres de *Pere de la Juſtice*, de *Fils de la valeur*, & d'*Idole de la Patrie*. On a écrit de Lui que dans ſa jeuneſſe; & ſon âge le plus robuſte, & le plus vigoureux, il fut ſi extraordinairement fort, que ſe mettant ſous le ventre d'un Cheval il lui faiſoit perdre terre, & avec ſon bras étendu il levoit un poids de cent livres: de plus il rompoit un fer de cheval avec les mains, & mettoit en piéces une corde de la groſſeur du petit doigt, & diverſes autres choſes ſemblables. Sigiſmond.

Quant

Voïages de Charles V.

Quant aux voïages de Charles V. ils ont été ſans contredit, comme nous l'avons déja vû dans le cours de cette Hiſtoire, trés extraordinaires & trés-merveilleux; & il y a d'autant plus de ſujet de les admirer qu'il n'y a, peut être, jamais eû au monde aucun Empereur, ni aucun Prince qui en ait fait la dixiéme partie; & ce qu'il y a de plus conſidérable, c'eſt qu'il n'en fit jamais aucun pour ſon plaiſir, mais toûjours pour affaires: de ſorte que ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques Hiſtoriens ont écrit, que ſi l'on meſuroit le tour des Voïages de l'Empereur Charles V. il ſe trouveroit plus grand de pluſieurs miles que celui de Soleil. Peut-être y a-t-il de l'hiperbole; mais ce qu'il y a de certain c'eſt qu'il paſſa 4. fois l'Ocean, & 8. la Méditerranée. Il fit 9. fois le chemin d'Allemagne, 7. celui d'Italie, 6. celui d'Eſpagne, 10. celui de Flandre, 4. celui de France, 2. celui d'Afrique, & 2. celui d'Angleterre. Il parcourut les Roïaumes de Sicile, & de Naples, une grande partie de l'Etat Eccléſiaſtique, toute la Toſcane, & toute la Lombardie trois fois; preſque toute l'Eſpagne trois fois, & pluſieurs fois les Provinces d'Allemagne, & des Païs-Bas; en un mot, il fit des Entrées Triomphantes en 237. Villes.

Charles V. ſurpaſſe en gloire tous les autres Empereurs. 1558.

Les Turcs mémes ont dit, & écrit (comme le rapportent tous les Auteurs qui ont fait les Hiſtoires de l'Empire Ottoman) *qu'il n'y a jamais eû au monde aucun autre Monarque qui ait égalé Soliman II. que Charles V.* Mais ils lui auroient rendu, & lui rendroient encore plus de juſtice, s'ils euſſent dit que jamais aucun autre

autre Prince que Charles V. ne ſurpaſſa Soliman en toute ſorte de vertus les plus héroïques. Les Hiſtoires générales de l'Europe (ſi l'on en excepte *Duppleix* Auteur François) font voir clairement que cet Empereur ſurpaſſa en toute ſorte de mérite les autres ſix Empereurs de la Maiſon d'Autriche, ſes Prédéceſſeurs, *Rodolphe* qui fut créé en 1273. & qui régna 19. ans. *Albert* I. créé en 1300. Année memorable par ces furieux tremblemens de terre qui renverſérent, & engloutirent plus de 400. Villes, & Bourgs dans l'Europe. Il régna ſix ans, & mourut de poiſon qui lui fut donné dans l'Hoſtie. *Federic* élû en 1314. *Albert* II. Gendre de l'Empereur Sigiſmond, aprés la mort duquel il parvint à l'Empire en 1440. & ne le tint que deux ans. *Federic* III. créé en 1442. vêcut fort long-temps, & fit merveilles. Il eut pour ſucceſſeur *Maximilien* I. ſon Fils en 1496. auquel Charles V. ſuccéda enſuite en 1519. & fit aſſûrement lui ſeul plus que tous ces ſix enſemble.

Il eſt plus glorieux que tout autre.

Je dirai bien davantage; que de 19. Empereurs qu'a eû l'Empire Romain depuis Céſar, Prédéceſſeurs de Charles V. il n'y en a eû aucun dans un ſi grand nombre, qui l'ait jamais égalé en valeur, en vertus héroïques, en grande autorité, en nom glorieux, & en toutes ſes actions, tant en ſa vie, qu'à ſa mort; & il eſt certain que ſa fortune fut telle que les diſgraces mêmes tournérent à ſa gloire, ſemblable en cela à la palme qui s'éléve d'autant plus qu'on s'efforce de l'abbaiſſer. Et véritablement il acquit la réputation

d'avoir été le plus grand Empereur que l'Empire Romain eût jamais eû. Il établit toûjours ſon Gouvernement ſur ces deux grandes baſes, qui ſeules peuvent ſoûtenir, & aggrandir les Etats, je veux dire la *recompenſe*, & la *peine*, n'aïant jamais laiſſé aucun ſervice ſans ſalaire, ni aucune faute ſans châtiment, à moins que quelque circonſtance capable d'edifier le Public, ne la rendît digne de grace. De ſorte que ſa Juſtice fut toûjours temperée par ſa Clémence, & ſa Clémence par la juſtice. On vit, il eſt vrai, dans ſon Regne, & ſous ſon Empire quelques inconvéniens, & quelques impoſitions & charges inſupportables, qui cauſérent beaucoup de préjudice, & de honte; mais cela n'arriva pas par ſa faute, mais par une néceſſité indiſpenſable, pour fournir aux frais de la guerre, ou par la méchanceté & l'avarice des Miniſtres, qui ſe prévaloient de la conjoncture de l'éloignement de Charles V. qui aïant tant de Roïaumes, & d'Etats ſi éloignez les uns des autres, ne pouvoit pas être par-tout.

Aumônes. 1558. Quantité d'Auteurs ont écrit, que Charles V. avoit dépenſé plus de ſix millions de Ducats d'or à bâtir des Egliſes, des Couvens, des Hôpitaux, des Univerſitez, & des Colléges, & à faire des gratifications à d'autres. A faire des charitez à de pauvres familles ruïnées par les guerres, & ſur tout à marier de pauvres Demoiſelles, au nombre de plus de 4000. à pluſieurs fois, chacune avec une dote plus, ou moins grande; mais qui n'étoit jamais moins de 200. écus: & il faut conſidérer que ſix millions de Ducats en ces temps

temps-là en valoient plus que n'en valent aujourd'hui 18. parce que l'argent étoit plus rare. En un mot, on n'avoit jamais vu un Empereur plus charitable ; juſque-là qu'aucun Pauvre ne ſe recommanda jamais à lui, ſans qu'il lui fît donner une certaine charité convenable, & proportionnée à l'état de la Perſonne ; & il avoit accoutumé, lors qu'il alloit à pied, de faire marcher devant lui quelque Aumônier, pour diſtribuer des charitez aux pauvres qui ſe rencontroient.

Campagne.

Jamais homme juſques à ſon temps n'apprit mieux que lui à monter à Cheval, ni ne fut plus agile, & plus adroit, juſque-là (excepté depuis ſa goute) qu'il ſautoit preſque toûjours ſur la ſelle des plus grands Chevaux, ſans mettre le pié à l'étrier, & tenant lui-même la bride de ſon Cheval, qu'il manioit à merveilles, il n'y avoit point de ſorte d'armes dont il ne ſe ſervît dans la derniére perfection. Lors qu'il ſe trouvoit en Campagne il demeuroit quelquefois dix heures entiéres à cheval les armes ſur le dos, faiſant toutes les fonctions d'un bon & infatigable Soldat. Jamais grand Prince ne ſçut ſi bien que Lui commander, menacer, prier à propos, & avec grace. Il fut trés-hardi dans toutes ſes entrepriſes, & il affrontoit avec tant d'intrepidité les plus grands périls, qu'il ſembloit qu'il méprisât entiérement la mort. Jamais perſonne ne lui vit baiſſer la tête, ni faire même le moindre ſigne de la baiſſer, bien qu'il vît les bonds des boulets de Canon, & qu'il apperçût voler de toutes parts les bales

de mouſquet. Jamais il ne ſçut ce que c'étoit que de reculer, ni de pâlir; & jamais aucun mouvement de colére ne le porta à faire la moindre action indigne de lui.

Dans ſon manger.

Il fut extrémement ſobre dans ſon manger, & jamais on ne le vit goûter plus de deux ou trois ſortes de viandes, quoi qu'il ſe trouvât ſouvent à des Tables trés-ſomptueuſes; & depuis l'âge de 25. ans, qu'il commença à prendre connoiſſance des grandes affaires, il ne mangea ordinairement qu'une ſeule fois le jour, quelquefois le matin, & quelquefois le ſoir; aïant accoûtumé de dire, Qu'il falloit qu'un Prince réglât ſes appetits particuliers, ſelon que les affaires publiques pouvoient plus ou moins preſſer. Il ne beuvoit que fort peu de vin, & deux fois ſeulement à chaque repas. L'Eté il uſoit le jour d'eau fraîche, où il faiſoit mettre quelque peu de liqueur plûtôt aigre, que douce; & quoi qu'il fût Empereur, & qu'il fréquentât ſi fort les Allemans, il eut néanmoins toûjours une extréme horreur pour l'yvrognerie.

Quel à l'egard de la galanterie. 1558.

Pour ce qui eſt des plaiſirs de la chair, s'il ne fut pas auſſi continent, & auſſi chaſte que l'exigent les préceptes du Chriſtianiſme, au moins eſt-il certain qu'il fut trés religieux à garder à ſon Epouſe la foi conjugale; & à l'égard de ſes galanteries, il eſt conſtant qu'il changea, pour ainſi dire, ce vice en vertu, parce qu'au lieu que les autres Princes ont fait gloire d'expoſer les leurs aux yeux du Public, Lui tout au contraire uſoit de toute l'adreſſe poſſible pour dérober entiérement la connoiſſance des ſiennes à ſes Courtiſans mêmes

mes les plus familiers; enſorte qu'il avoit cette ſatisfaction, qu'on pouvoit, peut-être, lui imputer à quelque vanité, de ſe glorifier en préſence de ſes plus affidez amis ſeulement, *que jamais aucun plaiſir, pas même ceux qu'on peut prendre légitimement avec ſa femme, ne l'avoient détourné des affaires publiques.* Effectivement il n'en voulut jamais avoir qu'une, aprés la mort de laquelle il ne penſa plus à ſe remarier, bien qu'il n'eût encore alors que 38. ans, & qu'elle ne lui eût laiſſé qu'un ſeul Fils.

Au ſortir du lit le matin, dez qu'il avoit pris ſes bas, ſans ſe donner le temps de s'habiller, il ſe mettoit ſur les épaules une longue Robe, qui lui couvroit tout le corps, & ſe jettant à genoux à terre, ſans Carreau, il faiſoit une priére devant le Crucifix, le ſuppliant de vouloir lui accorder la grace, que toutes ſes actions de ce jour-là euſſent uniquement pour but l'honneur, & la gloire de ſa Divine Majeſté, & le bien de ſon Egliſe, & de la Chrêtienté, & pendant ce temps-là il ne vouloit avoir dans ſa Chambre, qu'un ſeul Officier; Aprés qu'il avoit fini ſa priére & qu'il s'étoit levé, on faiſoit entrer ſes plus familiers Amis, qui avoient droit, & coûtume d'y entrer; & il faiſoit lire par un de ſes Chapelains les ſept Pſaumes Pénitentiaux, qu'il écoutoit à genoux ſur un Carreau, & apuïé ſur un ſiége; tous les autres les entendoient auſſi à genoux, pendant trois quarts d'heures que duroit la lecture de ces Pſaumes. Aprés quoi ſe levant, on lui donnoit ſes habits, ce qui ne l'occupoit pas plus d'u- Sa priére.

ne heure, & immédiatement aprés il alloit oüir la Meſſe dans ſa Chapelle; & lors qu'il avoit la goute, ou quelqu'autre incommodité, il la faiſoit célébrer dans ſa Chambre, avec tant d'exactitude qu'on a remarqué de lui, comme une choſe merveilleuſe, qu'en toute ſa vie il ne manqua d'oüir la Meſſe qu'un ſeul jour, dans le temps de cette malheureuſe expédition d'Alger. Il ne manqua jamais non plus de communier une fois le mois, ou un jour de Dimanche, ou en quelqu'autre fête ſolemnelle, à laquelle il avoit une devotion particuliére, ce qu'il faiſoit avec beaucoup de pieté & de zéle devant l'Autel, & le reſte du jour il paroiſſoit avec une grande modeſtie, & ne parloit qu'avec une retenue, & une tranquillité d'eſprit extraordinaire. Il avoit accoûtumé de faire dire pour cela une Meſſe particuliére; mais le jour de Pâque il alloit communier à la Catédrale ſolemnellement avec les Marques de l'Empire.

Audience. 1558. Aprés la Meſſe, il tenoit Conſeil, & le Conſeil fini, il donnoit quelque audience particuliére (Summonte a écrit que Charles V. ne faiſoit jamais rien le matin, mais il ſe trompe) enſuite il alloit dîner, & dez qu'il s'étoit levé de table, il donnoit audience publique, écoutant avec beaucoup de bonté, & de douceur toute ſorte de perſonnes, de quelque condition qu'elles fuſſent, & recevant de ſa propre main les Placets qu'on lui préſentoit, auxquels il répondoit avec autant de promptitude, que d'humanité, juſqu'à recommander toûjours lui-même qu'on expédiât

pédiât diligemment les affaires, tant Civiles, que Politiques, & lors qu'il remettoit ſon repas au ſoir, en ce cas-là cette audience ſe donnoit immédiatement aprés midi. Il ſe montra toûjours infatigable, tant dans la Paix, que dans la Guerre : il donna toûjours audience debout, juſqu'à ce qu'il commença à avoir la goute, qui l'obligea à la donner aſſis, encore s'efforçoit-il de ſe lever, lors qu'il la donnoit à des Dames de quelque qualité, & il fit toûjours paroître dans ces ſortes d'occaſions une affabilité, & une patience admirable, ſans jamais témoigner le moins du monde être las. Il dormoit fort peu, aïant accoûtumé de ſe coucher tard, & de ſe lever matin ; mais l'Eté il dormoit ordinairement dans un ſiége, environ une demi-heure. En s'habillant, & ſe deshabillant il diſcouroit aſſez ſouvent fort familiérement de choſes agréables, & plaiſantes avec ſes Domeſtiques; & il avoit auſſi accoûtumé de donner alors audience aux gens de Lettres, & de guerre, qu'il appelloit ordinairement, *Mes confidens Amis.*

Véritablement il uſa toûjours de beaucoup de familiarité, & de libéralité envers les gens de guerre, ſur tout lors qu'il étoit à l'Armée, & cela le faiſoit aimer, & craindre tout enſemble, lors qu'il exhortoit, ou qu'il menaçoit. Il vouloit qu'on eût de grands égards pour les Marchands, & il recommandoit ſouvent à ſes Miniſtres, & à ſes Conſeillers de travailler à introduire, & à faciliter par tout le commerce. Il avoit accoûtumé de faire tant d'honneur aux gens de Lettres, & aux

Gens de lettres. Marchands.

Marchands, qu'il donnoit de la jalousie à la Noblesse; jusque-là que le Marquis d'*Astorga* lui en aïant un jour porté quelque plainte, il lui fit cette réponse, *Marquis, je veux bien que vous sachiez que les Nobles me dépoüillent, & me rongent, au lieu que les Marchands me revêtent, & m'enrichissent, & les gens de Lettres m'instruisent, & m'immortalisent.* Un jour aïant entendu que Guichardin l'Historien étoit dans son Antichambre, où il attendoit l'honneur de voir sa Majesté, il le fit entrer pendant qu'il s'habilloit, & se mit à s'entretenir avec lui sur des matiéres Historiques. Ce qui fut cause qu'il s'éleva de grands murmures, & de grandes plaintes parmi tous ces Officiers, & Capitaines, qui attendoient depuis plusieurs jours pour avoir audience, & qui ne pouvoient qu'avec chagrin voir qu'un Pédant leur fût préferé, car c'est ainsi qu'ils appelloient Guichardin. Charles V. aïant oüi cela, dez qu'il eut achevé de s'habiller sortit de la Sale, tenant Guichardin par la main, & se prit à leur dire d'un ton de Maître:

Discours digne de remarque. 1558.

Messieurs. J'entens que vous avez trouvé étrange que j'aïe fait entrer Guichardin à l'audience avant vous. Je veux que vous sçachiez, que si je veux je puis, en moins d'une heure, créer plus de cent Officiers d'Armée, & Seigneurs; mais qu'en vingt ans je ne saurois faire un Historien comme Guichardin. A quoi servent vos travaux & vos fatigues soit dans les actions de guerre, ou dans le Ministére, & dans les Conseils, si les Historiens n'éternisent pas vos glorieux exploits, & vos fidelles services pour l'édification de vos Successeurs,

ceſſeurs, & de toute la Poſtérité? Qui eſt-ce qui a inſtruit le Monde des actions les plus glorieuſes de vos Ancêtres? Les Hiſtoriens. Il faut donc les honorer, pour mieux les encourager à écrire les vôtres. Cette raiſon vous doit empêcher de trouver étrange que j'aïe fait tant d'honneur à Guichardin, puis que c'eſt autant pour vôtre intérêt, que pour le mien.

Il tint toûjours à ſa Cour des Perſonnages fort illuſtres, particuliérement dans les Armes, & il ſe plaiſoit beaucoup à ſe voir entouré d'une foule des premiers Capitaines du monde, aïant accoûtumé de dire aſſez ſouvent, *Qu'il avoit cela de particulier, qu'au lieu que les autres qui l'avoient précédé dans l'Empire, n'avoient été Empereurs des Romains que de nom ſimplement, pour lui il étoit en effet Empereur de Capitaines.* Il ne ſe plut jamais à aucun jeu, aïant coûtume de dire que *les Princes ne devoient prendre plaiſir qu'aux affaires.* Il aimoit autant l'Hiſtoire ſincére & véritable, qu'il haïſſoit la flatterie; de ſorte que quand il recevoit à ſa Cour quelque nouveau Courtiſan, il le menoit dans ſa Chambre, & lui faiſoit cette leçon, *Je vous donne avis que je ſuis ennemi juré des flatteurs.* La Généalogie de ſa Maiſon lui aïant été un jour préſentée par un certain Généalogiſte, & aïant vû par le Tître qu'il le faiſoit décendre de Jules Céſar, il lui rendit le Livre en lui diſant, *Mon ami, ma Maiſon ne reconnoît d'autre antiquité que de deux ſiécles & demi, de ſorte que vous avez pris une Famille pour une autre;* & le renvoïa de cette maniere. Il ne pouvoit ſouffrir dans les Capitaines ni une grande avarice, ni

Charles V. ennemi de la flaterie.

une grande prodigalité, appliquant à ce ſujet ce Proverbe Italien, *Un Soldato troppo avaro, ò troppo liberale, era capace d'ogni male.* Il n'eſt point de mal qu'un Soldat trop avare, ou trop libéral, ne ſoit capable de faire. Il parloit en perfection les Langues Flamande, Eſpagnole, Allemande, Italiene, & Françoiſe, & ſon langage étoit court, & ſuccint, mais il exprimoit beaucoup en peu de paroles. Il témoignoit néanmoins du déplaiſir de n'entendre que peu, ou point du tout, la Langue Latine, & il ne pouvoit s'empêcher de dire, que *s'il eût cru devenir Empereur, il auroit mieux profité des leçons d'Adrien ſon Maître.*

Sa Taille, & ſon naturel. 1558.

Il aima beauconp les Sciences, particuliérement la Géometrie, l'Aſtrologie, les Matématiques, la Géographie, qui lui furent les plus familiéres, & qu'il ſe fit un plaiſir d'étudier toute ſa vie, pour ne les pas oublier. L'Horlogerie ne lui étoit pas même inconnue, & il avoit porté ſa curioſité juſqu'à apprendre cet Art autant qu'il étoit néceſſaire pour être Maître. Charles V. fut d'une taille ordinaire, c'eſt-à-dire pas tout-à-fait grande, mais un peu au deſſus de la médiocre : il n'étoit ni gras, ni maigre; il avoit le nez aquilin, & le front large, & il étoit nerveux, & robuſte. En ſa jeuneſſe il avoit été d'une complexion ſanguine, mêlée d'un peu de mélancolie; ce qui étoit juſtement ce qui le rendoit ſi induſtrieux, & ſi fin, & quelquefois ſoupçonneux, & obſtiné dans ſes deſſeins. Ses levres étoient un peu pendantes, défaut ordinaire & naturel aux Princes de la Maiſon d'Autriche. Il portoit peu de barbe; ſes cheveux

veux étoient blonds, & il ſe les faiſoit couper juſqu'aux deſſous de l'oreille, à la maniére des anciens Empereurs Romains. Il fut d'une complexion fort ſaine juſqu'à l'âge de 40. ans qu'il devint gouteux, une certaine humeur bilieuſe, & flegmatique lui étant tombée entre les jointures, ce qui ſervit à tempérer ſon ſang, & à modérer toute ſorte de colére. Il conſerva juſqu'à la fin une ſi prodigieuſe mémoire, qu'il rapportoit juſqu'aux moindres circonſtances des choſes qui lui étoient arrivées dans tout le cours de ſa vie; & lors qu'une fois quelque homme que ce ſoit lui avoit parlé de quelque affaire, & qu'il vînt le retrouver de là à dix ans, non ſeulement il le reconnoiſſoit aiſément, mais lui diſoit de plus, il y a tant d'années que vous m'avez parlé d'une telle choſe; ce qui ſemble incroiable dans un Monarque qui étoit obligé de parler à tant de gens.

Voilà comment vêcut, & mourut Charles V. aiant laiſſé le monde en doute, s'il a merité plus de louange, d'avoir réüni en ſa perſonne une Monarchie compoſée de tant de Roïaumes, de tant d'Etats, & d'un Empire, ou de s'en être lui-même dépoüillé avec tant de facilité, & de tranquillité d'eſprit. A la vérité, on a parlé fort diverſement d'une ſi grande réſolution, & on en parle encore tous les jours fort différemment dans les Ecoles des Rhétoriciens, dans les Antichambres des Politiques; & je dirai même dans les Places Publiques, où l'on entend ſouvent raiſonner de l'abdication de Charles V. laquelle paſſe pour un ſonge dans l'eſprit du Vulgaire.

Choſe digne de remarque.

gaire. Et véritablement ſi l'on conſidére bien la grandeur d'ame avec laquelle cet Empereur renonça à la Domination & à la Souveraineté de tant de Terres, & de Mers, ſans ſe reſerver un pouce de Terre; ſi outre cela on réfléchit ſérieuſement ſur la conſtance & la perſéverance avec laquelle il mena une vie ſolitaire parmi des Moines, durant l'eſpace de deux ans, pendant leſquels il remporta ſur lui-même la plus belle de toutes les victoires; enfin ſi l'on fait, comme il faut, attention à la fin de ſa vie, qui loin de le ſurprendre, fut attendue de lui avec un grand appareil, s'étant familiariſé avec elle lors qu'il étoit encore tout plein de vie; ſi, dis-je, l'on examine exactement toutes ces choſes, on ne pourra s'empêcher de conclure que l'Empereur Charles V. bien loin d'avoir fait cette abdication legérement, y fut porté par une réſolution vraiment héroïque, & Chrêtienne.

Titien eſt careſſé par Charles V. & fait ſon portrait.

Je dirai préſentement que Charles V. ne voulut que rarement faire faire ſon portrait, aïant coutume de dire, *que les Princes devoient imiter Alexandre, au moins en cela, s'ils ne le pouvoient faire en autre choſe, de ne ſe faire peindre que par des Apelles.* Etant donc allé à Boulogne en 1530. pour y être couronné par Clement VII. comme il étoit grand Amateur des Muſes, & qu'il avoit déja vû avec beaucoup de plaiſir pluſieurs poëſies du fameux Poëte *Parthenius*, celui-ci étant venu le trouver (ſa demeure étoit à Veniſe) il ne fut pas plûtôt arrivé à Boulogne, qu'il en fut reçu avec toute la bonté & l'affabilité poſſible

poſſible, & régalé avec beaucoup de généroſité. Et comme Parthenius étoit intime ami de *Titien Vecelli de Cadore*, Peintre trés-célébre, dont il ſavoit que le mérite n'étoit pas connu à Veniſe, il le recommanda fort à Charles V. & comme ce Prince en avoit déja oüi parler avec louange, cette recommandation lui aïant fait naître l'envie de le voir, il pria Parthenius de le faire venir. Titien, qui ne demandoit pas mieux, ne manqua pas de ſe rendre en toute diligence auprés de Charles V. qui lui fit un aceüil trés favorable, & trés-honorable, & en même temps lui donna ordre de ſe préparer à faire ſon portrait, dans lequel il le repréſenta avec une grace majeſtueuſe, revêtu d'armes trés-luiſantes, parſemées de précieux ornemens, ſur un Cheval bai, aïant une étoile au front, magnifiquement harnaché, qui tout fier de porter un ſi noble fardeau, & comme ronflant d'une noble audace, rongeoit ſon frein doré, étant en poſture de marcher, & de fouler fiérement la terre, pendant que d'un œil extrémement vif, & gai, il regardoit les Spectateurs qui l'admiroient.

Mais toutes ces gentilleſſes & ces beautez n'étoient rien en comparaiſon d'un autre portrait qui reſſembloit ſi parfaitement à l'original, que le Pape Clement VII. l'aïant vû, avoua qu'il n'avoit jamais vû un Portrait plus naturel; ce qui l'obligea, pour contenter la curioſité des Romains, de l'expoſer ſur un porche, où il y eut un extraordinaire concours de peuple, pour le voir, pendant pluſieurs jours, ce qui donna de la joïe Autre portrait.

à

à l'Empereur, qui fut bien aiſe de voir la curioſité & la vénération qu'on avoit pour ſon portrait. Titien, aprés avoir reçû mille Ducats d'or de recompenſe, s'en retourna à Veniſe, où ſon mérite commença à faire plus de bruit. Charles V. paſſa en Allemagne, & étant retourné pour une ſeconde fois à Boulogne en 1533. aprés la guerre de Hongrie, Titien y étant auſſi retourné pour lui faire la revérence, Sa Majeſté lui ordonna de lui faire une ſeconde fois ſon portrait; il le lui fit juſtement de ſa grandeur, & Parthenius fit à ſa louange le Sonnet ſuivant.

Di man di quella Idea, che la natura
Imita in vivo, e Spirital diſegno,
E del gran CARLO il ſanto Eſempio, e degno
Non più di Titian Sacra figura.
Però dimoſtra in tacita figura
Come è fuſo il valor, come l'Ingegno,
Ch' Indole in ſe tiene l'Imperio, e il regno,
E ciò che porge altrui, ſpeme, & paura,
Negli occhi hà la juſtitia, e la Clemenza,
Tra cigli la virtute, e la Fortuna,
L'Alterezza, la Gratia e la Sapienza.
Sembra il ſuo fronte, ſenza nube alcuna
Nell' alto Cor di Lui fa reſidenza
Un Sol, che adombra ogni Soultana Luna.

Titien à la Cour. Pour ce travail Titien eut encore pour recompenſe mille autres Ducats d'or. Enfin Charles V. aprés avoir tant couru, & tant fait, ſe trouvant à Ausbourg en 1548. il fit entendre à Titien ſon déſir de l'avoir à ſa Cour, dont

dont cet excellent Peintre prit auſſitôt le chemin, accompagné d'un aſſez grand nombre de jeunes gens, pour travailler ſous lui, aïant porté avec lui, pour en faire préſent à Sa Majeſté Impériale, l'Image de Jeſus Chriſt mort, portrait en pierre, & la figure d'une trés-rare Venus. Quelques-uns veulent qu'il ait ſuivi l'Empereur à Bruxelles, ce qui pourroit bien être; il eſt certain au moins qu'il fit pluſieurs portraits pour ce Prince, qui alloit ſouvent le voir travailler, & un jour un pinceau lui étant tombé des mains, il ſe baiſſa pour le ramaſſer, & Titien lui aïant dit qu'il ne méritoit pas un ſi grand honneur, Charles V. lui répondit, *Titien eſt ſi habile, qu'il mérite bien d'être ſervi par un Empereur.* En un mot, non content de l'avoir comblé de bienfaits, & de lui avoir fait le préſent ordinaire de mille Ducats d'or, il le créa Chevalier, & Comte Palatin, & l'ennoblit lui, & tous ſes Décendans; Rodolfi dans la Vie de Titien, met la Patente tout du long, mais je me contenterai d'en rapporter ici le Tître.

CAROLUS DIVINA FAVENTE CLEMENTIA ROMANORUM IMPERATOR AUGUSTUS, ac Rex Germaniæ, Hiſpaniarum, Utriuſque Siciliæ, Hieruſalem, Ungariæ, Indiarum, &c. Spectabili noſtro, & Imperii Sacri Fideli Dilecto Titiano de Vicellis, Sive Equiti Aurato, & Sacri Lateranenſis Palatii, Aulæque noſtræ, & Imperialis Conſiſtorii Comiti, Gratiam Cæſaream, & omne bonum.

Mais je trouve ici que le Chevalier Rodolfi, dont je révére extrémement la mémoire, Lourde faute.

fait

fait une fort grande faute, car il met la date de cette Patente en l'an 1553. à Barcelone, ajoûtant que l'Empereur lui-même lui ceignit de ſes propres mains l'Epée dorée: & s'il eſt vrai que Titien naquit en 1477. il avoit en cette année-là 76. ans, âge auquel il ne pouvoit pas avoir grande envie d'aller en Eſpagne; l'on ne peut pas dire non plus que ce ſoit une faute d'impreſſion, qu'au lieu de Ratisbonne, on ait mis Barcelone, parce qu'on voit dans toutes les Hiſtoires, que depuis 1552. & même auparavant, Charles V. ſe tint à Bruxelles, & n'alla plus en Allemagne. On pourroit, peut-être, dire que Charles V. fut à Barcelone en 1543. & que ce fut la derniere fois que l'Eſpagne le vit, juſqu'à 1556. qu'il alla dans ſa Solitude, aprés ſa renonciation, mais cela ne peut pas être, premiérement parce que Titien n'alla jamais en Eſpagne; & outre cela Ridolfi lui-même rapporte que Paul III. étant venu à Ferrare en 1543. Titien s'y rendit auſſi, & fit le Portrait de ce Pontife, qui voulut l'amener à Rome, mais il ne put pas obéïr, parce qu'il étoit fort avant engagé au ſervice de François Marie de la Rovere, Duc d'Urbin.

Philippe reçoit la nouvelle de la mort de Charles V. ſon Pere.

Philippe aïant reçû la nouvelle de la mort de l'Empereur ſon Pere, arrivée juſtement au fort de la guerre contre la France, en donna auſſitôt avis à tous les Souverains de l'Europe; & Henri II. Roi de France, quoi qu'ennemi, dépêcha incontinent vers lui Monſieur de *Montpenſier*, un des plus grands Seigneurs du Royaume, avec une belle ſuite, vêtue de grand deüil, pour lui faire les compli-

complimens de condoléance. Cependant Philippe voïant qu'il n'y avoit pas d'apparence que la paix ſe fît ſi tôt, procura une Treve ou ſuſpenſion d'armes, entre la France, l'Angleterre, & les Païs-Bas, pour deux mois; & elle fut effectivement conclue. Trois raiſons portérent Philippe à rechercher cette Tréve; la premiere, afin de travailler cependant à détourner les Anglois de leur ferme réſolution de ne vouloir point la paix qu'on ne leur rendît Calais, qu'ils venoient de perdre, & que les François ne vouloient en aucune façon reſtituer; mais ſur ces entrefaites la Reine Marie étant morte, & Elizabeth montée ſur le Trône, les choſes changérent extrémement de face. La ſeconde, fut pour pouvoir recevoir avec plus de repos, & de commodité les viſites de compliment dont il prévoïoit bien que le nombre ſeroit trés-grand, comme elles furent en effet, d'autant plus qu'il eut à recevoir en même temps celles qui lui furent faites ſur la mort de la Reine ſon Epouſe, qui mourut le 17. Novembre de la même année 1558. Et enfin pour pouvoir ſans diſtraction faire célébrer auſſi promptement qu'il étoit convenable les plus magnifiques obſéques qu'il lui étoit poſſible.

Véritablement comme la vie de Charles V. fut un prodige de la Nature, pendant tout le temps qu'il gouverna l'Empire, & un miracle de la Grace, aprés ſa renonciation dans ſa Solitude: il étoit bien convenable qu'aprés ſa mort on vît des Chefs-d'œuvres de l'Art. Et en effet, il n'avoit point encore été fait

Pompes funébres en général. 1558.

fait mention dans les Hiſtoires, & depuis il n'y en a eu aucun exemple de Mauſolées qui approchaſſent tant ſoit peu de la magnificence merveilleuſe de ceux qu'on fit par tout dreſſer, avec des dépenſes immenſes, pour célébrer les funérailles de Charles V. n'y aïant point de Souverain de la Religion Catholique qui ne fît gloire, & ne ſe crût obligé, tant pour honorer la glorieuſe mémoire d'un auſſi grand Monarque que le Défunt, que par conſidération pour l'Empereur Ferdinand ſon Frere, & pour un auſſi puiſſant Roi qu'étoit Philippe ſon Fils, de donner ordre de célébrer ſes obſéques dans toutes les Catédrales, & toutes les autres Egliſes conſidérables, ſoit de Séculiers, ſoit de Réguliers, ou d'Abaïes; & chacun s'efforça à l'envi d'élever des Mauſolées ſuperbes, & ingénieuſement embellis de tous les ornemens funébres qu'on puiſſe imaginer.

Philippe II. eut enſuite la curioſité d'écrire à tous les Vicerois, & Gouverneurs de ſes Roïaumes, & Etats, & à tous les Ambaſſadeurs, & Réſidens dans les Cours Etrangéres, de lui envoïer une liſte exacte de tout; & on trouva (au moins ſi l'on en croit *Savreda*) que dans les Roïaumes d'Eſpagne il fut érigé en différentes Egliſes 527. Mauſolées, en Portugal 76. dans les Païs-Bas 213. dans le Roïaume de Naples, où les Seigneurs, dont le nombre eſt infini, ſignalérent leur affection & leur zéle, ſans épargner aucune dépenſe, 332. dans la Sicile 231. dans le Duché de Milan 118. dans les Etats Héréditaires de l'Empereur, & autres Etats Catholiques

tholiques d'Allemagne 254. dans la Ville de Rome, de Bologne, & autres de l'Etat Eccléſiaſtique 292. dans la Toſcane 37. à Veniſe, & dans toute l'étenduë de ſon Etat 44. à Genes 28. dans le Duché de Parme 23. en ceux de Ferrare & de Modene 20. en celui de Mantoue 17. dans le Piémont, & la Savoye, aprés la paix, qui arriva tôt aprés, 169. En France, aprés la paix, 26. en Angleterre on étoit aprés à faire de grans préparatifs, mais la Reine étant venue à mourir comme ces choſes ſe paſſoient, elles changérent fort de face. En Sardaigne 12. A Malte deux trés-ſuperbes, ſans parler de divers autres lieux encore plus éloignez. Le Pere *Regola* écrit qu'on éleva à Charles V. 3700. Mauſolées avec une induſtrie merveilleuſe, & des dépenſes incroïables, & qu'on célébra pour lui 64. mille Meſſes. Savreda ne compte que 24. mille Mauſolées diviſez comme cideſſus; mais il fait le nombre des Meſſes beaucoup plus grand, & ajoûte que ces ſuperbes & admirables Tombeaux coûterent à dreſſer plus de ſix millions de Ducats d'or: grande ſomme pour ces temps-là. On dépenſa, ſelon l'opinion commune, 75. mille Ducats d'or, pour le ſeul Mauſolée de la Cathédrale de Bruxelles, & pour celui de la Catédrale de Naples cent mille écus.

Merveilleux Vaiſſeau au Mauſolée à Bruxelles.

Le Lecteur me permettra de lui faire ici un récit d'une partie des pompes funébres célébrées à Bruxelles, en préſence du Roi Philippe, telles qu'elles ont été décrites par *Ulloa*. Entr'autres merveilleuſes Machines, on admira celle d'un Vaiſſeau ſemblable à ceux

ceux des Anciens, aïant la Pouppe ornée de gravûres & de peinture, enrichie d'or, de raiſonnable grandeur; avec ſes voiles pliées & attachées enſemble, dont tous les mâts, les hunes & les cordages étoient noirs, avec pluſieurs Pavillons de diverſes couleurs qui pendoient des hunes, & quantité d'autres à la Pouppe, & à la Proüe, & par tout le Navire des Tableaux où étoient repréſentez les Etats du Défunt, avec ſes Armes. Ce Vaiſſeau (qui faiſoit l'ouverture de cette Proceſſion funébre) ſe mouvant, & marchant avec un merveilleux artifice, ſembloit voguer ſur la mer, tiré par deux Monſtres Marins, qui alloient devant du côté de la Prouë, où ſe voïoit une jeune Femme leſtement habillée, & parée, qui tenant une ancre dans une main d'argent, paroiſſoit, toute joïeuſe, vouloir la jetter au fond de l'eau, & prendre port. Devant le grand Mât, aux pieds d'un magnifique Siége Impérial vuide, & poſé ſur une pierre quarrée, où étoit écrit *CHRISTUS*, on appercevoit la *Foi* vêtue d'un habit de drap trés-blanc, avec une Croix rouge à la main; & derriére la Pouppe paroiſſoit la *Charité* pleine d'ardeur, tenant de ſa main droite le Gouvernail, pour conduire le Vaiſſeau. Sur la Poupe il y avoit au lieu de Pavillons, un grand tableau de drap noir, ſur lequel étoient écrits quantité d'Epitafes, dont le contenu étoit, que l'Empereur Charles V. navigeant ſur la Mer orageuſe de ce Monde, avoit conquis un grand nombre de Païs juſqu'alors inconnus, leur avoit fait part de la lumiére de la Foi Catholique, & avoit gagné

gagné une infinité de victoires, dont ce Navire étoit chargé, & qui se voïoient aux deux côtez, représentées avec divers ornemens, & de trés belles Devises.

Derriére la Poupe étoient écrits en grosses lettres ces deux mots *PLUS ULTRA*. A côté du Gouvernail se voïoient parfaitement bien représentées diverses histoires, & entr'autres celle de la destruction de l'Afrique, avec ces paroles *APHRODISIO DILECTO*. De l'autre côté paroissoit, avec son Histoire, *GELDRIA RECEPTA*. A côté droit on découvroit dans une Ovale la Mer couverte de Vaisseaux, & de Galéres, & au dessus, *MARE PACATO*. A côté un Tableau de raisonnable grandeur, une Ville assiégée, & prise, avec ces paroles *TREMISSENO RESTITUTO*. Dans un autte Tableau on voïoit les Turcs mis en fuite, & poursuivis par Charles V. avec cette Inscription, *SOLIMANO PROFLIGATO*. Dans une autre Ovale les Indiens prosternez aux pieds de Charles V. avec ces mots, *ORBE NOVO INVENTO*. Dans une autre une bataille gagnée avec ces paroles, *MEDIOLANO VENDICATO*. A gauche on voïoit Charles V. armé à Cheval au milieu de l'*Elbe*, avec ces paroles *GERMANIA BOHEMIAQUE SEDATIS*. Puis la prise de *Modene*, & de *Corone*, avec ces mots, *METONE*, *CORONEQUE VI CAPTIS*. A côté la prise de *Tunis*, & cette Inscription, *TUNETO CAPTO*, *ET RESTITUTO*, *CAPTIVISQUE REDUCTIS*. Continuation.

Cet ingénieux, & mistérieux Vaisseau étoit suivi de deux trés-grandes colomnes, posées sur Suite la Pompe funébre.

ſur des écueils, tirées par des Tritons, couronnées chacune d'une Couronne Impériale, au milieu de la premiere deſquelles on liſoit ces paroles, *Jure tibi Herculeas ſumpſiſti ſigna Columnas*; & à l'autre, *Monſtrorum Domitor temporis ipſe tui.* Toutes les Baniéres des Roïaumes, Etats, & Villes ſuivoient immédiatement. Mais on ne ſauroit rien imaginer de plus admirable que la pompe qui venoit enſuite, & qui dura pendant l'eſpace de prés d'un mile de chemin, ſavoir, tous les Grands qui portoient toutes les *Marques* de l'Empire. Le Duc d'*Atri* portoit le Bonnet, le Duc de *Seminara* le Heaume, avec les Armes de l'Empire. Le Prince d'*Aſcoli* l'Epée dans le fourreau, la tenant par la pointe. Le Prince de *Sulmona* l'Aigle Impériale. Le Comte de *Suatzbourg* portoit ſur un Carreau de ſoye noire, en champ d'or, le Collier de la Toiſon, lequel avoit été à l'Empereur. Le Marquis d'*Aguilar* portoit le Sceptre renverſé. Le Duc de *Villa-Hermoſa* portoit l'épée de Charles V. toute garnie de pierreries. Le Prince d'*Orange* le Monde. Don Antoine de *Tolede* Grand Ecuyer la Couronne Impériale enrichie de trés-groſſes pierres précieuſes, aïant à ſes côtez le Marquis de *Las Navas*, & le Comte d'*Olivarez* Majordome du Roi. Le Duc d'*Albe* Grand-Maître de ſa Maiſon portoit les Armes de Bourgogne. Derriére ſuivoit le Chancelier de l'Ordre avec la Toiſon, au milieu des Ducs de *Brunſwic*, & d'*Artois*.

Le Roi, & les Chevaliers.

Aprés cela venoit le Roi Philippe, la tête couverte, auquel *Rui Gomez* de Silva portoit la

la queue. Aprés lui *Philibert Emanuel* Prince de Piémont auſſi couvert, mais avec une grande Robe de deüil ſous le bras gauche. Enſuite venoient deux à deux tous les Chevaliers de l'Ordre, avec la Toiſon ſur leur Robe de deüil, & ils marchoient en cet ordre, le Comte d'*Egmont*, & le Seigneur de *Barbalſon*, le Seigneur de *Molimburg* & le Duc d'*Arſcot*, le Seigneur de *Barlemont*, & le Marquis de *Bergues*, le Seigneur de *Curies*, & le Comte d'*Ourech* de Friſe, & Don Antoine *Doria*. Je ne m'arrêterai pas ici à repréſenter le grand nombre de Chevaux de main, ſans ſelle, avec des houſſes de deüil; la Nobleſſe inombrable dont cette magnifique Proceſſion étoit compoſée; les divers Ordres de Magiſtrats, & d'Officiers de la Maiſon du Roi, & du Gouvernement; plus de 500. Pages, & Eſtafiers, portant à la main de trés-groſſes torches tout autour du Roi, & de leurs Maîtres; le nombreux Clergé, & les Ordres Réguliers tous avec des torches à la main, & les Compagnies des Archers, & des Gardes du Roi, pour empêcher la grande foule de peuple; je laiſſe tout cela pour parler du Mauſolée dreſſé dans l'Egliſe; aprés avoir averti que dans les ſuſdites torches on voïoit les Armes de la Maiſon d'Autriche, repréſentées dans une Ovale de Carton argenté, deux doigts, plus large de chaque côté que la Torche.

Egliſes comment ornée.

Voici comment l'Egliſe étoit ornée. Sur la porte ſe voïoit un Drap noir d'environ ſix aunes, avec une piéce de Velours où il y en avoit autant, avec un Tableau en or trés-

fin

fin où étoit repréſentée l'Aigle Impériale. Depuis la premiére Colomne de la Nef juſqu'à la derniére, entre les Colomnes, juſqu'au Chœur qui ſépare l'Egliſe, on avoit fait des eſpéces de barricades, & au bas une porte, qui fut gardée à cauſe de la grande multitude de monde, ce qui n'empêchoit pourtant pas que ceux qui étoient dehors ne puſſent voir la cérémonie qui ſe faiſoit dedans. Au devant de la porte du Chœur, entre le Chœur, & les Colomnes, on avoit dreſſé un Amphitéatre auquel on montoit par quatre degrez, où ſe fit toute la Cérémonie. Au pied de cet Echafaut, où commençoit la premiére Colomne du Vaiſſeau, étoit le Siége du Roi, ſous un Dais, & ſur la même ligne, à quelque diſtance celui du Duc de Savoye Philibert Emanuel. Vis-à-vis étoient placez les bancs pour les Ambaſſadeurs, & au deſſous d'eux ceux des Chevaliers de l'Ordre. Tout autour au haut il y avoit une grande corniche de bois noir, qui ſoûtenoit pluſieurs Vaſes de bois argentez de couleur brune, dont chacun ſoûtenoit auſſi une grande Torche, avec les Armes d'Autriche, comme les autres.

L'Echafaut poſé entre la premiére & la ſeconde Colomne, vers le Chœur, & un peu plus bas que le Siége du Roi, apuïé ſur quatre Colomnes couvertes de velours noir, la forme & la ſtructure duquel étoit faite fort artiſtement, & avec un grand nombre de groſſes Chandelles allumées, reſſembloit fort à une Couronne Impériale. Vers le ſommet de ces Colomnes s'élevoient en forme de piramides

mides quatre échelons couverts de Brocard d'or, & d'Armes Impériales, & quatre Couronnes rangées par ordre, dont la plus basse étoit la plus grande, & renfermoit toutes les Couronnes héréditaires, & Patrimoniales; la seconde étoit celle dont les Empereurs ont accoûtumé d'être couronnez à Milan; la troisiéme celle d'Aix, & la derniere la Couronne Impériale d'or, dont Charles V. avoit été couronné à Bologne. Sur cet Echafaut couvert d'un drap d'or, enrichi d'une grande Croix de drap cramoisi, étoit le Cercueuil sur un plan de bois, haut de deux degrez, couvert de drap noir traînant jusqu'à terre, & environné de 200. grosses chandelles noires. Au devant de cet Echafaut vers la principale porte de l'Eglise, on avoit mis avec beaucoup d'art & d'industrie un rang de bois teints en noir, où dans des intervalles proportionnez, on voïoit tous les Etendards des Roïaumes, & Etats, qui à la lueur des Flambeaux formoient une pompe merveilleusement belle & éclatante. Sur la Biére étoient rangées toutes les *Marques* de l'Empire, l'Epée, le Sceptre, le Collier, & la Couronne. Sur un grand Echafaut reluisoient jusqu'à 1200. grosses Chandelles, & 300. Torches.

Le Roi aïant été conduit à son Siége, le Clergé commença à officier, & la Messe fut chantée par l'Evêque de Liége, & l'Oraison funébre prononcée en François par le Suffragant de l'Evêque d'Arras. A l'Offertoire de la Messe, un Heraut nomma tous les Etats & Roïaumes, qui furent offerts Service divin.

au Roi Philippe, auſſi-bien que les Armes, Etendards, Heaumes, & autres Enſeignes, avec les Chevaux qui y avoient été menez par un chemin tout couvert de planches étendues par terre, par tout où ils devoient paſſer. L'Office fini, Sa Majeſté s'en retourna au Palais avec la ſuite des Magiſtrats, & des Officiers de ſa Maiſon. Aprés cela furent expoſez dans la même Egliſe, pour être lus de tout le monde les Epitaphes rapportez cideſſous, qui renferment toutes les actions glorieuſes, & les Victoires de Charles V. qu'on avoit déja lües ſur le Vaiſſeau dont il a été fait mention.

Imp. Cæſ. Car. V. pio, fælici, Aug. Gal. Max. Jud. Max. Tun. Max. Aphr. Max. Sax. Max. Victori Triumphatorique multarum Gentium, tametſi terrâ, marique res ab eo geſtæ, ſingularis humanitas, incomparabilis prudentia, ardentiſſima religio ſatis Terrarum Orbi conſpicuæ ſint, Reſpublica tamen Chriſtiana ob memoriam juſtitiæ, pietatis, virtutiſque ejus victoriam navimque mundum circuivit, quem Ipſe ſuis victoriis illuſtravit. P.

Quòd novum orbi noſtro orbem patefecerit exteris Gentibus Chriſtiano nomini additis, multis Regnis, Provinciiſque aucto Hiſp. Imperio.

Quòd Solymanum Turcarum Imperatorem cum trecentis Equitum Millibus, centum millibus Peditum, Germaniæ impendentem, ruptis in fugam pontibus, amiſſiſque ſexaginta millibus Equitum, in ſuos fines compulerit, Germaniâ ſervatâ.

Quòd claſſe Peloponneſum invadens Civitates

Tur-

Turcarum, Patras, & Coronam receperit.

Quòd Barbaroſſam Tyrannum cum ducentis millibus Peditum, ſexdecim Equitum millibus, prælio ad Carthaginem ſuperatum, Arce Goletæ, ſexaginta Triremib. multis piraticis navibus, omni nautico bellicoq. apparatu, ipſa Tuneto, & Hippone novo, Hippone Regio Civitatibus captis, Regno Tunetano, Imperioque Libyæ ſpoliaverit, reſtituto, vectigalique facto veteri legitimoque Rege.

Quòd unde viginti millia Captivorum liberata in Patriam reduxerit.

Quòd Regnum Tremiſſenſe devictâ prælio Mauritaniâ, Regi reſtituerit.

Quòd Aphrodiſium Libyæ, Nobiliſſimum Emporium Suſam, Monaſterium, & Clupeam Claſſe ceperit, Maritimaſque Libyæ Civitates principes vectigales fecerit.

Quòd duas Turcarum Claſſes noſtrum Mare infeſtantes duobus prœliis, altero ad littus Mauritaniæ, altero ad ſiculum littus, deleverit.

Quòd Mare ab aſſiduis rapinis Piratarum tutum Navigantibus reddiderit.

Quòd Priſtinam Reipublicæ Genuenſium libertatem reſtituerit.

Quòd Ducatum Mediolanenſium ſex Exercitibus hoſtium propulſis, tribuſque magnis prœliis devictis, Imperio Romano bis, ipſi Duci ſemel reſtituerit.

Quòd incredibili celeritate Urbe Dura vi capta Ducatum Geldrenſium ditioni ſuæ reſtituerit.

Quòd plures Germanorum Principes, & Provincias tumultuantes compreſſerit, præſidia Civitateſque vi ceperit, Ducibus copiarum fuſis, & pacatâ Germaniâ.

Quòd Romanorum Imperator Albim trajecerit, atque hoſtibus prælio victis, Civitatibuſque in ditionem acceptis, urbibus captis Ducibuſque victor inde redierit.

Quòd contra Chriſtiani Nominis Hoſtes ſponte, contra Chriſtianos nonniſi laceſſitus, & injuriam propulſans arma ſumpſerit.

Fortiſſimo, Catholico optimoque Principi titulos, tropheaque additis tumulo Regnorum, ſignis, devictarumque Gentium Imaginibus, eadem Chriſtiana Reſpublica munivit, Majeſtatique ejus devotiſſima P.

Domino noſtro Imp. Cæſ. Carolo, pio, felici, Aug. Regi multorum Regnorum, Triumphatori multarum Gentium, & Victori Indorum, Victori Libyæ, Victori Maurorum, Victori Turcarum, Victori Piratarum, Liberatori Germaniæ, Liberatori Italiæ, Liberatori Maris, Liberatori Captivorum, Pacatori Germaniæ, Pacatori Italiæ, Pacatori Hiſpaniæ, Pacatori Maris, Reſtitutori multorum Principum, glorioſiſſimo Catholicorum Principi, Reſpublica Chriſtiana exemplum juſtitiæ, clementiæ, fortitudinis ejus pientiſſimo Filio proponens devotiſſimè dicavit.

Deus Optimus, Maximus, Trinus & Unus, hos tibi titulos trophæaque Populus Chriſtianus conſecrat, ob memoriam rerum geſtarum Caroli Cæſ. Aug. quem Romanorum Imperatorem, Regemque multorum Regnorum tu feciſti, cujus pietatem, juſtitiam, clementiam, prudentiam, magnanimitatem, fortitudinem Orbis miratur. Imperium ipſe regnaque tuis auſpiciis auxit, illud Fratri, hoc Filio vivens reliquit, cum exemplo virtutum quas mortuus ſecum ad te defert.

A Bologne auſſi au Collége des Eſpagnols, aprés

aprés que le docte, & excellent François Robortello d'Udine eut prononcé une trés élegante oraiſon funébre à l'honneur de l'Empereur, on lui mit cet Epitaphe.

FORTUNATISSIMO, CLEMENTISSIMO, INVICTO, AC PIO SEMPER AUGUSTO IMPER. CAROLO V. HISPANIARUM REGI, TRIUMPHATORI MAXIMO, COLLEGIUM HISPANORUM BONON. MAJESTATI EJUS DEVOTUM, P. MDLIX. IMPERATOR CAROLUS V. QUI VIX. ANN. LIIV. Menſ. VII. Dies XXI. Imperium Rom. adminiſtravit annos 38.

REgnavit in Hiſpaniâ, Siciliâ, & Sardiniâ ann. XLIV.

Ann. XI. Poſt Philippi Regis Patris obitum IV. autem an. poſtquam regnare cæpit in Hiſpaniâ, Cæſar à Germanis appellatus eſt.

An. XI. poſt Diademate à Clemente VII. Pont. Max. Bononiæ inſignitus, & Imp. dictus eſt.

An. I. Menſ. VII. antequàm è vita exiret, Imperio, Regniſque omnibus, ac poteſtate ſe abdicavit, juſque omne re-

gendi Hiſpaniam, & alias Provincias Philippo Filio quem unicum habuit, XXX. annum agenti dedit, Fratri autem Cæſari Ferdinando Imperium Romanum conſentientibus Electoribus permiſit.

Funerailles à Naples. 1559.

La pompe funebre celébrée pour l'Empereur Charles V. dans la Ville de Naples, fut eſtimée la plus ſuperbe, la plus ingénieuſement faite, & celle qui coûta la plus de toutes ces Centaines, & même milliers de funerailles, qui, comme il a été dit, furent célébrées dans toute l'Europe. Le Cardinal *Barthelemi de la Cueva*, qui en étoit alors Viceroi, n'eut pas plûtôt reçû la nouvelle de cette mort le ſoir du 4. Octobre, qu'aïant fait aſſembler les Sindics, & les Députez de la Nobleſſe, & du Peuple, il propoſa de faire célébrer des obſéques avec la magnificence convenable à une Ville ſi illuſtre, & qui avoit toûjours été ſi zélée pour la gloire d'un ſi grand Empereur; & il fut réſolu d'emploïer la ſomme de cent mille écus à la conſtruction d'un Mauſolée, & aux autres dépenſes néceſſaires pour cette pompe funébre; & ſur le Champ on députa des Commiſſaires pour en avoir ſoin. Cette machine fut commencée ſans aucun retardement, & 300. Ouvriers différens, & de tout métier y travaillérent avec application, dans l'Egliſe Catédrale: mais quelques diligences qu'ils fiſſent pour l'achever au plûtôt, elle ne put néanmoins être tout-à-fait achevée qu'en l'eſpace de 4. mois; de ſorte qu'on prit pour cette cérémonie

nie le 24. Février 1559. jour qui étoit juſtement celui de la naiſſance de l'Empereur Charles V. Je ne m'arrêterai pas ici à décrire les pompes, les ſolemnitez, les Cérémonies funébres, mais je rapporterai ſeulement les Inſcriptions du Mauſolée; telles qu'elles ont été décrites par *Summonte* dans ſon Hiſtoire de Naples; & je commencerai par celles des quatre plus groſſes Colomnes, dont deux étant de chaque côté ſervoient comme de portes à l'ouverture du Tombeau. Aux deux de la main droite étoit cet Epitaphe avec le mot *Plus Ultra.*

Cæſaris Imperium nequeunt arcere Columnæ
Herculis, atque ultra tenditur Oceanum.
Carole, ſi eſt tua Tellus, ſi ſunt æquoris undæ,
& plus ultra optas, Aſtra petenda tibi.

Ton Empire s'étend au delà des Colomnes
D'Hercules ſi fameux, & n'a point eu de bornes.
Si la Terre & la Mer ſont petits à tes yeux,
Et aſpire au de là, va monte dans les Cieux.

Aux deux autres à gauche il y avoit encore ces paroles entrelaſſées *Plus Ultra*, avec cet autre Epitaphe.

Cæſar non ultra vitæ, poſt munera geſta
Quidnam eſt ultra, quam Regna ſuperna Poli?
Sed Divos inter jam Divus in æthere regnans,
Jam non eſt ultra, hæc meta laboris erat.
*Il n'eſt plus d'*au delà, *Grand Prince, pour la vie,*

Si ce n'eſt ce haut Ciel, où tu és malgré l'envie.
Déja Diviniſé tu régne avec les Dieux,
*Il n'eſt plus d'*au delà, *ta borne c'eſt les Cieux.*

De plus il y avoit dans la même Egliſe un Tombeau fort élevé, couvert d'une piéce de brocard d'or, artiſtement travaillé avec les Enſeignes Impériales: & ce Tombeau étoit poſé ſous quatre Arcs qui formoient un Edifice trés-beau, & fait avec beaucoup d'induſtrie; ſous lequel il y avoit un admirable Globe céleſte, avec les douze Signes du Ciel, & une trés-grande Aigle avec deux Têtes couronnées de la Couronne Impériale. La hauteur de cet Edifice étoit de 150. pieds, & il étoit, auſſi bien que l'Aigle, tout garni de flambeaux, & de torches allumées. A la corniche de l'Arc de la premiere façade pendoit audeſſous du dit Arc un Tableau où ſe liſoient ces paroles écrites en lettres d'or.

Cæſaris Auguſtum tumulum loca numine plena
Quid cernis? ſi ultra quid petis atque rogas?
Naturæ rerum, & mundi miracula quæris,
Et quidquid toto majus in Orbe fuit.
Ille eſt Auſtriadûm generatus ſanguine Cæſar,
Æquoris & Terræ Lucifer, atque Pater.
Robore qui dextræ, virtuteque pectoris alti
Subdidit hunc Orbem, comperit atque Novum.

Pourquoi contemple tu ce ſuperbe Tombeau
Du Divin Charles Quint? Il n'eſt rien de plus beau.
Si tu cherche au delà, *tu cherche la Merveille*

Qui

Qui dans le Monde entier n'eut jamais de pareille.
De la Maiſon d'Autriche un Noble Rejetton;
Qui remplit l'Univers du bruit de ſon grand nom,
Qui par ſon bras trés-fort, par ſa valeur extrême,
Dompta le Monde Ancien, trouva le Nouveau même.

A la huitiéme baſe de l'Edifice du côté de dehors, & à deux autres du côté de devant, il y avoit dix Epitaphes, de la maniere qui ſuit.

Conſilium, Virtus, Robur, Fortuna ſecunda
Imperii tribuunt hoc diadema ſacrum.

Divo Carolo V. IMP. Cæſ. Aug. opt. max. Invictiſſimo, Gallico, Italico, Jndico, Turcico, Africano, Germanico, Novi Orbis Repertori, & Triumphatori feliciſſimo, Divina mentis virtute, Animi altitudine, rerum felicitate, ſic ſupra Mortalium ſortem ſummo, ut his verè inauguratus in ipſis ſuæ ætatis floreſcentibus primordiis, Principum Electorum juſtis Comitiis Imperator electus ſit; quem poſtea Clemens VII. aductus ipſius glorioſi Nominis Majeſtate, rerum pace & bello geſtarum magnitudine, Bononiæ conſecravit, Coronâque Imperatoris inſignivit, Patri ſupra omnes Cæſ. Auguſtiſſ. in Hiſpaniâ è terris ſublato; Rex Philippus Filius, cùm apud Belgas eſſet, hunc Tumulum Neapoli erigendum, juſtaque exequiarum, Imperatorio more.

Epitaphe qu'on peut ainſi traduire.

Ce n'eſt point à autrui que vous devez l'Empire,
Ce n'eſt qu'à vos vertus, que tout le monde admire.
La Fortune, & la force, ont auſſi conſpiré,
A vous ceindre le front du Diadéme ſacré.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæſar, Auguſte, tres-Bon, trés-Grand, trés-Invincible, qui a vaincu les François, les Italiens, les Turcs, les Maures, les Indiens, les Allemans, & découvert le Nouveau Monde, Vainqueur & Triomphateur trés-heureux, doué d'un eſprit divin, d'une grandeur d'ame, & de vertus extraordinaires, le plus heureux de tous les hommes dans ſes entrepriſes; de ſorte que comme tous ces avantages lui préſageoient certainement l'Empire, il fut auſſi, à la fleur de ſon âge, élû Empereur par les ſuffrages unanimes, & légitimes des Princes Electeurs de l'Empire; & enſuite Clement VII. le ſacra à Bologne, & lui mit ſur la tête la Couronne Impériale, l'en jugeant digne tant pour la majeſté de ſon glorieux Nom, que pour la grandeur de ſes actions de paix, & de guerre. Ce grand Prince le plus illuſtre, & le plus auguſte de tous les Empereurs, étant mort en Eſpagne; le Roi Philippe ſon Fils étant en Flandre a ordonné qu'on lui dreſſât à Naples ce Tombeau, & qu'on célébrât ſes obſéques comme on a coûtume de le faire aux Empereurs.

Le

Le ſecond Epitaphe étoit celui qui ſuit à la loüange de ſa rénonciation de l'Empire.

Deponit Sceptrum, Imperium, Regnique Coronam,
Dum parat Aſtriferi culmen adire Poli.

Divo Carolo V. Imper. Cæſ. Aug. Opt. Max. Invictiſſimo Regis Philippi Filio, Maximiliani Cæſaris Nepoti, Frederici Cæſaris Pronepoti, Fidei Catholicæ incomparabili, & indefeſſo Propugnatori, Nominiſque Chriſtiani unico Propugnatori, rerum à ſe geſtarum magnitudine, & felicitate apud omnes Reges, Barbaros, & Tyrannos, maximè timendo & venerando, apud Hiſpanos in ſeceſſu Monaſtico vitâ functo, multò ante ſuæ divinæ Mentis inſtinctu, Imperii Sceptro, omnique Regio cultu abdicato, ſuo Regi, Domino, & ſingulari Benefactori.

Bartholomæus Cueva S. R. E. Cardinalis, in Regno Neapolitano Vicarius Generalis, ex ipſius Domeſticis, hunc tumulum pretioſo hoc rerum apparatu indicto in annum publico luctu mærens, & lugubris præceptis Invictiſ. Regis Philippi.

F. C.

Il quitte ſes Etats, & l'Empire glorieux,
Pour s'élever plus haut au Royaume des Cieux.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæſar,

Auguſte, trés-Bon, trés-Grand, trés-Invincible, Fils du Roi Philippe I. Neveu de l'Empereur Maximilien, Petit-neveu de l'Empereur Frederic, Incomparable & infatigable Défenſeur de la Foi Catholique, unique Protecteur & Réparateur du Nom Chrêtien, extrémement craint & revéré par tous les Rois, même les Barbares, & les Tirans, par la grandeur de ſes exploits, & par l'heureux ſuccez de ſes Armes, mort en Eſpagne dans un Monaſtére où il s'étoit retiré quelque temps auparavant, aprés avoir par inſpiration Divine renoncé à l'Empire, & à toute ſorte de Dignitez, & de Grandeurs mondaines, ſon Roi, Seigneur, & Bien-faiteur tout particulier.

Barthelemi de la Cueva Cardinal de la Sainte Egliſe Romaine, Vicaire Général dans le Roïaume de Naples, & un de ſes Domeſtiques, a eû ſoin quoi qu'accablé d'affliction, de faire dreſſer ce Tombeau avec ce magnifique appareil, & de marquer un jour pour faire d'année en année un deüil public, par les triſtes ordres du trés-Invincible Roi Philippe II. ſon Fils.

Le Troiſiéme Epitaphe étoit exprimé en ces termes.

Parthenopes, Gallas acies, in Regna ruentes
Armis proſternit, comprimit, atque domat,

Divo Carolo V. Imper. Cæſ. Opt. Max. Invictiſſimi Regis Philippi Filio, Regis Ferdinandi Nepoti, quod Gallos ſæpe iteratis exerci-

exercitibus, auxiliaribuſque Copiis undique accitis, in hoc Regnum irrumpentes, juſtis prœliis profligaverit, conſiliis averterit, & Auguſti ſui Nominis auſpiciis, & armis ſic debellaverit, ut omni hoſtium metu ſublato, ſecurâ quiete, & rerum tranquilliſſimo ſtatu feliciſſimè liceat frui, quòdque ſuæ divinæ mentis providentiâ ſaluti, & perpetuæ hujus Regni incolumitati in poſterùm caverit, dum firmiſſimis Præſidiis ipſum confirmat, omnibus Pacis ornamentis illuſtrat, ſuo Regi Domino, & Patri Patriæ, fatis apud Hiſpanos erepto, mœſtus & atratus.

Senatus, Populuſque Neapolitanus.

Ce qui veut dire à peu prés.

Les François ſe jettant en fureur ſur l'Empire.
Ont eû, par ſa valeur, trés-fréquemment du pire.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæſar, Auguſte, Trés-Bon, trés-Grand, trés-Invincible, Fils du Roi Philippe I. Neveu du Roi Ferdinand; pour avoir batu, & défait en de juſtes guerres les François, qui ont tenté de faire irruption en ce Roïaume, & s'y ſont jettez avec diverſes Armées ramaſſées de toute ſorte de gens, & de Troupes auxiliaires; les aïant tellement chaſſez, vaincus & défaits par la prudence & la ſageſſe de ſes conſeils, auſſi bien que par la réputation de ſon illuſtre Nom, & de ſes héroiques exploits, que toute crainte des ennemis étant ôtée, on peut joüir en repos, & dans une profonde tran-

tranquillité, chacun de ſon bien, & de ſes commoditez, aïant par ſa prévoïance extraordinaire pourvû pour l'avenir à la ſûreté, au ſalut, & au bonheur de ce Roïaume, par de trés fortes Garniſons, & le comblant de tout les avantages de la Paix, ſon Roi, Seigneur & Pere de la Patrie, décedé en Eſpagne;

Le Senat & Peuple de Naples pénétré de triſteſſe, & couvert de deüil, dreſſe ce Monument.

Le quatriéme Epitaphe étoit énoncé en ces mots.

Dum claudi dolet Herculeis ſua nomina metis,
Refractis clauſtris, navigat Oceanum.

Divo Carolo V. Imper. Cæſ. Aug. Opt. Max. Pio, Felici, Forti Indico, quòd ſuâ divinâ virtute, & animi celſitudine perpetuâ felicitate omnes Reges, Heroas, Cæſares, longè antecelluerit, dum ſui nominis gloriam non iiſdem terminaverit finibus, ſed ſuis victoriis, felicibuſque auſpiciis alterum Terrarum Orbem aperuit, in quem ſuæ famæ amplitudinem extenderet, & propagaret, eumque etiam ſuis titulis, trophæis, & immortalibus rerum monumentis illuſtraret; quodque etiam antipodas omnibus ſæculis ignotos, & ſub Polo altero Nationes latentes armis ſubjectas, libertate donaverit, Chriſtianâ pietate imbuerit, totque Gentes, Populos, Regna, & denique alterum Terrarum Hemiſphærium ad ſui Nominis æternitatem lucro fidei adjecerit.

No-

Novus Terrarum Orbis.

Ce qu'on peut traduire de cette maniere,

De Charles le grand nom ne pouvant ſe borner
Aux colomnes d'Hercule a ſû loin les laiſſer.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæſar, Auguſte, trés-Bon, trés-Grand, Pieux, Heureux, Fort, l'Africain, pour avoir par ſa divine vertu & ſa grandeur d'ame, ſurpaſſé en bonheur perpetuel tous les Rois, Heros, & Empereurs, aïant étendu la gloire de ſon nom au delà des bornes ordinaires, & ouvert par ſes victoires, & ſous ſes heureux auſpices, le chemin à un nouveau Monde, pour y étendre au long & au large la grandeur de ſa reputation, & le rendre illuſtre tant par la Majeſté de ſes auguſtes Tîtres, que par ſes glorieux trophées, & par les monumens éternels de ſes exploits Heroïques & mémorables; & pour avoir auſſi ſubjugué par la force de ſes armes les Antipodes inconnus à tous les ſiécles précédens, & les Nations qui habitent ſous l'autre Pole, les avoir affranchies, & converties à la Religion Chrêtienne, auſſi bien que tant d'autres Nations, Peuples, & Roïaumes, & enfin l'autre Hemiſphére du monde, qu'il a, à la gloire immortelle de ſon nom, gagnez à Jeſus-Chriſt en les amenant à la foi.

Le Nouveau Monde.

Le Cinquiéme Epitaphe étoit celui-ci.

Gallorum Regem, bello, Regnoque potentem
Collatis signis, subjugat atque capit.

Divo Carolo V. Imp. Cæs. Aug. Invictissimo, Gallico, qui Regem Gallorum Armis potentissimum, & Regni amplitudine bellicisque conatibus, toto Orbe clarissimum maximo exercitu, Regum auxiliis, & Helveticorum legionibus confirmato, totius Italiæ Imperium affectantem, ad Ticinum confertis manibus devicit, fuso, profligatoque ejus exercitu, & Helvetiis ad unum trucidatis, in prælio cepit, & Reges Navarræ, & Scotiæ eâdem pugnâ fortunam passos in suam potestatem redegit, unoque die de tribus Regibus, de Helvetiis, de Principibus Cisalpinis triumphavit, totamque Italiam motibus, studiisque Gallorum concitatam triumpho Gallico composuit, & in tranquilliorem statum redegit.

Italia Pacata.

Ce qu'on peut tourner de cette façon.

Il a vaincu & pris en bataille rangée
Le Roi François si fort en Etats, en armée.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæs. Aug. trés-Invincible, qui vainquit en bataille rangée prés de Pavie François I. Roi de France, Prince trés-puissant, & trés-renommé par tout le monde, tant par ses nombreuses

ſes Armées, & ſes formidables préparatifs de guerre, que par la grandeur de ſon Roïaume, & par les ſecours de pluſieurs Rois, & les troupes des Suiſſes dont ſon armée étoit renforcée, & ne prétendant pas à moins qu'à l'Empire de toute l'Italie; mit en fuite, & défit toute ſon armée, les Suiſſes aïant été tous tuez ſans qu'il en reſtât un ſeul; prit, & réduiſit en ſa puiſſance les Rois de Navarre, & d'Ecoſſe, qui ſubirent le même ſort de la guerre; & en un même jour triompha de trois Rois, & des Princes qui ſont au deçà des Alpes; & par cette ſignalée victoire gagnée ſur les François, rendit le repos, & la tranquilité à l'Italie toute troublée par les factions, & les menées des François.

L'Italie Pacifiée.

Le ſixiéme Epitaphe étoit exprimé de cette ſorte.

Hungaricis Campis Solimanum Marte laceſſit,
Et trepidum cogit vertere terga fugæ.

Divo Carolo V. Imp. Cæſ. Aug. Max. Invictiſſimo, Pientiſſimo, quòd Reipublicæ Chriſtianæ non defuerit, cùm Solimanum Turcarum Terrarum Tyrannum terrifico, ac majori exercitu, quàm poſt Patrum memoriam, adventare intellexiſſet, ut Pannoniam jam antea ſuis armis tentatam ſubjiceret, atque inde in interiorem Ditionis Chriſtianæ gradum faceret; quodque ex delectu totius Italiæ, & Germaniæ conſcripto exercitu, veterá-

veteranorumque Militum Hiſpanorum copiis corroborato Hoſti totius Orientis potentiſſimo occurrerit, auguſtique ſui nominis Autoritate ſuperaverit, multiſque Turcarum millibus cæſis, detrimentiſque bellicis affectum, turpiter confugere compulerit.

Reſpublica Chriſtiana.

Ce qui ſe traduit de cette ſorte.

L'orgueilleux Soliman il provoque au combat
Dans les champs de Hongrie, où il l'attrape, & le bat.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæſar, Auguſte, trés-Grand, trés-invincible, trés-Pieux, pour avoir toûjours défendu la République Chrêtienne, & ſur tout contre Soliman, auquel il s'oppoſa avec un courage intrépide, aïant entendu qu'il s'approchoit avec la plus nombreuſe & formidable Armée, dont il ſoit fait mention dans l'Hiſtoire de nos Peres, pour ſubjuguer le Roïaume de Hongrie, dont il avoit déja auparavant eſſaïé de s'emparer par la force des armes; afin de s'ouvrir parlà le chemin pour s'avancer dans le cœur de la Chrêtienté; & pour avoir oſé à la tête d'une Armée compoſée de la fleur des troupes de toute l'Italie, & d'Allemagne, & renforcée des vieux Soldats Eſpagnols, aller à la rencontre du plus puiſſant Ennemi de tout l'Orient, le vaincre par ſon extraordinaire valeur, & par le bruit de ſon grand Nom, & aprés lui avoir tué pluſieurs milliers

liers de Turcs, l'obliger à chercher honteuſement ſon ſalut dans la fuite.

La République Chrêtienne.

Le Septiéme Epitaphe.

Tunetum miſerè immitti ſuppreſſa Tyranno.
Cæſareis armis pellit acerba juga.

Divo Carolo V. Imp. Cæſ. Auguſt. Opt. Fortiſſimo, Clementiſſimo, Africano, qui Mulei-Aſſem Regem Tuniſi Regno expulſum, ab Ariedeno ad ſe confugientem, opemque implorantem humaniter excepit, & crudeliſſimo Tyranno, nominiſque Chriſtiani hoſti, ingenti Claſſe mari enavigato, bellum intulit, primumque Arce Goletanâ ſitu & operibus munitiſſimâ expugnatâ, collatis ſignis primo conflictu hoſtili exercitu in fugam verſo, victoriam incruentam reportavit, Tunetumque Urbem ruinis Patriæ Pæni Annibalis, atque Scipionum triumphis clariſſimam cepit, & Mulei-Aſſem avito Regno reſtituit; multaque Chriſtianorum millia ex diutinâ ſervitute in libertatem aſſeruit, totamque Hiſpaniæ, Siciliæ, Illyrii, oram piratis vacuam reddidit.

Hiſpani, Itali, Siculi, Illyrici.

Ce qui ſignifie en François.

Tunis par l'Empereur eſt enfin delivré
Du joug rude & peſant d'un Tiran ſans pitié.

Au Divin Charles V. Empereur Ceſar, Auguſ-

Auguſte, trés-Bon, trés-Puiſſant, trés-Clément, le Vainqueur de l'Afrique, lequel reçut favorablement, & prit en ſa protection Mulei-Aſſem Roi de Tunis chaſſé de ſon Roïaume par Barberouſſe, & qui avoit recours à lui & imploroit ſon ſecours; & aïant équipé une nombreuſe Flote, & paſſé la Mer, alla faire la guerre à ce trés-cruel Tiran, l'Ennemi juré du Nom Chrêtien, & aprés avoir pris d'abord la Goulette, Forteresſe que la nature & l'art rendoient également forte, mis ſon armée en fuite dés le premier combat qu'il lui livra, remporta une ſignalée victoire qui ne coûta que trés-peu de ſang, & prit enſuite Tunis, Ville trés-renommée tant par les anciennes ruïnes de la Patrie d'Annibal le Carthaginois, que par les triomphes des Scipions, ces illuſtres Romains, rétablit Mulei-Aſſem dans le Roïaume de ſes Peres, delivra d'une longue & cruelle ſervitude pluſieurs milliers de Chrêtiens, & néteïa toutes les Côtes d'Eſpagne, de Sicile, & d'Eſclavonie des Corſaires qui les infeſtoient.

Eſpagnols, Italiens, Siciliens, Eſclavons.

La teneur du huitiéme Epitaphe étoit celle-ci.

Belgica conantem Regna expugnare Sicambrum
Vix viſum celeri ſubjugat ipſe manu.

Divo Carolo V. Imp. Cæſ. Auguſt. Invictiſſimo, Sycambrico, quòd Ducem Geldrenſem multis copiis & auxiliis auctum, Civita-

tes

tes Belgicas cæde & terrore complentem, magnaque molientem tantâ celeritate vicerit, ut prius victoriæ, & hostis devictionis quàm ipsius ab Hispaniâ usque adventûs nuntius ad finitimos perveniret.

Belgæ Servati.

Ce qui est ainsi rendu en François.

Il vient, il voit, il vainc un Duc Sicambriain
Lequel des Pais-Bas faisoit le Souverain.

Au Divin Charles V. Empereur, Cæsar, Auguste, Trés-Invincible, Sicambriain, pour avoir vaincu & chassé le Duc de Gueldres, qui renforcé de quantité de troupes, & de secours, rempliſſoit de carnage, & d'épouvante toutes les Villes Belgiques, & rouloit de vastes projets, & l'avoir défait avec tant de vîtesse, que la nouvelle de sa victoire & de la défaite de l'ennemi, fut plûtôt répandue que celle de sa venue.

Les Belges sauvez.

Le neuviéme Epitaphe étoit ainsi énoncé.

Barbaricas toto profligat ab æquore Classes,
Otia dum Regnis concupit esse suis.

Divo Carolo V. Imp. Cæs. Aug. Invictissimo, Glorioſissimo, pacis, & quietis fundatori, quòd dum Insulis, & nostro Mari, non secus atque in Continente, securitatem vult stabilire, post Barbarorum toties Classes devictas,

devictas, ſic eos cenſuerit reprimendos, ac ſi ſuis rebus diſcerent timere, quodque Coronem & Modonem in Sinu Meſſiniaco Peloponenſi, Aphrodiſium Monaſterium in Sinu Numidico, & Tremeſenum paulò interius ab orâ maritimâ in Mauritaniâ Tingitanâ ceperit.

Salus publica.

Ce qui ſe peut rendre de la maniére qui ſuit.

Au Divin Charles V. Empereur, Céſar, Auguſte, trés-Invincible, Fondateur de la paix & du repos, & dont le grand but a été d'établir la ſûreté tant dans les Iles & les Côtes de la Mer, que dans la Terre ferme; & par tant de victoires remportées contre les Armées Navales des Barbares, de les reprimer ſi bien qu'ils appriſſent à apprehender pour eux-mêmes; aïant pris Coron, & Modon, Villes ſur la côte Méridionale de la Morée, & Aphrodiſium, & Monaſter à l'embouchûre de la Numidie Riviére d'Afrique, & Tremiſſen un peu plus avant dans la Mauritanie.

Le dixiéme & dernier Epitaphe étoit conçu en ces termes.

Germanos Proceres jurata in ſigna rebelles
Devictos armis carcere corripuit.

Divo Carolo V. Imper. Cæſ. Aug. Invictiſſimo, Fortiſſimo, Pientiſſimo, Suevico, Van-

Vandalico, Norico, quòd Religionis Christianæ causam adversùs Germanos Principes à se, & à fide Catholicâ deficientes armis propugnandam susceperit, eorumque validissimos, & conjuratissimos Exercitus exiguis copiis, summâ virtute, scientiâ militari, & pectore in bellicis difficultatibus invicto, commisso ad Albim Flumen prælio fuderit, & ceciderit, ipsosque Principes Duces admirabili felicitate in suam redegit potestatem, Germaniamque totam variis rerum tumultibus æstuantem tam divino triumpho pacaverit, & in statum feliciorem restituerit.

Senatus Sacer, Ecclesiaque Catholica.

Ce qui signifie.

Les Princes Allemans contre lui révoltez
En personne il vainquit, & prit les Chefs liguez.

Au Divin Charles V. Empereur, Césat, Auguste, trés-Invincible, trés-Puissant, trés-Pieux, le Germanique, parce qu'il a pris soin de défendre la Cause de la Religion Chrêtienne, contre les Princes d'Allemagne, rebellez contre lui, & contre l'Eglise Catholique, & a défait leurs trés-nombreuses, & puissantes armées, avec peu de gens, mais soûtenus par son extrême valeur, par son extraordinaire habileté au mêtier de la guerre, & par la constance inébranlable de son courage au milieu des plus grandes difficultez de la guerre, les a dissipez & batus dans un combat donné prés de l'Elbe, & par un admirable

mirable bonheur, a pris & réduit en ſa puiſſance les Principaux Chefs; & par une ſi admirable victoire a pacifié toute l'Allemagne qui étoit pleine de troubles & de tumultes, & l'a rétablie dans un état plus heureux.

Le Sacré Sénat, & l'Egliſe Catholique.

LA

LA VIE
DE
L'EMPEREUR
CHARLES V.

PARTIE. IV. LIVRE V.

Année 1558.

SOMMAIRE
Du V. Livre de la IV. Partie.

CConcours de Peuples aux Funerailles de l'Empereur. Sonnet de Loüis Dolce. Bona Sforce Reine de Bologne ; ſes amours avec Pappacoda. Son voïage à Veniſe. Comment elle y fut reçue ; Elle va dans le Roïaume de Naples ; ſa mort, & ſon Teſtament en

faveur du Roi Philippe. Armée Navale envoïée par Soliman contre Malte. Préparatifs des Chevaliers pour ſe bien défendre, avec pluſieurs particularitez. Combien Charles V. recommanda au Roi Philippe la protection de Malte. Cara Muſtapha Amiral des Turcs paſſe avec ſon Armée contre le Roïaume de Naples. Epouvante qu'il donne aux Napolitains. Il prend Sorrento, & Maſſa par le ſecours des Renégats Chrêtiens; il fait grand nombre d'Eſclaves, & un gros butin; il envoïe pour aſſûrer les Etats, & les Places maritimes du Pape. On croit que les Turcs ont été appellez contre le Roïaume de Naples par Paul IV. & par ſes Neveux. Cara-Muſtapha s'en retourne chargé de butin & de dépoüilles à Conſtantinople, aprés avoir fait de grands dégâts dans l'Ile de Minorque. Les Chrêtiens Renégats ont toûjours fait la fortune des Turcs. Les Pontifes qui régnérent du temps de Charles V. quels, & en quel nombre, avec pluſieurs particularitez. Jules II. combien enclin à la guerre. Adrien VI de quelle maniére il exerça le Pontificat. Diverſes actions de Clement VII. durant le ſien. Autres actions de Paul III. Charles V. avec quelle adreſſe il ſe comporta avec les Papes; il ſçût toûjours en tirer ſes avantages. Sentimens de Sangro. Henri VIII. Roi d'Angleterre parvient à la Couronne avec beaucoup de

de richeſſes : il auroit pû rendre ſa Nation formidable ; il perd cette grande gloire qu'il auroit pû s'acquerir, & comment : ſes vices, & ſes vertus ; ſon procédé avec l'Empereur Charles V. François I. Roi de France : ſon éloge avec pluſieurs particularitez ; ſes talens trés excellens : ſes défauts obſcurcirent ſes vertus : il eut toûjours dans l'eſprit de perdre Charles V. Il fut cauſe de la fortune, & des ſuccez avantageux des Turcs, & des Luthériens. Henri II. Roi de France donne plus d'affaires à l'Empereur Charles V. que n'avoit fait François I. ſon Pere ; ſes belles & dignes actions. Sigiſmond I. Roi de Pologne, combien ſon mérite fut eſtimé par l'Empereur. Don Emanuel Roi de Portugal fort accrédité dans l'eſprit de l'Empereur. Chriſtierne II. Roi de Dannemarc Beaufrere de Charles V. avec pluſieurs particularitez de ſa vie infortunée. La Reine Iſabelle ſon Epouſe ſe retire à Bruxelles, & y meurt. Dans quel état étoit la Suéde au temps de Charles V. Jalouſies de cet Empereur au ſujet du mariage du Roi d'Ecoſſe avec la fille du Roi François I. Comment elles ſe diſſiperent. Procédé de l'Empereur avec les Venitiens, & de ceux-ci envers Lui. Doges qui régnérent à Veniſe durant l'Empire de Charles V. Quels furent les intérêts de ce Prince avec les Républiques de Genes, & de Lucques, & pluſieurs

ſieurs particularitez. La Maiſon de Savoye trés-étroitement unie d'intérêt avec l'Empereur. Maiſon de Medicis en Toſcane, ſes intérêts avec la Maiſon d'Autriche, & de celle-ci avec celle-là. Alphonſe d'Eſte Duc de Ferrare perſécuté par Leon X. Protégé par l'Empereur au temps d'Adrien VI. Il lui fait reſtituer ſes Etats dont il avoit été dépoüillé. Federic Gonzague Duc de Mantoue fait Duc par l'Empereur, & pour quelles raiſons; généreuſe juſtice de Celui-ci, envers le même; il lui donne l'Inveſtiture du Montferrat, avec pluſieurs obſervations particuliéres. Maiſon de Rovere, dans le Duché d'Urbin, perſecutée par le Pape, protégée, & ſoûtenue par Charles V. Soliman Empereur des Turcs, ſurpaſſa en vertus héroïques les Princes Chrêtiens: ſa vie plus digne qu'aucune autre d'être écrite: on blâme ſouvent les vertus dans les Turcs par paſſion: on doit les louer dans toutes les perſonnes où elles ſe trouvent, quelles qu'elles ſoient: Soliman ſe rend glorieux & formidable par le moïen des guerres des Chrêtiens entr'eux: Priéres publiques établies parmi les Turcs pour demander à Dieu la diſcorde entre les Princes Chrêtiens. L'Ile de Rhodes priſe par Soliman, avec pluſieurs particularitez: autres victoires de ce Prince Infidelle. Charles V. & François I. ſont ceux qui ont établi dans l'Europe les véritables Eco-

les

les pour apprendre l'Art militaire ; ils eurent une grande quantité de bons Miniſtres d'Etat : Les Capitaines, & les Guerriers les plus fameux de diverſes Nations, leſquels ſervirent, & fleurirent au temps de l'Empereur Charles V. Guerriers & Capitaines François les plus renommez en ce même temps-là : les gens de lettres les plus célebres, & les plus eſtimez qui vêcurent auſſi alors. Teſtament de l'Empereur Charles V. avec quelques particularitez : il ordonne un Codicille peu de jours avant que de mourir. Fils du même Charles V. tant légitimes, que naturels : Don Jean d'Autriche, ſa vie, ſes actions, ſa mort. Philippe II. Fils unique de Charles V. avec pluſieurs particularitez. Ses Femmes & ſes Enfans ; Philippe III. Sa Femme, & ſes Enfans ; Philippe IV. ſa Femme & ſes Enfans. Don Jean d'Autriche, Fils naturel de celui-ci : Charles II. dernier Succeſſeur en droite ligne maſculine de l'Empereur Charles V. Tous les Princes, & toutes les Princeſſes de l'Europe décendent à préſent de Charles V.

TOutes ces pompes funébres, qui viennent d'être décrites dans le Livre précédent, ont été admirées de tout le monde ; & il eſt certain que dans tous les lieux où elles furent célébrées, le concours de peuple étoit ſi grand, qu'on eût dit que tous les hommes de la terre généralement s'y étoient rendus, Satisfaction des Peuples 1558.

& assemblez; en sorte que quelque grande que soit la Ville de Naples, il n'y avoit pas moien d'y passer, non pas même dans les rues les plus reculées, & les moins fréquentées; aussi tant les Habitans, que les Etrangers se mirent-ils à crier d'une commune voix, & à demander instamment, qu'on ne détruisît point les Echafauts qu'on avoit dressez, jusqu'à-ce que les Peuples eussent satisfait leur noble & pieuse curiosité. si bien que ce n'est pas sans raison que Loüis Dolce, Poëte Fameux qui vivoit alors, fit divers Sonnets, & particuliérement celui qui suit, sur les deux Colomnes de ces admirables Tombaux.

Carlo quel sempre invitto alto valore,
Onde fosti da Dio sol gradito
Ben di gran lunga è trapassato, e gito
Del termine che pose Hercole fuore.
Quinci fù picciol Cerchio all' ampio honore,
Che morti fra Mortali, anzi infinito,
Tutto questo del Mondo mezo sito
Di donde nasce il giorno, ové egli muore.
Spiego l'Aquila tua l'audaci vanni,
Ove più scalda il sole, e affreda il gelo,
E tremar fè l'occaso, e l'Oriente
Al fin carico di gloria più che d'anni,
Vincitor di se stesso, e d'ogni gente,
Satio di star con noi volasti al cielo.

La Reine de Pologne.

Il arriva cette année de la mort de l'Empereur Charles V. & la suivante, deux événemens accompagnez de telles circonstances que je me persuade que le récit n'en sera pas

pas desagréable au Lecteur; le premier que je rapporterai sera celui de la Reine de Pologne *Bona Sforce*. Cette Princesse étant demeurée Veuve du Roi Sigismond en 1548. devint amoureuse, quoi que déja avancée en âge, d'un certain Jean Laurent *Pappatoda* Napolitain, qui étoit Camerier de son Major-dome, beaucoup plus jeune qu'elle, & assez bien fait de sa personne. Il y a des Auteurs (& entr'autres Summonte) qui écrivent que l'amour de cette Reine fut excité plûtôt par un desir de vengeance, que par passion, prétendant se vanger de l'injustice de l'amour, par une autre toute semblable. En voici en peu de mots l'avanture.

Sigismond son Fils étant devenu Roi, aprés la mort de Sigismond son Mari, se rendit éperdûment amoureux d'*Anne Radzullia*, qui n'étoit qu'une simple fille de chambre de la dite Reine, & son amour devint tout à coup si violent, & si aveugle, qu'à peine fut-il né qu'il alla à l'excez, & porta ce jeune Prince à prendre la résolution de faire celle qui en étoit l'objet sa compagne sur le Trône. La Reine s'en étant apperçue, & ne pouvant souffrir qu'une Servante devînt son égale, s'y opposa fortement, mais sans effet, car, nonobstant toutes ses remontrances, le Roi aveuglé l'épousa, pour satisfaire sa passion. La Reine fort indignée de cette bassesse de son Fils, résolut, pour s'en venger, d'en commettre une autre, afin qu'il fût la risée de tout le monde, non-seulement à cause de sa Femme, mais aussi à cause de sa Mere. D'autres néanmoins rapportent autrement

Folie d'amour. 1558.

trement ce fait, & disent que la Reine aïant eu en sa jeunesse un vieux Mari, elle voulut, pour se dédommager, en avoir dans sa vieillesse un jeune, tel qu'étoit Pappacoda, qui ne passoit pas alors 30. ans, avoit fort bonne mine, & étoit tourné comme il faut, pour inspirer ce qu'on appelle passion amoureuse.

Cette Reine, pour joüir en repos, & avec plus de liberté, des caresses de ce jeune Epoux, s'avisa de deux prétextes, l'un qu'Elle ne vouloit pas voir devant ses yeux un mariage aussi disproportionné, & aussi honteux que celui de son Fils; & l'autre, qu'il étoit nécessaire qu'Elle allât visiter la Poüille, & la Calabre, au moins deux Principautez qui lui appartenoient dans ces Provinces, savoir celle de *Rossano* dans la Calabre, & celle de *Bari* dans la Poüille, dont elle avoit hérité d'Isabelle d'Arragon, sa Mere, Duchesse de Milan. Elle partit donc de Pologne, avec un médiocre Cortége, pour n'avoir pas tant d'yeux à l'observer, aïant Pappacoda entre ses bras tout ouvertement, sa passion étant trop grande pour la pouvoir tenir cachée; & elle arriva à Venise à la fin de 1555. La République regardant cette Reine comme Fille de *Jean Galeas Sforce*, Duc de Milan, qui avoit été ami intime de ce Senat, & outre cela pour obliger le Roi Sigismond son Fils (ignorant les démêlez qu'il avoit avec sa Mere) résolut de lui faire un acceüil des plus superbes, le Doge, François *Venier*, étant pour cet effet sorti au devant d'Elle dans le fameux *Bucentaure*, accompagné de

de plus de 200. Gondoles magnifiquement ornées, remplies de Nobles, de Sénateurs, & de Dames; & pendant huit jours qu'Elle y demeura, ce ne fut que regals, que fêtes, que bals, la Chambre contre les pompes & le faſte aïant pour cela donné diſpenſe, de ſorte qu'on ne vit qu'or, & pierres précieuſes briller de toutes parts.

La République non contente de cela, la fit accompagner par ſon Armée Navale, juſqu'aux Port de ſa Ville de Bari, où on lui fit le 12. de Mai une entrée ſi magnifique, & ſi ſuperbe, qu'elle couta des ſommes immenſes, & cauſa la rüine de ces Peuples, excepté quelque petit nombre de perſonnes qui en profitérent. Enſuite elle ſe diſpoſa à partir pour Naples, où Elle avoit réſolu de faire ſa demeure; l'Empereur Charles V. aïant déja envoïé des lettres trés-obligeantes à cette Reine lors qu'Elle étoit à Veniſe, outre celles du Roi Philippe ſon Fils, qui avoit envoïé ordre au Viceroi de lui faire une belle reception. Mais aïant été ſurpriſe, deux jours avant celui qui étoit fixé pour ſon départ, d'une fiévre trés aigue, cauſée par les grandes chaleurs, auſquelles Elle n'étoit pas accoûtumée. & qui fut négligée au commencement, Elle en fut emportée en peu de temps; & on remarqua, choſe effectivement rare, que ce fut là ſa premiére & derniére maladie. Elle va à Bari.

Pappacoda qui n'aimoit guére le Roi Sigiſmond, n'ignorant pas ſes deſſeins, & ſes tentatives pour le faire maſſacrer, à cauſe qu'il poſſédoit entiérement l'eſprit, & le Teſtament. 1558.

cœur de la Reine ſa Mere, porta cette Princeſſe à faire ſon Teſtament en faveur du Roi Philippe, Fils de l'Empereur Charles V. à l'excluſion du Roi Sigiſmond, qui devoit être ſon Héritier en qualité de ſon Fils. Une telle hérédité fut fort avantageuſe au Roi Philippe, parce qu'elle le rendit maître de la Principauté de Tarente, & du Duché de Bari, qui faiſoient preſque deux Provinces entiéres, & qu'il ne lui manquoit que cela pour être Seigneur de tout le Roïaume de Naples. La Reine fit ce Teſtament le ſoir du 16. de Novembre 1557. & le matin du 19. Elle mourut. Elle fit Pappacoda Exécuteur du Téſtament, & lui laiſſa dans le même Roïaume *Noia*, *Capurſo*, & *Tougano*, trés-belles, & trés-nobles Seigneuries, avec tout l'or, l'argent, & les meubles, eſtimez 200. mille Ducats, ſomme immenſe pour ces temps-là où toutes ces choſes étoient rares. Le Roi Philippe de ſon côté connoiſſant qu'il étoit redevable d'un ſi grand avantage aux bons offices de Pappacoda, lui donna, pour lui marquer ſa gratitude, quelques Charges conſidérables dans le Roïaume, & outre cela le Tître de Marquis avec le Marquiſat de *Capurſo*; Tître qui ne ſe vendoit alors que 300. écus, quoi que depuis il ait été vendu juſqu'à 6000. Le Roi Sigiſmond Fils de la Défunte, auquel cette hérédité appartenoit légitimement, en fit de grandes plaintes au Roi Philippe, & ne manqua pas de lui faire voir l'invalidité de ce Teſtament, mais entre les Princes *qui tenet, teneat, poſſeſſio valet*, Sigiſmond outré de

de ne pouvoir rien gagner du côté de Philippe, voulut décharger sa colére sur Pappacoda, & attenta sur sa vie, pour assouvir sa vengeance, mais celui-ci sçut si bien se précautionner contre ce redoutable ennemi, qu'il rendit toutes ses entrepriſes inutiles.

Soliman prétend attaquer Malte.

Soliman qui (pour le malheur des Chrêtiens) étoit un Prince puissant, courageux, aimé des Turcs, formidable, craint de tout le monde, extrémement fin & ruſé; & qui avoit une passion démesurée d'avancer ses desseins ambitieux, voïant l'Empereur Charles V. dans une Solitude, aprés avoir renoncé à l'Empire; Ferdinand nouvel Empereur avec peu d'expérience; le Roi Philippe encore moins expert dans le métier de la guerre; Henri II. Roi de France aïant l'épée dégainée contre lui; le Pape disposé à faire la guerre au Roïaume de Naples, & toute la Chrêtienté troublée pour la Religion, ce Prince Infidelle, dis-je, voïant les choses en cet état, pensa à profiter d'une conjoncture si favorable, & se disposa à envoïer une puissante Armée Navale à la conquête de Malte, ne pouvant souffrir que les Chevaliers de cette Ile s'y fortifiassent si considérablement, & allassent avec leurs forces saccager jusqu'à ses meilleurs Ports; outre qu'en chassant les Chevaliers de cette Ile il s'ouvroit un chemin trés facile à la conquête de la Sicile premiérement, & puis du Roïaume de Naples. Pour cet effet, il mit en mer à la mi-Mai de cette année une Flote de 130. Galéres, & autres Vaisseaux, bien pourvue de tout, dont il fit Amiral Cara-Mustapha,

tapha, Capitaine fort expérimenté, & qui avoit servi sous Barberousse, ce qui le faisoit juger capable des plus grandes entrepriſes. Soliman donna ordre à ce Commandant qu'au cas qu'il trouvât de trop grandes difficultez à faire le Siége de Malte, ſelon les avis qu'il en pourroit recevoir, il prît la route du Royaume de Naples, où non ſeulement il feroit infailliblement un gros butin, mais pourroit même faire aiſément de grandes conquêtes, vû la conjoncture des guerres qui occupoient le Roi Philippe.

Diligences pour la défenſe de Malte.

Le Grand Maître, & le Chapitre n'eurent pas de peine à ſe perſuader que tous ces grands préparatifs de Soliman ſe faiſoient contre leur Ile de Malte, parce que tous les avis portoient que ce fier Empereur des Turcs ne pouvoit ſouffrir que cet Ordre ſe rendît ſi puiſſant dans ces Mers; ſi bien qu'ils ſe diſpoſérent à faire une ſi vigoureuſe défenſe, qu'elle fît paſſer aux ennemis l'envie de s'approcher d'eux; & en effet il n'y eut point de ſoin, ni de diligence qu'on n'emploïât pour bien munir, & rendre imprenables la Ville, & tous les autres Châteaux, & Forteresſes de l'Ile. L'Empereur Charles V. qui ne vouloit pas que les Chevaliers perdiſſent cette Ile qu'il leur avoit donnée, non ſeulement avoit recommandé à Philippe ſon Fils de les maintenir dans la poſſeſſion de cette Ile, mais de plus à ſon départ pour Eſpagne lors qu'il lui dit le dernier adieu, il lui avoit dit en l'embraſſant: *Mon Fils, ſouvenez-vous toûjours que Soliman voudra avoir Malte, & que c'eſt vôtre intérêt de ſecourir*

cette

cette Ile, & de la défendre de toutes vos forces. Philippe profitant de ce ſage conſeil, n'eut pas plûtôt été averti que ces grands préparatifs du Turc avoient principalement en vûe le Siége de Malte, qu'il donna ordre au Vice-roi de Sicile de ſecourir cette Ile, & de la renforcer en y envoïant quantité de munitions, de vivres & de troupes.

Cependant le Grand-Maître, avec le Chapitre, fit citer tous les Chevaliers, avec ordre exprés de ſe rendre en perſonne à Malte pour ſe défendre; de ſorte que tous voïant la néceſſité de cette défenſe y accoururent en grand hâte de toutes les Provinces d'Italie, d'Allemagne, d'Eſpagne, de Sicile, & de France, avec quelques ſoldats, plus, ou moins, ſelon le pouvoir de chacun; & le concours fut ſi grand, que toutes les Maiſons de la Ville, & des Paroiſſes, étant pleines, on fut obligé de faire bâtir une infinité de baraques pour les loger; juſque-là que les ſeuls Avanturiers, ou Volontaires, qui s'y étoient rendus à la ſuite des Nobles, paſſérent le nombre de 1200. On déclara Généraux Don Antoine de Bologne Palermitain pour commander les Chevaliers; Chriſtophle Pacieco, eut le commandement des Milices étrangéres; & le Prieur d'Auvergne Loüis de Leſtie celui des Volontaires. Ce grand nombre de Chevaliers, & de Soldats, cauſa une trés-grande confuſion au ſujet des prétentions du Commandement, & il en ſeroit arrivé de grands déſordres, ſi le Grand-Maître de la Valette n'y eût rémédié à temps par ſon autorité, accompagnée de beaucoup de

Proviſions pour la défenſe.

de prudence. Le Viceroi de Sicile, & les Magiſtrats de la Ville, envoïérent à Malte, conformément aux ordres du Roi, juſqu'à 40. Vaiſſeaux chargez de munitions de guerre, & de bouche, & de monde; diligence, & abondance qui fut fort admirée.

Les Turcs prennent une autre route.

Cara-Muſtapha informé de tous ces grands & prodigieux préparatifs, & voïant bien qu'il n'étoit pas poſſible de prendre Malte, jugea à propos de ſuivre ſes autres inſtructions. D'autres néanmoins écrivent que Soliman étant fort preſſé par Henri II. Roi de France, de faire une puiſſante diverſion dans le Roïaume de Naples, pendant que Lui, & le Pontife faiſoient la guerre au même Roïaume par mer & par terre, le Grand Seigneur pour ſatisfaire à ces inſtances avoit donné ordre à ſon Amiral, de laiſſer l'entrepriſe de Malte, & de ſe jetter avec ſon Armée ſur les côtes de Naples; de ſorte que Cara-Muſtapha aïant reçu cet ordre pendant qu'il tenoit la route de Malte, il tourna ſes voiles de l'autre côté. Ou crut auſſi que Henri II. n'avoit pas de lui-même beaucoup de penchant à recourir au Turc pour une telle diverſion, mais qu'il y avoit été porté par les fortes ſollicitations du bon Pape Paul IV. qui avoit le cœur rempli de vengeance contre la Maiſon d'Autriche, & qui vouloit, à quelque prix que ce fût, s'aſſûrer la conquête de ce Roïaume; & tout ce qu'on peut dire, pour diſculper en quelque ſorte le Pontife, c'eſt que toute cette intrigue fut ménagée par ſes Neveux, auſquels il ſe laiſſoit gouverner.

En un mot, l'Armée Turque aïant paſſé le Phare de Meſſine, & jetté l'épouvante dans toutes les Côtes de Sicile, & encore plus de Meſſine, traverſa de Stromboli au Golfe de Salerne, Ville mal fortifiée, quoique grande, qu'ils remplirent de confuſion, & de trouble. Le 13. de Juin s'étant apperçus que de ce côté-là il n'y avoit point de défenſe, ils débarquérent leurs troupes juſqu'au nombre de 8000. hommes au Cap de *Minon*, appellé préſentement *Maſſa*, qu'ils prirent ce jour-là même, & le lendemain ils s'emparérent de *Sorentto*, deux lieux ſituez vis-à-vis de la Ville de Naples, qui, comme on le peut bien croire, demeura extrémement ſurpriſe à une telle vûe, juſtement au point du jour. Les Turcs donc, afin de me mieux expliquer, aïant fait décente ſur les Côtes, guidez par trois Renégats des lieux circonvoiſins, Paul *Renzo*, Antoine *Melfi*, & Janvier *Polaſtro*, qui connoiſſoient le païs, & les chemins, ils ſurprirent, & prirent la Ville de *Maſſa*, dont les Habitans ſe croïant en ſûreté, parce qu'elle eſt ſituée ſur une aſſez haute Colline, ne penſoient pas ſeulement à fermer les portes; de ſorte que plus de 2700. perſonnes furent faites eſclaves dans leur lit, & preſque en dormant, aprés quoi la Ville aïant été entiérement ſaccagée, & pillée, & les eſclaves, & le butin embarquez, les Turcs paſſérent à la Ville de *Sorentto*, toûjours conduits par les Renégats. Les Habitans de cette derniére Place, qui avoient eû plus de temps à penſer à eux, ſe mirent en état de défenſe avec beaucoup de vigueur, ce qui ne ſervit

Grands dommages qu'ils font.

ſervit qu'à rendre leur malheur plus grand.

Carnage. 1558. Car les Turcs étant entrez de vive force dans la Ville, avec leurs trenchans Cimeterres degaînez, ils firent un carnage inoüi, ne laiſſant en vie que 1613. perſonnes, qui furent emmenées Eſclaves, & non contens d'avoir pillé les Egliſes, & les Couvens, auſſi bien que les Maiſons particuliéres, ils y mirent le feu, pour venger la mort de ſept Turcs, qui avoient été tuez dans la defenſe faite par les Habitans de Sorentto. Selon le calcul de *Boſius* les Turcs emménerent de ces deux lieux 12. mille eſclaves, & en paſſérent plus de 6. mille au fil de l'épée : mais *Summonte*, & *Campana* ne parlent que de 5000. Eſclaves, & veulent que tout le reſte fut tué.

Etats du Pape aſſûrez. Enſuite l'Armée Navale étant partie, aprés avoir ravagé toutes ces Côtes juſqu'à la Tour du Grec, elle ſe préſenta à la vûe de Naples, où elle jetta l'alarme par toute la Ville, mais elle ne fit que paſſer, courant juſqu'à Terracine, d'où l'Amiral Cara-Muſtapha envoïa un *Aga* avec un Etendard blanc, pour faire entendre au Gouverneur qu'il ne devoit rien craindre, parce qu'il avoit ordre exprés de l'Empereur Soliman de ne faire aucun mal aux Côtes de l'Etat Eccléſiaſtique ; & c'eſt effectivement ce qui arriva, bien que ces Côtes fuſſent les plus expoſées : de ſorte qu'il n'y eut perſonne qui ne ſoupçonnât que le Pape, & ſes Neveux, avoient fait venir les Turcs contre ce Royaume ; d'autant plus que les Gouverneurs (déja avertis par la Cour de ne rien craindre) des Places du Pape ſur ces Côtes, regardoient

doient de ſang froid, du haut des Clochers, l'Armée des Infidelles.

Ces Barbares aprés avoir enſuite menacé Génes, ou du moins ſes Côtes, & tiré des Genois de gros préſens, prirent la route de l'Ile de Minorque, où ils mirent le Siége devant *Citadella* Capitale de l'Ile, aïant débarqué l'artillerie pour battre les murailles; de ſorte que les Habitans voïant bien qu'ils étoient perdus, formérent la généreuſe réſolution de mourir glorieuſement parmi les Chrêtiens, plûtôt que de devenir lâchement les Eſclaves des Turcs. Pour cet effet, étant ſortis de la Ville, ils tentérent de s'ouvrir par le fer un chemin pour ſe ſauver par la fuite, & aïant mis les femmes, & les enfans au milieu des hommes armez, ils ſe batirent courageuſement. Pluſieurs furent tuez, & particuliérement les femmes, & les enfans, mais les plus hardis, & les plus heureux échapérent par ce moïen, aprés avoir fait un grand carnage des Turcs, dont le reſte étant entré dans la Ville la ſaccagea entiérement, & puis y mit le feu; & il fut remarqué qu'il y avoit cinq Renégats. Les François croïoient que cette Armée aſſiégeroit *Nice*; mais le grand nombre de gens perdus à *Citadella*, & la quantité prodigieuſe d'eſclaves, & de dépoüilles obligea les Turcs à prendre le chemin de Conſtantinople.

Turcs dans l'Ile de Minorque.

En vérité c'eſt une choſe tout-à-fait lamentable, honteuſe à la Chrêtienté, & qui devroit obliger les Chrêtiens à ne jamais lire les Hiſtoires des Turcs, où de telles miſéres ne ſe voient que trop décrites; c'eſt, dis-je, une choſe

Les Chrêtiens ſont cauſe de la fortune des Turcs.

choſe capable de faire glacer le ſang dans les veines d'entendre, de penſer, & de voir que tous les heureux ſuccez des Turcs, & les grands & infinis dommages qu'ils ont cauſez à la Chrêtienté, ont toûjours été ſollicitez, apuïez, & facilitez par les Chrêtiens mêmes Rénégats, dont le nombre eſt ſi grand, qu'on croit que dans la ſeule Ville de Conſtantinople il y en a ordinairement plus de 6. mille. Et cependant, ce qui devroit redoubler nôtre affliction, & nos larmes, dans les Courſes des Chrêtiens contre les Turcs, on n'a jamais vû de Turcs Rénégats, pour encourager, apuïer, & favoriſer les Chrêtiens: étant certain qu'on voit tous les jours quantité de Chrêtiens renier la Foi, & ſe faire Turcs, pendant qu'à peine voit-on un Turc, dans chaque ſiécle, ſe faire Chrêtien, ſi ce n'eſt quelque petit enfant, qui ne ſait preſque pas encore s'il étoit Turc, ou Chrêtien. *Judicia Dei occulta.* Je dirai ici préſentement quelque choſe des Papes qui ont été au Vatican durant l'Empire de l'Empereur Charles V. auquel ils ont toûjours donné beaucoup de peine, & de chagrin, avec leurs maximes extravagantes. Il eſt vrai qu'ils ſe ſont enferrez eux-mêmes, s'il m'eſt permis de parler en ces termes de Perſonnes auſquelles on attribue le ſuperbe Tître de *Sainteté*, & dont, à cauſe de cela, la mémoire ſemble devoir être reſpectée.

PA-

PAPES.

Qui ont régné au Vatican, durant la Vie, & le Régne de l'Empereur Charles V.

ALEXANDRE VI. auparavant *Roderic Borgia*, ſorti d'une trés-Noble Maiſon, régnoit au temps de la naiſſance de Charles V. ſon Pontificat cauſa plus de ſcandale, que d'édification à l'Egliſe. Ses deſſeins furent, pour la plûpart, injuſtes, & impies. Il n'y eut aucun acte d'avarice, de Simonie, & de luxure qu'il ne commît pour aſſouvir ſes paſſions ſenſuelles, & criminelles. Il lâcha la bride à Ceſar *Borgia* ſon Fils naturel, & ſouffrît qu'il courût à tout abandonnement de diſſolution & de méchanceté. Il permit que ce digne Fils d'un tel Pere tentât les moïens les plus indignes, formât les deſſeins les plus injuſtes, & les plus barbares, & emploïât même la force & la violence des armes pour faire de l'Etat de l'Egliſe, une Principauté abſolue dépendante de ſa Maiſon. Il fit le projet d'un Traité avec le Roi Ferdinand le Catholique, pour partager entr'eux deux tout le Monde. Il obligea le même Roi par ſes exhortations, & par ſes menaces à chaſſer de ſes Roïaumes les Juifs au nombre de 124. mille familles, dont lui-même en reçût en ſuite à Rome 6. mille des plus riches, moïennant un million d'écus qu'ils débourſérent, leur aſſignant un grand Quartier, & deux Synagogues

Procedures de ce Pape quelles. 1558.

gogues. Il créa en onze promotions 40. Cardinaux, 15. Eſpagnols, 6. François, 2. Allemans, un Anglois, un Polonnois, un de Chypre, & le reſte Italiens. Il mourut le 18. Août 1503. aïant été, par mégarde, émpoiſonné du même poiſon, dont il avoit réſolu de ſe ſervir pour envoïer 15. Cardinaux à l'autre monde.

Sa vie courte. PIE III, Siennois, auparavant *François Picolomini*. Il fut créé Pape le 22. Septembre 1503. aprés de trés-grandes conteſtations ſucitées par Céſar Borgia. Il auroit été un trés-bon Pape, trés-propre à bien gouverner, & animé d'un grand zéle: mais il mourut tôt aprés ſon exaltation, & ne tint le Saint Siége que 26. jours, ce qui fut cauſe qu'il ne créa point de Cardinaux: Il mourut de poiſon, qui, comme on eut grand ſujet de le ſoupçonner, fut mis dans une playe qu'il avoit, par le conſeil & à l'inſtigation de *Pandolfe Petrucci* Tiran de Sienne.

Pape Guerrier. JULES II. auparavant *Julien de la Rovere* natif d'Albizzole, dans l'Etat de Genes. Il fut élevé à la Papauté le 1. Novembre 1503. Ce Pontife eut l'humeur belliqueuſe, un courage intrépide, & ſi porté aux armes & à la guerre, qu'il auroit volontiers troublé le repos de toute la Chrêtienté, pour ſatisfaire à cette paſſion, comme effectivement il le troubla pluſieurs fois, & fut vû ſouvent à la tête de ſon Armée, & particuliérement lors qu'il fit mettre le ſiége devant Mantouë, où il voulut commander en perſonne. Il fut trés-ardent Défenſeur des droits du Siége Apoſtolique, & des immunitez de l'Egliſe: il ôta des mains de

de *Jean Bentivoglio* la Ville de Bologne. Il fut l'inſtigateur de la fameuſe Ligue de Cambrai pour détruire Veniſe. Il chaſſa avec le ſecours des Eſpagnols, & des Suiſſes, les François d'Italie; il créa en ſix promotions 27. Cardinaux, 3. François, 2. Eſpagnols, un Allemand, un Anglois, un Suiſſe, le reſte Italiens, dont 5. furent de *Savone*, & ſes Neveux. Il mourut le 31. Février 1513.

LEON X. auparavant *Jean de Medicis* Florentin, Fils de Julien de Medicis. Il fut créé Cardinal par Innocent VIII. à l'âge de 13. ans, & enſuite à celui de 37. il fut élevé au Pontificat le 11. de Mars 1513. & par ſa grande jeuneſſe on peut aiſément juger quelle haute opinion on avoit conçue de ſon mérite. Ce Pape ſe donna beaucoup de peine pour procurer la paix à l'Italie, en cherchant les moïens d'en chaſſer les François qui s'étoient rendus maîtres du Duché de Milan. Il fut cependant en grande partie cauſe de la réſolution que prit *Martin Luther* d'abandonner ſon Ordre des Auguſtins, & la Religion Catholique, & de faire goûter, & recevoir ſa nouvelle Reforme à tant de Provinces, & de Royaumes. Il ſoûtint l'élection de Charles V. à l'Empire, & lui donna l'inveſtiture du Royaume de Naples. Il créa en huit promotions 42. Cardinaux, 2. Allemans, 4. François; un Eſpagnol, un Anglois, 2. Flamans, un Portugais, le reſte Italiens. Il fut grand amateur, & obſervateur de la Juſtice. Il aima, & protégea les gens de lettres; il mourut le 2. Decembre 1521.

De quelle utilité à l'Egliſe.

ADRIEN VI. nommé avant ſon Pontificat *Adrien*

Quelle fut sa conduite dans le Pontificat.

Adrien Florent. Tous les Auteurs tombent d'accord qu'il fut d'une naissance médiocre, & qu'il s'éleva à cette souveraine Dignité par son savoir, & par son mérite ; mais à l'égard de sa Patrie les sentimens sont bien différens. La plûpart des Ecrivains Italiens le font naître à *Salo* dans le Territoire de Bresse en Italie ; d'autres veulent qu'il soit né en Hollande, sans marquer en quel lieu de cette Province ; & il y en a quelques-uns, mais en petit nombre, qui assurent qu'il prit naissance à Utrecht, où il est certain qu'il passa une grande partie de sa vie. Quoi qu'il en soit, il fut créé Pape à Rome le 9. de Janvier 1522. dans le temps qu'il étoit en Espagne où il gouvernoit les Roïaumes de l'Empereur Charles V. A la vérité, les offices des Cardinaux de la Nation de cet Empereur, furent fort puissans sur l'esprit de tous ceux qui avoient voix au Conclave ; mais avec tout cela il est constant que la grande reputation de ses vertus contribua encore d'avantage à son élévation. Il n'y eut d'autre opposition que celle qu'y apportérent les François, qui se mirent à crier, que l'intérêt de la liberté de l'Italie, en des temps semblables, ne demandoit nullement qu'on fît Pape une Personne à laquelle il seroit impossible de soûtenir comme il faut la qualité de Pere commun, aprés avoir fait paroître toute sa vie tant de passion pour le service de la Maison d'Autriche, & particuliérement pour Charles V. dont il avoit été Précepteur, & au service duquel il étoit actuellement ; mais la bonne opinion qu'on avoit de son grand

grand mérite fit paſſer au deſſus de tous les obſtacles. Ce Pontife ne créa qu'un ſeul Cardinal de Maſtrict, & il ne voulut jamais donner un ſou à ſes parens. Il tint le Pontificat un an, huit mois, & quelques jours. Il conclut, comme il a été dit en ſon lieu, une Ligue avec l'Empereur Charles V. contre les François, mais ſa mort arrivée tôt aprés fut cauſe qu'elle ne produiſit aucun effet. L'Ile de Rhodes fut priſe par les Turcs durant ſon Pontificat.

Clement VII. duquel il a été beaucoup parlé dans cette Hiſtoire, comme aïant repréſenté avec Charles V. quantité de Scenes, partie funeſtes, & partie glorieuſes. Avant ſon Pontificat il s'appelloit *Jules*, & étoit Fils de *Julien de Medicis* Florentin, qui perdit la vie dans la conjuration des *Pazzi*. Jules nâquit un mois aprés la mort de ſon Pere, d'une Demoiſelle Favorite de celui-ci; on ne laiſſa pas néanmoins de le nourrir, & de l'élever comme s'il eût été Fils légitime. Leon X. le reconnoiſſant pour ſon Couſin Germain, le créa Cardinal, lors qu'il étoit Chevalier de Saint Jean, & Prieur de Rhodes. Aprés la mort de Leon, Jules fit les derniers efforts pour obtenir la Papauté, mais il n'y put parvenir que lors qu'Adrien eut laiſſé par ſa mort le ſaint Siége vacant, qu'il occupa à ſa place, aïant été élevé au Pontificat à l'âge de 49. ans, le 19. Novembre 1523. n'y aïant dans le Conclave que 18. Cardinaux ſeulement, preſque tous Créatures de Leon X. dont on l'exhorta de prendre le nom, mais il voulut porter celui de Clement. Durant

Comment il ſe comporta avec Charles. V. 1558.

rant ſon Pontificat il arriva de trés-grands événemens dans toute l'Europe, & particuliérement en Italie, décrits chacun en ſon lieu dans cette Hiſtoire. La premiére action qu'il fit fut de confirmer l'Ordre des Clercs Réguliers Théatins, qui avoit été inſtitué à Veniſe par *Jean Pierre Caraffe*, & par *Gaëtan de Thiene*, qu'on a mis dans le Catalogue des Saints. François I. Roi de France fut fait priſonnier, & Clement ſe donna beaucoup plus de mouvement & de peine pour ſa liberté, que celui-ci ne fit enſuite pour lui. Soliman aprés la mort du Roi de Hongrie tué dans une bataille, ſe ſaiſit de preſque tout le Roïaume. A peine la troiſiéme année de ſon Pontificat étoit-elle accomplie, qu'il fut contraint (diſgrace qu'il s'attira lui-même par ſa conduite tout à-fait irréguliére) de voir ſaccager Rome, & lui renfermé dans le Château Saint Ange. Il fit le voïage de Bologne où il couronna Charles V. avec de ſuperbes cérémonies. Les Anabaptiſtes multipliant occupérent Munſter pour y faire leur demeure. Henri VIII. d'Angleterre repudia Catherine pour épouſer Anne de Boulen. Il eut toûjours l'eſprit attentif aux occaſions, & aux moïens d'aggrandir ſa Maiſon, & il ne ſe donna point de repos juſqu'à ce qu'il la vît ſur le Trône de la Principauté de Florence, & qu'il vît la Deviſe de cette Séréniſſime Maiſon miſe au deſſous de ſa Statue en ces termes, *Tu mihi quodcumque rerum eſt.* Il fit un voïage à Marſeille, où il célébra le Mariage de Cathérine de Medicis ſa Niéce, avec Henri Dauphin de France, Fils de François

I.

I. Ce Pontife créa en ſept Promotions 30. Cardinaux, 7. François, 7. Eſpagnols, un Allemand, & les autres 15. Italiens; à trois deſquels il fut obligé de vendre le Chapeau, au plus offrant, afin de trouver l'argent néceſſaire pour païer ſa rançon. Il régna 10. ans, 10. mois, & 7. jours, & mourut le 24. Septembre 1534. peu regretté de Charles V.

Combien il donna d'affaires à Charles V. 1558.

PAUL III. appellé avant ſon Pontificat *Aléxandre Farneſe*, qui travailla aſſûrément plus que tout autre Pape à l'agrandiſſement de ſa Maiſon; non content d'imiter Clement ſon Prédéceſſeur en cette paſſion pour ſes parens, il la pouſſa encore plus loin, bien que celui-ci ait été, comme il a été dit, trés paſſionné à cet égard. Aléxandre VI. aïant eû occaſion de le pratiquer, & de le connoître pour un Perſonnage de grand eſprit, prudent, & adroit, le créa Cardinal qu'il n'avoit encore que 26. ans, le 22. de Septembre 1493. & depuis ce temps-là il fut emploïé en de continuelles Légations. Il eut d'une trés-belle Dame ſa Favorite, *Pierre Loüis*, qu'il fit élever avec beaucoup de ſoin & de tendreſſe, mais qui répondit mal à ſon éducation, & fut d'une humeur bien différente de celle de ſon Pere; qui cependant ne laiſſa pas de faire pour ſon agrandiſſement tout ce qui a été écrit dans cette Hiſtoire. Il fut élevé à la Dignité Papale le 13. Octobre 1534. Quoi que tout le monde eût conçu une grande opinion de ſon Gouvernement, dont il remplit dignement les fonctions, on eût néanmoins beaucoup d'égard à ſon âge de 66. ans; les Cardinaux qui

avoient vû mourir cinq Papes d'un âge inférieur, se figurant que sa vie ne seroit pas longue, en quoi ils se trompérent fort, puis que contre leur attente elle dura encore plus de 15. ans. Il se promena par le monde plus que ne fit jamais aucun autre Pape. Il reçut Charles V. à Rome (comme on l'a vû dans cette Histoire) avec un triomphe qui coûta des trésors immenses, dans la seule vûe d'obliger par tant d'honneurs, & de caresses, cet Empereur à faire Duc de Milan Pierre Loüis son Fils, comme il avoit fait Duc de Florence Alexandre, à la solicitation de Clement VII. son Oncle; & il l'auroit effectivement fait, s'il n'en eût été détourné par le Marquis de Vasto, par Don Ferrand Gonzague, & par Don Antoine de Leva. Il s'aboucha trois fois avec Charles V. sans compter celle de Rome, & une fois avec François I. & quoi qu'il couvrît ces entrevûes du spécieux prétexte de l'intérêt public, & du bien de l'Eglise, il n'y eut néanmoins personne qui ne s'apperçût aisément que ses intérêts propres, & le désir d'avancer sa Maison, en étoient les véritables causes. Il confirma & approuva par une Bulle authentique en 1540. la Compagnie d'*Ignace Loyola*, à laquelle il donna le nom de *Compagnie de Jesus*, tître qui donna beaucoup à parler aux Luthériens. Enfin ce Pontife donna à sa Maison, qui étoit de Rome, & d'ancienne Noblesse, des Palais, des Tîtres, des Etats, des Seigneuries, & des richesses; mais il ne pût empêcher que Pierre Loüis son Fils, ne fût assassiné dans sa propre Chambre par l'ordre des Ministres

de

de Charles V. Il créa en onze promotions 71. Cardinaux, ſavoir, 9. François, 10. Eſpagnols, un Allemand, 2. Anglois, un Portugais, un Ecoſſois, & le reſte Italiens. Il finit ſes jours le 12. de Novembre 1549. dans un temps où l'Europe étoit fort agitée, laiſſant la reputation de bon Pape.

JULES III. Romain, nommé auparavant *Jean Marie du Mont*, qui avoit été fait Cardinal par Paul III. en 1536. le même Pape le créa depuis ſon Legat, & Préſident du Concile de Trente. Il fut élevé au Pontificat à l'âge de 62. ans le 15. Février de 1550. Il commença ſon Gouvernement par la publication d'un Jubilé, qui n'avoit pû être célébré l'année précédente, à cauſe de la vacance du St. Siége, & où il y eut un grand concours de peuple. Charles V. eût un trés-grand ſujet de ſe réjoüir de l'élévation d'un ſi grand Pape, parce qu'il ne fut pas plûtôt couronné qu'il ordonna que le Concile Général ſeroit transféré à Trente, ce que cet Empereur deſiroit paſſionnément. Durant ſon Pontificat les Luthériens, qui avoient été ſi fort abbatus par l'Empereur, ſe relevérent plus forts que jamais, juſque-là qu'aïant pris les armes ſous la conduite du nouvel Electeur de Saxe, ils le chaſſérent d'Allemagne de la maniére qui a été ci-devant décrite. On remarqua dans ce Pontife, au grand étonnement de tout le monde (& particuliérement de Charles V. qui en avoit conçû une trés-mauvaiſe opinion) un merveilleux changement d'humeur; car pendant qu'il fut Séculier, Eccléſiaſtique, Prélat, & Cardinal, il

Changement remarquable en lui.

n'eut d'inclination, ni de penſée que pour les plaiſirs, les divertiſſemens, les paſſe-temps, ſans vouloir ſeulement s'informer des affaires du monde, ce qui fit qu'il n'y eut perſonne qui ne fût ſurpris de ſon élevation à une ſi éminente Dignité, & qui ne traitât les Cardinaux de fous de l'avoir fait Pape. Cependant le Vatican ne vit peut-être, jamais un Pontife plus appliqué que celui-ci au Gouvernement, & aux affaires publiques; car il s'embarraſſa peu de celles de ſa Maiſon en particulier. Il créa en quatre Promotions 20. Cardinaux tous Italiens, excepté deux, l'un François, & l'autre Eſpagnol. Il mourut le 23. de Mars de 1555. avec la conſolation, dit-on, de voir ſur le Trône d'Angleterre une Reine Catholique, qui fut Marie.

MARCEL II. Il avoit auparavant ce même nom, qu'il ne voulut pas changer. Celui de ſa Famille étoit *Cervin*: ſa naiſſance n'avoit rien d'extraordinaire, il étoit de *Fano*, Fils de Richard Servin de Monte Pulciano, dans la Toſcane. Il fut mis ſur le St. Siége le 9. Avril 1555. qui étoit juſtement la 55. de ſon âge. Les Cardinaux dirent dans le Conclave qu'il faloit faire un jeune Pape, puis que les vieux vivoient trop, & les jeunes vivoient peu. En quoi ils ne ſe trompérent pas, puis qu'il ne tint le Pontificat que 20. jours, & mourut, au grand regret de ſes parens, juſtement le jour même qu'ils entroient à Rome.

PAUL IV. auparavant *Jean Pierre Caraffe* Napolitain. C'étoit lui qui avoit toûjours ſollicité les Papes ſes Prédéceſſeurs de vouloir

loir établir le Tribunal de l'Inquiſition ; & il fut le premier Inquiſiteur Général établi par Paul III. Ce qui fut cauſe que dans le Conclave pluſieurs s'oppoſérent à ſon élection, craignant ſon extréme ſévérité, mais ſon âge de 79. ans leva tous les obſtacles ; & ainſi il fut fait Pape le 23. Mai 1555. Quoi que ſujet de l'Empereur Charles V. il monta ſur le St. Siége avec une haine invétérée contre lui, & lui en donna des marques non ſimplement par des paroles, & par des plaintes, mais par des effets, s'oppoſant, autant qu'il lui étoit poſſible, à tout ce qui pouvoit donner de la ſatisfaction à cet Empereur, qui tôt aprés ſongea à ſa retraite ; de ſorte que n'aïant pû rien faire contre le Pere, il ſe prit à décharger ſa vengeance ſur le Fils, pendant que Charles V. vivoit encore dans ſa Solitude, par cette guerre dont l'iſſue lui fut également dommageable, & honteuſe. Il aſſigna aux Juifs un Quartier particulier, pour y demeurer, & s'y tenir renfermez durant la nuit. Il établit des Réglemens trés-rigoureux contre les Moines Apoſtats, & en condamna pluſieurs à de trés rigoureuſes peines. Il jetta la fraïeur & l'épouvante dans tout l'Etat Eccléſiaſtique par l'établiſſement de divers Tribunaux d'Inquiſition, avec des loix ſévéres & terribles. Il perſécuta cruellement les *Colomnes*, ſeulement à cauſe qu'ils étoient dépendans de la Maiſon d'Autriche. Il créa en quatre Promotions 20. Cardinaux, un François, un Eſpagnol, les autres Italiens, il en créa auſſi un Anglois, qui ne voulut pas accepter le Chapeau, pour n'avoir rien

à démêler avec un tel Pape. Il mourut le 18 Août 1559. Peu de temps aprés ſon élévation à la Papauté, le Peuple Romain, qui s'en étoit formé l'idée comme d'un Tiran, à cauſe de ſon exceſſive ſévérité, chercha tous les moïens de ſe concilier ſa bienveillance; & lui fit pour cet effet élever une Statue de marbre au Capitole; mais aprés ſa mort la fureur de ce même Peuple fut ſi grande, qu'il briſa la Statue qu'il lui avoit élevée, rompit ſes armes, & brûla la priſon de l'Inquiſiteur, avec tous les papiers, & les regiſtres, faiſant retentir les airs, non ſans raiſon, de ces voix confuſes : *Au Diable, au Diable l'Inquiſition.*

Charles V. fit toûjours ſes affaires avec les Papes.

Ce ſont là les Pontifes qui vêcurent pendant la vie de l'Empereur Charles V, deux deſquels lui donnérent le plus d'affaires, ſavoir, Paul III. & Clement ſon Prédéceſſeur. Mais ce qu'il y eut d'admirable, eſt qu'il ſçut ménager l'eſprit des uns, & des autres; de ſorte, que, ou par l'adreſſe de ſa conduite, ou par ſes maniéres honnêtes, & engageantes, ou en répréſentant les intérêts de l'Egliſe, ou par les menaces, ou par la violence, & par la force, cet Invincible Empereur n'entreprit jamais rien avec aucun de ces Papes qui viennent d'être nommez, ſans en venir à bout, & comme on a acoûtumé de dire, il les fit paſſer bon gré, malgré, par où il voulut. Les autres Princes, comme un François I. & un Henri VIII. obtinrent quelque leger avantage de quelque Pape; mais Charles V. réüſſit dans tout ce qu'il tenta, ſoit pour la cauſe commune, ſoit pour ce qui regardoit

gardoit ſon intérêt particulier, & s'il fit ſemblant en quelque choſe de plier par affection & par reſpect pour le Pere commun, ce ne fut que pour s'élever enſuite plus haut, & parvenir plus ſûrement à ſes fins; ſi bien qu'on peut dire qu'entre tous les Empereurs il n'y en a eû aucun qui ait ſû comme lui donner, pour ainſi dire, le fouet à un bon nombre de Papes, avec des fouets quelquefois d'or, quelquefois de fleurs, & ſouvent d'épines, ou de fer: enfin avant que de mourir, il vit mortifié, & réduit à demander à deux genoux la paix au Duc d'Albe Viceroi de Naples, ce fier Pontife, ce Paul IV. qui, ſelon le rapport de *Sangro* étoit monté ſur le Siége de St. Pierre avec une ſi forte haine contre la Maiſon d'Autriche, qu'il n'avoit pû un jour s'empêcher de dire dans le Conſiſtoire des Cardinaux, *Que Dieu l'avoit appellé à ce ſacré Miniſtére de ſon Vicariat, pour reprimer la fierté, & l'orgueil de l'Empereur Charles V.* Langage que l'apetit de vengeance, plûtôt que la vérité, mit dans la bouche de ce Pape, étant certain qu'il ne s'étoit jamais vû aucun Empereur, ni plus modeſte, ni plus clément, ni plus moderé, ni plus pieux. Ainſi le bon Pontife ſe laiſſa aſſûrément trop tranſporter à ſa paſſion, & fit paroître en toute rencontre contre l'Empereur Charles V. une grande animoſité, qui ne ſervit qu'à lui attirer la haine de toute la Chrétienté, à donner occaſion à ſes Neveux de faire mille extorſions, qui avec le temps leur coûtérent la vie, à rendre ſa vieilleſſe l'horreur de tout le monde, & à faire ſou-

haiter avec impatience de le voir dehors du Vatican. Cela ne manqua pas d'arriver, comme on l'a vû arriver à tous les Papes qui s'élevent à la Papauté avec toute autre penſée que celle de ſoûtenir dignement la qualité de Pere commun, & de gouverner l'Egliſe comme Paſteurs & non comme Tondeurs, comme Gardiens, & non comme Loups.

Conduite de Charles V. avec les Papes.

Si tous les Empereurs depuis pluſieurs Siécles euſſent été auſſi ſages que Charles V. & ſe fuſſent conduits à l'égard de Rome auſſi adroitement que lui, on n'auroit pas aſſûrément vû naître tant de diviſions, & tous ces ſchiſmes ſans nombre, qui ont donné tant de ſujet de pleurer aux Peuples Chrêtiens, affligé & déſolé ſi étrangement l'Egliſe, cauſé un ſi grand ſcandale aux Ames ſimples, & aprêté ſi fort à rire aux Barbares, & aux Infidelles. Jamais aucun n'eut tant de fuſées à démêler avec les Papes que Charles V. parce que jamais aucun ne fut Seigneur de tant d'Etats, & de Roïaumes que lui, & jamais aucun non plus n'eut ſur les bras tant de guerres contre les Luthériens, & les Infidelles, dans leſquelles il étoit beſoin d'intéreſſer les Papes. Cet Empereur reconnut dés le commencement que la Cour de Rome étoit différente des eaux minérales qui de leur nature n'ont aucune vertu médicinale, mais la reçoivent de la qualité de la terre par où elles paſſent. Les Cours des autres Princes qui ſont Héréditaires, ſe conſervent toûjours à peu prés dans le même état: parce que le Succeſſeur ne peut avoir d'autre intérêt, ni d'autre

d'autre paſſion que celle de ſon Prédéceſſeur. Mais il faut raiſonner tout autrement de la Cour de Rome, à cauſe que le Pape qui ſuccéde ne ſe régle pas d'ordinaire ſur les maximes établies, & ſuivies par ſon Prédéceſſeur, mais il veut que la Cour ſe conduiſe par les ſiennes, qui le plus ſouvent dépendent du caprice de ſes parens, & de ſes gens.

De là vient que les Couronnes s'emploïent avec tant de chaleur, pour faire en ſorte que l'élection tombe ſur un Sujet affectionné à leur parti, & ſe ſervent de tant d'intrigues pour obliger la Cour de Rome à ſe conformer à leurs maximes. L'Empereur Charles V. ſuivoit l'ancien uſage des autres Couronnes, de procurer la Papauté à un Cardinal qui fût à ſa dévotion; & lors qu'il ne pouvoit pas y réüſſir, il ſe rendoit ſemblable à l'huile, qui, ſi on la mêle avec une médecine, ou onguent froid, devient froide; & chaude, ſi la médecine l'eſt. Cela veut dire que ſi le Pape s'humilioit avec lui, il s'humilioit auſſi avec le Pape, au lieu que quand il faiſoit le fier, & le difficile, il le faiſoit pour le moins autant de ſon côté. On écrit que de ſix, ou ſept Papes avec leſquels Charles V. eut de grands intérêts, & des affaires importantes à diſcuter; il n'y en eut aucun qui s'étudiât à connoître ſon humeur, pour le ménager à propos, & prendre avec lui de bonnes & juſtes meſures; & tout au contraire cet Empereur connut toûjours parfaitement le naturel de tous les ſept Papes alléguez, & eut l'adreſſe, & la prudence de s'y

Mieux expliquée.

accommoder, & de régler là-deſſus ſes intérêts. Il diſoit ordinairement qu'il faloit agir avec beaucoup de précaution, & de circonſpection avec les Papes, parce que c'étoit une choſe ordinaire, & comme héréditaire à ces bons Pontifes de crier *helas! helas!* comme font les enfans, avant que d'être batus.

Il fit toûjours ſes affaires.

Il n'y eut jamais de Prince de la Maiſon d'Autriche, ou le zéle pour l'Egliſe Catholique fut toûjours héréditaire, qui ſe montrât plus obéïſſant, plus reſpectueux, plus ſoumis envers le ſaint Siége que Charles V. qui parut toûjous plein de piété & de zéle pour la défenſe de l'autorité des Pontifes, qui ignorant le commun Proverbe, *Chi ſi fà quel che non ſuole, ò t'ha ingannato, ò ingannar ti vuole*, prenoient pour argent contant, pour ainſi dire, ces actes exemplaires de la pieté de Charles V. envers eux, & comme d'ordinaire les Papes font les humbles avec les fiers, & les fiers avec les humbles, perſuadez de cette humilité de l'Empereur, ils s'aviſoient de tenir le fouet tout prêt pour le lui donner, mais inſenſiblement ils s'en voïoient eux-mêmes fouettez. Leon X. le connut bien lors qu'il proteſta qu'il ne lui accorderoit jamais la Bulle d'inveſtiture du Roïaume de Naples. Clement VII. l'éprouva quand il prit la réſolution de mépriſer l'amitié de Charles V. pour conclure une Ligue offenſive avec François I. ſon ennemi juré. Paul III. l'apprit lors qu'il s'obſtina à vouloir maintenir Pierre Loüis Farneſe ſon Fils dans la poſſeſion de Plaiſance, contre ſes prétentions.

En

En un mot, cet Empereur ſçut mettre en pratique cette maxime digne de remarque, qu'il avoit ſouvent à la bouche, *Que les Princes ne devoient pas offenſer les Papes, ni permettre d'en être offenſez.* Charles V. foüettoit les Papes juſqu'au ſang (s'il m'eſt permis de me ſervir de cette expreſſion) lors qu'il s'agiſſoit de ſes intérêts, & puis il s'empreſſoit fort à verſer quelque baume ſur les bleſſûres pour les adoucir, de quelque maniere que ce fût. Nous verrons à préſent quels furent les grands Princes qui régnérent au temps de Charles V. & particuliérement ceux contre leſquels il eut occaſion de tirer l'épée, & de mettre en uſage ſes maximes.

PRINCES.

Les plus conſiderables qui régnérent du temps de l'Empereur Charles V. & avec leſquels il eut le plus d'affaires à démêler.

HEnri VIII. d'Angleterre ſuccéda à ſon Pere Henri VII. aprés la mort de celui-ci arrivée le 22. Avril 1507. & il ſemble qu'à ſon avénement à la Couronne on put à bon droit lui appliquer ce commun Proverbe, *Heureux le Fils dont le Pere eſt dans l'enfer!* C'eſt-à-dire qui n'aura pas fait ſcrupule d'emploïer les moïens les plus injuſtes pour le laiſſer riche. Henri VIII. trouva donc, comme en font foi les Hiſtoriens Anglois, en deniers effectifs, & contans, ſans les pierre-

Vices, & vertus de ce Roi.

ries, & la Vaiſſelle d'or, & d'argent, un million & 800. mille livres ſterlings, qui font plus de 6. millions d'écus, que Henri VII. ſon Pere lui laiſſa, les aïant accumulez avec une avarice fort odieuſe aux Peuples, & qui en ces temps-là étoient une ſomme qui valoit plus que ne valent aujourd'hui 40. millions d'écus. Ainſi ce Roi entra dans le Gouvernement d'un Etat paiſible & tranquile, aprés avoir emploïé la fleur de ſa jeuneſſe à l'étude, & s'étre rendu trés-ſavant; étant outre cela bien fait de corps, & d'eſprit, éloquent, modeſte, débonnaire, clément, & doüé de toutes les belles qualitez propres à gagner l'affection du Peuple, dont il fut auſſi aimé, ou plûtôt adoré, juſqu'au dernier moment de ſa vie: de ſorte qu'un ſi grand Roi, & qui poſſédoit tant de tréſors, auroit pû, ſur-tout dans la favorable conjoncture des temps d'alors, rendre formidable le nom Anglois, & par une merveille qui auroit fait l'admiration de l'Univers, faire la Loi à l'Empereur Charles V. & au Roi François I. & les ſoûmettre à ſa volonté. Cependant la bonne fortune de ces Princes voulut que Henri VIII. ſe laiſsât dans ſa jeuneſſe entiérement gouverner à ſon Favori *Wolſei*; qu'au lieu de faire valoir l'épée, de viſiter, & de munir avec ſoin ſes Magazins, & ſes Arſenaux, il s'amusât à exercer la plume, & à écrire des Livres dans un Cabinet; & qu'enſuite aïant atteint l'âge viril s'adonnât entiérement à ſes plaiſirs, & à ſes paſſions, à l'avarice, à l'incontinence, & autres vices bas & indignes, ne ſe ſouciant d'autre gloire, que de faire des Traitez aujourd'hui

jourd'hui, & les rompre demain; de maniere que bien loin de faire la loi à Charles V. ou à François I. il fut ſouvent contraint de la recevoir, ou des deux en même têmps, ou tantôt de l'un, & tantôt de l'autre, étant aux gages, par un eſprit bas & mercenaire, de celui qui lui offroit les recompenſes, & les penſions les plus groſſes, & les plus avantageuſes. On peut donc dire, que toutes ces charges exceſſives, tous ces dégâts, toutes ces ruïnes lamentables que la Chrêtienté a ſouffert de la part des Turcs; tous ces fleuves de ſang dont on a vû inonder l'Europe, & la déſolation d'un million de Familles, parmi les Peuples Chrêtiens, dans ces fréquentes & longues guerres entre l'Empereur Charles V. & François I. on peut, dis-je, avancer que tous ces grands malheurs doivent être attribuez à Henri VIII. Roi d'Angleterre, comme à leur vraie Cauſe; parce que le Ciel lui aïant donné les moïens de procurer la paix entre ces Monarques, & de les contraindre à ſe contenir chacun dans ſon devoir, non ſeulement il témoigna toûjours à cet égard une négligence & une indolence extréme, mais prit même plaiſir à fomenter leurs diviſions, & à mettre le feu aux étoupes.

FRANCOIS I. Roi de France, apellé avant ſon avenement à la Couronne, *François d'Angoulême*, Prince ſi digne, & ſi illuſtre, que les Hiſtoires, & les langues les plus éloquentes ne devroient jamais ſe laſſer d'exalter, & d'immortaliſer ſes Vertus, parce qu'effectivement elles furent inombrables, & hé-

Loüanges, & blâmes.

roï-

roïques, chacune dans ſon eſpéce. Mais auſſi, d'un autre côté, je ne ſaurois décider, ni ne voudrois être pris pour Juge en cette matiére; ſavoir, ſi l'on doit excuſer en lui les défauts qui furent en grande quantité, & ſes imperfections qui ne furent ni legéres, ni en petit nombre. Ce Roi fut tout à fait majeſtueux, beau de viſage, vif, & animé; ce qui le fit ſouvent nommer *Roi des Peuples, Héros des Soldats, & Prince des Dames.* Outre cela il étoit d'une taille fort grande, & bien proportionnée; avoit le port agréable, & étoit d'un naturel admirablement doux, affable, débonnaire, & tel en un mot, qu'il inſpiroit de la vénération à tous ceux qui le voïoient. Deplus il fut généreux, reconnoiſſant, Amateur, Protecteur, & Mécénas des Lettres, & des gens de Lettres. Conſtant plus qu'aucun autre dans les diſgraces de la fortune, hardi dans les combats beaucoup plus qu'il ne convenoit à un Roi, courageux juſqu'à la témérité, réſolu dans ſes entrepriſes, intrépide, & ne connoiſſant point de péril. En un mot, ſi ce Roi, au lieu de naître un grand Prince, fût nai un ſimple Gentilhomme, obligé de chercher fortune, il auroit admirablement bien réuſſi, & ſeroit devenu un prodige de valeur, & une merveille de la Nature.

Mais comme il nâquit pour poſſeder, & gouverner un grand Roïaume, & en même temps avec un Concurrent, & un Compétiteur tel que l'Empereur Charles V. cette conjoncture lui donna occaſion de paroître auſſi chargé de défauts en qualité de Prince, qu'il

qu'il eût été orné de vertus dans la condition de simple Gentilhomme ; Le Cardinal *Carpi* aprés avoir, dans une de ses Légations, négotié avec ce Roi, ne put s'empêcher, à son retour à Rome, de dire en plein Consistoire: *Que la Fortune avoit commis une grande faute, d'avoir fait François I. Roi, parce qu'il auroit été beaucoup mieux que François I. eût lui même fait sa fortune.*

Il passa en Italie (comme il a été dit en son lieu) qu'il n'avoit encore que 16. ans, & y gagna, dans la Campagne de *Marignan*, cette grande & fameuse victoire, qui le rendit maître du Duché de Milan, & lui acquit une trés-glorieuse réputation dans les Armes; ce qui le fit devenir si fier, si présomptueux, si plein de bonne opinion de son mérite, & de sa valeur, que se figurant n'avoir point d'égal, il ne put jamais digérer que le Roi Charles d'Espagne obtînt l'Empire à son exclusion, & à son préjudice; de sorte que hors l'action (qui véritablement ne pouvoit pas être plus héroique) de lui avoir accordé le passage par son Roïaume, parmi toute sorte de magnificence, & d'honneurs, sans violer le moins du monde le sauf-conduit qu'il lui avoit donné, nonobstant qu'on lui conseillât, & qu'on le sollicitât de le faire; à cela prés, dis-je, il n'y eut pas de moïen qu'il n'emploïât, ni de ressorts qu'il ne fit joüer, ou pour le décréditer, ou pour se dispenser soi-même de lui tenir ses promesses les plus solemnelles, afin d'avoir lieu de lui faire du mal; & le malheur qu'il eût d'être batu, vaincu, & fait prisonnier par l'Armée de Charles V. bien

loin

loin de l'humilier, ne ſervit qu'à le rendre plus fier, & plus intraitable.

Le plus petit avantage ſuffiſoit pour enfler le cœur de ce Roi, & cependant les plus grandes diſgraces (auſquelles il fut effectivement expoſé) ne pouvoient l'humilier que fort peu. Il ne traita jamais aucune Paix avec les Princes Chrêtiens, & ſur tout avec Charles V. qu'à deſſein de la rompre; Soliman fut le ſeul avec qui il agit de bonne foi. Par ſes conféderations avec ce Prince Infidelle, il fit venir trois fois les Turcs en Italie, les ſollicita ſouvent de paſſer en Hongrie, & prit plaiſir à voir ces Barbares ruïner pluſieurs Peuples, & ſaccager quantité d'Habitations, d'Egliſes, & de Couvens. Il envoïa aux Luthériens des ſecours d'hommes, & d'argent. Il apuïa le divorce du Roi Henri VIII. contre Cathérine, & ſa rebellion de l'Egliſe Romaine. En un mot, il fut la principale cauſe de tant de riches dépoüilles, & d'une infinité d'Eſclaves faits par le Turc; de l'accroiſſement des Luthériens en Allemagne, de la ruïne de l'Egliſe Romaine en Angleterre, & de l'établiſſement des Calviniſtes en France, & tout cela en vûe ſeulement de ſe venger de Charles V. Encore une fois, François I. comme Perſonne privée eut des qualitez d'Ange, il eſt vrai; mais comme Prince il fit des actions de Demon, cela eſt trés-véritable.

Je ſuis fâché d'être obligé de dire que François I. fut perfide, parjure, Violateur de ſa parole tant à l'égard de Dieu, qu'à l'égard des hommes, ambitieux, & vindicatif à un tel excez,

excez, que pour satisfaire sa passion, venir à bout de ses desseins, & avancer ses intérêts, il ne se soucioit pas de se nuire à soi-même, de se perdre de reputation, de ruïner ses Peuples, l'Eglise, & la Chrêtienté, & de mettre toute l'Europe sens dessus dessous. Mais pourquoi, je vous prie, tant de vengeance, & d'iniquité dans un Prince? Pour satisfaire une vaine & capricieuse passion, ou pour combatre Charles V. avec avantage, & avec gloire, & perdre totalement ce fâcheux Compétiteur, pour avoir la gloire (voilà le ver qui lui rongeoit continuellement le cœur, d'ailleurs auguste, & heroïque) d'être le seul renommé par de grands exploits, & formidable dans le monde. En un mot, on peut justement appliquer à ce Monarque ces paroles, *E per troppo salir cade Fetonte.* C'est-à dire, pour avoir voulu s'eléver trop haut, Phaëton fit une lourde chute.

Roi très-digne.

Henri II. succéda au Roïaume par le droit du sang, on ne le peut pas contester, mais on me permettra bien de dire qu'il y fut aussi élevé par sa bonne fortune, ses deux Freres aînez étant morts à un âge propre pour occuper le Trône; peut-être, parce que ni l'un, ni l'autre ne ressembloient si bien que lui à François I. leur Pere, & n'étoient si dignes héritiers de ses vertus, & de sa valeur dans le métier de la guerre, ni par consequent si capables de vérifier cet Axiome, *Talis Pater, talis Filius*, tel le Pere, tel le Fils. Ce Roi donna, & toûjours avec raison, & avec gloire, plus d'affaires, & plus d'inquiétude à l'Empereur Charles V. en sept ans, que le

Roi

Roi François I. ſon Pere en 30. ſans cauſe. Il ne laiſſa pas néanmoins de l'imiter dans quelques défauts, & particuliérement en celui de ſe parjurer, & d'être peu ſcrupuleux à tenir ſa parole; temoin qu'il ſe fit abſoudre par le Pape du ſerment ſolemnel fait à l'Empereur dans le Traité de la Tréve conclue pour 5. ans; aprés quoi s'étant ligué avec le même Pape Paul IV. il commença à faire la guerre au Roi Philippe. Du reſte, il eſt certain que Henri II. tira plus d'avantages, & cela d'une maniere glorieuſe, de Charles V. dans les guerres faites contre Lui, dans fort peu d'années, que le Roi François ſon Pere n'en put remporter durant le cours de tant de luſtres, & cela avec plus de valeur, de bonne fortune, & de prudence.

Ce Monarque maintint le Duc *Octave Farneſe* dans ſon Duché de Parme, contre les armes, & les menaces du Pape Jule III, & de l'Empereur Charles V. Il prit par la force des armes, à la barbe de l'Empereur lui-même, qui avoit une formidable Armée, les Places de *Guines*, de *Daſnano*, d'*Hames*, de *Toul*, de *Verdun*, & de *Metz*. Il encouragea, & ſecourut l'Electeur Maurice, & ſes autres Alliez, qui firent de tels progrez, & remportérent de ſi grandes victoires, que l'Empereur ſe vit réduit à prendre la fuïte, & à ſortir même d'Allemagne. La France eſt infiniment obligée à ce Monarque, & lui doit des actions de graces, & des loüanges immortelles, pour avoir rendu ſon Roïaume redoutable, en faiſant le premier connoître que ſes forces ſont invincibles; & avoir le premier

delivré

delivré la France, du joug des Anglois, & brisé les fers où ils la tenoient enchaînée.

Les prospéritez de ce Roi furent troublées par trois disgraces arrivées coup sur coup, & aprés lesquelles il sembloit que c'étoit fait de la France, & qu'elle ne pouvoit manquer d'être opprimée par ses Ennemis, & de devenir la victime de leur fureur, & la proïe de leur avidité. L'une fut la défaite du Marêchal de *Termes* à la journée de *Gravelines*. La seconde fut celle de Pierre *Strozzi* aussi Général François taillé en piéces avec toute son Armée, par le Marquis de *Marignan* Général de Charles V. Et la troisiéme, plus grande, & plus funeste que les deux autres, consistoit en cette fameuse victoire remportée par l'Armée de Philippe II. à la bataille de *Saint Quentin*, dans laquelle Henri II. perdit, avec cette Place 22. mille hommes, dont son Armée étoit composée, qui furent presque tous ou tuez, ou faits Prisonniers; parmi lesquels fut *Anne de Montmorenci* lui-même, qui en étoit Général, Grand Connetable du Roïaume, avec plus de 2000. Gentis-hommes. Perte qui fit conclure à tout le monde que la France étoit entiérement ruïnée, & qu'elle alloit infailliblement tomber entre les mains des Espagnols, & des Anglois qui étoient liguez ensemble. Mais le courageux & boüillant Henri put, & sçut ramasser (c'est une chose qui paroît incroïable, mais qui est néanmoins trés-véritable) en moins de dix mois une armée beaucoup plus grande que celle qu'il venoit de perdre, & s'étant mis à la tête, donna bataille à l'Ennemi tout fier de ses

ſes avantages, le défit, reprit Saint Quentin, & chaſſa même les Anglois de *Calais*, Place qui ſembloit imprenable, & qu'ils avoient poſſédée deux cens ans. Par tant d'exploits, & de conquêtes qui rendirent ſa Nation formidable, & glorieuſe, ce Roi donna la paix à l'Europe; & dans une des joûtes faites pour la célébrer il fut tué, par accident, d'un coup de lance.

Mérite du Roi de Pologne. 1558.

SIGISMOND I. de la Maiſon des JAGELLONS, Roi de Pologne, commença à régner au commencement de la vie de Charles V. ſavoir, en 1506, *Jove* Auteur trés-célébre qui vivoit alors, met ce Roi au nombre des trois Héros de ce ſiécle-là, ſavoir Charles V. Empereur, François I. Roi de France, & le dit Sigiſmond Roi de Pologne. Charles V. avoit coûtume de dire, *que ſi François I. eût eû la juſtice envers la Chrêtienté, la modération dans ſes prétentions; la prudence dans ſes entrepriſes; le deſintéreſſement dans ſes paſſions, & le zéle pour la Religion, tels que le Roi Sigiſmond les poſſédoit, il auroit été un Prince ſans pareil dans toutes ſes vertus, & ſes perfections.* Véritablement Charles V. avoit une haute opinion de Sigiſmond, & Sigiſmond n'en avoit pas une moindre de Charles V. Sigiſmond avoit accoûtumé de dire, *Que le Roi François I. pour vouloir faire la fortune des Turcs, & des Luthériens, perdoit la ſienne, & que le Roi Charles V. avoit fait la ſienne en entreprenant courageuſement de ruïner celle des Luthériens, & des Turcs.* Ce Roi mourut un an aprés la mort du Roi François I. ſavoir, en 1548. âgé de 82. ans. On dit de

Lui

Lui qu'en ſa jeuneſſe il mettoit en piéces avec les mains un fer de Cheval, & rompoit en deux une Corde de chanvre de la groſſeur du petit doigt, auſſi bien qu'un jeu de cartes, & autres choſes de cette nature qui marquoient une force extraordinaire. Il laiſſa pour Succeſſeur Sigiſmond II. ſon Fils, nommé *Auguſte*, qui continua à entretenir avec Charles V. une bonne amitié, & intelligence.

DON EMANUEL, qui en Hebreu ſignifie *Dieu avec nous*, régnoit en Portugal lors que Charles V. commença à régner en Eſpagne, ou en Caſtille, avec lequel il entretint toûjours une trés-étroite correſpondance, & qui fut Pere d'Iſabelle ſa femme. Ce Prince étant mort en 1521. Don JEAN III. Frere d'Iſabelle lui ſuccéda. Charles V. eut toûjours une trés-particuliére correſpondance avec ce digne Beaufrere, non ſeulement à cauſe de cette étroite alliance qui les lioit enſemble, & parce que le Pere avoit épouſé en troiſiémes nôces Eleonor Sœur du même Charles V. mais ſur tout parce qu'il le connoiſſoit trés zélé pour la Religion Romaine; de ſorte qu'il le porta par le moien des inſtances d'Iſabelle ſa femme, & ſœur de Jean, comme il a été dit, à introduire l'Inquiſition dans le Roïaume de Portugal, en 1532. le Roi s'étant ſervi pour cet effet de l'adreſſe de *Jean Perez Salvredra*; ce que Charles V. fit pour pouvoir faciliter par cet exemple, l'établiſſement de ce Tribunal dans la Caſtille. Clement VII. ſachant que cela avoit été fait à l'inſtigation de l'Empereur, bien que ce fût une

Rois en Portugal.

une choſe avantageuſe à ſon autorité, ne voulut pas, pour faire dépit à ce Prince, confirmer cet établiſſement; mais aprés ſa mort, Paul III. ſon ſucceſſeur, en envoïa la confirmation le troiſiéme mois de ſon Pontificat. A Don Jean ſuccéda *Don Sebaſtien* ſon Fils, & de Donna Jeanne Fille de Charles V. auquel en qualité de Grand-pére il fut extrémement recommandé par le Pere, & prié d'avoir ſoin de l'exécution de ſon Teſtament.

Roi de Danemarc. Chriſtian II. Roi de Dannemarc, fut celui dont l'Empereur Charles V. avoit accoûtumé de dire qu'aucun Prince ne lui avoit cauſé tant d'affliction que celui-là, par ſa mauvaiſe conduite. Il épouſa en 1516. Donna *Iſabelle* Sœur de Charles V. dont il eut trois enfans, *Jean* qui fut Duc d'Alſace, *Dorothée* qui fut Femme de l'Electeur Federic Palatin du Rhin, & *Chriſtine*, qui encore fort jeune, étant à peine parvenue à l'âge nubile, fut mariée par Charles V. au Duc *François Marie Sforce*, en 1530. c'eſt-à-dire auſſitôt aprés que l'Empereur eut rétabli ce Prince dans ſa Duché. Cependant Chriſtian ſe rendit ſi odieux à ſes peuples par ſes actions indignes, & cruelles, que ne pouvant plus ſouffrir ſa tirannie, ils prirent les armes, en 1522. ſans avoir aucun égard que ce Roi étoit Beaufrere d'un Empereur tel qu'étoit Charles V. Iſabelle voïant ſes Sujets armez, & le Roi ſon Mari accablé de diſgraces, & chaſſé, ſe refugia auſſitôt, avec ſes enfans, à Bruxelles, ſoit qu'elle ne pût ſe réſoudre à demeurer dans le Roïaume ſans ſon Mari, ou

que

que les Danois ne le vouluſſent pas. Quoi qu'il en ſoit, elle ſe retira à Bruxelles, où elle trouva ſon Frére préciſément lors qu'il étoit ſur le point de partir pour Eſpagne, ce qui ne l'empécha pourtant pas de donner auparavant les ordres néceſſaires pour qu'elle pût faire honorablement ſa réſidence dans cette Ville, où elle mourut, ou bien à Gand, comme d'autres l'écrivent, en 1525. mais il y a plus d'apparence qu'elle mourut à Bruxelles, puis que ſon corps y eſt enterré, laiſſant ſes enfans entre les mains de Charles V. Chriſtian aprés avoir erré ça & là quelque temps, & importuné ſans ceſſe l'Empereur, & le Roi Ferdinand ſes Beaufréres, les ſollicitant de l'aſſiſter, & de lui donner les ſecours dont il avoit beſoin pour ſe rétablir dans ſon Roïaume, enfin aïant aſſemblé une aſſez bonne Armée, il alla faire la guerre à ſes Peuples en 1532, mais ſoit que la fortune ne ſecondât pas ſon entrepriſe, ou qu'il n'eût pas d'aſſez grandes forces, il fut pris dans une bataille par ſes Sujets, qui le mirent en priſon dans une Fortereſſe, où il demeura 27. ans, juſqu'en 1559. qu'il mourut âgé de 78. ans. Cependant il eſt bon de remarquer ici qu'auſſitôt que Chriſtian eut été chaſſé, les Danois qui avoient alors droit d'élection, élûrent pour leur Roi Federic I. Frere de Jean, qui dés qu'il fut monté ſur le Trône, chaſſa la Religion Catholique de ſon Roïaume, & introduiſit le Lutheraniſme. Si l'on en croit pluſieurs Ecrivains, Federic fit ce changement, non par zéle de Religion, mais par maxime d'Etat, trouvant à propos de fortifier

fortifier le parti des Luthériens, dans la crainte que ſi ce parti qui s'oppoſoit ſi vigoureument à Charles V. venoit à ſuccomber, l'Empereur ne ſe rendît trop formidable, & ne voulût, & pût le chaſſer du Trône, pour y remettre ſon Beaufrere; de ſorte que pour prévenir ces révolutions, il crut ne pouvoir mieux faire que de renforcer les Luthériens, en ſe joignant à eux.

Etat de la Suéde du temps de Charles V.

Charles V. n'eut aucun intérêt avec la Suéde, ſinon celui, comme il le diſoit lui-même, de déplorer deux Scenes tragiques dans ce Roïaume; l'une celle qui fut cauſée par Chriſtian Roi de Danemarc ſon Beaufrere; & l'autre celle de la chûte des Suédois du giron de l'Egliſe Catholique, dans *l'abîme infernal* (ce ſont les paroles outrées de *Jove*) *du Lutheraniſme.* Pour plus grande intelligence de cela, j'en décrirai ici quelques particularitez. *Charles Canut*, de l'ancienne Famille des Goths, étant monté ſur le Trône de Suéde, y fit quelque glorieux progrez tant pour lui-même, que pour ſon Roïaume, mais au lieu d'acquérir des vertus Héroïques, parmi ſes conquêtes, & ſes victoires, il ſe laiſſa enfler d'orgueil, & devint Tiran, de ſorte que s'étant par ſes cruautez attiré la haine du Peuple, l'Archevêque d'*Upſal* Primat du Roïaume, le fit révolter contre lui, dequoi Canut s'étant apperçu, & ſe voïant déja aſſiégé à *Halma*, il trouva le moïen d'échaper & de s'enfuïr en Pologne, pour ne pas tomber entre les mains de ſes Sujets irritez. Chriſtjan Roi de Danemarc qui n'avoit pas encore commencé ſa tiranie, ſçut ſi bien ména-

ger,

ger, & gagner l'eſprit de l'Archevêque, que par ſon credit il fut appellé en la place de Canut, à cette Couronne; mais au lieu de traiter ſes nouveaux Sujets avec douceur, il exerça des cruautez inoüies, viola toutes les loix, & fit mettre en priſon l'Archevêque même ſon Bienfaiteur; aprés quoi ne ſe croïant pas en ſûreté dans le Roïaume, il en prit tous les tréſors, & s'en retourna en Danemarc. *Stenon Stur* Neveu de Canut fut élû en ſa place, & régna avec beaucoup de gloire, & de ſatisfaction des Peuples, durant l'eſpace de 30. ans, étant mort en 1503. *Suante* Prince des Oſtrogoths lui ſuccéda, & eut pour Succeſſeur *Stenon* ſon Fils, qui fut fort inquiété, & attaqué par Chriſtian II. Roi de Danemarc, qui fut ſi bien repouſſé qu'il fut obligé de s'en retourner avec perte à *Copenhague*; où s'étant renforcé il retourna avec une Armée plus nombreuſe que la premiere, & livra bataille à Stenon, qui la perdit, avec la vie, en 1519. de ſorte que Chriſtian victorieux, & puiſſant n'eut pas de peine à ſe faire couronner leur Roi au mois de Septembre 1520. & même plûtôt, comme d'autres l'écrivent. Il tourna d'abord toutes ſes penſées à s'aſſûrer de ce Roïaume en faiſant mourir tous ceux qui pouvoient lui faire obſtacle, & qui lui donnoient de l'ombrage. Pour cet effet, il fit inviter à un feſtin dans l'occaſion de quelque ſolemnité, les principaux Seigneurs, Eccléſiaſtiques, & Séculiers, juſqu'aux nombre de 40. & aïant fait entrer juſqu'à cent aſſaſſins, qu'il avoit pour cette fin apoſtez, & fait cacher dans

les Chambres contigues, il les fit cruellement égorger en ſa préſence, pendant qu'ils étoient aſſis avec lui à table, & qu'ils mangeoient, ſans ſe douter de rien, & ne penſant à rien moins qu'à une telle inhumanité, qu'il commit, ſelon *Biſancioni*, le même mois qu'il avoit été couronné. Aprés avoir exercé ſa tirannie en Suéde, il s'en retourna en Danemarc, à deſſein de faire la même choſe dans ce Roïaume, où il tomba dans les diſgraces que j'ai rapportées ci-deſſus. Il eut pour Succeſſeur en Suéde *Guſtave*, ſecond Fils de Stenon Stur, qui fut celui qui embraſſa depuis la Confeſſion d'Ausbourg.

Etat de l'Ecoſſe du temps de Charles V.

Charles V. n'eut aucun intérêt avec l'*Ecoſſe*, mais il ne fut pas exempt des jalouſies d'Etat, à cauſe de l'étroite union que ce Roïaume entretint toûjours avec la France. La premiere choſe qui donna du chagrin à cet Empereur, fut la mort de Jaques IV. arrivée en 1513. parce que ce Prince s'étoit mis en l'eſprit de paſſer avec une Armée en France pour faire la guerre à Loüis XII. & comme c'étoit l'intérêt de Charles V. d'avoir le Roi de France, voiſin de la Flandre, occupé, & attaqué, ſans parler d'autres raiſons alléguées en leur lieu, dans l'Hiſtoire de cette Vie, il ne pouvoit qu'en reſſentir beaucoup de joye. Mais cette joïe ne dura pas longtemps, parce que le Roi d'Ecoſſe aïant été griévement bleſſé dans une bataille, perdit la vie trois jours aprés. Par cette mort ſuccéda au Roïaume, cette année là même, Jaques V. ſon Fils, qui donna à Charles V. grand ſujet de prendre de l'ombrage. Ce nouveau

nouveau Roi parvenu à l'âge nubile, aïant entendu que le Roi François I. avoit la Princeſſe Magdelaine ſa Fille aînée d'une extraordinaire beauté, prit le chemin de France déguiſé en ſimple Gentilhomme, & ſe rendit à Paris juſtement dans le temps auquel les guerres entre Charles V. & François I. étoient le plus allumées; aprés avoir été obligeamment acueilli, & reçu de celui-ci, il lui demanda lui-même ſa Fille en mariage. Le Roi François I. conſidérant que dans l'état où ſe trouvoient ſes affaires avec l'Empereur Charles V. il étoit trés avantageux à ſes intérêts de ſe fortifier par une alliance étroite avec ce Roi, n'eut pas de peine à y donner ſon conſentement; de ſorte qu'aïant agréé la demande, il prit à l'inſtant le Roi Jaques par la main, le mena à ſa Fille, & ſur l'heure même ſans autres cérémonies la lui donna pour femme. Mais Jaques aïant emmené ſa nouvelle Epouſe en Ecoſſe, l'air de ce Païs-là ne lui étant pas propre, cette belle & jeune Reine s'en alla à l'autre monde au bout de ſix mois; & avec ſa vie furent éteintes ces jalouſies qui cauſoient tant d'inquiétude d'eſprit à l'Empereur Charles V. Jaques épouſa en ſecondes nôces Marie de Lorraine. Cependant conſervant toûjours beaucoup d'inclination pour le Roi François I. il ſe mit, à l'inſtigation de celui-ci, & aſſiſté de ſes ſecours, à faire la guerre au Roi d'Angleterre, pour le détourner de faire alliance avec Charles V. mais pendant qu'il ſe promettoit de grands progrez, il mourut, non ſans grand ſoupçon de poiſon en 1543. ne laiſſant d'autres Héri-

tiers qu'une ſeule fille encore au berceau, âgée de 8. mois, qui fut cette infortunée Reine *Marie Stuart*, qui ſembla n'être née que pour repréſenter ſur le théatre de ce Monde les plus tragiques Sçenes qu'on puiſſe imaginer, ne s'étant, peut-être, jamais vû aucune femme qui ait été expoſée à des diſgraces, & à des miſéres ſi étranges & ſi funeſtes. Cette Princeſſe, toute petite qu'elle étoit, fut capable de faire renaître de nouvelles inquiétudes dans l'eſprit de Charles V. parce qu'aïant été couronnée dés l'âge de 18. mois, elle fut enſuite emmenée en France, en vertu du Teſtament du Pere, où elle fut élevée par la Reine Catherine à la Cour du Roi Henri II. ſon Mari.

Comment avec Veniſe.

Charles V. n'eut jamais rien à démêler avec la *République de Veniſe*, à cela prés qu'Elle ſe ligua trois fois avec le Roi François I. par où Elle n'avança guére les affaires de ce Prince, & nuiſit peu à celles de Charles V. outre que la République agit toûjours de ſon côté, quoi qu'ennemie, avec beaucoup de circonſpection, & garda de grandes meſures avec cet Empereur, aïant toûjours eû une vénération particuliére pour ſon glorieux nom. Quelques mois aprés ſon couronnement à *Aix-la-Chapelle*, arriva la mort du Doge *Leonard Loredano*, qui commença à exercer cette ſupréme Dignité juſtement lors que Charles V. vint au monde, & ſon Succeſſeur au Dogat, y parvint preciſément en même temps qu'il fut élevé à l'Empire; ce fut *Antoine Grimani*, qui fut couronné le 7. Juillet 1521. à l'âge de 87. ans; de ſorte qu'on

qu'on disoit généralement que les Electeurs avoient créé un Empereur pour les enterrer tous, & les Venitiens un Doge pour mourir avant que de naître: il vécut néanmoins 14. mois. Quelques jours aprés sa mort il eut pour Successeur *André Gritti*, qui étant mort en 1538. on créa Doge *Pierre Lando*, qui fut toûjours d'avis que non seulement on ne devoit faire aucune peine à l'Empereur Charles V. mais que de plus il falloit l'appuïer dans ses desseins, puis qu'ils tendoient uniquement à persécuter, & à détruire les Infidelles, & les Hérétiques. Aprés sa mort, *François Donat* fut élevé par un consentement unanime à cette premiére Dignité de la République, le 24. Novembre 1545. & en son temps Charles V. aïant été vivement pousſé par les Luthériens, & obligé de se sauver par la fuite; ce Doge proposa au Senat d'envoïer offrir à cet Empereur l'Etat & les services de la République, dans les disgraces où il se trouvoit, ce qui fut fait. Donat gouverna avec beaucoup de reputation, de prudence, & de sageſſe. Aprés sa mort on mit en sa place en 1553. *Marc-Antoine Trevisan*, Sénateur d'une grande probité, & d'une vie exemplaire, & fort sainte, de sorte qu'il eut beaucoup de peine à accepter le Bonnet Ducal. Il ne vêcut que fort peu de temps, & eut pour Sucesſeur *François Venier* le onziéme de Juin 1554. De son temps la Reine de Pologne fut reçue à Veniſe, l'Empereur Charles V. céda tous ses Etats Héréditaires à Philippe II. son Fils, & la guerre de Paul IV. commença

contre les Eſpagnols. Il méritoit pour ſes bonnes qualitez de vivre plus long-temps. Il eut pour Succeſſeur en 1556. *Laurent de Priuli*, au temps duquel mourut l'Empereur Charles V. qu'il ne ſurvêcut que de quelques mois. Voilà tous les Doges qui regnérent dans la République de Veniſe durant la vie de l'Empereur Charles V. leſquels font juſtement le nombre de ſept ; de quoi il n'y a pas lieu de s'étonner, vû que cette République n'a accoûtumé de donner le Dogat qu'à des Perſonnes fort avancées en âge.

Comment avec Genes, & Lucques.

Quant à GENES, & à LUCQUES, il a été ſuffiſamment parlé, dans le cours de cette Hiſtoire, de chacune en ſon lieu, & il ne m'en reſte plus rien à dire, ſinon que l'une & l'autre furent toûjours entiérement à la devotion de Charles V. Lucques de bon gré, & volonté, & Génes par néceſſité, & par force ; celle-là durant tout le cours du régne de cet Empereur, & celle-ci pendant la plus grande partie ; de ſorte que, ſelon le rapport de *Sangro*, cet Empereur avoit coûtume de dire, *l'état des affaires dans mon Gouvernement général m'a obligé à me faire craindre des uns, & aimer des autres, mais je ne croi pas être aimé ſans être craint, que de la ſeule Ville de Lucques.* Avec tout cela, ſi le Lecteur veut bien s'arrêter à mon ſentiment, je lui dirai franchement, que ces deux Republiques étoient de tous les Etats de l'Europe ceux à qui la puiſſance démeſurée des Armes Invincibles de Charles V. & la nature de ſes intérêts devoient donner le plus de crainte & d'appréhenſion. Qu'eſt ce, je vous prie, que *Lucques*

ques pouvoit eſpérer de bon en voïant ſacrifier la liberté de Florence, pour raccommoder Charles V. & Clement VII. auparavant broüillez enſemble. Comment les Lucquois pouvoient ils n'avoir pas la puce à l'oreille, pour ainſi dire, en voïant *Sienne*, & puis *Piſe*, & *Florence* ſubjuguées par les Armes de cet Empereur, & confiées à ſa garde? Pour moi je m'étonne fort que dans ces longs, & fâcheux différends entre le Pape Paul III. & l'Empereur Charles V. au ſujet des prétentions de Plaiſance, Lucques n'ait pas été ſacrifiée pour contenter pleinement ces deux Monarques; parce que Plaiſance que Charles V. vouloit avoir, comme une Ville qui étoit fort à ſa bienſéance à cauſe du Duché de Milan, pouvoit être échangée, en donnant au Pape, pour ſes Parens, Lucques, qui valoit plus que Plaiſance, & qui l'auroit mieux accommodé, à cauſe des grands biens que les *Farneſes* avoient à Rome; nonobſtant cela, cette penſée ne vint ni à Charles V. ni à Paul III. qui continuérent à faire répandre des torrens de ſang pour ſoûtenir leurs prétentions ſur Plaiſance: & il ne faut pas dire que Lucques étoit forte, car les Armes qui avoient pû prendre Florence, Place trés-forte, auroient pû aiſement forcer Lucques qui l'étoit moins. La République de Genes dont les Peuples ſont ſi ſoupçonneux, & ſi appréhenſifs, n'avoit pas de ſon côté moins de ſujet de craindre, parce que Charles V. n'ignoroit pas que les Genois étoient grands amateurs des nouveautez, qu'ils prenoient plaiſir à changer ſouvent de gouvernement, & qu'il n'y avoit pas grand

fondement à faire ſur leur amitié. De plus, il voïoit bien que les intérêts du Milanez, demandoient que Genes demeurât toûjours à la devotion de la Maiſon d'Autriche, & qu'il ne pouvoit mieux s'aſſûrer de l'avoir à ſon entiére diſpoſition, qu'en s'en rendant le Maître abſolu. Mais cet Empereur trouva plus à propos de s'aſſûrer de l'attachement de Genes par d'autres moïens, qui ont déja été alléguez.

Maiſon de Savoye. 1558.

Dez que Charles V. commença à régner dans les Païs-Bas, attendant à tout moment l'hérédité des Roïaumes de Naples, & de Sicile, qu'il eut effectivement, avant que d'être parvenu à l'âge de ſeize ans, il commença auſſi à avoir l'oeil aux intérêts d'Italie, & particuliérement dez qu'il vit le Roi François I. paſſer les Alpes, ſans trouver le moindre obſtacle de la part du Duc Charles de Savoye, qui, loin de traverſer ſon paſſage, le favoriſa; de ſorte qu'étant devenu Roi de Naples, il n'eut pas de peine à ſe perſuader que le Duc de Savoye aïant les Clefs de l'Italie, pour en ouvrir, ou en fermer l'entrée, à ſon gré, à ceux qui venoient du côté de la Savoye, c'eſt à dire de France, il falloit de toute néceſſité tâcher d'engager dans ſes intérêts, & d'avoir à ſa devotion ceux qui avoient les clefs de ces portes ſi importantes. Devenu Empereur il ne fut pas fâché d'entendre à ſon arrivée d'Eſpagne en Flandre, où il s'étoit rendu pour aller recevoir la Couronne Impérialé à Aix la Chapelle, qu'on négotioit le mariage du Duc CHARLES de Savoye avec *Donna Beatrix* fille de *Don Emanuel* Roi de Portugal, & il s'emploïa même pour le faire réüſſir, à cauſe

ſe que Don Emanuel étoit ſon Beaufrere, aïant épouſé en troiſiémes nôces *Eleonor* ſa ſœur, quoi que Béatrix fût du ſecond lit, ne doutant pas que ce mariage ne fût un moïen propre à faciliter l'exécution de ſes deſſeins, en attirant ce Duc dans ſon parti; & en effet ce mariage fut conclu, & conſommé à la fin de 1521. l'Epouſe n'aïant encore alors que 17. ans. Mais ce mariage n'empêcha pas (le Roi Emanuel, Pere de Beatrix, étant déja mort peu de jours aprés les nôces de ſa fille) que le Roi François I. ne paſſât avec une puiſſante Armée au milieu de la Savoye, & du Piémont en 1524. lors qu'il s'en alloit pour faire la conquête du Duché de Milan, ou, pour mieux dire, pour être fait priſonnier à la journée de Pavie; ce qui donna enſuite lieu de dire, que le Duc Charles de Savoye avoit rendu un mauvais office au Roi François I. en lui accordant paſſage par ſes Etats, Enſuite l'Empereur Charles V. s'aſſûra mieux de l'attachement du Duc Charles, & depuis ce temps-là de toute la Maiſon de Savoye, par le mariage qu'il contracta avec *Donna Iſabelle*, ſœur aînée de Beatrix, & par lequel il devint Beaufrere du Duc Charles; & véritablement ce Duc ſe montra toûjours depuis grand partiſan de l'Empereur; à quoi néanmoins on peut dire qu'il ne fut pas tant porté par ſon penchant, & par ſa propre conſtance, que par celle de Beatrix, Princeſſe d'un courage viril, qui jugea toûjours qu'il étoit plus avantageux à ſa Maiſon de ſuivre le parti de l'Empereur Charles V. avec perte, que celui du Roi François I. avec gain. Le reſte a été

dit dans le cours de cette Hiſtoire.

Ferrare, Maiſon d'Eſte. Quant à la Toſcane, à la Séréniſſime Maiſon de Médicis, des Ducs de Parme, & à la Maiſon Farneſe de laquelle étoit Paul III. il en a auſſi été parlé dans le cours de cette Vie, autant qu'il étoit convenable. Pour ce qui eſt de la Maiſon d'*Eſte*, qui poſſédoit alors le Duché de Ferrare, & à préſent celui de Modene, & Reggio, Charles V. eût ſujet tantôt d'être content de ſa conduite, & tantôt d'en être mal ſatisfait, à cauſe qu'elle ne fut jamais bien ferme dans ſon attachement à ſes intérêts, quoi qu'elle fût Feudataire du St. Siége pour le Duché de Ferrare, & de l'Empire pour Modene, & Reggio. *Alphonſe d'Eſte*, aprés la mort du Duc *Hercule* ſon Pere, devint Duc de Ferrare en 1505. & ſe fit d'abord connoître pour un grand Homme d'Etat, un fin Politique, un grand Maître dans l'art de diſſimuler. Il eut pour ennemis les Venitiens, contre leſquels il gagna une bataille, & puis fit avec eux une paix également glorieuſe, & avantageuſe. Mais il ne ſe tira pas ſi heureuſement d'affaire avec le Pape Jule II. ou plûtôt ſon différend avec ce Pontife lui fut auſſi funeſte, que celui qu'il eut avec les Venitiens lui fut avantageux. Ce Duc étant allé à Rome pour y ſoûtenir ſes droits contre quelques prétentions du Siége Apoſtolique, le Pontife tâcha de le retenir priſonnier, & les ordres avoient déja été donnez pour l'arrêter, mais aïant découvert les embûches de ce Pape, il trouva le moïen d'échaper par la fuite, qui fut favoriſée par Fabrice, & Marc Antoine Colomne, qui

qui étoient trés-puiſſans dans cette Ville; de ſorte qu'il retourna ſain & ſauf à Ferrare. Mais cependant Jule lui prit par la force des armes *Modene*, *Reggio*, & *Rubiera*, & durant le Pontificat de Leon X. il fut dans une continuelle appréhenſion de perdre auſſi Ferrare.

Adrien VI. aïant été mis ſur le Saint Siége, Alphonſe eut recours à la protection de l'Empereur Charles V. par la recommendation duquel il obtint la reſtitution des Etats qu'il avoit perdus, excepté la Ville de *Modene*, qu'il obtint auſſi enſuite, s'étant ſervi pour la recouvrer de l'occaſion de la priſon de Clement VII. au Château Saint Ange. Charles V. croïant engager pour toûjours ce Duc dans ſon parti, donna à Gand une ſentence définitive en ſa faveur, avec la condition qu'Alphonſe ſeroit obligé de païer à l'Egliſe une fois pour toutes, argent comptant, 114. mille Ducats, & un tribut annuel de 7000. écus, moïennant quoi Modene, Reggio, & Rubiera reſteroient à perpetuité à la Maiſon d'Eſte; outre cela Charles V. emploïa ſes bons offices auprés de Clement pour le porter à renouveller à Alphonſe l'Inveſtiture de Ferrare, que ce Pontiſe refuſa, mais elle fut enſuite accordée par Paul III. à l'inſtance du même Charles V. Pendant tout le temps que ces choſes ſe paſſérent, Alphonſe ſe montra toûjours dévoué aux intérêts de l'Empereur. Mais aïant changé d'humeur, ſoit par inclination, ou par caprice, il tourna le dos à ſon Bienfaiteur, & ſe donna à François I. Roi de France, qui l'aïant créé Alphonſe d'Eſte.

Généraliſſime, il remporta cette grande & fameuſe victoire prés de Ravenne. Il mourut en 1534. laiſſant un nom immortel, & pour Succeſſeur Hercules II. qui épouſa Renée Fille de Loüis XII. ce qui le rendit, comme ſon Pere, partiſan des François.

Duc de Mantoue 1521.

Federic Gonzague Marquis de Mantoue, Marquiſat dont il hérita en 1518. par la mort de François ſon Pere, aprés avoir conduit avec la reputation d'un des plus glorieux Capitaines de ſon ſiécle, les Armées du Pape Leon X. & des Florentins. Ce Marquis, pour ſe diſtinguer entre tous les Vaſſaux de l'Empire, & ſignaler ſon zéle, & ſa devotion pour Charles V. envoïa la premiere, & la plus ſolemnelle Ambaſſade en Allemagne à ce Prince, lors qu'à peine avoit-il reçu la Couronne Impériale à Aix la Chapelle, & par cette rencontre ce nouveau Marquis reçut de ce nouvel Empereur ſon inveſtiture, & demeura toûjours trés-dévoué à ſes intérêts. Federic fut magnifique, & généreux envers tous, de ſorte qu'au paſſage que Charles V. fit par l'Etat de Mantoue en 1530. en allant, aprés ſon couronnement, de Boulogne en Allemagne, il reçut cet Empereur avec une ſi grande magnificence, que le bruit courut, qu'il avoit dépenſé en trois jours au delà du revenu d'une année, en reconnoiſſance de quoi Charles V. le créa Duc, & lui donna ſolemnement l'inveſtiture.

Généreuſe, & juſte ſentence.

Mais l'Empereur fit encore paroître une plus grande generoſité en 1536. auquel temps il y avoit de trés-grands diférends entre ce Duc, & celui de Savoye, ſur le ſujet des pré-

prétentions au Marquisat de Montferrat ; & quoi qu'il n'y eût personne qui ne crût que Charles V. à qui il appartenoit, en qualité d'Empereur, de prononcer la sentence, parce que ce Marquisat étoit Fief de l'Empire, ne manqueroit pas de favoriser le Savoyard qui étoit son Beaufrere ; avec tout cela il décida avec autant de générosité, que de justice, que ce Marquisat appartenoit de droit au Duc de Mantoue ; & en même temps il lui en donna l'investiture ; & ordonna au Marquis de Vasto d'aller en son nom l'en mettre en possession avec une pompe si solemnelle, qu'il ne s'étoit point vû de si grande magnificence en pareille occasion. Peu de temps aprés, le Général des François qui se trouvoit dans le Piémont, passa dans le Monferrat, à l'instigation de quelques ennemis du Duc, où pour donner plus de réputation aux armes du Roi François I. il assiégea *Casal* Capitale du Païs, la prit, & y mit Garnison Françoise, aprés en avoir chassé celle qui gardoit la Place au nom du Duc. Le Marquis de Vasto qui étoit à Milan aïant assemblé son Armée y accourut avec un courage intrépide, reprit cette Ville ; non sans qu'il en coutât du sang aux François, & les aïant chassez, il remit la Place à Federic, qui s'en alla en 1240. à l'autre Monde, chanter les loüanges de l'Empereur Charles V. Cette Famille se sentit tellement obligée à la Maison d'Autriche, que depuis ce temps-là tous les Ducs Successeurs se sont montrez trés ardens défenseurs, & zélez partisans de cette Maison.

Quant

Maiſon Rovere. 1558.

Quant à la MAISON ROVERE des Ducs d'Urbin, comme ce fut toûjours la maxime de l'Empereur Charles V. de ſe faire des Amis, & d'attirer des Partiſans à ſa Maiſon, il ne manqua pas de le faire auſſi à l'égard des Ducs d'Urbin. Cette Maiſon ſe reconnoiſſoit redevable de ſa fortune à deux Pontifes, Sixte IV. & Jule II. qui étoient tous deux de cette Maiſon, & fréres, ce qu'il y a de plus conſidérable; de ſorte que l'un & l'autre firent à l'envi tout ce qui fut en leur pouvoir pour l'agrandir; mais Jule fit plus que Sixte, aïant trouvé le moïen d'établir *Jean de la Rovére* ſon Frere (que Sixte avoit déja fait Comte de Sinigallia) dans les Dignitez, & les Seigneuries de Duc de Sora, d'Urbin, & de Préfet de Rome. Aprés la mort de Jule, Leon X. Son Succeſſeur, aïant en vûe d'aggrandir ſa Maiſon, ſucita un procez à François Marie de la Rovere, qui par la mort de Jean ſon Pere avoit receüilli l'hérédité, ſur l'homicide commis en la perſonne du Cardinal *Alodiſio* Légat de Boulogne, & cela pour avoir abandonné cette Ville aux François; cependant Jules avoit accordé à François Marie l'abſolution de ce crime, & de l'excommunication qu'il avoit encourue. Nonobſtant cela, Leon ſe ſervant du commun Proverbe, *Celui qui veut tuer le chien de ſon voiſin, fait accroire qu'il eſt enragé*, voulant avoir le Duché d'Urbin avec les autres biens, reprit les informations, déclara François Marie rebelle de l'Egliſe, & excommunié pour cet homicide (dont il avoit été abſous, comme il a été dit) & l'aïant dépoüillé de tous ſes Etats,

Etats, en donna l'inveſtiture à *Laurent de Medicis.*

Le recours de François Marie fut de ſe jet- Rétabli
ter dans le ſervice de Charles V. ſous les Enſeignes duquel ſe rangeoient de toutes parts les plus vaillans Capitaines du monde, tel qu'étoit ce Duc, en attendant dans la profeſſion des armes, une fortune plus favorable ſous un autre Pontificat. Effectivement ſon ſort fut auſſi heureux qu'il le pouvoit eſpérer, car Leon X. étant mort, & Adrien mis en ſa place ſur le Saint Siége, l'Empereur Charles V. Prince qui aimoit la juſtice, & l'équité, & qui haïſſoit les violences, & les oppreſſions, ſur tout lors qu'elles venoient de paſſion, & d'intérêt; & qui avoit reçu François de la Rovere avec toutes les careſſes poſſibles, aïant connu le tort que Leon avoit fait à ce Prince, l'envoïa promptement à Rome, avec des lettres de recommendation trés-preſſantes au Pape Adrien ſon Précepteur, auquel il en écrivit encore pluſieurs autres coup ſur coup. Ce furent là les premiers offices de recommendation que fit Charles V. auprés de ce Pontife, & qui furent efficaces. Car Adrien aïant déclaré légitime l'abſolution du crime de ce Duc, accordée par Jule II. & injuſte la privation, & l'inveſtiture (véritablement ce Cardinal avoit mérité la mort, parce qu'il avoit lâchement livré Boulogne) faite par Leon X. il rétablit François Marie dans le Duché d'Urbin, & dans tous ſes autres Etats, & Honneurs. De cette maniere non ſeulement François Marie, mais auſſi tous ſes Succeſſeurs ſe ſouvenant de ce grand bien-

bien-fait dont ils étoient redevables à Charles V. démeurérent conſtamment attachez aux intérêts, ou au ſervice de la Maiſon d'Autriche.

Soliman Empereur des Turcs. 1558.

SOLIMAN peut être dit le ſeul qui égala l'Empereur Charles V. en prudente conduite d'un Gouvernement que tout le monde admire, mais qui le ſurpaſſa en bonheur dans la guerre, & en quelques actions généreuſes, & héroïques. J'avoue que m'étant mis pluſieurs fois dans l'eſprit la penſée d'écrire les Vies des Perſonnes qui ont laiſſé en mourant le nom le plus immortel, & le plus digne d'être tranſmis à la poſterité, il n'y en a aucune que j'aïe tant roulé dans ma tête, ni que j'aïe plus été tenté d'ecrire que celle de l'Empereur Soliman II. & je l'aurois aſſûrément entrepriſe, ſi je n'avois été retenu par le reſpect que je dois, comme Chrêtien, aux Heros, & Princes de la Chrêtienté, tant morts que vivans. J'ai aiſément reconnu en feüilletant les Hiſtoires, que c'eſt une choſe tout-à-fait impoſſible d'écrire la Vie d'un ſi grand Heros, remplie des vertus les plus éclatantes, & les plus convenables à celui qui eſt appellé à gouverner les Peuples, & à manier les armes; je me ſuis, dis-je, facilement apperçu qu'il n'étoit pas poſſible d'écrire une telle Vie, ſans offenſer la mémoire des morts, & ſans faire une eſpéce d'affront aux vivans. Je ne l'ai pas écrite, parce que s'agiſſant de célébrer les vertus tout-à-fait extraordinaires d'un Empereur Turc, j'aurois craint de bleſſer les oreilles delicates de ces Chrêtiens, qui ne ſavent pas, ou plûtôt ne veu-

veulent pas ſavoir, que les défauts, & le mal doivent être blâmez même dans un Pape, même dans un Empereur; & que le bien, & les vertus héroïques doivent être loüées par tout où elles ſe trouvent, fût ce dans un Prince Infidelle.

Cependant le monde ne fait pas uſage de la raiſon, il n'écoute que la paſſion: Les Catholiques ont en horreur ceux qu'ils appellent Hérétiques, ſans s'informer de ceux d'entr'eux qui poſſédent des vertus, & font des actions dignes d'être eſtimées; & ceux-ci (pour me ſervir du langage de Rome) ſe contentent de lancer contre les Papes des traits perçans, & de déclamer contr'eux, ſans vouloir ſeulement entendre parler le moins du monde des qualitez loüables dont ils ſont douez; & les uns & les autres croïent paſſer pour grands, & ardens Zélateurs du Chriſtianiſme, en criant fort & ferme contre la barbarie des Turcs; moi-même je crie ſouvent comme les autres, parce que les plus grandes inhumanitez, & impiétez ſont auſſi communes parmi les Turcs, que les vertus extraordinaires ſont rares parmi les Chrêtiens. C'eſt pourquoi les actions héroïques parmi la Nation Turque étant des prodiges de la Nature, ſont d'autant plus dignes d'être admirées, & ſe doivent effectivement admirer en Soliman. Ce qu'il y a de merveilleux en cet Empereur Infidelle, c'eſt que les Chrêtiens eux-mêmes qui ont écrit les Hiſtoires des Turcs, leſquels ne ſont pas en petit nombre, font voir plus de 30. généreuſes actions faites par Soliman envers les Chrêtiens, en diverſes ren-

con-

contres ; & cependant à peine en trouve je deux en Charles V. en faveur des Turcs, & je n'en remarque pas une ſeule dans la Vie de François I. ſi ce n'eſt celle d'avoir juſqu'à trois fois fait venir les Turcs en Italie pour la ravager, & de les avoir ſi magnifiquement reçus à Marſeille. Charles V. & François I. ne peuvent pas ſe plaindre que Soliman leur ait jamais violé la foi jurée ; mais on a bien vû ceux-ci manquer de parole, comme on l'a fait voir dans cette Vie.

Il ſe prévaut de l'inimitié des Chrêtiens 1558.

Il a déja été dit en ſon lieu que Soliman fut couronné à Conſtantinople en même temps que Charles V. le fut à Aix la Chapelle, & aïant été informé des jalouſies, des différends, & des inimitiez qui régnoient entre ces deux Monarques, il penſa à en profiter ; de ſorte qu'aprés avoir étoufé, par le moïen du Bacha *Caierbei*, la rebellion ſucitée par *Gazzel* à Damas, par la mort de celui-ci & de tous ſes Mammelucs, il paſſa avec une puiſſante Armée en Hongrie, mit le ſiége devant Belgrade Capitale de ce Roïaume, par le conſeil de ſon Bacha *Pirri* ; & bien que les Soldats de la Garniſon, & les Habitans ſe défendiſſent vaillamment, il ne leur fut pas poſſible de le faire avec ſuccez, ne pouvant reſiſter à des forces ſi grandes, & ſi prodigieuſes ; de ſorte que cette Place, Capitale de la Hongrie, & porte de l'Allemagne, tomba entre les mains de Soliman la premiere année de ſon Empire, au grand regret de tous les Chrêtiens.

Priére publique.

Soliman étant retourné triomphant à Conſtantinople, & aïant entendu que les troubles

bles & les différends entre les Chrêtiens alloient toûjours en croiſſant, *Agalifa* grand Mufti, ou grand Pontife des Turcs, lui propoſa une aſſemblée générale de tous les autres Mufti, & Prêtres Turcs, & en aïant obtenu la permiſſion, on y établit un Formulaire d'une Priere Publique, *pour obtenir du Dieu Souverain, & du Grand Prophéte Mahomet la proſpérité des Armes Turques, ſous la conduite du Grand Seigneur; & ſur tout la continuation des guerres, & des diviſions entre les Princes Chrêtiens.* On ordonna avec les proclamations ordinaires que cette Priére ſeroit faite publiquement le ſecond jour de la nouvelle Lune de chaque mois, & deux fois tous les mois lors que le Grand-Seigneur ſeroit en Campagne; & outre cela chacun fut exhorté de n'oublier pas cette oraiſon dans leurs Priéres particuliéres; & les Prêtres ne manquérent pas de conſoler par-là beaucoup leurs Peuples, & de leur faire eſpérer des merveilles de l'efficace de cette Priére, qui avoit déja, diſoient-ils, été ſi bien exaucée du Grand Dieu, & de leur Grand Prophéte Mahomet, puis que les Armes Ottomanes faiſoient de de plus en plus des progrez, & remportoient des victoires conſidérables, & que les inimitiez, & les haines entre les Princes Chrêtiens ſe rendoient tous les jours plus grandes, & plus implacables; & Dieu fait ce qu'ils dirent lors qu'ils entendirent que le Pape étoit Priſonnier, & que la Ville de Rome, Capitale de la Chrêtienté, avoit été ſaccagée, & preſque ruïnée avec toutes ſes Egliſes, par un Empereur qui devoit la défendre. Je ne puis

puis pas pénétrer les jugemens cachez de Dieu, parce que ce ſont des choſes élevées au deſſus du troiſiéme Ciel, dans lequel l'Apôtre eut le privilége d'être ravi: mais je recüeille aiſément des Hiſtoires, que jamais l'Empire Turc ne fut plus heureux & plus floriſſant que du temps de Soliman, & que jamais la diſcorde ne fut plus grande, ni plus furieuſe entre les Chrêtiens, que du temps de Charles V. & de François I.

Il prend Rhodes.

Aprés cette Aſſemblée des Prêtres Turcs, & l'établiſſement de ce Formulaire de priére, Soliman propoſa à ſon Divan l'entrepriſe de *Rhodes*. Les plus vieux Bacha tâcherent de l'en détourner en lui alléguant l'exemple de Mahomet, qui perdit preſque toute ſon armée & ſon honneur, au Siége de cette Place, qu'il n'avoit jamais pû prendre, & qui, depuis ce temps là, avoit été rendue le double plus forte. Mais le jeune & hardi Soliman répondit à ces difficultez, *que ce Grand Dieu qui l'avoit béni à Belgrade, le béniroit à Rhodes. Que les Princes Chrétiens étoient trop diviſez entr'eux pour la pouvoir ſecourir, & que la Fortune favoriſoit les gens hardis, & courageux.* Et ainſi en 1522. il alla en Perſonne à ce Siége, & en ſix mois de temps il prit cette Ile, où l'on vit des merveiles, & des prodiges de valeur, tant de la part des Aſſiégeans, que de celle des Aſſiégez, qui ne ſe rendirent qu'à la derniére extrémité, à compoſition, par laquelle ils eurent la vie ſauve, & obtinrent la liberté d'emporter le bagage. D'où *Sangredo* prend ſujet de louer l'action de Soliman en cette rencontre; & le

Le Comte *Loſchi* parlant du Traité de cette reddition dans ſes Abrégez Hiſtoriques, s'en explique en ces termes: *Ce qui fut éxécuté avec tant de ponctualité, par un exemple rare, ou plûtôt inoüi juſqu'alors parmi les Turcs, que dans l'entrée que les Ottomans victorieux firent dans la Ville, ils ſembloient plûtôt une humble proceſſion de Religieux, qui marchoient avec un profond ſilence, qu'une Armée triomphante qui entroit dans une Ville vaincue & priſe. Il fut porté un grand reſpect à l'Egliſe de Saint Jean, & rien ne fut pillé.* Ce n'eſt pas ſans confuſion que je dis ici que jamais Armée de Chrêtiens, au moins autant que nous le liſons dans les Hiſtoires, n'uſa dans de ſemblables occaſions d'une modération ſi généreuſe, je ne dirai pas envers les Turcs, mais envers les Chrêtiens mêmes. C'eſt ce que Rome n'éprouva que trop cinq ans aprés.

Soliman n'eut pas la Fortune favorable (rarement marche-t-on ſans faire quelques bronchades) aux Siéges de Bude, & de Vienne en 1526. comme il a été dit en ſon lieu; en 1534. il fit la guerre à *Tamas* Roi de Perſe, à qui il prit Babilone, & le Païs de Diarbech; & l'année ſuivante étant retourné, & entré dans la Perſe, il s'empara de *Tauris*, Ville pleine de richeſſes qu'il pilla; mais comme il s'en retournoit chargé de dépoüilles, il fut attaqué en chemin par les Perſes, & perdit la plus grande partie de ſon butin. En un mot, il eſt parlé dans le cours de cette Vie, dans les endroits où il étoit à propos, de cet Empereur Turc, & je n'ai plus rien à ajoûter ici, ſinon que Soliman fut un Prince de grande

Autres victoires

grande taille, un peu maigre, aïant une Majeſté Roïale, le teint brun, exact Obſervateur de ſa parole, & de ſes promeſſes, magnanime, généreux, remunérateur de la vertu, & à qui on ne pourroit reprocher aucun crime, s'il n'avoit traîtreuſement, & cruellement fait mourir ſon propre Fils.

Ecole de Conſeils & d'Armes.

Quant aux Capitaines, & Guerriers qui fleurirent durant la vie, & le ſiécle de l'Empereur, Charles V. il eſt certain que le nombre en fut preſque infini, le commun Proverbe aïant été vérifié, *Di-moi avec qui tu fréquente, & je te dirai qui tu es.* Les affaires font les Hommes ſoit dans la Politique, ou dans la Guerre, & les uns, & les autres deviennent d'autant plus expérimentez, & habiles, qu'ils ont plus d'occaſion de s'exercer, conformément à cet Axiome *Fabricando Fabri ſimus.* On ne peut pas révoquer en doute que Charles V. & François I. n'aïent planté, ou édifié dans l'Europe les plus belles & plus abondantes Pepinieres qu'on ait jamais vû dans les autres Siécles; ces deux Monarques, avec leurs guerres, leurs prétentions, leurs envies, leurs jalouſies, leurs diférends, & leurs inimitiez irréconciliables, n'ont fait autre choſe que dreſſer une infinité d'Ecoles d'armes, & de Politique; où ſe ſont formez un nombre inombrable de Capitaines, & de Politiques, & c'eſt une choſe dont tout le monde tombe d'accord, que dans les Siécles de ces deux excelens Princes il fleurit plus d'Hommes de guerre, & d'Etat, qu'on n'en avoit vû dans les dix Siécles précédens.

Pour ce qui regarde le Cabinet, il eſt certain

tain que Charles V. fut bien ſervi; & jamais on ne vit mieux vérifié ce qu'on dit, que *les Hommes font les Princes, & les Princes les Hommes*, que dans la Vie de cet Empereur, qui avec tant de Principautez, & de Gouvernemens différens, avec tant de Conſeils, avec une infinité d'Ambaſſades, avec tant de négotiations avec les Princes, avec tant d'intérêts ſcabreux & difficiles à démêler, en diverſes Cours, & ſur tout à celle de Rome, avec tant de diſputes continuelles, & un nombre inombrable d'affaires délicates, & difficiles, donna le moïen à pluſieurs centaines de Miniſtres d'Etat de ſe rendre trés expérimentez dans les plus fines maximes de politique, & en même temps ſe perfectionna lui-même en pratiquant des perſonnages de cette capacité. Le Roi François I. ne manqua pas non plus d'habiles Miniſtres, & il falloit même qu'ils euſſent plus d'habileté & d'adreſſe, parce qu'ils avoient à ſervir un Roi changeant & inconſtant dans le Gouvernement, & qui ne faiſoit aucun ſcrupule de jurer, & de ſe parjurer en même temps. De ſorte qu'il falloit que ſes Miniſtres d'Etat ſongeaſſent à ce qu'il y avoit à faire pour renouer les négotiations, & les Traitez qu'ils concluoient, & qu'ils prévoïoient bien que leur Roi ne manqueroit pas de rompre; outre qu'ils avoient à lutter, ſi je puis ainſi parler, contre la mauvaiſe fortune de leur Prince; au lieu que tout au contraire les Miniſtres de Charles V. voguoient à pleins voiles au milieu même des orages & des tempêtes, particuliérement depuis qu'ils ſe furent

De Miniſtres d'Etat.

apperçus

apperçus que ſi la Fortune prenoit quelquefois plaiſir à mortifier Charles V. par quelque diſgrace, elle ne l'abandonnoit pourtant jamais. Or il eſt certain qu'il eſt plus facile de ſervir un Prince heureux, qu'un malheureux. Pour ce qui eſt de l'Ecole de guerre, le Roi François I. fut le premier qui l'établit en paſſant lui-même en Italie à la tête d'une trés-puiſſante Armée, & par tant de victoires qu'il remporta: & l'Emperenr Charles V. de ſon côté ſçut bien en profiter, & en tirer beaucoup d'avantages & de gloire.

CAPITAINES

Généraux, & Guerriers les plus fameux qui ſervirent ſous l'Empereur Charles V. dans ſes Armées tant de Terre, que de Mer.

EMANUEL Philibert, Fils du Duc Charles de Savoye, auquel il ſuccéda enſuite au Duché. Il commença dés ſa plus tendre jeuneſſe à porter les armes ſous Charles V. duquel il devint Généraliſſime à l'âge de 26. ans. Il continua à ſe rendre un prodige de valeur ſous Philippe II. Fils de Charles V, & n'eut aſſûrément point d'égaux.

JEAN de Medicis, appellé *le Mars de ſon Siécle*; aïant été bleſſé d'un coup de canon dans une bataille dans le Mantoüan, il falut lui couper la jambe juſqu'au deſſous du genou, & pendant qu'on faiſoit cette douloureuſe opération il voulut, avec un courage intrépide,

intrepide, & ſans exemple, tenir lui-même la chandelle, pour encourager ſes gens qui pleuroient, mais étant tombé en défaillance il mourut avec cette chandelle à la main.

ALPHONSE d'Eſte Duc de Ferrare, fut Général dés l'âge de 18. ans, & remporta pluſieurs victoires, ſans avoir jamais été bleſſé.

FEDERIC Gonzague Duc de Mantoue, qui fut également vaillant dans les combats, & judicieux dans les Conſeils. Ce fut véritablement un Grand Guerrier, & qui fit des merveilles dans les guerres d'Italie.

PIERRE LOUIS Farneſe. Il ſe trouva Colonel d'un Régiment de Cavalerie dans l'Armée Impériale, lors qu'Elle prit Rome. Sous le Pontificat de Paul III. ſon Pere, il fut créé Généraliſſime de l'Egliſe. Il prit Perouſe, reprima, & étouffa les rebellions dans l'Etat Eccléſiaſtique. Ce fut un grand Capitaine, mais peu aimé des Soldats, à cauſe de ſon exceſſive rigueur, & de ſa grande fierté.

OCTAVE Farneſe ſon Fils, imita ſon Pere dans ſes actions de guerre, & dans ſa valeur, mais il témoigna beaucoup d'éloignement pour ſes maniéres, & pour ſes mœurs. L'Empereur Charles V. charmé de ſa valeur en fit ſon Gendre, lui faiſant épouſer Marguerite ſa Fille naturelle, qui étoit Veuve d'Alexandre de Médicis Duc de Florence.

HORACE ſon Frere naturel Duc de Caſtro. Il fit ſon aprentiſſage de l'art de la guerre ſous Charles V. mais cet Empereur n'aïant pas eû à ſon égard toute la reconnoiſſance

qu'il croïoit être dûë à ſes ſervices, il le quitta, & paſſa fort mécontent au ſervice du Roi François I. aprés la mort duquel il demeura à celui de Henri II. qui, pour mieux le retenir, & l'attacher à ſes intérêts, lui donna en mariage une de ſes Filles naturelles. Il fut tué d'un coup de canon devant Hedin. D'autres néanmoins écrivent qu'il fut enſeveli ſous les rüines d'un mur qu'une mine fit ſauter

GUIDOBALDE de la Rovere, Duc d'Urbin. Il fut ſouvent Généraliſſime des Venitiens, & rendit diverſes fois leurs armes victorieuſes. Il ſervit auſſi les Eſpagnols, toûjours avec la qualité de Général.

GONZALES de Cordoue, Guerrier dont la valeur fut extraordinaire, & la fortune égale, en ſorte qu'il s'acquit une ſi grande reputation dans les armes qu'on l'appelloit communément *le Grand Capitaine*, par excellence.

FRANCOIS Gonzague Marquis de Mantoue. On dit de lui qu'il avoit Mars au bras, & Minerve à la tête, parce qu'il étoit trés-vaillant dans les combats, & trés-expérimenté dans les Conſeils, & dans le Gouvernement.

PROSPER Colomne fit paroître dés ſon enfance un furieux penchant à la guerre, auſſi ſervit-il long-temps ſous Charles V. & s'aquit la gloire d'être mis au nombre des premiers Capitaines de ſon temps.

FABRICE Colomne ſon Neveu ſuivit les traces d'un Oncle ſi illuſtre & ſi célébre. Il ſe trouva à 15. batailles gagnées, & à ſept perdues

perdues, & fut bleſſé à toutes, preuve évidente de ſon courage.

FERDINAND d'Avalos, ou Davalos, Marquis de *Peſquaire*. Charles V. avoit accoutumé de l'appeller en François, *Mon Mignon*, c'eſt-à-dire mon cher; on a écrit de lui qu'il ſe raffinoit dans les diſgraces, comme l'or dans les flammes, à cauſe qu'il étoit le premier à entrer dans les mêlées, & les combats, & le dernier à en ſortir. François I. eut une ſinguliére eſtime pour ſa valeur, juſque-là qu'en parlant de lui il diſoit ordinairement, *Peſquaire ſeroit le plus Grand Capitaine de l'Empereur Charles V. ſi Don Antoine de Leve n'étoit pas encore plus grand que lui.*

FRANCOIS Ferrant Corteſe. Son inclination le porta à la Marine. Son Pere qui étoit Italien, s'étant allé habituer à Barcelone, s'y maria avec une femme Eſpagnole, de laquelle il eut ce Fils, de ſorte qu'il fut Italien du côté de ſon Pere, & de naiſſance, mais Eſpagnol du côté de ſa Mere. Il fut d'abord Capitaine d'un Navire Marchand, enſuite d'une Galére, tôt aprés d'une Eſcadre; & enfin s'étant trouvé fort courageux, & trés-expérimenté, & trés-habile en l'art de naviger, il fut envoïé par Charles V. dans les Indes, où il fit de ſi grands progrez, qu'il s'aquit le glorieux nom de *Conquerant du Nouveau Monde.*

FRANCOIS Pizare auſſi Eſpagnol, Capitaine de Mer, & Soldat de fortune. Il fut envoïé par Charles V. dans les Indes, où il fit de ſi grands, & ſi merveilleux exploits, qu'il fut enſuite nommé l'Invincible Con-

quérant des Indes. Auſſi fut-il fort expoſé à l'envie, & à la jalouſie de bien des gens.

ANDRE Doria, appellé *le Dieu Neptune.* Il fut le premier & le plus brave Amiral que la Mer ait jamais vû avant, & aprés lui; & jamais aucun autre ne commanda tant, & de ſi nombreuſes Flotes, en diférentes entrepriſes, & en divers voïages. Charles V. l'appelloit *mon Pere*, & lui appelloit cet Empereur *mon Fils.* Il mit en liberté ſa Patrie, qui en ſigne de reconnoiſſance perpétuelle lui éleva une trés magnifique Statuë du plus fin marbre, dans la Cour de l'Hôtel de Ville, avec l'Inſcription qui ſuit; *André Doria Libérateur de ſa Patrie.*

JANNETIN Doria fut neveu d'André, fils de ſon Frere, & il fit ſous un tel Oncle ſon aprentiſſage de guerre, & de marine, qu'il commença dés l'âge de dix ans, de ſorte qu'il acquit une ſi grande expérience en cet art, qu'à l'âge de 23. ans il commença à commander des Eſcadres de 15. à 30. Vaiſſeaux pour aller en courſe contre les Turcs, contre leſquels il remporta pluſieurs victoires qui leur furent fort dommageables. André ſon Oncle qui l'aimoit cordialement avoit coutume de dire fort ſouvent, ſans doute pour lui faire encore davantage d'honneur, *Mon Neveu eſt devenu de mon Diſciple mon Maître.*

DIEGO Garcias de Parades. Il fut un Soldat d'un grand cœur, un Capitaine de grande expérience, & un Général d'une ſage conduite. Il avoit accoutumé de dire que les Eſpagnols commandez par des Italiens faiſoient merveilles, mais que les derniers commandez

dez par les premiers ne faiſoient rien qui vaille.

ALPHONSE d'Avalos Marquis de Vaſto, fut un des plus dignes Capitaines de ſon ſiécle, robuſte, & adroit aux armes. Il ſe trouva à 27. batailles, au ſiége, & à la priſe de plus de 30. Places conſidérables, & à la plûpart en qualité de Commandant. L'Empereur avoit accoutumé de l'appeller *mon bras droit.*

FERRAND Gonzague, ſorti des Ducs de Mantoue. Il fut Viceroi de Naples, & de Sicile, & Gouverneur de Milan, & il s'acquit dans ces Gouvernemens un Nom immortel. Il fut ſi vaillant & ſi heureux dans le commandement des Armées, & fit de ſi grands progrez ſur les Ennemis, qu'eux-mêmes ne pouvoient s'empêcher de l'appeller *le Pere des Armes.* Il étoit naturellement doux & humain dans le Gouvernement des Peuples, mais il ne laiſſoit pas néanmoins de traiter ſouvent les Soldats avec rigueur dans le camp.

CHARLES de Gazolo fut l'Eleve & le favori de Don Antoine de Leve, qui dans la ſuite l'appella *mon Lit de repos*; parce qu'en effet il le fit ſon Lieutenant, & ſe repoſoit ſur ſa valeur, ſon expérience, & ſa prudente conduite du ſuccez des entrepriſes les plus hazardeuſes, & les plus difficiles.

JEAN Jaques de Medicis de la branche de Milan, Marquis de Marignan, Frere du Pape Pie IV. ſervit ſous divers des premiers Capitaines de Charles V. & exerça pluſieurs Charges Militaires honorables; de ſorte qu'il

acquit toutes les vertus d'un grand Guerrier, & une glorieuſe reputation dans le Généralat.

CHARLES de Lanoi Viceroi de Naples, s'acquit une ſi haute reputation dans les Armes, que les Soldats croioïent la victoire infaillible dans les batailles où il commandoit. Charles V. avoit coutume de dire, *que ſi l'on adoroit à la Guerre les Epées, pour lui il adoreroit celle de Leva, & celle de Lanoi.* Le Roi François I. eut auſſi une ſinguliére eſtime pour ſon nom, & pour ſon mérite, ce qui fit qu'à la malheureuſe bataille de Pavie, il ne voulut jamais donner ſon Epée, ni ſe rendre priſonnier qu'entre les mains de ce fameux Général, de la valeur duquel il parloit ſouvent avec éloge.

ANTOINE de Leve. Il n'eut point aſſûrément d'égaux en valeur, en bonheur, & en conduite des Armes. Il les porta à la guerre 68. ans, & fut Général d'Armée pendant 46. Il ſe trouva à 34. batailles, qu'il livra lui-même, pour la plûpart, ſans parler des eſcarmouches. Il prit quantité de Places, & ſe trouva à plus de 40. Siéges. Son nom fut ſi célébre que les premiers Capitaines du Siécle n'aſpiroient à rien tant qu'à la gloire de faire la guerre ſous lui. Il commanda pendant 14. ans conſécutifs, les Armées avec la tête, & la langue, ne pouvant pas empoigner l'épée à cauſe de la goute.

FERDINAND d'Alarzone. Ce fut un Capitaine ſi vaillant, ſi brave, & ſi eſtimé des Soldats, qu'ils avoient coutume de dire, *qu'ils aimoient mieux mourir en combattant*

tant ſous lui, que vaincre en combattant ſous d'autres. Sangro écrit que ce Commandant tua de ſa propre main en diverſes batailles, & eſcarmouches plus de 200. Ennemis, & en fit priſonniers plus de 4000. Voilà ce qui s'appelle un grand Capitaine.

ALPHONSE Vivies. Son courage alla à un tel excez qu'il paſſa pour témérité, quoique toûjours accompagné d'un heureux ſuccez. Il ne vouloit jamais accepter aucun commandement, qu'avec un plein pouvoir de tout hazarder; & comme l'Empereur étoit très-perſuadé de ſon grand zéle, & de ſon extraordinaire valeur, il n'avoit pas de peine à lui accorder ce qu'il ſouhaitoit.

BARTHELEMI d'Alviano. Il n'eut point d'égaux dans la connoiſſance de la vraïe Diſcipline Militaire, & jamais perſonne ne ſçut ſi bien que lui ranger une Armée en bataille. Il fut Général de Charles V. & des Venitiens, & éprouva au ſervice de l'un, & des autres, le ſort des armes tantôt favorable, tantôt contraire.

JEROME Conterio, ſurnommé l'*Accort.* On rapporte de lui comme une choſe merveilleuſe, que dans tous les commandemens qu'il eut à la guerre, il ne ſe laiſſa jamais ſurprendre à perſonne. Son défaut fut d'être trop lent, & de prendre trop de meſures & de précautions avec les Ennemis; ce qui fut cauſe qu'il laiſſa échaper de ſes mains pluſieurs belles occaſions de s'immortaliſer; il ne laiſſa pas pourtant de faire pluſieurs grands & fameux exploits.

GONZALES Hermandez de Cordoue,

Duc de Seſſa. Il fut un de ceux que les Italiens ont accoutumé d'appeller, *Huomo di Spada, e Cappa.* Il réüſſit mieux qu'homme du monde dans les Ambaſſades & il fit admirer ſa valeur dans le commandement des Armes, de ſorte que les vertus militaires, & Politiques ſembloient diſputer en lui à qui l'emporteroit.

ALVARE de Sande, Capitaine trés-fameux, aïant été fait priſonnier par les Turcs, Soliman informé de ſa grande valeur, & de ſon extraordinaire habileté dans l'art de la guerre, voulut le voir, & aprés lui avoir fait préſent d'une trés-magnifique Veſte, & d'un riche Turban, il ordonna qu'il fût bien ſervi, & traité avec honneur dans ſa Priſon.

VESPASIEN Gonzague Marquis de Rodigo. On ne ſauroit en faire un plus glorieux éloge, qu'en diſant qu'il fut l'Eleve de Don Antoine de Leve, qui ne faiſoit pas difficulté de dire, *que pour le bien de la Sainte Egliſe, il ſouhaitoit qu'Elle eût toûjours un Pape qui fût auſſi capable de porter les Clefs, que le Marquis de Rodigo l'étoit de manier l'épée.*

SFORCE Pallavicin Marquis de Haute-Cour; dans ſa premiére jeuneſſe, il eut la penſée d'embraſſer l'Etat Eccléſiaſtique, mais ſon Frere aîné étant mort, il ſe remit dans le ſiécle, & prit le parti des armes, où il fit de grands progrez. Il fut bleſſé ſix fois trés-griévement, ſoit à des batailles, ou à des Siéges; il aimoit néanmoins à épargner le ſang des autres, autant qu'il ſe pouvoit, particuliérement aux aſſauts.

JEROME

JEROME Martinengo Comte de Mortilla. Il fut appellé *Epée d'or*, à cauſe qu'il fit toûjours paroître beaucoup d'avidité, & d'avarice; de ſorte que quand il s'agiſſoit de piller, & de ſaccager il renonçoit à tous les ſentimens d'humanité; & comme les Soldats ſont ainſi faits, pour la plupart, ils couroient volontiers s'enroller ſous Lui.

GEORGE Trivulce, au contraire témoigna toûjours beaucoup de deſintéreſſement, faiſant viſiblement connoître qu'il faiſoit la guerre pour l'honneur, & non pour l'intérêt. En un mot, il mangeoit ſon bien, & emploïoit ſes gages à régaler ſes Officiers.

DON FERDINAND Alvarez Duc d'Albe, qui méritoit véritablement d'être diſtingué par le Tître de *Don*, & d'être placé en ce lieu, pour bien vérifier le commun Proverbe, *Finis coronat opus*. Il n'y eut point de Capitaine qui fît des actions de guerre ſi éclatantes, ni qui fût ſi propre pour les Conſeils. Jamais aucun autre ne commanda tant d'armées, ne donna tant de batailles, ne conquit tant de Païs, ne prit tant de Places, ne forma tant de Siéges, ne mit en fuite tant d'ennemis, ne dompta tant de Rebelles, & n'eut la gloire de triompher ſi hautement de la jalouſie, & de l'envie, & de devenir conquérant d'un Royaume, même étant priſonnier. Quel fut ſon bon ſens & ſon jugement dans les Conſeils, quelle ſa prudence & ſon adreſſe dans les commandemens, quelle ſa ſage conduite dans les Gouvernemens, quelle ſa Diſcipline militaire, & quelle la force & la valeur de ſon bras dans les combats, on le

peut aiſément inférer de ce que par un Exemple unique, il fut créé Lieutenant Général d'un des plus grands, & des plus vaillans Empereurs que l'Empire ait jamais eû, & ce qui doit ſur tout étonner, dans un temps où il étoit encore plus jeune que l'Empereur. Il fut rigide & ſévére, tant dans l'obſervation de la Diſcipline Militaire, que dans l'exercice de la juſtice, on ne peut pas le nier. Il commanda des armées pendant l'eſpace de 60. années, ou ſous Charles V. ou ſous Philippe II. ſon Fils.

A la fin, à l'âge de 80. ans, n'aïant commis aucune faute, & par pure jalouſie d'Etat, & je ne ſçai quel ombrage que prit de lui le Roi Philippe, Prince ſoupçonneux à l'excez, il fut relégué dans un Château de ſa juriſdiction, où au bout de deux ans il reçut (prodiges inoüis juſqu'alors) un billet de la propre main du Roi, qui lui commandoit de partir inceſſamment, pour aller ſe mettre à la tête de ſon Armée en qualité de Général, & de faire avec elle la conquête du Portugal; de ſorte que ce ne fut pas ſans raiſon que tout ſurpris il dit au Porteur du billet, *Et par quelle maxime le Roi mon Seigneur choiſit-il un Seigneur enchaîné, pour l'envoïer conquérir un Roïaume?* En un mot, la bonne opinion que ce Roi avoit de la fidélité & du zéle de ce grand Capitaine étoit telle, que lui aïant demandé la permiſſion d'aller auparavant à Madrid, puis qu'il n'en étoit éloigné que d'une journée de chemin, afin de ſe juſtifier, s'il y avoit des accuſations contre lui, il lui fit faire cette réponſe, *Qu'il aille ſeulement, parce qu'il ſera*

ſera aſſez à temps pour ſe juſtifier aprés la conquête de ce Royaume. Choſe merveilleuſe & inoüie! il alla, il conquit le Royaume en 15. jours, il mit le Roi ſur le Trône, & peu de jours aprés il mourut à Lisbonne, où on lui fit des obſéques Roïales.

Véritablement Sangro a eû grand' raiſon d'écrire, *que le Ciel aïant déterminé de donner à l'Empire, dans un temps que l'Egliſe & la Chrêtienté étoient chancelantes, & menacées de rüine, celle-ci par les Turcs, & celle-là par les Hérétiques, un des plus glorieux Empereurs, & des plus infatigables dans l'exercice des Armes, auſſi bien qu'à parcourir dans une infinité de voïages la Mer, & la Terre, il le pourvut, pour le faire mieux devenir invincible ſur l'un & ſur l'autre Elément, de deux Capitaines entr'autres, l'un de Terre, & l'autre de Mer, tels juſtement que furent André Doria, & le Duc d'Albe, celui-ci le fleau des Hérétiques, & celui-là des Turcs, tous deux ſi habiles & ſi parfaits, chacun dans ſon eſpéce, qu'on diroit que la Nature de concert avec les Aſtres eût prit plaiſir à s'épuiſer pour les rendre des modéles accomplis.*

Cet Auteur s'étend beaucoup davantage ſur les louanges de ces deux grands Hommes, & quoi qu'il ſemble qu'il y ait de l'hiperbole, & de la flaterie, il eſt certain néanmoins qu'il n'y a point d'éloges qui ne ſoient dûs au mérite extraordinaire de ces deux fameux Capitaines. Le même Ecrivain fait un parallele entre le nombre des Flotes commandées, des batailles gagnées, & des victoires remportées par Doria, & celui des Armées que le Duc d'Albe eut ſous ſon commande- Doria, & le Duc d'Albe.

ment, avec ſes victoires, & ſes progrez, & il ſemble que ſon deſſein ſoit de les mettre enſemble en balance comme des choſes égales; mais ſauf le reſpect que je dois à un ſi grand Auteur, je trouve qu'il ſe trompe fort, ſi ce n'eſt, peut-être, à l'égard du nombre des Armées, & des Flottes pour des entrepriſes, & des expéditions contre les Ennemis, qui peut ſe rencontrer égal; bien qu'à le conſidérer en gros, je trouve que Doria a commandé plus d'Armées de Mer, que le Duc d'Albe n'en a conduit de Terre. En un mot, ce qu'il y a de certain c'eſt que Doria fut le plus habile, le plus expérimenté, le plus brave, & le plus heureux Amiral de ſon Siécle; mais il n'y a pas de comparaiſon à faire entre les expéditions, les progrez, & les exploits du Duc d'Albe, & ceux de Doria. Charles V. ſe trouvant en Allemagne dit tout hautement, *Je ne puis m'empêcher de me laiſſer aller à quelque vanité en me croiant invincible, quand je conſidére que j'ai André Doria ſur Mer contre les Barbares, & que je me voi à mon côté le Duc d'Albe contre les Hérétiques, bonheur le plus grand que le plus ambitieux Prince du monde pourroit jamais deſirer.*

Affection de Charles V. pour Doria, & pour le Duc d'Albe.

Ulloa écrit que l'Empereur Charles V. *aimoit Doria pour ſon eſprit, & le Duc d'Albe par néceſſité*; dequoi il ne rend aucune raiſon, croiant, ſans doute, être aſſez entendu de tout le monde; & il n'y a pas ſujet de s'en étonner, par deux raiſons que je vai dire. La premiére eſt que Charles V. aïant fait une infinité de voïages ſur mer, toûjours ſur les Flottes commandées par Doria, eut par là

de

de fréquentes & indiſpenſables occaſions, étant ſur un même Vaiſſeau, & dans une même Chambre, de manger, de boire, de diſcourir, de ſe familiariſer avec cet Amiral; & ce qui augmenta encore ſon affection pour lui, fut le rapport qui ſe trouva entre leurs humeurs; au lieu que ne voïant le Duc d'Albe que rarement, & le plus ſouvent parmi le bruit des armes, & la foule de ſes autres Capitaines, & Courtiſans, il ne pouvoit pas prendre pour lui cette même inclination qu'il avoit pour Doria.

La ſeconde raiſon eſt priſe de la différente humeur de ces deux grands Capitaines, qui obligeoit, peut-être, Charles V. à avoir de la ſimpatie pour l'un, & de l'antipatie pour l'autre. En un mot, comme cet Empereur avoit beſoin de ces deux Grands Capitaines, il témoignoit eſtimer également leur mérite, mais pour ce qui eſt de l'eſprit, & de ſon penchant naturel, il aimoit le plus celui avec lequel il ſimpatiſoit le plus d'humeur, c'eſt-à-dire Doria, qui en approchoit d'autant plus, que le Duc d'Albe en étoit trés éloigné. Doria, bien qu'homme de mer; profeſſion à laquelle la rudeſſe ſemble être attachée, étoit néanmoins la douceur, la debonnaireté, & l'humanité même. Dans les Conſeils il ne portoit jamais les choſes à l'extrémité, & il conſeilloit ſouvent à Charles V. qu'il appelloit *mon Fils*, comme il a été dit, de pécher plûtôt par un excez de clémence, que de rigueur. Le Duc d'Albe tout au contraire avoit la mine extrémement rude & fiére, & une ſéverité exceſſive, qui alloit ſouvent juſqu'à Continuation.

la

la cruauté. Il ne demandoit que le ſang des rebelles, & des Hérétiques, & ne vouloit jamais entendre parler de paix, que lorsqu'il n'y avoit plus moïen de faire la guerre; & comment donc un ſi grand Empereur pouvoit il aimer un Capitaine de cette humeur? Certainement s'il l'aimoit ce n'étoit pas par inclination, mais par pure néceſſité, aïant beſoin de ſon épée, de ſon habileté à commander, de ſon zéle, de ſes talens extraordinaires pour la guerre, & même de la grande force de ſon eſprit dans les Conſeils, où ſes avis étoient toûjours ſuivis d'un heureux ſuccez, lors même qu'ils alloient à la ſévérité.

Capitaines en grand nombre.

Ce ſeroit une choſe plus ennuieuſe, que curieuſe, de vouloir ici continuer une liſte exacte des noms ſeulement de tous les grands & innombrables Capitaines, qui combatirent ſous les Enſeignes de l'Empereur Charles V. Il eſt certain que cet Empereur avoit à ſon ſervice, preſque plus de Généraux, & de grands Capitaines, que le Roi François I. de ſoldats, bien que dans les guerres qu'ils ont eû enſemble les victoires fuſſent ſouvent fort balancées, & douteuſes, & les pertes égales. Je ne veux pas dire pour cela que la France manquât de Capitaines renommez, nullement: mais je ne héſiterai pas d'avancer que Charles V. en eut toûjours une beaucoup plus grande quantité. Le Roi François I. Concurrent, & Competiteur de Charles V. n'avoit que la ſeule France, Mere véritablement féconde en Heros, d'où il pût tirer ſes Capitaines: au lieu que Charles V. avoit l'Eſpagne, l'Allemagne, l'Italie, les Païs-Bas,

&

& autres Provinces, toutes Meres trés-fertiles de grands Capitaines, & de Généraux renommez.

On ne ſauroit jamais aſſez dire, & redire que les Guerres perpétuelles de Charles V. contre François I. & Henri II. furent autant d'Ecoles de Mars où ſe formérent les Maîtres les plus habiles & les plus experts en l'art militaire, c'eſt-à-dire les Généraux, & les Capitaines de mérite & de nom. Cependant l'Empereur l'emporta toûjours à cet égard ſur la France, parce qu'il en eut plus d'occaſions, ſuivant le commun Proverbe qui dit, que *les affaires font les hommes, & les hommes les affaires.* Le Roi François I. n'eut jamais d'autre but que de faire la guerre à Charles V. ſoit par un deſir ambitieux de paſſer pour plus grand Guerrier que lui, & d'effacer à cet égard ſa gloire, ou pour tâcher d'arracher de l'aîle de ce grand Monarque quelque plume qu'il croïoit ſuperflue. Mais Charles V. gouvernoit toutes les affaires de l'Europe, & de l'Amerique, pour ne pas dire de preſque toute l'Aſie, & l'Afrique, ſoit en qualité de Prince de tant d'Etats, ou comme Roi de tant de Roïaumes, ou comme Empereur d'un ſi grand Empire; ce qui faiſant tomber en abondance les grandes affaires entre ſes mains, faiſoit auſſi en même temps abonder les Capitaines dans ſes Armées, & les Miniſtres d'Etat dans ſes Conſeils: de ſorte que par le commerce qu'ils eurent les uns avec les autres dans le temps de ce grand Empereur, les Capitaines devinrent Miniſtres, & les Miniſtres Capitaines; ce qui n'arrive que trés rarement

Comment ils furent formez.

ment

ment parmi les François, l'humeur, & le naturel de la Nation ne le permettant pas. Il ne ſe pouvoit donc pas que Charles V. ne fût trés-heureux, même dans ſes diſgraces, d'où il ſe releva toûjours plus glorieux qu'auparavant. Il avoit des Capitaines auſſi propres à donner de bons conſeils, qu'à faire la guerre, & des Miniſtres d'Etat également capables de conduire des Armées, & de ménager les grandes affaires.

Maiſon de Naſſau.

Les principales Maiſons de l'Europe faiſoient gloire d'envoïer leurs enfans faire leur apprentiſſage de Guerre ſous Charles V. C'eſt ce qui ſe vit particuliérement en celle de *Naſſau*, trés-illuſtre, & trés-fameuſe dans l'Europe par ſon antiquité, qui du temps du même Empereur, obtint pas ſes bons ſervices la Principauté d'Orange. Il n'y a point de Maiſon dans l'Europe de qui Charles V. eût reçu de meilleurs offices que de celle-là, comme *Campana*, *Sandoval*, & autres ne manquent pas de l'obſerver; ce qui donna lieu à quelques Jaloux de dire par envie, que *l'Empereur donnoit la main aux autres, mais qu'il donnoit le cœur à la Maiſon de Naſſau.* Et en effet Lui-même lors qu'on parloit de cette Maiſon, avoit accoutumé de l'appeller, *mon précieux Joyau.* C'eſt à un Prince, ou Comte de cette Maiſon, que Charles V. recommanda l'entrepriſe de Rome, & commit le ſouverain commandement de ſon Armée, en cas que le Duc de Bourbon vînt à mourir, comme effectivement cela arriva, comme nous l'avons vû en ſon lieu. De plus le Siége de Florence qu'il eſtimoit de ſi grande con-

conſéquence; car voulant faire connoître au Pape Clement VII. qui le preſſoit extrémement de prendre cette Place, que cette priſe lui tenoit fort au cœur, il donna le commandement & le ſoin de cette entrepriſe à un Capitaine de grande valeur, & de ſa confidence.

Il y a eû trois Heros de cette Maiſon qui ont été au ſervice de Charles V. non ſeulement dans les plus conſidérables Emplois militaires, mais auſſi dans les Conſeils les plus ſecrets; deux deſquels moururent glorieuſement en combattant, l'un dans les Guerres de Naples, & l'autre dans celle de Florence. Le troiſiéme fut *Guillaume*, auquel il témoigna le plus d'affection, & qu'il combla de bienfaits, & d'honneurs plus que les autres, comme le font aſſez voir les trois exemples que j'en vai alléguer. Le premier eſt de lui avoir donné, lors qu'à peine étoit-il parvenu à l'âge de vingt-ans, le ſouverain commandement d'un grand Corps d'armée pour une expédition conſidérable, comme nous l'avons vû en ſon lieu. Le ſecond, d'avoir voulu l'avoir à ſon côté dans la ſolemnelle Cérémonie de la rénonciation de ſes Etats à Bruxelles, & lui faire l'honneur de s'apuïer ſur ſon épaule, tandis qu'il parloit debout, quoi que quantité de Généraux & de Grands d'Eſpagne fuſſent préſens, ce qui ne leur donna pas peu de jalouſie, de voir le Prince d'Orange honoré d'un ſi grand honneur, & d'une ſi glorieuſe diſtinction, qui ſembloit plûtôt être dûe au Duc d'Albe Lieutenant Général de l'Empereur. Le troiſieme, fut celui de l'avoir choiſi pour aller

Quelle a l'égard de Charles V.

aller porter avec un magnifique & ſuperbe Cortége, la Couronne, & le Sceptre Impérial à Ferdinand ſon Frere Roi des Romains, Cérémonie qui devoit ſe faire, comme elle ſe fit effectivement, dans le Collége des Electeurs, quelques mois aprés.

Continuation. Combien ſont étranges & variables les ſcenes des événemens dans le monde! Cette Famille qui fut ſi chére à l'Empereur Charles V. qu'il ſembloit n'avoir d'autre penſée que de l'agrandir, de l'élever aux Dignitez, aux Grandeurs, & aux Charges les plus conſidérables, & de la rendre plus accréditée & plus puiſſante qu'aucune autre de l'Univers. Cette Famille que ce grand Monarque affectoit d'employer dans les plus belles occaſions de ſe ſignaler par les plus éclatantes actions de guerre, afin qu'elle acquît la réputation & la gloire d'être plus qu'aucune autre la Mere des Heros. Cette Famille, dis-je, qui, ſous le Régne de Charles le Pere, ſe montra la plus zélée, la plus fidelle, la plus dévouée à la Maiſon d'Autriche, juſqu'à répandre le ſang le plus précieux des ſiens, pour ſon ſervice, pour ſa gloire, & pour ſes intérêts, en devint, ſous le Régne de Philippe le Fils, auſſi ennemie que ſi elle n'eût jamais connu le Pere; & ſi du temps de l'un elle fit gloire de paſſer pour la plus affectionnée à ſon parti, juſqu'à n'épargner pas ſon ſang; elle ſe fit un plaiſir du temps de l'autre de riſquer ſa vie, de répandre ſon ſang, & de s'expoſer aux plus grands périls, pour l'abaiſſer, & la détruire, ſe ſervant contre Philippe de ces mêmes armes quelle avoit em-

emploïées en faveur de Charles V. J'ai dit quelque part que l'intérêt propre & les maximes d'Etat des Princes reſſemblent à ces giroüétes qui tournent à tous vens.

Quoi qu'il en ſoit, Charles V. mourut avec la gloire d'avoir laiſſé à ſon Fils juſqu'à 300. Généraux d'Armée, trés-expérimentez, & une trés-grande quantité d'autres Capitaines, ſans parler de ceux qui furent tuez à la guerre, dont le nombre ne fut pas petit, comme *Summonte*, & pluſieurs autres Auteurs l'aſſûrent. On loüa fort en Charles V. ſa dextérité à prévenir, ou à appaiſer dés leur naiſſance, par ſon autorité, & par les loix d'une parfaite Diſcipline Militaire, les différends qui pouvoient ſurvenir entre ſes Capitaines. On peut bien croire qu'il n'étoit pas poſſible qu'il n'y eût des jalouſies, des envies, des prétentions de ſupériorité, & par conſéquent de grandes diſputes, & de fréquens démêlez, entre tant d'Officiers, de Capitaines, de Généraux, tous gens de mérite, & de nom, & de tant de Nations différentes, en tant de diverſes Armées; auſſi ce ſage Empereur toûjours attentif à une choſe, de laquelle dépendoit le bonheur, ou le malheur de ſes armes, non ſeulement couroit d'abord apporter remède au mal naiſſant, mais s'appliquoit même à en empêcher la naiſſance; de ſorte qu'on n'avoit jamais vû d'Armées mieux réglées, & mieux diſciplinées que les ſiennes.

Diſcipline.

CAPI-

CAPITAINES,

Généraux, & Guerriers François qui combatirent contre l'Empereur Charles V. ſous les Rois trés-Chrêtiens François I. & Henri II.

CHARLES Duc de Bourbon, qui pour quelque mécontentement paſſa enſuite au ſervice de l'Empereur, où il perdit la vie au ſiége de Rome.

FRANCOIS de Bourbon ſon Frere, Duc de Châteleraut.

JEAN JAQUES Trivulce Marêchal de France.

ODET de Foix Seigneur de Lautrec, grand Capitaine.

GUILLAUME Gouffier de Bonnivet Amiral de France, qui mourut à la bataille de Pavie.

JAQUES de Chabanes de la Paliſſe Marêchal de France, qui fut tué à la même bataille.

FRANCOIS de Lorraine, qui perdit auſſi la vie à cette bataille.

HENRI de Navarre fait priſonnier devant Pavie.

FRANCOIS de Bourbon Comte de Saint Paul.

ANTOINE de la Rochefoucaut.

GUI Chabot de Jarnac.

LOUIS de Beuil Comte de Sancerre.

FRAN-

FRANCOIS de Vivone Seigneur de la Chataigneraye.

CHARLES de Coſſé de Briſſac.

JEAN de Clermont de Traves.

ANTOINE du Prat de Montpeſat.

CHARLES Tercelin de la Roche du Maine.

CHARLES de Bourbon Duc de Vendôme.

CHARLES de Lorraine Duc de Guiſe.

EDOUARD de Biez Marêchal de France.

CLAUDE Annebaud Marêchal de France.

ANNE de Montmorenci Connêtable de France.

PHILIPPE Chabot de Brion Amiral.

CLAUDE de Lorraine.

GUILLAUME de Bellai de Langei.

GEORGE de Lorges Comte de Montgomeri.

FRANCOIS de Lorraine de Guiſe.

ANTOINE de Bourbon Duc de Vendôme.

GASPAR de Coligni de Châtillon, Amiral.

CLAUDE de Lorraine Duc d'Aumale.

JEAN Duc d'Anguien.

LOUIS Prince de Condé.

CHARLES Prince de la Roche-Sur-Yon.

FRANCOIS de Cleves Duc de Nevers.

JAQUES de Savoye Duc de Nemours.

ROBERT de la Mark Duc de Boüillon.

CHARLES de Luxembourg Comte de Martingues.

CHARLES de Teligni.

FRAN-

FRANCOIS de la Tour Vicomte de Turenne.

Grand nombre d'autres Capitaines.

CE n'eſt ici qu'une Liſte fort abrégée des Capitaines trés-fameux qui fleurirent ſous les Régnes des Rois François I. & Henri II. & il eſt certain que j'en omets plus de cent autres qui combatirent vaillamment pour la gloire de leur Nation contre l'Empereur Charles V. je parle ſeulement de ceux qui furent Généraux, & Commandans de Corps d'Armées. Monluc qui fut un trés-renommé Général de Cavalerie, & qui dans la ſuite en écrivit lui-même l'Hiſtoire, n'a pas manqué d'y donner place à ces vaillans Guerriers qu'il vit de ſes propres yeux combatre avec tant de courage; effectivement il leur rend juſtice ſans paſſion, ſon Hiſtoire paſſant pour ſincére & nullement partiale, pour la plus grande partie. On ne peut pas révoquer en doute qu'au ſiécle de Charles V. la France n'ait ſurpaſſé en nombre de Capitaines, Généraux, & Guerriers tous les autres Royaumes, & Etats de l'Empereur; cette Nation qui eſt naturellement belliqueuſe, aïant ſur-tout commencé à le devenir plus que jamais juſtement lors que les autres Nations commencérent à s'abâtardir, & à dégénerer de leur ancienne vertu dans le métier de la guerre. Il eſt vrai que l'Empereur Charles V. eut cet avantage au deſſus de François I. & Henri II. ſon fils, que ſes Capitaines furent plus habiles & plus expérimentez, à cauſe qu'il eut de plus fréquentes occaſions de leur donner beaucoup d'exercice. Je veux bien croire néanmoins

que

que ſon bonheur d'un côté, & de l'autre le malheur du Roi François I. ne contribuérent pas peu aux bons ſuccez & à la haute reputation de ſes plus renommez Capitaines. De quelque maniere que ce ſoit, ſi l'on conſidére les actions de guerre qui arrivérent du temps de Charles V. & de François I. entre les Capitaines de l'un & de l'autre de ces Monarques, auſſi bien que ſous le Régne de Henri II. on trouvera tout ſujet d'admirer la valeur des François, même dans leurs pertes; Je ne m'arrêterai pas à faire ici ce parallele, qui ne me paroît pas convenir à cette Hiſtoire; je me contenterai de conclure que ces trois grands Monarques Guerriers, Charles V. François I. & Henri II. rendirent l'Europe ſi fort aguerrie, que ce n'eſt pas ſans raiſon que quelques Ecrivains qualifient leur ſiécle, *le ſiécle des Capitaines.*

Il a déja été dit en ſon lieu que Charles V. & François I. firent fleurir non-ſeulement les Armes, mais auſſi les lettres; & l'un & l'autre imitérent l'exemple de Leon X. Pontife digne à cet égard d'une mémoire immortelle. On peut dire avec vérité que c'eſt l'unique Siécle où l'on ait vû les trois premiers Monarques de la Chrêtienté ſe trouver d'une même inclination, & conſpirer à relever les lettres déchues, & preſque entiérement éteintes dans l'Europe, & à les rétablir dans un état plus glorieux & plus floriſſant que jamais; de ſorte qu'il reſte encore indécis ſi dans le ſiécle de Leon X. de Charles V. & de François I. le nombre des Capitaines fameux, a été plus grand, ou celui des gens de Lettres illuſtres, Mécenas des Lettres.

luſtres. • Pour moi je ſerai toûjours du côté des Capitaines, parce que le Sabre fait beaucoup plus d'effet que la plume, & que l'action d'un Guerrier, dans un Champ de bataille, fait plus de bruit que l'étude de cent hommes de Lettres dans un Cabinet. En un mot, l'émulation qui régna toûjours entre ces trois grands Monarques les porta auſſi à ſe diſputer l'honneur de contribuer le plus à l'avancement des Lettres, & de combler de faveurs, & de bienfaits les gens de lettres. J'en nommerai ici quelques-uns parmi le grand nombre de ceux qui vêcurent dans ce ſiécle, & qui furent contemporains de l'Empereur, & honorez de ſon eſtime, & de ſes gratifications.

GENS DE LETTRES.

Qui fleurirent le plus du temps de l'Empereur Charles V. & qui furent honorez de ſon eſtime, & de ſes bienfaits.

ANDRE Alciat de Milan, il fut invité par Charles V. d'aller enſeigner le Droit à Pavie, & entr'autres Ouvrages il en dédia deux à cet Empereur.

ANTOINE Guevare, il fut déclaré par Charles V. ſon Hiſtoriographe, & Conſeiller, & dans la ſuite il lui donna l'Evêché de *Mondogneto* avec d'autres honneurs.

BARTHELEMI de la Caſa, qui fut envoïé par Charles V. dans les Indes, où il fit merveilles, ce qui obligea ce même Empereur à lui

lui envoïer la nomination pour l'Evêché de *Chiapa*.

BERNARD Taſſo, Perſonnage trés ſçavant; il fut demandé par Charles V. au Prince de Salerne dont il étoit Sécrétaire, pour le mettre à ſon ſervice.

CORNEILLE Muſſo de Plaiſance, Réligieux Conventuel, ſe fit beaucoup aimer de Charles V. qui l'éleva à l'Evêché de *Bitonte* dans le Royaume de Naples.

JAQUES Sadolet, qui fut Evêque, & enſuite Cardinal. L'Empereur Charles V. avoit accoutumé de dire qu'il ne connoiſſoit point de Sujet plus propre que lui pour les Ambaſſades.

JEROME Cardan de Milan; il a écrit une infinité d'ouvrages, & a reçu de grands bienfaits de Charles V.

JEAN François Guichardin Gentilhomme Florentin, Hiſtorien trés-célébre; il fut ſi honoré de Charles V. qu'il donna beaucoup de jalouſie aux Grands de la Cour, qui ſouffroient impatiemment qu'il fût comblé de tant d'honneurs.

JULES Ceſar Scaliger. Charles V. étant dans la Ville de Mantoue, & le Duc de ce nom lui aïant parlé de ce grand Homme comme du Prince des Sçavans, l'Empereur aprés lui avoir fait un acceüil favorable & de grandes careſſes, lui fit donner 300. écus pour marque de ſon eſtime.

PIERRE Bembo Noble Venitien, fleurit du temps de cet Empereur, il avoit une ſience profonde, & obtint le Cardinalat par pur mérite.

GASPAR Contarin auſſi Noble Venitien,

& Cardinal. Ils furent l'un & l'autre dans une haute eſtime auprés de Charles V.

PIERRE ANDRE Mattioli de Sienne, Médecin trés-fameux. & Botaniſte trés-renommé. Il dédia à l'Empereur quelque traduction du Grec de Dioſcoride, qui fut bien reçue.

ANDRE Laguna Médecin, & Simpliciſte trés-célébre. Il fut honoré par Charles V. d'une penſion de 300. écus.

HERCULE Bentivoglio de Ferrare, Poëte trés-fameux, & qui par un bel, mais rare aſſortiment, joignit beaucoup de ſience à de grandes richeſſes. Il fit quelques Sonnets à la loüange de Charles V. qui l'honora de ſon eſtime.

JEROME Vida de Cremone, qui fut Evêque d'Albe, grand Poëte, & grand Orateur, fort eſtimé de l'Empereur.

LAZARE Bonami du Territoire de Padoüe fut dans une trés haute eſtime dans l'eſprit d'Antoine de Leve, par lequel il fut préſenté à Charles V. qui témoigna combien il lui étoit agreable, par ces paroles, *Il eſt Bonami avec tous, & je veux bien être bon-ami avec lui.*

LOUIS de Grenade ſe fit Religieux de Saint Dominique dans ſa premiere jeuneſſe, & comme il étoit né à Grenade il prit le nom de cette Ville pour ſon ſurnom. Charles V. aïant oüi parler de ſa bonne vie, & de ſon érudition le recommanda à Philippe ſon Fils, & lui conſeilla de le choiſir pour ſon Directeur de Conſcience.

ANTOINE Bevier de Valence en Eſpagne, grand

grand Théologien, & grand Hiſtorien, l'Empereur l'aïant déclaré ſon Hiſtoriographe, il écrivit les Croniques d'Eſpagne.

FEDERIC Ceriolo qui porta parmi les Eſpagnols le nom de Prince des Juriſconſultes.

PAUL Jove natif de Côme, Patrie de Pline, fut fort agreable aux Papes Leon X. Adrien VI. & Clement VII. qui lui donnérent divers emplois fort lucratifs, & l'éléverent à de grands honneurs, outre l'Evêché de *Nocere*. Il fut véritablement grand Philoſophe, & grand Médecin, mais aprés qu'il eut embraſſé l'Etat Eccléſiaſtique il s'appliqua à l'Hiſtoire. Enfin aïant dédié à l'Empereur Charles V. un de ſes ouvrages en Italien, intitulé *Dell' origine, & ſucceſſione de Turci*, ce généreux Prince lui donna pour marque de ſa reconnoiſſance une Médaille, & une Chaîne d'or de 500. écus, avec une Patente de Chevalier, & Comte Palatin, & de ſon Hiſtoriographe, avec une bonne penſion annuelle. En vérité Jove fut bien heureux d'avoir trouvé le moien de tirer cent pour cent pour un de ſes Ouvrages; & moi qui me ſuis donné plus de peine que lui, & qui ai plus travaillé, j'ai eû le malheur de perdre cent pour cent. Ainſi va le monde.

Pour parler maintenant du Teſtament de l'Empereur Charles V. ce fut la premiére choſe à laquelle il penſa, aïant jugé à propos, avec beaucoup de raiſon, de déclarer ſa derniére volonté, & de donner ce qu'il étoit obligé de donner, ou que du moins ſa gratitude exigeoit de lui, avant que de faire ſa rénoncia-

Teſtament de Charles V.

tion. Le matin donc du ſixiéme Juin 1554. Sa Majeſté Impériale ſe trouvant à Bruxelles, & aïant mandé le Notaire Public du Gouvernement, régla ſon Teſtament, l'écrivit de ſa propre main, & le fit ſouſcrire en qualité de témoins par *Granvelle Evêque d'Arras*, par *Guillaume de Naſſau Prince d'Orange*, par Don *Jean de Pope Seigneur de Laxao*, par *Don Loüis de Zuniga, Grand Commandeur d'Alcantara*, par Don *Ferdinand de la Cerda*, par *Florence de Montmorenci*, Gentilhomme de la Chambre de Sa Majeſté, & par *Jean de Figueroa* Préſident du Conſeil; & outre toutes les formalitez convenables de la part du Notaire, il fut encore ſigné, pour le rendre plus autentique, par le Sécrétaire d'Etat, qui le ſella des deux ſeaux accoûtumez.

Continuation. Dans ce Teſtament, aprés la l'invocation de toute la Cour celeſte, il commence ainſi, *Nous Charles*, aprés ſuivent tous les Tîtres &c. il continue enſuite par de trés-humbles actions de graces à Dieu, pour l'avoir laiſſé ſi long-temps au monde, & comblé de tant de biens, avec proteſtation d'avoir toûjours vêcu, par une grace toute particuliére de la Divine Bonté, dans le giron de la Sainte Méré Egliſe Catholique Romaine, ſans avoir jamais eû la moindre penſée contraire, ni aucun ſcrupule, & qu'il proteſtoit d'y mourir de la même maniere. Il ordonna de célébrer 30. mille Meſſes en divers Monaſtéres & Egliſes, marquant la charité qui devoit être donnée pour chacune, & priant les Exécuteurs Teſtamentaires de tâcher d'obtenir du Pape une indulgence pleniére pour chacune

de ces Messes, afin de les rendre plus efficaces. En un mot, ce Testament fut plein de grands témoignages & actes de piété, & de quantité de legs à tous les Princes du sang d'Autriche, sans en excepter les naturels, y ajoûtant toûjours de grandes exhortations; mais il remit la plus grande partie au Roi Philippe son Fils, le priant de vouloir par son affection filiale faire exécuter le tout; ce qu'il promit de faire, & effectivement l'Empereur son Pere ne fut pas plûtôt mort, qu'il écrivit de Bruxelles où il étoit alors, une lettre à Madrid à ceux qui étoient Exécuteurs Testamentaires, par laquelle il leur enjoignoit de se disposer, sans aucune perte de temps, à mettre en exécution les derniéres volontez de l'Empereur son Pere de glorieuse mémoire; & comme quelques-uns se trouvoient en Flandre, il leur ordonna de travailler incessamment à faire la même chose pour ce qui regardoit les Païs-Bas, où l'Empereur voulut qu'on chantât une infinité de Messes; & il ne manqua pas aussi de gratifier dans ces Provinces une infinité d'Eglises de legs pieux.

Quelques jours avant que de mourir, savoir le 9. de Septembre 1558. Charles V. ajoûta à son Testament un long Codicille, auquel on trouva à redire, vû le temps, parce qu'aïant fait lui-même de son vivant célébrer ses obséques, à dessein, & même avec déclaration expresse de vouloir dés ce moment là commencer à vivre comme entiérement mort au monde, il eût été, ce semble, plus à propos qu'il eût fait ce Codicille avant Codicille. 1558.

une réſolution de cette nature, puis qu'en faiſant faire lui-même des funérailles ſi extraordinaires, il n'avoit eû d'autre but que de vivre le reſte de ſes jours comme un homme qui avoit tout à-fait renoncé au monde, & qui étoit reputé effectivement mort. Dans cette vûë il fait célébrer ſa pompe funébre, il fait chanter pour le ſalut de ſon ame, les Meſſes qu'on a accoutumé de dire pour ceux qui ſont véritablement morts, afin de paſſer pour mort dans l'eſprit de tout le monde, comme il a été dit, & cependant par une fonction publique, & d'autorité, car tel eſt un acte fait devant un Notaire, il ſe déclara encore plein de vie.

Son contenu.

Par ce Codicille écrit de la main de *Martin de Gaztelu* Notaire de Sa Majeſté Impériale, & ſouſcrit en préſence de témoins, il proteſta premiérement être ſain de corps, & d'eſprit, & aprés l'invocation de Dieu, & de toute la Cour céleſte, il déclara qu'il confirmoit ſa volonté en tout & par tout, conformément à ce que portoit ſon Teſtament fait à Bruxelles l'an 1554. le 6. de Juin. Il en expliqua pourtant certains Articles, & en changea quelques autres, ſans néanmoins faire aucun préjudice aux Légataires. Enſuite il fit une infinité de nouveaux legs, la plûpart à de bas Officiers de la Cour, augmentant aux uns quelque petit ſalaire qu'il leur avoit déja donné, & donnant quelque choſe à divers autres qui ne lui étoient pas encore venus dans la mémoire; & ces Légataires inſtituez par ce Codicille furent païez fort ponctuellement. Charles V. témoignant à cet égard être mort

au

au monde, parce qu'il ne parla pas de célébration de Messes. Véritablement si ce glorieux Empereur se montra toûjours généreux & reconnoissant, en recompensant les services de ses Officiers, & en leur donnant occasion de le bien servir par ses nobles & augustes maniéres de les gagner, & de les engager par des dons, & par des présens; il est certain qu'il témoigna sa générosité & sa reconnoissance plus que jamais au temps de sa mort, ou bien dans son Codicille, qui est justement l'occasion où le bon jugement & la prudence de tous les hommes, & sur tout des Princes, doivent se signaler, & dans laquelle ce grand Empereur fit paroître une sageſſe, & une prudence exquise; comme le Roi Philippe de son côté donna de grandes marques de son affection filiale, par l'empressement & le zéle avec lequel il donna ordre d'exécuter, avec toute l'exactitude possible, les volontez de l'Empereur son Pere.

Je conclurai présentement cet Ouvrage, & les actions de *l'Empereur Charles V.* dont j'ai compoſé l'abrégé, par faire voir quelle a été sa race à l'égard de ses décendans jusques à aujourd'hui, jugeant absolument nécessaire d'en dire quelque chose, puis que nous avons parlé de ses Ancêtres dés leur premiére origine; ce qui tout ensemble servira à donner une connoissance distincte, & parfaite de la généalogie de la trés-Auguste Maison d'Autriche. *Charles V.* donc qui fut Fils unique de Philippe I. & qui ne laissa aussi qu'un Fils du même nom, mérita, par ses belles & glorieuses actions, de recevoir de tou- Eloge de Charles V.

tes les langues, & les Plumes de l'Univers les tîtres & les éloges d'*Honneur de l'Eſpagne*, *d'Aſtre bénin de l'Allemagne*, *de gloire de l'Empire*, *de Boulevard de la Foi*, *de Protecteur de l'Egliſe*, *de Bouclier de la Chrêtienté*, *de Pere de la Juſtice*, *de Fils de la Clemence*, *de Terreur des Barbares*, *de Soleil des Indes*, *d'Amateur de la libéralité*, *de Fleau des Hérétiques*, *de Fils aîné de la Valeur*, *& de Favori de la Fortune.*

Palzi. *Palzi* dans ſon Livre intitulé l'*Aigle Romaine*, non content de donner ces éloges à cet Empereur, y ajoûte les ſuivans; Si Charles I. travailla durant 30. ans pour remettre la Saxe ſous l'obéïſſance de l'Egliſe, Charles V. n'y emploïa que 30. jours. On ne peut mieux exprimer la grandeur de ſes exploits que par l'admiration, & le ſilence, ni repréſenter plus au naïf ſa vie qu'en dépeignant la guerre même. Auſſi deux expéditions contre l'Afrique, autant contre l'Angleterre, quatre contre la France, ſix en Eſpagne, ſix en Italie, neuf en Allemagne, & dix en Flandre, arrêtées, & exécutées, lui firent-elles donner à juſte tître le ſurnom d'*Africain* d'*Aſiatique*, d'*Européen*, d'*Italien*, de *Belgique*, d'*Eſpagnol*, de *Germanique*, de *Lombard*, de *Saxon*, de *Gueldrois*, de *Hongrois*, de *Peloponeſien*, de *Tuneſien*, de *Tremiſſien* &c.

Addition à l'Ecu. Il orna & embellit les Armes de l'Empire où eſt l'Ecu d'Autriche, en y ajoûtant les deux Colomnes d'Hercule, avec ſa Deviſe, *Non plus Ultra*, mais en retranchant le *Non*, & laiſſant ſeulement les deux autres mots, ſavoir ſur la Corniche de la premiére à main droite le mot *Plus*, & ſur celle de la ſeconde

de à côté gauche celui d'*Ultra*. Cette Deviſe fut diſpoſée de la ſorte avec des ornemens fort artiſtement faits tout autour des deux Colomnes, par Don *Loüis Maliano* ſon Médecin, qui a le bonheur & la gloire, dans les Hiſtoires, d'avoir trois Patries, les uns le faiſant natif de Milan, les autres le croïant Napolitain, & les autres Flamand. Quoi qu'il en ſoit, aïant quitté la Médecine il ſe fit Prêtre à deſſein dans ſon ame de faire un plus grand profit en viſitant les Malades pour les conſoler; peut-être auſſi fut-il porté à changer de profeſſion par l'ambitieux déſir de ſe voir une Mitre ſur la tête; & effectivement à peine eut-il reçu le caractére de Prêtre qu'il fut nommé par l'Empereur à l'Evêché de *Tuy*; étant Evêque de cette petite Ville, il inventa cette Deviſe, & l'aïant préſentée à Charles V. ce Prince, qui l'avoit fait de ſon Medecin ſon Chapelain la trouvant à ſon goût lui dit, *Mas os darè que merece mecho il plus ultra que me diſtes*. C'eſt-à-dire, *Je vous donnerai plus, puis que le plus Ultra que vous me donnez mérite plus*; & en même temps il le nomma Evêque de *Rodrigo*, Evêché qui valoit le double de l'autre; ce qui donna lieu de l'appeller par raillerie Evêque de NON.

Charles V. eut de l'Impératrice Donna *Iſabelle* deux Fils qui ſe ſuivirent de prés l'un l'autre tant dans le berceau, que dans le tombeau, étant nés, & morts dans le petit eſpace d'environ deux ans; & demi; le premier deſquels fut nommé ſur les Fonts de Bâtême *Ferdinand*, & l'autre *Jeane Donna Ma-* Enfans.

rie, qui fût auſſi ôt qualifiée *Infante*. Elle nâquit en 1528. le 21. Juin, & l'Impératrice ſa Mere s'appliqua avec toute l'affection & la tendreſſe poſſible à la faire bien élever. Dans la ſuite elle fut mariée, par les maximes & les raiſons d'Etat déja alléguées, à l'Archiduc Maximilien, Fils aîné de l'Empereur Ferdinand, qui aïant été créé Roi des Romains lui ſucceda à l'Empire. *Marie* fut la Princeſſe la plus féconde que la Maiſon d'Autriche aît jamais eû avant, & aprés Elle, aïant mis au monde 16. enfans, 9. Fils & 7. Filles. Et cependant en moins d'un Siécle, nonobſtant tant d'autres mariages, cette Branche de la Maiſon d'Autriche d'Allemagne ſe trouva avec un ſeul Fils. Voici les Enfans que la fertile Marie Fille de Charles V. mit au monde.

ANNE qui nacquit à *Cigales* lieu diſtant de deux lieües de Valliadolid, en 1549. le 1. de Novembre; en 1570. elle épouſa ſon Oncle Philippe II. & mourut en 1610.

FERDINAND Archiduc nacquit auſſi à Cigales le 26. Mars 1551. & mourut au bout d'un an. Ces deux Enfans vinrent au monde pendant que Marie & Maximilien ſon Mari gouvernoient l'Eſpagne.

RODOLPHE né à Vienne le 18. Juillet 1552. Il fut Archiduc, Roi de Hongrie, Roi de Bohëme, & enſuite Empereur. Ce fût un Prince trés-ſavant, ſur tout en Aſtrologie. Il compoſa le Livre des Tables qu'il nomma de ſon nom Rodolphines.

ERNEST nâquit à Vienne le 16. Juin 1553. Il fut auſſi Archiduc, & mourut en 1595. à Bruxelles

Bruxelles, pendant qu'il étoit Gouverneur des Païs-Bas. On parle de ſa vie comme de celle d'un Saint, & *Juſtiniani* écrit qu'il s'entretint pluſieurs fois avec ſon Ange Gardien.

ISABELLE Archiducheſſe née le 5. Juin 1554. épouſa Charles IX. Roi de France en 1570. & étant retournée veuve à Vienne, elle prit l'habit des Filles de St. François dans le Monaſtére de Sainte Claire.

MARIE Archiducheſſe nâquit à Vienne en 1555. le 27. Juillet, & mourut au bout de deux ans.

MATTHIAS Archiduc fut le ſeptiéme, né à Vienne le 24. Fevrier de 1557. il fut couronné Roi de Bohême & de Hongrie en 1608. épouſa en 1612. Anne Catherine Fille de l'Archiduc Ferdinand, & en cette même année il fut élû & couronné Empereur à Francfort.

MAXIMILIEN Archiduc nâquit à *Neuſtad* le 18. Octobre 1558. Il fit un voïage en Eſpagne en habit de Pélerin pour viſiter le corps de Saint Jaques. A ſon retour il fut élû Grand-Maître de l'Ordre Teutonique. Il fit la guerre aux Turcs avec beaucoup de valeur; s'étant dans la ſuite retiré du monde, il paſſa le reſte de ſes jours dans un Monaſtére, & mourut en 1608.

ALBERT Archiduc fut le neuviéme enfant de Maximilien & de Marie, né le 13. Novembre 1559. Il fut Cardinal; & renonça au Chapeau pour épouſer l'Archiducheſſe Donna Iſabelle.

VENCESLAS nâquit en 1561. le 9. Mars,

il fut élevé & nourri à la Cour de Madrid; & y mourut le 21. Septembre de 1578.

FEDERIC Archiduc vint au monde en 1562. & ne vêcut qu'un an.

FEDERIC Archiduc nâquit en 1563. & ne vêcut que peu de mois.

MARIE Archiducheſſe nâquit en 1564. ce fut une trés-belle Princeſſe; elle mourut en 1574.

CHARLES Archiduc nâquit en 1566. & mourut tôt aprés avoir reçu le baptême.

MARGUERITE Archiducheſſe née le 25. de Janvier 1567. à Vienne, paſſa en Eſpagne avec ſa Mere devenue Veuve en 1581. Elle prit l'habit de Religieuſe dans le Monaſtére des Carmelites de Madrid, le 25. Mars de 1584. avec le nom de *Sœur Marguerite*. Elle mourut le 5 Juillet 1633. Le Pere Jean de Palme ſon Confeſſeur écrivit ſa vie en Eſpagnol, en forme de Panégirique.

ELEONOR Archiducheſſe fut le dernier enfant de Marie, & acheva le nombre de 16. Elle nâquit à Vienne en 1568. le 31. Octobre; & elle mourut dans ſon enfance à Prague en 1579.

La ſeconde Fille de l'Empereur Charles V. fut DONNA JEANE, née au point du jour de Saint Jean Baptiſte en 1535. Elle ſe maria en 1553.. avec Don Jean Fils & Succeſſeur de Don Jean III. Roi de Portugal; duquel mariage nâquit l'Infortuné Roi Sebaſtien. Cette Princeſſe demeura Veuve au bout de deux ans, & étant retournée en Caſtille, elle fut auſſitôt déclarée Gouvernante de ces Roïaumes, en la place du Prince Philippe

lippe ſon Frere, obligé de paſſer en Angleterre en 1559. pour ſon Mariage avec la Reine Marie. Elle fonda un trés-ſuperbe Monaſtére de Religieuſes de Sainte-Claire ; dit *Convento Reale* à Madrid, aïant donné à l'Egliſe le tître de Mere de Dieu de la Conſolation, où étant morte en 1573. elle y fut inhumée.

DONNA MARGUERITE, de laquelle il a été ſuffiſamment parlé dans cette Hiſtoire, fut Fille naturelle de Charles V. mais élevée à la Cour de la Reine Marie ſa Sœur, Gouvernante des Païs-Bas, comme ſi elle eût été ſa propre Fille; dés l'âge de douze ans elle fut mariée à Aléxandre de Medicis que l'Empereur créa Duc de Florence, en 1535. & en 1537. ſon Mari aïant été traîtreuſement tué, elle demeura veuve, & fut remariée à Octave Farneſe, Fils, & Succeſſeur de Pierre Loüis Farneſe, Fils du Pape Paul III. premier Duc de Parme & de Plaiſance, duquel mariage nâquit cét Aléxandre Farneſe ſi célébre dans les Hiſtoires. Elle fut Gouvernante des Païs-Bas, d'où étant partie aprés l'arrivée du Duc d'Albe, & retournée à Parme, Elle mourut dans cette Ville en 1586. & fut enterrée dans la Chapelle Ducale. Le Pere *Herrera* Auguſtin de Salamanque aſſûre dans ſa Chronique trés-renommée, que dans le Monaſtére de ſon Ordre de Madrigale on trouve le Tombeau de Donna Jeane d'Autriche Fille naturelle de Charles V. qui mourut étant Novice dans le Couvent des Religieuſes de l'Ordre de Saint Auguſtin, l'an 1530. il ſe peut faire que celle-ci fût née

Enfans naturels de Charles V.

née pendant que Charles V. régnoit en Eſpagne. Il y a des Auteurs qui lui donnent outre Don Jean, dont je vai parler tout-à-l'heure, un autre Fils naturel nommé *Don Priam Conrad*, mais on n'en a que des indices foibles & incertains.

Don Jean Fils naturel de Charles V.

DON JEAN d'Autriche Fils de la Plombes, comme il a été rapporté ci-deſſus avec les circonſtances convenables, bien que Fils naturel de Charles V. ne laiſſa pas d'être un portrait naïf de ſon Pere, ſur tout en ce qui regarde la valeur, auſſi le recommanda-t-il trés-fortement à Philippe dans la Renonciation qu'il lui fit de tout ſes Roïaumes, Don Jean n'aïant alors que dix ans accomplis, mais faiſant déja paroître une grande inclination pour les armes dans toutes ſes actions, & dans tous ſes exercices, ce qui obligea Philippe à le cultiver avec beaucoup de ſoin, & à lui donner une éducation digne de ſa naiſſance; & dans la ſuite ce Prince prudent & judicieux en conçut une ſi haute opinion, qu'il lui fit donner à l'âge de 26. ans le commandement de cette fameuſe Armée Navale qui fut envoïée contre les Turcs; Marc Antoine Colomne Général du Pape, & Sebaſtien Venier Général de la République de Veniſe, tous deux Commandans d'un âge mûr, & d'une longue expérience, ne faiſant aucune difficulté de lui obéïr. Don Jean eut le bonheur dans cette occaſion, la premiére où il parut en qualité de Commandant, de ſignaler ſon courage, & de remporter le 7. d'Octobre 1571. la plus compléte victoire qui eut jamais été remportée ſur Mer juſqu'à ce temps-

temps-là, toutes les circonſtances concourant à lui donner du relief, puis que Don Jean n'avoit que 208. Vaiſſeaux, & l'ennemi 245. quoi que les Auteurs varient ſur ce ſujet. La bataille dura cinq heures, dans laquelle périrent ou par le fer, ou ſubmergez dans les ondes, 35. mille Turcs; 28. de leurs principaux Commandans, avec le Général lui-même *Ali-Baſſa*; 8000. furent faits eſclaves, & 15. mille Chrêtiens délivrez des galéres, ou des chaînes; 180. Galéres ennemies furent priſes; 20. coulées à fond, 18. brûlées, en ſorte qu'il n'y en eut que 12. qui purent ſe ſauver par la fuite. Il prit enſuite pour ſa Deviſe dans ſes Pavillons la Croix Rouge de Conſtantin avec ces paroles, *Con eſta Segnal venci Turcos, y con eſta Vencere Hereges*, c'eſt-à-dire, *Avec ce Signe j'ai vaincu les Turcs, & avec ce Signe je vaincrai les Hérétiques.*

Dans la ſuite, lors que la guerre étoit le plus allumée dans les Païs-Bas, Philippe donna à Don Jean le Gouvernement de ces Provinces, mais à peine y eut il demeuré un an, non ſans faire de grands progrez, qu'il fut attaqué d'une maladie dont il mourut à Namur l'année 1578. la 33. de ſon âge. Il laiſſa deux Filles naturelles *Donna Anne* d'Autriche, qui ſe fit Religieuſe dans le Couvent des Filles de l'Ordre de Saint Auguſtin de Madrigale, puis transférée dans le Monaſtére des Graces à Avila; & enſuite dans celui des Religieuſes de Huelgas à Burgos, où elle mourut Abeſſe en 1610. La ſeconde fut *Donna Jeane* d'Autriche, qui fut mariée à Don *François Branciforte*, Prince de Botero en Sicile, & Sa mort.

& Grand d'Eſpagne; duquel mariage nâquit, ſans parler des autres enfans qui moururent dans leur enfance, *Donna Marguerite Branciforte* Héritiére de tout, laquelle épouſa *Don Federic Colomne*, Prince de Paliano, Grand d'Eſpagne, Connêtable de Naples.

Philippe II. enfant du premier Lit.

PHILIPPE II. dit le Salomon des Eſpagnes, le Pere de la prudence, le modéle des Princes, nâquit (comme il a déja été dit) à Valliadolid le 21. Mai 1527. un jour de mardi. Il eut 4. femmes, *Donna Marie* Fille de Don Jean III. Roi de Portugal, ſa Couſine Germaine. La ſeconde, la Reine Marie d'Angleterre, ſa Tante, dont il n'eut point d'enfans. La troiſiéme Donna *Iſabelle* appellée *de la Paix*, à cauſe de la paix conclue entre les Couronnes. La quatriéme, Donna *Anne* d'Autriche ſa Niéce, fille de ſa Sœur. Il n'eut de la premiére que l'infortuné *Don Carlos*, qui nâquit à Valliadolid en 1545. il fut reconnu Prince à Tolede l'an 1560. & mourut en 1568. de la maniére tragique dont les Hiſtoires ſont pleines; juſques à avoir ſervi de ſujet à des Romans, & tragédies. La ſeconde ne lui donna point d'enfans.

Deux enfans du troiſiéme.

Philippe eut de ſa troiſiéme Femme deux Filles, ſavoir Donna *Iſabelle-Clare-Eugenie*, née en 1556. au Bois de Balſain, Maiſon de Plaiſance prés de Segovie. En 1599. Elle épouſa *Albert* Archiduc d'Autriche ſon Couſin germain, auquel elle porta en dot les Païs-Bas par donation de ſon Pere, faite le 6. Mai de l'année précédente. Cette Princeſſe mourut le 1. Decembre 1633. âgée de 67. ans, & comme elle ne laiſſa point d'enfans, ces-

Provin-

Provinces retournérent au Roi Catholique, *Donna Catherine* fut la ſeconde, née en 1567. Elle épouſa à 18. ans *Charles Emanuel* Duc de Savoye, duquel le Poëte Guerini à dit, *Al cui ſenno, al cui petto, alla cui deſtra, Commiſe il Ciel la cura dell' Italiche mura.* Il alla l'épouſer à Madrid en 1585. avec un Cortége de Roi; & eut d'elle une nombreuſe famille de neuf enfans, qui ont laiſſé un grand nom.

De ſa quatriéme Femme il eut premiérement *Don Ferdinand* né à Madrid en 1571. il fut reconnu Prince à Toléde en 1573. & mourut à l'Eſcurial en 1578. Don *Charles Laurent* nâquit dans la Terre de Galapagar en 1573. & mourut juſtement un an aprés. Don *Diegue* eut pour le lieu de ſa naiſſance Madrid en 1576. & dans la même Ville il fut reconnu Prince en 1580. avec une incroïable allégreſſe des Peuples parce que c'étoit un jeune Prince de grande eſpérance; mais en 1582. il fit répandre par ſa mort autant de larmes, qu'il avoit auparavant cauſé de joïe. Donna *Marie* vint au monde à Madrid en 1580. & en ſortit en 1583. de ſorte que de cinq Fils que ce Monarque ſe vit entre les bras, il n'y en eut qu'un ſeul qui lui ſurvêcut, duquel je dirai briévement ci-deſſous ce que je jugerai convenable. Enfin Philippe lui-même mourut le 13. Septembre 1598. âgé de 71. ans.

Quatre enfans du quatriéme.

PHILIPPE III. fut donc, comme il a été dit, le ſeul de cinq fils, qui ſurvêquit Philippe II. ſon Pere. Juſtiniani dans ſa Monarchie d'Eſpagne lui donne le nom de *Pieux*, & le préco-

Philippe III.

préconiſe comme le plus vertueux de tous les Princes, ſur tout pour ce qui regarde la chaſteté & le don de continence, vertu qui, pour dire la verité, ne me paroît pas la plus grande & la plus glorieuſe qu'un Prince puiſſe avoir; quoi qu'il en ſoit, pluſieurs écrivent qu'il ne connut point d'autre femme que la ſienne. Il nâquit de la Reine Anne d'Autriche la quatriéme femme de ſon Pere, à Madrid le 14. Avril 1578. il fut reconnu Prince à Lisbone en Portugal en 1583. à Madrid pour les Roïaumes de Caſtille & de Leon en 1584. pour les Royaumes d'Arragon, de Caſtille, & de Valence en 1585. en Navarre en 1586. & c'eſt le premier & l'unique Prince (choſe digne de remarque) qui ait été reconnu dans toute l'Eſpagne. En 1599. il epouſa *Donna Marguerite* d'Autriche ſa Couſine germaine, Fille de l'Archiduc. Charles. Il régna 23. ans, & mourut à Madrid en 1619.

Ses Enfans. Il eut de Marguerite ſon Epouſe ſept enfans; Donna *Anne* fut la premiere, elle nâquit à Valliadolid en 1601. le 22. Septembre En 1615. Elle fut mariée avec Loüis XIII. ſon Couſin, elle fut ſtérile durant 22. ans, au bout deſquels elle mit au monde deux Fils, dont l'Aîné a fait beaucoup parler de lui. Cete Reine aprés avoir fini une Régence pleine de difficultez & d'intrigues, termina ſa vie à Paris le 20. Janvier 1662. dans ſa 64. année. Marie nâquit à Valliadolid; & ſelon d'autres à l'Eſcurial en 1606. le 18. Août; en 1631. elle épouſa ſon Couſin Ferdinand III. Roi de Bohême & de Hongrie, Fils & Succeſ-

Successeur de l'Empereur Ferdinand II. qu'Elle fit Pere de Leopold & de plusieurs autres enfans; & puis mourut dans le délicieux lieu de Lintz, le 13. Mai, jour de Dimanche, de l'an 1646. Don *Charles* né à Madrid le 14. Septembre de 1607. qu'on croïoit devoir être immortel, tant il étoit sain, robuste, vigoureux, & cependant lors qu'on parloit de lui donner femme, il fut appellé à une toute autre compagnie le 30. Juillet 1632. laissant un bel exemple qu'il n'y a ni noblesse d'extraction, ni nécessité d'Etat, ni fleur de jeunesse, ni bonté de compléxion, ni force de corps, ni vivacité d'esprit (prérogatives qui effectivement se trouvoient toutes en ce Prince) qui puissent empêcher l'accompliſſement des Decrets du Ciel, & former un bouclier à l'épreuve des funestes traits de la mort.

DON FERDINAND Infant Séréniſſime, nâquit à l'Escurial le 15. Mai 1609. & comme il y avoit encore alors deux autres freres vivans, on trouva à propos de le consacrer dés son enfance à l'Etat Ecclésiastique, & le Pape Paul V. qui étoit bien aise de rendre le Collége des Cardinaux plus glorieux, lui donna la pourpre dés l'âge de dix ans, savoir, le 29. Juillet 1619. avec le Titre de *Sainte-Marie du Portique*. Il fut Prieur d'Ocrato, Abbé d'Alcobaza en Portugal, Archevêque de Tolede, Bénéfices dont il tiroit 400. mille écus de revenu. Ensuite il fut envoïé à l'âge de 25. ans Gouverneur dans les Païs-Bas, où il fit paroître les vertus d'un autre Scipion, & où il finit ses jours le 9. Novem-

Autres Enfans du même Roi.

Novembre de 1641. dans la ſeptiéme année de ſon Gouvernement. Il laiſſa au berceau une Fille naturelle *Donna Anne* d'Autriche, qui à l'âge de 13. ans fut envoïée en Eſpagne, & miſe au Monaſtére Roïal des Carmelites de Madrid. Don *Alphonſe*, qui fut ſurnommé *de Lerme*, nâquit le 24. de Mai 1610. & en 1617. il s'en alla à l'autre monde. Donna Marguerite nâquit à la Maiſon de *Caro*, & coûta effectivement fort cher, aïant ôté en naiſſant la vie à ſa Mere, le 22. Septembre 1611. & l'aïant auſſi elle-même perdue l'année ſuivante.

Philippe IV. PHILIPPE IV. fut Fils aîné de Philippe ſon Pere, & vint au monde le 18. d'Avril 1605. jour de Vendredi ſaint, préſage de ces grands malheurs qui devoient arriver à la Monarchie ſous ſon Régne: quoi que le Comte Duc fît les derniers efforts pour lui faire acquérir le nom de Grand. Ce fut ſans doute un bon Prince, qui ne manquoit pas d'étude, & qui avoit beaucoup de bon ſens, & de jugement, & dont le ſeul défaut eſt de s'être laiſſé enchanter l'eſprit par ſon Favori, qui durant plus de 20. ans le tint plongé dans les plaiſirs & les divertiſſemens, afin de pouvoir diſpoſer ſeul à ſon gré de la Monarchie, juſqu'à l'avoir rendu auſſi luxurieux, que ſon Pere fut eſtimé chaſte. Il eſt vrai que s'étant enfin apperçu de ſes erreurs & de ſes déréglemens, excepté néanmoins l'amour des femmes auquel il demeura ſujet, il chaſſa de la Cour ce pernicieux Favori, & prit lui-même en main les rênes du Gouvernement; mais il étoit trop en déſordre pour pouvoir être rétabli.

rétabli. Il ſe maria deux fois, la premiere l'an 1615. le 18. d'Octobre avec la Séréniſſime Princeſſe *Iſabelle de Bourbon*, ſa Couſine Germaine, Fille du Roi trés-Chrêtien Henri IV. laquelle étant morte en 1644. le 6. d'Octobre, il ſe maria en 1649. en ſecondes nôces l'Archiducheſſe Donna *Marie Anne d'Autriche*, ſa Niéce, Fille de l'Empereur Ferdinand III. Philippe IV. régna, ou ſes Favoris pour lui, 44. ans, & mourut à Madrid Capitale de ſes Etats, le 17. Septembre 1665.

La Séréniſſime Infante Donna *Marguerite Marie*, fut Fille aînée de Philippe IV. Elle nâquit le 14. d'Août à Madrid, & ne vêcut que 40. heures. Donna *Marguerite Marie Catherine* vint au monde le 24. de Novembre 1623. & ne vêcut que 29. jours Donna *Marie* troiſiéme Infante nâquit à Madrid le 21. de Novembre de 1623. & ne vit pas la lumiére du jour, étant morte quatre heures aprés ſans ouvrir les yeux. Don *Baltazar Charles* vint au monde le 17. d'Octobre l'an 1629. à Madrid; & ſi jamais Fils aîné de Prince, & de grand Monarque cauſa de la joïe à ſes Pere, & Mere, & au Peuple, c'eſt aſſûrément celui-ci, étant certain que ſa naiſſance remplit toute l'Eſpagne d'allegreſſe, & de contentement. En 1632. 7. de Mars, jour de Dimanche, il fut reconnu, & proclamé Prince avec des ſolemnitez & des aplaudiſſemens extraordinaires; au Couvent de Saint Jerôme. Mais le Ciel l'avoit deſtiné à autre choſe, & tôt aprés on vit changer en pleurs, & en deüil, les réjoüiſſances, & les fêtes que la Cour, & les Peuples faiſoient en voïant

Enfans du premier Lit

un

un Prince de ſi grande eſpérance. Juſtement comme il finiſſoit la derniere ſemaine de ſa 17. année il mourut à *Sarragoſſe* en Arragon le Mardi 9. Octobre de l'an 1646. Le Roi Philippe, & la Reine ſon Epouſe en furent ſi ſenſiblement affligez, que l'un & l'autre en tombérent dangereuſement malades, & eurent bien de la peine à s'en remettre. Revenus de cette grande affliction ils mirent au monde la Séréniſſime Infante Donna *Marie Autoinette*, qui nâquit à Madrid le 17. de Janvier 1635. mais elle ne demeura qu'un an ſur la Terre. La Séréniſſime Infante Donna *Marie Thérése* nâquit ſous une meilleure Etoile dans la même Ville Royale de Madrid le 20. Septembre 1638. juſtement 15. jours aprés la naiſſance de *Loüis XIV.* Et comme Elle étoit deſtinée à être Epouſe de ce Prince, pour faire un beau & Roïal mêlange des Lis d'Autriche avec les Lis de Bourbon, elle vêcut, & devint grande pour remplir une ſi noble, & ſi glorieuſe deſtinée; & dés ſon enfance on vit briller en Elle les plus parfaites vertus, jointes à une rare & admirable beauté (auſſi falloit-il que le Lis d'un Lis fût tel. Ce grand mariage ſe fit le 7. Juin 1660. En 1661. le 1. Novembre Elle donna un Dauphin à la France; & en 1683. le 30. Juillet elle paſſa à l'autre vie, laiſſant le nom d'une Reine de grande bonté de vie.

Enfans du ſecond Lit.

Les enfans que le Roi Philippe IV. eut de ſon ſecond Lit, furent premierement Donna *Marguerite Marie*, qui nâquit le Mecredi 12. de Juillet 1651. au mois d'Août 1666. Elle fut mariée à l'Empereur Leopold ſon Oncle,

Oncle, aïant été accompagnée, & reçue avec la plus ſuperbe ſuite qu'on eût jamais vû en Europe pour aucune autre Impératrice. Elle fut nourrie & élevée par des Perſonnes qui lui inſpirérent une ſi forte haine & une ſi grande horreur pour le nom Juif, qu'Elle ne tint pas plûtôt entre les bras l'Empereur ſon Epoux, qu'Elle commença à le ſolliciter de chaſſer les Juifs d'Autriche, & en vint à bout au mois de Juillet 1670. auquel ils furent bannis, par un ſévére Edit, de tout cét Archiduché. Cependant dans la fleur de ſa jeuneſſe elle païa le tribut à la Nature, à Vienne le onziéme Mars 1673. La Séréniſſime Infante Donna *Marie* nâquit le ſoir du 7. Décembre 1655. & comme c'étoit le jour de St. Ambroiſe, & la veille de l'Immaculée Conception de la Vierge, on lui impoſa le nom de *Marie-Ambroiſe de la Conception*, mais elle ne le porta que 13. jours, juſtement autant qu'il y a de lettres dans les noms de *Marie*, & d'*Ambroiſe*. Don *Philippe Proſper* Prince Séréniſſime nâquit de ces deux illuſtres Epoux à Madrid le mécredi 28. Novembre 1657. Pour mieux faire éclater la joïe de cette naiſſance le Roi aïant laiſſé le deüil (comme fit auſſi toute la Cour à ſon exemple) qu'il portoit pour la mort de l'Empereur Ferdinand III. parut en public le lendemain matin, magnifiquement vêtu, & l'on ne vit pendant plus d'un an que feux d'artifices non-ſeulement dans la Ville Royale de Madrid, mais auſſi dans toute l'eſpagne, & dans tous les autres Etats appartenant à la Couronne Catholique. Mais pendant qu'on préparoit

des

des Cérémonies trés-ſolemnelles pour le reconnoître & proclamer Prince, l'Etoile fatale de cette Monarchie changea ces Pompes ſolemnelles en des pompes funébres, par la mort de ce Prince arrivée le 1. de Novembre l'an 1661. juſtement au même jour, & à la même heure que la France vit naître ſon Dauphin. La triſteſſe & l'affliction que la mort de ce Prince cauſa ne dura que 5. jours, choſe digne de remarque, & fut diſſipée par la naiſſance du Prince *Charles*, duquel nous parlerons plus bas. Cependant je dirai que la Reine accoucha pour la derniere fois le 21. de Decembre de 1668. du Prince *Ferdinand Thomas*, ce qui donna à Philippe grand ſujet de joïe, de ſe voir entre les bras deux Princes vivans, mais cette joïe fut diminuée dans la ſuite par la mort de Ferdinand.

Don Jean Fils naturel.

Avant que de parler de cet autre Auguſte Fils qui vit encore, je dirai deux mots de *Don Jean d'Autriche*, Fils naturel du Roi Philippe IV. Comme ce Monarque eut des amours fort vagues, il ne manqua pas d'avoir auſſi divers enfans de ſes Maîtreſſes; de là vient qu'on diſoit généralement par raillerie, *Que ſi Don Jean connoiſſoit tous ſes freres, & toutes ſes ſœurs, il ſeroit Roi d'un monde de Bâtards.* Quoi qu'il en ſoit, Philippe ne voulut reconnoître que celui-ci ſeul, qu'il eut d'*Agate Iſabelle Calderona*, trés-belle Comédienne, dont ce Monarque ſe rendit amoureux en la voïant & l'entendant réciter ſur le Théatre, de ſorte que lui aïant fait meubler une belle Maiſon, il la prit pour ſa Maîtreſſe, & en eut le 17. d'Avril 1629. Don Jean, auquel

quel, aïant réſolu de le reconnoître pour ſon Fils dés le moment de ſa naiſſance, il voulut donner ce nom pour renouveller la mémoire de cet autre ſi fameux Don Jean Fils de Charles V.

Charles II. à préſent Monarque des Eſpagnes, Succeſſeur, à l'égard de ce nom, de Charles V. Empereur, qui fut le premier de ce nom Roi d'Eſpagne, fut Fils de Philippe IV. & de la Reine Marie Anne, qui le mit au monde le 6. Novembre de l'an 1601. préciſément le ſixiéme jour de la mort du Prince Don Philippe Proſper, un jour de Dimanche, comme un Soleil naiſſant à la Maiſon, je dirai même au Ciel de la trés-Auguſte Maiſon d'Autriche, qui étoit ſur le point de s'obſcurcir en Eſpagne. Il fut reconnu Prince, & Héritier de la Couronne, dans l'Egliſe de Saint Jerôme de Madrid, 17. jours aprés la mort du Roi ſon Pere, ſavoir le 4. Octobre, jour de St. François. Il eſt certain qu'on ne vit jamais de Cour affligée de tant de diſgraces, & de revers de fortune que celle d'Eſpagne ſous ce Roi, qu'on peut dire n'être encore en vie que par miracle, puis que les nouvelles publiques qu'on a fait courir les uns par paſſion, les autres par intérêt, dans toutes les Provinces du monde, l'ont ſouvent, & preſque tous les jours, fait & publié mort, il eſt vrai que quelques-uns lui ont fait quelquefois la grace de dire ſeulement qu'il étoit ſur le point de mourir; ce qui eſt venu, & vient encore d'une certaine compléxion foible & délicate de ce Monarque, qui le rend ſouvent ſujet à diverſes infirmitez

Enfans du ſecond lit.

& maladies ; & comme de ſa vie, & de ſa mort dépendent le repos, & le ſalut, ou les ſcenes les plus tragiques de l'Europe, il ne faut pas s'étonner que les uns par un motif d'intérêt & d'avidité, & les autres par un principe d'appréhenſion & de crainte le faſſent vivant, & mort en même temps.

Voilà en quoi conſiſte à préſent la Race qui décend en droite ligne de Charles V. dont je conclus la Vie, en diſant à ſa gloire immortelle, qu'il n'y a aucune Maiſon de Tête Couronnée, ou de Prince de quelque conſidération, qui ne décende en ligne feminine de l'Empereur Charles V. tous les Princes, dis-je, & toutes les Princeſſes de Maiſons un peu illuſtres & renommées décendent de ce glorieux & incomparable Monarque.

FIN.

Du Quatriéme, & dernier Tome de la Vie de Charles V.

612440

TABLE

TABLE

De la Quatriéme & derniére Partie de la Vie de Charles V.

A

ADrien VI. Pape, ſa naiſſance, & ſes actions 406 407
Affaires de Religion en Angleterre 184
Albert Marquis de Brandebourg ſe lie avec l'Empereur Charles V. 32. cette union tenue ſecréte & pourquoi 33. ſa marche avec l'Armée 38. ſes tentatives pour tromper & ſurprendre le Duc de Guiſe 39 40. ſa victoire contre le Duc d'Aumale 42. 43. il ſe déclare ouvertement du parti de l'Empereur 43. il entre au Conſeil de Guerre avec Charles V. 47
Albert de Brandebourg cauſe de grands troubles & de grands dommages en Allemagne 59. 71. 72. il eſt exclus du Traité de paix, & raiſons de cela 229
Alexandre VI. Pape, diverſes actions de ſa vie & de ſa mort 403 404
Allemans avec quelle valeur ſe défendent à Sienne dans le temps de la conſpiration. 117. 118. 119.
Alphonſe d'Eſte Duc de Ferrare ſa valeur 457
Alphonſe d'Avalos grand Guerrier ſous Charles V. 459
Alphonſe Vivies ſon merveilleux courage. 463
Alvare de Sande 464

Ambaſſadeur du Roi de France, & ſa proteſtation à Veniſe pour la préſéance 258
Ambaſſadeurs de la Ville d'Agria combien honorez par Charles V. 69 70
Ambaſſadeurs envoyez à Londres par Charles V. pour négotier le mariage de Philippe ſon Fils avec la Reine 147 148
Ammirante de Caſtille avec quel ſuperbe Cortége accompagne le Prince Philippe à Londres 171
André Doria, dit le Neptune de la Mer 460. combien aimé de l'Empereur Charles V. 468. diverſes raiſons 469 470
André Alciat de Milan, Perſonnage trés-docte 480
André Laguna Médecin Botaniſte de Charles V. 482
Anne de Montmorenci Connêtable de France. Voyez Duc de Montmorenci.
Antoine Perenot. Voyez Granvelle.
Antoine de Leva Capitaine des plus célébres de ſon ſiécle 462
Antoine du Prat de Montpeſat 477
Antoine de la Rochefoucaut 476
Antoine de Bourbon Duc de Vendôme 477
Antoine Guevare Hiſtoriographe de Charles V. 480
Antoine Bevier grand Théologien 482
Appréhenſion des Luthériens 184
Armée de l'Empereur Charles V. deſtinée contre Metz quelle 34. 35. ſon arrivée devant cette Place 41
Armée Françoiſe deſtinée contre la Lorraine 14. 15. ſes progrez. 17. 18. 19.

Archevêque de Tolède approuve le deſſein de Charles V. de faire célébrer ſes obſéques de ſon vivant 317. il va trouver ce Prince pour l'aſſiſter dans ſa maladie 323 il lui donne le Viatique 324
Armes Impériales avec l'Ecu d'Autriche 488
Articles du mariage entre la Reine Marie & le Prince Philippe 149. juſqu'à 154. autres ajoûtez par le Parlement 155. 156. 157. 158. 159.
Articles du Traité d'Ausbourg ſur les affaires de la Religion 186. 187. 188. 189. 190. 191.
Articles de la Ligue conclue entre le Pape Paul IV. & Henri II. Roi de France contre la Maiſon d'Autriche 206. juſqu'à 218. de la Tréve conclue entre les François & les Eſpagnols avec pluſieurs particularitez 228. 229
Artus de Coſſé établi Gouverneur de Metz 25.
Aſcagne de Corgnia leve des gens pour l'Empereur contre les Siennois 124. perſécuté cruellement par le Pape Paul IV. 220
Auguſte Electeur de Saxe reçoit l'Inveſtiture de l'Electorat 131. déclaré Chef des Luthériens 132. tâche d'empêcher le mariage du Prince Philippe avec la Reine Marie d'Angleterre 135. ſes négotiations découvertes 136. il les deſavoue 137. il en fait faire ſes excuſes à l'Empereur, *ibid.*
Auguſte Electeur de Saxe a de la répugnance à conſentir à la renonciation de l'Empire faite par Charles V. 274. & raiſons qu'il en allégue 275. 276. il ſe réſout d'emploïer

ploïer ſes bons offices pour la faire agréer des autres Electeurs 276. il ſoûtient les droits de l'Empire contre les prétentions de la Cour de Rome 277. ſon diſcours ſur cette matiere, avec pluſieurs obſervations 278. juſqu'à 283

B

Barthelemi d'Alviano Capitaine fort expérimenté en ce qui concerne la Diſcipline Militaire 463
Barthelemi de la Caſa Perſonnage trés-docte 480
Bernard Taſſo Poëte trés-fameux 481
Binecourt s'oblige de prendre la Ville de Teroüane 62. la prend 64. & ſes diligences pour empêcher le carnage, *ibidem*.
Bona Sforce Reine de Pologne 391. devenue Veuve épouſe ſon Favori 392. événemens cauſez par ce mariage 393. 394
Bruſelli Conſeiller d'Etat parle aux Etats à Bruxelles ſur la rénonciation de l'Empereur Charles V. 239 240

C

CApitaines les plus fameux qui ſervirent ſous l'Empereur Charles V. & dans ſes Guerres 456 juſqu'à 466
Capitaines François les plus renommez ſous François I. & Henri II. 476 477
Caraffes font répandre des Satires contre l'Empereur Charles V. 290. autres encore 293 juſqu'à 295

Cardi-

Cardinal Georgi tué par l'ordre du Roi Ferdinand 70 71
Cardinal de Compoſtelle écrit une lettre au Duc Coſme ſur les affaires de Sienne 98 juſqu'à 111
Cardinal. Voyez Polus.
Cardinal. Voyez Paceco.
Charles Canut Roi de Suéde, ſes actions & ſes malheurs 432 433
Charles Duc de Savoye Parent de l'Empereur Charles V. 440 441
Charles de Lanoi Général trés-vaillant & trés-célébre 462
Charles de Gazolo Capitaine fameux 461
Charles Duc de Bourbon. 476
Charles de Coſſé de Briſſac 477
Charles V. Empereur, combien il eut à cœur le Concile 9. il donne ordre à ſes Evêques de s'acheminer à Trente 10. ſon ſujet d'affliction 31. il ſe réunit avec Albert de Brandebourg 32. il tient cette réunion ſécréte, & raiſons 33. il réſout le ſiége de Metz 34. ſon armée quelle 34. 35. va à Thionville pour encourager le ſiége 45. 46. va en perſonne au Siége 46. ſon arrivée, & Conſeil de Guerre 47. 48. ſes ſoupçons mal fondez 48. ſes exhortations à ſes Soldats & à ſes Officiers 49. 50. conſeillé de lever le ſiége, il n'y veut pas entendre 51. ſon diſcours ſur cela à ſes Officiers 52. il ſe voit obligé de le lever 53. ſa marche 54.
Charles V. réſout le ſiége de Teroüane 60. il envoye Binecourt le mettre devant cette

P'ace, *ibid.* ſa ſentence contre cette Ville 65. il ordonne qu'elle ſoit détruite juſqu'aux fondemens, *ibid.* il déclare Généraliſſime de ſon Armée Philibert Emanuel de Savoye 67. il reçoit en ſes bonnes graces Octave Farneſe ſon Gendre 69. il reçoit avec plaiſir les Ambaſſadeurs d'Agria 70. met Albert de Brandebourg au Ban de l'Empire 72. ſa réponſe à un Jéſuite 73. cherche les moïens d'amaſſer de l'argent pour la Guerre 77. moïens que lui en fournit le Duc d'Albe 78. 79. 80. 81. envoye pour conſulter là-deſſus en Eſpagne 81. 82. quelle réponſe il en reçut 93. combien affligé des affaires de Sienne 93. ſes intérêts quels à Sienne 94 95

Charles V. ſon indignation contre les Siennois pour avoir démoli la Citadelle 122. 123. il prend la réſolution de s'en venger, & ſe diſpoſe à leur faire la guerre *ibid.* il prend Sienne 125. & la remet au Prince Philippe ſon Fils 126. ordonne la convocation de la Diéte à Ausbourg 131. donne à Ferdinand ſon Frere le pouvoir d'y préſider en ſon nom *ibid.* publie un Decret pour pacifier l'Allemagne au ſujet des affaires de Religion 132. procure le mariage du Prince Philippe ſon Fils avec la Reine d'Angleterre 133

Charles V. ſe plaint à l'Electeur de Saxe de ſes offices pour empêcher le mariage du Prince ſon Fils avec Marie d'Angleterre 137. entretient avec Marie une ſecréte intelligence pour ce mariage 137. 138. il l'ex-

il l'exhorte au mariage 138. 139. ſes maximes ſur le ſujet de ce mariage 140. 141. autres au regard de la Religion 141. ſes jalouſies & ſes appréhenſions 143. 144. il tâche de découvrir les ſentimens du Cardinal Polus ſur ce ſujet 145. il le fait retenir à Ausbourg & raiſon de cela 147. envoye des Ambaſſadeurs en Angleterre pour le Traité du mariage de Philippe ſon Fils avec Marie *ibid.* déclare Roi de Naples Philippe ſon Fils. 159
Charles V. ſes véritables raiſons pour le mariage de Philippe avec Marie 161. 162. 163. il tente de ſurprendre la Ville de Metz, & par quels moïens 165. ils furent inutiles 166. mande à Bruxelles Gonzague Gouverneur de Milan pour ſe juſtifier de quelques accuſations 167. l'aïant trouvé innocent il le comble d'honneurs extraordinaires 168. ſa ceſſion du Royaume de Naples, faite en faveur de Philippe ſon Fils 174. comment il diſtribua le Gouvernement en Eſpagne dans l'abſence du Prince Philippe 180. 181. 182. convoque la Diéte à Ausbourg 185. recommande au Roi Ferdinand ſon Frere les affaires de Religion 185
Charles V. ſes ſentimens touchant la vie & les actions de Jules III. 192. autres ſur l'avenement de Paul IV. à la Papauté 194. ſa lettre à Philippe ſon Fils touchant les actions de ce Pape 198. exhorte Philippe à envoyer la Patente de Viceroi de Naples au Duc d'Albe *ibid.* ſon appréhen-

ſion pour les progrez des François 203. il ſe rend ſpectateur de tels progrez, *ibid.* ſon grand déplaiſir en apprenant la perſécution de Paul IV. contre ſes Partiſans les plus zélez 221. il conclut une Treve avec Henri II. Roi de France 228 il ne veut pas permettre que le Marquis de Brandebourg y ſoit compris 229. il régle quelques affaires pour ſe mettre en état de faire la retraite qu'il méditoit 229 230

Charles V. fait venir à Bruxelles le Roi Philippe ſon Fils 230. ſa généreuſe action à l'égard du Pape 231. ſentimens différens ſur la renonciation de ſes Etats & de l'Empire 231. juſqu'à 236. ſa réſolution finale pour ſa retraite du monde 236. exemples qu'il ſe propoſa 237. il ſe diſpoſe à l'abdication de ſes Etats 238. il déclare Philippe ſon Fils Grand-Maître de l'Ordre de la Toiſon d'or 239. ordonne à ſon Conſeiller Bruſelli de parler en ſon nom aux Etats 239. ſon diſcours 240. autre encore plus étendu 241. 242. 243. 244. réponſe qu'il reçoit de Philippe ſon Fils 244

Charles V. ſon compliment aux Etats aprés ſa rénonciation 246. de la Reine ſa Sœur 247. ſon Diſcours au Roi ſon Fils aprés ſa rénonciation 249. 250. 251. il ſe réſout d'abdiquer tous les autres Royaumes & Etats, & de les céder au même 251. Mémoire qu'il donna à ſon Fils ſur diverſes particularitez 253. il ſe diſpoſe à abdiquer l'Empire en faveur de ſon Frere 254. ſes maximes d'Etat qui l'obligérent à retarder cette

cette abdication 254. 255. 256. ſon adreſſe pour obtenir la préſéance 257. 358. ſa lettre aux Etats d'Allemagne ſur ſon abdication de l'Empire 258. 259. 260. 261
Charles V. envoye la Couronne & le Sceptre à ſon Frere, par qui, & comment 261. 262. ſon départ, & comment accompagné 262. 263. il eſt envoyé complimenter par la Reine d'Angleterre, & réponſe qu'il y fait 263. 264. ſon embarquement 264. ſon arrivée en Eſpagne 264. ſes chagrins, & raiſons 265. 266. il va à Valliadolid 266. il ne conçoit pas bonne opinion de Don Carlos fils du Roi Philippe 266. ſon deſſein pour le lieu de ſa retraite 268. il entre dans ſa Solitude avec pluſieurs particularitez 269 270. 271. Divers ſentimens ſur cette Solitude 272. 273. s'il ſe mêla ou non des affaires du Gouvernement de ſon Fils. 273
Charles V. comment ménagea l'eſprit des Electeurs pour leur faire agréer ſa rénonciation 274 dépêche Don Charles Gomero à l'Electeur de Saxe *ibid.* étonnement que ſa Retraite cauſe à tout le monde 285. 286. excluſion qu'il donne à Paul IV. 291. moïens dont il ſe ſervit *ibid.* calomnies publiées contre Lui par les Caraffes 292 ſon affection pour les gens de lettres de quelle cauſe procédoit 293. 294. Satires répandues contre Lui par les Caraffes 296. 297. 298. 299. 300. combien il fut prodigieux en tout 307. 308. raiſonnement & diſcours faits & écrits ſur ſon répentir d'avoir abdiqué l'Empire

pire & ſes Royaumes. 311 312
Charles V. ſa maniére de vivre dans le Deſert 313. 314. ſa conduite envers ſes Domeſtiques 315. il fait célébrer l'Anniverſaire de la Reine Eleonor ſa Sœur 316. conſulte ſur ſes propres funérailles de ſon vivant 316. 317. il ſe fait dreſſer un Mauſolée 318. 319. ſa Cérémonie à celui qui officioit 320. il contrefait le mort 320. 321 il prédit ſa mort 323. ſon Diſcours à l'Evêque de Tolede 323. 324. ſon diſcours au Crucifix 326. 327. ſes grands actes de piété 324.
Charles V. ſa mort 328. diverſes particularitez & obſervations ſur cette mort 329. ſon éloge 331. 332. Princes oppoſez & ſes Concurrens 332. 333. ſes voyages quels 336. il ſurpaſſa en toutes ſes actions tous les autres Empereurs de ſa Maiſon 337. 338. ſa piété & ſes aumônes quelles 338. 339. comment il s'exerçoit en Campagne 339. quel dans ſon manger & dans ſon boire 340. quel à l'égard de la galanterie 340. 341. ſes priéres 341. 342. ſes manieres de donner audience 342. 343.
Charles V. combien eſtima les Gens de lettres, & les Marchands, & raiſons 341. 344 ſon diſcours ſur cela digne de remarque 344. ennemi de la flaterie 345. il parloit fort bien les langues étrangéres 346. ſa taille quelle 346. combien il eſtima le Peintre Titien 348. 349. ſes portraits quels 349. 350. fait venir Titien à la Cour 350. 351. Pompes funebres célebrées aprez ſa mort

mort combien nombreuſes 353. 354. 355. ſon élection à l'Empire approuvée par le Pape Leon X. 405
Charles V. ſa conduite durant le Pontificat de Paul III. & procédé de ce Pontife à l'égard de l'Empereur 409. 410. combien il ſe trompa dans l'opinion qu'il avoit conçue de Jules III. 411. combien il fut haï de Paul IV. 413. combien il fit toûjours ſes affaires avec les Papes de ſon temps 414. 415. ſa conduite avec eux loüée 416. il ſçut trouver le véritable moïen de parvenir avec eux à ſes fins 418. ſes ſentimens ſur le mérite & les actions de Sigiſmond Roi de Pologne, & du Roi François I. 428.
Charles V. & ſa conſtante amitié avec le Roi Don Jean de Portugal ſon parent 429. combien il fut affligé de la mauvaiſe conduite du Roi Chriſtian II. de Danemarc 430. il n'eut que peu d'intérêts avec la Suéde 432. il a du déplaiſir de la mort de Jaques IV. Roi d'Ecoſſe, & raiſons 434. ſa conduite envers la République de Veniſe 436. 437. ſa bonne opinion de la République de Lucques 438. 439. combien il entretint bonne amitié & intelligence avec la Maiſon de Savoye, & raiſons 440. 441. ſa conduite à l'egard des Maiſons de Toſcane, d'Eſte, de Gonzague; & autres 442. 443. 444. 445. 446. ſon grand zéle dans la défenſe de la Maiſon Rovere 447. égalé à Soliman, & en quoi 448. combien il fut bien ſervi par ſes Capitaines, & ſes Miniſtres d'Etat 454. 455.

455. ſa grande eſtime pour le Marquis de Peſquaire 459. il appelle André Doria ſon Pere 460. s'eſtime glorieux d'avoir à ſon ſervice Doria & le Duc d'Albe. 468
Charles V. pourquoi fut toûjours ſi heureux 472. ſon affection pour la Maiſon de Naſſau 472. exemples ſur cela 473. 474 combien il fit fleurir les lettres 479. 480. quels furent les Gens de lettres qui eurent part à ſes bienfaits 480. 481. 482. ſon Teſtament avec pluſieurs particularitez 483. 484. 485. ſon Codicille ajoûté au Teſtament 485. 486. ſon éloge par qui fait 487. 488. ſes Héritiers tant légitimes que naturels 489. juſqu'à la fin du Livre.
Charles de Bourbon Duc de Vendôme. 477
Charles de Lorraine Duc de Guiſe. 477
Charles Prince de la Roche-Sur-Yon *ibid.*
Charles de Luxembourg *ibid.*
Charles ſecond Roi d'Eſpagne. 505
Catherine de Medicis Reine de France avec pluſieurs particularitez. 16. 17.
Cérémonies à l'arrivée du Roi Philippe à Wincester 172. 173. 174. autres à ſes nôces avec Marie 174. 175. 176. autres encore. 177. 178. 179.
Ceſarini. Voiez Jules.
Citadelle de Sienne démolie. 121
Claude d'Annebaud célébre Capitaine. 477
Claude de Lorraine Duc d'Aumale *ibid.*
Clement VII. de quelle maniere ſe comporta avec Charles V. 407. diverſes de ſes procédures durant ſon Pontificat. 408

Colomne. Voyez Maiſon de Colomne.
Codicile ajoûté au Teſtament de l'Empereur Charles V. 485.486.
Commendon. Voyez Jean François.
Confeſſeur de Charles V. Voyez Regola.
Conjuration des Siennois contre les Eſpagnols avec pluſieurs particularitez. 96. & *ſuiv.*
Gonzales de Cordoue Capitaine trés-célébre 458.
Conſultation de Théologiens en Eſpagne ſur l'aliénation des Biens Eccléſiaſtiques 82. juſqu'à 92.
Comte de Pitigliano. Voyez Nicolas.
Comte d'Arondel, ſa ſuite lors qu'il alla recevoir le Prince Philippe Epoux de la Reine. 171. 172.
Comtes de Sanfiore conſpirent contre les Eſpagnols pour les chaſſer de Sienne, 113. 114. 115.
Corneille Muſſo de Plaiſance Evêque de Bitonte. 482
Coſme de Medicis Duc de Florence 96. donne avis à Don Diego Mendozza d'une conſpiration des Siennois contre les Eſpagnols, *ibid.* ſes diverſes procédures avec ceux-ci dans la guerre de Sienne. 111. juſqu'à 124. ſes maximes ſur les ſecours dans cette Expédition 125. il reçoit la Ville de Sienne du Prince Philippe en tître de Fief. 126. 127.
Cour de Rome mal contente du Traité d'Auſbourg touchant les intérêts de la Religion. 191.

Chriſtian Roi de Danemarc ſa mauvaiſe conduite. 431

D

DAnvilliers Ville priſe par Henri II. Roi de France. 28

Déciſion de ſept Théologiens contre l'aliénation des Fiefs Eccléſiaſtiques en Eſpagne 82. juſqu'à 92.

Deviſe changée par les François à Metz, & comment. 24

Decret publié par l'Empereur Charles V. ſur les affaires de Religion. 131. 132.

Dit notable ſur l'arrivée de l'Empereur à ſon Armée devant Metz 49. ſur ſa réſolution de prendre cette Place 52. de Bineœourt ſur le ſiége de Theroüane 62. de l'Empereur Charles V. ſur le commandement des Armes donné à Philibert Emanuel 67. du même à un Jeſuite 73. du Jeſuite à Charles V. ſur la converſion des Hérétiques 73. du Cardinal Polus ſur le mariage de la Reine Marie avec le Prince Philippe 145. de l'Empereur ſur le déſſein de ſurprendre Metz, qui lui réuſſit mal 166. de Gonzague à l'Empereur Charles V. ſur ſon innocence 168. de l'Empereur à Gonzague *ibid.* de l'Empereur ſur les actions de Jule III. 192. du même ſur la mort de Marcel II. 193. du même ſur l'erreur des Cardinaux dans l'élection de Paul IV. 194. de l'Empereur touchant la fuite du Duc d'Arſchot 229. du Même ſur la nullité de l'élection de Paul IV. 231. de l'Empereur aux Flamans aprés ſa renonciation

ciation des Etats. 248
Dit notable de Charles V. en recommandant à Philippe ſon Fils un Sujet qui avoit rendu de grands ſervices 252. du Prince d'Orange à l'Empereur Charles V. ſur le refus de porter la Couronne à Ferdinand 261. de l'Empereur Charles V. au Comte d'Arondel qui le preſſoit de paſſer par l'Angleterre 263. 264. du même à ſon arrivée en Eſpagne 265. de Paul IV. ſur ſon obſtinée paſſion de faire la guerre 287. de Paſquin ſur la guerre que font les gens d'Egliſe 289. 290. de Charles V. touchant ſon affection pour les gens de lettres, & pour les Marchands 344. à un Ecrivain qui l'avoit trop flatté 345. du Roi Sigiſmond de Pologne ſur la conduite de l'Empereur Charles V. & du Roi François I. 428. de François I. ſur la valeur de Peſquaire 459. du Duc d'Albe en ſortant de ſa priſon. 466
Dit Notable d'Ulloa touchant l'affection de Charles V. pour Doria, & pour le Duc d'Albe. 468
Diſcours ſur le repentir de Charles V. aprés ſa renonciation. 311. 312.
Diego Garcias de Parades Soldat de grand courage. 460
Deſſeins de l'Empereur pour ſurprendre Metz inutiles. 166
Diéte convoquée à Ausbourg. 131. 132.
Diſcours du Duc d'Albe à l'Empereur ſur le ſujet des Fiefs Eccléſiaſtiques 78. & *ſuiv.* de Bruſſelli aux Etats à Bruxelles ſur la Renonciation de l'Empereur 239. 240. autre en

encore du même fait au Prince Philippe au nom des Etats 241. 242. de celui-ci aux Etats en Langue Françoiſe. 245.246.
Diſcours des Etats de Flandre fait à l'Empereur aprés ſa Renonciation 246. 247. de la Reine Marie à Charles V. ſon Frere, en ſe déchargeant du Gouvernement des Païs-Bas 247. de Charles V. au Roi Philippe ſon Fils pour lui donner des inſtructions importantes. 249.250.251.
Diſcours de l'Electeur de Saxe en faveur des droits de l'Empire contre les prétentions du Pape, 278. juſqu'à 283.
Diſcours de Charles V. au Crucifix, étant à l'agonie, 326
Diſcours du même à quelques-uns de ſes Courtiſans qui ſe fâchoient de ce qu'il faiſoit trop d'honneur aux gens de lettres. 344.
Décendans de Charles V. en ligne directe & même naturels, de fils en fils juſqu'à préſent 489. juſqu'à la fin du Livre.
Don Diego Mendozza. Voyez Mendozza.
Don Carlos Infant d'Eſpagne jeune Prince de peu d'eſperance 266. 267.
Don Jean de Tolede. Voyez Cardinal de Compoſtelle.
Don Ferrant Gonzague. Voyez Gonzague.
Don Jean d'Autriche Fils naturel de Charles V. 504. 505.
Don François de Mendozza Cardinal, ſa lettre au Duc de Florence ſur les affaires de Sienne. 98. juſqu'à 111.
Don Garcias de Parades conduit des troupes pour

pour l'expédition contre Sienne. 123
Don Jean. Voyez Manriquez
Don Charles Gomero envoyé par Charles V. à l'Electeur de Saxe. 274
Don Ferdinand Alvarez de Tolede Duc d'Albe 465 466. comparé avec Doria 467.468. combien aimé & eſtimé de Charles V. 468. 469. 470.
Dragut Rais Amiral des Turcs paſſe avec ſon Armée Navale contre l'Italie 74. ſes progrez, & dommages 74. prend Saint Boniface dans l'Ile de Corſe, & ruſes dont il ſe ſervit pour cela, 75. 76.
Duc de Montmorenci Général François entre dans la Lorraine 17. prend Toul & Verdun *ibid.* entre dans la Ville de Metz 19. comment 20. 21.
Duc d'Aumale perd la bataille 42. eſt bleſſé & fait priſonnier. 43
Duc de Guiſe 14. fait Gouverneur de Metz lors que Charles V. l'aſſiégea 36. ordonne la montre de ſes gens de guerre 37. 38. ſon adroite conduite contre les tromperies & les ruſes d'Albert de Brandebourg 39. 40. ſes diligences & réſolution de ſe bien défendre 45. le ſiége étant levé il ſort viſiter les travaux 55. ſes généreuſes actions à l'égard des ennemis bleſſez & malades. 55. 56.
Duc de Florence. Voyez Coſme.
Duc de Boüillon. Voyez Robert de la Mark.
Duc de Norfolk ſa ſuite. 178
Duc d'Albe deſtiné à commander l'Armée au Siége

Siége de Metz 35. ſon arrivée devant cette place 41. tâche de ſurprendre la Ville par trahiſon 43. 44. ſon diſcours à l'Empereur pour tirer de l'argent des Eccléſiaſtiques afin de ſoûtenir la guerre 78. 79. 80. 81. il accompagne le Roi Philippe en Angleterre 169. eſt envoyé voir l'Epouſe. 170

Duc d'Albe déclaré Viceroi de Naples 198. ſe met en voiage pour s'acheminer vers Rome 198. 199. en part mal content pour Naples. 200. 201.

E

ELeonor Reine de France aſſiſte à la Renonciation de l'Empereur Charles V. ſon Frere. 239

Electeur de Saxe. Voyez Auguſte.

Eloge de l'Empereur Charles V. 331. 332. de François I. Roi de France 332. de Henri II. 333. de Soliman 333. de Sigiſmond Roi de Pologne. 335

Eloge de Charles V. fait par Palazzi. 448

Emanuel Roi de Portugal, ſa bonne conduite à l'égard de Charles V. 429

Emanuel Philibert de Savoye grand Guerrier 456.

Empire cedé par Charles V. à Ferdinand ſon frere 254. pluſieurs particularitez ſur cette ceſſion 255. 256. 257. *& ſuiv.*

Epanvilliers Gouverneur de Teroüane tué au ſiége. 63

Erreur des Cardinaux dans l'Election de Paul IV. 204

Eſpagnols chaſſez de Sienne avec pluſieurs particularitez 113. *juſqu'à* 122

Eſpagnols mal contens du mariage de leur Prince avec la Reine Marie, & raiſons de cela. 160. 161.
Eſpagnols & leur conduite envers les Anglois aprés le mariage de Philippe. 182. 183
Eſpagnols regardez de mauvais œil par le Pape Paul IV. 205.
Etonnement que cauſe à tout le monde la retraite de Charles V. dans un Deſert. 285. 286.
Exemples conſidérez par Charles V. pour ſa Retraite du monde. 237. 238.
Exemples ſur la ſolitude de l'Empereur Charles V. 268
Exemples ſur l'étonnement que l'Empereur Charles V. cauſa à tout le monde par ſa Retraite 285. 286.
Exemples de l'affection de Charles V. pour la Maiſon de Naſſau. 472. 473. 474.
Exercices de piété de Charles V. 413

F

FAbrice Colomne ſa valeur. 458
Federic Gonzague Duc de Mantoue ſon mérite dans les Armes. 457
Federic de Ceriolo Juriſconſulte. 483
Ferdinand Roi de Hongrie fait tuer le Cardinal Giorgi 70. devient Empereur par la renonciation que lui fait ſon Frere 261. il ne veut pas recevoir le Sceptre ſans le conſentement du Pape 284. diverſes obſervations ſur cela. 285
Ferdinand d'Avalos grand Guerrier. 459
Ferdinand d'Alarzone ſa grande valeur dans les Armes. 462

Ferrant Gonzague grand Capitaine, & grand Politique. 461
François ruïnent le Païs de Treves 25. 26. celui de Luxembourg 28. bien vûs de Paul IV. 205
François de Lorraine. Voyez Duc de Guiſe.
François I. ſon affection pour les gens de lettres 293. ſes maximes en cela quelles 294. ſon Eloge 421. & *ſuiv.*
François Marie de la Rovere Duc d'Urbin 446. 447. 448.
François Gonzague Marquis de Mantoue, 458
François Ferrant Corteſe. 459
François Pizare Général dans les Indes. 459
François de Bourbon Duc de Châteleraut grand Capitaine. 476
François de Cleves Duc de Nevers. 477
François de Lorraine tué à la bataille de Pavie. 476
François de Bourbon Comte de Saint Paul. 476
François de la Tour Vicomte de Turenne 478
France, Mere feconde de Capitaines & de Heros. 470
Funerailles ordonnées par Charles V. pour la Reine Eleonor ſa Sœur. 316.
Funerailles que Charles V. fit célébrer pour lui-même dans ſon Deſert. 318. & *ſuiv.*

G

GAlanterie de Charles V. ménagée avec de grandes précautions. 340 341
Gaſpar de Colligni conduit à Henri II. un Corps d'Armée tout de Calviniſtes. 30
Gaſpar de Colligni de Châtillon grand Guerrier. 477

Gaſpar Contarin Cardinal d'une profonde ſcience. 481
Généraux les plus fameux qui ſervirent ſous l'Empereur Charles V. 456. *juſqu'à* 465
Généraux. Voyez Capitaines.
Génes République comment ſe comporta envers Charles V. 438 439
Gens de Lettres dans quelle eſtime furent dans l'eſprit de l'Empereur Charles V. 293. dans celui du Roi François I. *ibid.* par quelles maximes ils y furent portez. 294
Gens de Lettres qui fleurirent avec la plus grande reputation au temps de l'Empereur Charles V. & du Roi François I. dans l'Europe. 480. 481. 482. 483
George Trivulce grand Général. 465
Gonzague Gouverneur de Milan 167. accuſé par ſes Envieux auprés de l'Empereur Charles V. 167. rappellé à Bruxelles 167. eſt trouvé innocent, & reçoit de grands honneurs. 168
Gouverneur de Saint Boniface rend par ſurpriſe la Ville aux Turcs 76. rappellé à Genes eſt condamné à perdre la tête. 76 77
Gonzales Hermandez de Cordoue. 463
Gouvernement d'Eſpagne dans l'abſence du Roi, à qui recommandé. 179. *juſqu'à* 182
Granvelle Evêque d'Arras parle de la part du Roi Philippe aux Etats de Flandre. 146
Guillaume Prince d'Orange 261. choiſi par Charles V. pour aller porter la Couronne Impériale à Ferdinand ſon Frere 261. 262. il le refuſe & raiſons qu'il en allégue 261. il l'accepte 262. combien aimé & eſtimé de

de l'Empereur Charles V. 472 473
Guillaume Gouffier de Bonivet Amiral de France. 476
Guillaume du Bellai. 477.
Guidobalde Duc d'Urbin grand Général d'Armée. 458
Gui Chabot de Jarnac bon Guerrier. 476

H

HEnri VIII. Roi d'Angleterre ſon éloge 419. ſa conduite combien extravagante 420. ſes vices & ſes vertus vont en lui du pair. 420 421
Henri Roi de Navarre fait priſonnier à la Bataille de Pavie. 476
Henri II. Roi de France fait la guerre à l'Empereur Charles V. 14. ſon armée quelle 14. 15. retourne à Paris à cauſe de la maladie de la Reine 16. reçoit la nouvelle de la priſe de Toul & Verdun 17. 18. donne ordre de bâtir une Citadelle 18. 19. ſe met en campagne & va à Nanci 21. fait ſon entrée ſolemnelle dans Metz 23. établit un Gouverneur dans cette Place 25. part de cette Ville 25. envoye un corps d'Armée dans le Territoire de Treves pour y faire le dégât, & raiſons 25. tente inutilement de s'emparer de Strasbourg 26. prend le chemin d'Haguenau 26. reçoit une lettre de ſes Alliez d'Allemagne 27. entre avec ſon Armée dans le Territoire de Luxembourg, & dommages qu'il y cauſe. 28
Henri II. Roi de France prend la Ville de Danvilliers 28. 29. propoſitions qui lui ſont faites par le Prince de Salerne 29. 30. reçoit

çoit un corps de gens tous Calviniſtes conduits par Gaſpar de Colligni 30. ſes préparatifs pour la défenſe de Metz 35. 36. 37. 38. il ſe met en campagne avec l'Armée contre l'Empereur 201. ſes progrez quels 202. 203. ſa ligue avec le Pape contre la Maiſon d'Autriche 206. 207. & *ſuiv.* conclut la Treve avec l'Empereur Charles V. 228. ſon Eloge. 333 334
Henri II. pluſieurs particularitez abrégées de ſa conduite 425. 426. ſes trois diſgraces 427 428
Hercule Bentivoglio homme de Lettres trés-célébre. 482
Heros de la Maiſon de Naſſau qui ont fait la guerre ſous Charles V. 473
Heſdin Place trés-forte priſe par Philibert Emanuel de Savoye. 67 68
Hiſtoire de la Vie du Prince de Salerne. 29 30

I

JAnnetin Doria grand Capitaine de Mer. 460
Aques de Medicis. Voyez Marquis de Marignan.
Jaques V. Roi d'Ecoſſe. 434 435
Jaques Sadolet Cardinal. 481
Jaques Chabanes. 476
Jaques de Savoye Duc de Nemours grand Guerrier. 477
Jean François Commendon Maître de la Chambre Apoſtolique envoyé Légat en Angleterre. 145

Jeane Veuve Fille de Charles V. Gouvernante d'Eſpagne, & obſervations. 181 182
Jean. Voyez Regola.
Jean Roi de Portugal comment ſe conduiſit avec Charles V. 429
Jean de Medicis Guerrier de grand nom. 456
Jean Jaques de Medicis Capitaine de grande valeur. 461
Jean Jaques Trivulce Marêchal de France. 476
Jean de Clermont de Treves. 477
Jean François Guichardin. 481
Jean Duc d'Enguien. 477
Jerôme ſurnommé l'Accort, 463
Jerôme Cardan. 411
Jerôme Vida de Cremone Perſonnage trés-docte. 482
Inſtrument ou Acte de la Rénonciation des Royaumes & Etats, faite par l'Empereur Charles V. à Philippe ſon Fils 248. par qui, & par quels Témoins ſigné. 248 252
Infante Marie Fille aînée de Charles V. 490
Infirmitez auſquelles Charles V. fut ſujet. 347
Inſcriptions au Mauſolée dreſſé à Bruxelles aux Pompes funébres de Charles V. 462. 463 464 465 466
Intérêts de l'Empereur à Sienne 94. comment ménagez, & comment réuſſirent 95. 96.
Invention trouvée par Charles V. au temps de ſa Rénonciation, & quelle 257. il tâche de faire continuer le pas ſur la France en la perſonne du Roi Philippe 257. quelle

le en fut l'iſſue. 258
Inſcriptions au Mauſolée érigé dans la Ville de Naples pour les mêmes funerailles 366. *juſqu'à* 384.
Iſabelle Sœur de Charles V. Reine Veuve du Roi de Dannemarc 430. diſgraces du Roi ſon Mari. 430 431
Julien Ceſarini combien perſécuté par Paul IV. 220
Julien III. Pape excommunie les Meurtriers du Cardinal Giorgi 71. envoye des Legats pour la paix 71. ſa mort. 192
Jules II. ſes actions de Guerre durant ſon Pontificat. 404 405
Jules III. comment réüſſit dans le Gouvernement de ſon Pontificat. 411 412
Jules César Scaliger. 481

L

LAzare Bonami Perſonnage trés-docte fort honoré de Charles V. 482
Lautrec Général trés célébre dans l'Europe. 476
Legats *à latere* envoyez par le Pape Jules III. à l'Empereur Charles V. & à Henri II. pour négotier la paix. 71
Leon X. Pape. 405
Lettre de l'Empereur Charles V. écrite aux Etats d'Allemagne ſur ſa Rénonciation de l'Empire 458. 459. 460. 461.
Lettre écrite par les Eſpagnols au Duc Coſme de Florence, ſur les affaires de Sienne 98. *juſqu'à* 111.

Loüis de Grenade Perſonnage trés-ſavant au temps de Charles V. 482
Loüis de Beüil Comte de Sancerre Guerrier de grand nom. 476
Loüis de Condé ſa grande valeur dans les Armes. 477
Loüis de Maliano Medecin de Charles V. 489
ſe fait Prêtre, & devient Evêque. 489
Loüis Petroni Envoyé à Genes.
Loüis de Zuniga. Voyez Zuniga.
Lorraine Duché priſe par le Roi Henri II. 18. ruſes & armes qu'il employa pour cela 19. 20. diverſes particularitez, ſur cette priſe. 21. & *ſuiv.*
Lucques République combien honorée par l'Empereur Charles V. 438

M

MAlte Ile de Chevaliers de ce nom menacée par les Turcs 395. bien munie, & miſe en état de ſe bien défendre contre leurs attaques. 396 397
Manriquez Ambaſſadeur d'Eſpagne à Rome 230. preſſe l'Empereur & le Roi Philippe de rejetter comme nulle l'élection du Pape Paul IV. 231
Marcel II. créé Pape, & la briéveté de ſa vie 193. autres particularitez du même. 412
Mariage procuré par Charles V. entre le Prince Philippe, & Marie Reine d'Angleterre 133. l'Electeur de Saxe tâche de l'empêcher par le moïen de ſon Ambaſſadeur à Londres 134. 135. quelles raiſons l'y porte-

portérent 135. 136. maximes au ſujet du même mariage. 140
Marquiſat de Montferrat avec diverſes obſervations. 445
Marquis de Marignan créé Lieutenant du Duc d'Albe dans l'entrepriſe du ſiége de Metz 35. entre au Conſeil de guerre 47. envoyé en Italie commander l'Armée deſtinée contre les Siennois 125. aſſiége & prend Sienne. 125 126
Marquis de Peſquaire envoyé à Naples par le Roi Philippe pour en prendre poſſeſſion en ſon nom 160. ſa valeur loüée. 459
Marêchal de Termes Général François battu & défait devant Gravelines. 427
Marguerite Archiducheſſe d'Autriche ſe fait Religieuſe. 492
Marguerite Fille naturelle de Charles V. 493
Marie Gouvernante des Païs-bas Sœur de Charles V. 238. approuve la réſolution que ce Prince avoit formée de renoncer à tous ſes Etats, & de ſe retirer du monde 238. ſon diſcours au Même ſur ſon Gouvernement de tant d'années 247. autre encore fait aux Etats pour les remercier 248. réponſe qu'elle en reçoit. 248
Marie Reine d'Angleterre 133. on procure ſon mariage avec Philippe Prince d'Eſpagne 133. on tâche de l'en détourner 135. Elle entretient une ſecréte intelligence avec l'Empereur Charles V. 137. 138. exhortée par ce Prince à ce mariage 138. ſollicite le Cardinal Polus de venir en Angleterre

144. prend la réſolution de ſe marier avec le Prince Philippe, & raiſons 147. 148. ſes Députez pour le Traité 149. Articles du contrat de Mariage 149. 150. 151. 152. 153. ſont approuvez 154. autres ajoûtez par le Parlement 155. 156. 157. 158. 159. envoye quelques Vaiſſeaux pour conduire le Prince Philippe ſon Epoux en Angleterre 169. comment & par qui Elle le fait recevoir 171. 172. va à Wincester 172. & ſon habit 172. 173. ſes Epouſailles 174. 175. 176. acclamations qu'on lui fait 176. magnificence de ſes Tables 277. 278. ſon déplaiſir de voir Henri II. ſi puiſſant, & les Armes du Roi ſon Epoux ſi mal-heureuſes 226. 227. prend la réſolution d'y apporter reméde, & de travailler à un Traité de paix 227. envoye le Comte d'Arondel vers l'Empereur pour le prier de paſſer en Angleterre. 263

Marie Reine d'Angleterre ſa mort. 353

Mémoire donné par Charles V. à Philippe ſon Fils ſur diverſes matiéres, aprés ſa Rénonciation. 253

Mendozza Don Diego Gouverneur de Sienne 96. reçoit avis d'une conſpiration tramée par les Siennois contre les Eſpagnols 96. part de Sienne & va à Rome 97. conſulte avec les Cardinaux de la Nation 97. écrit au Duc Coſme de Florence ſur la même matiére 98. *juſqu'à* 111. ſes jalouſies & ſoupçons. 112 113

Metz Ville priſe par les François, & par quels ſtratagémes 19. 20. 21. aſſiégée par l'Armée

l'Armée de Charles V. 41. *juſqu'à* 53. delivrée du Siége. 53 54 55
Montmorenci Gouverneur de Teroüane fait priſonnier de guerre à la priſe de cette Ville. 65
Mort d'Horace Farneſe Duc de Caſtro 68. du Cardinal Giorgi aſſaſſiné en Hongrie 70. de Jules III. Pape 192. de Marcel II. 193. de la Reine Jeane Mere de Charles V. 196
Mort de l'Empereur Charles V. dans ſa Solitude 328. diverſes particularitez & obſervations ſur cette mort 328. 329. 330.
Mort du Pape Alexandre VI. cauſée par poiſon 404. de Pie III. 404.
Morts au Siége de Metz 56. à celui de Teroüane. 64.

N.

NAvire de merveilleux artifice aux Pompes funebres de Charles V. célébrées à Bruxelles 355. 356. eſt décrit avec pluſieurs particuliéres obſervations 357. 358.
Naſſau. Voyez Maiſon Naſſau.
Nicolas Comte de Pitigliano 113. ſa conſpiration tramée à Sienne contre les Eſpagnols 113. de quelle iſſue 114. 115. 116. 117.
Neveux de Paul IV. pleins de haine contre l'Empereur Charles V. 290. de quelle paſſion pouſſez. 291. 292.
Nôces de Marie Reine d'Angleterre avec Philippe Prince d'Eſpagne, avec quelle magni-

magnificence & quelles pompes célébrées 173. 174. 175. Cérémonies qui y furent obſervées tant à l'Egliſe qu'au Palais Royal 176. 177. 178. 179.

O.

OBſervations de l'Auteur ſur l'erreur de quelques Ecrivains touchant la mort de Charles V. 328. 329. Huitain compoſé ſur le doux repos dont joüiſſoit Charles V. dans ſa ſolitude aprez ſa retraite. 271

Octave Farneſe Duc de Parme Gendre de Charles V. aïant abandonné les François retourne au parti des Eſpagnols 69. ſa valeur dans les Armes. 457

Odet de Foix Seigneur de Lautrec. Voyez Lautrec.

Officiers principaux de l'Armée de Henri II. deſtinée contre la Lorraine 14. 15.

Opinions différentes ſur les morts, priſonniers & bleſſez au Siége de Metz 56. ſur la Rénonciation des Etats & de l'Empire faite par Charles V. 231. & *ſuiv.*

Oppoſitions apportées par le Pape Paul IV. à la renonciation de l'Empire faite par Charles V. 273. 274.

Othon de Montaigu envoyé par le Duc de Florence au ſecours des Eſpagnols à Sienne 116. ce qui lui arriva de plus. 117

Ouvrages Satiriques imprimez contre l'Empereur Charles V. 296. combien malins & ridicules. 296. 297.

P.

PAceco Cardinal Viceroi de Naples, ſes actions. 160
Pallavicin aſſaſſine avec les autres Meurtriers le Cardinal Giorgi, avec pluſieurs particularitez 70.71
Paul III. Pape 409. ſa conduite envers l'Empereur Charles V. 410
Paul IV. Caraffe créé Pape & diverſes de ſes actions avant & aprés ſon exaltation 412. 413. 414. prend la réſolution de faire la guerre à l'Empereur Charles V. 196. ſes plaintes des injures prétendues que la Maiſon d'Autriche lui avoit faites 199. 200. quoi que ſujet de l'Empereur il ſe met du parti des François 205. conclut une Ligue avec Henri II. pour faire la guerre contre Naples 206. juſqu'à 218. ſes procédures contre l'Empereur Charles V. 219. ſuſcite une cruelle perſécution contre les Partiſans de la Maiſon d'Autriche 220. 221. aprés ſa guerre qui fut fort dommageable à l'Egliſe il fut contraint de faire la paix. 229
Paul IV. ne veut pas donner ſon conſentement pour la Renonciation de l'Empire faite par Charles V. 273. ſes prétentions ſur cela 274. quel fut ſon deſſein en devenant Guerrier dans ſon âge avancé & décrépit 287. 288. combien il fut blâmé 289. pourquoi ennemi de l'Empereur Charles V. 291.

Paul Jove Ecrivain célébre. 483
Paralelle entre Charles V. & Soliman quel 448.
Pappacoda ſimple Gentilhomme Napolitain devient Epoux de la Reine Doüairiére de Pologne 391. 392. diverſes particularitez, & raiſons de cela. 393. 394.
Perenot. Voyez Granvelle.
Philibert Emanuel de Savoye déclaré Généraliſſime de l'Armée de l'Empereur Charles V. 67. aſſiége & prend Heſdin 67. 68.
Philippe Chabot de Brion Amiral. 477
Philippe Prince d'Eſpagne convoque une aſſemblée de ſept Theologiens pour conſulter ſur le ſujet des Fiefs Eccléſiaſtiques qu'on vouloit ſéculariſer 82. reçoit de Charles V. ſon Pere la Ville de Sienne 126. la remet au Duc Coſme 126. 127. on procure ſon mariage avec Marie Reine d'Angleterre 133. on tâche de l'empêcher 135. on le conclut, & Articles 148. *juſqu'à* 154.
Philippe déclaré Roi de Naples 149. envoye en prendre poſſeſſion 160. ſon voyage d'Eſpagne en Angleterre pour ſon mariage 168. 169. ſon arrivée d'Hampton 169. combien magnifiquement reçû 170. envoye deux Grands à Londres, pour complimenter la Reine de ſa part 170. dîne en public avec une grande magnificence n'étant ſervi que par des Anglois 170. part pour Winceſter & comment accompagné 170. 171. comment & par qui reçû 171. ſon entrée dans cette Ville 172. ſon habit quel 173.

Ordre de la Jarretiére qui lui avoit été envoyé par la Reine 173. ſes épouſailles avec quelles cérémonies 174. 175. 176. acclamations qui lui furent faites 176. combien furent magnifiques les Tables du feſtin où il fut traité 177. 178. ſantez qu'il but 178. 179. paſſe à Bruxelles pour viſiter l'Empereur ſon Pere 183. 184. envoye le Duc d'Albe Viceroi à Naples 198. mandé par l'Empereur ſon Pere en Flandre. 320

Philippe Roi de Naples déclaré par l'Empereur Grand Maître de l'Ordre de la Toiſon d'or 239. eſt complimenté ſur cela *ibid.* comment il écouta & reçût le diſcours de l'Empereur ſon Pere 242. 243. ſa réponſe 244. 245. ſon diſcours aux Etats 245. 246. diſcours fort inſtructif qui lui fut fait par l'Empereur ſon Pere 249. 250. reçoit les autres Etats & Royaumes cédez par ſon Pere 251. 252. complimens qu'il reçoit ſur ce ſujet 252. Mémoire que l'Empereur ſon Pere lui donna pour lui recommander diverſes perſonnes 253. accompagne ſon Pere juſqu'à l'embarquement 263. ſon dernier congé qu'il prend de Lui 263. reçoit la nouvelle de la mort de l'Empereur ſon Pere. 352

Philippe Roi d'Eſpagne conclut une Treve avec la France 253. demande une liſte exacte de toutes les Pompes funébres célébrées pour l'Empereur ſon Pere dans ſes Etats 354. combien furent merveilleuſes celles qui furent célébrées par ſon ordre, & en ſa préſence à Bruxelles 355. 356. 357. 358.

358.359. hérédité qu'il reçoit de la Reine Bona 394. crée Pappacoda Marquis en reconnoiſſance de ce qu'il lui avoit procuré cette hérédité. 394

Philippe II. Roi d'Eſpagne dit le Salomon 496. ſes mariages & ſes Fils & Filles 496. 497.

Philippe III. ſon mariage & ſes Fils & Filles 498. 499.

Philippe IV. ſes mariages & ſes enfans, avec des obſervations 500. 501. 502. 503. 504.

Pie III. Pape. 404

Pierre Loüis Farneſe ſes actions de guerre. 457.

Pierre Bembo Cardinal de grande Litterature 481.

Pierre André Mattioli. 482

Polus Cardinal Anglois ſollicité par la Reine Marie d'aller en Angleterre 144. ſon ſentiment ſur le mariage de Marie avec Philippe 145. 146. eſt déclaré Legat Apoſtolique pour l'Angleterre 146. retenu pluſieurs mois en chemin par l'ordre de l'Empereur Charles V. 147. ſon arrivée à Londres, & combien regardé de bon oeil 182. ſon zéle pour la Religion Romaine. 183.

Pompes funébres célébrées pour Charles V. dans les Etats d'Autriche quelles, & en quel nombre. 353

Pompes funebres célébrées pour le même à Bruxelles avec un Mauſolée fait avec un art extraordinaire 355. juſqu'à 366. autres célébrées

lébrées à Naples pour le même avec une magnificence qui coûta des ſommes immenſes 366. juſqu'à 384.
Portraits de Charles V. faits par le Peintre Titien 349. 350. bien recompenſez par le même Empereur 350. 351.
Préſéance prétendue par les Eſpagnols ſur les François avec pluſieurs particularitez 255. 256. 257. 258.
Prélats Eſpagnols envoyez au Concile de Trente par l'ordre de l'Empereur Charles V. 11. 12. 13.
Prince de Salerne preſſe le Roi de France de faire l'expédition de Naples 29. ſes diſgraces, avec pluſieurs obſervations 163. 164. 165.
Prince d'Orange. Voyez Guillaume.
Princes ſujets comme les autres hommes au mal & au bien 52. ſont ſemblables aux autres hommes 305. comment ſe trompent 306. comment ils peuvent ne pas manquer, 307
Princes grands qui régnérent au temps de Charles V. 419. & *ſuiv.*
Priſonniers faits à Theroüane. 65
Prodiges à la mort de Charles V. 331

R

RAiſons alléguées par Paul IV. pour excuſer ſa haine contre Charles V. 199. 200.
Raiſons de l'Electeur de Saxe contre la Rénonciation de l'Empire faite par Charles

les V. 274. 275. 276. autres pour la ſoûtenir 278. *juſqu'à* 283.
Roi de Portugal. Voyez Emmanuel.
Roi de Portugal. Voyez Jean.
Roi de Danemarc. Voyez Chriſtian.
Roi de Suede. Voyez Charles Canut.
Roi d'Ecoſſe. Voyez Jaques V.
Reine de France. Voyez Catherine.
Reine d'Angleterre. Voyez Marie.
Reine de Pologne. Voyez Bona.
Renaud Polus. Voyez Polus.
Regola Moine du Monaſtére des Jeronimites, Confeſſeur de Charles V. 317. eſt preſſé par ce Prince de lui dire ſon ſentiment ſur ſes obſéques 317. approuve ſon deſſein *ibid.* ſon erreur dans pluſieurs choſes qu'il a écrites de cet Empereur 329. 330.
République de Veniſe. Voyez Veniſe.
Reresbi Dominicain Confeſſeur de la Reine Marie 143. ſes offices en faveur du Prince Philippe pour ſon mariage avec Marie Reine d'Angleterre. 143.144.
Ridolfi Auteur, ſon erreur dans la Vie du Peintre Titien 351.352.
Robert de la Mark Duc de Boüillon Gouverneur de Heſdin pris par Philibert Emanuel 68. Grand Guerrier entre les François. 477
Rhodes aſſiégée par Soliman, & priſe avec pluſieurs particularitez & obſervations 452. 453.
Rui-Gomez de Sylva accompagne le Prince Philippe en Angleterre au temps de ſon mariage. 170

S.

SAle de l'Aſſemblée des Etats à Bruxelles, dans laquelle l'Empereur Charles V. fit ſa ceſſion à Philippe ſon Fils 238.
Saint Boniface Ville principale de l'Ile de Corſe aſſiégée & priſe par les Turcs par ſtratagéme & par ſurpriſe 75.76.
Satires ordonnées par les Caraffes contre l'Empereur Charles V. 296. 297. en combien d'articles diviſées 297. *& ſuiv.*
Siennois las du Gouvernement fier des Eſpagnols font enſorte d'en ſecouer le joug 95. 26. trament une conjuration pour les chaſſer de Sienne 113. 114. 115. leurs prétextes 115. moïens dont ils ſe ſervirent 115. les chaſſent de la Ville 116. 117. 118. 119. leur Traité avec les Eſpagnols pour leur liberté 121. ils regardent de mauvais oeil la Citadelle, quoi que ſans garniſon 121. ils prennent la réſolution de la démolir 122. menacez par l'Empereur ont recours au ſecours & à la protection des François. 124
Sentence de l'Empereur Charles V. pour l'entiére ruïne de Teroüane 65. comment détruite. 66
Sentimens divers ſur la Rénonciation de Charles V. 233. 234. 235. 236. ſur ſa Retraite dans une Solitude 285. 286.
Sforce Pallavicin Marquis de Haute-Cour 464.

Sien-

Sienne Ville priſe par l'Armée de l'Empereur Charles V. 125. remiſe par ce Prince à Philippe ſon Fils 126. qui la remet au Duc Coſme de Florence 126. 127.

Sigiſmond Roi de Pologne diverſes de ſes actions glorieuſes 335. diverſes particularitez de ſon Gouvernement. 428

Secours donnez à Teroüane contribuent à ſa ruïne. 64

Soliman Empereur des Turcs loüé 333. ſes deſſeins & armemens contre Malte, & ordres donnez 395. 396.

Soliman & ſon paralelle avec Charles V. 448. il lui eſt égalé en ce qui concerne la conduite dans les Armes & dans le Gouvernement 448. diverſes de ſes actions particuliéres 449. 450. combien il ſut bien profiter de la diſcorde des Princes Chrêtiens 450. ſes priéres publiques ordonnées pour la proſpérité de ſes Armes 450. 451. pieté qu'il témoigne publiquement 452. il marche en perſonne au Siége de Rhodes 452. avec quels heureux ſuccés 452. 453. quels malheurs lui arrivérent 453. 454.

Sonnet ſur un Portrait de Charles V. fait par Titien 350. autre de Loüis Dolce ſur la vie, la mort, & les actions du même Empereur. 390

Strasbourg Ville & deſſeins des François ſur ſa liberté 25. avec quelle addreſſe évite leurs ruſes. 26

Strada Auteur Jeſuïte, & ce qu'il rapporte ſur quelque prodiges arrivez à la mort de l'Empereur Charles V. 331

T

TAbles aux nôces de la Reine Marie avec Philippe, en quel nombre, & de quelle maniere ordonnées 177. 178. combien magnifiques 178. donnent de l'admiration aux Eſpagnols. 178
Théologiens Eſpagnols deſtinez par l'Empereur Charles V. pour aller au Concile de Trente. 11. 12. 13.
Teroüane Ville aſſiégée par l'Armée de l'Empereur Charles V. 62. pluſieurs particularitez des attaques & des défenſes 63. priſe & comment 64. eſt détruite juſqu'aux fondemens 65. 66. pluſieurs particularitez & obſervations ſur cette démolition & deſtruction 66. 67.
Teſtament de Charles V. combien ſagement réglé 483. 484. comment il le commença 484. diſpoſitions & legs qu'il y fait 484 485. Codicile qu'il y ajoûte avec pluſieurs autres legs. 485 486
Teſtament de la Reine Bona de Pologne fait en faveur de Philippe du vivant de Charles V. ſon Pere. 394 395
Témoins qui aſſiſtérent au Traité de la renonciation faite par l'Empereur Charles V. de tous ſes Etats à Philippe ſon Fils 251 252

Toul Ville de Lorraine priſe par les François. 17.
Thionville Ville choiſie par Charles V. pour s'y tenir pendant le ſiége de Metz 45.
Titien Peintre célébre combien fut eſtimé de l'Empereur Charles V. 348. fait quelques portraits de ce Prince, & recompenſe qu'il en reçoit 349. 350. eſt mandé pour aller à la Cour du même 351. grande erreur ſur ſa création à la Dignité de Chevalier, 351 352
Tranſlation du Corps de l'Empereur du Monaſtére de l'Ordre des Jeronimytes à la Chapelle de l'Eſcurial 330. avec quelles cérémonies, & quel concours. 331
Trahiſon tramée par le Duc d'Albe pour faciliter la priſe de Metz 43. eſt trompé dans ſon attente. 44 45
Tréve conclue entre les François & les Eſpagnols, par qui négotiée, & avec quelles conditions. 228
Tréve entre le Roi Philippe, le Roi Henri II. & l'Angleterre, par qui négotiée & comment conclue, avec pluſieurs particularitez. 353
Treves Ville combien endommagée par les François. 25 26
Turcs paſſent avec une puiſſante Armée Navale en Italie 73. portent par tout l'épouvante 74. ruines & dommages qu'ils y cauſent 74. 75. 76. s'en retournent chargez de butin & d'eſclaves 75

V

VArgas Religieux Sculpteur & Ingénieur fait le deſſein du Mauſolée de Charles V. à ſes obſéques. 318
Vaiſſeau Royal qui porta Charles V. en Eſpagne 264. englouti par une furieuſe tempête avec toutes ſes richeſſes. 264. 265.
Veniſe embarraſſée dans les diſputes de préſeance entre les Couronnes de France & d'Eſpagne 257. 258. décide en faveur de la premiere 258. ſa conduite envers l'Empereur Charles V. combien louée. 436. 437.
Verdun Ville dans la Lorraine priſe par les François. 17
Veſpaſien Gonzague Marquis de Rodrigo grand Capitaine. 464
Voyages de l'Empereur Charles V. quels & combien prodigieux, & obſervations. 336.
Voyage du Prince Philippe d'Eſpagne en Angleterre pour ſon mariage. 168
Voyage de la Reine Bona de Pologne à Veniſe, avec pluſieurs particularitez. 392
Vidame d'Amiens. 37
Vertus dans les Infidelles ſcandalizent les oreilles délicates des Chrtêiens, lors qu'on les publie, & obſervations. 448
Vie, & maniére de vivre de Charles V. dans le Deſert 313. de quelle édification 314.

Uſage de manger & de boire de l'Empereur Charles V. 340
Volontaires qui accoururent pour défendre Metz. 37.

Fin de la Table de la Quatriéme & derniere Partie.

14 b 4 vol